


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
F
9
6
72
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1874

DICTIONNAIRE
DES
ARTISTES,
OU

NOTICE HISTORIQUE ET RAISONNÉE des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Musiciens, Acteurs & Danseurs; Imprimeurs, Horlogers & Méchaniciens.

Ouvrage rédigé par M. l'Abbé DE FONTENAI.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PRÉFACE.

APRÈS cette foule innombrable de Dictionnaires dont le Public eſt inondé depuis pluſieurs années, nous ne craindrons pas d'abuſer de ſon indulgence, en lui préſentant celui-ci. Dans un ſiecle où le goût des Arts eſt ſi généralement répandu, où les grands Artiſtes jouiſſent d'une conſidération particuliere, y auroit-il de la préſomption à imaginer qu'un monument conſacré à leur gloire, mérite quelque diſtinction? Il eſt étonnant que perſonne ne ſe ſoit occupé avant nous du ſoin de le leur élever. Tous les arts, malgré le caractere particulier à chacun d'eux, n'ont qu'un ſeul principe fondamental; ils enviſagent tous le même objet, quoique pluſieurs d'entr'eux ſe propoſent une fin différente; ils ſe tiennent par des liens indiviſibles: le même tribut d'admiration & d'éloges que nous rendons aux Corneilles, aux Racines, aux La Fontaines, &c. nous le devons aux Michel-Anges, aux Raphaëls, aux le Bruns, &c. On a tracé le caractere de chaque Poëte, de chaque Orateur; pourquoi n'a-t-on pas encore donné une idée, du moins aſſez étendue, de celui des Artiſtes célebres?

Cependant ceux-ci ont les mêmes droits à notre reconnoissance, & leurs chefs-d'œuvre doivent également servir à notre amusement ou à notre instruction. Les uns, doués d'un génie créateur, ont ouvert la carriere ; les autres, guidés par ces premiers maîtres, l'ont fournie avec éclat : quelques-uns même, nés avec des talents supérieurs, ont porté les Arts à leur plus haut point de perfection. S'il n'est pas possible de les surpasser, il est du moins nécessaire de ne rien négliger pour les suivre, les imiter & les atteindre. Telle doit être, & telle est sans doute la noble ambition des Artistes de nos jours. Or, ne pourrons-nous pas nous flatter de leur avoir fourni, dans cet ouvrage, des moyens pour parvenir à ce but ? Nous leur présentons les beaux modeles qu'ils doivent copier ; nous leur indiquons la marche qu'ont tenue les habiles Artistes qu'ils doivent suivre ; nous leur offrons ces grands traits capables d'élever l'ame, d'enflammer l'imagination, & de donner des ailes au génie. Les regles du vrai, du beau, y sont tracées, non par le moyen de ces discussions métaphysiques, ou de ces analyses froides, seches, & peut-être rebutantes, mais à l'aide de mille exemples lumineux, frappants, & beaucoup plus instructifs que les préceptes.

Eh! qui sçait si nos Artistes éclairés, animés par ces exemples, ne nous donneront point de pareils chefs-d'œuvre, & ne travailleront pas à reculer, s'il se peut, les bornes où leurs maîtres se sont arrêtés?

Rien ne doit être plus intéressant pour les amateurs, que de sçavoir comment les Arts ont été portés au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui. C'est ce que nous avons eu en vue de leur apprendre dans cet ouvrage, où ils trouveront des dissertations sur l'origine & les progrès de chaque Art en particulier. Nous en retraçons, pour ainsi dire, l'histoire, en les présentant d'abord au berceau, en indiquant ensuite les progrès successifs qui les ont enfin conduits au plus haut degré de splendeur. On verra de quelle maniere cette progression s'est faite; &, en rapprochant les différentes découvertes des génies de tous les siecles, on pourra connoître aisément quelle a toujours été la marche de l'esprit humain.

Les personnes conduites par le seul intérêt de la curiosité, nous sçauront gré, nous osons l'espérer, de trouver, dans ce Dictionnaire, de quoi la contenter. C'est autant pour leur satisfaction, qu'afin de ne pas tomber peut-être dans une monotonie pénible, languissante &

inſipide, que nous avons recueilli de la vie des grands Artiſtes, pluſieurs traits auſſi agréables qu'intéreſſants. En ſemant cet ouvrage d'anecdotes piquantes, nous avons cru y répandre les charmes de la variété, & faire connoître beaucoup mieux des hommes eſtimables par leurs talents, & dont les traits caractériſtiques ont toujours des droits à une eſpece d'admiration.

Ç'auroit été une injuſtice de notre part, ſi, nous bornant à parler des Architectes, des Peintres, des Graveurs, des Sculpteurs, des Muſiciens, des Acteurs, des Danſeurs, en un mot, de tous ceux qui ont cultivé les Arts agréables, nous avions laiſſé les Méchaniciens dans l'oubli. On a droit de s'étonner du ſilence qu'on a gardé à leur égard dans preſque tous les ouvrages où il eſt queſtion des Artiſtes. Cependant les Méchaniciens ne méritent-ils pas autant d'éloges que ceux qui ont eu pour objet les Arts d'imitation ? Sans parler des ſervices réels qu'ils rendent à la ſociété, combien de chefs-d'œuvre n'ont-ils pas exécutés, combien d'ouvravrages ſinguliers, prodigieux même, qui méritent toute la reconnoiſſance & l'admiration éternelle des hommes ? Tels ſont ſans doute les Imprimeurs, les Horlogers, les Machiniſtes, enfin tous ceux que l'on entend par le nom de *Méchaniciens*.

Pour traiter chaque partie de la maniere la plus satisfaisante qu'il nous a été possible, pour n'avancer aucune assertion fausse ou seulement douteuse, pour ne point hasarder la moindre réflexion tant soit peu judicieuse & déplacée, nous nous sommes fait une loi de suivre pas à pas les bons auteurs qui ont écrit sur les Arts, & sur les personnes qui les ont cultivés. On ne manquera pas de s'appercevoir que nous avons puisé dans les meilleures sources; il suffira, pour en convaincre le lecteur, de lui indiquer ici les principales.

Pline le Naturaliste & Sandrart nous ont servi de flambeau dans la partie de la Peinture & de la Sculpture anciennes; dans celle de la Peinture moderne, *Félibien*, *de Piles*, *d'Argenville*, & l'*Abecedario Pittorico*, nous ont fourni des secours considérables. L'ouvrage excellent de M. *Descamps*, membre de l'académie royale de Peinture & de Sculpture de Paris, & professeur de l'école de Dessin de la ville de Rouen, sur les Peintres Hollandois, Flamands & Allemands, nous a été encore d'une grande utilité.

Autant les secours ont-ils été multipliés pour traiter ce qui concerne les Peintres de tous les temps, autant nous ont-ils manqué pour les

Sculpteurs modernes. Nous avons été obligés de parcourir une infinité de volumes, dont nous n'avons pu toujours tirer les lumieres que nous en attendions. L'*Abecedario Pittorico* eſt preſque le ſeul ouvrage à qui nous devons ce que nous avons dit des Sculpteurs Italiens, ſi nous en exceptons *Michel-Ange*, *Jean de Bologne*, *François Flamand*, *l'Algarde* & quelques autres. Le célebre *M. le Moine*, un des premiers Sculpteurs de notre ſiecle, a bien voulu nous communiquer quelques réflexions ſur les articles des deux freres *Anguier*, des deux freres *Couſtou*, de *Coyſevox*, de *Girardon*, &c.

Quant à la partie qui concerne les Graveurs, nous avons quelquefois conſulté le *Catalogue des Graveurs*, *par M. Baſan ;* mais celui à qui nous ſommes principalement redevables de nos obſervations eſt M. *Gaucher*, *de l'académie des Arts d'Angleterre.* Cet habile artiſte a bien voulu revoir tous les articles des graveurs en taille-douce; il en a même compoſé un grand nombre qu'il ſera facile au lecteur de reconnoître, par les remarques juſtes & profondes qui décelent un homme ſupérieur dans ſon genre, & par la maniere élégante dont ils ſont écrits. Nous ſaiſiſſons avec empreſſe-

ment cette occaſion pour lui en faire publiquement hommage, & pour lui témoigner notre reconnoiſſance. L'ouvrage précieux de *M. Mariette* nous a beaucoup ſervi pour les Graveurs en pierres fines, & celui de *M. Papillon*, que la mort vient d'enlever aux Arts, pour les Graveurs en bois.

Nous avons tiré la plus grande partie de nos détails ſur les Architectes, des *Vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien, par M. Pingeron.* Le *Traité ſur la Danſe, par M. de Cahuſac;* les *Recherches hiſtoriques & critiques ſur les Mimes & les Pantomimes*, nous ont été très-utiles pour les articles des Danſeurs de l'antiquité, de même que les *Anecdotes dramatiques* pour ceux des Danſeurs modernes. Ces mêmes *Anecdotes dramatiques* nous ont auſſi fourni des ſecours abondants pour les Acteurs. Nous avons puiſé des notices ſûres pour les Muſiciens Grecs dans les *Diſſertations de M. de Burette*, qui ſont un des principaux ornements des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.* Le choix nous a, pour ainſi dire, embarraſſé pour les Muſiciens François; mais nous avons cru devoir donner la préférence à ce qu'en dit *M. Titon du Tillet*, dans ſon *Parnaſſe François.* Il n'en eſt pas de même pour

ce qui regarde les Muſiciens Italiens. Malgré toutes nos démarches, toutes nos recherches, nous n'avons pu nous procurer que des notices légeres; nous avouons même qu'elles ſont inſuffiſantes.

On connoît peu de livres, ou même il n'en exiſte aucun, qui traite directement des Horlogers, ſi l'on excepte peut-être ceux du *Pere Alexandre*, Bénédictin, & de *M. le Paute*, horloger de Paris. On ne ſçauroit aſſez regretter la perte qu'on a faite d'un manuſcrit ſur l'*Hiſtoire de l'Horlogerie*, composé par un homme de l'art, & que des gens très verſés nous ont aſſuré être excellent. Au défaut des lumieres que nous aurions pu y puiſer, nous avons été obligés de prendre ce qu'il nous a été poſſible de recueillir de part & d'autre. *M. le Roy* l'ainé, fils du célebre *Julien le Roy*, a bien voulu nous aider de ſes conſeils, & nous indiquer les ouvrages relatifs à cette partie. Nous avons trouvé, dans ce qu'il a écrit lui-même, un guide sûr, en regrettant néanmoins qu'il n'ait pas donné plus d'étendue à une matiere que perſonne n'eſt plus en état que lui d'approfondir.

Les *Eloges des Académiciens, par Fontenelle*, & l'*Hiſtoire des Mathématiques, par M. de Montucla*, ſont les principaux guides qui nous

ont ſervi pour rédiger les articles des Méchaniciens. Mais ceux auxquels nous pouvons dire nous être attachés avec le plus de ſoin, concernent les Imprimeurs. Nous avons cru que les gens de lettres ne verroient pas avec indifférence les notices exactes & détaillées des hommes qui ont tant de rapport avec leurs travaux, qui leur donnent, en quelque ſorte, une conſiſtance durable, & qui, par leur art, mettent les ſiecles futurs à l'abri des malheurs de l'ignorance. Autant qu'il nous a été poſſible, mais en nous reſſerrant dans de juſtes bornes, nous avons cité les éditions les plus belles & les plus rares, ſur-tout celles du quinzieme ſiecle, qui ſont les premieres de toutes. Il étoit juſte de ſatisfaire par-là le goût des curieux & des bibliographes, & d'indiquer en même temps les livres les plus corrects, à ceux qui veulent faire de bonnes études. Au reſte, les perſonnes les plus conſommées dans l'art de l'imprimerie, parmi leſquelles nous nommerons ici *M. Pierres*, imprimeur de Paris, ont bien voulu nous aider de leurs connoiſſances; elles ont pris un intérêt des plus vifs à l'exécution de notre entrepriſe ſur cet objet.

Tels ſont les ſecours, ſans parler d'une multitude d'autres, que nous nous ſommes procurés,

pour mettre cet ouvrage en état d'être présenté au Public. Quand même nous pourrions nous flatter d'obtenir de sa part un regard favorable, nous serions bien éloignés de croire que notre plan ait été exécuté dans toute sa perfection. Le champ étoit trop vaste, pour que nous ayons pu le parcourir entiérement. Nous sommes persuadés qu'éclairés par les remarques des personnes instruites, par une critique équitable & désintéressée, nous serons en état de rectifier nos erreurs, de faire même des augmentations considérables, dans un supplément; & si nos forces, ou des occupations différentes ne nous permettoient pas de nous livrer à cette seconde entreprise, nous nous estimerons heureux que des mains plus habiles que les nôtres s'en chargent après nous, en nous félicitant d'avoir au moins ouvert la carriere.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Dictionnaire des Artistes*, qui m'a paru ne contenir que des choses utiles & agréables pour les amateurs des Arts, sans rien renfermer qui puisse empêcher d'en permettre l'impression. A Paris, ce 4 Juillet 1775.

D'HERMILLY.

Le Privilége se trouve au Systême physique & moral de la Femme.



DICTIONNAIRE

DES

ARTISTES.

ACA

ACADÉMIE. C'étoit, dans l'antiquité, un jardin ou une maiſon ſituée dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athenes, à un mille ou environ de la ville, où les ſçavants & les philoſophes s'aſſembloient. Le nom d'*Académie* fut donné à cette maiſon ou jardin, à cauſe d'un certain Académus, citoyen d'Athenes, qui en étoit poſſeſſeur, & qui en fit préſent aux philoſophes pour y étudier. Ce mot *Académie* ſe prend ordinairement parmi les modernes pour une ſociété de gens de lettres, & quelquefois pour une ou pluſieurs ſalles dans leſquelles des perſonnes qui font profeſſion des arts libéraux, ou qui cultivent les ſciences, ſe rendent à certains jours de la ſemaine, pour ſe communiquer les découvertes & les recherches qu'ils ont faites, chacun dans ſon genre. On compte pluſieurs académies établies pour encourager & pour ſoutenir les beaux-arts. Nous allons donner une notice un peu détaillée des plus célebres; nous nous contenterons d'in-

diquer la plûpart des autres, qui sont à peu près formées sur le même modele, & qui se proposent toutes les mêmes objets.

ACADÉMIE DE S. LUC, établie à Paris. « Sous le nom » de l'Académie de S. Luc, est-il dit dans le *Journal des* » *beaux-Arts, Octobre 1774, page 109*, il faut distin- » guer deux corps absolument étrangers l'un à l'autre: » l'un est la communauté des maîtres Peintres, Do- » reurs, &c; & l'autre est l'Académie. » La communauté fut établie le 12 Août 1391, par le prévôt de Paris, qui, ayant assemblé les peintres de cette ville, fit dresser des réglements & des statuts, & mit parmi eux des jurés & gardes pour faire la visite, leur donnant pouvoir d'empêcher de travailler tous ceux qui ne seroient point de leur communauté. Charles VII, voulant favoriser cet établissement, ajouta, en 1430, aux privileges contenus dans ces statuts, l'exemption de toutes tailles, subsides, guet, gardes, &c. Henri III confirma ces privileges, par lettres-patentes en 1583. Il existoit dès-lors une communauté de sculpteurs, qui s'unit à celle des peintres au commencement du dix-septieme siécle, & qui fit approuver & ratifier son union par sentence & par arrêt en 1613; &, comme les sculpteurs jouissoient des mêmes privileges que les maîtres peintres, il fut réglé que, de quatre jurés de la communauté, deux seroient pris parmi les peintres, & deux parmi les sculpteurs. Quelques abus qui s'étoient introduits obligerent, en 1619, d'ajouter trente-quatre nouveaux articles aux premiers statuts, que Louis XIII confirma par lettres-patentes en 1622. Malgré ces précautions, il en résultoit un si grand nombre d'inconvénients, que les plus habiles artistes, qui n'étoient point de ce corps, en formerent un en 1648, sous le titre d'*Académie royale de Peinture & de Sculpture.* (*Cherchez à cet article.*)

« Cependant, ajoute-t-on dans le *Journal des beaux-* » *Arts*, déja cité, plusieurs artistes étant restés attachés » à la communauté des maîtres peintres, soit par ja- » lousie contre l'académie royale, soit parce qu'ils ne

» purent y être admis, & se trouvant confondus avec » cette classe d'artisans qu'on nomme peintres d'impres» sion, voulurent faire corps à part, à l'imitation de » l'académie royale. En conséquence, ils solliciterent, » en 1705, une déclaration du roi, qu'ils obtinrent » le 17 Novembre de la même année, & qui ordonna » cette séparation, en laissant néanmoins subsister l'an» cienne communauté, & autorisa l'établissement du » nouveau corps, sous le titre d'*Académie de S. Luc*. » L'école du modele y fut rétablie; &, depuis cette » époque, les exercices publics s'y font journellement, » comme à l'académie royale.» On distribue tous les ans, le jour de S. Luc, deux médailles d'argent aux deux éleves qui se sont le plus distingués.

Cette académie, qui est présentement sous les auspices de M. le marquis de Paulmy, protecteur, a renouvellé, en 1774, l'usage qu'elle avoit interrompu depuis dix à douze ans, d'exposer publiquement ses ouvrages. Cette exposition se fait tous les deux ans alternativement avec l'académie royale, le 25 Août, jour de S. Louis. Les assemblées se tiennent dans une maison, rue du Haut-Moulin, derriere S. Denis de la Chartre, au bout du Pont Notre-Dame. La salle d'assemblée est ornée de plusieurs excellents morceaux de peinture, entr'autres, d'un grand tableau de Charles le Brun, représentant S. Jean l'Evangéliste suspendu en l'air, prêt à être jetté dans une chaudiere d'huile bouillante. Cet artiste, qui avoit dédaigné d'entrer dans la communauté des maîtres peintres, ne peignit ce tableau, dans sa jeunesse, que par égard pour son pere; & il n'en fit présent à la communauté, qu'en déclarant qu'il n'entendoit point le donner à titre d'associé. On voit encore, dans la même salle, le portrait de Pierre Mignard, peint par lui-même. Le motif qui conduisit celui-ci, en donnant ce morceau à la communauté des peintres, étoit bien différent de celui qui avoit guidé le Brun. Mignard, à son retour d'Italie, se ligua avec eux pour traverser l'établissement de l'académie royale, précisément parce que le Brun, dont il étoit jaloux,

en étoit le fondateur. Il fit entrer dans ſa cabale quelques habiles artiſtes ; mais tous leurs efforts devinrent inutiles ; & Mignard lui-même finit par ſe faire recevoir à l'académie royale.

ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, établie à Paris en 1648. Pluſieurs cauſes contribuerent à l'établiſſement de cette académie. D'abord quelques artiſtes habiles, tels que Guillin, Sarrâzin, &c, ſe réunirent, ſoit pour ne pas être confondus avec ces artiſans qu'on appelloit *Maîtres Peintres*, ſoit pour ſe communiquer mutuellement des réflexions utiles ſur les arts qu'ils exerçoient. Ils tenoient leurs aſſemblées dans des maiſons particulieres. L'illuſtre le Brun avoit déja conçu l'idée d'une pareille aſſociation. Frappé, pendant ſon ſéjour en Italie, des avantages qui réſultoient, pour les progrès des arts, de l'établiſſement des académies dans différentes villes de ce pays, & ſur-tout de celle de S. Luc à Rome, il s'étoit propoſé dès-lors de procurer à la France les mêmes avantages. Il fut charmé, à ſon retour d'Italie, de trouver que l'on avoit déja fait quelques tentatives en ce genre. Il ne fut plus queſtion que de donner à un pareille établiſſement une exiſtence ſolide & durable. Les circonſtances étoient des plus heureuſes pour l'exécution de ce projet. Le goût des arts commençoit à ſe répandre en France ; on commençoit à croire que ceux qui les cultivoient méritoient des diſtinctions ; les grands ſur-tout en donnoient l'exemple, par l'eſtime ſinguliere qu'ils faiſoient des talents ſublimes de le Brun. On étoit donc aſſuré d'avoir en eux de puiſſants protecteurs. D'un autre côté, les plus célebres artiſtes, vexés par les pourſuites de la communauté des maîtres peintres, qui avoient droit de ſaiſir leurs ouvrages, concouroient avec ardeur à la formation d'un corps où ils puſſent ſe conſerver libres, & dans lequel on entrât, non pour quelque ſomme d'argent, mais en vertu de la ſupériorité des talents. Les amateurs des beaux-arts (car déja l'on en comptoit un certain nombre) ſeconderent leurs vœux communs. M. de Charmois, ſecrétaire du ma-

réchal de Schomberg, un des plus zélés & des plus instruits, se chargea de présenter au conseil une requête signée de plusieurs artistes. M. le chancelier Séguier, prévenu favorablement par le Brun, fit rendre sur cette requête un arrêt du conseil, en 1648, par lequel il fut permis aux suppliants de former un corps, sous le titre d'*Académie royale de Peinture & de Sculpture*, où ils s'exerceroient en des études publiques, & montreroient à la jeunesse à dessiner d'après le modele.

On eut à peine obtenu cet arrêt, qu'on tint les premieres assemblées, d'abord chez M. de Charmois, qui avoit été déclaré chef de l'académie, & qui dressa les premiers statuts. Les principaux étoient, que l'académie seroit gouvernée par douze anciens, & qu'elle seroit fidelle à remplir les promesses qu'elle avoit faites dans sa requête. En conséquence, on ne se contenta pas d'enseigner réguliérement tous les jours le dessin; on établit encore des leçons gratuites de géométrie, qui furent données par Chauveau; d'anatomie, par Quatroulx, chirurgien de réputation; & de perspective, par Abraham Bosse, graveur habile. Mais le zele qui se manifeste avec tant d'éclat à l'origine de tous les corps, se ralentit bientôt dans celui-ci. Comme l'académie n'avoit pas encore des fonds, & que des frais continuels, quelque modiques qu'ils fussent, étoient néanmoins à la charge des académiciens, ceux-ci se dégoûterent, & en vinrent jusqu'à négliger presque totalement les exercices publics. La communauté des maîtres peintres s'en apperçut, & renouvella les tentatives qu'elle avoit déja faites pour détruire l'académie. Les moyens qu'elle prit alors étoient bien plus efficaces que les saisies & les oppositions à l'arrêt du conseil, qu'elle avoit employées dans les premiers temps; ce fut de se rendre utile au public, d'établir une école pour y poser le modele, & de continuer les exercices abandonnés par l'académie. Cependant leurs efforts furent encore inutiles. Les académiciens, piqués d'émulation, reprirent leurs travaux avec plus

d'ardeur qu'auparavant, & éclipſerent bientôt leurs concurrents. Il ne reſta d'autre reſſource à ceux-ci que de propoſer à l'académie de ſe réunir. Mais cet accommodement n'ayant pas été pour-lors accepté, l'académie crut devoir prendre les moyens néceſſaires pour avoir une exiſtence ſolide; elle pourſuivit l'entérinement des lettres-patentes que le roi lui avoit accordées en 1649. Les deux compagnies furent en inſtance au parlement; &, ſur le rapport de M. Hervé, les lettres-patentes de l'académie furent entérinées par arrêt de l'an 1652. Le même arrêt prononçoit auſſi ſur une tranſaction & les articles de jonction, ſtipulés entre la communauté des maîtres peintres & l'académie. L'eſprit qui régnoit entre les deux corps étoit trop oppoſé, pour que l'union ſubſiſtât long-temps. Les aſſemblées où ils ſe trouvoient enſemble devinrent tumultueuſes. On fut obligé de rompre entiérement, & de ſe ſéparer.

Dans ces circonſtances, l'académie, cherchant à s'affermir de plus en plus, dreſſa de nouveaux ſtatuts, & obtint du cardinal Mazarin de nouvelles lettres-patentes qui furent enregiſtrées au parlement, en 1655. En reconnoiſſance, l'académie choiſit ce cardinal pour protecteur, & le chancelier Séguier pour vice-protecteur. Mais, tandis qu'elle ſe flattoit de jouir enfin d'un repos aſſuré, elle ſe vit expoſée à de nouveaux orages qui devoient la renverſer. Pluſieurs membres donnerent des ſujets de mécontentement à le Brun, quoiqu'il eût eu tant de part à l'établiſſement de l'académie. M. Ratabon, ſurintendant des bâtiments, l'avoit ſur-tout mal-adroitement compromis avec Errard, dans l'entrepriſe de la décoration de la galerie d'Apollon. Tout autre, à la place de le Brun, n'eût peut-être ſongé qu'à ſe venger d'une pareille ingratitude; il ſe contenta de ne plus paroître aux aſſemblées de l'académie; il porta même la généroſité juſqu'à la ſervir de ſon crédit, toutes les fois qu'elle s'adreſſa à lui pour obtenir des graces des miniſtres. Une conduite ſi noble ramena les eſprits. Il fut arrêté, dans une aſſemblée ex-

traordinaire, que deux membres iroient prier le Brun de reprendre la place de chancelier, qu'il occupoit auparavant. Ces troubles inteſtins étoient à peine calmés, que l'académie fut en butte à la cabale redoutable du fameux Mignard. Ce peintre, à ſon retour en France, n'ayant vu que le Brun qui pût être ſon rival, réſolut de ſe conduire d'une façon abſolument contraire à la ſienne. Convaincu de ſon ſincere attachement pour l'académie, il prit auſſi-tôt le parti oppoſé, & excita de nouveau les maîtres peintres à ſe joindre à lui pour détruire cet établiſſement. Il eut l'adreſſe d'engager deux hommes de mérite à ſuivre ſon parti; Anguier, ſculpteur habile, & Dufrénoy, ſi connu par ſon beau poëme latin ſur la Peinture. Tous les moyens que l'eſprit peut ſuggérer furent employés; tracaſſeries, diſputes, prétentions multipliées de la part de la maîtriſe, capables, par la longueur & l'ennui des détails, de dégoûter les protecteurs de l'académie; épigrammes ſur pluſieurs ſujets foibles, qu'on avoit été d'abord dans l'obligation de recevoir pour ſe former, & s'établir en corps.

Ce qu'il y avoit peut-être de plus fâcheux, c'eſt que les partiſans de Mignard, qui étoient en très-grand nombre dans le monde, entraînés par ſes raiſons ſpécieuſes, ſembloient convenir de la parfaite inutilité de l'académie pour les progrès des arts. Elle n'avoit jamais couru d'auſſi grand danger. L'opinion publique alloit ſe décider contre elle. Heureuſement, M. de Colbert, en ayant été nommé vice-protecteur, à la mort du cardinal Mazarin, qui fut remplacé dans ſa place de protecteur par le chancelier Séguier, la ſoutint de toute ſon autorité. Il lui fit obtenir du roi, en 1663, une penſion de quatre mille livres. Dès ce moment, ſon exiſtence fut aſſurée; les exercices furent repris avec un nouveau zele; & le choix des membres étant confirmé par les ſuffrages du public, elle fut regardée, ainſi qu'elle eſt encore aujourd'hui, comme un établiſſement précieux, qui honore les arts & la nation. Louis XIV comprit les avan-

tages qui pouvoient en résulter. Il ne dédaigna pas de se déclarer son protecteur, & la transféra, en 1692, du Palais-Royal, où elle avoit demeuré trente-un ans, au vieux Louvre, pour y occuper un logement. On y voit un grand nombre de tableaux, statues, bas-reliefs & gravures, faits par ses membres, dans les trois salles qu'elle occupe. La premiere renferme les tableaux de réception, & plusieurs modeles d'après l'antique, les portraits de Louis XIV, Louis XV, des protecteurs, & des morceaux en marbre, de réception. Dans la seconde, se trouvent les dessins des professeurs, des bas-reliefs en terre cuite, tous les portraits des académiciens, & les modeles des plus belles antiques, tant d'Italie que de Versailles. On voit, dans la troisieme piéce, qui est celle d'assemblée, des sujets d'histoire peints par les académiciens, & le tableau de réception de M. Challes, dans le milieu du plafond qui est sculpté.

Cette académie est composée d'un protecteur, qui, après le roi, est le directeur & ordonnateur général des bâtiments; d'un directeur, à la nomination de Sa Majesté, qu'on peut changer ou continuer tous les ans: (c'est pour l'ordinaire le premier peintre du roi); d'un chancelier, qui est perpétuel; de quatre recteurs, aussi perpétuels; & de deux adjoints à recteur. La fonction de ceux qui occupent ces dignités de recteur, consiste à servir par quartier, pour corriger les éleves, & juger de leur capacité. Il y a quatorze professeurs, dont un pour l'anatomie, & un autre pour la géométrie & perspective. Les douze autres ont chacun, dans le cours de l'année, un mois pour poser le modele, & pour instruire les étudiants. Huit adjoints suppléent à leur absence, & c'est ce qu'on appelle adjoints à professeur. On compte aussi dans l'académie dix conseillers, un trésorier pour recevoir les pensions du roi; un secrétaire qui est perpétuel, & qui a soin de tenir les registres; & un historiographe. Toute l'académie est divisée en trois classes. La premiere est composée de quarante membres, qui font profession

de la peinture dans toute son étendue, ou qui sont sculpteurs ; eux seuls ont droit de parvenir aux charges, & ils sont exempts de toute tutelle, curatelle, guet, garde, & ont droit de *Committimus.* La seconde classe comprend ceux qui se distinguent dans quelque partie, comme le portrait, le paysage, & les habiles graveurs : on y reçoit les personnes du sexe qui cultivent avec succès quelqu'un de ces arts. Enfin la troisieme est formée de plusieurs particuliers qui ont du goût pour les arts ; on les appelle *honoraires amateurs*, & *honoraires associés-libres.*

L'académie tient tous les jours après midi, pendant deux heures, école publique, où les peintres vont dessiner ou peindre, & les sculpteurs modeler d'après un homme nu. Le professeur en exercice met cet homme nu, qu'on nomme *modele*, dans la position qu'il juge convenable, & le pose en deux attitudes différentes chaque semaine ; c'est ce qu'on appelle *poser le modele.* Dans l'une des semaines, il pose deux modeles ensemble ; c'est ce qu'on appelle *poser le groupe.* Les dessins, peintures & modeles faits d'après cet homme, s'appellent *académies*, ainsi que les copies faites d'après ces *académies.* On ne se sert point, dans les écoles publiques, de femme pour modele, comme plusieurs le croient. L'académie distribue tous les trois mois aux éleves trois prix de dessin, & tous les ans, à la S. Louis, deux prix de peinture & de sculpture, dont les sujets sont toujours tirés de l'ancien Testament. Ces prix consistent en quatre médailles d'or. Les éleves qui les ont remportés sont mis, suivant un réglement de 1749, en pension, aux dépens du roi, chez un académicien qui doit les former & les corriger, jusqu'à ce qu'ils partent pour Rome, où ils sont encore entretenus aux dépens du roi dans l'académie de France. Nous ne devons pas oublier d'ajouter que l'académie royale fait tous les deux ans une exposition publique de ses ouvrages. Ce moyen, très-propre à exciter l'émulation, a commencé à être mis en usage en 1736 ou 1737.

Académie de Peinture, établie à l'hôtel royal des Gobelins, à Paris. Elle est dirigée par les artistes à qui le roi donne un logement dans cet hôtel, & qui sont, pour l'ordinaire, membres de l'académie royale. Le directeur fait dessiner & peindre au pastel, deux heures par jour, ceux qui sont destinés & attachés à la fabrique de la manufacture. Il est encore permis à tous ceux qui le desirent, d'y aller prendre des leçons.

Académie de France, établie à Rome en 1665. Parmi les différentes académies que Louis XIV fonda pour favoriser les progrès des beaux-arts, celle dont il est ici question tient en quelque maniere le premier rang, soit par le mérite particulier des éleves, soit par l'espece de récompense du monarque, & par la noblesse de son objet. Cet établissement fut formé par les conseils de le Brun, qui avoit étudié à Rome, & qui y puisa ses talents sublimes. De même que les anciens Romains alloient à Athenes, qui étoit le centre de l'éloquence & de la philosophie ; de même, le Brun pensa que de nos jours les François devoient aller à Rome pour y étudier les beaux-arts. C'est en effet dans cette ville que les ouvrages des anciens Grecs, des Michel-Anges, des Raphaëls, des Dominiquins, donnent des leçons muettes, bien supérieures à toutes celles que pourroient donner de vive voix les plus grands maîtres modernes. Il fut donc réglé qu'on enverroit tous les ans quelques éleves qui auroient remporté les premiers prix à l'académie de peinture, de sculpture, & à celle d'architecture. Ils sont au nombre de douze, & sous la direction d'un habile professeur que l'académie de Paris y envoie. Nourris & entretenus aux dépens du roi, ils sont logés dans un grand palais, au-dessus de la porte duquel sont les armes de France. Les plus belles statues de Rome ont été modelées pour en orner le sallon, & pour y dessiner d'après l'antique, indépendamment de la salle du modele. Louis XIV fit expédier, en 1676, des lettres de jonction de cette académie avec celle de S. Luc à Rome.

Académie Romaine, autrement appellée l'*Aca-*

démie de S. Luc. Ce fut à la sollicitation de Mutian, peintre célebre du seizieme siécle, que Grégoire XIII fonda cette académie, par un bref que le pape Sixte V confirma depuis. Pour soutenir cet établissement, Mutian lui légua deux maisons, & ordonna que, dans le cas où ses enfants ne laisseroient point de postérité, tous ses biens retournassent à l'académie, pour faire bâtir un hospice où pourroient se retirer les jeunes gens qui viendroient apprendre la peinture à Rome, & qui n'auroient pas moyen de subsister. Cette académie distribue tous les ans des prix aux éleves. Elle ne forme qu'un même corps avec l'*académie de France*, établie à Rome en 1665. Ce fut elle-même qui sollicita cette réunion; &, soit qu'elle voulût l'obtenir plus sûrement, soit qu'elle fût pénétrée d'une estime particuliere pour Charles le Brun, elle le nomma pour son directeur & son prince, titre qu'elle n'avoit accordé jusqu'alors qu'à des peintres Romains.

Académie de Florence : c'est la plus ancienne de l'Europe, puisqu'elle existoit en 1389 ; c'est celle aussi d'où sont sortis les plus grands dessinateurs, les sculpteurs, les architectes & les peintres les plus célebres. Elle éprouva des révolutions qui la jetterent dans la langueur jusqu'au temps du grand-duc Ferdinand de Médicis, qui lui rendit son premier éclat, & qui voulut qu'il y eût de temps en temps, le jour de la fête de S. Luc, protecteur de cette académie, une exposition publique des ouvrages qui auroient été jugés les plus parfaits. La premiere exposition fut faite en 1705, & depuis en 1715, 1724, 1729 & 1737. Le grand-duc régnant, Pierre-Léopold, archiduc d'Autriche, éclairé comme Médicis, a renouvellé l'ordre établi par cet illustre instituteur; &, en conséquence, l'académie fit dès 1767 une exposition publique.

Académie d'Anvers : c'est une des plus anciennes, & qui a eu des membres du plus grand mérite.

Académie de Bologne. Il ne faut pas la confondre avec l'académie des Carrache, formée dans la même ville. (Voyez *Annibal* Carrache, à la fin de

l'article.) Celle dont nous parlons est appellée *Académie Clémentine*, parce que le pape Clément XI s'en déclara le protecteur; mais M. le comte Louis-Ferdinand Marcilli, officier général des armées de l'empereur, doit en être regardé comme le véritable fondateur, puisqu'il l'institua en 1710. Cette académie fait partie de l'Institut de Bologne, qui réunit ainsi tous les beaux-arts & toutes les sciences.

Académie de Copenhague, dont la fondation fut commencée en 1738, & achevée en 1754.

Académie de Dresde, établie en 1697. Si cette académie n'est pas aussi nombreuse que bien d'autres, on peut dire que la galerie royale supplée abondamment aux secours qu'un pareil établissement est en état de procurer. Quels trésors, en effet, ne renferme pas cette galerie formée des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, & sur-tout des premiers peintres de l'Italie! Elle est tous les jours ouverte aux amateurs; de sorte que les éleves, qui ont appris les premiers principes, peuvent achever de se former à la vue de ces prodiges de l'art. C'est bien là le cas de dire que la voie des exemples est plus courte & plus sûre que celle des préceptes. On peut donner les mêmes éloges à la superbe galerie de Dusseldorp, qui appartient à l'électeur Palatin.

Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture, à Madrid. Philippe V en avoit agréé l'établissement; mais elle ne fit sa premiere ouverture que le 23 Juin 1752.

Académie Impériale des beaux-arts, peinture, sculpture & architecture, établie à Saint-Pétersbourg, avec le college d'éducation qui en dépend. Cet établissement avoit commencé à se former en 1758, sous les auspices de l'impératrice Elisabeth; mais la mort avoit empêché cette princesse de donner des réglements. L'impératrice aujourd'hui régnante, Catherine II, qui ne néglige rien pour faire fleurir les arts & les sciences dans ses Etats, exécuta ce dessein en 1764. Elle prit sous sa protection immédiate & spé-

ciale cette académie, ainſi que le collège d'éducation; Sa Majeſté lui accorda une ſomme ſuffiſante pour ſon entretien, & pour l'inſtruction gratuite d'un certain nombre d'éleves. Les ſtatuts & les réglements ſont pleins de ſageſſe.

ACADÉMIE DE VIENNE EN AUTRICHE, érigée par l'empereur Charles VI, le 20 Avril 1726. Sa conſtitution approche de celle de l'académie de Paris, ſi ce n'eſt que tous les trois ans on fait, au mois de Mai, une nouvelle élection du directeur, & que la charge de recteur y eſt alternative.

On compte encore pluſieurs autres académies en Allemagne, telles que celles de Berlin, d'Ausbourg, de Nuremberg, de Leipſic, qui ont formé de très-bons artiſtes. La ville d'Edimbourg, capitale de l'Ecoſſe, ſe glorifie encore d'un pareil établiſſement, fait en 1754, ſous les auſpices du duc d'Hamilton. Il s'eſt formé en Angleterre, depuis vingt-cinq ou trente ans, un établiſſement connu en France ſous le nom de l'*Académie des Arts*. Elle eſt peut-être la plus utile de toutes; car elle a pour but l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce. Pluſieurs citoyens zélés ſe ſont réunis pour former une ſouſcription qui a fourni des ſommes conſidérables, dont la deſtination ſert à récompenſer ceux qui ſe diſtinguent dans les arts utiles & agréables. Cette académie a déja donné un volume de ſes découvertes, qui eſt des plus intéreſſants. Tel eſt encore l'établiſſement formé à Paris, par Louis XV, en 1767, ſous le titre d'*Ecole royale gratuite de Deſſin*. Le roi s'eſt déclaré protecteur de cette eſpece d'académie, compoſée d'un préſident, qui eſt le lieutenant général de police; d'un directeur, qui eſt le premier peintre du roi; de quelques adminiſtrateurs, d'un inſpecteur des études, de trois profeſſeurs, & d'un pareil nombre d'adjoints. Cette école eſt ouverte, rue Saint-André-des-Arcs, en faveur des métiers, pour quinze cents éleves à qui l'on enſeigne les principes élémentaires de la géométrie pratique, de l'architecture, du trait, de la coupe des pierres, de la perſpec-

tive, & des différentes parties du dessin. On distribue tous les ans des prix à ceux qui se sont le plus distingués.

ACADÉMIE ROYALE D'ARCHITECTURE. Elle fut établie, en 1671, par les soins du grand Colbert. D'abord elle étoit composée d'architectes célebres, d'un professeur & d'un secrétaire. On devoit toujours choisir ces derniers parmi les architectes du roi. Pour être académicien, il falloit obtenir des brevets. Louis XV confirma, par lettres-patentes du mois de Février 1717, cette académie, dont il se déclara le protecteur. On lui donna pour-lors de nouveaux réglements, qui portent qu'elle doit recevoir les ordres du roi par le directeur général des bâtiments, & qu'elle doit être composée de deux classes, de seize académiciens chacune. Dans la premiere classe, sont compris un professeur, & un secrétaire perpétuel: celui-ci est à la nomination du directeur général des bâtiments. Les académiciens de cette classe ne peuvent point faire les fonctions d'entrepreneur: ceux de la seconde peuvent entreprendre dans les bâtiments du roi, seulement. Lorsqu'une place est vacante dans la premiere, l'académie élit, à la pluralité des voix, trois sujets de la seconde, parmi lesquels le roi en choisit un. L'académie élit de même trois sujets pour remplir les places de la seconde classe, & le roi nomme un des trois.

On compte encore dans cette académie douze associés correspondants, dont neuf résident dans les pays étrangers, & trois dans le royaume, à cinquante lieues au moins de distance de la capitale. Les officiers des bâtiments du roi, sçavoir, les intendants, les contrôleurs généraux, &c, ont séance aux assemblées de l'académie, quoiqu'ils ne soient pas architectes. Le premier architecte du roi est directeur de l'académie. Il y a deux professeurs, dont l'un enseigne l'architecture, ou l'art de décorer & de distribuer; l'autre, la géométrie ou le toisé, la coupe, la mécanique, &c. On distribue tous les ans, à la S. Louis, deux médailles aux éleves. La premiere, qui est d'or, donne droit d'être pension-

naire à l'académie de Rome. M. Blondel, que la mort a enlevé depuis peu aux arts, & dont le zele pour les progrès de l'architecture étoit des plus ardents, avoit obtenu du feu roi, par l'entremise de M. le marquis de Marigni, que, pour avoir droit de concourir aux grands prix, les éleves devoient remporter auparavant quelques-uns des petits prix, consistant en médailles d'argent, qu'on distribue tous les mois. L'académie d'architecture tient ses séances tous les lundis, depuis trois heures jusqu'à cinq, au Louvre, dans un sallon de l'appartement de la reine, où l'on voit plusieurs modeles de ce palais & des maisons royales, entr'autres, celui que le cavalier Bernin donna pour le Louvre, & qu'on n'a pas suivi.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, nommée vulgairement l'*Opéra*. Ce spectacle, né en Italie dans le seizieme siécle, (*Voyez* CORSI & MONTEVERE.) fut introduit en France par le cardinal Mazarin, qui fit représenter en 1645, au Petit-Bourbon, devant le roi & la reine, une piece italienne intitulée: *La Festa theatrale de la finta Pazza*. Le même cardinal, ayant fait venir des acteurs d'Italie, fit encore représenter, en 1647, une autre piece italienne, en musique & en trois actes, sous le nom d'*Orfeo è Euridice*. Le succès qu'eurent ces deux premiers opéra, engagea quelques auteurs à travailler dans ce genre. Le célebre P. Corneille fit jouer, en 1650, *Andromede*, tragédie à machines. Benserade, qui avoit de la facilité dans l'esprit, composa les vers de quelques ballets, accompagnés de déclamation & de symphonie, dans lesquels le roi Louis XIV, les princes & les plus grands seigneurs dansoient, représentant des divinités, des héros, des bergers & d'autres personnages. L'abbé Perrin, introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, duc d'Orléans, oncle du roi, alla plus loin: il voulut donner un opéra françois. C'étoit une pastorale en cinq actes, qui fut mise en musique par Cambert, & qui fut représentée, en 1659, au village d'Issy. Mais on manquoit encore de bons musiciens & de belles voix: on croyoit

même que les paroles françoises n'étoient point susceptibles des mêmes mouvements & des mêmes ornements que les paroles italiennes; & il faut convenir que celles qu'avoit employées l'abbé Perrin, n'étoient pas propres à détruire ce préjugé : aussi son opéra réussit-il foiblement. Celui que le cardinal Mazarin fit exécuter en 1660, aux noces du roi, sous le titre d'*Ercole amante*, ennuya. Le marquis de Sourdeac, si connu par ses talents pour les machines, releva un peu les pieces lyriques, déja décriées auprès de certaines personnes qui les regardoient comme absurdes & ridicules. Il fit représenter d'abord dans son château en Normandie, (*Voyez son article*) & ensuite par la troupe royale du Marais, à Paris, *la Toison d'Or*, dont les paroles étoient de Corneille. Le roi, suivi de toute sa cour, voulut la voir, & il en fut très-satisfait.

Ce prince aimoit tous les arts, & il avoit un goût particulier pour la musique. Comme il desiroit de la faire fleurir dans ses Etats, il accorda, le 28 Juin 1669, à l'abbé Perrin, des lettres-patentes « portant permission d'établir en la ville de Paris & autres du royaume, des » académies de musique pour chanter en public des » pieces de théâtre, comme il se pratique en Italie, » en Allemagne & en Angleterre, pendant l'espace » de douze années.... Et attendu que lesdits opéra » & représentations sont des ouvrages de musique » tout différents des comédies récitées, & que nous » les érigeons, par lesdites Présentes, sur le pied de » celles des académies d'Italie, *où les gentilshommes » chantent sans déroger : Voulons & nous plaît, que tous » les gentilshommes, damoiselles & autres personnes, puissent chanter audit opéra, sans que pour ce ils dérogent » au titre de noblesse, ni à leurs privileges, charges, droits » & immunités.* » Cependant, comme l'abbé Perrin ne pouvoit fournir seul aux soins & à la dépense excessive que demandoit un tel établissement, il s'associa, pour la musique, avec Cambert; pour les machines, avec le marquis de Sourdeac; & pour fournir aux frais nécessaires,

néceſſaires, avec le nommé Champeron. Dès que cet accord fut conclu entre ces aſſociés, ils firent venir de Languedoc les meilleurs muſiciens, qu'ils tirerent des égliſes cathédrales où il y avoit des muſiques fondées; & Cambert y joignit les plus belles voix qu'il put trouver ailleurs. On dreſſa un théâtre dans le jeu de paume de la rue Mazarine, & on y repréſenta, au mois de Mars 1671, l'opéra de *Pomone*. On y voyoit, dit Saint-Evremond, les machines avec ſurpriſe, les danſes avec plaiſir; on entendoit le chant avec agrément, les paroles avec dégoût. Cette piéce fut repréſentée huit mois entiers avec un applaudiſſement général, & Perrin en retira pour ſa part plus de trente mille livres.

Mais la diviſion s'étant miſe parmi les aſſociés, Lully, ſurintendant de la muſique de la chambre du roi, obtint, par le crédit de la marquiſe de Monteſpan, que l'abbé Perrin, moyennant une ſomme d'argent, lui céderoit ſon privilege. En effet, au mois de Mai 1672, le roi accorda à Lully de nouvelles lettres-patentes en forme d'édit, portant permiſſion de tenir académie royale de muſique. Ce muſicien tranſporta l'opéra au jeu de paume du Bel-Air, dans la rue Vaugirard, près du Luxembourg, &, après la mort de Moliere arrivée en 1673, à la ſalle du Palais-royal, où il eſt encore actuellement. Ce ſpectacle avoit été médiocrement goûté juſqu'alors. Mais Lully ayant eu le bonheur de trouver un poëte, le célebre Quinault, qui excelloit dans la poéſie lyrique, & lui-même ayant des talents ſupérieurs & un génie admirable pour la muſique, il porta les opéra françois à leur plus haut degré de perfection. Il ſçut en faire un ſpectacle intéreſſant & magnifique, où la poéſie, la muſique, la danſe, la peinture, la déclamation théatrale, l'éclat des habits, le jeu ſurprenant des machines, le changement des décorations, tous les arts agréables, en un mot, ſe trouverent heureuſement réunis pour frapper les ſens, pour charmer le cœur, & même pour ſatisfaire l'eſprit, quoi qu'en puſſent dire des perſonnes chagrines, prévenues ou jalouſes.

Après la mort de Lully, ses enfants lui succéderent dans le privilege de l'opéra : il passa ensuite à différents directeurs jusqu'à l'année 1749, où, par arrêt du conseil, l'administration en fut confiée à la ville de Paris. Cet arrangement, conforme à l'usage des Romains qui chargeoient les Ediles du soin des spectacles & des fêtes publiques, a mérité les éloges du public, par le bon ordre qui, depuis cette époque, a été établi dans la régie de l'opéra. Les chûtes des pieces sur ce théâtre doivent être bien préjudiciables pour les directeurs, puisqu'on prétend que, pour mettre un opéra sur pied, il en coûte environ 45000 livres. Cette somme ne doit pas paroître exorbitante, si l'on fait attention au nombre des acteurs, des danseurs, des musiciens, des artistes, des ouvriers, des manœuvres, qui sont tous payés à proportion de leurs talents & des services qu'ils rendent. L'hôtel de l'académie est dans la rue Saint-Nicaise. Il y a deux écoles; l'une de musique, qui se tient les lundi, mercredi & vendredi matin. Cette école est une ressource de sujets, non-seulement pour l'opéra, mais aussi pour la chapelle & pour la chambre du roi. L'autre école est celle de danse, qui se tient les mardi, jeudi & samedi matin.

ACHAZ. Nous ne faisons ici mention de ce roi d'Israël, qui régnoit sept cents quarante-deux ans avant Jesus-Christ, que pour avoir occasion de parler de son cadran solaire, qui est sans contredit le premier monument de la Gnomonique que nous connoissions. Il seroit important de sçavoir en quoi il consistoit; & il est bien à regretter que l'obscurité de l'Ecriture ne le permette pas. En vain divers commentateurs ont fait des efforts pour y parvenir; leurs conjectures n'ont jetté aucune lumiere sur cette énigme. Tout ce qu'on peut conclure assez raisonnablement, c'est que l'art de diviser la durée du jour par le moyen des horloges solaires, étoit connu chez les Israélites bien long-temps avant que chez les Grecs. Mais quels en furent les inventeurs? Il n'est pas à présumer qu'on en

doive rapporter la gloire aux Hébreux, qui étoient ignorants & grossiers. Il est donc vraisemblable qu'ils l'avoient appris des Chaldéens, qui furent les premiers à cultiver l'astronomie. En effet, Hérodote dit que les Grecs tenoient des Babyloniens la division de la journée en douze parties égales, & l'usage des instruments qu'il nomme le *Pole* & le *Gnomon*. Le dernier de ces instruments est assez connu; & probablement Hérodote entendoit par-là celui que nous appellons ainsi, c'est-à-dire un style vertical, qui, par son ombre, sert à montrer la hauteur du soleil, les solstices & les équinoxes. A l'égard du *Pole*, on ne peut que faire des conjectures: peut-être étoit-ce une sorte de cadran solaire mobile.

ACRAGAS, sculpteur Grec, acquit beaucoup de réputation par sa gravure sur l'or & sur l'argent. Pline dit que de son temps on voyoit encore, dans un temple de Bacchus à Rhodes, des coupes sur lesquelles cet artiste avoit représenté des Bacchantes & des Centaures. D'autres coupes, sur lesquelles il avoit gravé une chasse, n'étoient pas moins célebres.

ACROBATES. C'étoit une espece de danseurs de corde, très-connus parmi les anciens. Il y en avoit de quatre sortes, est-il dit dans le *Dictionnaire encyclopédique*. Les premiers, se suspendant à une corde par le pied ou par le cou, voltigeoient autour, comme une roue tourne sur son essieu; les autres voloient de haut en bas sur la corde, les bras & les jambes étendus, appuyés simplement sur l'estomac: la troisieme espece étoient ceux qui couroient sur une corde tendue obliquement, ou du haut en bas; & les derniers, ceux qui, non-seulement marchoient sur la corde tendue horizontalement, mais encore faisoient quantité de sauts & de tours, comme auroit pu faire un danseur sur la terre. Nicéphore, Manilius, Vopiscus, &c. font mention de toutes ces différentes especes de danseurs de corde.

ADAM, (*Lambert Sigisbert*) sculpteur, né à Nancy en 1700, mort à Paris en 1759. Parmi les morceaux qui font le plus d'honneur à son ciseau, on distingue, à Versailles, Neptune & Amphitrite dans le parc, &

dans la chapelle le bas-relief en bronze de sainte Adélaïde ; à Saint-Cloud, le groupe de la Seine & de la Marne ; à Bellevue, Mars caressé par l'Amour ; aux Invalides, S. Jérôme. Il fit pour la Cour de Berlin deux grouppes représentant la Chasse & la Pêche, qui sont estimés. Les étrangers rendirent, autant que ses compatriotes, justice à ses talents : il fut de l'académie de S. Luc à Rome, & de l'académie Clémentine à Boulogne.

I. AELST, (*Everard van*) peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particuliérement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques & toutes sortes d'instruments de guerre. Il finissoit avec tant de soin ses ouvrages, qu'on y voyoit les plus petits détails rendus avec une grande vérité ; une bonne couleur, un pinceau flou font admirer ses tableaux, quoique peu intéressants ; mais toujours payés cher, & fort rares. Il eut pour éleve son neveu, Guillaume van Aelst, qui l'a surpassé.

II. AELST, (*Guillaume van*) peintre, né à Delft en 1620, mort en 1679, étoit neveu & éleve du précédent. Il peignoit les fleurs & les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle & vraie ; ses fleurs légeres, & ses fruits sont naturellement rendus. Il voyagea dans sa jeunesse, passa quatre ans en France, & sept en Italie, où il fut recherché par des princes, des cardinaux & autres personnes de considération, qui employerent son pinceau. Le grand-duc de Toscane lui marqua son estime, en lui donnant une chaîne d'or avec une médaille du même métal. Comblé de biens, il retourna, en 1656, à Delft, & depuis à Amsterdam, où ses ouvrages furent recherchés, & payés fort cher. Il épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfants. *M. Descamps, dans les vies des Peintres Flamands.*

AERTSEN, (*Pierre*) peintre, né à Amsterdam en 1519, mort dans la même ville en 1573. Placé chez Alaërt Classen, peintre de réputation, il acquit une maniere hardie & fiere qui n'appartient qu'à lui seul ; &,

dès l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il devint célebre. L'académie d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il étoit venu dans cette ville pour étudier les grands maîtres qui forment la riche collection de la maison de Bossu. Les premiers ouvrages de cet artiste furent des cuisines & leurs ustensiles, rendus avec une vérité qui faisoit illusion ; car personne n'a mieux colorié que lui. On n'auroit jamais cru qu'après avoir choisi ce genre dans lequel il a excellé, il eût réussi à peindre l'histoire au point de se faire admirer.

Dans un tableau que la ville d'Amsterdam lui fit faire, & qui représentoit la mort de la sainte Vierge, on fut étonné de trouver des figures bien drapées, un nu sçavant, une couleur *chaude* & vraie. Ce morceau étoit inestimable. Cependant Sandrart rapporte qu'il ne lui fut payé que deux mille couronnes. Cet auteur ajoute que la même ville d'Amsterdam ayant jetté les yeux sur lui pour le tableau du grand autel de l'Eglise neuve, on fit venir de Malines, avant de lui en faire la proposition, Michel Coxcie, qui refusa de travailler en voyant les ouvrages d'Aertsen ; & que, surpris du prix modique que ce peintre en avoit reçu, il dit que, quand on avoit un peintre de cette espece, il n'étoit pas besoin d'en faire venir d'ailleurs. Malheureusement ce tableau, d'une force extraordinaire, ainsi que quelques autres qu'Aertsen avoit faits, soit dans cette ville, soit à Delft, furent détruits dans les troubles des guerres : il n'en reste que les cartons.

On ne doit pas être surpris que ce peintre, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Ses murmures, poussés quelquefois jusqu'à l'indiscrétion, sont certainement bien excusables. Il est cependant assez échappé de ses ouvrages répandus en Hollande, pour faire juger qu'Aertsen avoit un génie propre aux grandes machines, où la vigueur étoit soutenue par celle de la couleur. Il entendoit bien les fonds, l'architecture & la perspective : il enrichissoit ses compositions par des animaux ou autres choses qui pouvoient y avoir rapport : il étoit

extraordinaire dans les draperies & les ajustements de ses figures, qui ressembloient quelquefois à des masques. Cette singularité paroissoit lui être propre.

AÉTHÉRIUS, architecte, vivoit au commencement du seizieme siécle, sous le regne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, & il y occupa même une des premieres places. Il bâtit, dans le grand palais de Constantinople, un édifice nommé *Chalcis*; & l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille depuis la mer jusqu'à Sélymbrie, pour empêcher les courses des Bulgares & des Scythes.

AÉTION, peintre Grec, se rendit très-célebre par ses tableaux, entr'autres, par celui des amours de Roxane & d'Alexandre le Grand. L'ayant exposé publiquement aux jeux olympiques, il mérita les applaudissements de tous les spectateurs; & celui qui présidoit aux jeux, homme fort riche & d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il donna sa fille en mariage à cet artiste.

AGAMEDES & TROPHONIUS, architectes Grecs, vivoient 1400 ans avant Jesus-Christ. Ce sont les premiers architectes dont l'histoire fasse mention. Ils étoient, à ce qu'on dit, fils d'Arginus, roi de Thebes en Béotie; ou du moins, s'ils n'étoient pas unis par les liens du sang, ils vécurent dans la plus étroite amitié. L'édifice le plus considérable qu'ils firent bâtir, étoit le fameux temple d'Apollon à Delphes. Mais à peine l'eurent-ils achevé, dit Cicéron, qu'ayant prié le dieu de leur accorder, pour récompense, les choses qui pouvoient être les plus utiles à l'homme, ils furent trouvés morts trois jours après. Selon Pausanias, au contraire, ils bâtirent encore d'autres édifices, & sur-tout un à Lébadia, aujourd'hui Lévadie, ville de la Béotie, lequel étoit déstiné à renfermer les trésors du roi Hiérius. Instruits de cette destination, les deux architectés employerent, dans le bâtiment, certains morceaux de marbre, que l'on pouvoit ôter & remettre à son gré, Par cet artifice, il leur étoit aisé de

pénétrer dans les salles où se trouvoient les trésors, & d'en enlever ce qu'ils vouloient. Hiérius, surpris de les voir diminuer, malgré les bonnes précautions qu'il croyoit avoir prises, tendit des piéges pour découvrir les voleurs. Agamedes y fut pris ; & Trophonius, ayant vainement tâché de le débarrasser, lui coupa la tête, pour lui éviter un supplice honteux, & pour n'être pas découvert lui-même. Mais la terre s'étant aussi-tôt ouverte sous ses pieds, il fut englouti tout vivant. Il se forma dans cet endroit une caverne, où l'on crut que Trophonius rendoit des oracles qui attiroient beaucoup de monde. On raconte une pareille fable de Rampsinitus, roi d'Egypte.

AGATHARQUE, né à Samos, peintre, florissoit à Athenes vers la 75e olympiade, ou 480 ans avant Jesus-Christ. Le poëte Eschile, son ami, l'engagea à travailler pour les décorations théatrales ; & ce fut Agatharque qui le premier fit les embellissements de la scene, selon les regles de la perspective : il s'y rendit même si habile, qu'il en laissa un traité fort estimé. Alcibiade, dont l'humeur étoit pétulente, le retint long-temps par force chez lui, jusqu'à ce qu'il eût peint toute sa maison ; mais, comme il n'étoit pas moins magnifique, il le combla ensuite de présents, quand l'ouvrage fut achevé. Plutarque dit, selon la version d'Amyot, que, *comme ce peintre se glorifioit de ce qu'il peignoit promptement & facilement des bêtes, Zeuxis, l'ayant entendu, répondit : & moi, au contraire, je me glorifie de demourer long-temps à les faire, pour ce qu'ordinairement la soudaineté & facilité ne peut donner une fermeté perdurable, ni une beauté parfaite à l'œuvre ; mais la longueur du temps, adjoutée à l'assiduité du labeur en la manufacture d'un ouvrage, lui donne force & vigueur de longue durée.*

AGATHON, musicien Grec. Il étoit difficile de résister aux charmes de sa voix, une des plus belles dont les anciens aient fait mention. Il donna même lieu à un proverbe connu sous le nom de *Chansons d'Agathon* ; mais cette maxime étoit employée pour

exprimer une choſe plus agréable qu'utile; ce qui caractériſe peut-être aſſez bien toute eſpece de muſique.

AGESANDER, Rhodien, célebre ſculpteur, s'aſſocia avec Polydore & Alexandre de Rhodes. Ils firent enſemble, dans le palais de l'empereur Veſpaſien, la ſtatue de Laocoon, ſacrificateur d'Apollon, & formerent d'une ſeule piece ce grouppe admirable, l'un des plus beaux morceaux qui nous ſoient reſtés de l'antiquité. Il eſt compoſé de Laocoon, de ſes deux enfants & de deux ſerpents. On doit peut-être trouver étrange que les artiſtes, dont nous parlons, aient manqué eſſentiellement à la décence convenable au grand prêtre d'Apollon, & qu'ils l'aient repréſenté ſans vêtements dans une cataſtrophe qu'il eſſuya au moment même où il offroit un ſacrifice à Neptune. Ne ſemble-t-il pas qu'ils aient autant manqué à cette bienſéance morale, à laquelle les païens même étoient aſſervis, qu'à cette convenance pittoreſque, étroitement ſoumiſe aux loix ſéveres du coſtume? Mais, pour juſtifier Ageſander & ſes confreres, il ſuffit de conſidérer que ces artiſtes immortels avoient eu bien moins en vue de retracer le prêtre d'Apollon, que l'homme affecté des plus cuiſantes douleurs. Ce n'eſt point le fait hiſtorique qu'ils ont ſculpté, puiſqu'il n'y a dans le grouppe ni autel, ni victime, ni inſtrument, ni aucun ſigne de ſacrifice: leur intention ſe borna ſans doute à exprimer, ſous les traits de leur ſçavant ciſeau, la nature en convulſion; un pere déchiré par ſes propres ſouffrances, autant que par celles de ſes fils, qu'il reſſentoit plus vivement qu'eux. Ce grouppe fut trouvé à Rome, ſur la fin du ſeizieme ſiécle: il eſt à préſent dans le palais Farneſe.

AGORACRITE, ſculpteur, né à Paros, vivoit environ l'an 448 avant Jeſus-Chriſt. Il devint, à l'école du célebre Phidias, un des plus grands ſculpteurs de ſon temps. Il fit, en concurrence d'Alcamene, une Vénus qui paſſoit pour un chef-d'œuvre; mais, piqué de la préférence que les Athéniens avoient donnée à celle de ſon rival, il vendit la ſienne, à condition qu'on ne la porteroit jamais à Athenes. Elle fut placée à Rham-

nus, bourg de l'Attique; & il la nomma *Némésis*, pour exprimer la vengeance qu'il prétendoit tirer de ce peuple, qui avoit fait plus d'état d'un citoyen ignorant que d'un habile étranger.

ALBANE, (*François*) peintre, né à Bologne en 1578, mort dans la même ville en 1660. Son pere, marchand de soie, voulut inutilement lui faire embrasser la même profession que la sienne : il fut obligé de le mettre, âgé de douze ans, chez un peintre nommé *Denis Calvart*, afin qu'il se livrât en entier au goût qu'il avoit pour la peinture. Le Guide étoit dans la même école ; &, comme il étoit déja fort avancé, il se fit un plaisir d'apprendre à son camarade les principes du dessin. Il ne borna pas là les marques de son amitié ; il l'attira dans l'école des Carrache, où il étoit entré lui-même ; &, dans plusieurs voyages qu'ils firent ensemble à Rome, le Guide ne cessa jamais de faire l'éloge de son ami, & de lui procurer des occasions fréquentes de se distinguer. Les ouvrages que l'Albane fit dans cette ville, lui mériterent l'estime des grands artistes dont elle étoit alors remplie, & de tous les connoisseurs. Tels sont, entr'autres, ceux de la chapelle de San-Diego, dans l'église nationale des Espagnols, ceux de la galerie du marquis Justiniani, & ceux du palais Vérospi.

Quelque envie que l'Albane eût de se fixer à Rome, il ne put pas cependant résister aux vives sollicitations de son frere ainé, qui le pressoit de revenir à Bologne. A peine il y fut arrivé, qu'il épousa, en secondes noces, une femme d'une rare beauté, qui fit son bonheur par la douceur de son caractere, par sa complaisance, & par l'utilité dont elle lui fut, en lui offrant un modele des plus parfaits pour les corps des femmes qui exerçoient si souvent son pinceau. Il en eut douze enfants, qu'il avoit autant de plaisir à peindre, qu'elle en avoit à les tenir, ou dans ses mains, ou suspendus avec des bandeletes, selon les attitudes dont il avoit besoin. L'Algarde & François Flamand, célebres sculpteurs, profiterent aussi de leur beauté pour

leurs ouvrages. Cet avantage ſingulier de trouver dans ſa propre famille des modeles ſi parfaits, fut cauſe ſans doute que notre artiſte mit dans ſes tableaux tant de Vénus, d'Amours, de Nymphes & de Déeſſes, qu'il a repréſentés d'une maniere enchantereſſe. Mais on remarque que ſes figures ne ſont pas aſſez variées; qu'elles ont preſque par-tout le même air & la même reſſemblance, parce qu'ayant toujours ſous les yeux les mêmes modeles, ſa tête en étoit remplie. Auſſi, comme il tomboit aiſément dans la répétition, ſurtout dans celle des airs de tête, qu'il rendoit fort gracieux, on peut dire que, de toutes les manieres, il n'en eſt point de plus facile à connoître que celle de l'Albane. Un auteur Italien rapporte que le grand amateur M. de Piles, paſſant à Florence, & admirant un tableau de ce peintre, aſſura qu'il pouvoit dire les avoir tous vus, étant toujours les mêmes. L'Albane avoit coutume de paſſer l'été à deux maiſons de campagne qui lui appartenoient, & qui étoient ornées de fontaines & de boſquets. C'eſt dans ces charmants ſéjours qu'il trouvoit les ſituations riantes, les beaux ſites qui ſe voient dans ſes ouvrages, dont les ſcenes ſe paſſent toujours dans des jardins ou dans des campagnes délicieuſes.

Quoique les ſujets de galanterie l'aient plus occupé que ceux de dévotion, on doit néanmoins dire, à ſa louange, qu'il en a écarté tout ce qui pouvoit bleſſer la pudeur. Il étoit même ſi réſervé ſur cet article, que, lorſque ſa femme fut hors d'âge de lui ſervir de modele, les femmes qu'il employoit n'étoient jamais entiérement nues. A l'exemple de Louis Carrache & du Guide, il ne leur découvroit que les bras, les jambes & la gorge. Il congédia même un de ſes diſciples, qui avoit percé le mur, pour regarder un modele de femme qu'il deſſinoit. Les peintres, qui traitoient des ſujets laſcifs, étoient l'objet de ſon mépris. Il s'étonnoit que des morceaux, qu'on ne pouvoit expoſer dans des endroits publics, puſſent trouver place dans les palais des grands. Ce qu'on trouvera peut-être d'extraordi-

naire, c'eſt qu'il ne faiſoit pas plus de cas des peintres qui travailloient en petit, & qui repréſentoient des ſujets bas, comme des tabagies, des bambochades, &c; ainſi il n'eſtimoit point Téniers, le Bourguignon, & autres qui n'avoient fait que relever leur peinture par des touches, quoique légeres & ſpirituelles. *La nature*, diſoit-il, *dont le peintre eſt imitateur, eſt très-finie, & l'on n'y voit point de touche ni de maniere.* Il vouloit qu'un artiſte rendît compte des moindres choſes qu'il met dans un tableau, & lui-même ne plaçoit aucune figure, qu'elle n'exposât ſes ſentiments au ſpectateur.

Sa politeſſe, ſa douceur, ſa probité, ſon déſintéreſſement, lui concilierent l'eſtime générale. Il aimoit ſes éleves, leur demandoit ſouvent leur avis ſur ſes propres ouvrages, & il retouchoit volontiers les leurs. Il porta la générosité juſqu'à payer les dettes de ſon frere, qui avoit diſſipé tout ſon bien, & qui mourut inſolvable. Le ſoin de ſa famille l'obligea de travailler continuellement. Le grand âge auquel il parvint ne diminua pas ſon application. Il eſt vrai qu'il ſe contentoit alors de travailler plus à la hâte, & de retoucher bien ſouvent ſes propres tableaux, qu'il avoit fait copier. A l'exception des grands morceaux à freſque, qu'il a faits dans la ville & aux environs de Rome, & de quelques autres de ce genre, dont il a enrichi Bologne & Mantoue, on voit fort peu de grandes figures de ſa main. Le plus grand nombre de ſes ouvrages conſiſte en tableaux de chevalet. Mais, dans les uns & dans les autres, on admire un deſſin ſçavant, une touche facile, des attitudes & des draperies d'un bon choix, un fini ſingulier, une intelligence heureuſe du clair-obſcur, & ſur-tout des carnations admirables, qui ſont des teintes ſanguines. Les connoiſſeurs lui reprochent d'être incorrect, un peu froid & inégal dans la force de ſes couleurs. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt guere de peintres dont les ouvrages ſoient plus généralement eſtimés & recherchés. Son nom ſuffit pour réveiller à l'inſtant l'idée des Graces; elles reſ-

pirent dans tous ſes tableaux ; elles ſont repréſentées ſous les traits qui pénetrent & qui charment tous les hommes. Ajoutons que ſon imagination, remplie de la lecture des poëtes, lui a fourni des idées très-heureuſes, & des alluſions piquantes, qui rendent ſes ouvrages infiniment précieux aux perſonnes intelligentes. On voit quelques tableaux de ce grand artiſte dans la collection du roi, & dans celle de M. le duc d'Orléans. On a gravé d'après lui. Ses principaux éleves ſont Jean-Baptiſte & Pierre-François Mola, André Sacchi, le Cignani, Galli, &c.

ALBERT, ſurnommé le *Grand*, philoſophe & méchanicien. Ce ſurnom de *Grand* ne lui venoit point, comme le dit un écrivain célebre, parce qu'il naquit dans un ſiécle où les hommes étoient petits, mais parce que ſon nom de famille étoit *Groot*, qui ſignifie *grand* en allemand. Il naquit à Lawingen, en Suabe, en 1205, d'une famille illuſtre, & mourut en 1282. On ſçait qu'étant entré chez les Dominicains, il devint un des plus grands théologiens de ſon temps, & qu'il fut le maître de S. Thomas d'Aquin. Nous ne le conſidérons içi que comme méchanicien. On rapporte qu'il avoit fait une tête d'airain, qui répondoit ſans héſiter à toutes les queſtions. On a ſans doute exagéré le méchaniſme de cette tête artificielle; il eſt impoſſible qu'elle pût articuler beaucoup de paroles, & encore moins faire des raiſonnements ſuivis. Sans doute Albert n'aura réuſſi qu'à faire produire quelques ſons, qui avoient l'apparence d'une phraſe courte, & à laquelle les ſpectateurs s'imaginoient trouver une eſpece de ſens. On raconte encore qu'un jour des rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux accueillir Guillaume, comte de Hollande & roi des Romains, qu'il avoit invité à dîner. On peut réduire ce prodige à une ſimple opération ; c'eſt qu'il lui fit ſervir des fleurs & des fruits conſervés par artifice. On doit ſe défier beaucoup des éloges accordés à Albert le Grand dans un ſiécle ignorant, crédule & ſuperſtitieux. Tout le monde connoît ſon livre intitulé : *Secrets d'Albert le*

Grand, rempli d'opinions vaines & extravagantes; il eſt indigne de la célébrité de ſon auteur.

ALBERT DURER, peintre & graveur, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528. Son nom eſt auſſi célebre dans l'hiſtoire de la gravure que dans celle de la peinture. Deſtiné d'abord à être orfevre comme ſon pere, il abandonna cette profeſſion, peut-être entraîné par le goût naturel qu'il avoit pour les arts, peut-être auſſi à cauſe du peu de profit qu'il auroit pu retirer dans la profeſſion de ſon pere; car il avoue lui-même avoir éprouvé l'indigence dans ſa premiere jeuneſſe. A quinze ans, il ſe mit ſous la diſcipline de Michel Wolgemut, peintre de Nuremberg, chez lequel il paſſa trois ans; enſuite il en employa quatre à voyager en Flandres, en Allemagne & à Veniſe. Avant que de donner aucun ouvrage au public, il crut devoir acquérir des connoiſſances dont il ſentoit l'importance; &, comme il avoit un génie vaſte & capable de s'appliquer à tout, il étudia la géométrie, la perſpective & l'architecture, dans leſquelles il fit de ſi grands progrès, que dans la ſuite il fut en état de compoſer ſur ces matieres des traités, dont la plûpart furent traduits en latin; ſans parler de quatre livres ſur la ſtructure & les proportions du corps humain.

Ce ne fut donc qu'après avoir fait des études profondes, qu'Albert Durer ſe mit à opérer. Il avoit vingt-ſept ans, quand il publia ſes premiers eſſais de gravure; les morceaux qu'il donna ſucceſſivement ne firent qu'augmenter ſa réputation. Les peintres Italiens eux-mêmes, ainſi que ceux de ſa nation, frappés de la correction de ſon deſſin, eurent ſouvent recours à ſes eſtampes, en déguiſant leur larcin. Il donna des ouvrages en peinture un peu plus tard; & on préſume qu'il n'en avoit point fait paroître, au moins de conſidérables, avant l'année 1504, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit âgé de trente-trois ans. Ces derniers ouvrages ne ſont pas auſſi nombreux que ceux qu'il a gravés; mais ils ne ſont pas moins eſtimables. On diſtingue

l'adoration des rois, Adam & Eve, le martyre de plusieurs saints, un Christ en croix, où sont représentés le pape, l'empereur, plusieurs cardinaux, & lui-même tenant un rouleau sur lequel est écrit : *Albertus Durer, Noricus, faciebat anno de Virginis partu 1511 ;* car il avoit la coutume de mettre à tout ce qu'il faisoit, soit en peinture, soit en gravure, l'année où l'ouvrage avoit été terminé.

Albert Durer joignoit à un si grand nombre de talents, une pénétration, une capacité de génie étonnantes pour les affaires, une éloquence naturelle & persuasive, & les qualités du cœur encore plus précieuses. Les habitants de Nuremberg, voulant honorer son mérite, l'élurent membre du conseil de ville: il remplit cette place avec distinction. L'empereur Maximilien l'ennoblit, pour lui donner des preuves de l'estime qu'il faisoit de ses vertus & de son sçavoir, & lui donna pour armoiries trois écussons, deux en chef, & un en pointe. Avec tous ces avantages, avec un caractere doux & affable, Albert Durer auroit dû passer ses jours tranquillement ; mais, pour son malheur, il avoit épousé une femme dont l'humeur chagrine & acariâtre ne lui laissoit aucun repos. Quoiqu'il n'eût point d'enfants, & qu'il jouît d'une fortune considérable, elle le tourmentoit sans cesse pour l'augmenter. La patience d'Albert fut poussée à bout ; &, autant pour se séparer d'elle, que pour voir Lucas de Leyde, il entreprit le voyage des Pays-bas.

Ce fut alors que s'établit entre ces deux artistes une amitié si rare, & qu'ils scellerent en quelque sorte, en se donnant mutuellement leurs portraits. Cependant la femme d'Albert Durer étoit dans la plus vive inquiétude: elle lui fit écrire par ses amis, qu'elle répareroit, par sa conduite, les chagrins qu'elle lui avoit causés. Touché de son repentir, Albert se laissa persuader ; mais à peine fut-il de retour, qu'elle reprit ses anciennes habitudes ; elle mit à toutes sortes d'épreuves sa prudence, sa douceur, & le fit enfin mourir de chagrin, âgé de cinquante-sept ans.

Nous croyons devoir placer ici quelques réflexions sur Albert Durer, tirées des auteurs les plus instruits, qui ont écrit sur les arts. Cet artiste étoit né avec les plus heureuses dispositions; il avoit un génie universel : sa veine étoit fertile, ses compositions grandes; &, malgré le goût gothique qui régnoit dans les ouvrages de son temps, il fut d'un grand secours aux artistes de Flandres, & même à ceux d'Italie, qui l'alloient visiter. Vasari assure que *si cet homme rare avoit eu la Toscane pour patrie, & qu'il eût eu la facilité de puiser à Rome le goût & la connoissance de l'antique, il auroit été le plus célebre peintre de l'Italie.* Mais, servile imitateur des objets qu'il voyoit dans son pays, il n'a jamais connu l'élégance ni la grace : il a de même ignoré la nécessité de faire un heureux choix, soit pour la noblesse des expressions, soit pour l'ordonnance de ses sujets; &, quoiqu'il sçût la perspective, il ne l'a pas pratiquée dans toute son étendue. Il a négligé celle qu'on appelle aérienne, s'attachant uniquement à bien dessiner toutes les parties d'un tableau, & à le finir avec soin. Il n'a pas réfléchi non plus qu'en étudiant chacune des parties en particulier, elles doivent avoir entr'elles un accord, une harmonie qu'on trouve rarement dans ses ouvrages. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'après avoir fait de bonnes réflexions dans son *Traité sur les belles Proportions du Corps humain*, qu'il a donné au public, il s'en soit si peu servi dans ses ouvrages : tant il est vrai qu'il y a loin de la théorie à la pratique! Il a de plus singuliérement péché contre le costume : il lui étoit assez ordinaire de représenter les Juifs comme les Allemands.

Malgré ces défauts, on ne peut disconvenir qu'il n'ait bien mérité des arts, & qu'il ne doive même être regardé comme un des plus beaux génies de l'école Allemande. On voit plusieurs de ses ouvrages à Nuremberg; on en voit aussi quelques-uns au Palais-royal. Le roi possede trois tentures de tapisseries d'après ses dessins. Il a gravé au burin, à l'eau-forte, & en bois; mais, quoique ses estampes au burin soient

les plus eſtimées, on remarque aiſément que, de ſon temps, cet art étoit loin de la perfection où il a été porté depuis. La ſécherefſe de ſon burin eſt ſouvent rachetée par une grande préciſion, mais qui ne dédommage pas toujours du ſtyle froid & ſervile qu'il a employé. Le morceau capital de ce maître eſt Adam & Eve debout; celle-ci reçoit la pomme que lui préſente le ſerpent, entortillé autour d'une branche d'arbre. Une autre eſtampe, qu'on regarde encore comme une de ſes principales, eſt la mélancolie, repréſentée par une femme aſſiſe, ayant la tête appuyée ſur une main, & tenant de l'autre un compas; elle eſt vêtue, & porte des ailes aux épaules; auprès d'elle eſt un chien qui dort, & au-deſſus de ſa tête on voit des balances, une clochette & une horloge de ſable. Albert Durer eut pour éleve Aldégraf ou Aldégrever, de Soeſt en Weſtphalie, qui fut, comme lui, peintre & graveur.

ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appellé *Ridolfo-Fioraventi*, architecte & méchanicien, né à Bologne, floriſſoit dans le ſeizieme ſiécle. On le regarde comme un des meilleurs méchaniciens de ſon temps, & l'on rapporte qu'il fit en ce genre des choſes étonnantes, qui le firent paſſer pour un de ces prodiges dont la nature eſt ſi avare. En effet, cet artiſte tranſporta à Bologne un clocher avec toutes ſes cloches, depuis l'égliſe ſainte Marie, juſqu'à trente-cinq pieds de diſtance; il en redreſſa un autre dans la ville de Cento, qui penchoit de cinq pieds. Appellé en Hongrie, il conſtruiſit un pont très-ingénieux, & fit beaucoup d'autres ouvrages, dont le ſouverain de ce pays fut ſi ſatisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de faire battre monnoie, & d'y mettre ſon empreinte. Sa réputation s'étendit juſques dans la Moſcovie, où, étant attiré par le grand-duc, il conſtruiſit pluſieurs égliſes.

ALBERTI, (*Léon-Baptiſte*) architecte, & chanoine de Florence, né dans cette ville, étoit de l'illuſtre famille

mille d'Alberti. On ignore l'année de sa naissance & celle de sa mort. On doit le regarder comme un des principaux restaurateurs de l'architecture, dont il possédoit également la théorie & la pratique. Il s'étoit donné des peines infinies pour acquérir des connoissances sur cet art; il mesura lui-même plusieurs anciens édifices, pour lesquels il fit différents voyages à Rome, & dans différents endroits de l'Italie. On a de lui un traité *de Re ædificatoriâ*, qui consiste en dix livres sur l'architecture, & qui peut être très-instructif pour les jeunes architectes, en retranchant toutefois l'érudition inutile dont il est surchargé. Les édifices que ce grand homme a fait construire, ornent différentes villes de l'Italie, entr'autres, Rome, Florence, Mantoue, &c. Mais on trouve que l'église de S. François, à Rimini, est la plus belle de toutes celles dont il dirigea la construction. En général, ses édifices ont un style sévere, & cet accord parfait du tout avec ses parties; ce qui caractérise le vrai beau en architecture. Ce n'est pas néanmoins qu'on n'y remarque quelques défauts, & même un mélange du goût gothique.

L'architecture n'étoit pas le seul des beaux-arts qu'Alberti possédât; il s'exerçoit également à la peinture & à la sculpture; & il étoit encore versé dans la philosophie, les mathématiques, la poésie, & la connoissance de l'antiquité. On peut trouver surprenant qu'il ait eu assez de temps pour embrasser des genres si différents. Mais, cultivé de bonne heure, il avoit contracté l'habitude du travail. Tous les jours de sa vie, il donnoit quelques heures à l'étude; & il les avoit si bien distribuées, qu'il ne lui en restoit aucune pour son amusement & pour son repos. Les qualités de son ame n'étoient pas moins précieuses que ses talents. Généreux & poli à l'égard de tout le monde, il fut sur-tout l'ami de tous les artistes.

ALCAMENE, sculpteur Athénien, vivoit vers l'an 428 avant Jesus-Christ. Il étoit disciple de Phidias, & travailla, en concurrence d'Agoracrite, à une

Vénus qui fut préférée à celle de son rival. Cette victoire le rendit si fier, qu'il osa même le disputer à Phidias, si l'on en croit Tzetzès, qui pourroit bien avoir confondu ces deux combats. Les ouvrages d'Alcamene étoient très-célebres dans la Grece. On admiroit, entr'autres, une Vénus & un Vulcain à Athenes. On attribue à cet artiste la Vénus qu'on voit dans la galerie de Versailles.

ALCINOÜS, roi des Phéaciens, dans l'isle de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Il a été célébré par Homere, à cause de l'accueil qu'il fit à Ulysse, lorsque celui-ci fut jetté, par la tempête, sur les côtes des Etats de ce prince, & sur-tout à cause de ses jardins, dont nous croyons devoir parler ici, pour faire connoître quel étoit le goût des peuples de l'antiquité dans cette partie de l'agriculture. Homere est le plus ancien auteur qui ait parlé nommément des jardins, & qui se soit plu à les décrire. Ses ouvrages peuvent donc nous instruire des especes d'arbres & de plantes qu'on a connues & cultivées dans les premiers temps. Nous y trouvons aussi la maniere dont les jardins étoient disposés.

Ce poëte dit qu'il y avoit, dans les jardins d'Alcinoüs, des poiriers, des grenadiers, des figuiers & des oliviers. Il y auroit même lieu de soupçonner qu'il y avoit des citronniers. A l'égard des légumes, Homere n'entre dans aucun détail sur cet article. On peut conjecturer seulement, qu'il y en avoit de plusieurs especes. Quant à la distribution & à l'arrangement de ces jardins, on y voit régner une sorte de symétrie. Ils étoient partagés en trois parties ; un verger contenant les arbres fruitiers, une vigne, & un potager. Les arbres ne semblent point plantés confusément dans le verger ; il paroît, au contraire, qu'on connoissoit dès-lors l'art de les alligner. La vigne pouvoit aussi former des treilles. A l'égard du potager, Homere donne à entendre que les légumes y étoient rangés en différentes planches ou compartiments. On sçavoit encore

ménager & distribuer des eaux courantes dans les jardins. Homere remarque que, dans ceux d'Alcinoüs, il y avoit deux fontaines : l'une, se partageant en différents canaux, arrosoit tout le jardin ; l'autre, coulant le long des murs de la cour, avoit son issue à l'extérieur du palais, & fournissoit de l'eau à toute la ville. Convenons cependant que cette description ne donne pas une grande idée du goût qui régnoit alors dans les jardins. Ceux d'Alcinoüs ne sont, à proprement parler, que des clos, des vergers. On n'y voit que des arbres ou des plantes utiles. Nulle mention de l'ormeau, du hêtre, du platane, ni d'aucun de ces arbres qui, par la suite, ont fait l'ornement & l'agrément des jardins. Point d'allées couvertes, point de bosquets, point de terrasses. Il n'est pas même question de fleurs, & moins encore de parterres. Il n'y a rien, en un mot, dans cette description, qui présente ce qu'on peut appeller le dessin & l'ordonnance d'un jardin. Ceux de Midas étoient aussi fort renommés dans l'antiquité, mais il ne nous en est point resté de description.

ALDEGRAEF *ou* ALDEGREVER, (*Albert*) peintre & graveur, né à Soest en Westphalie, en 1502. Il fut éleve d'Albert Durer, & fit plusieurs tableaux, qui décorent les églises de sa patrie. On distingue, entr'autres, une Nativité dans laquelle il y a de grandes beautés; mais ses draperies, chargées d'une multitude de plis de mauvais goût, se ressentent beaucoup de la maniere gothique de son temps. Cependant les parties dans lesquelles il a le plus excellé, telles que le dessin & l'expression, font présumer qu'il étoit fait pour être un grand peintre, s'il eût vu l'Italie. Il s'attacha principalement à la gravure, où il réussit dans le genre du portrait. Son burin est pur, mais sec. On trouve, dans ses estampes, beaucoup de belles parties qui dédommagent de ces défauts. Les amateurs distinguent une Susane, les travaux d'Hercule, douze grands danseurs, & seize petits, ainsi que beaucoup de dessins

à la plume. Cet artiste mourut pauvre à Soest, lieu de sa naissance, où un peintre de Munster lui fit dresser une épitaphe.

ALÉOTTI, (*Jean-Baptiste*) architecte, né près de Ferrare, mort en 1630. La pauvreté dans laquelle il étoit né, l'obligea, pendant sa jeunesse, à servir les maçons en qualité de manœuvre. Mais, comme il entendoit parler continuellement d'architecture, il apprit bientôt cet art pour lequel la nature lui avoit donné les plus heureuses dispositions. Il porta ses vues plus haut; & il étudia la géométrie & les belles-lettres. Il fut même en état de publier des ouvrages sur ces matieres, ainsi que sur l'architecture & l'hydrologie; & il prit part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'éleverent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne & de la Romagne, lesquelles sont très-exposées aux inondations. Appellé par le pape Clément VII, il fit construire à Ferrare une citadelle que ce pontife jugea propre à la défense de cette ville; &, dans la suite, il bâtit à Mantoue, à Modene, à Parme & à Venise, plusieurs palais, des théâtres & autres édifices publics.

ALÉSIO, (*Mathieu-Perez de*) peintre & graveur, né à Rome, mort en Italie en 1600, dans un âge avancé. Il fut disciple de Michel-Ange, dont il suivit la maniere. Célebre déja quand il se rendit en Espagne, il porta avec lui plusieurs dessins, en particulier celui de la mort de Moyse, fait au lavis & en relief. Ce morceau étoit si parfait, que Jérôme Fernandez, sculpteur renommé, l'ayant vu, dit que, s'il étoit réellement de la main d'Alésio, il le prieroit de le mettre au nombre de ses disciples. Ce peintre donna des preuves non équivoques de son talent, en représentant à fresque S. Christophe dans la grande église de Séville. On ne trouve point ailleurs, dit un auteur Espagnol, un ouvrage semblable, soit pour les beautés de la figure, soit pour sa grandeur extraordinaire.

Elle occupe la hauteur du mur, presque depuis rez-terre, jusqu'à la corniche de la nef. Chaque mollet des jambes du saint a une aune de large : qu'on juge par-là des autres porportions du corps. Alésio avoit fait auparavant le carton de cette figure, lequel étoit de la même grandeur, & qui fut long-temps exposé dans une grande salle du palais de Séville, où il excitoit l'admiration des connoisseurs. Cependant les éloges qu'Alésio mérita par ce chef-d'œuvre singulier, ne furent point capables de lui inspirer de l'orgueil. Simple & modeste, il rendoit le premier justice à ses rivaux. Il dit un jour, en admirant la jambe en raccourci du tableau d'Adam & d'Eve, que Louis de Vargas venoit de peindre avec tant de succès dans l'église cathédrale de Séville : *Cette jambe vaut mieux que tout mon S. Christophe*. Elle passe en effet pour un chef-d'œuvre. Alésio ne se borna pas à cet aveu si honorable. Témoin de la grande habileté de Vargas, il prit le parti de lui céder la place, & de retourner en Italie, disant qu'il n'étoit pas juste que, pendant la vie de ce peintre, il pût lui disputer, dans sa patrie, une réputation qu'il s'étoit acquise à tant de titres.

ALESSI, (*Galéas*) architecte, né à Pérouse en 1500, mort en 1572. Ses premieres études furent d'abord tournées vers les belles-lettres & les mathématiques; mais, son goût l'entraînant vers l'architecture, il apprit les éléments de cet art, dans lequel il s'est rendu véritablement recommandable. Plusieurs villes de l'Italie sont ornées des édifices qu'il a construits; mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gènes; & c'est sans doute cette quantité considérable de palais, ou autres monuments magnifiques, qui a mérité à cette ville le nom de *Superbe*. C'est dommage seulement que le peu de largeur de chaque rue empêche d'en jouir. La réputation d'Alessi s'étendit dans presque toute l'Europe. On lui demanda des plans en France, en Espagne, en Allemagne, non-seulement pour des palais & pour des églises, mais encore pour

des fontaines publiques, des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur, fut celui du monastere & de l'église de l'Escurial, qui fut préféré à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. On dit que cet artiste étoit très-sçavant, & qu'il étoit très-capable de traiter les affaires les plus importantes. Sa famille a produit plusieurs personnes de mérite.

ALESSIO, dit *Marchis*, peintre, né à Naples, mort depuis trente ou quarante ans. C'étoit un habile paysagiste, dont on voit de bons morceaux dans la galerie de Véymar. Etant à Rome, il fut emprisonné pour quelque irrégularité dans les mœurs, ou pour avoir parlé trop indiscrettement. Mais ses talents, qui lui avoient procuré de grands protecteurs, le firent bientôt relâcher. On doit regretter que le Dominici ne nous ait point fait connoître cet artiste dans ses *Vies de Sculpteurs, Architectes & Peintres Napolitains.*

ALEXANDRE DE RHODES, sculpteur. (*Voyez* AGESANDER.)

AL-FARABI, musicien Arabe, vivoit dans le dixieme siécle. L'aventure qui lui arriva chez Seifeddoulet, sultan de Syrie, mérite d'être rapportée. Al-Farabi revenoit du pélerinage de la Mecque, lorsqu'il passa par la Syrie. Il fut admis dans une assemblée de sçavants qui s'étoient rendus chez le prince, pour conférer sur les sciences. Al-Farabi pouvoit jouer un grand rôle parmi eux. C'étoit un génie heureux, & l'un de ces hommes universels qui pénetrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il avoit approfondi les plus utiles & les plus intéressantes; & il passoit pour le plus grand philosophe des Musulmans. Quand on eut ouvert la conférence, Al-Farabi disputa d'une maniere si éloquente & si forte, qu'il réduisit tous les docteurs au silence. Le sultan, pour récréer l'assemblée, fit venir des musiciens; notre philosophe se joignit à eux, & accompagna du luth avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux & l'ad-

miration de tous les spectateurs. Le sultan l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition, il tira de sa poche une piece enjouée, la fit chanter, & l'accompagna avec tant de force & de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous ceux qui étoient présents. Il fit chanter ensuite une autre piece si tendre & si touchante, qu'il les fit pleurer; &, par une troisieme, il les endormit tous. Cette variété de talents porta le sultan à l'engager de rester auprès de lui; mais Al-Farabi s'en excusa, partit, & fut tué par des voleurs dans un bois de la Syrie, l'an 343 de l'hégire, & 954 de Jesus-Christ. On prétend que la plus grande partie de ses ouvrages se trouve dans la bibliotheque de Leyde.

ALGARDE (*Alexandre*) sculpteur & architecte, né à Bologne en 1602, mort à Rome en 1654. Son pere, marchand de soie, le fit élever avec soin, & lui fit apprendre les principes du dessin dans l'école des Carrache. Un goût naturel l'entraînoit déja vers la sculpture; &, ayant eu occasion de connoître Jules-César Conventi, assez bon sculpteur de Bologne, il reçut de lui les premiers principes de cet art, & y fit des progrès rapides. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Mantoue, où il travailla beaucoup à faire des modeles de plusieurs figures antiques, & des ornements pour le palais du duc Ferdinand. Ce prince avoit reconnu le mérite du jeune artiste; & il consentit volontiers à le laisser aller à Rome, pour perfectionner ses talents. Il voulut même l'entretenir à ses dépens dans cette ville, à condition qu'il retourneroit à Mantoue, & qu'il seroit attaché à son service. Mais la mort de son bienfaiteur, survenue bientôt après, rompit tous ces engagements, & l'Algarde prit la résolution de se fixer entiérement à Rome.

Plusieurs années se passerent sans qu'il pût faire éclater son mérite. Il s'en falloit bien que la sculpture jouît de son temps des honneurs qu'on lui avoit autrefois accordés. Les artistes en ce genre étoient alors condamnés à faire des modeles d'enfants, de pe-

tites figures, des têtes, des crucifix, ou des ouvrages pareils; & les plus habiles étoient employés à restaurer les statues antiques, qu'on tiroit journellement des fouilles & des ruines. L'Algarde se vit lui-même forcé de s'adonner à ce travail; & l'on sçait qu'il répara surtout plusieurs de ces statues, que M. Mario Frangipani envoyoit en France. Ce ne fut qu'en 1640, c'est-à-dire lorsqu'il avoit déja trente-huit ans, qu'on le choisit pour faire la Satue de S. Philippe de Néri, placée dans la sacristie des peres de l'Oratoire de Rome. Ce morceau attira l'attention des connoisseurs, & fut la premiere époque de la réputation de notre artiste: on l'avoit cru jusqu'alors incapable de pouvoir travailler le marbre. Ses ennemis même lui rendirent justice, en voyant ce chef-d'œuvre sortir tout-à-coup de ses mains.

Divers autres ouvrages de l'Algarde ajouterent tous les jours à sa gloire: le détail nous meneroit trop loin; & il nous suffira, pour donner une idée de ses talents, de citer le grouppe de S. Paul décollé dans l'église des Barnabites de Bologne, & le bas relief d'Attila dans S. Pierre de Rome. Voici ce que M. Dandré Bardon dit de ce dernier morceau: « Le ton propre, ce relief » vrai que la nature donne aux objets, s'y trouve » en opposition avec le ton local, c'est-à-dire avec » la dégradation raisonnée, que les regles de la perspective leur assigne, à raison de leur plan. Le roi des » Huns, isolé dans la partie supérieure, est soutenu » dans son saillant par un grouppe de figures si artistement dégradées, qu'elles vont insensiblement se confondre dans le fond. S. Léon paroît sur le second » site du bas-relief. Ces deux figures sont liées par la » médiation d'un page qu'elles couvrent d'une large » demi-teinte, propre à relever leur éclat & leur saillant. S. Pierre & S. Paul planent dans les airs: ils sont » traités d'un relief assorti à leur situation. Une douce » saillie leur prête tout à-la-fois la légéreté qui leur » convient, & la consistance nécessaire au soutien du » reste de la composition, avec laquelle ils sont group-

» pés par l'entremise des nuages. Les finesses & la » fierté des travaux sont par-tout ménagées en propor- » tion du caractere & de la place des figures. Tout » y concourt à la vérité des effets, & à la peinture » énergique de la surprise d'Attila, menacé par S. Léon » de l'indignation de S. Pierre & de S. Paul, s'il exé- » cute le projet de venir saccager Rome. » Le pape fut si content de l'exécution de ce bas-relief admirable, qu'il en fit donner à l'Algarde dix mille écus romains.

On peut dire, en général, que cet artiste avoit dans ses ouvrages de sculpture beaucoup d'invention, une exécution aisée; qu'il sçavoit rendre les différentes passions de l'ame avec énergie ; mais que ses draperies sont tantôt maniérées & affectées, & tantôt simples & dans le ton de la nature. Ce n'est pas sans doute une petite gloire pour lui d'avoir, en quelque sorte, ressuscité la sculpture trop négligée de son temps, & d'avoir formé, par ses soins & par ses leçons, une école d'où sont sortis d'excellents artistes. Quant à ses ouvrages d'architecture, il construisit la fameuse ville Pamphile, la plus agréable de toutes celles qui sont aux environs de Rome. Il inventa en même temps toutes les fontaines, & distribua les jardins de la maniere la plus pittoresque, selon les inégalités du terrain. De si grands avantages ont fait donner à cette maison de plaisance le nom de *bel respiro*, c'est-à-dire, lieu où il est agréable de respirer. L'Algarde construisit encore la façade de l'église de S. Ignace, dans laquelle on remarque des défauts ; & le grand autel de l'église de S. Nicolas Tolentin, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Innocent X décora l'Algarde de l'ordre de Christ, & lui fit présent d'une belle chaîne d'or. L'académie de S. Luc s'honore de le compter parmi ses membres. Cet artiste se conduisit toujours d'une maniere exemplaire; ses mœurs étoient douces, & ses reparties spirituelles. Il fut enterré dans l'église des saints Jean & Pétronne de la nation Bolonnoise. On y voit son portrait en marbre, sculpté par Dominique

Guidi, son éleve; & son épitaphe, dans laquelle on dit qu'il ne manque à ses ouvrages que l'antiquité, pour être comparés à ceux des anciens artistes.

ALIMENIS, (*Mathieu Campan de*) horloger, né en Italie, vivoit dans le dix-septieme siécle. On a de lui un ouvrage en latin, intitulé : *Horologium solo naturæ motu atque ingenio, dimetiens & numerans momenta temporis constantissimè æqualia.* Cet auteur, grand artiste, qui avoit travaillé à une fameuse horloge de nuit sous le pontificat d'Alexandre VII, propose dans cet ouvrage une invention, qu'il croit un moyen sûr de remédier à l'irrégularité qui provient des altérations de l'air dans lequel se font les vibrations du pendule, & qui empêchent, comme l'on sçait, la justesse des horloges; & encore de remédier à l'inégalité de ces mêmes vibrations, qui proviennent tant d'elles-mêmes, étant plus ou moins courtes, qu'à raison de l'impulsion qu'elles reçoivent de diverses causes inégales, comme est le ressort. Ce moyen est de joindre ensemble deux pendules de même longueur, qui se meuvent tour-à-tour de quinze en quinze vibrations, & reçoivent l'impulsion de leur propre poids, qui est toujours le même; chaque pendule tombant, sans aucune impulsion extrinseque, de la même hauteur à laquelle l'une est élevée par le mouvement des roues, tandis que l'autre fait quinze vibrations; de maniere que, non-seulement le nombre total des quinze vibrations d'un pendule sera égal au nombre des vibrations de l'autre; mais encore chacune des vibrations en particulier répondra à chacune des autres: la premiere à la premiere, la seconde à la seconde, & ainsi de suite.

Après cette invention, cet auteur rapporte le dessin qu'il a d'une horloge dont les mouvements sont causés par trois poids, deux desquels forment deux leviers perpétuels, par le moyen desquels le troisieme poids est balancé. Ces deux leviers sont appuyés sur la roue de l'axe, & cet axe marque, par le moyen d'un seul index, les premieres minutes, les secondes,

& l'heure entiere. Mais, ce qu'il y a de particulier dans cette invention, c'eſt que ce qu'on appelle le temps de l'horloge n'eſt en celle-ci ni le temps ordinaire des autres, ni un pendule; mais une autre choſe qui a ſes mouvements égaux, & réglés comme un pendule, & qui pourra ſe mouvoir dans toutes les ſituations horizontales, perpendiculaires & obliques.

ALIPIUS, architecte, floriſſoit dans le quatrieme ſiecle. Il fut chargé par l'empereur Julien, en 363, de rebâtir le temple de Jéruſalem. Mais on rapporte que, lorſqu'on mit la main à l'œuvre pour creuſer les fondements, la terre vomit des flammes qui dévorerent les ouvriers. On a des témoignages ſi reſpectables ſur l'authenticité de ce fait, qu'on ne peut guere, ce ſemble, le révoquer en doute.

ALLEGRINI, muſicien Italien, eſt compoſiteur de ce beau *Miſerere* qu'on chante dans la chapelle du pape pendant la ſemaine ſainte. Il n'y a aucune ſorte d'inſtrument; toute la muſique y eſt vocale, & produit cependant le plus grand effet. On y compte huit baſſes, huit tenores ou baſſes-tailles, huit hautes-tailles, & huit hautes-contres : ce ſont-là les muſiciens ordinaires pendant tout le temps de la ſemaine ſainte, ſoutenus de trente-deux ſurnuméraires, qui remplacent ceux qui ſont obligés de s'abſenter. L'habit des chantres eſt une eſpece d'uniforme pourpre : leurs honoraires ſont moins que médiocres : ils ne ſont point encouragés; auſſi cette muſique décline-t-elle chaque jour. Quelques perſonnes croient qu'il eſt défendu, ſous peine d'excommunication, de donner des copies de ce *Miſerere*. Cependant M. Burney, auteur Anglois, dit dans ſon livre intitulé *De l'état actuel de la Muſique en France & en Italie*, que le cardinal Albani, premier bibliothécaire du Vatican, & préfet de la chapelle du pape, lui permit, non-ſeulement de prendre une copie du *Miſerere* en queſtion, mais encore de fouiller dans tous les manuſcrits relatifs à la muſique.

Ce même M. Burney donne des détails fort curieux sur les *Conservatorio* : nous sommes persuadés que nos lecteurs seront charmés de les trouver ici. Tandis que ce voyageur étoit à Naples, il fit connoissance avec Piccini, célebre compositeur, d'autant plus en état de donner des instructions au sujet des *Conservatorio*, qu'il avoit été élevé dans l'un de ces établissements. Cet habile musicien lui apprit donc que les *Conservatorio* étoient fort anciens, comme l'on peut en juger par l'un de ces édifices, qui étoit prêt à tomber de vétusté ; qu'il y avoit quatre-vingt-dix éleves dans l'un, cent vingt dans un autre, & deux cents dans un troisieme ; que, dans chacun d'eux, il y avoit deux maîtres de chapelle, dont le premier corrige les compositions des éleves, & le second leur donne des leçons de chant. Il y a des maîtres pour le violon, le violoncelle, le clavecin, le hautbois, le cor de chasse, &c. On y reçoit les garçons à huit & à dix ans, & alors ils y restent huit ans ; mais, s'ils sont plus âgés lorsqu'ils se présentent, on les admet fort difficilement, à moins qu'ils n'aient fait des progrès très-considérables dans la musique théorique & pratique. Ceux des éleves qui, après quelque temps de soins & d'instructions, ne montrent point de talents, sont renvoyés pour faire place à d'autres. Il y en a que les parents y mettent en pension, & qui payent les maîtres. On garde quelques-uns de ces éleves, quoique leur cours soit fini ; & ceux-là instruisent les autres ; mais ils peuvent sortir quand ils veulent.

M. Burney eut la curiosité d'aller voir le *Conservatorio* de S. Onofrio de Naples, & de visiter toutes les chambres où les éleves couchent, mangent & étudient. Sur le premier perron, dit-il, étoit un jeune éleve, qui souffloit de toutes ses forces dans une trompette : sur le second, étoit un autre éleve qui donnoit du cor avec la même fureur. Dans la chambre commune, il y avoit sept à huit joueurs de clavecin, un plus grand nombre de violons, & une troupe de chanteurs, qui tous exécutoient en même temps des pieces

différentes, & sur différentes clefs; d'autres écrivoient, composoient, chantoient; c'étoit un charivari des plus complets; encore même étoit-ce un jour de fête, & il manquoit le plus grand nombre des éleves, qui, sans cela, y auroient tous été, chacun chantant ou composant sa piece de musique. Cet usage de les mettre tous ensemble est très-bon. Il apprend aux éleves à n'être qu'à leur partie, & à acquérir une attention que rien ne peut distraire; il leur donne encore de la force, attendu qu'au milieu de ce charivari, ils sont obligés de s'entendre. Il n'y a d'ailleurs qu'un inconvénient; c'est qu'il ne paroît pas possible que, dans cette cohue, ils puissent apprendre à jouer ou chanter avec goût. Les lits, qui sont placés dans la même salle, servent de pieds aux clavecins, ou clavicordes. Les violoncelles sont dans une autre chambre; & les hautbois, les flûtes, & les autres instruments à vent, dans une troisieme. Les trompettes & les cors de chasse sont relégués, ou sur l'escalier, ou dans les greniers. Il n'y a que peu de jours de vacance dans ces écoles. En automne & pendant l'hiver, ils se levent deux heures avant le jour; & ils sont toujours à l'exercice, ou à l'étude, jusqu'à huit heures du soir, à l'exception d'une heure & demie d'intervalle pour le dîner, le souper & la récréation.

Il y avoit dans ce *Conservatorio* huit jeunes *Castrati*, qu'on faisoit coucher au premier dans des chambres plus chaudes, de crainte que le froid ne leur fît perdre la voix qu'ils ont acquise à si grand prix. A l'occasion de ces malheureuses victimes, M. Burney dit qu'il s'est informé, dans toute l'Italie, quel étoit le lieu où l'on pratiquoit le plus fréquemment cette opération qui révolte si fort la nature; mais qu'il n'a pu rien apprendre de bien positif à ce sujet. A Milan, on lui dit que c'étoit à Venise; à Venise, que c'étoit à Bologne: dans cette ville, l'on prétendit que c'étoit à Florence; les Florentins lui dirent que c'étoit à Rome; & à Rome, on lui apprit que ce n'étoit qu'à Naples que l'on pratiquoit cette méthode infernale.

Cependant cette opération est absolument interdite dans les *Conservatorio* de Naples, & l'on croit que les jeunes gens qui l'ont soufferte, sont assez communément des environs de Lucques.

Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que par-tout elle est rigoureusement proscrite par les loix, & que les Italiens en sont si honteux, qu'ils n'en conviennent nulle part. Mais, malgré leur honte & la sévérité des loix, elle n'en est pas moins d'usage presque également dans ces contrées, où l'on sacrifie au plaisir d'entendre des voix très-souvent glapissantes, l'espoir des générations futures. Avant que d'en venir à cet acte de barbarie, on présente les enfants au *Conservatorio*; &, s'ils paroissent avoir reçu de la nature le don funeste de la voix, les parents les reprennent pour leur faire subir cette opération. La rigueur des loix est telle sur cet article, qu'elles prononcent la peine de mort contre l'opérateur; & quiconque l'a aidé, soit de fait, soit de quelque maniere que ce puisse être, est excommunié; à moins, dit la loi, jusques-là si prudente, que ce ne soit à cause de maladie, & du consentement du garçon opéré. On sent bien que l'un de ces prétextes ne manque jamais à l'opérateur, ni aux parents de la victime; on séduit même si facilement les enfants, qu'il y en a qui, n'ayant aucune idée du mal qu'on leur prépare, demandent instamment à être opérés; & le plus léger desir est, comme l'on s'en doute, rempli à l'instant même.

Du reste, Naples n'est pas la seule ville de l'Italie où il y ait des *Conservatorio*: on en trouve encore de très-célebres à Venise. Il seroit à desirer que de pareils établissements se formassent dans tous les lieux où regne le goût de la musique, & où l'on desire de se procurer de bons musiciens.

ALLORI, (*Alexandre*) peintre, né à Florence, mort en 1607, âgé de soixante-douze ans. Il étoit neveu & éleve de Bronzin. A l'âge de dix-sept ans, il parut si habile, qu'on le choisit pour peindre des

ouvrages publics, qui lui acquirent les suffrages de tout le monde. A mesure qu'il avança en âge, il perfectionna ses talents. Comme il avoit fait une étude particuliere de l'anatomie, il étoit très-versé dans le dessin; il entendoit bien le nu : son pinceau est gras & moëlleux; ses compositions sont gracieuses. Allori a traité avec un égal succès l'histoire & le portrait. On voit ses principaux ouvrages à Rome & à Florence. Il doit y en avoir quelques-uns en France, entr'autres, un tableau chez M. le prince de Condé, qui représente une Vénus couchée & un petit Amour.

ALLOUETTE, musicien, disciple de Lulli. Il devint un des plus habiles maîtres du siécle de Louis XIV. Ses talents lui firent obtenir la place de maître de musique de Notre-Dame de Paris. Il a composé plusieurs beaux motets, parmi lesquels son *De profundis* & son *Miserere* seront toujours connus & estimés. On a reproché à ce musicien d'être un peu froid dans ses compositions.

ALOPA, (*Laurent-François de*) Imprimeur Vénitien, dans le quinzieme siecle. Il fut également estimé pour les langues grecque & latine. Jean-André Lascaris, Grec, & d'une naissance illustre, critique & poëte célebre de ce temps, ayant formé le dessein de faire revivre & d'accréditer, autant qu'il lui étoit possible, l'étude de ces deux langues, & principalement de la grecque, fit choix de ce Laurent de Alopa pour être son imprimeur, & corrigea lui-même ses éditions. Il est à remarquer que les éditions grecques de cet imprimeur ont par-tout des lettres capitales fort belles; méthode inconnue jusqu'alors, si nous exceptons quatre ou cinq éditions, ou manuscrits anciens. M. Maittaire nous a donné une idée & un échantillon de la premiere de ces éditions curieuses, avec la préface de Lascaris, pareillement en lettres capitales, mêlées de mots grecs. Les figures & les lettres, aussi-bien que le nombre des mots dans chaque ligne, & le nombre des lignes en chaque page, répondent exactement à l'é-

dition dont il s'agit. Il y a ajouté des remarques que le lecteur curieux trouvera dans ses *Annales typographiques*, depuis la page 267 jusqu'à la page 285. Nous avons de cet imprimeur cinq éditions, toutes grecques : la premiere & la seconde sont datées de 1494 & 1496 : les autres sont sans date.

AMERBACH, (*Jean*) imprimeur de la ville de Bâle, où il publia, en 1492, les ouvrages de S. Ambroise. Le docteur Jean de la Pierre, à qui nous devons l'établissement de l'imprimerie en France, joignit à cette édition une lettre où il rend publiquement témoignage de l'exacte correction des impressions d'Amerbach. Cet imprimeur avoit de la piété & de la religion ; ce fut l'unique motif qui le porta à prendre le dessein d'imprimer les ouvrages des saints Peres de l'Eglise, & particuliérement ceux de S. Augustin ; à quoi aucun imprimeur jusqu'à lui n'avoit pas même osé penser. Il l'acheva l'année 1506, en gothique, après y avoir apporté tout le soin & toute la diligence possibles pour faire une édition correcte ; mais il n'eut pas les meilleurs manuscrits, & ne fut pas assez secouru pour en faire un juste discernement & une parfaite critique. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut le S. Jérôme. Il sçavoit qu'on n'en pouvoit faire l'impression sans le secours des langues grecque & hébraïque. Il avoit trois fils ; il les fit tous étudier & apprendre ces langues, exprès pour parvenir à donner une édition de ce Pere ; &, comme il se vit près de finir ses jours, il leur fit promettre, avant de mourir, qu'ils entreprendroient cette impression : ce qu'ils exécuterent en 1516. On ajoute que c'est à cet imprimeur qu'on doit la perfection des nouveaux caracteres de l'imprimerie dont on se sert actuellement ; bien préférables à l'italique alors en usage, & au gothique qui défiguroit tous les livres.

AMMANATI, (*Barthelemi*) architecte & sculpteur, né à Florence en 1511, mort en 1592. Le nombre & la qualité des édifices qu'il a fait bâtir, doivent le mettre

tre au nombre des meilleurs architectes. Le plus considérable est le college Romain, confié ci-devant aux Jésuites. Le plan qu'il en avoit donné ne fut pas exécuté dans son entier; on n'en conserva que la cour & la façade; le reste fut absolument changé. On convient que la façade de cet édifice est grande & imposante; mais on trouve qu'elle est défectueuse dans ses détails: on y blâme la forme des fenêtres; les portes sont d'une mauvaise proportion; & les consoles, qui devroient les décorer, sont lourdes & de mauvais goût. Comme il avoit eu occasion de connoître particuliérement les Jésuites, il prit une si grande affection pour ces Peres, qu'étant de retour à Florence, il employa une partie des biens considérables qu'il avoit amassés, a bâtir l'église de *S. Giovannino*, dans laquelle il voulut être enterré.

Cet artiste avoit composé un ouvrage important, intitulé *la Citta*, ou la ville, dans lequel il avoit dessiné les plans de tous les édifices qui peuvent rendre une ville agréable & célebre. On ignore l'endroit où ce livre est aujourd'hui, & c'est une perte pour les arts. Ammanati se fit aussi une grande réputation par ses ouvrages de sculpture, qu'il avoit apprise de Baccio Bandinelli. Lié avec tous les beaux-esprits qui florissoient de son temps en Italie, & sur-tout avec Annibal Caro, il avoit encore le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avoit lui-même pour les belles-lettres. Cette femme fit des poésies italiennes très-estimées, qui furent imprimées en partie à Florence, en 1560.

AMONTONS, (*Guillaume*) méchanicien, né à Paris en 1663, mort en 1705, âgé de quarante-deux ans. Il étoit fils d'un avocat qui, ayant quitté la Normandie, d'où il étoit originaire, étoit venu s'établir à Paris. Il étudioit encore en troisieme, lorsqu'il lui resta, d'une maladie, une surdité assez considérable, qui le séquestra presqu'entiérement du commerce des hommes. N'étant plus qu'à lui-même, il commença dès-lors

à songer aux machines. Il entreprit d'abord la plus difficile de toutes, ou plutôt la seule impossible, c'est-à-dire, le mouvement perpétuel, dont il ne connoissoit ni l'impossibilité, ni la difficulté. En y travaillant, il s'apperçut qu'il devoit y avoir des principes dans cette matiere; &, qu'à moins de les sçavoir, on y perdoit son temps & sa peine. Il s'appliqua donc à la géométrie : il apprit encore le dessin, l'arpentage, l'architecture, & fut employé dans plusieurs ouvrages publics. Mais il ne fut pas long-temps sans s'élever plus haut; & il joignit à cette méchanique qui produit nos arts, & n'est occupée que de nos besoins, la connoissance de la sublime méchanique qui a disposé l'univers.

Les instruments, tels que les barometres, les thermometres & les hygrometres, destinés à mesurer des variations physiques, qui, avant un siecle, étoient ou absolument inconnus, ou connus seulement par le rapport confus & incertain de nos sens, sont peut-être, de toutes les inventions utiles de la philosophie moderne, celles où l'application de la méchanique à la physique est la plus délicate; & d'ailleurs, comme on s'étoit contenté du premier hasard ou de la premiere idée qui avoit fait naître ces inventions assez heureusement, elles étoient demeurées ou défectueuses en elles-mêmes, ou d'un usage peu commode. M. Amontons les étudia avec beaucoup de soin; & en 1687, n'ayant encore que vingt-quatre ans, il présenta à l'Académie royale des Sciences de Paris un nouvel hygrometre qui en fut fort approuvé. Il proposa aussi à M. Hubin, fameux émailleur, & fort habile en ces matieres, différentes idées qu'il avoit pour de nouveaux barometres & thermometres; mais Hubin l'avoit prévenu dans quelques-unes de ces pensées, & il fit peu d'attention aux autres, jusqu'à ce qu'il eût fait un voyage en Angleterre, où elles lui furent proposées par quelques-uns des principaux membres de la Société Royale.

Peut-être ne prendra-t-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très-ingénieux, un moyen qu'il inventa

de faire sçavoir tout ce qu'on voudroit, à une très-grande distance, par exemple, de Paris à Rome, en très-peu de temps, comme en trois ou quatre heures, & même sans que la nouvelle fût sçue dans tout l'espace d'entre-deux. Cette proposition, si paradoxale & si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays. Le secret consistoit à disposer, dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant apperçu certains signaux du poste précédent, les transmissent au suivant, & toujours ainsi de suite; & ces différents signaux étoient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avoit le chiffre qu'à Paris & à Rome. La grande portée des lunettes faisoit la distance des postes, dont le nombre devoit être le moindre qu'il fût possible; & comme le second poste faisoit les signaux au troisieme à mesure qu'il les voyoit faire au premier, la nouvelle se trouvoit portée de Paris à Rome presqu'en aussi peu de temps qu'il en falloit pour faire les signaux à Paris.

En 1695, Amontons donna le seul livre imprimé qui ait paru de lui, & le dédia à l'Académie des Sciences: il est intitulé *Remarques & Expériences physiques sur la construction d'une nouvelle Clepsydre, sur les Barometres, Thermometres & Hygrometres.* Quoique les clepsydres, ou horloges à eau, si usitées chez les anciens, aient été entiérement abolies parmi nous, par les horloges à roues infiniment plus justes & plus commodes, M. Amontons ne laissa pas de prendre beaucoup de peine à la construction de sa clepsydre, dans l'espérance qu'elle pourroit servir sur mer; car de la maniere dont elle étoit faite, le mouvement le plus violent que pût avoir un vaisseau, ne la dérégloit point; au lieu qu'il déregle la plûpart des autres horloges. On peut voir dans le livre de M. Amontons avec combien d'art sa clepsydre étoit construite; & il n'y a guere d'apparence qu'il se soit rencontré avec aucun des anciens inventeurs. On lui doit encore l'invention d'un barometre sans mercure, à l'usage de ceux qui vont sur mer. Il méditoit encore d'autres découvertes utiles

fur l'imprimerie, fur les vaiffeaux & fur la charrue, lorfqu'il fut furpris par la mort, ne laiffant de fon mariage qu'une fille âgée de deux mois.

AMOUREUX, (*l'*) fculpteur, né à Lyon en 1674, fut un des éleves de Couftou l'ainé. Il fit dans cette ville plufieurs ouvrages remarquables ; entr'autres, deux excellents bas-reliefs fous une des tribunes de la chapelle du Confalon, dont l'un repréfente Jesus-Chrift au milieu des docteurs, & l'autre le trépas de la fainte Vierge. L'expreffion & la compofition en font fort eftimées. Les deux figures de l'Annonciation, dans le retable de l'églife du Verbe Incarné, font de lui, ainfi que les fculptures dorées du tabernacle de l'églife du premier monaftere de la Vifitation de la même ville. Il mourut jeune : en retournant de Toffey à Lyon dans la diligence d'eau, il tomba dans la Saône, & s'y noya.

AMPHION, muficien, étoit fils de Jupiter & d'Antiope, reine de Thebes. Par les charmes de fa lyre & de fes vers, il fçut fi bien adoucir les mœurs fauvages des hommes, qu'il les engagea à bâtir des villes pour y vivre en fociété. Sur cela on a imaginé que les pierres, dociles à fes accents, venoient à fon gré fe placer les unes fur les autres, & qu'ainfi fe formerent les murailles de Thebes en Béotie. Il devint, ajoute-t-on, fi fier de fes talents, qu'il ofa défier Apollon en termes peu refpectueux pour Latone & pour Diane. Ces trois divinités firent périr à coup de fleches toute la famille de cet orgueilleux, qui fe perça lui-même de fon épée. On connoît encore deux artiftes de ce nom, célebres dans l'antiquité, dont l'un fut un peintre Grec, qui étoit inimitable pour ce qu'on appelle la compofition ; & l'autre un fculpteur, auffi Grec, qui avoit fait plufieurs ftatues fort eftimées de fon temps.

ANAXENOR, joueur de luth. Si l'on doit juger de ce muficien par les honneurs qu'on lui rendit, il faut le regarder comme un des plus célebres qui aient

jamais existé. Les habitants de Tyanne le traiterent comme un souverain. Le triumvir Marc-Antoine lui donna des gardes, & le revenu de quatre villes: il est vrai qu'il en avoit fait autant pour son cuisinier. Enfin on lui dressa une statue. Mais peut-être tous ces honneurs étoient-ils plutôt une preuve de l'engouement qu'on a quelquefois pour certains artistes à la mode, que du mérite réel de la personne qui en étoit l'objet.

ANAXIMANDRE, fils de Praxiades, philosophe & méchanicien, né vers l'an 620 avant Jesus-Christ, & mort vers l'an 545 avant la même époque. Il fut disciple & successeur de Thalès. Nous dirons, en passant, qu'il enseigna, ainsi que son maître, que la terre étoit ronde & placée au milieu, comme le centre; qu'elle tournoit autour du soleil; que la lune tiroit son éclat de cet astre, & qu'il étoit lui-même une masse enflammée. Mais l'objet principal sous lequel nous devons considérer Anaximandre, regarde les méchaniques & des inventions remarquables. La premiere dont on lui fait honneur, est celle de la sphere, ou de cet instrument ingénieux qui met sous la vue les différents cercles que les astronomes conçoivent dans le ciel.

La seconde de ces inventions est celle du gnomon. Anaximandre en éleva un à Lacédémone, qui, à la vérité, étoit bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il ne consistoit qu'en un style élevé perpendiculairement, & qui, par l'ombre de son sommet, marquoit la route du soleil; au lieu qu'à présent nous faisons passer la lumiere de cet astre par un trou circulaire, dont le centre est censé le sommet de l'instrument. Anaximandre s'en servit pour observer les solstices; & peut-être est-ce à cette observation encore grossiere, telle enfin qu'on doit l'attendre de l'astronomie naissante, qu'est due l'évaluation que firent les astronomes Grecs de l'obliquité de l'écliptique. Mais Anaximandre avoit-il imaginé le premier le gnomon? & n'est-il pas plus vraisemblable qu'il le tenoit des Chaldéens? (*Voyez* ACHAZ.)

Les cartes géographiques & les horloges ſolaires ſont encore deux inventions qu'on doit au ſucceſſeur de Thalès. Strabon & Diogene de Laërce s'accordent à dire que ce philoſophe expoſa aux yeux des Grecs un tableau de la Grece, des pays & des mers que fréquentoient les voyageurs de cette nation. Cependant Apollonius de Rhodes dit poſitivement que le fameux Séſoſtris avoit fait, bien plus anciennement, une repréſentation ſemblable des pays qu'il avoit ſubjugués. A l'égard des cadrans ſolaires, Diogene en fait honneur à Anaximandre, tandis que Pline le fait à Anaximene.

ANAXIMENE, philoſophe Grec, diſciple d'Anaximandre. Pline dit qu'il fit le premier un cadran ſolaire, & qu'il en fit l'expérience à Sparte. Sans doute la reſſemblance des noms d'Anaximene & d'Anaximandre a induit en erreur, ou Pline, ou Diogene de Laërce; & en vain voudroit-on démêler de quel côté eſt la vérité: on doit ſeulement en conclure que cette invention, ou du moins le premier eſſai qui en fut fait dans la Grece, eſt dû aux ſucceſſeurs immédiats de Thalès.

ANDRÉ DEL SARTÉ, peintre, né à Florence en 1488, mort dans la même ville en 1530. Il eut pour pere un tailleur d'habits, d'où lui eſt venu le nom *del Sarté.* On le mit d'abord chez un orfevre, où il demeura ſept ans; & pendant ce temps il s'attacha beaucoup plus à deſſiner, qu'à s'occuper de ſa profeſſion: enfin ſon inclination pour la peinture l'emporta, & il entra chez un peintre médiocre, nommé Jean Batile, qu'il quitta bientôt pour étudier ſous Pierre Coſimo. Son ardeur pour le travail, & ſon application conſtante à deſſiner d'après les bons maîtres, ſur-tout d'après Léonard de Vinci & Michel-Ange, hâterent ſes progrès, & il ne fut pas long-temps ſans acquérir une grande réputation.

Son voyage à Rome ne lui procura pas tous les avantages qu'il auroit pu raiſonnablement en attendre. Timide, humble même, il crut ne jamais pouvoir

percer parmi les grands hommes qui se trouvoient alors dans cette ville. Ce même esprit de timidité l'empêchoit de mettre à ses ouvrages le prix qu'ils valoient; & de-là vient qu'en travaillant beaucoup, il gagnoit très-peu. Cependant que de belles choses n'a-t-il pas faites à Florence ou aux environs? La vie de S. Jean-Baptiste, celle du bienheureux Philippe Bénizzi, un S. Sebastien pour l'église de S. Gal, qui est un de ses meilleurs tableaux; & tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer.

Sa réputation parvint en France. Le roi François I, ce protecteur magnifique des arts & des sciences, desira de l'attirer auprès de sa personne. André sollicita lui-même avec empressement cet honneur, & il l'obtint. Dès qu'il fut arrivé, le roi lui donna des marques de sa libéralité, un logement, des appointements considérables; il ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien, & souvent il le visita dans son attelier. Cet artiste fit dans cette cour plusieurs ouvrages bien reçus & bien récompensés; entr'autres, une Charité, qu'on voit aujourd'hui dans une des salles du Luxembourg. Heureux, s'il eût sçu se fixer! Mais, dans le temps qu'il achevoit un S. Jérôme pour la reine, ayant reçu des lettres de sa femme, il demanda aussi-tôt un congé pour aller dans son pays, promettant avec serment qu'il reviendroit.

Le roi y consentit, & lui fit même donner de l'argent pour acheter des tableaux des grands maîtres. André partit, se divertit en Italie avec ses amis, mangea, non-seulement ce qu'il avoit gagné, mais encore l'argent des tableaux du roi, & n'osa revenir. Il fut bien puni de sa mauvaise conduite; car, quoiqu'il continuât de travailler dans son pays, il tomba dans la misere, & mourut de la peste, à quarante-deux ans, abandonné de sa femme & de ses amis.

Le dessin d'André del Sarte est correct, & dans la maniere de Michel-Ange; ses inventions sont agréables, & ses ordonnances pleines d'esprit; mais il n'a pas assez eu de cette chaleur & de ce beau feu si né-

cessaires aux peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force, cette noblesse, en un mot, cette variété d'expressions qui fait admirer les tableaux. Ses vierges, par exemple, manquent quelquefois par le caractere de noblesse propre à ce sujet; mais il faut convenir qu'il entendoit parfaitement le nu, que ses figures sont bien disposées, que son coloris est admirable & vigoureux, qu'il est gracieux dans ses airs de tête de tous les sexes & de tous les âges, & que ses draperies sont disposées d'une maniere agréable.

Il faisoit des copies si fidelles, que les plus habiles maîtres s'y trompoient. On rapporte que le duc de Mantoue, passant par Florence, vit le portrait de Léon X, peint par Raphaël, & qu'il le demanda au pape Clément VII, qui le lui accorda, & qui ordonna à Octavien de Médicis de l'envoyer à Mantoue. Celuici, ne voulant pas se priver d'un morceau qui passoit pour un chef-d'œuvre, le fit copier secrettement par André del Sarté, & envoya cette copie à Mantoue. Tout le monde la prit pour l'original; & Jules Romain lui-même, qui l'avoit vu travailler, & qui, sous la conduite de Raphaël, avoit fait les habits, fut dans l'erreur comme les autres: il ne fut désabusé que lorsque Vasari, qui étoit dans la confidence d'André, lui eut montré la toile par derriere, où l'on avoit mis des marques exprès. Qu'on juge, après cela, si les plus habiles connoisseurs ne peuvent pas se méprendre comme les ignorants, principalement lorsque les copies sont faites dans le même temps des originaux, & par de grands artistes. On a beaucoup gravé d'après André del Sarté. Le Roi possede quelques-uns de ses tableaux, de même que Mgr le duc d'Orléans. Pantorme, Vasari, Salviati, Sandro, Squazella qui a travaillé en France, l'ont eu pour maître.

I. ANDRÉINI, (*François*) acteur & auteur, né à Pistoye en Italie, vivoit sur la fin du seizieme siecle & au commencement du dix-septieme. Engagé dans la

troupe des comédiens appellés *Gélosi*, il débuta par les rôles d'amoureux, qu'il quitta pour prendre ceux de rodomont, dont il s'acquittoit assez bien : c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans les ouvrages qu'il composa quand il renonça au théâtre, après la mort de sa femme. Ses ouvrages, qui ont eu beaucoup de vogue en Italie, roulent sur les sujets qui l'avoient exercé étant comédien, c'est-à-dire les rodomontades d'un capitan.

II. ANDRÉINI, (*Isabelle*) actrice, née à Padoue. Ses talents pour le théâtre auroient été seuls capables de l'illustrer. Douée d'une beauté singuliere, d'une taille noble, d'un organe enchanteur, elle chantoit & déclamoit supérieurement, & elle jouoit très-bien de plusieurs instruments. Mais, à ces talents si distingués par eux-mêmes, elle joignoit celui de la poésie, qui lui merita l'estime de toutes les personnes les plus distinguées de l'Italie, & qui la fit recevoir à l'académie des *Intenti* de Padoue, où elle prit le surnom d'*Accesa*. Dans un voyage qu'elle fit en France, elle s'attira la considération des seigneurs de la cour. Elle mourut d'une fausse couche à Lyon, en 1604, âgée de quarante-deux ans. Son mari fit, en son honneur, une épitaphe dans laquelle il loue sa piété & sa chasteté.

ANDRIAM, (*André*) graveur en bois, principalement en camaïeux, né à Mantoue, florissoit dans le seizieme siecle. Il a fait quantité d'ouvrages d'après Raphaël, le Titien, & autres fameux peintres de l'Italie. C'est lui qui grava en camaïeu le beau triomphe de Jules-César, peint par Manteigne ; & l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre de gravure.

ANDRONIC, architecte Grec, né à Céreste en Macédoine. On ignore dans quel siecle il a vécu. Il fut le premier, dit-on, qui étudia les vents, & qui les réduisit à huit, que les anciens regardoient comme les seuls vents principaux. Afin de rendre plus sensible ce qu'il vouloit enseigner, il fit construire à Athenes

une tour octogone de marbre, autour de laquelle on représenta dans des bas-reliefs l'emblême du vent qui souffloit du côté opposé. Au haut de la tour s'élevoit une petite coupole de marbre, sur laquelle étoit un Triton de bronze mobile, qui, tenant une baguette à la main, la posoit juste sur le vent qui souffloit. C'est d'après ce modele que l'on a inventé le coq qu'on place au haut des clochers, & qui toujours a la tête tournée contre le vent qui souffle.

Cette tour, qui tenoit lieu d'une grande boussole, servoit encore de cadran : car on en avoit mis en forme concave sur chacune de ses faces. Il est vrai qu'ils ne montroient en particulier qu'un petit nombre d'heures; mais ils les indiquoient toutes successivement, lorsque le soleil paroissoit sur l'horizon. On voit encore, dit un auteur, ce monument parmi les ruines d'Athenes; il porte le nom de *La Tour des Vents*. Cet édifice, qui est un des plus curieux de l'antiquité, ne brille pas cependant dans les détails. Les murs extérieurs sont formés avec des blocs de marbre d'une grandeur considérable; mais l'intérieur est obscur & petit. Les profils sont médiocres, & les ornements de sculpture sont d'un mauvais goût, & foiblement exécutés.

ANDRONICUS, (*Livius*) acteur & poëte Latin, florissoit sous le consulat de Claudius Centon, l'an 514 de la fondation de Rome, le 240 avant Jesus-Christ. C'est l'époque précise où sa premiere piece fut représentée. Dans les commencements de l'art du théâtre à Rome, le premier rôle étoit joué par les poëtes eux-mêmes, qui ne se contentoient pas d'avoir composé la piece, mais qui se faisoient un devoir d'y représenter le principal personnage; de-là vient qu'on leur donna des noms fort honorables, qui signifioient qu'ils peignoient très-vivement les mœurs, & qu'ils sçavoient donner d'excellents préceptes de vertu. Un jour, Livius Andronicus charma tellement les spectateurs en déclamant ses vers, qu'ils l'engagerent

par leurs applaudissements à réciter plusieurs fois de suite le même morceau. Sa complaisance, ou son respect pour le peuple, lui fit faire des efforts ; mais à la fin il s'enroua. Il demanda pour-lors la permission de mettre à côté de lui un esclave pour déclamer son rôle ; ce qu'on lui accorda. Livius Andronicus l'accompagna par des gestes & par des attitudes. On observa que ses actions furent beaucoup plus vives, n'étant pas obligé de parler ou de chanter. Cette nouveauté excita les plus vifs transports de plaisir, & l'on conserva cette double déclamation pour le même rôle, qui nous paroîtroit aujourd'hui fort bizarre, mais qui ne l'étoit pas pour les Romains, chez lesquels des acteurs avoient l'art de rendre par des gestes le sens des paroles. Du reste, le style d'Andronicus, le plus ancien poëte comique Latin qu'il y ait eu, étoit grossier, ainsi que son siecle ; & ce qui nous reste de ses pieces ne doit pas nous faire regretter ce qui en a été perdu.

ANDROUET du Cerceau, (*Jacques*) architecte, florissoit vers la fin du seizieme siecle. On croit qu'il naquit en France. Il fut architecte de Henri III, qui lui fit bâtir le Pont-neuf à Paris, un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Ce pont fut commencé le 30 Mai 1578, mais il ne fut fini qu'en 1604, par Guillaume Marchand. Son sol est de douze toises de large, y compris sept pour les deux trotoirs ou banquettes. Il est soutenu par douze arches qui s'étendent sur les deux bras de la riviere de Seine ; & il est décoré de têtes de Sylvains, de Dryades & de Satyres, ornés de fleurs & de festons dans le goût antique, qui soutiennent avec des consoles une corniche qui regne des deux côtés.

Androuet, après avoir décoré Paris de plusieurs hôtels, tels que ceux de Sully, de Mayenne, des Fermes générales, &c. donna le dessin de la grande galerie que Henri IV fit ajouter à son palais du Louvre, & fut encore chargé des augmentations que ce prince fit faire au château des Thuilleries. Cet artiste, qui

jouissoit d'une estime singuliere en France, sacrifia tous les avantages qu'il y avoit, pour aller vivre en pays étranger, ne voulant pas être inquiété dans l'exercice de la religion Protestante, à laquelle il étoit sincérement attaché. On ne sçait en quelle année il est mort. Il fit imprimer plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, *différentes Pieces & Morceaux d'Architecture; les plus excellents Bâtiments de France; Description des Edifices des anciens Romains; un Traité de Perspective*, auquel on a joint un recueil de compositions grecques.

ANGÉLIC, (*Jean*) Dominicain & peintre, né à Fiezolé, mort à Rome en 1455, âgé de soixante-huit ans. Ses talents pour la peinture engagerent le pape Nicolas V à le faire venir de Florence à Rome pour peindre sa chapelle, & pour travailler à des ouvrages de miniature dans des livres d'église. Le pape, pour le récompenser, lui offrit l'archevêché de Florence, qu'Angélic refusa par esprit d'humilité. Il étoit tellement rempli de cet esprit, qu'il laissoit toujours quelques fautes grossieres dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui auroit données. Il poussoit l'observation de sa regle jusqu'à la simplicité. Un jour, que le pape l'arrêta pour dîner avec lui, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas la permission de son supérieur. Ce bon religieux ne songeoit pas alors à l'autorité suprême de celui qui lui faisoit l'honneur de l'admettre à sa table. On rapporte qu'il ne se mettoit jamais à l'ouvrage, qu'il n'eût rempli tous les devoirs imposés par la regle; & quand il lui arrivoit de peindre un crucifix, il répandoit toujours un torrent de larmes. Ses tableaux ne furent que des sujets de dévotion. Son habileté & sa douceur lui firent beaucoup de disciples. Il fut enterré à la Minerve, où l'on voit sa sépulture & son portrait.

ANGUIER, (*les freres*) sculpteurs, nés à la ville d'Eu en Normandie. *François* étoit l'aîné, & mourut à Paris en 1699, âgé de quatre-vingt-quinze ans. *Mi-*

chel, le cadet, mourut dans la même ville en 1686, âgé de ſoixante-quatorze ans. Ils étoient fils d'un menuiſier. Dès qu'ils commencerent à faire uſage de leur raiſon, ils s'occuperent à faire de petites figures de bois ou de pierre avec leurs couteaux; en quoi ils réuſſirent ſi bien, qu'un honnête bourgeois de la ville, frappé de leurs talents, ſe chargea de leur éducation. Mais voyant que, pour ſe perfectionner, il leur falloit de meilleurs maîtres qu'on n'en pouvoit trouver dans la ville d'Eu, il engagea un Jéſuite, qui alloit à Paris, de les y conduire avec lui, & de les placer chez un bon ſculpteur; ce que ce religieux fit en effet. A peine eurent-ils commencé à modeler des figures, que leur maître s'apperçut bientôt qu'ils iroient fort loin un jour, s'ils continuoient à travailler. Il le connut encore mieux, lorſqu'ils eurent commencé à ſe ſervir du ciſeau ſur le bois & ſur la pierre.

Après s'être ainſi formés quelque temps à Paris, ils partirent pour Rome, & firent dans leur art des progrès qui les ont placés au rang des plus célebres ſculpteurs de leur ſiecle. La ville de Paris ſe glorifie de poſſéder pluſieurs morceaux excellents ſortis de leurs mains. Tout le monde convient que François Anguier eſt un des premiers, en France, qui ait ſçu donner du ſentiment au marbre: ſes figures ſont remarquables par la beauté & la vérité de l'expreſſion. On diſtingue ſur-tout le crucifix en marbre du maître-autel de la Sorbonne; le mauſolée du cardinal de Bérulle, dans l'égliſe de l'Oratoire, rue S. Honoré; celui de M. de Thou, à S. André-des-Arcs; celui du duc de Montmorenci, à Moulins; quatre figures au tombeau du duc de Longueville, dans l'égliſe des Céleſtins à Paris. Ces figures ont de la nobleſſe; celle de la Prudence ſe fait remarquer par les graces & la douceur, que l'on pourroit dire tenir du Correge. François Anguier a fait auſſi quelques figures d'après l'antique. Quant à Michel, ſon frere, on peut citer le tombeau du commandeur de Souvré, dans l'égliſe de S. Jean-de-Latran, une Amphytrite, figure en marbre, dans le parc de Ver-

failles ; les bas-reliefs & les figures de la porte S. Denis, qui font l'admiration des connoiffeurs, & qui fuffiroient feuls pour l'immortalifer. Ces deux artiftes furent enterrés à S. Roch, où l'on a gravé fur leur tombe en marbre blanc une épitaphe en huit vers françois.

ANICH, (*Pierre*) aftronome & méchanicien, né en 1723 à Oberperfuff, petit village à trois lieues d'Infpruck, mort dans le même lieu en 1767. Jufqu'à l'âge d'environ vingt-cinq ans, Anich, inftruit par fon pere, apprit à labourer, & à tourner affez groffiérement: il ne montra aucun goût pour le plaifir, & ne fongea point à fe marier : il a confervé cette indifférence, & a vécu célibataire. L'amour de l'aftronomie lui tenoit lieu de tout. Souvent avant l'aurore il alloit aux champs, & il ne s'en retiroit que long-temps après le coucher du foleil, pour avoir le plaifir de contempler les aftres. Le defir de connoître leur nature, leur arrangement & leur courfe réglée, le conduifit à Infpruck, où on lui avoit dit qu'il trouveroit des fçavants qui non-feulement étoient inftruits de toutes ces grandes chofes, mais qui les enfeignoient même à quiconque vouloit les apprendre. Il s'adreffa au P. Hill, Jéfuite & profeffeur d'aftronomie, qui, découvrant en lui une fagacité merveilleufe, une jufteffe rare, & la plus heureufe mémoire, fe chargea volontiers de lui donner des leçons. Son ardeur à en profiter étoit telle, que tous les jours de dimanche & de fête il alloit à Infpruck s'inftruire des principes de la géométrie-pratique & de la méchanique.

Le P. Hill lui ayant montré différents inftruments de mathématiques, Anich entreprit tout de fuite d'en faire de pareils ; & il y réuffit, au point que ceux qu'il fit furent beaucoup plus parfaits que ceux du college d'Infpruck. On fut fur-tout étonné d'un globe célefte qu'il fit à l'ufage de l'académie d'Infpruck, & qu'il préfenta lui-même à cette académie en 1756. Les phyficiens & les aftronomes le trouverent fi parfait, qu'ils crurent devoir le préfenter à l'Impératrice-Reine,

Anich avoit marqué par des points tous les astres sur ce globe ; & il avoit assigné, quoique sans dessein, & suivant que sa mémoire le lui dictoit, à chaque étoile la place qu'elle occupe dans la sphere céleste. Les Points qui désignoient les étoiles étoient marqués sur une lame d'acier poli & luisant ; ensorte que par ce moyen il rendoit jusqu'à la scintillation des étoiles.

Telle étoit la sagacité du génie d'Anich, qu'il devinoit ce qui étoit, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Pour se former une idée de sa supériorité dans la méchanique, il suffit de connoître les additions qu'il fit à son globe céleste, d'une montre qu'il adapta à l'horizon, & de huit petites roues qui, liées au cadran, indiquoient, au moyen de trois aiguilles, la diversité du mouvement du soleil, de la lune & des étoiles fixes. Les plus sçavants mathématiciens desiroient beaucoup qu'il entreprît un globe terrestre qui répondit à la sphere céleste. Il n'y avoit qu'une difficulté, c'est qu'Anich sçavoit à peine écrire : il formoit les lettres si mal, qu'il avoit lui-même beaucoup de peine à déchiffrer ce qu'il avoit écrit. Cependant, ambitieux de répondre à la haute idée qu'on avoit de ses talents, il s'exerça à la callégraphie ; & son assiduité fut telle, qu'au bout de neuf mois il écrivoit tout aussi bien que les plus habiles maîtres.

Avant que de construire un globe terrestre, le P. Hill l'engagea à s'exercer dans un nouveau genre, & à faire pour essai une carte du théâtre de la derniere guerre entre l'Impératrice-Reine & le roi de Prusse, mais de maniere qu'on y distinguât les lieux conquis par ces puissances & par leurs alliés. Anich, dix-sept jours après, apporta cette carte au P. Hill. Elle n'avoit que cinq pieds de longueur, sur environ trois de largeur ; & cependant il n'y avoit pas un petit coin de toute cette étendue de terrain, qui n'y fût distinctement marqué.

Anich se mit ensuite à construire un globe terrestre, & ce chef-d'œuvre fut achevé en Avril 1739. Cette sphere admirable & de la plus grande perfection, est

d'environ trois pieds de diametre, c'est-à-dire de la même grandeur que le globe dont nous avons parlé. Ils sont tous deux d'un bois très-dur, très-artistement faits, quoiqu'Anich ne se soit servi que de son tour ordinaire. Ces spheres gardent leur équilibre avec tant d'exactitude, que, de quelque maniere qu'on les place, elles restent suspendues & en repos; mais leur mobilité est telle, que le mouvement d'une montre suffit pour les tirer de repos, sans que le mouvement de la montre en soit sensiblement retardé.

L'année précédente, en 1768, Anich avoit aussi construit deux globes, l'un céleste, & l'autre terrestre, dont il avoit lui-même gravé les planches; & ces planches sont aussi fines que les plus belles tailles douces. Il construisit également des spheres armillaires, des sextans, des micrometres, des hémicycles, &c. On ne craint pas de dire que ses talents pour la méchanique eussent suffi seuls pour l'immortaliser.

Mais l'esprit épuisa le corps: jeune encore, il essuya, pendant les dernieres années de sa vie, les langueurs de la vieillesse & les infirmités de la caducité: il devint sourd, & si pesant, qu'il avoit de la peine à marcher. Après d'autres accidents, il mourut enfin, âgé seulement de quarante-trois ans & six mois. Cet homme unique & extraordinaire passa sa vie presque dans l'indigence. Il étoit sans prétention, & d'une modestie si rare, qu'il ne voulut jamais quitter les vêtements de paysan, ni la chaumiere où il étoit né, & dans laquelle il venoit se reposer des fatigues qu'il avoit essuyées pendant les saisons les plus rigoureuses, soit pour tracer le carte du Tirol, soit pour travailler à d'autres ouvrages qui pussent mériter l'estime de l'Impératrice-Reine.

Cette princesse lui fit présent d'une médaille dor, & elle étoit dans l'intention de lui assurer une pension de deux cents florins; mais la mort d'Anich arriva avant que cette pension lui eût été accordée. Sa sœur a éprouvé une partie de ce bienfait, en obtenant cinquante florins de rente viagere. On voit dans l'église

du

du village d'Oberperfuſſ une très-belle épitaphe, gravée ſur le tombeau de ce ſçavant, dont les ouvrages feront à jamais l'admiration des aſtronomes, des géometres & des géographes.

ANICHINI, (*Louis*) graveur en pierres fines, né à Ferrare dans le ſeizieme ſiecle, vivoit à Veniſe. Il y travailloit aux médailles; &, lorſqu'il gravoit ſur les pierres fines, il mettoit dans ſa touche une extrême délicateſſe, & beaucoup de préciſion. Plus les ouvrages qui ſortoient de ſes mains étoient petits, plus il y avoit d'ame; c'étoient autant de chefs-d'œuvre inimitables. On fait beaucoup de cas de ſes médailles de Henri II, roi de France, & du pape Paul III. Ayant repréſenté d'un côté ce dernier d'une maniere tout-à-fait animée, il grava ſur le revers Alexandre le Grand étant à Jéruſalem, & ſe jettant aux pieds du grand-prêtre. Ces figures étoient ſi parfaites, que Michel-Ange, les conſidérant avec étonnement, dit que cet art étoit arrivé à la derniere perfection.

ANISSON, (*Jean*) imprimeur-libraire, étoit fils de Laurent Aniſſon, le premier de ſon nom qui ſe diſtingua dans la librairie à Lyon, où il fut échevin en 1670, & auquel on doit l'importante édition de la *Bibliotheque des Peres*, en 27 volumes in-folio. Jean Aniſſon étendit ſa réputation dans les pays étrangers. Son eſprit, ſon ſçavoir, ſon goût & ſa généroſité éclaterent dans toute ſa conduite. L'éloge qu'en fait Du Cange, dans la Préface de ſon Gloſſaire grec, mérite qu'on en faſſe ici mention. Après s'être plaint de ce que les libraires de Paris refuſoient d'imprimer ſon livre: *Dans le temps*, ajoute-t-il, *que je diſois avec Térentianus Morus, mon ouvrage reſtera caché chez moi, je trouvai heureuſement, dans la perſonne de Jean Aniſſon, un Lyonnois rempli de zele pour le progrès des ſciences, qui, marchant ſur les traces de ſon pere, & touché de faire revivre dans Lyon les Griphes, les de Tournes, les Rovilles & les autres célebres imprimeurs, ſe chargea de joindre aux belles éditions qu'il a déja données, celle de mon Gloſſaire.*

Les Libraires de Paris se justifierent de ce reproche; ils firent paroître un écrit de deux feuillets in-folio, intitulé : *Les Imprimeurs & Libraires de Paris, à Messieurs les gens de lettres*, dans lequel ils assurent le public qu'ils n'avoient jamais refusé d'entreprendre l'impression de ce livre. Voici leurs termes : « Le Glossaire grec de M. Du » Cange, dont on nous fait une pierre d'achopement, » n'a jamais été présenté à aucun de nous. Ce fut Bi» laine, qui, après avoir imprimé le latin, exhorta son » auteur à lui donner celui-là; & André Cramoisy » & Gabriel Martin avoient ordre de faire fondre des » caracteres pour en imprimer chacun un volume, » lorsque Bilaine mourut. Mais Anisson, s'étant trouvé » dans le même temps à Paris, nous enleva cet ou» vrage, &c.

Le Glossaire grec eut pour premier correcteur le fameux Jacques Spon, & pour dernier le P. de Colonia, Jésuite, qui avoue que Jean Anisson y travailloit, & qu'il entendoit le grec comme lui. En 1690, Jean Anisson fut fait directeur de l'imprimerie royale. En 1702, il obtint la permission de remettre cette place à Claude Rigaud, son beau-frere & son associé. Il devint député de la ville de Lyon à la chambre du commerce à Paris, & en fit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1721. Il eut un frere, nommé Jean, qui continua le commerce de la librairie à Lyon, & qui laissa deux fils, Louis-Laurent & Jacques. Louis-Laurent obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud ne pouvoit plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Il n'a point laissé de postérité. Jacques Anisson obtint, en 1733, la survivance de la direction de l'imprimerie royale, & remplit avec distinction la même carriere que ses prédécesseurs.

ANSHELMUS, (*Thomas*) habile imprimeur, natif de Bade. Il s'établit, en 1503, à Porcheim en Allemagne, où il publia le Livre *Rabani Mauri de laudibus sanctæ Crucis*, in-folio. Il passa ensuite à Tubinge, & de-là à Haguenaw. Jean Knoblouck, libraire, Jean

Reuchlin de Porcheim, & Koberger de Nuremberg, firent un grand uſage de ſes preſſes. Toutes ſes éditions étoient recherchées par les ſçavants de ſon temps.

ANTÉMIUS, architecte, ſculpteur & méchanicien, né à Tralles, ville de Lydie dans l'Aſie-Mineure, floriſſoit dans le ſixieme ſiecle. Il éleva avec Iſidore de Milet le fameux temple de Sainte-Sophie à Conſtantinople, par ordre de l'empereur Juſtinien. Ce vaſte édifice avoit d'abord été bâti par Conſtantin. Comme le toit n'étoit qu'en bois, il fut brûlé pluſieurs fois, & rétabli par les empereurs, ſur-tout par Théodoſe. Juſtinien ſe propoſa d'en faire un temple des plus magnifiques. Lorſqu'il le vit achevé, il s'écria tout tranſporté de joie : *Je t'ai ſurpaſſé, Salomon!* Comme nous avons cru que le lecteur ne ſeroit pas fâché de connoître en détail ce ſuperbe édifice, nous allons rapporter ce qu'on dit là-deſſus dans les *Vies des Architectes*, Tome I, page 127. Ce monument eſt dans la ſituation la plus avantageuſe, il occupe le ſommet d'une petite colline qui domine la ville de Conſtantinople du côté du ſerrail. Le plan de Sainte-Sophie eſt preſqu'un quarré parfait; car cette égliſe a deux cents cinquante-deux pieds de long, ſur deux cents vingt-huit de large. Elle eſt dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de ſon milieu une coupole hémiſphérique de cent huit pieds de diametre, dont la circonférence eſt percée de vingt-quatre fenêtres : on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole juſqu'au pavé. Elle eſt accompagnée de deux autres plus petites, qui ſont également hemiſphériques.

Dans le fond de ce temple, eſt une demi-coupole ſous laquelle étoit placé le ſeul autel qu'il eût. C'eſt aujourd'hui l'endroit où les Turcs conſervent l'Alcoran. La voûte de cette égliſe eſt en pierre, & l'intérieur de la coupole eſt orné de moſaïques : les murs ſont couverts de peintures. Il eſt ſurprenant que les Mahométans aient laiſſé ſubſiſter tant d'images de Je-

fus-Christ, & de ses saints; ils se sont contentés d'effacer les croix. Le pavé est composé de compartiments des marbres les plus choisis, parmi lesquels le marbre rouge domine le plus.

Il y avoit au dehors un *atrium* ou vestibule, c'est-à-dire une place quarrée, environnée de portiques qui n'existent plus. On passe de-là dans un portique aussi long que l'église, qui a trente-six pieds de large: il est soutenu par des pilastres qui tiennent lieu de colonnes, & l'on voit au-dessus un autre portique. On entre dans l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphire, la nacre de perle, les cornalines, ne sont point épargnés, tant au dedans que dans les dehors de cette église. On voyoit autrefois, dans le milieu de l'*atrium* ou de la place quarrée dont on a parlé, la statue équestre colossale de l'empereur Justinien.

Lorsqu'on entre dans Sainte-Sophie, on est saisi d'admiration, en voyant la grandeur de cette église, & la beauté de l'ensemble. L'extérieur est lourd & massif; on ne voit que des contreforts qui soutiennent la coupole, & la façade est d'un mauvais goût. Pour élever ce temple, Justinien se saisit des revenus des professeurs publics, imposa des taxes, & prit, pour couvrir la coupole, le plomb des conduits des fontaines.

A peine cette église fameuse fut-elle achevée, qu'un tremblement de terre renversa le dôme; mais l'empereur Justinien le fit rebâtir aussi-tôt. On prétend qu'on n'employa que des pierres ponces dans sa construction, pour le rendre plus léger. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont bâti devant la façade quelques tours de marbre, qui sont des especes de chapelles avec des dômes; elles servent de sépulture aux jeunes princes Musulmans. Ils ont élevé, vis-à-vis les quatre angles de Sainte-Sophie, quatre minarets, c'est-à-dire quatre especes de clochers isolés, qui s'élevent très-haut. Ils sont si déliés

vers leurs pointes, qu'on les prendroit pour les vergues d'un vaisseau, qui sont debout. Comme les Turcs n'ont point l'usage des cloches, de peur de troubler les ames des morts, ils montent à certaines heures au haut de ces minarets, & invitent le peuple par des cris à se rendre aux prieres. Sainte-Sophie a servi de modele à toutes les mosquées qui ont été faites dans la suite à Constantinople. Celle de Soliman est moins grande, mais ses proportions sont plus belles; ces mosquées sont toutes isolées au milieu d'une place, ou environnées de rues très-larges; avantage que l'on devroit procurer à nos églises.

Antémius fut non-seulement architecte, mais encore sculpteur & habile méchanicien. Il existe un recueil de machines qu'on lui attribue. Cet artiste trouva différentes manieres d'imiter les tremblements de terre, le tonnerre & les éclairs. Le rhéteur Zénon ayant fait quelque impolitesse à Antémius, celui-ci s'en vengea, en lui faisant éprouver un tremblement de terre. Zénon tout effrayé s'enfuit de sa maison. On prétend qu'il parvint à lui causer cette frayeur, en plaçant le long des murs de sa maison des chaudieres d'eau bouillante, dont le bruit imitoit celui qui précede quelquefois les tremblements de terre. On dit encore qu'Antémius avoit fait un miroir ardent de plusieurs miroirs plans. C'est sans doute une de ces machines merveilleuses décrites dans l'ouvrage d'Antémius, où l'on sçait qu'il est question de miroirs ardents.

ANTIER, (*Marie*) actrice de l'opéra, née à Lyon en 1687, morte à Paris en 1747. Sa voix la décida au parti qu'elle prit. Elle débuta à l'opéra en 1711, & charma d'abord tout le monde par la beauté & l'étendue de ses sons, quoiqu'elle ignorât absolument la musique. S'étant ensuite formée sous la demoiselle Rochois qui l'aimoit, & qui crut pouvoir en faire un grand sujet, elle parvint à un degré de perfection qui la fit admirer pendant près de trente ans dans les rôles majestueux de divinité, de princesse & de magicienne.

Il eſt vrai que tout contribuoit à ſes ſuccès. A une voix admirable, elle joignoit une taille élevée & bien priſe, une phyſionomie noble, fiere & impoſante, telle qu'il convient dans les rôles dont elle étoit chargée.

Elle eut l'honneur de repréſenter les premiers rôles dans tous les ballets où Louis XV danſa à Paris dans ſon château des Thuileries, comme dans celui de *Cardénio*, au mois de Novembre 1720, des *Eléments*, le 22 Décembre 1722, &c. Cette actrice eut encore l'honneur de chanter dans des divertiſſements où le roi, les princeſſes, les dames & les ſeigneurs de la cour chantoient auſſi à Rambouillet, à l'occaſion des fêtes qui étoient données par le comte & la comteſſe de Toulouſe. La demoiſelle Antier reçut ſouvent des marques de diſtinction particulieres de la part du roi & de la reine, dont elle étoit penſionnaire de ſa muſique. Cette princeſſe la gratifia, à ſon mariage en 1726, d'une tabatiere d'or enrichie de diamants, avec le portrait de Sa Majeſté.

On rapporte que la premiere fois que le maréchal de Villars vint à l'opéra, après l'affaire de Dénain en 1712, la demoiſelle Antier, faiſant le rôle de la Gloire dans le prologue de l'opéra d'*Armide*, lui préſenta, dans les balcons du théâtre où il étoit, une couronne de laurier, & que le lendemain ce maréchal lui envoya une belle tabatiere d'or.

La même choſe ſe pratiqua pour le maréchal de Saxe, à ſon retour de la campagne de 1745. Ce général étant dans les balcons de l'opéra, la demoiſelle de Metz, niece de la demoiſelle Antier, repréſentant la Gloire dans le prologue du même opéra d'*Armide*, lui préſenta auſſi la couronne de laurier, que ſa modeſtie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine ; & ce maréchal, auſſi généreux que grand guerrier, envoya le lendemain à la demoiſelle de Metz pour dix mille livres de diamants. La demoiſelle Antier quitta le théâtre en 1741, avec une penſion de quinze cents livres, & mourut au magaſin de l'opéra, rue Saint-Nicaiſe, où elle avoit un appartement.

ANTIGÉNIDE, musicien, étoit de Thebes en Béotie, où le jeu de la flûte étoit fort en honneur. Il eut pour maître son pere Satyrus, & se perfectionna dans son art par les leçons que lui donna Philoxene, fameux poëte musicien, & dont il devint le joueur de flûte ordinaire, c'est-à-dire, qu'il accompagnoit sur cet instrument les airs de musique composés par Philoxene sur ses propres poésies. Instruit par un tel maître, il mérita d'avoir des disciples du premier ordre, & de contribuer aux plaisirs des hommes les plus distingués de son temps. Périclès, chargé de l'éducation d'Alcibiade son neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte. Mais un incident, raconté par Aulu-Gelle, dégoûta bientôt l'écolier; & cet incident lui fut commun avec Minerve même. Alcibiade ayant embouché la flûte, & s'étant vu au miroir en cet état, fut si honteux de la difformité de son visage, qu'il jetta les flûtes, & les mit en pieces; ce qui décria beaucoup cet instrument parmi les Athéniens.

Ce fut Antigénide (selon Athénée) qui joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général Athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace; & Plutarque rapporte que, dans un repas, ce joueur de flûte exécutant sur son instrument le *nome* ou l'air du *Char*, en présence d'Alexandre, il le mit tellement hors de lui, que, se jettant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives, justifiant par-là cette chanson des Lacédémoniens, qui dit: *Un bon joueur de cithare fait affronter le fer même.*

Quelque bien établie que fût dans le public la réputation d'Antigénide, il ne se croyoit point à couvert des mauvais succès, connoissant, comme il faisoit, l'inconstance & les travers de la multitude, dont il sçavoit apprécier au juste les suffrages. Il tâchoit d'inspirer à ses disciples les mêmes sentiments; & ce fut dans cette vue que, pour consoler l'un d'entr'eux, qui, quoique très-habile, avoit été peu applaudi de l'auditoire, & pour l'engager à y reparoître avec toute la confiance nécessaire, il lui dit: *Jouez pour moi & pour les Muses.*

Antigénide étoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, & entendant de loin le *brouhaa* du peuple, qui applaudissoit à un joueur de flûte : *Il faut*, dit-il, *que ce soit quelque chose de bien mauvais ; autrement, le peuple seroit moins prodigue de ses applaudissements.* Athénée allegue ce bon-mot, comme d'Asopodore de Phlionte, avouant néanmoins que d'autres le donnoient à Antigénide. Celui-ci disoit que, pour mieux faire sentir à ses disciples la perfection de l'art qu'il leur enseignoit, il ne trouvoit point de meilleur expédient, que de leur faire entendre de mauvais joueurs de flûte. On assure qu'Isménias en usoit de même ; & qu'après avoir fait entendre un bon & un mauvais joueur de flûte, il leur disoit, en parlant du premier : *Voilà comme il faut jouer ;* & en parlant du second : *Voilà comme il ne faut pas jouer.*

Antigénide introduisit dans la flûte plusieurs nouveautés. Il en multiplia les trous, & par conséquent les divers sons ; ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, & beaucoup plus susceptible d'agréments. Ce musicien avoit grand besoin de flûtes qui pussent obéir aisément aux différentes inflexions des sons, puisqu'il jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon Apulée ; sur l'Eolien & l'Ionien, remarquables, l'un par sa simplicité, l'autre par sa variété ; sur le Lydien plaintif, sur le Phrygien consacré aux cérémonies religieuses, & sur le Dorien convenable aux guerriers.

Ce musicien, distingué, comme il l'étoit, par le choix qu'il sçavoit faire des meilleurs flûtes, & par son habileté à les toucher, n'aimoit point à être confondu avec ce qu'il y avoit de médiocre ou de mauvais dans ce genre de profession ; & il ne pouvoit souffrir que l'on honorât du nom de joueur de flûtes, ceux qui sonnoient du cornet aux enterrements. Les innovations d'Antigénide ne se bornerent pas au jeu de la flûte : elles s'étendirent aux ajustements du joueur ; & il fut le premier qui parut aux spectacles publics

avec la chaussure Milésienne ; & qui, dans la comédie de Philoxene, intitulée *Comastes*, se couvrit du manteau appellé *crocoton*.

ANTIPHILE, peintre, né en Egypte, vivoit dans le même temps qu'Apelle dont il étoit le rival. Il acquit une grande réputation par de très-beaux ouvrages. Mais celui qui lui fit le plus d'honneur, & dont Pline parle avec éloge, est un tableau dans lequel il avoit représenté un jeune garçon qui, en se baissant, souffloit le feu pour l'allumer. La lueur sembloit augmenter à mesure qu'il souffloit ; une chambre très-bien ornée paroissoit acquérir peu à peu de la lumiere au milieu de la nuit, & la beauté du jeune homme se voyoit à découvert.

ANTOINE DE MESSINE, ville de Sicile, peintre, vivoit vers l'an 1430. Cet artiste est moins recommandable par les ouvrages qu'il a faits, que par le secret de la peinture à l'huile qu'il communiqua aux Italiens ; aussi leur reconnoissance n'a point tari sur son compte. Ayant vu à Naples un tableau peint de cette maniere, que Jean de Bruges, qui en étoit l'inventeur, ou du moins le restaurateur, avoit fait présenter au roi Alphonse I, il abandonna sur le champ toutes ses autres affaires, & se rendit en Flandres pour tâcher de découvrir ce secret important : il fit si bien auprès de Jean de Bruges, par ses instances & par son amitié, qu'il obtint de lui l'aveu de son invention. Pour se mettre plus au fait, il demeura en Flandres jusqu'à la mort de son nouveau maitre ; &, étant allé ensuite à Venise, un peintre, nommé Dominique, l'obligea par ses caresses à lui faire également part du secret qu'il possédoit. D'autres racontent qu'Antoine faisant valoir à Venise sa découverte qui lui acquéroit beaucoup de réputation, Jean Bellin, qui n'étoit point connu de lui, alla le trouver avec tout l'éclat d'un homme de condition ; qu'il se fit peindre par Antoine, qui, ne se doutant point de ce stratagême, découvrit ainsi son secret, lequel bientôt après n'en fut plus un pour les peintres.

APELLE, peintre, florissoit sous le regne d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire trois cents ans environ avant Jesus-Christ. Il naquit dans l'isle de Cos, d'une famille qui devoit être noble, puisqu'il fut instruit dans la peinture par Pamphile, qui ne prenoit que des personnes de cette condition, dont il retiroit des sommes presque incroyables. Apelle n'eut pas lieu de regretter son temps ni son argent : il fit des progrès si rapides, qu'il surpassa son maître, quelque habile qu'il fût, & qu'il laissa bien loin derriere lui tous ses rivaux. On doit ajouter qu'il s'éleva même à ce point de perfection qui lui a mérité la gloire d'être regardé comme le plus grand peintre de l'antiquité. Ses ouvrages étoient accomplis. Né avec un génie heureux, il inventoit facilement, & il disposoit avec goût : sa touche étoit libre, noble & gracieuse ; la nature sembloit conduire son pinceau ; il en saisissoit toutes les expressions, toute la finesse, & jusqu'aux moindres nuances. Quoiqu'à la maniere des anciens il ne se servît que de quatre couleurs, son coloris étoit bien entendu ; il étoit vrai, vif & brillant.

Mais ce qui dominoit le plus dans les ouvrages d'Apelle, c'étoit la grace & l'élégance. Il fut le premier & presque le seul qui reçut du ciel cette grace, & ce je ne sçais quoi de libre & de rare, ou, pour mieux dire, de divin, qui ne se peut enseigner, & que les paroles mêmes ne sont pas capables de bien exprimer. Il avoit coutume d'employer un certain vernis que personne n'a pu pénétrer. Ce vernis, dit Pline, avoit trois propriétés bien essentielles ; il rendoit les couleurs plus unies, plus moëlleuses, plus tendres ; il ménageoit la vue du spectateur, & garantissoit l'ouvrage de la poussiere. On prétend que cet artiste est le premier qui trouva le profil, pour cacher la difformité du prince Antigone qui n'avoit qu'un œil. Du reste, il faisoit les portraits avec tant de ressemblance & de fidélité, qu'au rapport de Pline, les astrologues ne faisoient pas difficulté de s'en servir pour tirer l'horoscope des personnes qu'il avoit peintes.

Alexandre le Grand avoit la plus haute estime pour Apelle. Il prenoit plaisir à le voir travailler dans son attelier, & à s'entretenir avec lui, parce que sa conversation n'avoit pas moins de charmes que ses ouvrages. Il lui fit faire plusieurs fois son portrait, & il défendit même par un édit à tout autre peintre de l'entreprendre. On admiroit sur-tout celui où ce héros tenoit un foudre à la main, & qui fut placé dans le temple d'Ephese; il passoit pour une merveille de l'art. Ptolomée, roi d'Egypte, chez lequel Apelle s'étoit retiré après la mort d'Alexandre, ne lui fut pas si favorable. Des ennemis, jaloux de son mérite, l'accuserent d'être entré dans un complot contre la vie de ce prince. Il eut le bonheur d'échapper au supplice; & il se retira à Ephese, où il composa ce tableau admirable de la calomnie, dans la composition duquel il fut inspiré par un esprit de vengeance contre Ptolomée & contre ses rivaux.

Modeste, malgré ses talents supérieurs, Apelle convenoit de bonne foi du mérite des autres célebres artistes, & les mettoit, pour certaines parties, au-dessus de lui. Il reconnoissoit qu'Amphion le surpassoit dans l'ordonnance, & Asclépiodore dans les proportions. Il rendit également justice à Protogene, dont il vanta si fort les ouvrages, qu'il les rendit estimables aux yeux des Rhodiens, qui en avoient été peu frappés jusqu'alors. Tout le monde sçait de quelle maniere il se fit connoître à ce même Protogene. Ayant fait exprès le voyage de Rhodes pour le voir, & ne l'ayant pas trouvé dans sa maison, il dessina sur une toile, sans autre indication, quelques traits d'une extrême délicatesse. Ces traits suffirent à Protogene pour sçavoir qu'Apelle seul avoit pu les former.

Il n'est pas inutile de remarquer que ce grand homme donna lieu à des proverbes qui sont encore en vogue. Il avoit pour maxime de ne laisser passer aucun jour sans dessiner; d'où vient ce premier proverbe: *Nulla dies sine lineâ*, nul jour sans tirer quelque ligne, c'est-à-dire sans dessiner. Le second fut établi à l'occasion

suivante. Apelle avoit coutume d'exposer ses ouvrages sous les yeux du public, & il se tenoit caché derriere pour sçavoir son jugement. Un jour, un cordonnier reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçut à une sandale; ce défaut fut bientôt corrigé. Flatté de voir que sa critique avoit eu son effet, cet artisan s'avisa le lendemain de censurer une jambe où il n'y avoit rien à dire. Apelle sortit alors de derriere sa toile, & lui dit que son jugement ne passoit pas la sandale : *Nè sutor ultrà crepidam.* On en fit tout de suite une maxime dont la justesse est tous les jours reconnue. Les ouvrages d'Apelle étoient si estimés, qu'on en paya certains jusqu'à cent talents (cent mille écus), & quelques autres sans compte & avec profusion. On en voyoit encore beaucoup du temps de Pline, qui a fait la description des plus beaux. Cet auteur ajoute que de son temps on avoit trois traités qu'Apelle avoit composés sur les principaux secrets de son art.

APELLES, acteur tragique, vivoit sous l'empereur Caligula. Il s'étoit mis en faveur, dit Bayle, par des voies très-infâmes ; mais, lorsque la fleur de sa jeunesse fut passée, il se fit comédien, & il se maintint de telle sorte dans les bonnes graces de Caligula, que ce prince, qui le vouloit avoir toujours avec lui en public même, le mit au nombre de ses conseillers. Mais, un jour qu'il lui demanda, auprès de la statue de Jupiter, *qui des deux te semble être le plus grand, Jupiter, ou moi ?* il se mit si en colere de ce qu'Apelles ne répondoit pas assez tôt, qu'il le fit fouetter cruellement. Il dit même, par forme de plaisanterie, qu'Apelles avoit la voix agréable, même dans le ton plaintif. Quelques-uns assurent qu'il le fit mettre aux fers, & qu'il donna ordre que de temps en temps on le fît tourner sur une roue.

I. APOLLODORE, peintre Athénien, vivoit environ 439 ans avant Jesus-Christ. Il fut le premier qui transporta dans ses ouvrages des beautés négligées, mais nécessaires. Les peintres qui l'avoient précédé, contents

de réussir dans la ressemblance, abandonnoient les autres parties qui doivent constituer un tableau. Pour lui, il joignit à la correction du dessin l'entente d'un coloris plein de grace, & un sçavoir profond dans la distributiou des ombres & des lumieres. Zeuxis s'attacha particuliérement à cette belle maniere de peindre; & l'on rapporte qu'Apollodore, pour témoigner l'estime qu'il faisoit de ce grand artiste, composa des vers où il se plaignoit que l'art de la peinture lui avoit été dérobé, & que Zeuxis en étoit le ravisseur.

II. APOLLODORE DE DAMAS, architecte, vivoit sous l'empire de Trajan, & mourut vers l'an 130 de l'ere chrétienne. Il mérita par ses talents la faveur de Trajan, qui fut le modele des souverains. Les ouvrages de cet architecte ont été regardés comme les plus parfaits de l'antiquité: il est malheureux pour nous d'en ignorer les détails. Apollodore fit construire la grande place de Trajan, pour laquelle il fallut applanir une montagne, & diminuer sa hauteur de 140 pieds. Ce fut au milieu de cette place que fut élevée cette fameuse colonne, qui devoit non-seulement servir de tombeau au meilleur des empereurs, mais encore montrer par sa hauteur la quantité de pieds dont on avoit diminué la hauteur de la montagne, comme on peut le voir par l'inscription qui est sur son piédestal. On voyoit au-dessus de cette colonne la statue de Trajan, qui tenoit un globe d'or dans sa main droite. Quelques historiens prétendent que les cendres de cet empereur furent placées dans ce globe; & quelques autres assurent qu'il fut enseveli sous la colonne. On remarquoit, parmi les édifices superbes qui environnoent la place de Trajan, un arc de triomphe que le peuple Romain avoit érigé pour perpétuer la mémoire des vertus de ce prince. On ne vit jamais une place aussi magnifique; elle mériteroit d'être rétablie dans son ancienne splendeur.

Apollodore bâtit un college & un théâtre, ou plutôt une salle de concert; la basilique Ulpiane; & une

bibliotheque fameuse, dans le goût de celle que Domitien avoit fait bâtir sur le mont Palatin. Il fit encore élever les thermes de Trajan & plusieurs temples, construire des aqueducs, ouvrir des chemins publics; enfin il bâtit un grand nombre d'édifices considérables, soit à Rome, soit dans les différentes provinces de l'empire Romain. On croit qu'Apollodore fut chargé des augmentations & des embellissements que l'empereur Trajan fit faire au grand cirque. Cet architecte eut part à presque tous les édifices considérables qui furent construits sous le regne de ce prince.

Mais l'ouvrage le plus célebre de Trajan & d'Apollodore, est sans contredit le pont qu'ils firent bâtir sur le Danube. Il fut construit dans la basse Hongrie, près de Zévérino, où ce fleuve est le plus étroit : on voit encore les vestiges des piles. Si le Danube est resserré dans cet endroit, il y est en même temps si rapide & si profond, qu'il fallut jetter une quantité prodigieuse de pierres pour former des massifs jusqu'à la hauteur de l'eau, pour y établir des piles. Elles étoient au nombre de vingt, & l'on comptoit vingt-une arches. Chaque pile avoit soixante pieds de large, & cent cinquante de haut : elles étoient à cent soixante pieds les unes des autres. Le pont avoit plus de trois cents pieds de haut, & sa longueur étoit d'une demi-lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par deux forteresses. Cet ouvrage immense étoit tout de pierres de taille ; & l'Europe n'avoit jamais rien vu de si grand & de si hardi dans ce genre. Il fut cependant détruit peu de temps après avoir été achevé. Trajan l'avoit fait bâtir pour faciliter le passage des troupes qu'il envoyoit contre les Barbares ; mais Adrien qui lui succéda, craignant que ce même pont ne leur donnât envie d'entrer dans l'empire Romain, le fit détruire entiérement.

Apollodore termina malheureusement sa vie : au lieu de captiver les bonnes graces d'Adrien, qui devoit succéder à Trajan, il eut l'imprudence de le railler de ce qu'il vouloit paroître exceller dans l'architecture,

Ce prince, étant devenu empereur, fit bâtir un temple dédié à Rome & à Vénus, d'après ses propres dessins. A peine cet édifice fut-il achevé, qu'il en envoya les plans à Apollodore, pour lui faire voir qu'on pouvoit construire des édifices sans son secours. Apollodore, qui n'étoit pas né courtisan, se contenta de répondre que si les déesses & les statues qui étoient assises dans le temple avoient envie de se lever, elles courroient le risque de se casser la tête contre la voûte, tant elle lui paroissoit basse. Adrien vit que la faute étoit irréparable, & devint furieux, comme il arrive à ceux qui ont tort. Il abusa de son pouvoir pour faire mourir Apollodore. *Article extrait de la Vie des Architectes.*

APOLLONIUS DE RHODES, sculpteur, fit ce groupe si célebre, connu sous le nom de *taureau Farnese.* Il est composé d'Amphion, de Zétès & d'Ircé, liés à un taureau; & le tout, jusqu'aux cordes, est du même bloc. Apollonius présenta des merveilles de méchanisme aussi périlleuses que la sculpture puisse en hasarder; mais on voit qu'elles ne sont point introduites à titre de difficultés, & que l'artiste les a pratiquées, moins pour se ménager le mérite de surmonter les obstacles qui s'y rencontent, que pour jetter dans ce chef-d'œuvre toutes les beautés convenables à la nature du sujet. On sent néanmoins que les statuaires des premiers siecles n'ont porté qu'une bien légere attention à la combinaison raisonnée des accidents de lumiere. Le *taureau Farnese*, qui, par la liaison des objets dont il est formé, étoit susceptible de présenter des colonnes de lumiere, des chaînes de demi-teinte, enfin de ces masses d'ombres qui, même dans un ouvrage de ronde-bosse, contribuent à l'illusion, n'offre qu'une sçavante distribution de figures élégantes, mais trop isolées pour concourir à ces effets de lumiere d'où naissent le repos & le charme des yeux. On voit le groupe dont il est ici question dans le palais Farnese, à Rome. On trouve dans l'*Anthologie*, liv. 4, chap. 18, une épigramme de Platon, où ce philosophe parle d'un

ouvrage en ſculpture plus ſurprenant encore que ce taureau. Le vers grec a été rendu littéralement par le vers latin ſuivant :

Flagrum, currus, equi, frænum, juga, vir, lapis unus.

Le fouet, le char, les chevaux, le mords, le timon, l'homme, ſont faits de la même pierre. Cet ouvrage ne s'eſt point conſervé, & l'on ignore même le nom de l'artiſte.

AQUIN, (*Louis-Claude d'*) célebre organiſte, né à Paris au mois de Juillet 1694, mort le 15 Juin 1772. Il deſcendoit d'un ancien profeſſeur d'hébreu au college royal, & appartenoit à M. d'Aquin, conſeiller d'État, premier médecin de Louis XIV ; à M. Rouillé, miniſtre de la marine ; & à M. Geoffroy, de l'académie des ſciences, &c. Son pere, après avoir diſſipé une partie de ſon bien à faire des voyages, avoit perdu tous ſes titres & ſes papiers dans un naufrage près de Tunis. Il avoit heureuſement beaucoup de diſpoſitions pour la peinture ; & il étoit revenu à Paris vivre du produit de cet art, dont juſque-là il n'avoit jamais compté faire qu'un amuſement.

Le jeune d'Aquin montra, dès ſon enfance, beaucoup de goût pour la muſique, & n'eut preſque d'autre maître que ſon génie. A l'âge de ſix ans il fut mené à la cour, & toucha le clavecin devant Louis XIV, qui lui fit beaucoup d'accueil, & le récompenſa. Le grand-dauphin, qui étoit préſent, frappa ſur l'épaule de cet enfant extraordinaire, & lui dit : *Mon petit ami, vous ſerez un jour un de nos plus célebres artiſtes.* Cette prédiction s'eſt accomplie.

Quelques leçons de compoſition du fameux Bernier lui ſuffirent pour compoſer, à l'âge de huit ans, un *Beatus vir* à grand chœur & ſymphonie. Quand on l'exécuta, Bernier mit d'Aquin ſur une table pour qu'il battît la meſure, & fût mieux vu des ſpectateurs. Il n'avoit que douze ans lorſqu'il obtint l'orgue de MM. les chanoines réguliers de S. Antoine ; & l'on accouroit déja en foule pour l'entendre.

Quand

Quand l'âge eut achevé de mûrir & de perfectionner ses talents, l'orgue de S. Paul vint à vaquer : c'étoit en 1727. Le concours fut annoncé, & Rameau s'y présenta. Dès que d'Aquin eut entendu la fugue de Rameau, il s'apperçut qu'elle avoit été préparée, & se douta bien que le sujet lui avoit été communiqué. Il ne laissa pas de jouer sur le champ une fugue qui pouvoit le disputer à celle de son rival ; mais les suffrages furent partagés. Les maîtres de musique qu'on avoit pris pour arbitres, furent d'avis de demander à ces deux concurrents des morceaux à leur choix. D'Aquin remonta à l'orgue le premier, jetta avec dépit son épée dans la chambre aux soufflets ; &, arrachant le rideau qui le cachoit aux spectateurs, il leur cria : *C'est moi qui vais toucher.* Il étoit hors de lui, & enleva tous les auditeurs. Rameau, déja découragé, essaya inutilement de balancer les suffrages : d'Aquin eut la gloire de l'emporter sur ce grand homme.

L'année d'après, Marchand, qui est regardé comme le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu, vint entendre le *Te Deum* de d'Aquin à S. Paul. D'Aquin toucha supérieurement ; & donna sur-tout un *quinque* qui parut un chef-d'œuvre. Marchand, qui l'aimoit, fut surpris, & même un peu jaloux. *Monsieur*, lui dit-il en sortant, *vous avez fait des miracles ; mais il y a encore un Marchand dans le monde. Venez m'entendre aux Cordeliers le jour de S. Bonaventure.* D'Aquin y alla ; & jamais peut-être Marchand n'a touché l'orgue avec plus de feu & de talent. Ce grand artiste dit, avant que de mourir, qu'il ne connoissoit que d'Aquin qui pût le remplacer ; & d'Aquin lui succéda en effet à l'orgue des Cordeliers.

En 1739, le roi l'honora d'une des charges d'organiste de sa chapelle. Ce fut là qu'il fit souvent admirer la fécondité inépuisable de son génie. Dans les premiers temps de son exercice, il lui arriva de toucher l'orgue le jour de Pâques. Il donna, à l'offertoire, des variations de l'*O Filii.* Ce chant heureux étoit propre à faire briller les talents du musicien ; mais la longueur

de l'offrande fit durer ce morceau plus long-temps qu'il ne s'y étoit attendu. Il poussa ses variations à l'infini, se surpassa lui-même, & étonna toute la cour. Le roi eut la bonté de lui en témoigner sa satisfaction dans la grande galerie; & M. le comte d'Eu lui dit qu'on en avoit parlé plus d'un quart d'heure dans la chambre de Sa Majesté.

D'Aquin avoit enseigné à feu M. le prince de Conti à toucher du clavessin; mais il étoit d'un caractere trop vif & trop impatient pour s'assujettir à faire d'autres écoliers. La vivacité de son jeu sur l'orgue, étoit une suite de ce caractere vif & bouillant. Ennemi de tout esclavage, il préféroit à l'honneur d'approcher des grands qui le recherchoient, les sociétés où il étoit libre & à son aise. Sa simplicité & sa droiture le rendoient incapable de toute manœuvre. Jamais il ne demanda rien; jamais l'ambition ni l'intérêt, jamais sa fortune ni celle de sa famille ne l'occuperent un seul moment. Il aimoit son art pour lui-même. Il suivoit sa carriere, parce qu'il étoit né pour elle; & il y rencontra la gloire, sans l'avoir cherchée. Il s'intéressoit au succès de ses confreres: il instruisoit les uns, il plaçoit les autres. Personne n'a jamais admiré avec plus de plaisir & de meilleure foi les ouvrages des musiciens supérieurs. Il fut si frappé du *Jubilate*, l'un des plus beaux motets de Mondonville, & y applaudit si vivement, que Mondonville, flatté de ce suffrage, a toujours appellé ce motet, depuis, *le motet de M. d'Aquin.*

Les plus grands artistes, de leur côté, ne pouvoient assez faire l'éloge de d'Aquin. Lorque Handel vint en France, il alla l'entendre à S. Paul, & fut si étonné de son jeu, que, malgré toutes les instances qu'on put lui faire, il fut impossible de l'engager à toucher l'orgue devant lui. Rameau lui-même disoit un jour à M. Balbâtre: *La musique se perd; on change de goût à tout moment. Je serois fort embarrassé, si j'avois à travailler comme par le passé. Il n'y a que d'Aquin qui ait eu le courage de résister à ce torrent: il a toujours con-*

servé à l'orgue la majesté & les graces qui lui conviennent. Il ne tiendroit cependant qu'à lui de faire des folies ; & c'est en quoi je l'admire.

Il est vrai que les chants nobles & mélodieux de d'Aquin alloient au cœur. Il y joignoit une profonde science de l'harmonie, & une précision inaltérable dans la plus grande rapidité du jeu. Ce qu'il a eu encore par-dessus tous les virtuoses, c'est l'égalité des deux mains. Il a prolongé jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans cette carriere où il s'étoit distingué de si bonne heure, & il a conservé jusqu'à la fin la même tête & des doigts aussi brillants. Dix-huit jours avant que de mourir, il toucha l'orgue de S. Paul à la fête de l'Ascension, & charma tous ses auditeurs. Pendant sa derniere maladie, qui n'a duré que huit jours, il pensoit encore à la fête de S. Paul qui approchoit : il disoit qu'il vouloit s'y faire porter par quatre hommes, & mourir à son orgue.

Il a beaucoup souffert, dans les dernieres années de sa vie, du dérangement de sa fortune qu'il avoit trop négligée. Une jeune femme, que son fils avoit épousée, voyant son beau-pere toujours assailli de créanciers, a eu la générosité de sacrifier elle-même presque toute sa dot pour payer ses dettes, & lui procurer plus de tranquillité dans ses derniers jours. Sans les libéralités qu'il a reçues au lit de la mort de M. le comte d'Eu, & les secours de M. Midor, curé de S. Paul, il seroit mort dans le besoin. Ses mœurs étoient simples, sa probité inaltérable. On peut mettre au nombre de ses vertus une piété sincere, & un attachement pour la religion qui ne s'est jamais démenti. Il a été enterré à S. Paul, avec un concours prodigieux d'artistes & d'amateurs. Les chanoines réguliers de S. Antoine, dont il avoit touché l'orgue pendant soixante-six ans, ont fait chanter un service pour lui, & accordé une gratification à son fils.

Ses ouvrages gravés sont, 1° un livre de pieces de clavessin, qu'il publia en 1735, & qui ont eu le plus grand succès ; 2° un livre de noëls, qui est fort estimé ;

3° une cantatille intitulée *la Rose*. Il en a laissé plusieurs autres manuscrits.

ARAJA, musicien de ce siecle, maître de la chapelle de la czarine Anne. Il fut le premier qui fit jouer un opéra italien de sa composition, avec des intermedes & des ballets, à Pétersbourg. Peu de temps après, il fit jouer encore un opéra, en langue russe, intitulé *Céphale & Procris*, dont les paroles étoient de Sumarokou, & la musique de sa composition. Les acteurs & les actrices étoient tous nationaux. Auparavant on les faisoit venir de l'étranger, particuliérement de l'Italie: encore n'étoit-ce que depuis le regne de Pierre le Grand qu'on avoit en Russie l'idée d'une musique passable. Jusqu'à lui, des instruments barbares avoient fait les délices d'un peuple plus barbare encore par ses mœurs & par ses usages, mais qui l'emporte peut-être aujourd'hui sur bien des nations policées, par son goût pour les beaux-arts, & particuliérement pour celui de la musique. On est étonné des progrès rapides qu'elle a faits chez les Russes, dans l'espace de cinquante ans; ils ont sur-tout une musique composée de cors de chasse, qui produit le plus grand effet. (*Voyez* MARÆSC.)

ARCHILOQUE, né à Paros vers la vingt-neuvieme olympiade, la six cent soixante-quatrieme année avant Jesus-Christ. Il est également célebre pour la poésie & pour la musique: nous ne le considérerons ici que sous ce dernier rapport. On trouve dans Plutarque un passage remarquable qui le concerne. Ce philosophe lui attribue *l'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne sont que se prononcer pendant le jeu des instruments, au lieu que les autres se chantent.* Ce passage, dit M. Burette, nous apprend que dans la poésie iambique, il y avoit des iambes qui n'étoient que *déclamatoires*, qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer; & qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient. Mais ce que ce même passage offre peut-être de moins connu, c'est que ces iambes déclamatoires étoient accompagnés des

ſons de la cithare & des autres inſtruments à percuſſion ou à cordes. Il reſte à ſçavoir de quelle maniere s'exécutoit un tel accompagnement.

Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne ſe contentoit pas de donner au poëte, ou à l'acteur, le ton général de ſa déclamation, & de l'y ſoutenir par la monotonie de ſon jeu; mais, comme le ton du déclamateur varioit, ſuivant les divers accidents qui modifioient la prononciation de chaque mot, enſorte que cette déclamation pouvoit ſe noter, il falloit que l'inſtrument de muſique fit ſentir toutes ces modifications, & marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poéſie qui lui ſervoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expreſſive & plus affectueuſe. A l'égard de la poéſie *chantante*, l'inſtrument qui l'accompagnoit s'y conformoit ſervilement, & ne faiſoit entendre que les mêmes ſons entonnés par la voix du muſicien.

ARCHIMEDE, célebre mathématicien, né à Syracuſe vers l'an 287 avant Jeſus-Chriſt. Suivant le rapport de Plutarque, il étoit parent du roi Hiéron; mais, comme Archimede n'emprunte aucune partie de ſa célébrité d'être né d'un ſang diſtingué, nous ne nous arrêterons pas à éclaircir ce fait, non plus qu'à diſcuter la maniere dont Cicéron en a penſé lorſqu'il l'a appellé *humilis homo*. Quand il ſeroit vrai que l'orateur Romain, dans un de ces moments d'enthouſiaſme pour ſon art qui lui étoient aſſez fréquents, eût parlé d'Archimede avec quelque mépris, ce ſeroit une choſe aſſez indifférente, & peu capable de déterminer les juſtes appréciateurs des talents. Mais il témoigne, dans divers autres endroits, tant d'admiration pour ce grand géometre, que nous pouvons nous aſſurer qu'il n'a point voulu le déprimer par ces mots. S'il eût regardé Archimede comme un homme du commun, eût-il pris la peine de chercher ſon tombeau aux environs de Syracuſe? &, l'ayant trouvé, l'eût-il

montré, comme il fit, à ses compatriotes, en leur reprochant leur oubli & leur indifférence pour un homme qui illustroit leur ville ?

Quoique toutes les parties des mathématiques aient occupé Archimede, la géométrie & la méchanique sont néanmoins celles dans lesquelles éclata principalement son génie. Il étoit si passionné pour ces sciences, qu'il en oublioit, dit-on, le soin de boire & de manger ; & ses domestiques étoient obligés de l'en faire souvenir, & presque de le forcer à satisfaire aux besoins de l'humanité. Nous avons des exemples, quoique rares, de cette sorte d'aliénation d'esprit, occasionnée par une forte application sur un sujet. Plutarque, au sujet d'Archimede, en raconte plusieurs autres traits que nous supprimons comme fabuleux, & plus propres à jetter du ridicule sur ce grand homme, qu'à en rehausser la gloire. On doit avouer que la plûpart de ses recherches ne tendoient qu'à une fin utile ; mais en même temps il faut convenir qu'il regarda toujours la pratique comme une vile esclave de la théorie ; & toutes ces ingénieuses machines, que la défense de sa patrie ou d'autres circonstances lui firent imaginer, n'étoient, selon lui, que des jeux de la géométrie, dont il dédaigna même de laisser la description par écrit. C'est cette délicatesse, dont nous ne pouvons lui sçavoir gré, qui nous a privés d'une foule d'inventions dont il ne reste plus aucune trace.

On peut cependant dire qu'il fut le créateur de la méchanique ; car, avant lui, rien n'étoit plus foible que cette partie des mathématiques. C'est à ses profondes recherches qu'on doit les vrais principes de la statique & de l'hydrostatique, qu'il établit dans deux traités que nous avons encore. On peut consulter celui qui roule sur la statique. Nous allons parler en détail de ce qui donna occasion à ses découvertes hydrostatiques. Le roi Hiéron avoit fait remettre à un orfevre une certaine quantité d'or pour en faire une couronne ; mais l'artiste infidele retint une partie de cet or, & lui substitua un égal poids d'argent. On soupçonna le

fraude; &, comme on ne vouloit pas gâter un ouvrage qui étoit d'ailleurs d'un travail exquis, Archimede fut consulté sur le moyen de découvrir la quantité d'argent substituée à l'or. Il y songea; & l'on dit qu'étant au bain la solution du problême se présenta à lui tout-à-coup, & qu'il en sortit tout transporté, en criant: *J'ai trouvé! j'ai trouvé!* mot devenu célebre depuis ce temps. On ajoute qu'il traversa les rues de Syracuse ainsi nu, & en répétant ces paroles.

Le vulgaire, en admettant ces fables, semble vouloir se dédommager, par le ridicule qu'elles jettent sur les grands hommes, de la supériorité qu'ils ont sur lui; mais les critiques judicieux n'admettent ni les événements trop merveilleux, ni les traits trop ridicules dans les hommes d'un certain ordre. Vitruve raconte qu'Archimede résolut le problême dont nous parlons, en plongeant d'abord la couronne dans un vase plein d'eau, & ensuite deux masses, l'une d'or, & l'autre d'argent, aussi pesantes qu'elle; qu'il remarqua les rapports des quantités d'eau que chacune d'elles en chassoit, & que par-là il trouva le mélange de la premiere.

Cette méthode, il faut en convenir, seroit bonne, si l'on pouvoit connoître avec précision la quantité d'eau qui est chassée d'un vase plein; mais cela, fût-il même facile, n'est en aucune maniere digne d'Archimede. On trouve dans son livre *de Insidentibus in fluido*, les principes d'une solution plus ingénieuse. Elle résulte de cette proposition, qui fut probablement celle qui excita les vifs transports de ce géometre, sçavoir, que tout corps plongé dans un fluide y perd de son poids, autant que pese un volume d'eau égal au sien. Effectivement, en raisonnant d'aprés cette découverte, on verra que l'or, comme le métal le plus compacte, perdra le moins de son poids, l'argent davantage, & une masse mêlée d'or & d'argent une quantité moindre que si elle eût été toute d'argent, & plus grande que si elle eût été d'or pur. Il suffisoit donc à Archimede de peser dans l'eau

& dans l'air la couronne & les deux masses d'or & d'argent, pour déterminer ce que chacune perdoit de son poids. Cette solution fit un tel honneur à Archimede dans l'esprit du roi, qu'il témoigna être disposé à croire possible tout ce qu'il lui diroit l'être.

Les anciens attribuent à Archimede quarante inventions méchaniques; mais on n'en trouve plus que quelques-unes indiquées obscurement par les auteurs. Telle est, entr'autres, la vis inclinée, & dans laquelle la propension même du poids à tomber semble être employée à le faire monter; elle porte encore le nom d'Archimede. Il l'inventa, dit Diodore, étant en Egypte, pour procurer à ses habitants le moyen de vuider avec plus de facilité l'eau qui séjournoit après l'inondation dans les lieux bas. Suivant Athénée, les navigateurs faisoient aussi honneur à Archimede de cette machine qu'ils employoient à vuider les sentines des navires.

La vis sans fin, la multiplication des poulies, passent aussi pour des inventions d'Archimede; & peut-être fut-il le premier qui imagina la poulie mobile; car on ne trouve dans les méchaniques d'Aristote aucune disposition semblable. Tout le monde sçait ce que dit Archimede au roi Hiéron, étonné des merveilles qu'il produisoit par ses inventions méchaniques; que, s'il avoit une autre terre pour placer ses machines, il leveroit celle-ci à son gré. C'étoit-là, suivant Pappus, la quarantieme de ses inventions; il en donna, dit-on, un essai à Hiéron, lorsqu'à l'aide d'une machine de sa composition, il mit seul à flot un vaisseau d'une grandeur immense. Mais on peut regarder ce fait comme fabuleux, si l'on sçait combien les frottements absorbent de puissance dans quelque machine que ce soit. D'ailleurs, c'est un principe de méchanique, qu'autant on gagne en force, autant on perd en temps ou en vitesse. Une machine met-elle un homme en état de faire ce que cent seulement auroient pu exécuter avec leurs forces naturelles, il ne le fera que cent fois plus lentement. En raisonnant d'après ce principe, il est facile de voir qu'il auroit fallu à Archimede un temps

bien considérable, avant que de faire avancer sensiblement cet énorme fardeau.

La sphere d'Archimede, instrument par lequel il représentoit les mouvements des astres, est des plus fameuses; elle a été chantée par plusieurs poëtes. Cicéron en parle avec admiration, & il la regarde comme une des inventions les plus capables de faire honneur à l'esprit humain. Cet ouvrage fut aussi celui dont Archimede se sçut le plus de gré; car, ayant négligé de décrire ses autres inventions, il laissa une description de celle-ci, sous le titre *de Spheropœïa.* Elle ne nous est point parvenue. Tertullien paroît attribuer à Archimede la construction d'une orgue hydraulique, dont on fait ordinairement honneur à Ctésibius. Mais doit-on beaucoup compter sur le témoignage de ce pere de l'Eglise, qui est très-respectable à d'autres égards, mais qui n'a pas le même poids dans ces matieres?

Il nous reste à représenter Archimede défendant sa patrie, à l'aide de sa méchanique : car ce fut principalement dans cette occasion qu'il fit éclater la puissance de son génie & celle des mathématiques. Cet événement remarquable arriva l'an 212 avant Jesus-Christ. Le successeur d'Hiéron s'étant mal-à-propos brouillé avec les Romains, ceux-ci saisirent cette occasion de s'emparer de la Sicile, &, après divers avantages, mirent le siege devant Syracuse. Ses habitants, consternés de la rapidité & du nom des armes Romaines, auroient fait peu de résistance; mais Archimede leur releva le courage, & devint l'ame d'une des plus vigoureuses défenses dont l'histoire ait fait mention. Diverses machines, plus efficaces les unes que les autres, déconcerterent bientôt tous les projets des ingénieurs Romains. Le soldat, malgré son intrépidité, ne tenoit pas à la vue de ce qui annonçoit quelqu'une de ces machines; &, pénétré d'épouvante, il reculoit ou refusoit de marcher. Marcellus, désespérant de prendre la place de vive force, convertit le siege en blocus. Ceux qui voudront voir une descrip-

tion des machines employées à ce siege, peuvent consulter Polybe, Tite-Live, Plutarque, & le chevalier Folard, dans son Commentaire sur le premier de ces écrivains.

C'est naturellement ici le lieu d'examiner l'histoire célebre des miroirs ardents, avec lesquels Archimede brûla, dit-on, la flotte Romaine. Elle est fondée sur le rapport de Zonaras & de Tzetzès : le premier s'appuie du témoignage de Dion ; & l'autre, de celui de Diodore, de Dion, & de plusieurs autres. Cependant cette histoire, examinée avec attention, paroît sujette à tant de difficultés, qu'on ne doit point s'étonner que, malgré ces témoignages, les sçavants aient été long-temps partagés à ce sujet. En effet, il ne faut qu'une légere théorie de catoptrique, pour appercevoir qu'Archimede ne put produire cet effet par un seul miroir d'une courbure continue, soit sphérique, soit parabolique. La distance à laquelle devoient être les vaisseaux Romains, n'eussent-ils été qu'un peu au-delà de la portée du trait, ou même plus près, auroit exigé une portion de sphere d'une prodigieuse grandeur ; car le foyer d'un miroir sphérique est au quart du diametre de la sphere dont il fait partie.

Sur ces fondements, on commençoit à regarder l'histoire des miroirs d'Archimede comme fabuleuse, lorsque le pere Kircher entreprit d'en montrer la possibilité. Ce sçavant, réfléchissant davantage sur la description que donne Tzetzès de la machine catoptrique d'Archimede, pensa, conformément au sens de l'historien Grec, qu'un grand nombre de miroirs plans, réfléchissant la lumiere du soleil dans un même endroit, seroient capables d'y allumer du feu. Il en fit l'épreuve, qu'il poussa seulement jusqu'à produire une chaleur considérable. M. de Buffon a été plus loin. Il fit, il y a peu d'années, exécuter un miroir semblable. Il étoit composé d'environ quatre cents glaces planes d'un demi-pied en quarré ; & la réunion des rayons du soleil, réfléchis à un foyer commun, y produisoit une chaleur assez considérable pour fondre du plomb

& de l'étain à environ cent quarante pieds de distance, & allumer du bois beaucoup plus loin.

Voilà donc l'histoire des miroirs d'Archimede démontrée possible. Il est constant qu'il a pu, par ce moyen, porter l'incendie dans la flotte Romaine; mais devons-nous en conclure que le fait soit arrivé? C'est une nouvelle question sur laquelle on peut encore être partagé. On peut faire valoir, d'un côté, le silence de Polybe, sçavant ingénieur & mathématicien; de Tite-Live & de Plutarque, qui, dans les descriptions qu'ils font de ce même siege, s'étendent avec une sorte de complaisance sur les exploits merveilleux d'Archimede, & néanmoins ne disent rien de ses miroirs. Ces deux derniers écrivains sur-tout auroient-ils oublié un fait si capable d'orner leurs écrits, s'il en étoit resté la moindre trace dans la mémoire des hommes? D'ailleurs, il y a bien des inconvénients dans une semblable invention. Il faudroit supposer que les vaisseaux Romains auxquels Archimede se seroit adressé lui eussent donné, par leur inaction, le temps d'arranger sa machine, fort longue à mettre en état. Au moindre mouvement de ces vaisseaux pour s'éloigner, il auroit fallu des heures entieres pour les atteindre dans leur nouveau poste. Enfin, Zonaras & Tzetzès écrivoient dans des temps si éloignés d'Archimede, qu'on est en droit de ne pas ajouter beaucoup de foi à leur rapport.

On sçait combien la renommée ajoute aux événements, combien elle les grossit & les défigure. Galien, plus voisin d'Archimede, parle à la vérité de l'embrasement des vaisseaux Romains; mais il ne dit rien des miroirs, & le terme de *pyr'a*, dont il se sert, semble désigner seulement une machine à feu, ou propre à lancer des matieres enflammées, dont l'effet auroit été bien plus certain que celui des miroirs en question. L'origine de cette opinion est peut-être qu'on voyoit, d'un côté, qu'Archimede avoit écrit sur les miroirs ardents, & d'un autre, qu'il avoit brûlé les vaisseaux Romains. En joignant les deux traits ensem-

ble, quelqu'un aura dit qu'il produisit cet embrasement par ces miroirs; & tout ce qui est merveilleux est tellement assuré de l'accueil du vulgaire, qu'il n'en falloit pas davantage pour donner crédit à cette histoire, & la faire voler de bouche en bouche.

Ce sont-là les raisons dont s'appuient ceux qui, convenant de la possibilité du fait dont il s'agit, refusent d'en admettre la réalité; mais celles qu'on leur oppose ne paroissent pas moins puissantes. Ce n'est point sur l'autorité directe de Zonaras & de Tzetzès qu'on se fonde; celle de Tzetzès seroit de peu de poids; mais c'est Dion, c'est Diodore de Sicile, Hiéron, Pappus, Anthémius, qu'on cite comme garants de ce fait. On voit par-là que Tzetzès fortifie son récit de plusieurs autorités qu'il est difficile de récuser. D'ailleurs, & ceci est important, il ne se borne pas à un simple rapport du fait; il donne une espece de description de la forme du miroir d'Archimede; & elle est réellement l'unique avec laquelle il ait été possible d'opérer l'effet qu'on raconte. On ne peut, ce semble, desirer des preuves plus concluantes, que ce point d'histoire n'est point un ouvrage de l'imagination. Nous laissons au lecteur à peser les raisons alléguées de part & d'autre.

Nous avons dit que la résistance des Syracusains fut si vive, que Marcellus discontinua ses attaques, & convertit le siege en blocus, en attendant quelque occasion favorable de surprendre la place. La confiance des Syracusains la lui fournit bientôt. Occupés un jour à célébrer une fête de Diane, & croyant les Romains trop abattus de leurs pertes pour songer à aucun mouvement, ils laisserent leurs murs dégarnis. Les Romains s'en apperçurent; &, présentant brusquement l'escalade, pour laquelle ils avoient tout préparé, ils pénétrerent dans la ville, qui fut prise & saccagée.

On raconte qu'Archimede, insensible au bruit occasionné par un pareil événement, se livroit à son étude favorite, lorsqu'un soldat Romain entra dans son appartement. Marcellus, pénétré d'estime pour cet homme extraordinaire, avoit commandé qu'on l'épar-

gnât; mais ses ordres furent mal exécutés; &, soit que l'infortuné mathématicien, trop occupé dans sa médiation, eût lassé la patience du soldat, soit qu'il eût eu le malheur de l'éblouir par les richesses que sembloit renfermer une cassette qu'il emportoit, il fut tué, & ne survécut pas à la ruine de sa patrie. Cet événement arriva l'an 542 de Rome, & 212 avant l'ere Chrétienne. Marcellus témoigna, dit Valere Maxime, un regret extrême de la mort de ce grand homme. Ne pouvant le sauver, sa générosité se tourna du côté de ceux qui lui appartenoient. Il combla de bienfaits ceux qui avoient échappé à la fureur du soldat: il leur rendit leurs biens, & le corps de ce grand homme pour lui dresser un tombeau. Archimede avoit desiré qu'on y gravât une sphere inscrite dans un cylindre, en mémoire de sa découverte sur le rapport de ces corps. Cela fut exécuté; & c'est à ce signe que Cicéron, étant questeur en Sicile, trouva ce monument au milieu des ronces & des épines qui le déroboient à la vue.

ARCHIMIME. C'étoit, selon quelques-uns, le chef ou le tribun des mimes. D'autres croient qu'il étoit seulement un des pantomimes tragiques qui dansoient aux enterrements devant le cercueil où le mort étoit porté avec des cérémonies religieuses, & dans l'ordre des processions. L'archimime contrefaisoit, par ses attitudes, la vie & les mœurs du défunt; ce qui produisoit sans doute un effet très-burlesque au milieu même de la pompe funebre, & de la tristesse des funérailles. Si l'on en croit les auteurs qui nous ont parlé des archimimes, ces derniers sçavoient représenter si parfaitement les gestes & les attitudes du défunt dont ils devançoient le cercueil, que l'on s'imaginoit voir le mort ressuscité. Ils ne se bornoient pas à exprimer ses belles qualités, & à faire un panégyrique; ils en faisoient aussi la critique, & représentoient ses défauts pour amuser le peuple, & le faire rire aux dépens même du mort, ou de sa famille qui

les payoit. Ainsi, l'on ne pouvoit pas dire de ces muettes oraisons funebres, ce que l'on dit de toutes les autres, qu'elles sont un amas puéril & ampoulé de flatteries, & même de mensonges.

ARCHITAS, géometre & méchanicien, florissoit l'an 408 avant Jesus-Christ. On doit lui sçavoir beaucoup de gré d'avoir rappellé la géométrie, de ses spéculations abstraites, à l'usage de la société. En effet, non-seulement il tâcha de fonder une théorie de la méchanique, en rendant raison de ses effets, mais il excella même dans l'invention des machines. L'antiquité parle avec admiration d'une colombe artificielle qu'il fabriqua, & dont le méchanisme étoit si ingénieusement imaginé, qu'elle imitoit le vol des colombes naturelles.

Architas essuya, dit-on, des reproches de Platon, pour avoir appliqué la géométrie à la méchanique. Nous avons peine à croire que ce philosophe ait pu désapprouver un service si essentiel, rendu aux arts & à la société. Comme Diogene Laërce nous apprend qu'Architas employa, le premier, le mouvement dans les résolutions & dans les descriptions géométriques, nous croirions volontiers que ces reproches regardoient l'application de la méchanique à la géométrie, si nous n'avions l'exemple de Platon lui-même, qui se contenta de résoudre de cette maniere le problême des deux moyennes proportionnelles. Peut-être le dénouement de tout ceci seroit-il de dire que le chef du Lycée n'employa ce moyen que dans un cas désespéré, & que le philosophe Pythagoricien se donna trop de licence à cet égard, ou du moins qu'il proposa des mouvements trop compliqués & trop difficiles à exécuter. On prétend qu'Architas fut l'inventeur de la vis & de la poulie. Ce philosophe fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jetté.

ARCHITECTURE, art de bâtir. On en distingue ordinairement de trois sortes; la civile, qu'on appelle *Architecture* tout court, la militaire & la navale.

L'architecture civile est l'art de construire les bâtiments qui servent à la commodité & aux différents usages de la vie : on entend par-là les maisons des particuliers, les palais des rois & des grands, les temples, les places publiques, les théâtres, les arcs de triomphe, les ponts, &c. Cette sorte d'architecture est très-ancienne, ou, pour mieux dire, elle est aussi ancienne que le monde. La nécessité apprit d'abord aux hommes à construire des huttes pour se mettre à l'abri des injures des saisons. Dès qu'ils furent réunis en société, ils parvinrent insensiblement à rendre leurs demeures plus régulieres; dans la suite, ils bâtirent des édifices symétriques & proportionnés; enfin ils éleverent des monuments dont l'histoire parle avec admiration : tels furent les murs de Babylone, les pyramides & les obélisques Egyptiens, les fameux labyrinthes de Crete & d'Egypte, le temple de Jérusalem, &c.

Toutefois l'architecture, née, à ce qu'on croit, chez les Egyptiens, ne dut sa véritable perfection qu'aux habitants de la Grece. Les premiers avoient regardé comme le sublime de l'art, la grandeur & la solidité; les Grecs préférerent la régularité & le goût. Ils inventerent les trois ordres, Dorique, Ionique & Corinthien, dont on se sert encore aujourd'hui; & ils ornèrent leurs villes de plusieurs édifices remarquables par la beauté de l'ordonnance, l'exactitude des proportions, la variété des ornements, & l'élégance de l'ensemble. Nous ne nous attacherons point à parler ici de ces ouvrages; ils sont trop éloignés de nous; & d'ailleurs on peut consulter les différents articles des architectes Grecs, où nous traitons de leurs productions dans un assez grand détail. Venons à un temps moins reculé.

L'architecture, négligée pendant long-temps chez les Romains, ne parut avec un certain éclat parmi eux que vers la fin de la république, lorsque, vainqueurs de l'Asie & de la Grece, ils en rapporterent toutes les richesses avec le goût des arts. Mais, trop

fiers pour s'abaiſſer eux-mêmes à des profeſſions qu'ils regardoient comme le partage des eſclaves ou des affranchis, ils crurent ſagement devoir les abandonner aux Grecs, qui étoient les plus habiles artiſtes de l'univers, & qui travaillerent avec ſuccès à ſeconder le luxe & la magnificence du public & des particuliers. Ce fut alors qu'on vit s'élever dans la ville de Rome des édifices dignes d'elle-même, & du titre faſtueux qu'elle avoit d'être la capitale de l'univers. On les embellit de nouveaux ornements. On aſſocia aux trois ordres Grecs, l'ordre Toſcan, qui ſans doute avoit régné de tout temps en Italie; & l'on en inventa même un cinquieme, qui eſt l'ordre Compoſite, & qui n'eſt, comme l'on ſçait, qu'un mélange de l'Ionique & du Corinthien. Nous ne craignons pas d'aſſurer qu'alors l'architecture fleurit à Rome & dans tout l'empire, autant & peut-être plus qu'elle avoit fleuri dans la Grece elle-même. Il nous ſeroit facile, pour le prouver, de citer ici pluſieurs monuments qui ſubſiſtent encore, & qui excitent notre juſte admiration.

Mais à peine cet art fut-il parvenu à ſon plus haut degré de perfection ſous l'empire d'Auguſte, qu'il commença bientôt à ſe corrompre. Du temps de Trajan, il avoit ſenſiblement déchu; &, dès le troiſieme ſiecle de l'ere Chrétienne, il étoit preſque entiérement dégradé. La cauſe de cette décadence rapide fut l'amour de la nouveauté. On voulut ſe frayer des routes inconnues aux architectes précédents; & l'on ne s'apperçut pas qu'en abandonnant les bonnes regles qu'ils avoient établies, il falloit néceſſairement tomber dans des excès vicieux. Auſſi, dans tous les édifices qui furent alors conſtruits, on vit paroître des bizarreries & des caprices, fruits d'une imagination déréglée. Le beau, le ſimple fut ſacrifié à des ornements prodigués ſans goût & ſans meſure : les groteſques & les colifichets remplacerent le ſtyle mâle, noble & impoſant.

C'eſt donc à tort qu'on accuſe les nations barbares d'avoir

d'avoir corrompu l'architecture : elle l'étoit avant leurs incursions dans l'empire Romain. D'ailleurs, on peut dire que leur goût pour l'architecture n'étoit ni bon, ni mauvais, puisqu'elles ignoroient absolument cet art. Elles sortoient d'un pays où l'usage de bâtir des murs étoit peu connu. Vitruve, Pline, Tacite, & quelques autres auteurs, nous les représentent comme habitant des demeures faites de bois ou de chaume, & couvertes de joncs. Ces peuples méprisoient tous les arts, excepté celui de la guerre ; & si dans la suite leurs descendants les cultiverent, ce fut lorsque, devenus Romains en quelque sorte par un long séjour dans le pays conquis, ils eurent contracté les mêmes goûts & les mêmes mœurs. Ainsi, l'on ne doit pas croire que l'architecture qu'on appelle *Gothique* vienne des Goths ; elle n'eut cette dénomination que dans les temps voisins de son rétablissement ; & l'on ne se servit de ce mot que pour exprimer d'une maniere énergique les défauts introduits dans cet art, en supposant que des Barbares avoient été seuls capables de les imaginer.

On doit encore regarder comme un faux préjugé l'opinion généralement adoptée jusqu'à présent, & qui attribue aux peuples sortis du Nord la destruction des beaux monuments de l'empire Romain. M. l'abbé May détruit cette opinion, dans un excellent ouvrage qu'il a donné depuis peu au public, & qui est intitulé : *Essai sur les Temples anciens & modernes.* Du moins cet auteur montre jusqu'à l'évidence, que ces Barbares n'ont pas été d'aussi grands destructeurs que les conquérants qui sont venus après eux, & qu'il s'est trouvé d'autres dévastateurs qui, même en pleine paix, aveuglés par l'ignorance, ou enflammés par la cupidité, ont exercé sur les arts des ravages encore plus déplorables.

Cependant l'architecture se trouva réduite, pendant plusieurs siecles, à un tel avilissement, que ceux qui la professoient en vinrent jusqu'à négliger entiérement la justesse des proportions, la convenance & la

correction du dessin, dans lesquels consiste tout le mérite de cet art. Charlemagne entreprit de le rétablir. Les rois ses successeurs s'y appliquerent avec une espece de succès ; &, dès le douzieme siecle, on construisit des édifices sacrés qui nous étonnent encore par leur grandeur, leur solidité & leur hardiesse. Mais on trouve avec raison que cette architecture est trop légere ; & l'on est fondé à blamer cette délicatesse & cette profusion d'ornements qui donnent à ces édifices un air de découpure, si l'on peut se servir de ce terme. Peut-être les architectes tomberent-ils dans cet excès, par opposition au goût pesant & lourd qui régnoit depuis long-temps, ou parce qu'ils voulurent imiter les Arabes & les Maures, qui apporterent ce genre en France des pays méridionaux.

Quoi qu'il en soit, ce n'est guere que dans les deux derniers siecles que l'architecture a repris son ancienne & véritable splendeur. Le projet d'élever un temple plus beau que celui que Constantin avoit érigé à saint Pierre, engagea les artistes à puiser dans les sources du vrai beau ; & ils les trouverent dans les modeles Grecs, & dans les restes des monuments Romains. La nouvelle basilique de Saint-Pierre surpassa les plus beaux édifices de l'ancienne Rome. C'est sur-tout à Michel-Ange que l'on est redevable de l'heureuse révolution arrivée dans l'architecture. Plusieurs Italiens marcherent sur ses traces avec succès. François I en appella quelques-uns dans ses Etats, & leur confia la construction de certains édifices qui embellirent la capitale & ses environs.

Les architectes François se piquerent d'émulation ; ils firent des études profondes sur leur art ; & leurs progrès furent tels, que les dessins qu'ils donnerent pour le Louvre & les Thuileries mériterent la préférence sur ceux des Italiens. Leurs lumieres se transmirent à des successeurs encore plus habiles, qui eurent une occasion favorable d'exercer leurs talents dans les superbes monuments élevés par les ordres de Catherine & de Marie de Médicis. Enfin arriverent

les beaux jours de Louis XIV. Sous ce regne, qui sera à jamais l'époque la plus glorieuse pour les beaux-arts, l'architecture fut conduite à sa perfection. C'est alors que parurent les deux Mansard, Perrault, François Blondel, Le Nautre; génies sublimes, qui étoient dignes de la confiance de leur maître, & capables d'exécuter ses vastes projets. Heureux les architectes de nos jours, s'ils suivent les préceptes de ces grands hommes, s'ils ne s'écartent point des bons principes, s'ils ne sacrifient point à un vain luxe d'ornements les beautés simples & majestueuses de la nature; enfin si, par une malheureuse envie de se signaler, ils ne ramenent point, comme on fit autrefois à Rome, la décadence d'un art, le plus utile à la société!

L'architecture militaire est l'art de fortifier les places, en les garantissant, par de solides constructions, de l'insulte des ennemis, de l'effort de la bombe, du boulet, &c; & c'est ce genre de construction qu'on appelle *Fortification*. (*Voyez l'article* FORTIFICATION.)

L'architecture navale est celle qui a pour objet la construction des vaisseaux, des galeres, & généralement de tous les bâtiments flottants, aussi-bien que celle des ports, moles, jettées, corderies, magasins, &c. érigés sur le rivage de la mer ou sur ses bords. (*Voyez l'article* MARINE.)

ARÉTIN, (*Gui*) musicien, natif d'Arezzo, ville de l'Italie, florissoit vers l'an 1028. Il entra dans l'ordre de S. Benoît, au monastere de Pomposie près de Ravenne, & on assure qu'il en devint abbé. Cet homme ingénieux trouva les six notes de la musique, *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*, en chantant l'hymne de S. Jean, de cette maniere:

UT *queant laxis*	FA *muli tuorum*,
RE *sonare fibris*	SOL *ve polluti*
MI *ra gestorum*	LA *bii reatum*.

Les Grecs avoient employé les lettres de leur al-

phabet pour noter leur musique. Les Latins, à leur exemple, employerent aussi les lettres de l'alphabet. Il paroît que Boëce établit l'usage de quinze lettres seulement; mais le pape S. Grégoire, considérant que les rapports des sons sont les mêmes dans chaque octave, réduisit encore ces quinze notes aux premieres lettres de l'alphabet, que l'on répétoit en diverses formes, d'une octave à l'autre. Arétin ne fit que substituer à ces lettres les syllabes *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*, qui ont prévalu aujourd'hui, & dont on se sert dans toute l'Europe, excepté en Allemagne, pour solfier, ou pour ce qu'on appelle la gamme.

Arétin introduisit aussi l'usage des portées, c'est-à-dire les lignes de musique, au nombre de cinq, que quelques auteurs cependant disent avoir été au nombre de quatre, & que quelques autres font monter jusqu'à huit. Sur ces lignes, ou entre chacune d'elles, à la tête desquelles une lettre servoit de clef, il marqua les notes en forme de points, désignant par leur position l'élévation ou l'abaissement de la voix. Toutefois, Kircher prétend que cette invention est antérieure à Arétin; & en effet on ne voit pas, dans les écrits de ce moine, qu'il se l'attribue. Enfin cet homme, né pour la musique, inventa différents instruments appellés *polyplectra*, tels que le clavessin, l'épinette, la vielle, &c. Toutes ces inventions lui susciterent des envieux. Il fut obligé de sortir de son monastere, & se rendit à Rome, sous le pape Jean XIX, qui le reçut très-favorablement, & qui admira sa gamme comme une merveille. Elle dut le paroître, en effet, dans le siecle où il vivoit, puisqu'elle apprenoit dans un an à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvoit à peine apprendre dans dix & dans vingt. Arétin revint dans son monastere de Pomposie, où vraisemblablement il mourut. Il laissa deux livres sur la musique.

ARFÉ, (*Joseph de*) sculpteur, né à Séville, mort dans la même ville en 1666, âgé de soixante-trois



ans. Après avoir fait un long ſéjour à Rome pour ſe perfectionner dans ſon art, il retourna dans ſa patrie, où il donna des preuves multipliées de ſon talent. Les ſtatues les plus remarquables de cet artiſte, ſont celles en argent qu'il fit pour le tabernacle de l'égliſe cathédrale de Séville. On y admire le bon goût du deſſin & l'élégance des draperies. Celles de marbre qui repréſentent les évangéliſtes & les docteurs, & qui ont vingt pieds de haut, ne ſont pas moins dignes d'admiration : elles ſont dans la chapelle du ſaint Sacrement de la même égliſe. Le nom de ce ſculpteur eſt très-célebre en Eſpagne.

ARION, joueur de luth & poëte, étoit de la ville de Methymnie, dans l'iſle de Lesbos. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, appellé de ſon nom, & qu'il compoſa pluſieurs hymnes qu'on eſtimoit beaucoup. Voici ce qu'Aulugele rapporte, d'après Hérodote, ſur le compte d'Arion. Périandre, roi de Corinthe, le retint long-temps dans ſa cour. Le poëte-muſicien la quitta pour aller en Sicile & en Italie, dont il charma les habitants par la beauté de ſon chant & de ſes vers. Après avoir amaſſé de grandes richeſſes, il voulut retourner à Corinthe; &, s'étant embarqué ſur un vaiſſeau dont les matelots étoient de cette ville, ceux-ci abuſerent indignement de la confiance qu'il leur avoit témoignée ; car à peine furent-ils en pleine mer, qu'ils prirent la réſolution de le tuer pour s'emparer de ſon argent. En vain il tâcha de les fléchir par ſes larmes & ſes prieres : il obtint ſeulement, avant que de ſe jetter lui-même dans la mer en leur préſence, de prendre ſes habits, ſa lyre, & de chanter quelques élégies. Monté ſur le haut de la pouppe, il chanta ſur le mode Pyrrien, qui étoit le plus propre à enflammer les cœurs, & dont on ſe ſervoit dans les combats.

Les matelots enchantés avoient ſuſpendu leur courſe: ils ne douterent point cependant qu'il ne dût périr, quand ils le virent ſe précipiter lui-même dans la mer,

à la fin de ſon chant funebre ; mais un prodige, qui les frappa dans l'inſtant, les convainquit que le ciel avoit leur crime en horreur. Un dauphin, qui accourut à la douceur de l'harmonie d'Arion, le porta ſur ſon dos juſqu'au cap de Ténare, dans le Péloponeſe, (qu'on appelle aujourd'hui le cap de Matapan.) Enſuite Arion ſe rendit à Corinthe, & raconta ſon aventure au roi Périandre, qui, croyant d'abord qu'il lui en impoſoit, le fit mettre en priſon. Cependant, ayant mandé les matelots qui venoient de débarquer, il leur demanda s'ils n'avoient point entendu parler d'Arion dans le pays d'où ils arrivoient. Ceux-ci répondirent qu'ils l'avoient vu en Italie, qu'ils ſçavoient qu'il y étoit riche & heureux, & qu'il charmoit tout le monde par ſes talents. Mais leur impoſture fut bientôt dévoilée ; Arion parut tout-à-coup à leurs yeux avec ſa lyre & les habits qu'il avoit lorſqu'il s'étoit jetté dans la mer. Quelques auteurs diſent que Périandre, alors convaincu, fit pendre ces malheureux. Hérodote, qui n'en dit rien, ajoute ſeulement que les Lesbiens & les Corinthiens racontoient ainſi cette hiſtoire, & que c'étoit la raiſon pour laquelle on voyoit encore de ſon temps à Ténare deux ſtatues d'airain, dont l'une repréſentoit un dauphin, & l'autre un homme porté ſur ſon dos. Du reſte, les dieux, voulant récompenſer l'amitié de ce dauphin & en éterniſer la mémoire, le placerent parmi les aſtres.

ARISTARQUE, philoſophe Grec, & méchanicien. Il étoit natif de Samos. On ne s'accorde pas ſur le temps auquel il a vécu : on ſçait ſeulement avec certitude, qu'il floriſſoit avant Archimede. Il inventa l'une des eſpeces d'horloge ſolaire. Il eſt un des premiers qui ait ſoutenu que la terre tourne ſur ſon centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du ſoleil. Mais ce ſyſtême qui lui fit beaucoup d'honneur, fut ſur le point de lui devenir funeſte. Il fut accuſé d'irréligion par les prêtres, ſous prétexte qu'il avoit troublé le repos des dieux Lares de la terre. Il ne nous

reste de ses ouvrages qu'un traité *de la grandeur & de la distance du soleil & de la lune.*

ARISTIDE, peintre, né à Thebes dans la Grece, & contemporain d'Apelle. Quoique son coloris ne fût pas extrêmement agréable, & que sa maniere fût un peu seche, il avoit néanmoins d'autres parties qui lui ont donné un rang distingué entre les artistes les plus célebres. Il entendoit supérieurement l'expression; de sorte qu'on ne pouvoit voir ses tableaux sans se sentir vivement ému. Celui où il représenta le sac d'une ville, lui fit une grande réputation; &, s'il faut s'en rapporter à la description de Pline, il devoit être un chef-d'œuvre admirable. On y voyoit une femme expirante d'un coup de poignard reçu dans le sein, & un enfant à côté d'elle se traînant à sa mamelle pour chercher la vie entre les bras de sa mere mourante. Le sang qui l'inonde, le trait qui est encore dans son sein, cet enfant que l'instinct de la nature jette entre ses bras; l'inquiétude de cette femme sur le sort de son fils, qui vient, au lieu du lait, sucer le sang; son combat contre une mort cruelle; tous ces objets, représentés avec des touches hardies & avec la plus grande vérité, portoient le trouble dans le cœur des personnes les plus indifférentes. Aristide fit beaucoup d'autres tableaux excellents, qui furent dans la suite transportés à Rome, lorsque les Romains se rendirent maîtres de la Grece. On sçait que ces fiers conquérants, sensibles pourtant aux beaux-arts, avoient coutume de s'enrichir des dépouilles des autres nations. Et quels peuples pouvoient offrir plus de trésors en ce genre à leur rapacité, que les malheureux Grecs, esclaves alors, & déchus de la gloire brillante de leurs prédécesseurs? Pour revenir à Aristide, on dit que le roi Attale paya cent talents (cent mille écus) un de ses tableaux.

ARISTOXENE, musicien, fils du musicien Mnésias, né à Tarente en Italie, vivoit sous Alexandre le Grand & sous ses premiers successeurs. Il cultiva la philosophie & la musique avec succès. Suidas dit qu'il

avoit composé quatre cents cinquante-trois volumes, dont il n'est parvenu jusqu'à nous que ses *Elements harmoniques*, en trois livres. C'est le plus ancien traité de musique que nous ayions. Quoique disciple de Xénophile, philosophe Pythagoricien, Aristoxene attaqua le systême musical de Pythagore : il soutint qu'aux regles de mathématiques & aux raisons de proportion que ce philosophe admettoit seulement pour juger de la musique, il falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle appartient principalement de régler ce qui concerne la musique. Mais ce systême, qui paroît au premier coup d'œil être d'une grande simplicité, n'en a dans le fond que l'apparence. Car en proposant, par exemple, de prendre la moitié d'un ton, que proposoit Aristoxene ? Rien, dit M. Rousseau de Geneve, sur quoi l'oreille pût porter un jugement fixe. Ou il ne sçavoit ce qu'il vouloit dire, ou il proposoit de trouver une moyenne proportionnelle entre 8 & 9. Or cette moyenne proportionnelle est la racine quarrée de 72 ; & cette racine quarrée est un nombre irrationnel. Il n'y avoit aucun autre moyen possible d'assigner cette moitié de ton, que par la géométrie ; & cette méthode géométrique n'étoit pas plus simple que les rapports de nombre à nombre calculés par les Pythagoriciens. (*Voyez* PYTHAGORE.) Du reste, le systême d'Aristoxene eut beaucoup de partisans, qui furent appellés *Aristoxéniens*, du nom de leur maître, comme on appella *Pythagoriciens* ceux qui suivoient le systême de Pythagore. Ces deux partis disputerent beaucoup sur la musique, & furent très-renommés dans l'antiquité.

ARLAUD, (*Jacques-Antoine*) peintre, né à Geneve en 1668, mort dans la même ville en 1743. C'étoit un de ces esprits faits pour réussir dans tout ce qu'ils entreprennent. Aidé d'une mémoire prodigieuse, l'étude des langues ne lui coûta presque rien. Deux mois lui suffirent pour se passer de maître en peinture : après ce temps, s'étant enfermé pendant trois ans pour

s'exercer dans cet art, il vint à Paris, & redoubla de soins pour arriver à la perfection. Son application constante & suivie lui acquit une facilité surprenante, qui, jointe à la correction du dessin & à la vivacité de l'esprit, le mit en état de faire un grand nombre de tableaux en miniature, genre qu'il avoit embrassé. Ses tableaux étoient toujours ressemblants, & posés agréablement. Quelques-uns étant parvenus au duc d'Orléans, depuis régent, ce prince, frappé de leur beauté, choisit Arlaud pour maître dans ce genre de peinture; &, afin d'être plus à portée de le voir travailler, de l'entendre parler de son art, & de profiter de ses leçons, il lui donna un logement à Saint-Cloud. Arlaud, animé par une protection si brillante, se surpassa; aussi mérita-t-il justement les éloges flatteurs de ce même prince, qui dit: *Jusqu'à présent les peintres en miniature ont fait des images; c'est Arlaud qui leur a appris à faire des portraits: sa miniature a toute la force de la peinture à l'huile.*

L'Angleterre rendit également hommage à ses talents. Dans un voyage qu'il y fit en 1721, il fut comblé de présents, de médailles d'or, & fut chanté par les poëtes. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur sans doute, c'est qu'il mérita l'estime & l'amitié du grand Newton, qui lui communiqua ses idées sur l'optique, qu'Arlaud rendit sensibles par les figures. De retour à Paris, il y fit ce chef-d'œuvre de miniature dont on parla beaucoup alors, & qu'il seroit injuste de passer sous silence. Un jour, en visitant le cabinet de M. Cromelin, il y découvrit un bas-relief de marbre blanc, par Michel-Ange, qui représentoit Léda, & Jupiter changé en cygne. Ce morceau, qui avoit environ deux pieds de large, frappa tellement notre artiste, qu'il demanda à le copier. On le lui permit. Il l'imita sur du papier avec un soin extrême; &, l'ouvrage fini, tout Paris connoisseur fut frappé de l'illusion. Cette superficie plate devint en bosse; la vue pouvoit à peine détromper les plus habiles artistes. Le vrai ton de couleur, les dégradations, les ombres portées, tout étoit

rendu, ainsi que la finesse du dessin. On assure que le duc de la Force en avoit fait l'acquisition pour 12000 livres, prix très-considérable; & que quelque changement dans la fortune de ce seigneur l'obligea de rendre la Léda au peintre, en lui donnant 3000 livres en dédommagement du temps qu'il l'avoit gardée.

Arlaud, après avoir vécu quarante ans à Paris, & amassé près de 40000 écus, retourna, en 1729, dans sa patrie pour y finir ses jours. Il emporta avec lui de beaux tableaux des meilleurs maîtres, dont il orna son cabinet: la Léda y tenoit la premiere place; mais, soit qu'il eût quelque scrupule sur la nudité de cette figure, ou que peut-être ou lui en fit des reproches, ce joli tableau disparut en 1738. On a sçu depuis qu'il l'avoit coupé en morceaux, de façon néanmoins que les parties n'en ont point été gâtées. Un des principaux magistrats de Geneve possede la tête, une dame de Paris la main, & une dame Angloise le pied. Arlaud avoit une si grande vénération pour cette miniature, que, dans son portrait par Largillere, il est représenté travaillant à ce morceau. Il se peignit de même, avec la Léda, dans le portrait dont il enrichit la galerie de Florence: le Grand-Duc lui envoya en échange une médaille d'or. Arlaud ne fit plus rien depuis son retour de Paris, prétextant un coup qu'il avoit reçu à la tempe, qui l'empêchoit de travailler. Il passoit son temps à lire, ou à entretenir une correspondance suivie avec les sçavants de tous les pays & dans tous les genres. Varignon lui envoya, de la part de Newton, son Essai sur l'Optique. Ce présent étoit accompagné d'une lettre pleine d'amitié du sçavant Anglois: distinction d'autant plus grande, que Newton dit lui-même qu'il écrivoit peu de lettres.

Après avoir été près de douze ans sans se servir du pinceau, l'amour de la peinture se réveilla dans Arlaud, & lui reprocha cette inaction. Il essaya, & trouva heureusement que la main obéissoit encore à la tête, & que la pratique, qu'il croyoit entiérement perdue, ne l'étoit point. Il alloit mettre la derniere main au

portrait d'un de ses parents, lorsqu'il fut enlevé par une mort subite. Il laissa, par son testament, à la bibliotheque de Geneve, plusieurs médailles d'or qu'il avoit reçues de différents princes & grands seigneurs; son cabinet de tableaux, parmi lesquels on voit deux miniatures en grand de sa main: l'une est une sainte Famille, & l'autre la Magdeleine pénitente. Il lui légua de plus sa bibliotheque composée de livres rares, & une ample collection d'estampes. Franc avec ses amis, simple dans ses mœurs, décent dans ses plaisirs, Arlaud n'avoit qu'une foiblesse, encore est-elle excusable dans les artistes d'un mérite supérieur, c'étoit celle de l'amour-propre. Il se mettoit sans façon au premier rang parmi les plus grands peintres.

ARMAND, (*François-Armand* HUGUET) acteur du théâtre François, né à Richelieu en Poitou, d'une famille honnête, en 1699, mort à Paris le 25 Décembre 1765. Il eut l'honneur d'être tenu sur les fonts de baptême au nom de M. le duc, aujourd'hui maréchal de Richelieu, & fut élevé sous le nom d'Armand, qu'il a porté toute sa vie par un sentiment de respect pour son parrain. Amené de bonne heure à Paris, son esprit vif & tourné aux saillies plut à l'abbé Nadal, auteur de la tragédie de *Saül* & de quelques autres ouvrages, & qui voulut bien se charger de son éducation. Il le plaça enfant-de-chœur à la paroisse S. Paul; mais le maître de musique le jugeant peu propre à faire des progrès dans cet art, l'abbé Nadal le fit entrer chez un notaire. C'est là qu'il donna des preuves de ses talents supérieurs pour jouer les rôles comiques. Personne n'étoit plus habile à saisir le ridicule; il faisoit rire ceux mêmes qu'il contrefaisoit, tant il imitoit originalement leur ton, leurs gestes, leurs démarches. A peine eut-il vu la comédie, qu'elle devint pour lui plutôt un besoin qu'un amusement. Cédant enfin au goût qui l'entraînoit, il monta d'abord sur le théâtre, en Languedoc; &, de retour à Paris, il débuta à la Comédie Françoise, le 2 Mars 1723, par le rôle de Pasquin dans *l'Homme*

à bonnes fortunes. Il fut reçu le 6 Mai 1724, avec l'applaudissement général du public.

La nature lui avoit donné le masque le plus propre à caractériser les talents d'un valet adroit & fourbe, tel que les Daves de l'antiquité. Il saisissoit avec une présence d'esprit singuliere tout ce qui pouvoit plaire au public. Jouant le rôle de Pasquin dans *Attendez-moi sous l'orme*, après ces mots: *Que dit-on d'intéressant? Vous avez reçu des nouvelles de Flandres*, il repliqua sur le champ: *On dit que Port-Mahon est pris?* Ainsi le filleul eut le mérite d'annoncer la conquête de son parrain. Il a créé plusieurs rôles, & il fut le restaurateur de ceux de Falaise dans *la Réconciliation Normande*, & de Glacinag dans *le Mariage fait & rompu.* Cet acteur contrefit avec tant de vérité le Pantalon des Italiens, dans la petite comédie de *la Françoise Italienne*, que celui-ci disoit en le voyant: *Si je ne me sentois au parterre, je me croirois au théâtre.* Son humeur gaie & facétieuse ne le quitta jamais. A l'âge de soixante-six ans, il s'amusoit des heures entieres à entendre debout, sur les boulevards, les parades de Nicolet, & il y rioit d'aussi bonne foi qu'un jeune écolier. Dans les affaires les plus sérieuses, il ne pouvoit se refuser des plaisanteries, & ses meilleurs amis en étoient quelquefois la victime: mais la méchanceté du cœur n'en étoit point le principe; on assure qu'il l'avoit naturellement bon. Il se retira du théâtre le 5 Mars 1765, avec une pension du roi, après quarante-deux ans de service. Il étoit le doyen des Comédiens François. Sa mort arriva bientôt après; & il fut enterré à S. Sulpice, sa paroisse.

ARNOLPHE DI LAPO, architecte & sculpteur, né à Florence en 1232, mort en 1300. Il étoit contemporain de Cimabué, & rendit à l'architecture les mêmes services que celui-ci rendit à la peinture. Ils furent tous les deux créateurs, ou du moins restaurateurs de l'art qu'ils exerçoient. Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'Arnolphe ait porté l'architecture à un bien haut degré de perfection: c'est assez pour sa gloire de

l'avoir retirée de la barbarie où elle étoit comme ensevelie depuis bien des siecles, & d'avoir mis dans ses ouvrages quelques traces de bon goût. Mais, s'il y laissa subsister encore le mélange d'arabe & de tudesque, on ne doit en accuser que la nature elle-même des choses. L'expérience ne nous apprend que trop que dans le monde physique, comme dans le monde moral, on n'arrive à la perfection que par des degrés insensibles. D'ailleurs, tous les édifices construits par Lapo sont marqués au coin de la solidité. On peut en juger par l'église de sainte Marie *del Fiore*, qui est la cathédrale de Florence. Cette église, que les Florentins avoient résolu de rendre la plus belle du monde, fut bâtie d'une maniere si solide, que Brunelleschi put élever au-dessus la grande coupole qui étonne tous les connoisseurs. Les autres ouvrages de Lapo sont les nouvelles murailles de Florence, qu'il flanqua de tours; la place que l'on nomme *Or Saint-Michel;* celle des Prieurs; l'abbaye & l'église de sainte Croix. On voit dans cette derniere le portrait de notre artiste, fait de la main de Giotto.

ARPINO, (*Joseph-César*) peintre. (*Voyez* JOSÉPIN.)

ARTÉMON, méchanicien, né à Clazomene, vivoit du temps de Périclès, environ quatre cents soixante ans avant Jesus-Christ. Il suivit ce général au siege de Samos; & il inventa le bélier, la tortue, & les autres machines de guerre dont les anciens se servoient pour attaquer les places. Ces machines ont été en usage jusqu'à l'invention de la poudre à canon.

ARTOIS, (*Jean van*) peintre, né à Bruxelles en 1613. On ignore l'année de sa mort, & chez quel maître il prit les leçons de son art: vraisemblablement il dut tout à son génie; & ce ne fut qu'en étudiant la nature, ses variétés, & les saisons différentes, qu'il parvint à être un des plus grands paysagistes qui aient existé. Ses ouvrages sont d'une grande maniere : les ciels & les lointains sont légers & variés; les arbres

ont de belles formes, & paroissent en mouvement dans l'air. Il ornoit de plantes, de ronces, de joncs, de mousse, le devant de ses tableaux, qu'il rendoit riches par tous ces détails. Tout dans ses tableaux est distribué avec un art singulier. La touche de son feuillé est des plus agréables. Téniers a peint ou retouché les figures & les animaux de quelques-uns de ces paysages. Unis par l'amitié, ces deux peintres travaillerent souvent ensemble. Il n'a manqué peut-être à van Artois que de prendre de meilleures précautions pour conserver son coloris; car plusieurs de ses tableaux sont devenus noirâtres. On croit que ce défaut ne vient en partie que de ce qu'il glaçoit souvent trois ou quatre fois les endroits qu'il vouloit colorier. On a de lui des tableaux en grand, que l'on peut égaler à ceux des maîtres les plus vantés. On en a aussi en petit, qui méritent d'être placés dans les meilleurs cabinets. Les richesses furent le fruit des travaux de cet artiste. Heureux s'il avoit sçu les ménager! Mais, entêté des grands, qui recherchoient sa société parce qu'il étoit homme d'esprit, il eut la folie de les traiter bien souvent chez lui avec splendeur. Il se ruina, & mourut pauvre. Ses ouvrages se voient à Bruxelles, à Malines, à Gand, & dans la superbe collection de l'Electeur Palatin à Dusseldorp.

ARTUSÉ, (*Jean-Marie*) né à Bologne dans le seizieme siecle. Il fut chanoine régulier de la congrégation de S. Sauveur. Quoiqu'on ne nous dise point qu'il ait fait de la musique, nous croyons cependant devoir en faire mention, pour faire connoître un de ses ouvrages qui peut être très-utile aux musiciens. C'est un excellent traité sur le *Contre-point*, en italien, imprimé à Venise en 1586. On assure qu'on trouve à s'instruire dans ce livre peu commun, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique. Artusé sçavoit les mathématiques, & s'étoit attaché particuliérement à la partie qui concerne l'harmonie.

ASCENSIUS-BADIUS, imprimeur. (*Voyez* BADIUS.)

ASCLÉPIODORE, contemporain d'Apelle, & peintre célebre. On estimoit beaucoup ses ouvrages, à cause de la belle proportion qu'il sçavoit donner à ses figures. Les suffrages d'Apelle les faisoient exrêmement rechercher. Asclépiodore fit douze portraits des dieux, dont Mnason, roi d'Elate, lui donna trois cents mines d'argent pour chacun.

ASINELLI, freres & architectes célebres, étoient de Bologne, ou du moins vivoient dans cette ville vers l'an 1100. Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'ils bâtirent la magnifique tour de Bologne, à laquelle on a donné leur nom, & qui passe pour la plus haute de toute l'Italie.

ASPEINDIUS, célebre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspeude en Pamphylie, où il naquit: on ignore dans quel temps. Il se servoit seulement de la main gauche pour toucher les cordes; ce qu'il faisoit avec une si grande délicatesse, qu'il n'étoit presque entendu que de lui seul. De-là vient qu'on disoit de lui, *Mihi & fidibus cano.* Il donna naissance à un proverbe dont les Grecs se servoient pour désigner plutôt les filous que les voleurs: ils les appelloient *joueurs Aspeindiens*, parce qu'ils tâchent toujours de faire ensorte qu'on ne les entende pas, & qu'ils s'insinuent sans bruit.

ASSELEYN, (*Jean*) peintre, né en Hollande, mort à Amsterdam en 1660. Le desir de s'instruire lui fit parcourir la France & l'Italie. Il eut le bonheur de connoître, dans ce dernier pays, Banboche, qui lui donna des conseils utiles pour son art, & dont il imita la maniere. Les peintres Flamands qui étoient alors à Rome lui donnerent le sobriquet de *Kabbeté*, parce qu'il avoit une main torse & les doigts recourbés; ce qui lui faisoit tenir sa palette avec peine. Cependant, quand on voit ses ouvrages, on ne peut pas croire qu'ils soient sortis d'une main estropiée; rien n'y sent la

contrainte ; une grande liberté, une franchise de touche admirable, une surprenante légéreté se remarquent par-tout. On trouve son coloris brillant, & son pinceau vrai. Cet artiste a traité avec un égal succès les batailles & les paysages, qu'il a ornés quelquefois de sujets d'histoire & d'animaux. On est étonné de la quantité de tableaux qu'il a laissés à Rome & à Venise. A son retour d'Italie, il s'arrêta quelque temps à Lyon, où il épousa la fille d'un marchand d'Anvers, qu'il amena à Amsterdam. Ses ouvrages furent admirés par ses compatriotes. Il réforma une maniere noire & trop rembrunie que les peintres de son pays avoient suivie jusqu'alors ; & ce fut lui qui leur apprit la maniere claire & fraîche de peindre le paysage, telle que celle de Claude le Lorrain. La Hollande possede beaucoup de tableaux d'Asseleyn. Perrelle a gravé, d'après lui, vingt-quatre paysages, & des ruines peintes en Italie.

ASTRAUDI, (*Rosalie*) actrice du théâtre Italien, sur lequel elle débuta en 1744, par le rôle de Florine dans *l'Isle des talents*. Elle fut reçue avec applaudissement, & le public la vit toujours avec plaisir remplir les rôles d'amoureuse & de soubrette, soit dans les comédies qui se jouoient aux Italiens, soit dans les parodies. A la clôture de 1755, elle quitta le théâtre ; & elle est morte depuis, après avoir épousé le comte de..... Elle avoit une sœur qui jouoit aussi sur le même théâtre.

ATHÉNÉE, méchanicien Grec. On ignore dans quel temps il a vécu. On dit qu'il fit une horloge très-ingénieuse : c'étoit un sifflement d'air qui marquoit les heures, & que l'impression de l'eau poussoit par une ouverture fort étroite. Antiphile a consacré le nom de l'inventeur par quelques distiques qui se trouvent dans le recueil des épigrammes grecques. Il ne faut pas le confondre avec un autre Athénée de Bysance, ingénieur sous Gallien, qui fortifia plusieurs villes de l'empire, & qui est auteur, à ce qu'on croit, d'un livre sur

ſur les machines de guerre, imprimé dans le recueil des ouvrages des anciens méchaniciens.

ATHÉNODORE, ſculpteur Grec, né dans l'Arcadie, eut pour maître le célebre Polyclete. Les ouvrages qu'il fit établirent ſa réputation juſtement méritée; mais, entr'autres talents, il poſſédoit parfaitement celui de bien repréſenter les femmes de qualité. On connoît un autre Athénodore, ſculpteur Rhodien, qui travailla, avec Ageſander & Polydore, au fameux groupe de Laocoon. (*Voyez* AGESANDER.)

ATTALUS, TALUS, CALUS, *ou* PERDIX, (car les auteurs varient ſur ſon nom) étoit neveu de Dédale. Il eut, dit-on, la gloire de partager une partie de ſes inventions. La mere de ce jeune homme l'avoit confié à ſon oncle pour l'inſtruire des ſecrets de ſon art. Il avoit encore plus de génie & d'induſtrie que ſon maître. A l'âge de douze ans, ayant rencontré la mâchoire d'un ſerpent, & s'en étant ſervi avec ſuccès pour couper un petit morceau de bois, cette aventure lui donna l'idée de conſtruire un inſtrument qui imitât l'aſpérité des dents de cet animal. Il prit pour cet effet une lame de fer, & la découpa ſur le modele de ces petites dents courtes & ſerrées qu'il avoit remarquées dans le ſerpent. Ce fut ainſi qu'il trouva la ſcie. On lui attribue encore l'invention du compas, du tour, & de la roue à potier. Dédale, ajoute l'hiſtoire, ne fut pas exempt de la baſſe jalouſie qui, dans tous les temps, a été le vice des artiſtes, même de ceux qui font profeſſion des arts les plus nobles & les plus relevés. Appréhendant de ſe voir effacer un jour par ſon diſciple, il le fit périr.

AUDEN-AERT, (*Robert van*) peintre & graveur. La Flandre fut ſa patrie. Le deſir de ſe perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie, où Carle Maratte, qui le prit en ſinguliere affection, lui donna d'excellentes leçons ſur la peinture. Mais Auden-Aert ſe conſacra plus particuliérement à la gravure, & pro-

duisit beaucoup d'ouvrages estimables, tant d'après Carle Maratte, que d'après Daniel de Volterre, Annibal Carrache, le Dominiquin, Pietre de Cortone, le cavalier Bernin, &c. Son style est large, moëlleux, intelligent & de bon goût. Il se retira à Gand, où il mourut dans un âge fort avancé, vers la fin du dernier siecle.

AUDRAN. Cette famille, féconde en artistes célebres, a produit :

I. AUDRAN, (*Charles* ou *Karle*) graveur, né à Paris en 1594, mort dans la même ville en 1674, sans avoir été marié. Il étoit fils de Louis Audran, officier de louveterie sous Henri IV. Il annonça, dès son enfance, beaucoup de goût & de disposition pour la gravure ; ce qui lui fit entreprendre le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art. Il y fit beaucoup de progrès ; & à son retour il adopta le genre du burin dans lequel il a excellé. Ses premieres estampes étoient marquées d'un C ; mais son frere Claude Audran ayant adopté la même marque dans celles qu'il mit au jour, le premier se servit d'un K pour distinguer les siennes : ce qui l'a fait surnommer Karle, au lieu de Charles. L'abbé de Marolles, qui le cite toujours avec éloge, nomme, dans son *Catalogue d'estampes*, cent trente morceaux de ce graveur. Les plus célebres sont, une Annonciation, d'après Annibal Carrache ; & une Assomption, d'après le Dominiquin.

II. AUDRAN, (*Claude*) graveur, né à Paris en 1597, mort à Lyon en 1677. Il étoit frere du précédent ; d'autres disent son cousin germain seulement. Quoi qu'il en soit, après avoir appris de lui le dessin & la gravure, il alla s'établir à Lyon. Ses ouvrages sont d'un assez bon goût, mais inférieurs à ceux de Karle Audran. Il laissa d'une seconde femme, entre autres enfants, Germain, Claude II, & Girard, qui suivent.

III. AUDRAN, (*Germain*) graveur, né à Lyon en

1631, mort dans la même ville en 1710. Il vint à Paris auprès de son oncle Karle, qui lui apprit le dessin & la gravure. De retour à Lyon, il publia des estampes qui lui firent beaucoup d'honneur. Ses talents lui mériterent la place d'adjoint à professeur de l'académie fondée dans cette ville à l'*instar* de celle de Paris. Il donna le jour à quatre artistes, dont il sera fait mention ensuite, Claude III, Benoît, Jean, & Louis.

IV. AUDRAN, (*Claude II*) peintre, né à Lyon en 1639, mort à Paris en 1684. Son oncle Karle fut son maitre dans le dessin. Le goût qu'il avoit pour la peinture lui fit donner la préférence à cet art, dans lequel il se distingua. Une grande application, jointe à des réflexions profondes & à beaucoup de pratique, lui acquirent un bon goût de dessin, & une grande facilité de pinceau. Ses premiers ouvrages lui mériterent l'approbation de le Brun, qui l'employa aux ébauches des grands tableaux du passage du Granique & de la bataille d'Arbelles. Il entroit si bien dans le goût de ce maître, que ses productions offroient le même style. Il peignit à fresque la chapelle du château de Sceaux, la galerie des Thuileries, le grand escalier de Versailles, & plusieurs bas-reliefs & trophées couleur de bronze dans la salle des Gardes, sous la conduite du même le Brun. Le cardinal de Furstemberg lui ordonna de grands tableaux de génie pour son sallon de Saverne. L'académie le reçut en 1675, & le nomma professeur en 1681. Il ne se maria point. Ses vertus le rendoient aussi recommandable que ses talents.

V. AUDRAN, (*Girard*) graveur, qu'on nomme mal-à-propos *Gerard*, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703. Il apprit de son pere les premiers éléments du dessin & de la gravure, & vint ensuite à Paris où il développa ses talents. Sa réputation le fit connoître de le Brun, qui lui fit graver la bataille de Constantin, & son triomphe. Ces ouvrages lui mériterent un logement aux Gobelins. Après avoir pro-

duit plusieurs autres ouvrages non moins estimables; il fut à Rome, où il demeura pendant trois ans, & fit plusieurs morceaux de la plus grande beauté, entr'autres le portrait de Clément IX. Le grand Colbert, frappé de son mérite, sollicita les ordres de Louis XIV qui le rappella en France, le nomma son graveur, lui accorda une pension, & le combla de bienfaits.

Cet artiste sublime, loin de croire qu'un servile arrangement de tailles, & une pureté de burin souvent froide & affectée, fussent essentiels à la gravure de l'histoire, fit valoir ses ouvrages par un mélange hardi de hâchures libres, & de points mis en apparence sans ordre, mais avec un goût inimitable, & laissa à la postérité des exemples admirables du vrai caractere dans lequel les grandes compositions doivent être traitées. Ses chefs-d'œuvre, qui n'offrent qu'un style peu flatteur aux yeux des ignorants, font l'admiration des vrais connoisseurs & des personnes de bon goût. Il avoit acquis de profondes lumieres sur son art, par les études constantes qu'il fit de la science du dessin, & par l'usage qu'il avoit de peindre d'après nature. Ce grand homme sçut toujours se pénétrer du génie de son auteur, souvent pour l'embellir, & quelquefois pour le surpasser.

Il est sans contredit le plus célebre graveur qui ait existé dans le genre de l'histoire. On connoît de lui quelques sujets qu'il a gravés d'après ses dessins, qui offrent autant de goût que de caractére & de facilité. Le Brun, qui se connoissoit en artistes, crut se faire honneur, en confiant aux talents de celui-ci le soin de rendre les batailles d'Alexandre qu'il venoit de terminer. Girard surpassa dans ces morceaux les espérances mêmes de ce grand peintre. Il en grava quatre; le cinquieme, qui a pour sujet la famille de Darius, fut gravé par le chevalier Edelinck. Girard entreprit encore de multiplier, par son burin, les chefs-d'œuvre du Poussin, de le Sueur, de Raphaël, des deux Courtois, de Stella, de Mignard, &c. La coupole du Val-de-Grace, d'après celui-ci, peut être citée, après les

batailles d'Alexandre, comme un de ses plus beaux morceaux. Il avoit été nommé conseiller de l'académie de peinture en 1681. Il ne laissa de son mariage aucun enfant mâle, & mourut âgé de soixante-un ans, considéré des grands, estimé de tous les sçavants de son siecle, chéri & regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

VI. AUDRAN, (*Claude III*) peintre, neveu du précédent, & fils de Germain Audran; né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1734, au Palais du Luxembourg, où il occupoit depuis 29 ans une place honorable, celle de concierge de cette maison royale. Il a excellé dans le genre des grotesques & des arabesques. On voit beaucoup de ses ouvrages à Versailles, Marly, Trianon, Meudon, & dans les principaux hôtels de Paris. Le roi le nomma son peintre & son dessinateur. Il n'avoit point été marié. Le célebre Wateau fut son éleve.

VII. AUDRAN, (*Benoît*) graveur, fils de Germain; né à Lyon en 1661, mort à Paris en 1721. Après avoir appris de son pere les principes du dessin & de la gravure, il vint à Paris, où les leçons de son oncle Girard le perfectionnerent à tel point, qu'on admire dans ses ouvrages une partie des beautés qui se trouvent dans ceux de l'illustre Girard. Il mérita d'être nommé graveur du roi, & pensionnaire de Sa Majesté. L'académie le reçut dans son sein, & le nomma conseiller en 1715. Il mourut garçon à Louzouer, diocese de Sens, dans une terre que lui avoient valu l'assiduité de son travail & la supériorité de ses talents. Ses estampes les plus estimées sont les sept sacrements, d'après Poussin; Alexandre malade, d'après le Sueur; le serpent d'airain, d'après le Brun; deux pieces, d'après Rubens, dans la galerie du Luxembourg, &c.

VIII. AUDRAN, (*Jean*) graveur, fils de Germain; né à Lyon en 1667, mort à Paris, aux Gobelins, en 1756. Il dut encore à son oncle Girard les

ſuccès brillants qu'il eut dans la gravure ; &, quoiqu'il ne l'ait pas égalé, il ne laiſſe pas d'être placé dans la claſſe des graveurs célebres, dont le nom & les ouvrages paſſeront à la poſtérité. Cet artiſte laborieux donna des preuves de ſa capacité dès l'âge de vingt ans, & il en avoit quatre-vingts lorſqu'il quitta le burin. Les bienfaits de la cour furent la juſte récompenſe de ſes talents. En 1707, le roi lui donna le titre de ſon graveur, une penſion & un logement aux Gobelins. L'année ſuivante, il fut reçu membre de l'académie de peinture. Il laiſſa trois fils, dont l'un, Benoît II, a gravé quelques pieces, entr'autres, les âges & les éléments, d'après Lencret ; & l'autre, nommé Michel, a été un des entrepreneurs des tapiſſeries de la couronne. Pour ſe former une idée de la délicateſſe du burin de Jean Audran, on n'a qu'à voir les batailles d'Alexandre réduites en petit ; l'Eſther, d'après Charles Coypel ; l'Athalie, d'après Antoine Coypel ; le couronnement de la reine Marie de Médicis. Comme il n'y a point eu de ſon temps de grandes entrepriſes où il ne ſoit entré, il a gravé pluſieurs morceaux de la galerie de M. Crozat, de la galerie du Luxembourg, & de celle de Verſailles. Le reſte de ſon œuvre, qui eſt très-conſidérable, & dans lequel on trouve quelques portraits fort bien exécutés, eſt d'après cinquante des meilleurs peintres.

IX. AUDRAN, (*Louis*) graveur, dernier fils de Germain ; né à Lyon en 1670, mort à Paris ſubitement en 1712, ſans avoir été marié. Il vint à Paris, comme ſes freres, pour ſe former à l'école de Girard, ſon oncle. La mort qui le ſurprit à la fleur de ſon âge ne lui permit pas de produire beaucoup d'ouvrages ; mais ceux qui nous reſtent prouvent qu'il avoit déja fait de grands progrès. On doit particuliérement diſtinguer ſes œuvres de miſéricorde, d'après Bourdon ; & le cadavre, d'après Houaſſe.

AVED, (*Jacques-André-Joſeph*) peintre du roi, né à Douai en 1702, mort à Paris en 1766, étoit fils

d'un docteur en médecine. Il resta orphelin dès l'enfance. Un de ses beaux-freres, capitaine dans les gardes Hollandoises, s'étant chargé de son éducation, le prit chez lui à Amsterdam; &, comme il le destinoit au métier des armes, il lui fit apprendre le dessin, & lui donna pour maître le fameux Bernard Picard. Le jeune éleve surpassa bientôt les espérances de ce maître, & combla les vœux du capitaine, qui voulut l'envoyer à sa destination plutôt qu'il n'espéroit lui-même; mais Aved avoit formé dès-lors d'autres projets. Entraîné par son goût pour la peinture, il parcourut la Flandre & la Hollande, non en militaire, qui ne compte pour rien les plus riants paysages, s'il n'y voit des situations propres à camper, à ranger une armée en bataille, ou à la faire marcher en colonnes; mais en observateur, qui étudie la nature pour l'imiter & pour l'embellir encore par son pinceau.

Après avoir admiré les excellents morceaux de l'école Flamande, il vint à Paris, en 1721, puiser dans les leçons des meilleurs artistes les principes dont il avoit besoin. Il entra chez le Bel, & eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain, jeunes éleves comme lui, qui le devancerent & qui l'attirerent à l'académie. Agréé par cet illustre corps en 1729, il en devint enfin membre en 1734. Sa réputation ne fut pas long-temps à percer. Méhémet-Effendi, ambassadeur de la Porte, voulant offrir son portrait au roi, choisit Aved, comme le meilleur peintre en ce genre. Ce portrait fut en effet admiré, & on l'a placé depuis au château de Choisy, dans la salle des gardes. Le succès qu'eut ce morceau procura bientôt après à notre artiste l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avoit fait appeller à la cour. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ses autres ouvrages. Il nous suffira de remarquer qu'il avoit le secret de rendre dans ses portraits, non-seulement la figure, mais encore le génie, le caractere, les talents, les habitudes des personnes qu'il peignoit. Il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit concourir à la ressemblance & à l'effet principal. La

position, la draperie, tous les accessoires, les plus petits détails même, devenoient essentiels pour lui. Enfin il sçavoit mettre d'accord l'art & la nature. Quoiqu'il en sçût autant que les plus habiles de ses confreres, il ne cessa jamais d'étudier. Il n'y avoit pas de cabinet en France, dans la Hollande & dans la Flandre, qu'il n'eût vu ; point de peintre un peu célebre, dont il ne connût la maniere. Son cabinet étoit un des plus curieux de Paris, & sa collection une des plus précieuses. Les qualités de son ame égaloient au moins ses talents. Franc, généreux, doux, complaisant dans la société, aimable dans la conversation, respectable dans son domestique, il mérita l'estime de tous ceux qui le connurent; & sa mort, causée par une attaque d'apoplexie, excita leurs justes regrets.

AVELINE, (*Pierre*) graveur, mort à Paris vers l'an 1760, dans un âge avancé. Cet artiste, d'un mérite distingué, a produit un grand nombre d'ouvrages d'un très-bon goût, entr'autres, la mort de Séneque, d'après Luc Jordan, pour le recueil de la superbe galerie de Dresde. Cette estampe est d'une grande beauté. Ses autres morceaux sont d'après Berghem, Corneille Wischer, Jouvenet, Wateau, Boucher, &c. Il a donné au public quelques pieces d'après ses dessins. Il étoit de l'académie royale.

AUGEREAU, (*Jean*) imprimeur à Paris, dans le seizieme siecle. Il fut un des premiers qui tailla des poinçons pour les lettres romaines, les caracteres gothiques étant alors presque les seuls en usage. Il publia *Andreæ Naugerii Patricii orationes duæ*, in-4°, en 1533; *Eusebii Pamphili de præparatione Evang.* in-4°, en 1534, &c.

AUGUSTIN, imprimeur de Ferrare, dans le quinzieme siecle. Nous avons de lui quatre ouvrages imprimés depuis 1474 jusqu'à 1475, dont l'un est le Bocace : c'est le premier poëme imprimé en italien : il est sans date, sans nom de lieu ni d'imprimeur; mais par le caractere on reconnoît qu'il est d'*Augustin*.

AUGUSTIN ET ANGE DE SIENNE, freres, & architectes, vivoient dans le quinzieme siecle. Eleves de Jean de Pise, ils acquirent de bonne heure une si grande réputation, que les habitants de Sienne leur confierent la surintendance de tous leurs édifices publics. Nous allons citer quelques bâtiments considérables qu'ils firent élever; la façade septentrionale de la cathédrale, deux portes de la ville, la grande fontaine en face du palais de la Seigneurie, la salle du grand conseil. Ils commencerent l'église & le couvent de saint François, & acheverent la tour du palais public. Les villes d'Assise, d'Orviette & d'Arezzo, renferment plusieurs édifices bâtis sur leurs plans, & qu'ils ornerent de plusieurs morceaux de sculpture, selon la coutume des architectes de ce temps-là, qui étoient aussi sculpteurs.

AVILER, (*Augustin-Charles d'*) architecte, né à Paris en 1653 d'une famille originaire de Nancy, mort à Montpellier en 1700. Les progrès qu'il fit dans l'architecture le mirent en état, à l'âge de vingt ans, de concourir pour aller à Rome, & d'obtenir une place à l'académie que la France entretient dans cette ville. Il s'embarqua à Marseille avec Desgodet, architecte, & le célebre antiquaire Jean-Foi Vaillant. Malheureusement leur vaisseau fut pris par des corsaires Algériens, & tout l'équipage fut fait esclave. Pendant seize mois que dura leur captivité, d'Aviler ne discontinua pas de dessiner; il donna même le plan d'une mosquée qui fut bâtie à Tunis, dans la grand'rue qui conduit à Babaluch. On prétend qu'elle est d'un très-bon goût d'architecture; & sans doute c'est le meilleur édifice qui se trouve dans le pays. Notre artiste ne profita de sa liberté, obtenue en 1676 par les instances réitérées de Louis XIV, que pour se rendre à Rome, où, pendant cinq années de séjour, il examina avec la plus grande attention les plus beaux bâtiments anciens & modernes. De retour en France, il travailla sous Hardouin Mansard, qui l'employa très-utilement dans plusieurs édifices dont on

l'avoit chargé. Quoique fort occupé, d'Aviler trouva néanmoins le loisir de traduire & d'orner de notes le sixieme livre des ouvrages de Scamozzi, architecte Italien.

Mais le livre qui lui fit le plus d'honneur, fut son Commentaire sur Vignole, d'après lequel il composa son Cours complet d'Architecture, avec un Dictionnaire de tous les termes d'architecture civile & hydraulique. Les définitions qu'il donna de ces termes furent trouvées si claires & si justes, que les meilleurs dictionnaires de la langue françoise n'ont pas fait difficulté de les adopter. Cependant d'Aviler, s'étant apperçu que Mansard ne lui fournissoit jamais l'occasion de travailler d'après ses propres idées, accepta la proposition qu'on lui fit d'aller à Montpellier, pour y faire exécuter une porte en forme d'arc de triomphe, dont d'Orbay avoit donné le dessin: elle se nomme la porte du *Peyrou*. La réputation que s'acquit d'Aviler dans cette occasion, engagea M. de Bâville, intendant du Languedoc, à se déclarer son protecteur, & à l'employer dans différents ouvrages. Cet architecte en fit construire un grand nombre à Carcassonne, à Béziers, à Nîmes, & à Toulouse, où l'on voit le palais magnifique de l'archevêque, bâti sur ses dessins. Tant de travaux si heureusement exécutés engagerent les Etats, en 1693, à créer en sa faveur un titre d'architecte de la province. Fixé par reconnoissance en Languedoc, d'Aviler se maria à Montpellier; mais à peine commençoit-il à jouir du fruit de ses travaux, qu'il mourut, à l'âge de quarante-sept ans.

AURÉLIUS, peintre, vivoit du temps d'Auguste. Il s'étoit attaché particuliérement à peindre les déesses; mais comme, pour rendre leur beauté, il avoit besoin de quelques images sensibles, il imagina de leur donner la ressemblance des plus belles courtisanes qu'il voyoit, & dont il étoit même quelquefois favorisé. Il paroît que dans les principes du paganisme il y avoit une espece d'impiété en offrant de pareilles res-

femblances ; auffi les premiers Chrétiens, & fur-tout S. Juftin, martyr, en prenoient-ils occafion de fe railler des payens, qui adoroient les maîtreffes de leurs peintres, ou les mignons de leurs fculpteurs.

AUSSURD, (*Antoine*) imprimeur de Paris. Il fe rendit recommandable par la beauté de fes éditions & le choix des livres qu'il imprima. Il publia, fur un ancien manufcrit tiré de la bibliotheque du college de Lifieux, *Juftin*, *Florus*, *Sextus-Rufus*, in-folio, en 1519 : *Joannis Raulin Sermones de Pœnitentiâ*, in-4°, en 1524.

AUTREAU, (*Jacques*) poëte par goût, & peintre par néceffité, né à Paris, mort à l'hôpital des Incurables de la même ville en 1745, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Né avec un caractere bizarre & fingulier, qui le portoit à méprifer ce que les autres eftiment, il faifoit peu de cas de l'efpece de réputation que lui acquirent fes ouvrages dramatiques & pittorefques. On a de lui quelques tableaux affez eftimés. Celui qui lui a fait le plus d'honneur, repréfente Fontenelle, La Mothe & Saurin, difputant fur un ouvrage d'efprit. Tout le monde connoît fon dernier morceau, où, dans une allégorie très-fine, il fait un bel éloge du cardinal de Fleury. On y voit un philofophe vénérable, avec une lanterne à la main pour trouver cet homme que Diogene le Cynique chercha vainement de fon temps. Le philofophe l'a enfin trouvé, & le montre dans le portrait du cardinal de Fleury, peint dans un grand médaillon, d'après celui qu'en a fait le célebre Rigaud. Ce tableau a été fort bien gravé.

AUZOUT, (*Adrien*) méchanicien, né à Rouen, on ne fçait en quelle année. Il fut un des premiers membres de l'académie royale des fciences de Paris ; mais depuis l'année 1667 il n'en eft plus fait mention dans l'hiftoire de cette académie. Il fit le voyage de Rome en 1670, & il mourut en 1693. Ce fçavant

publia plusieurs ouvrages, entr'autres, un *Traité du Micrometre*, & quelques *Remarques sur une machine de M. Hook*. On lui doit la perfection du micrometre, dont on attribue l'invention à Huyghens. Par ses efforts, il vint à bout de rendre cet instrument propre à des déterminations extrêmement délicates. On peut en voir la description dans la troisieme partie de l'optique de M. Smith.



B A A

BAAN, (*Jean de*) peintre, né à Harlem en 1633, mort à la Haye en 1702. Orphelin à l'âge de trois ans, il fut mis sous la tutele d'un de ses oncles, nommé Piemans, qui l'instruisit dans l'art de la peinture. Ayant encore perdu cet oncle, en 1645, il se rendit à Amsterdam, où il continua de s'appliquer à son art sous Bakker, qui, charmé de ses talents, se déclara son protecteur, & ne négligea rien pour le faire connoître : il y réussit. La réputation de son éleve parvint chez les plus grands seigneurs de la Hollande, qui l'employerent beaucoup à cause de la perfection qu'il sçavoit donner aux portraits, genre pour lequel il s'étoit décidé, en suivant le goût de Wandick. Quelques-uns de ses ouvrages arrivés en Angleterre y furent trouvés si beaux, que le roi Charles II le fit venir à sa cour pour faire son portrait, ceux de la reine & des plus grands seigneurs. De retour en Hollande, notre artiste peignit le grand-duc de Toscane, & fit présent de son propre portrait à ce prince qui le plaça parmi les peintres célebres dans sa galerie.

Lorsque Louis XIV eut fait, en 1672, la conquête d'une partie de la Hollande, ce grand roi fit demander Baan pour l'aller peindre à Utrecht; mais, quoique très-sensible à cet honneur, Baan représenta à Sa Majesté les suites funestes que pourroit avoir cette démarche dans l'esprit de ses compatriotes; & ce refus, bien-loin de diminuer l'estime du roi pour le peintre, ne fit que l'augmenter, puisqu'il donna ordre à son ambassadeur, M. d'Avaux, de le consulter pour acheter les tableaux des meilleurs peintres Hollandois. On ne finiroit pas, si l'on vouloit citer ici le nombre des portraits qu'a faits Baan; peu d'artistes ont eu l'honneur de peindre tant de personnages illustres.

Il gagna beaucoup de bien : il tenoit table ouverte

pour ses amis, & sur-tout pour ses confreres. Il étoit estimable par sa conduite, & rempli d'érudition. Une grande mémoire & de la vivacité, une conversation pleine d'agréments & de saillies, le faisoient rechercher par les personnes les plus distinguées de son temps. Mais l'envie vint troubler son bonheur. On tâcha de noircir ses mœurs; on fit plus, on attenta à ses jours. Le premier peintre de la cour de Frise, où Baan s'étoit rendu pour faire les portraits du prince & de la princesse, conçut une telle haine contre lui, qu'il résolut de le tuer. Dans ce dessein, il fit le voyage de la Haye, séjour ordinaire de notre artiste; mais, comme il ne lui étoit pas possible d'exécuter son dessein dans la rue, parce que Baan étoit toujours accompagné d'un gros chien, il alla le trouver dans sa maison, le pria de lui faire voir ses tableaux; &, pendant que Baan les lui montroit, il voulut le percer d'un coup de poignard. Heureusement, un ami de Baan étant entré dans le moment que l'assassin levoit la main, ce meurtrier effrayé ne put exécuter son crime; il s'enfuit, & on ne put s'en saisir. Baan est, dans son genre, un des bons peintres que la Hollande ait produits. Il y a peu de cours qui n'aient quelques portraits de sa main. Il eut un fils, nommé Jacques, qui s'exerça aussi dans la peinture avec succès, & qui mourut âgé de vingt-sept ans.

BACHELIER, (*Nicolas*) sculpteur & architecte, né à Toulouse, dans le seizieme siecle, d'une famille originaire de Lucques. Il apprit à Rome les principes de la sculpture & de l'architecture sous le célebre Michel-Ange. Muni de connoissances solides, il revint dans sa patrie, en bannit la maniere gothique qui avoit dégradé les arts jusqu'alors, & fit régner à la place le bon goût. Il paroît cependant que ce bon goût ne s'établit que difficilement, & que même, après la mort de cet artiste, quelques-uns de ses concitoyens n'y étoient pas encore formés. Ils eurent la mal-adresse de faire dorer la plus grande partie de ses

ouvrages de sculpture; ce qui leur a ôté cette grace & cette délicatesse que cet habile homme leur avoit donnée. On les voit encore aujourd'hui dans plusieurs églises de Toulouse; &, tels qu'ils sont, ils sont toujours l'admiration des connoisseurs.

BACICI, (*Jean-Baptiste* GAULI, *surnommé le*) peintre, né à Genes en 1639, mort à Rome en 1709. Dans le temps qu'il étoit encore à l'école de Borgonzone, il apperçut un jour une galere prête à conduire à Rome l'envoyé de la république : il demanda au capitaine la permission d'y entrer; elle lui fut refusée : il s'adressa à l'envoyé lui-même, qui le mit au nombre de ses domestiques. Bacici pouvoit avoir alors quatorze ans. Dès qu'il fut arrivé à Rome, son bonheur voulut qu'il eût occasion de faire connoissance avec le Bernin, chez un marchand de tableaux, qui l'avoit pris dans sa maison. Ce grand artiste, frappé des talents que le jeune homme annonçoit, eut soin de sa fortune, & lui donna des conseils pour son art. Bacici en profita avec avantage. Bientôt il acquit une grande réputation. On le chargea de plusieurs grands ouvrages qui lui mériterent les suffrages publics : on peut mettre de ce nombre la coupole du Jesus à Rome, qu'on ne sçauroit assez admirer.

Ce peintre travailloit avec une facilité singuliere; on auroit dit que sa main suivoit l'impétuosité de son génie. Des idées grandes, hardies, & peut-être bizarres, des figures qui ont un relief étonnant, un bon coloris, une grande intelligence dans les raccourcis, mais beaucoup d'incorrection dans le dessin, & un mauvais goût dans les draperies; tels sont les caracteres distinctifs des ouvrages de Bacici, lorsque son imagination avoit le plus de force; car les derniers qu'il a faits ne sont pas si estimés. On convient cependant que ses portraits sont exempts de toutes sortes de reproches. Il vint à bout de faire celui d'un homme mort depuis vingt ans. Après avoir crayonné d'abord un portrait d'imagination, il le réforma peu-à-peu,

suivant les avis de ceux qui avoient vu la personne vivante; & il réussit enfin à le rendre très-ressemblant.

Cet artiste avoit droit d'aspirer au bonheur. Recherché à cause de son talent, il l'étoit peut-être davantage à cause des graces qu'il sçavoit répandre dans la conversation; mais un trait funeste, échappé à la vivacité de son caractere, troubla le repos de ses jours. Il donna un soufflet à son fils en présence de ses camarades: outré de cet affront, le jeune homme alla se précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le pere inconsolable, au point que de quelque temps il lui fut impossible de s'occuper de son art. Le roi possede un de ses tableaux, représentant la prédication de S. Jean. Il y en a un autre au Palais-Royal, dont le sujet est un jeune homme jouant du luth. On voit quelques portraits gravés d'après ce maître. Jean Odazzi fut son éleve.

BACKER. On connoît plusieurs peintres de ce nom, dont on trouve des notices dans l'ouvrage de M. Descamps. Nous ferons seulement mention de Jacques Backer, né à Harlingen, ville de Frise dans les Provinces-Unies, en 1608, & mort, en 1641, à Amsterdam où il avoit presque toujours demeuré. Le talent de ce peintre étoit pour le portrait. Il avoit une si grande facilité, qu'une femme étant venue de Harlem à Amsterdam, remporta son portrait fait jusqu'aux genoux dans la même journée. Cependant on a de lui quelques tableaux d'histoire qui sont estimés. On voit sur-tout dans l'église des Carmes, à Anvers, un tableau qui représente le jugement dernier, & qui est bien composé, bien dessiné & bien colorié. Ce peintre dessinoit parfaitement le corps des femmes; aussi ses dessins sur du papier bleu, au crayon noir & blanc, sont très-recherchés par les amateurs, & se vendent fort cher.

BACKHUYSEN, (*Louis*) peintre, né à Embden en 1631, mort à Amsterdam en 1709. Il étoit fils d'un secrétaire des Etats, & tint la plume sous son pere jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il fit alors quelques essais de

de dessin, & copia à la plume des vaisseaux, d'après ceux qu'il voyoit dans le port d'Amsterdam. Quoiqu'il n'eût jamais appris à dessiner, il y réussit si bien, que dans peu il acquit une réputation assez grande, pour qu'on lui payât jusqu'à cent florins un de ses dessins. On lui conseilla d'apprendre à peindre. A force de soins & d'applications, il apprit, ou plutôt il devina les secrets de la peinture, qu'il mit en pratique avec le plus grand succès. Le genre qu'il avoit embrassé étoit celui des marines & des tempêtes. Plus d'une fois il s'est exposé à de grands dangers, pour mieux saisir la nature. Lorsqu'il y avoit quelque orage sur mer, il entroit dans une chaloupe ; &, se faisant conduire dans l'endroit où il pouvoit le mieux considérer les flots irrités, & les changements que les tempêtes produisent dans l'air & dans l'eau, il faisoit ses esquisses. A peine débarqué, il couroit à son attelier, sans parler à personne & sans se distraire ; il peignoit tout de suite ce qu'il venoit de voir, & il le rendoit si vivement, que le spectateur en étoit saisi de crainte.

On remarque dans ses tableaux que sa couleur est excellente, & sa touche très-propre à imiter les eaux & leur agitation. Il sçavoit à fond la construction des vaisseaux & des manœuvres différentes. Ses ciels sont légers & variés à l'infini. En un mot, c'est un peintre dont les ouvrages seront toujours estimés en tout temps, comme ils le furent pendant sa vie. Ils eurent tant de vogue, que les princes les firent acheter fort cher ; & les bourgue-maîtres d'Amsterdam, lui ayant fait peindre une grande marine qu'ils lui payerent treize cents florins, sans compter une gratification considérable, trouverent ce tableau si parfait, qu'ils le jugerent propre à être envoyé en présent à Louis XIV, qui en fut lui-même très-content, & qui le fit placer au Louvre. On ne conçoit pas comment Bachhuysen a pu trouver le temps de faire un si grand nombre de tableaux : il étoit sans cesse occupé à enseigner l'art d'écrire, qu'il possédoit dans la plus haute perfection. On ajoute même qu'il est l'inventeur d'une nouvelle mé-

thode qui sert encore de regle. Il a fait aussi un assez grand nombre de planches gravées à l'eau-forte ; & comme il aimoit passionnément la poésie, il étoit en relation avec les meilleurs poëtes de sa nation.

M. Descamps rapporte un trait assez singulier du sang-froid de cet artiste. Un usage, dit-il, assez établi à Amsterdam, est de présenter un verre de vin à ceux qui sont priés d'assister aux enterrements. Backhuysen, peu avant que de mourir, avoit été chez son marchand de vin goûter du meilleur. Il en avoit fait mettre en bouteilles, qu'il scella de son cachet. Il prescrivit, par son testament, qu'il fût conservé, & que ce qui suit fût exécuté. Il avoit mis dans une bourse autant de pieces de monnoie, de la valeur d'un florin, qu'il avoit vécu d'années ; il avoit encore fait une liste des amis qu'il invitoit à son enterrement : il les prioit de dépenser avec joie l'argent qu'il leur laissoit, & de boire son vin d'aussi bon cœur qu'il le leur donnoit : c'étoit là sa derniere volonté. Cette gaieté caractérise une ame courageuse ; & elle est d'autant plus surprenante, qu'il souffroit depuis long-temps des maux très-aigus de la gravelle & de la pierre, auxquels enfin il succomba, âgé de soixante-dix-huit ans. On voit ses principaux ouvrages dans les Paysbas.

BACON, (*Roger*) célebre religieux Anglois, de l'ordre de S. François, né en 1214, mort à Oxford en 1292. Il fut lié avec tous les sçavants de son temps, & il excelloit dans la chymie, dans la perspective & dans les méchaniques. Il fit dans toutes ces sciences un grand nombre de découvertes utiles. Le desir de s'instruire le porta à apprendre le grec & l'arabe, & à lire quantité de livres écrits dans ces langues. Doué d'un génie digne d'un meilleur temps, il comprit bientôt qu'on avoit entiérement manqué la vraie route, pour faire quelques progrès dans la philosophie naturelle. Il conseilla fortement les mathématiques, seules capables, avec l'expérience, de porter le flambeau

dans la recherche des secrets de la nature. On le voit se plaindre, en divers endroits de ses écrits, de l'oubli presque général où elles étoient ensevelies.

On sçait que Bacon avoit embrassé, à un âge déja mûr, la regle de l'Observance, dans l'espérance qu'il pourroit se livrer plus librement à l'étude dans la tranquillité du cloître, qu'au milieu du monde, où son peu de fortune l'eût obligé à choisir quelque profession incompatible avec son goût. Mais il se trompa, & cette démarche empoisonna sa vie de beaucoup d'amertumes. Aristote, &, qui pis est, Aristote défiguré par les Arabes, enrichi des visions creuses de leurs commentateurs, régnoit seul despotiquement dans les écoles. Bacon, qui avoit goûté la vérité dans les mathématiques, désapprouva hautement une maniere si déraisonnable de philosopher, & souleva par-là tous les esprits contre lui. Les philosophes de son ordre, le plus fertile de tous en subtiles dialecticiens, c'est-à-dire, en hommes habiles à disputer pour ou contre sans aucun avantage pour la vérité, ne purent souffrir sa liberté à fronder leur méthode & leur philosophie. Divers secrets naturels, à l'aide desquels il opéroit des choses extraordinaires, servirent de moyen pour le perdre. On le condamna dans un chapitre général, & on lui défendit d'écrire. On le renferma enfin dans une prison, où on le détint long-temps à différentes reprises. Il ne fut élargi que dans une extrême vieillesse, à la sollicitation de quelques personnes puissantes.

Quelques auteurs ont prétendu, fondés sur un passage de son livre intitulé *Opus majus*, qu'il étoit l'inventeur du télescope; ou des lunettes à longue vue; ils ont même voulu que ce soit le merveilleux de cet instrument qui l'ait fait passer pour magicien; mais d'autres, & M. Smith sur-tout, prouvent que c'est légérement qu'on fait honneur de cette invention à Bacon. Tout ce qu'on peut lui accorder, selon eux, c'est qu'il a prévu que des milieux figurés d'une certaine maniere, & disposés convenablement entre l'œil & l'objet, pourroient augmenter l'angle visuel, & con-

ſéquemment l'apparence de cet objet. Mais dans aucun de ſes écrits on ne trouvera les ſolides principes de l'augmentation de grandeur que produiſent les téleſcopes.

On ſeroit un peu plus fondé à lui faire honneur de l'invention des verres lenticulaires ſimples ; cependant M. Smith la lui refuſe encore, ſur des raiſons qui paroiſſent également ſolides. Une connoiſſance qu'on peut attribuer à Bacon avec plus de fondement, eſt celle de la poudre à canon : il décrit bien nettement ſa compoſition, & le bruit qu'elle produit lorſqu'elle s'enflamme. Mais M. Plot donne à cette découverte une plus grande antiquité ; & il ſoupçonne que Bacon a tiré ce qu'il dit à ce ſujet d'un auteur Grec antérieur, nommé Marc, dont Méad poſſédoit l'ouvrage, intitulé *de Compoſitione ignium*. On ne ſçauroit en effet trouver aucune part la poudre à canon plus clairement décrite qu'elle l'eſt chez ce Grec. La doſe de chacun des ingrédients y eſt énoncée avec la même préciſion que dans nos formules d'ordonnances de médecine. On s'en ſervoit alors pour faire des fuſées volantes & des pétards, qu'on y voit auſſi clairement décrits.

On a encore attribué à Roger Bacon d'avoir fabriqué une tête d'airain qui répondoit aux queſtions qu'on lui faiſoit ; ce qui n'a pas peu contribué à le faire paſſer pour un magicien auprès du vulgaire. Mais les gens ſenſés ne verront en cela qu'un tour de ſubtilité, ou quelque automate ingénieux qui ſurprit les contemporains de Bacon, & qui a donné lieu à cette fable. Dans le langage de ces temps ignorants & ſi amateurs du merveilleux, avoir été ſorcier, ou avoir fait des figures volantes & parlantes, c'eſt avoir eu quelque ſecret naturel, ou avoir fait quelque machine ſort étonnante pour lors, quoique peut-être elle ne nous ſurprît pas beaucoup aujourd'hui.

I. BADIUS-ASCENSIUS, (*Joſſe*) célebre imprimeur de Paris, dans le quinzieme ſiecle. Il étoit né au château d'Aſch dans le territoire de Bruxelles, d'où il tira ſon ſurnom d'*Aſcenſius*. Il étudia d'abord dans ſa jeu-

nesse à Bruxelles, à Gand, & enfin dans l'université de Ferrare sous le célebre Baptiste Guarini, & se rendit très-habile dans les langues grecque & latine. Il alla ensuite à Lyon, où il enseigna publiquement ces deux langues. Il fut, dans cette ville, correcteur de l'imprimerie de Jean Trechsel, & mit au jour plusieurs ouvrages, dont quelques-uns étoient de sa composition, tels que *Sylva moralis contra vitia*, epigramm. lib. 1; *Navicula stultarum mulierum; Vita Thomæ à Kempis*, &c. Il publia aussi différents Commentaires sur la plûpart des auteurs classiques, & des autres auteurs latins, comme Horace, Juvénal, Martial, Lucrece, Séneque, Saluste, Valere Maxime, Quintilien, Aulu-Gelle, &c. Il imprima lui-même tous ces commentaires *in-folio*, avec beaucoup d'élégance & d'exactitude.

Après la mort de Jean Trechsel, dont il avoit épousé la fille, il vint à Paris, vers l'an 1499. Il y imprima le *Philobiblion* de Richard Bury, grand-chancelier d'Angleterre, évêque de Durham, fondateur de l'université d'Oxford, vers le milieu du quatorzieme siecle, & grand protecteur des sciences. Ce livre lui fut envoyé par le docteur Bureau, évêque de Sisteron, & confesseur du roi. C'est le premier ouvrage qui soit sorti de ses presses à Paris. Josse Badius commença d'imprimer seul & pour son compte vers l'an 1495, dans le même temps que le célebre Alde Manuce entroit dans la même carriere à Venise. Celui-ci s'attacha particuliérement à publier les auteurs grecs; & Badius, de son côté, se consacra entiérement à l'édition des auteurs latins. On ne connoissoit point alors d'imprimeurs plus sçavants & plus habiles dans leur art. Badius s'appliqua sur-tout à donner des éditions correctes. En 1516, il publia le *Jean Major in quartum sentent.* dont l'*errata* ne contenoit que cinq fautes. Sa devise étoit l'attirail d'une imprimerie, avec ces mots: *Prelum Ascensianum.*

Il maria ses trois filles à trois des plus célebres imprimeurs de Paris; à Robert Etienne, Michel Vascosan, & Jean de Roigny. Celui-ci prit la devise de son

beau-pere, & lui succéda dans son imprimerie. De Roigny s'acquit beaucoup de réputation, & se distingua par l'élégance & l'exactitude d'un grand nombre d'éditions qui sortirent de ses presses. Badius mourut à Paris en 1535. On dit que c'est le premier imprimeur qui introduisit en France l'usage des caracteres ronds, vers l'an 1500, & que jusqu'alors on n'en avoit eu que de gothiques: c'est une erreur, puisque les premiers livres, imprimés en Sorbonne par Ulric Géring, en 1469 & 1470, sont en caracteres ronds.

II. BADIUS, (*Conrard*) fils du précédent. Il fut aussi habile imprimeur, & homme de lettres. Il exerça d'abord sa profession à Paris, d'où il se retira ensuite à Geneve, pour y pratiquer avec plus de liberté la religion prétendue Réformée qu'il avoit embrassée. Il y donna, avec Robert Etienne qui s'y retira aussi trois ans après, plusieurs éditions. Conrard n'avoit point dégénéré de ces premiers imprimeurs, qui allioient à leur art beaucoup d'érudition, & une parfaite connoissance des langues. Ce fut lui qui traduisit l'*Alcoran des Cordeliers*, autrement intitulé: *Recueil des plus notables Bourdes & Blasphêmes impudents de ceux qui ont osé comparer S. François à Jesus-Christ; tiré du grand livre des Conformités, jadis composé par frere Barthelemi de Pise, Cordelier en son vivant: parti en deux livres. Nouvellement y a été adjoutée la figure d'un arbre contenant, par branches, la conférence de S. François à Jesus-Christ: le tout nouveau, revu, & corrigé.* Conrard composa encore en vers françois *les Vertus de notre maître Nostradamus*, ouvrage qu'il imprima lui-même en 1562; & en 1561 le *Nouveau Testament françois*, qui faisoit la seconde partie de la bible françoise, imprimée à Geneve par Rebul. On ignore le temps précis de la mort de Conrard Badius: mais deux épitaphes, l'une grecque, & l'autre latine, dont Henri Etienne, son neveu, honora sa mémoire en 1566, prouvent du moins qu'il ne vivoit plus alors. On ne sçauroit dire positivement non plus s'il a été marié, ou non. Ce

qui pourroit déterminer pour l'affirmative avec assez de vraisemblance, c'est qu'on connoît un autre Conrard Badius, qui pourroit bien être son fils, vu l'usage assez ordinaire de donner aux fils aînés le nom de leurs peres. Ce dernier Badius étoit ministre des Réformés à Orléans en 1562, où il mourut, cette même année, de la peste, qui y fit alors de grands ravages.

BAÏF, (*Jean-Antoine*) musicien & poëte, né à Venise en 1532, mort à Paris en 1592. Il étoit fils naturel de Lazare Baïf, gentilhomme Angevin, ambassadeur de France à Venise, & d'une demoiselle Vénitienne. On sçait qu'il s'est rendu ridicule, en essayant d'introduire dans la poésie françoise la cadence & la mesure des vers grecs & latins. Mais il conçut un projet qui auroit été infiniment plus utile, s'il avoit eu lieu plus long-temps. Baïf joignoit à l'amour pour la poésie mesurée, celui de la musique : c'est ce qui lui fit naître la pensée d'établir à Paris une académie où l'on cultiveroit l'une & l'autre. Il en obtint les lettres-patentes; & cet établissement se fit dans une maison qu'il avoit au fauxbourg Saint-Marcel. C'est la premiere idée qu'on ait eue d'une académie de musique. On y faisoit des concerts qui y attiroient les personnes de la plus grande distinction. Charles IX, qui aimoit la musique, & qui chantoit bien, s'y rendoit une fois la semaine. Henri III les honora aussi de sa présence; mais les guerres civiles & la mort de Baïf mirent en déroute cette société académique, qui ne fut rétablie, ou, pour mieux dire, créée de nouveau & perfectionnée que sous le regne brillant de Louis XIV.

BAILLU, (*Pierre de*) graveur du dernier siecle, naquit à Anvers, où il apprit les éléments de son art. Il se rendit ensuite en Italie pour se perfectionner dans le dessin. Les estampes qu'il fit, tant dans ce pays qu'après son retour dans sa patrie, le font regarder comme l'un des meilleurs graveurs de son temps. On a de lui plusieurs estampes, & sur-tout

des portraits d'après Vandick, que l'on estime beaucoup.

BALDINI, (*Baccio*) orfevre & graveur, né à Florence, vivoit dans le quinzieme siecle. Il étoit contemporain de Masso Finiguera, qui trouva le secret des estampes en 1460. Dès qu'il eut vu les premieres, il se mit à graver à son tour, & en fit paroître qui étoient bien plus parfaites que celles de l'inventeur lui-même, parce qu'il se servoit des dessins de Sandro Boticelli.

BALECHOU, (*Nicolas*) graveur, né à Arles en Provence, mort à Avignon en 1765. Ce célebre artiste vint à Paris fort jeune, & ne tarda pas à se concilier l'estime des connoisseurs. Chargé de graver le portrait du roi de Pologne, pere de feue madame la dauphine, il s'étoit engagé à ne tirer aucune épreuve de cette planche qui est un de ses chefs-d'œuvre; mais il manqua à sa parole; car, non content de s'en réserver quelques estampes pour distribuer gratuitement comme les artistes sont dans l'usage de faire, il en fit tirer un grand nombre, & il les vendit, avant même que la planche fût rendue à sa destination. Il expia son infidélité par un exil de sa patrie, prolongé pendant tout le cours de sa vie. On a encore de lui plusieurs estampes fort recherchées, où il a sçu allier, avec tout l'art & l'intelligence possibles, la pureté du burin au pittoresque de l'eau-forte.

Son burin, quoiqu'élégant, précis, correct, avoit toutefois un peu de dureté. Ce défaut paroît moins sensible dans la *Tempête* qu'il a gravée d'après le célebre M. Vernet, & que l'on regarde comme une de ses plus riches compositions. Toute la vérité du tableau est rendue; c'est la nature saisie & fixée. Il a gravé deux autres marines d'après le même peintre; elles sont connues sous le nom du *Calme* & des *Baigneuses*. Les connoisseurs auroient desiré que, dans ce dernier sujet, l'auteur, moins esclave de la pureté de son burin, eût rendu d'un style plus moëlleux le

coloris des chairs, qui paroît généralement un peu noir. Mais un ouvrage dans lequel disparoît absolument cette touche un peu dure que l'on reproche à Balechou, c'est la belle planche de sainte Genevieve, qu'il a gravée d'après Carle Vanloo. Rien n'approche de la douceur & de l'élégance de cette production qui réunit tous les suffrages; c'est le dernier ouvrage de cet artiste estimable.

I. BALETTI, (*Joseph*) dit *Mario*, acteur né à Munich, mort en 1762, fut amené à Paris en 1716, lorsque M. le duc d'Orléans, régent, voulut rétablir la comédie Italienne dans cette capitale. Il y joua les rôles d'Amoureux avec intelligence. En 1720, il épousa Jeanne-Rose Bénozzi, connue sous le nom de Silvia, qui suit.

II. BALETTI, (*Gianetta-Rosa* BÉNOZZI) dite *Silvia*, actrice, née à Toulouse, de parents Italiens, morte à Paris en 1758. Elle vint fort jeune à Paris en 1716, & y épousa Joseph Baletti, dit *Mario*. Pendant quarante-deux ans, elle a joué sur le théâtre Italien les rôles d'Amoureuse avec des applaudissements & un succès toujours soutenus. Formée par les graces, elle avoit un goût sûr, une déclamation aisée, & une intelligence supérieure. Sa mort excita les regrets du public. Elle eut un frere, appellé Bonaventure Bénozzi, qui débuta par les rôles de Scaramouche, dans *Colombine Avocat pour & contre*, & qui fut reçu au théâtre Italien, sur lequel il joua depuis le rôle de Docteur.

III. BALETTI, (*Louis*) acteur, fils des précédents, fut reçu à la comédie Italienne pour la déclamation, & pour la danse dans laquelle il excelloit. Le jour qu'il débuta dans le *Petit-Maître amoureux*, où il faisoit le rôle qui donne le titre à cette piece, la demoiselle Silvia, sa mere, fit au parterre un compliment ingénieux, qui fut fort applaudi. Le jeune acteur, auquel on trouva beaucoup de dispositions, ne le fut pas moins, & il fut reçu en 1744. Il est mort depuis peu d'années.

BALLIN, (*Claude*) orfevre, né à Paris en 1625, mort dans la même ville en 1678. Cet artiste, un des plus célebres de son siecle, étoit fils d'un riche orfevre dont il embrassa la profession. Il commença d'abord à étudier le dessin, en copiant les tableaux du célebre Poussin, & en s'exerçant dans les académies que plusieurs particuliers tenoient alors chez eux : car alors l'académie de peinture & de sculpture, & la manufacture royale des Gobelins, n'étoient pas encore établies. Le jeune Ballin travailloit en même temps à des ouvrages d'orfévrerie. Il y acquit une si grande habileté, que, n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, il fit quatre grands bassins d'argent, de soixante marcs chacun, sur lesquels étoient représentés les quatre âges du monde. Ces sujets, qui fournissent par eux-mêmes de grandes idées, furent traités d'une maniere supérieure, & mis dans leur véritable jour. Toutes les beautés de l'art paroissent y être épuisées. Ces quatre bassins furent achetés par le cardinal de Richelieu, qui voulut avoir quatre vases à l'antique du même dessin, pour les accompagner & pour rendre l'assortiment complet.

La réputation de Ballin, établie par tous les beaux ouvrages qui sortirent de ses mains, entr'autres, par des bas-reliefs d'argent, où il cisela les songes de Pharaon, qui sont d'une beauté admirable, lui mérita l'honneur de faire la premiere épée d'or émaillé & le premier hausse-col que Louis XIV ait portés. Il fit aussi le chef de S. Remi, que ce prince donna à l'église de Reims le jour de la cérémonie de son sacre. On voit sur le maître-autel de l'église de Notre-Dame de Paris six chandeliers d'argent, la croix, & un soleil de cinq pieds & demi de haut, qui est le premier & le seul traité historiquement, ainsi qu'un lampadaire d'argent qui est devant la chapelle de la Vierge.

Nous ne finirions pas, si nous voulions citer ici tous les autres ouvrages de Ballin, qui se trouvent dans plusieurs églises de Paris, dans l'abbaye de Saint-Denis, à Pontoise, &c. Ceux qu'il fit pour le roi ne sub-

sistent plus malheureusement. Les tables d'argent, les guéridons, les candélabres, les vases, &c. furent sacrifiés & fondus, pour fournir aux dépenses de la guerre qui finit par la paix de Riswick. Il ne nous reste que les dessins faits par Launai, orfevre & habile dessinateur, avant qu'on fondît ces ouvrages. Pour récompenser le mérite & les talents de Ballin, Louis XIV lui donna la direction du balancier des médailles & des jettons, vacante, en 1672, par la mort de Varin. Il montra dans ces petits ouvrages la même délicatesse qu'il avoit fait paroître dans les grands. On peut dire qu'il a porté la beauté de son art à un degré de perfection où personne avant lui n'étoit peut-être jamais arrivé. Il avoit un discernement juste pour prendre ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité, & un génie tout particulier pour y ajouter, de son invention, des graces & des beautés qu'on n'avoit pas encore reconnues.

BALTAZARINI, surnommé *Beaujoyeux*, musicien, vint de l'Italie à Paris, sa patrie, avec une bande de violons dont il étoit le chef. Ce fut le maréchal de Brissac, gouverneur du Piémont, qui les envoya au roi Henri III. Baltazarini fut extrêmement goûté à la cour : on n'y avoit encore vu personne qui jouât aussi bien du violon. Il se rendit aussi recommandable par ses inventions de ballets, de musique, de festins & de représentations. Il composa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuse avec mademoiselle de Vaudemont, sœur de la reine, qui fut représenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé sous le titre de *Ballet comique de la Reine*. Cet artiste obtint, en récompense de ses talents, la charge de valet-de-chambre de la reine-mere & de Henri III. On doit ajouter qu'il se faisoit aider pour la composition des chants, par Beaulieu & Salomon, maîtres de musique du roi. La Chenaye, aumônier du prince, lui faisoit des vers, & Patin, peintre, se mêloit des décorations. On voit que c'étoit une foible ébauche de nos opéra.

BALTEN, (*Pierre*) peintre d'hiſtoire & de payſage, né & mort à Anvers, floriſſoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle. On dit que ſa maniere approchoit aſſez de celle de Pierre Breughel, qu'il touchoit avec beaucoup de goût les petites figures, & qu'il peignoit bien à gouaſſe. Dans l'une & l'autre maniere, on admire ſa grande facilité. Ayant été appellé à la cour de l'empereur, il reçut ordre de faire un tableau qui repréſentât une multitude de perſonnes aſſemblées au choix du peintre. Balten prit pour ſujet S. Jean prêchant dans le déſert; & il raſſembla ſur ſon tableau un grand nombre d'auditeurs qui paroiſſoient fort attentifs, & tous les yeux fixés ſur la figure principale. Ce tableau fut applaudi; l'empereur le trouva digne des talents de l'artiſte, auquel, par un caprice dont on ignore le motif, il ordonna d'effacer la figure de ſaint Jean, & de lui ſubſtituer un éléphant. Balten obéit; & cet éléphant peint produiſit l'effet le plus ſingulier; car ce changement imprima une toute autre eſpece de paſſion ſur le viſage des auditeurs, qui, au lieu de cette attention mêlée de reſpect, qu'ils paroiſſoient auparavant avoir pour le prédicateur, ne montroient plus qu'un étonnement ſtupide à l'aſpect de l'éléphant. Un artiſte éclairé, à qui nous avons communiqué cet article, nous a dit qu'il falloit d'abord nier le fait, ou convenir tout au plus que le tableau étoit mal exécuté; ce qui paroît effectivement très-vraiſemblable.

BAMBOCHE, (*Pierre* DE LAAR, *dit*) peintre & graveur, né en 1613, à Laar, village près de Narden en Hollande, mort à Harlem en 1675. Quoiqu'il n'ait peint qu'en petit, il s'eſt fait un nom très-célebre, & qui peut aller de pair avec les artiſtes du premier ordre. Il fit un long ſéjour à Rome; & ce fut là que ſon goût ſe perfectionna. Les Italiens l'appellerent *Bamboʒo*, *Bamboche* en francois, à cauſe de la difformité de ſa figure. Il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée dans les épaules. Mais il étoit bien dédommagé de ces défauts extérieurs, par

les qualités de son esprit rempli de saillies, & sur-tout par un fonds inépuisable de gaieté. Il tiroit même parti de la conformation ridicule de son corps, pour divertir ses meilleurs amis, le Poussin, Claude le Lorrain, Sandrart, &c. Il étoit d'ailleurs un des plus grands musiciens de son temps. Il touchoit très-bien des instruments à corde.

On n'auroit jamais cru que cet homme si plaisant, & bouffon même, dût finir ses jours dans les accès de la mélancolie la plus noire. On raconte diversement ce qui y donna lieu. Les uns disent qu'il mourut de chagrin, pour avoir vu préférer les ouvrages de Wouwermans aux siens; les autres prétendent que, parvenu à l'âge de soixante ans, ses infirmités augmenterent si considérablement, que l'on vit l'enjouement de ce peintre se changer en tristesse. Insupportable à lui-même, il le devint à tout le monde. Sa mauvaise constitution fut cause d'une oppression qui le conduisit au tombeau. Enfin quelques auteurs, tels que Florent le Comte, disent qu'il se précipita dans un puits, poursuivi par l'idée d'un crime qu'il avoit commis à Rome. Il étoit, ajoutent-ils, avec quelques amis Hollandois dans une maison placée sur le bord du Tibre; &, comme ces jeunes gens étoient Protestants, ils ne faisoient point difficulté de manger de la viande en carême: mais un ecclésiastique les ayant surpris plusieurs fois, & leur ayant fait des remontrances qui furent toujours inutiles, les menaça enfin de les déférer à l'inquisition. Ces jeunes gens indignés, & échauffés par le vin, jetterent le prêtre dans la riviere.

Heureusement pour Bamboche ce crime est supposé. Florent le Comte est le premier qui en ait fait mention, & il ne cite aucune autorité. On sçait d'ailleurs que, peu exact sur ce qu'il a écrit des peintres Flamands, il a souvent rapporté des histoires fondées sur des bruits vagues, & qui ne sont rien moins que vrais: d'ailleurs, ce crime atroce répugnoit trop au caractere doux & honnête de notre artiste. Sandrart, son contemporain, se contente de dire, en parlant de sa

mort, que cet homme pieux & admirable fut tiré du trouble temporel pour passer à un *repos éternel*. Parleroit-on ainsi de la mort d'un homme qui se seroit jetté dans un puits par désespoir?

Bamboche à donné son nom à un genre fort connu & fort estimé dans la peinture. On appelle *bambochades* ces tableaux agréables qui représentent des scenes gaies & champêtres, des foires, des tabagies, des jeux d'enfants, &c. Il a sçu enrichir ses tableaux de débris d'architecture. Un grand nombre de figures, de chevaux & d'autres animaux, s'y trouvent par-tout agréablement dispersés: un dessin fin & correct, une couleur vigoureuse & naturelle, une variété singuliere, font le mérite rare de ses ouvrages. Il avoit l'imagination si vive, qu'il lui suffisoit d'avoir vu les objets une seule fois, pour les peindre comme s'il les avoit eus devant lui. Les Italiens disoient qu'il avoit représenté plus souvent des vues de mémoire, que d'après le naturel. Lorsque Bamboche commençoit un tableau, il restoit quelque temps à penser devant son chevalet, ou bien il jouoit quelques airs sur son violon, sans parler à personne; il prenoit ensuite son crayon; &, après quelques traits placés çà & là, il se mettoit à peindre avec tant de facilité, que ce tableau se trouvoit fait tout de suite. On doit à cet heureux talent de se tout représenter, la fécondité & l'exactitude de ses tableaux: ce qu'il avoit sur-tout d'admirable, étoit de sçavoir rendre avec tant de précision & de jugement les différentes constitutions de l'air, & ce que les vapeurs qui s'y élevent ou se raréfient peuvent indiquer sur le soleil levant, son couchant ou son midi, qu'on ne sçauroit s'y méprendre. On voit, dans la collection du Roi & dans celle du Palais-Royal, plusieurs tableaux de ce maître. On a beaucoup gravé d'après lui; & il a gravé lui-même à l'eau-forte.

BANDINELLI, (*Baccio*) peintre & sculpteur, né à Florence en 1487, mort dans la même ville en 1559. Cet artiste, fils d'un orfevre, étudia la peinture sous

Jean-François Rustico, ami de Léonard de Vinci, & il parvint à être un très-grand dessinateur dans le goût de Michel-Ange ; mais les défauts de son coloris rendirent ses tableaux peu agréables. Dégoûté de cet art, il se livra tout entier à la sculpture, dans laquelle il s'est fait une grande réputation. On a de lui des morceaux admirables, particuliérement une copie du fameux Laocoon : elle devoit être envoyée en France ; mais le Pape Clément VII, frappé de sa beauté, envoya en échange des statues antiques à François I, & fit mettre cette copie dans le jardin de Médicis à Florence, où elle n'est pas moins admirée que l'original qui est au *Belvédere* à Rome. On fait aussi beaucoup de cas d'une descente de croix en demi-relief, que Bandinelli présenta à Charles-Quint, à son passage à Genes. Cet empereur lui donna, pour le récompenser, une commanderie de l'ordre de S. Jacques. Cet artiste avoit beaucoup de présomption. Ennemi de Michel-Ange, il se mettoit au-dessus de lui, ou tout au moins à ses côtés. Il est vrai que les suffrages des amateurs étoient bien capables d'entretenir son orgueil.

I. BARBOU, (*Jean*) imprimeur, vivoit à Lyon vers le milieu du seizieme siécle. Il donna, en 1539, les œuvres de Clément Marot, *in-8°* petit format. L'auteur présida lui-même à cette édition très-correcte, qui est en lettres italiques. On la reconnoît aisément par cette devise en tête, *Mort ni mord ;* & par la traduction françoise que la belle Aubella a faite d'une épigramme latine de Barbou.

II. BARBOU, (*Hugues*) imprimeur, étoit fils du précédent. On ignore les raisons qui l'engagerent à quitter Lyon pour se retirer à Limoges, où, en 1580, il donna une très-belle édition, en caracteres italiques, des *Epîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections & les notes de Siméon du Bos, lieutenant général de Limoges. Les connoisseurs font grand cas de cette édition. L'emblême des Barbou, est-il dit dans le *nou-*

veau Dictionnaire historique, qui nous sert de guide pour ces deux articles que nous n'avons pu trouver ailleurs, étoit une main tenant une plume, & un épi d'orge surmonté d'un croissant : leur devise étoit, *Meta laboris honor.* Leurs descendants, qui continuent encore aujourd'hui l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès, & à Limoges, & à Paris, ont toujours conservé l'un & l'autre. Les Barbou établis à Paris ornent depuis plus de vingt ans nos bibliotheques, par les magnifiques éditions qu'ils publient des anciens auteurs Latins, & de quelques poëtes modernes qui ont écrit, soit en latin, soit en françois : telle est, entr'autres, la belle édition de *Malherbe.* On admire encore *l'Anthologie françoise*, ou *Chansons choisies*, 1765, ouvrage remarquable par la beauté des caracteres, du papier, & par la musique que le célebre Fournier le jeune a gravée.

BARENT, *ou* BARENTSEN, (*Thierry*) peintre, né à Amsterdam en 1534, mort dans la même ville en 1592. Il étoit fils de Barent *le Sourd*, qui lui donna les premiers principes de la peinture ; mais le jeune Barent ne parvint à la perfection de son art que par les leçons du célebre le Titien. Une figure aimable, les talents de la musique & l'étude des belles-lettres, dans lesquelles il avoit fait de grands progrès, lui attirerent l'amitié de ce grand peintre, qui le reçut chez lui avec la tendresse d'un pere, & qui se plut à lui dévoiler les secrets de son art. Après sept années de séjour en Italie, Barent revint à Amsterdam, & y épousa une demoiselle alliée aux principales maisons de cette ville. Il s'adonna principalement au portrait, qu'il composoit d'une grande maniere & dans le goût du Titien. Il traita cependant les sujets d'histoire avec succès. On voit, à Amsterdam, une Judith qu'on regarde comme son chef-d'œuvre : la légéreté de sa touche s'y fait admirer. On voit aussi, à Gouda, une naissance de Notre-Seigneur, composée & peinte dans le goût des grands maîtres d'Italie.

BARIER, (*François-Julien*) graveur ordinaire du Roi, en pierres fines, né à Paris en 1680, mort dans la même ville en 1746. Son pere ne pensoit à faire de lui qu'un orfevre & un peintre en émail, comme il l'étoit lui-même; mais le fils apprit de lui-même à graver en creux, ainsi qu'en relief, sur les pierres fines; & il a fait, dans l'un & l'autre genre, des ouvrages qui ont assuré sa réputation. On voit de lui des têtes, des figures, des animaux, des compositions travaillées avec grand soin. Il a aussi gravé d'après nature quelques portraits qui ont été fort goûtés. Cet artiste s'étoit tellement rendu maître de son outil, qu'on l'a vu graver des figures presque imperceptibles, & cependant très-distinctes. Il en a quelquefois enrichi le corps de certains petits vases qu'il a gravés en creux sur des cornalines, ou sur d'autres pierres fines, avec une propreté & une délicatesse qu'on pouvoit dire être à lui. Il ne lui a manqué qu'une plus parfaite connoissance du dessin.

BAROCHE, *ou* BAROCCI, (*Frédéric*) peintre & graveur, né à Urbain en 1528, mort dans la même ville en 1612. Il apprit, de son pere qui étoit sculpteur, à modeler; & de son oncle qui étoit architecte, la géométrie, l'architecture & la perspective: mais il ne dut qu'à lui-même l'habileté qu'il acquit dans la peinture. Il n'eut point de maître dans cet art, & il forma son goût uniquement d'après les belles choses qu'il voyoit à Rome, où il étoit venu étant encore fort jeune. Il y trouva, dans le cardinal de la Rovere, un généreux protecteur qui l'occupa beaucoup dans son palais; &, sa réputation augmentant tous les jours, il fut chargé de plusieurs ouvrages à fresque, dont il s'acquitta avec succès. Les grands talents ne vont jamais sans l'envie: il en devint la victime. Un peintre l'empoisonna dans un repas. Les remedes qu'il prit aussitôt lui sauverent la vie; mais il fut toujours incommodé d'un vomissement & d'une foiblesse d'estomac, qui ne lui permettoient pas de travailler plus de deux

heures par jour. Cet état de langueur, dans lequel il vécut cependant jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, lui fit refuser des places très-honorables auprès de l'empereur Rodolphe II; Philippe II, roi d'Espagne; & le grand-duc de Toscane.

Quoique Baroche ait fait quantité de portraits, & de tableaux d'histoire, son génie étoit particuliérement tourné vers les sujets de dévotion. Il avoit coutume de modeler d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faisoit mettre ses éleves dans les attitudes propres à son sujet. Il se servoit pour ses têtes de Vierge, d'une sœur qu'il avoit; & pour le Jesus, d'un enfant de cette même sœur. Sa maniere est assez conforme à celle du Correge; il l'a même surpassé du côté de la correction du dessin; mais ses contours ne sont ni d'un si grand goût, ni si naturels. Il prononce trop les parties du corps: les pieds d'un petit enfant, par exemple, sont dessinés du même caractere que ceux d'un homme. Du reste, son coloris est frais: il a parfaitement entendu l'effet des lumieres: ses airs de tête sont riants & gracieux: enfin c'est un peintre judicieux & habile. Ses dessins sont au pastel, à la plume, à la pierre noire & à la sanguine. On voit plusieurs de ses tableaux au Palais-Royal. Il en a gravé lui-même quelques-uns à l'eau-forte; & on a gravé d'après lui. Parmi ses éleves, on distingue Vanius.

BARON, (*Michel*) acteur, mort à Paris en 1729, âgé de soixante-dix-huit ans. Il étoit fils d'un marchand d'Issoudun, qui avoit dans un degré supérieur le talent de la déclamation, & dont le genre de mort est remarquable. En jouant don Diegue, dans le *Cid*, il laissa tomber son épée, comme la piece le demande; &, la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure, d'abord légere, devint très-sérieuse, à cause de la gangrene qui s'y mit. On déclara qu'il falloit couper la jambe; il ne voulut jamais le souffrir. *Non, non,* dit-il; *un roi de théâtre se feroit*

huer avec une jambe de bois ; & il aima mieux attendre doucement la mort, qui arriva en 1655. Il s'appelloit Boyron, comme son fils ; mais Louis XIV ayant appellé celui-ci plusieurs fois *Baron*, ce nom lui est resté.

Il entra d'abord dans une petite troupe que la Raisin avoit formée, sous le titre de *Comédiens de M. le Dauphin.* Moliere, frappé des talents merveilleux du jeune Baron, l'attira dans celle dont il étoit le chef. Après avoir joué avec les plus grands applaudissements, jusqu'en 1691, Baron se retira avec une pension du roi, de mille écus. Il passa trente ans dans une vie privée ; & reparut sur la scene en 1720, âgé de soixante-huit ans. Il y fut aussi applaudi que dans sa premiere jeunesse. Il mérita d'être appellé le Roscius de son siecle : il excelloit également dans le tragique & le comique. La nature sembloit s'être épuisée en le formant ; sa taille étoit avantageuse, sa mine haute & fiere, sa voix sonore, forte, juste & flexible, la prononciation nette & d'une grande précision, les tons énergiques & variés, les gestes dans la passion ; son visage, son regard, ses attitudes, son silence même, tout étoit expressif dans lui. Son jeu étoit simple, mais d'une simplicité noble & majestueuse. Enfin, il n'étoit point acteur ; il il étoit tout ce qu'il représentoit, Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, &c. Aussi disoit-il lui-même dans ses enthousiasmes d'amour-propre, que tous les cent ans on voyoit un César ; mais qu'il en falloit deux mille pour produire un Baron.

Cet acteur étoit tellement enivré de son mérite, & si vain, qu'un jour son cocher & son laquais ayant été battus par ceux d'un très-grand seigneur, il lui dit : *Vos gens ont maltraité les miens, M. le Duc ; je vous en demande justice ;* &, comme il revenoit toujours à la charge avec les mêmes termes de *vos gens & les miens*, ce seigneur, impatienté & choqué du parallele, lui répondit à la fin : *Hé, mon pauvre Baron ! de quoi diable aussi t'avises-tu d'avoir des gens ?* Chacun effectivement peut avoir des domestiques ; mais il semble qu'il ne

convient pas à tout le monde d'avoir des gens. Une autre fois, se trouvant au jeu avec un prince du sang qui daignoit l'admettre dans la plus étroite familiarité : *Va pour cinquante louis, M. de Conti*, dit-il. — *Tope à Britannicus*, répond le prince, en faisant allusion à ce même rôle que le comédien avoit joué la veille. On dit qu'il pensa refuser la pension du roi, parce que l'ordonnance portoit : *Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, la somme de, &c.*

On rapporte qu'il n'entroit jamais sur la scene qu'après s'être mis dans l'esprit & dans le mouvement de son rôle. Il y avoit telle piece où, au fond du théâtre & derriere les coulisses, il se battoit, pour ainsi dire, les flancs pour se passionner. Il apostrophoit avec aigreur & injurieusement tout ce qui se trouvoit sous sa main, les valets & même ses camarades de l'un & de l'autre sexe, jusqu'à ne point ménager les termes ; & il appelloit cela *respecter le parterre*. Il ne se montroit en effet à lui qu'avec je ne sçais quelle altération de ses traits, & avec ces expressions muettes qui étoient comme l'ébauche du caractere de ses différents personnages. On reprochoit à Baron, que, déclamant sur le théâtre, il tournoit le dos au parterre ; mais cela ne lui arrivoit que lorsqu'il entendoit parler haut derriere lui : alors il se tournoit vers les personnes, leur déclamoit les vers qu'il avoit à dire, & par-là leur imposoit silence. Lorsqu'il vouloit faire honneur à des gens de distinction ou de mérite, il choisissoit un des plus beaux endroits de la piece, & le déclamoit en les regardant.

On remarque, comme une chose assez singuliere, que cet acteur finit sa seconde carriere en 1729, comme la premiere, par la même tragédie de Rotrou dans le rôle de *Venceslas*. La derniere fois qu'il parut, oppressé par son asthme, il s'arrêta sur ce vers : *Si proche du cercueil où je me vois descendre*. On a imprimé deux volumes de pieces de théâtre sous le nom de cet auteur ; mais on ne croit pas qu'elles soient toutes de lui. On attribue l'*Andrienne* au pere de la Rue, Jésuite, son ami. Ses pieces conservées au théâtre sont, outre l'*Andrienne*,

l'Homme à bonnes fortunes, *la Coquette*, *l'Ecole des Peres*, &c. Il avoit époufé Charlote le Noir, de laquelle il eut Etienne Baron, dont les talents commençoient à fe perfectionner fur le théâtre; mais un amour trop ardent pour le plaifir en priva le public en 1711. Celui-ci laiffa de fon mariage deux filles, & un fils qui, après avoir joué pendant quatorze ou quinze ans fur le théâtre François, s'eft retiré.

BARONI, (*Leonora*) muficienne d'Italie, vivoit dans le dix-feptieme fiecle. Elle étoit fille d'Adriana Mantouana, une des plus belles perfonnes de fon temps. Admirée univerfellement, elle reçut en particulier l'hommage des beaux-efprits, qui la célébrerent dans des vers grecs, latins, italiens, françois, efpagnols. Ces pieces ont été imprimées à Rome, fous le titre d'*Applaufi Poetici alle glorie della fignora Leonora Baroni*. Bayle rapporte dans fon Dictionnaire un paffage curieux, concernant cette muficienne. Il l'a tiré d'un *Difcours fur la mufique Italienne*, imprimé en 1672. Nos lecteurs ne feront pas fâchés de le retrouver ici.

« Elle eft douée d'un bel-efprit: elle a le jugement » fort bon pour difcerner la mauvaife d'avec la bonne » mufique; elle l'entend parfaitement bien, voire » même elle y compofe: ce qui fait qu'elle poffede » abfolument ce qu'elle chante, & qu'elle prononce » & exprime parfaitement bien le fens des paroles. Elle » ne fe pique pas d'être belle; mais elle n'eft pas défa- » gréable, ni coquette. Elle chante avec une pudeur » affurée, avec une généreufe modeftie, & avec une » douce gravité. Sa voix eft d'une haute étendue, jufte, » fonore, harmonieufe; l'adouciffant & la renforçant » fans peine, & fans faire aucunes grimaces. Ses élans » & fes foupirs ne font point lafcifs; fes regards n'ont » rien d'impudique, & fes geftes font de la bienféance » d'une honnête fille. En paffant d'un ton en l'autre, » elle fait quelquefois fentir les divifions des genres en- » harmonique & chromatique avec tant d'adreffe & d'a- » grément, qu'il n'y a perfonne qui ne foit ravi à cette

» belle & difficile méthode de chanter. Elle n'a pas » besoin de mendier l'aide d'un thuorbe ou d'une viole, » sans l'un desquels son chant seroit imparfait; car elle-» même touche les deux instruments parfaitement. » Enfin j'ai eu le bien de l'entendre chanter plusieurs » fois plus de trente airs différents, avec des seconds » & troisiemes couplets qu'elle composoit elle-même. » Il faut que je vous die, qu'un jour elle me fit une » grace particulie de chanter avec sa mere & sa sœur, » sa mere touchant la lyre, sa sœur la harpe, & elle » le thuorbe. Ce concert, composé de trois belles » voix & de trois iustruments différents, me surprit » si fort les sens & me porta dans un tel ravissement, » que j'oubliai ma condition mortelle, & crus être » déja parmi les anges, jouissant des contentements » des bienheureux. »

Bayle dit que ce discours fut fait par M. Maugars, prieur de Saint-Pierre de Mac, interprete du roi en langue angloise, & si fameux pour la viole, que le roi d'Espagne & plusieurs souverains de l'Europe souhaiterent de l'entendre.

BARRE, (*Michel de la*) musicien, né à Paris, mort dans la même ville en 1743 ou 1744. Il étoit fils d'un marchand de vin du quartier Saint-Paul. Il fut regardé comme le plus excellent joueur de flûte Allemande de son temps. On dit qu'il avoit le talent merveilleux d'attendrir, en jouant de cet instrument. Si cela est, la nature lui avoit accordé un don que l'art n'atteindra jamais. On se souvient encore de l'impression qu'il faisoit dans l'orchestre de l'opéra, auquel il fut long-temps attaché, & dont il eut une pension à la fin de ses jours. Il a fait la musique du *Triomphe des Arts* & de la *Vénitienne*, & un prologue. Il a donné aussi trois livres de trio pour la flûte, & treize suites à deux flûtes.

BARTHELEMI DE S. MARC, peintre, né en 1469, dans la terre de Savignagno, près Florence, mort en 1517. Après qu'il eut quitté l'école de Côme Roselli,

il étudia la maniere de Léonard de Vinci, & il fit en peu de temps de ſi grands progrès, que Raphaël lui-même, ſon ami, crut devoir apprendre de lui les regles du coloris dans lequel il excelloit. Barthelemi apprit à ſon tour de ce grand homme les regles de la perſpective. On trouve ſes figures gracieuſes & ſon deſſin correct; mais il n'a jamais eu la réputation de ſçavoir bien deſſiner le nu; & l'on remarque qu'il n'a peint de cette maniere qu'un S. Sebaſtien. Peut-être eſt-ce par ſcrupule de conſcience, qu'il s'eſt abſtenu de repréſenter des nudités; car il étoit fort dévot, & même intime ami du célebre Savonarole, Dominicain, qui prêchoit avec tant de zele à Florence contre les mœurs licencieuſes de ſon ſiecle. Notre artiſte, ayant entendu un de ſes ſermons, brûla publiquement tous les livres qui traitoient de l'amour profane, avec les ſculptures, les peintures & les deſſins, tant de lui, que ceux qu'il poſſédoit des grands maîtres, dans leſquels il y avoit des nudités. Le péril qu'il courut, en voulant ſouſtraire Savonarole à la fureur du peuple, conjointement avec cinquante de ſes amis, lui fit promettre à Dieu de prendre l'habit de S. Dominique. Il accomplit ſon vœu peu de temps après, & ſe nomma frere Barthelemi. Il continua toujours de s'exercer à la peinture; & il fit alors le tableau de S. Sébaſtien, qui fut expoſé dans l'égliſe de Saint-Marc. On dit que ſes confreres, ayant reconnu que la vue de ce tableau faiſoit des impreſſions trop fortes ſur quelques femmes, le tranſporterent dans leur chapitre, d'où il paſſa bientôt en France. Louis XII l'acheta, avec un autre du même peintre, compoſé de pluſieurs figures. Barthelemi forma quelques éleves qui imiterent ſa maniere. On a gravé d'après lui.

BARTOLET FLAMÉEL, peintre, né à Liege en 1612, mort dans la même ville en 1675. Il fut éleve de Jacques Jordaans; & il vint enſuite à Paris, où ſon mérite le fit élire académicien & profeſſeur de peinture le même jour. Il a beaucoup travaillé dans cette grande ville. Il ſuffit d'indiquer quelques-uns de ſes

ouvrages, pour donner une idée de ses talents: l'enlevement du prophete Elie représenté dans le dôme des Carmes déchaussés, une adoration des rois dans la sacristie des grands Augustins, & un beau plafond aux Thuileries. De retour à Liege, il fut fait chanoine de la collégiale de Saint-Paul.

I. BASSAN, (*Jacques* D'EL PONTÉ) peintre, né en 1510, dans la ville de Bassano, située dans les Etats de Venise, mort à Venise en 1592. François d'el Ponté son pere étoit peintre, & né à Vicence; mais, charmé de la belle situation de Bassano, il quitta son pays pour y établir sa demeure. Jacques, son fils, prit le nom de la ville où il étoit né. Son éducation fut très-soignée; son pere le fit instruire dans les belles-lettres, & il lui apprit lui-même les éléments de la peinture. Dès qu'il le vit un peu avancé, il l'envoya à Venise, où il le mit sous la discipline d'un peintre nommé Boniface. Mais les ouvrages du Titien & du Parmesan, & sur-tout l'étude de la nature, contribuerent plus que toute autre chose à développer ses heureux talents. Il demeura long-temps dans cette ville: la mort de son pere le rappella dans son pays, & il résolut d'y passer le reste de ses jours. C'est-là qu'il se plaisoit à travailler au milieu d'une campagne délicieuse, qui fortifioit en lui le penchant qu'il avoit à peindre le naturel. Aussi peut-on dire qu'il a parfaitement réussi dans les paysages & dans les animaux.

Les sujets d'histoire qu'il a traités ne sont pas tout-à-fait à l'abri de la censure. Comme il n'avoit pas fait une grande étude d'après l'antique, ni connu les peintures de Rome, il étoit obligé de se livrer à son génie, ou à l'imitation des tableaux qu'il se rappelloit d'avoir vus à Venise. De-là vient qu'on remarque dans ses ouvrages des fautes singulieres contre le costume, qu'il manque souvent d'élévation & de noblesse dans ses idées, que ses draperies ne sont pas d'un bon goût. Mais qui peut se flatter de l'avoir surpassé par la fraîcheur & la force de son coloris, par la juste distri-

bution des lumieres & des heureuſes diſpoſitions qui font reſſortir les objets ? Ses carnations ſont vraies, ſes couleurs locales bien entendues, ſes touches franches & hardies, & ſon pinceau eſt ferme & pâteux. Il a repréſenté beaucoup de ſujets de nuit ; & l'habitude qu'il avoit priſe de faire des ombres fortes, peut avoir contribué à celles qu'il a employées quelquefois hors de propos dans des ſujets de jour. Il trouvoit tant de difficulté à peindre les mains & les pieds, que ces parties ſont ſouvent cachées dans ſes tableaux, mais ſans affectation.

Le Baſſan peut ſe flatter d'avoir trompé Annibal Carrache, comme Parraſius trompa Zeuxis. Voici comment ce grand artiſte s'exprime lui-même dans des remarques qu'il a faites ſur les vies des peintres, par Vaſari. « Baſſan a été un peintre excellent, & digne » d'une plus grande louange que celle que Vaſari lui » donne, parce qu'outre les beaux tableaux qu'on voit » de lui, il a fait encore de ces miracles qu'on rap- » porte des anciens Grecs, trompant par ſon art non- » ſeulement les bêtes, mais les hommes ; ce que je puis » témoigner, puiſqu'entrant un jour dans ſa chambre, » je fus trompé moi-même, avançant la main pour » prendre un livre que je croyois un vrai livre, & » qui ne l'étoit qu'en peinture. »

On rapporte que le Baſſan avoit mis dans ſon jardin des figures de ſerpents & d'animaux repréſentés avec tant d'art, qu'on les auroit crus réellement vivants. Cet artiſte partageoit ſes heures de délaſſement entre la lecture, la muſique & le jardinage. Il cherchoit à couler tranquillement ſes jours, & ſes vœux furent accomplis. Il parvint juſqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, aimé & conſidéré de tout le monde pour ſa douceur & ſa probité. Nous devons ajouter que Baſſan réuſſiſſoit admirablement à peindre les portraits ; il fit ceux de l'Arioſte, du Taſſe, & de pluſieurs autres gens de lettres de ſon temps. Il ſe peignit lui-même, tenant une palette & des pinceaux à la main. On voit de ſes tableaux dans toutes les parties de l'Europe. Comme

il étoit extrêmement laborieux, il en a fait un nombre considérable qu'il donnoit ensuite à des marchands pour les vendre. On en voit plusieurs de lui dans le cabinet du Roi, au Palais-Royal & à l'hôtel de Toulouse. Il laissa quatre fils, François, Léandre, Jean-Baptiste & Jérome, qui cultiverent tous la peinture, & qui furent ses éleves.

II. BASSAN, (*François*) peintre, étoit l'ainé des enfants de Jacques Bassan, & surpassa ses autres freres dans sa profession. Il mourut à Venise, où il avoit fixé sa demeure, en 1594, âgé de quarante-quatre ans. Ses talents distingués le firent choisir par la république pour travailler dans le palais de Saint-Marc, en concurrence avec Paul Véronese & le Tintoret. Il fit aussi beaucoup d'ouvrages pour les églises & pour différents particuliers. Des marchands en répandirent plusieurs dans les pays étrangers, & l'on dit que certains en firent faire des copies par les éleves de François Bassan, qu'ils vendoient pour des originaux. Ce peintre étoit encore dans la fleur de son âge, lorsqu'une humeur mélancholique, qui lui étoit naturelle, & qui étoit encore augmentée par ses études continuelles, lui troubla l'esprit, de maniere qu'il s'imaginoit que des archers le cherchoient pour le prendre. Un jour qu'on frappa rudement à sa porte, cette crainte le fit jetter par la fenêtre; &, s'étant blessé dangereusement à la tête, il mourut peu de jours après. Il doit y avoir quelque part à Paris un excellent tableau de cet artiste, représentant le ravissement des Sabines: il avoit appartenu au maréchal d'Ancre; mais, comme les meubles de cette malheureuse victime de la populace furent pillés, ce tableau est déchiré en quelques endroits.

III. BASSAN, (*Léandre*) peintre, mort à Venise en 1623, âgé de soixante-trois ans. Il acheva plusieurs ouvrages que son frere François avoit laissés imparfaits. Mais, comme il ne réussissoit pas aussi-bien que lui dans les tableaux, il s'attacha particuliérement au portrait. Celui qu'il fit du doge de Venise lui mérita le

collier de Saint-Marc : de-là vient qu'on le nomme quelquefois le chevalier Léandre, pour le distinguer de ses freres & de son pere. Il reçut de l'empereur Rodolphe II son portrait en médaille d'or, pour lui servir de témoignage de la satisfaction qu'il avoit eue de plusieurs de ses ouvrages. Il étoit toujours vêtu fort proprement ; il aimoit la dépense, & fréquentoit la bonne compagnie ; mais il s'étoit mis sottement dans la tête qu'on vouloit l'empoisonner. Son goût pour la musique, & le soin qu'il prit de se dissiper, empêcherent qu'il ne fût entiérement dominé par son humeur sombre & mélancholique. On dit que ces foiblesses étoient naturelles à tous les quatre freres, parce que leur mere étoit sujette à des accès de folie.

IV. BASSAN, (*Jean-Baptiste* & *Jérôme*) peintres, le premier mort en 1613, âgé de soixante ans, & le second en 1622, âgé de soixante-deux ans, s'appliquerent presque uniquement à copier les tableaux de leur pere. Ils parvinrent si bien à saisir sa maniere aisée & naturelle, que leurs copies sont souvent prises pour des originaux; c'est ce qui fait que l'on voit tant de tableaux que l'on dit être de la main de Jacques Bassan, & qui ne sont que de ses fils.

BASKERVILLE, (*Jean*) très-célebre imprimeur Anglois, mort, âgé d'environ soixante ans, le 18 Janvier 1775, à Birmingham, petite ville d'Angleterre dans la province de Warwick, remarquable par son commerce de fer, & qui est à vingt-sept lieues nord par ouest de Londres. La premiere profession de Baskerville fut celle de maître d'école ; mais ses talents le tirerent bientôt de cet état obscur. On rapporte qu'il grava & qu'il fondit lui-même ses caracteres, & qu'il fut l'inventeur d'une nouvelle maniere de fabriquer le papier, qu'on a vainement tâché d'imiter en France, Baskerville n'ayant jamais voulu communiquer son secret.

En général, tous les livres sortis de ses presses attachent agréablement les curieux des belles éditions par

l'élégance & l'*œil* des caracteres, par la perfection du *tirage*, par la couleur uniforme de l'encre, & sur-tout par la beauté du papier, qui est si lisse & d'un poli si parfait, qu'on le croiroit fait de soie plutôt que de chiffon. Content de la simplicité de l'art typographique, l'imprimeur Anglois n'a point eu besoin d'emprunter le secours de la gravure; aussi ne trouve-t-on, dans les éditions qu'il a d'abord publiées, & qui sont les plus estimables, ni estampes, ni vignettes, ni culs-de-lampe, ni lettres grises, ni enfin aucun de ces accessoires qui servent, pour ainsi dire, de passeport à ce ramas de rimailles françoises, qui, sans cette utile précaution, subiroient la destinée qu'elles méritent, l'oubli. Point encore de lettres rouges dans les impressions de Baskerville, ni dans le titre, ni dans le corps du livre: cette bizarrerie, tout au plus recevable dans les livres d'église, n'est propre qu'à gâter les yeux, & produit à la vue le plus mauvais effet. Les éditions de l'imprimeur Anglois sont d'une élégante simplicité; &, si l'on excepte quelques-uns de ses caracteres trop longs & trop maigres, cet artiste a sçu donner à ceux qui se servent de ses belles éditions un plaisir, une satisfaction qui, chez beaucoup de gens, contribue plus qu'on ne pense à leur faire goûter un ouvrage.

Voici la liste de quelques-unes de ses éditions. 1° *Publii Virgilii Maronis Bucolica, Georgica & Æneis*, 1757, *in-4°*. Ce volume, qui est un chef-d'œuvre de typographie, & qui ne se vendoit dans l'origine que 24 livres, est porté aujourd'hui jusqu'à quatre louis d'or. Il s'y trouve néanmoins quelques défauts: par exemple, dans le *titre courant*, les mots *Lib. I, II, III, &c.* sont d'un corps trop gros, & qui n'est pas proportionné à celui des autres livres. 2° *Idem Virgilius*, 1766, *in-8°*. 3° *Q. Horatii Flacci Opera*, 1762, *in-12*. 4° *Idem Horatius*, 1770, in-4°, avec figures. 5° *Juvenalis & Persii Satyræ*, 1761, *in-4°*, pas à beaucoup près aussi beau que le Virgile & l'Horace *in-4°*. 6° *Bible Angloise*, imprimée aux dépens de l'université de Cambridge, grand *in-folio*, magnifique pour l'exécution typogra-

phique : malheureusement le papier est trop mince, & assez transparent pour que l'impression du *verso* des pages paroisse au *recto*, ce qui fatigue la vue. Malgré ce défaut, cette Bible & le Virgile *in-4°* sont les deux plus beaux ouvrages de Baskerville.

La derniere de ses productions typographiques a été l'*Orlando furioso*, en italien, quatre volumes grand *in-8°*, dont les freres Molini, libraires, ont fait les avances. Cette édition, ornée de quarante-sept estampes qui ont été exécutées par les plus habiles dessinaneurs & graveurs de Londres & de Paris, a paru en 1775. Ce livre se vend quatre louis d'or. On en a tiré un très-petit nombre d'exemplaires de format *in-4°*. Cet imprimeur célebre, que l'Angleterre peut opposer à tous ceux qui, depuis l'invention de la typographie, se sont efforcés de porter ce bel art à sa perfection, a laissé une fortune assez considérable, fruit de ses travaux continuels. Il avoit épousé la fille d'un réfugié François, laquelle lui survit.

BATALE, *ou* BATALUS, musicien Grec. On ne sçait point dans quel temps il a vécu ; mais il étoit certainement antérieur à Démosthene. Il jouoit très-bien de la flûte ; & l'on dit qu'il fut le premier qui se servit d'une chaussure de femme sur le théâtre. Les anciens lui reprocherent d'exercer son art avec mollesse & dissolution ; de-là vient qu'ils appelloient *Batales* les hommes lascifs & efféminés. Démosthene fut ainsi appellé par ses ennemis. On trouve encore un autre Batale natif d'Ephese, qui étoit poëte, & que quelques-uns font joueur d'instruments, & d'autres comédien. Peut-être est-ce le même que le précedent.

BATISTE, (*N....*) musicien, mort depuis peu d'années, a été un des plus grands violons qui aient paru en France. Dans sa jeunesse, il parcourut l'Allemagne, la Pologne & l'Italie. Le célebre Correlli lui accorda son amitié. Batiste, qui aimoit par préférence les pieces de ce grand maître, en avoit si finement saisi le goût, que, les ayant jouées à Rome devant lui, ce

musicien l'embrassa, & lui fit présent de son archet. Il fut regardé en France comme un prodige pour l'exécution, & supérieur à tous les violons Italiens qui étoient venus à Paris. Il avoit sur-tout au plus haut degré l'expression, qui est ce que la musique & la peinture ont de plus touchant; & le son qu'il tiroit de son instrument, étoit le plus beau dont l'oreille humaine pût être frappée. Quelques personnes soutiennent qu'il a été le premier qui a joué sur le violon la double corde. Ses ennemis l'accusoient de ne pas être musicien. Il est vrai que ses compositions sont foibles. Il jouit, à la fin de ses jours, d'une retraite honorable à la cour du roi de Pologne.

BATISTIN, (*Jean-Baptiste* STRUCK, *dit*) musicien, Allemand d'origine, né à Florence, mort vers 1740, vint en France, où ses talens furent admirés. C'est lui qui le premier y fit connoître le violoncelle, instrument de basse dont il jouoit supérieurement. Il entendoit également bien la composition: on a de lui trois opéra qui eurent du succès dans leur temps. Mais sa réputation est principalement fondée sur les cantates. Celle de *Démocrite & Héraclite* renferme des beautés du premier genre, & offre une musique pittoresque. Il obtint une pension de cinq cents livres sur l'opéra, pendant tout le temps qu'il demeureroit dans le royaume, en considération de ses talents pour la musique du théâtre.

BATYLE, danseur, né à Alexandrie, florissoit sous l'empire d'Auguste. Il étoit esclave de Mécene, dont il gagna si bien les bonnes graces, qu'il en fut affranchi, & que par son moyen il fut protégé d'une maniere spéciale par l'empereur lui-même. Lié depuis long-temps avec Pylade qu'il avoit connu en Sicile, il l'engagea à venir à Rome, pour former de concert un spectacle nouveau, composé de danses & de gestes. Ces deux hommes étoient très-propres à remplir parfaitement le plan qu'ils avoient conçu. Batyle imagina les ballets vifs, gais & légers; & Pylade les ballets ten-

dres, graves & pathétiques. Ils bâtirent d'abord un théâtre à frais communs, & représenterent concuremment des tragédies & des comédies, sans autre secours que celui de la danse & de la symphonie. Leurs compositions ne laissoient rien à desirer aux spectateurs. Quoiqu'il ne fût question que de pas, de mouvements, d'attitudes, de figures, de positions, il en résultoit néanmoins une expression si naturelle, des images si ressemblantes, un pathétique si touchant, ou une plaisanterie si agréable, qu'on croyoit entendre les actions qu'on voyoit. Les gestes seuls suppléoient à la douceur de la voix, à l'énergie du discours, aux charmes de la poésie.

Ce spectacle, formé par le génie, & adopté avec passion par les Romains, fut nommé *danse italique* : elle renfermoit la danse tragique, la comique & la satyrique ; &, sans être un mélange de ces genres, elle les exprimoit tous les trois, selon le sujet qui étoit traité. On peut voir, à l'article PANTOMIME, cette question plus amplement développée. Nous nous contenterons de dire ici que ce fut alors qu'on donna à ces acteurs le nom de *Pantomimes*, c'est-à-dire, *tout comédiens*, selon la traduction littérale du grec. Ce nom n'étoit qu'une expression vive & point exagérée de la vérité de leur action.

Batyle & Pylade jouirent pendant quelque temps en commun de leur fortune & de leur gloire ; mais la jalousie altéra leur amitié, & rompit leur union. Ils se séparerent, & chacun éleva un théâtre de son côté. Dès-lors deux partis se formerent dans Rome qui se vit divisée en *Batyliens* & en *Pyladiens*. C'est ce qu'avoit prévu Auguste qui protégea si ouvertement la danse italique, & qui fut le premier à la mettre à la mode. Les cabales du théâtre étoufferent toutes les autres. Il ne s'agissoit plus dans les cercles, dans les familles, dans tous les endroits publics, que des deux pantomimes. Chacun prenoit parti en faveur de celui dont les talents intéressoient plus son goût particulier ; mais, comme personne n'étoit indifférent, ceux qui étoient

enchantés de Pylade écoutoient avec impatience les éloges extrêmes qu'on donnoit à Batyle, & les partisans de celui-ci étoient outrés des succès de celui-là. Une guerre ouverte se déclara entr'eux, & plusieurs fois ils furent sur le point d'en venir aux mains pour régler les rangs des deux pantomimes. Une imprudence de Pylade, qui obligea Auguste de le chasser de Rome, fit triompher les Batyliens; mais ce triomphe fut de courte durée. Pylade revint; les factions recommencerent; &, à la mort de Batyle, qui arriva bientôt après, le champ de bataille resta sans contradiction aux Pyladiens.

Pour donner une idée des talents de Batyle, nous allons d'abord rapporter ce qu'en dit M. de Cahusac, dans son excellent *Traité historique de la Danse*. « Il » avoit, dit cet auteur, l'esprit badin, gai, léger, plein » de feu & de jolies saillies. Telles devoient être ses » compositions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit » qu'images vives & riantes, que tableaux peints par » la main légere des graces, dessinés par l'amour, ani- » més par la volupté. Les traces qui en restoient dans » son imagination rendoient son humeur égale, sa con- » versation gaie, son commerce facile. Souple, com- » plaisant, adroit, il faisoit dans le même temps une » révérence profonde, disoit un bon mot, & rioit » d'une plaisanterie qu'on lui adressoit, quoiqu'il sçût » très-bien qu'elle étoit mauvaise. Il mérita la faveur » de Mécene, parce qu'il avoit des talents, de la po- » litesse, de l'esprit. Ce favori d'Auguste ne se seroit » pas laissé séduire par de moindres avantages; mais, » pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands » seigneurs, Batyle avoit senti qu'il lui falloit d'autres » ressources: il les trouva dans sa souplesse, dans une » liberté effrénée de mœurs, dans une facilité extrême » à se prêter sans difficulté aux parties de plaisir les » plus libertines, dans les soins qu'on pouvoit exiger » de lui, sans craindre de l'offenser, pour négocier, » lier ou rompre les tendres commerces de Rome. » Avec ces secours, il ne pouvoit pas manquer de

» se

» se faire un nombre infini de partisans, une foule » d'amis, & autant de protecteurs qu'il y avoit pour» lors de grands seigneurs, mal élevés & sans mœurs, » à la cour d'Auguste. »

Tous les auteurs célebrent unanimement les talents singuliers de Batyle pour la danse comique : elle s'accordoit parfaitement avec les intrigues galantes, & elle faisoit sur les spectateurs des impressions si fortes, que Bayle même n'ose pas rendre en françois ce que Juvénal en dit :

Chironomon Ledam molli saltante Batyllo
Tuccia vesicæ non imperat, Apula gannit
Sicut in amplexu ; subitum & miserabile
Longum attendit Thymele, Thymele tunc rustica discit.

Quelques sçavants prétendent que Batyle, & Hilas, célebre pantomime, ne sont que la même personne. Ils disent que Batyle avoit été nommé Hilas par allusion à un trait de la mythologie, & parce qu'il avoit été l'Hilas de l'Hercule représenté par Pylade. Ils s'imaginent qu'il y eut entre ces deux pantomimes une liaison qui passa les bornes de l'amitié, & que Batyle tenoit dans le cœur de Pylade le même rang qu'Hilas avoit eu dans celui d'Hercule. Mais il paroît plus vraisemblable que Batyle & Hilas ont été deux pantomimes différents. (*Voyez l'article* HILAS.)

BAUR, (*Jean-Guillaume*) peintre & graveur, né à Strasbourg en 1610, mort à Vienne en 1640. Il étudia sous Brendel, & fit ensuite le voyage de Rome. Il s'y attacha principalement à étudier le paysage dans la Vigne-Madame, & l'architecture dans les palais, tant de la ville que des environs. Il a excellé dans l'un & dans l'autre genre. Mais il eût été à desirer qu'il se fût formé davantage d'après l'antique & le beau naturel ; qu'il eût appris à mieux dessiner le nu, & qu'il eût entiérement abandonné le mauvais goût qui régnoit encore dans son pays. Peut-être la vivacité de son imagination ne lui permit-elle pas de se livrer à

des études seches & sérieuses par elles-mêmes. On reconnoît toute l'étendue & la force de cette imagination dans ses ouvrages. Ses expressions générales & ses compositions sont d'une beauté qui va souvent jusqu'au sublime. Sa touche est légere & très-spirituelle. Ses figures sont petites & un peu lourdes; mais elles paroissent être en mouvement, & ont une grande expression. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des vues, des processions, des marches, des cavalcades, des combats, des tempêtes. Il ne peignoit qu'à gouache sur vélin. Baur s'est également distingué dans la gravure. On estime principalement sa suite des métamorphoses d'Ovide qu'il a gravées à l'eau-forte, & plusieurs sujets de l'histoire sainte gravés d'après ses dessins. Il eut pour disciple François Goubeau, qui a travaillé dans le goût de Jean Miel & de Bamboche.

BAURANS, (*N.*) musicien & poëte, né à Toulouse, mort dans la même ville en 1764, âgé de cinquante-quatre ans. Destiné d'abord au barreau qu'il suivoit avec assez de succès, il fut obligé par des circonstances de prendre une autre route à Paris, où l'état de ses affaires le mit dans la nécessité de se charger d'une éducation dans un college. Mais, comme il avoit assez de loisir, il se livra sans réserve à ses goûts naturels pour les beaux-arts. Son premier essai fut la *Servante-Maîtresse*, dont il composa les paroles françoises qu'il adopta à la musique italienne de cet opéra, chef-d'œuvre de l'inimitable Pergolese. Sa timidité lui fit garder long-temps le secret: il ne communiqua son ouvrage qu'à quelques amis. L'excellente actrice (madame Favard) qui fut si souvent applaudie dans cette piece, le força de la lui communiquer, l'encouragea, & se chargea du succès. Il fut complet; le public y courut en foule. Le nombre prodigieux de représentations qu'eut ce drame, l'éclat avec lequel il se soutint, annoncerent une révolution prochaine dans notre musique. Malgré le préjugé qui subsistoit encore pour la musique françoise, les ariettes de Pergolese

furent chantées à la cour & à la ville; & ce fut une espece d'enthousiasme qui s'empara des François pour les airs de la *Servante-Maîtresse*.

Ceux du *Maître de Musique*, autre drame en ce genre, & arrangé de même par cet auteur, n'eurent pas moins de succès, & hâterent cette révolution en faveur du goût italien, qui, dans très-peu de temps, devint le goût universel & dominant. C'est un assez beau titre pour M. Baurans, que d'avoir délivré sa nation d'un préjugé qui tenoit à de si anciennes & de si profondes racines; d'avoir osé, le premier, adapter le chant italien aux paroles françoises, & d'avoir fait aimer par ce moyen un genre proscrit sans le connoître. Au milieu des succès & des applaudissements dont il jouissoit cependant avec modestie, rapportant la plus grande partie de sa gloire à Pergolese, il eut une attaque d'apoplexie, qui rendit la moitié de son corps perclus. La voix de sa patrie se fit entendre; il voulut la revoir, & se fit transporter à Toulouse, où il fut reçu par ses anciens amis avec des transports de joie, troublés néanmoins par l'état dans lequel il étoit, & auquel il succomba bientôt. Sa piété, la simplicité de ses mœurs, la droiture & la bonté de son cœur, le rendirent cher à ses amis : son goût & ses talents doivent rendre sa mémoire recommandable à tous les amateurs de la musique.

I. BÉ, (*Guillaume le*) graveur & fondeur en caracteres d'imprimerie, né à Troyes en Champagne en 1525, mort à Paris en 1598. Etant âgé seulement de vingt ans, il grava à Venise plusieurs caracteres hébraïques & rabbins pour diverses personnes. De retour à Paris où il s'établit, il commença, vers 1552, la plus ancienne de toutes les fonderies particulieres qui existent en France : il l'enrichit de ses travaux & de ceux de ses confreres; car il acheta la plus grande partie des poinçons & matrices qui provenoient de la fonderie du célebre Gramond, à l'inventaire de laquelle il fut nommé arbitre en 1561. Guillaume le Bé, son

fils, l'augmenta aussi par ses soins & par ses recherches. On doit dire, à la gloire des premiers maîtres de cette fonderie, qu'étant curieux & intelligents, ils ont rassemblé & conservé beaucoup de matrices des anciens caracteres dont on faisoit usage dans l'origine de l'imprimerie. Du reste, cette fonderie subsiste encore aujourd'hui dans la maison du sieur Fournier, frere du célebre Fournier, auteur des *Modeles des Caracteres, &c.*

II. BÉ, (*Guillaume le*) habile fondeur de caracteres & imprimeur, succéda à la réputation de ses peres dans l'imprimerie. Outre ces talents, il possédoit encore les langues orientales. Il imprima plusieurs livres dont voici les principaux: *Spes augusta Ludovici XIII Christian. regis Francorum & Navarræ*, in-fol. 1611; les *Figures de la sainte Bible, accompagnées de briefs Discours composés par Jean le Clerc, libraire.* Il avoit épousé la fille de ce le Clerc, & il en laissa un fils.

III. BÉ, (*Guillaume le*) libraire & fondeur de caracteres, comme tous les libraires de son nom. Il les surpassa tous dans cet art qu'il poussa à une grande perfection. Il ne se borna pas à sa fonderie, qui fut une des plus belles de son temps: il fit aussi imprimer un assez grand nombre de livres, comme l'*Abrégé de la Bible*, in-fol. avec figures en tailles de bois; le *Dictionnaire historique*, in-4°; *Traité du Dessin*, par Jean Cousin, en 1640, &c.

BEAULIEU, (*Sébastien* DE PONTAULT *de*) ingénieur & maréchal de camp des armées du roi, né vers l'an 1612, mort le 10 Août 1674. Il eut, dès sa premiere jeunesse, une si forte inclination pour les armes, qu'il entra au service du roi à l'âge de quinze ans, & qu'il commença à se signaler au fameux siege de la Rochelle en 1628; ce qui lui valut une charge de commissaire d'artillerie, malgré le bas âge où il étoit. Il continua les fonctions de cette charge au siege de Privas, à celui de Pignerol en 1630, & à la bataille de Veillane, où il fut blessé d'une mousquetade à l'épaule. Il fut fait ensuite contrôleur général d'artillerie de l'ar-

mée; il servit en cette qualité au siege de Hesdin en 1639, & à celui d'Arras en 1640, où il reçut un coup d'épée au travers du corps. Le roi lui donna alors la charge de contrôleur provincial d'artillerie dans le pays d'Artois. A peine étoit-il guéri de sa blessure, qu'il se distingua à la défense d'Aire & au siege de Perpignan en 1642, & servit ensuite auprès de M. le prince de Condé, à la bataille de Rocroy, au siege de Thionville & à celui de Philisbourg, où il eut le bras droit emporté d'un coup de canon, en conduisant la tranchée dans l'attaque de cette place; ce qui ne l'empêcha point de servir l'année suivante à la journée de Nordlingen, & en 1645 aux sieges de Courtray, de Bergues, de Furnes, de Mardick & de Dunkerque, dont il conduisoit seul les travaux de la tranchée. Ses fréquentes blessures & ses travaux continuels l'ayant mis hors d'état de servir, il imagina de faire dessiner & graver tous les sieges des villes, tous les combats, toutes les batailles & toutes les expéditions militaires sous le regne de Louis XIV, dont il forma un précieux recueil qui fait partie des estampes du cabinet du roi, sous le titre du *grand Beaulieu.* Il mourut décoré de l'ordre de S. Michel.

BEAUMAVIELLE, acteur de l'opéra, mort vers l'année 1688. Il fut un des premiers musiciens que Lully fit venir de Languedoc à Paris, lors de l'établissement de son opéra en 1672: c'étoit aussi le premier acteur de son temps. Il étoit d'une figure assez ordinaire; mais il avoit une basse-taille des plus parfaites, & jouoit tous les premiers rôles à la portée de sa voix. Le fameux Thevenard lui succéda, & à celui-ci, lorsqu'il quitta le théâtre après quarante années de service, M. Chassé, qui fait un des principaux ornements de notre scene lyrique.

BEAUVAIS, (*Nicolas* DAUPHIN *de*) graveur, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1763. Ses heureuses dispositions ne tarderent pas à se développer dans l'école de l'immortel Girard Audran, sous

lequel il fit des progrès rapides dans la sciencce du dessin, ainsi que dans la gravure. Après la mort de son maitre, il fut beaucoup occupé dans les gravures pour le sacre de Louis XV. Il fit dans la suite plusieurs morceaux pour le recueil de Crozat, entr'autres, la Magdeleine, d'après Benedetto Lotty. Il a aussi gravé pour la galerie de Dresde la Vierge au saint George, (ainsi nommée, parce que ce saint est représenté avec plusieurs autres au pied de la Vierge) d'après le Correge; & S. Jérôme, d'après Wandyck. On connoît de lui plusieurs autres morceaux d'après le Poussin, le Brun, le Sueur, Carle Vanloo. Son burin est harmonieux, correct, varié avec intelligence; & sa maniere expressive rend toujours le caractere des auteurs qu'il a traduits. Beauvais mourut sans être de l'académie, quoiqu'il fût très-digne d'y être reçu, comme on peut en juger par les ouvrages que nous venons de citer.

BECCAFUMI, (*Dominique*) peintre, né aux environs de Sienne, mort à Genes en 1549, âgé de soixante-cinq ans. Il étoit fils d'un paysan dont il gardoit les moutons. Un bourgeois de Sienne, passant par hasard auprès de lui, le vit traçant avec son bâton des figures sur le sable d'un ruisseau. Il le prit à son service, & l'envoya tous les jours chez un peintre pour se former dans un art où il montroit les dispositions les plus heureuses. Les progrès qu'il fit le mirent bientôt en état de copier avec succès quelques tableaux de Pierre Pérugin. Mais, ayant entendu parler des chefs-d'œuvre que Michel-Ange & Raphaël exécutoient à Rome, il se rendit dans cette ville pour étudier leur maniere. A son départ de Sienne, il quitta le nom de *Mécarino* que son pere, appellé *Paccio*, lui avoit donné, & garda, avec celui de Dominique, le surnom de *Beccafumi*, qui étoit celui de son bienfaiteur, dans la famille duquel il s'allia même ensuite. Après avoir travaillé quelque temps à Rome avec l'applaudissement des connoisseurs, il revint à Sienne, où sa réputation ne fit

encore que s'accroître ; car il acheva ce beau pavé de marbre de l'église cathédrale, qu'un peintre, nommé Duccio, avoit commencé. Beccafumi en releva beaucoup l'éclat, en ajoutant au marbre blanc un autre marbre grisâtre qui fait paroître cet ouvrage comme s'il étoit peint de clair-obſcur. Il fit encore beaucoup de tableaux à l'huile & à détrempe. Ses talents ne ſe bornoient pas à la peinture ; il étoit graveur, ſculpteur, & ſçavoit couler les métaux. Il a laiſſé, dans la ville de Genes où il alla ſur la fin de ſes jours, des preuves de ſon induſtrie & de ſa capacité.

BÉCERRA, (*Gaſpard*) peintre, ſculpteur & architecte, né à Baeza en Andalouſie, mort à Madrid en 1570, âgé d'environ cinquante ans. Diſciple de Michel-Ange & de Raphaël, il acquit ſous ſes maîtres un goût excellent. Le meilleur ouvrage de ſculpture qu'il ait fait, eſt la ſtatue de la ſainte Vierge, par ordre de la reine Iſabelle de Valois : on la voit à Madrid, & on ne peut s'empêcher d'admirer la beauté, la douleur, la tendreſſe, la conſtance & la réſignation exprimées dans cette figure. Bécerra a peint auſſi à freſque pluſieurs grands morceaux qui ſe trouvent dans pluſieurs édifices de Madrid. D'autres villes d'Eſpagne poſſedent de ſes ouvrages.

BEEK, (*David*) peintre, né à Delft en 1621, mort à la Haye en 1656. Il étoit éleve de Vandick, & réuſſit très-bien à peindre le portrait. On en trouve de ſa main dans toutes les parties de l'Europe, & ſurtout dans les maiſons royales. Il fut attaché au ſervice de la reine Chriſtine, qui l'envoya dans toutes les cours pour faire les portraits des rois & des princes. Il avoit une ſi grande facilité, que Charles I, roi d'Angleterre, lui dit un jour en ſe faiſant peindre : *Parbleu ! Beek, je crois que vous peindriez un cheval qui courroit la poſte.* La maniere de cet artiſte eſt dans le goût de ſon maître, dont il a ſouvent fort approché.

BECKER, (*Philippe-Chriſtophe de*) graveur en pierres fines, né à Coblentz vers l'année 1675, mort de-

puis quelques années. Il travailloit seulement d'orfévrerie lorsqu'il se rendit à Vienne. Il y fit connoissance avec Seidlitz, bon graveur en creux, qui lui enseigna son art, dont Becker fit depuis sa principale occupation. Il fut graveur de médailles des empereurs Joseph I & Charles VI : celui-ci lui accorda des lettres de noblesse. Il avoit déja reçu les plus grandes marques de distinction à la cour de Russie, lorsqu'il s'y rendit pour graver le sceau de Pierre le Grand, & rétablir la monnoie de ce prince, qui avoit été fort négligée ; car, étant venu présenter ses ouvrages au Czar dans le temps qu'il étoit prêt à se mettre à table, ce prince ordonna qu'on mît un couvert pour Beker, & le fit manger avec lui. Cet artiste a fait voir une dextérité singuliere, toutes les fois qu'il a eu à graver sur des pierres fines des armoiries, & surtout celles des princes d'Allemagne, qui sont toujours chargées d'un grand nombre de pieces de blazon, & qui sont par conséquent d'une très-difficile exécution. Le cachet du duc de Liria est, dit-on, le morceau d'honneur de cet artiste, qui peche néanmoins un peu du côté du dessin.

BÉGA, (*Corneille*) peintre & graveur, né à Harlem, mort en 1664. Cet artiste s'est fait beaucoup d'honneur par ses talents ; mais ces mêmes talents ne peuvent que le dégrader aux yeux des personnes qui leur préferent les vertus. Brouillé avec son pere, sculpteur, qui s'appelloit *Béguin*, il changea de nom pour le mortifier, & pour ne point l'illustrer par sa propre gloire. Il seroit peut-être plus facile de le justifier sur un autre article, quoiqu'il soit vrai de dire que sa démarche est des plus outrées. Il étoit épris d'un violent amour pour une fille ; il ne cessa point de la voir, quoiqu'elle fût attaquée de la peste, & tous les deux périrent du même mal. Béga a fait beaucoup d'ouvrages d'après la maniere de van-Stade dont il étoit éleve : les curieux de Hollande les estiment beaucoup, & en ornent leurs cabinets. Il ne traitoit ordinairement que

des sujets bas & des tavernes. On y remarque de la facilité, de l'agrément, & une touche moëlleuse. Il a gravé considérablement à l'eau-forte: toutes ses estampes sont réunies, & forment un œuvre considérable. Chenu a donné une estampe d'après un de ses tableaux, qu'on nomme *le Peintre*, ou *le Curieux*.

BÉGARELLI, (*Antoine*) surnommé *il Modona*, sculpteur, né à Modene, mort dans la même ville en 1555. Quoiqu'il n'eût eu d'autre maître que la nature, il ne laissa pas de se distinguer par ses ouvrages de sculpture en terre cuite. On les voit encore dans plusieurs églises de Modene. On est sur-tout frappé de la disposition & de la beauté des expressions d'un Christ dans le tombeau, qui se trouve dans l'église de Sainte-Marguerite des Récollets. Ce qui doit nous donner une grande idée des talents de cet artiste, c'est que le célebre Michel-Ange, ayant vu quelques-uns de ses ouvrages, ne put s'empêcher de s'écrier: « Si cette » terre devenoit marbre, je craindrois pour les statues » antiques. » *Si questa terra diventasse marmo, guai alle statue antiche.* On prétend que Bégarelli, ami du Correge, lui donna les dessins pour peindre la fameuse coupole de Parme.

BEGUE, (*le*) organiste de S. Merri à Paris, & de la chapelle du roi, mort en 1700. On alloit en foule l'entendre; son jeu étoit noble & d'une grande délicatesse. Son exécution paroissoit quelquefois plus grande qu'elle ne l'étoit effectivement, parce qu'il trouvoit le moyen de se servir d'une troisieme main d'un de ses éleves pour l'aider dans des morceaux à quatre ou cinq parties d'une harmonie toujours suivie; ce qui faisoit un effet prodigieux. Il a laissé des ouvrages de sa composition; trois livres de pieces d'orgue, & des vêpres à deux chœurs.

BÉJART, (*Armande-Grésinde-Claire-Elizabeth*) actrice, morte en 1700, épousa en premieres noces Moliere, en secondes Guérin Détriché. Elle étoit très-aimable, jouoit supérieurement dans le comique no-

ble, chantoit avec des graces & un goût qui lui ont attiré dans son temps autant d'adorateurs que d'applaudissements. Elle quitta le théâtre en 1694. Tout le monde sçait que Moliere en avoit été très-jaloux. Cette passion le rendit malheureux. En vain il faisoit ses efforts pour s'en débarrasser; elle le tourmentoit sans cesse. On prétend qu'il n'a rendu, dans ses comédies, les maris jaloux ridicules, que pour s'étourdir lui-même le premier sur sa propre situation. D'autres soutiennent, au contraire, qu'après avoir employé tous les conseils qui lui parurent nécessaires pour retenir sa femme dans ses devoirs, & voyant qu'ils étoient inutiles, il ne se mit plus guere en peine de sa conduite, & qu'il partagea son temps entre ses occupations & ses amis.

BEICH, (*Joachim-François*) peintre & graveur, né à Ravensbourg en Souabe en 1665, mort à Munich en 1748. Son pere géometre, qui s'amusoit à peindre, lui donna quelques principes de cet art. Formé par une étude constante & par l'imitation de la nature, il fut bientôt en état d'exécuter de grands ouvrages. S'étant attaché à la cour de Munich, il peignit toutes les batailles de l'électeur Maximilien-Emmanuel, en Hongrie, avec la situation des lieux. Pendant l'absence de ce prince, dans le temps de la guerre au sujet de la succession d'Espagne, le peintre prit son temps pour voir l'Italie. Il fit un assez long séjour à Naples, où il fréquenta beaucoup le fameux Solimene qui conçut une si grande estime pour notre artiste, qu'ayant vu quelques-uns de ses paysages, il ne dédaigna pas de les copier. La premiere maniere de Beich étoit un peu rembrunie; dans la suite, elle rapprocha de la nature. Sa derniere est la plus claire, mais moins soutenue que la seconde. Ses sites sont toujours pittoresques, toujours piquants. Chaque touche est hardie, & placée de main de maître. Il y a du guaspre & du salvator-rosa dans ses compositions. Il a gravé à l'eau-forte à peu près dans le même goût. Les figures

font bien faites dans les planches qu'il a gravées; mais il ne faisoit que les croquer dans la plûpart de ses paysages. Ses portraits sont assez estimés. Etant en Italie, il forma un éleve appellé Jean Hetzendorf, ou Ezendorf; mais il n'en forma point à Munich, parce que son humeur n'étoit pas faite pour se prêter à beaucoup de patience.

BELLE, (*Etienne de la*) graveur & peintre, né à Florence en 1610, mort dans la même ville en 1664. Il étoit fils d'un sculpteur, & non d'un orfevre, comme on le dit ordinairement. Ayant perdu son pere à l'âge de deux ans & demi, il éprouva presque toutes les horreurs de la pauvreté pendant son enfance; mais les dispositions naturelles qu'il avoit pour le dessin, ses manieres douces & aimables, & sa grande application à l'étude, le rendirent cher à plusieurs artistes qui s'empresserent de seconder ses efforts. Placé chez un orfevre, il s'occupa dans ses moments de loisir à copier les estampes de Jacques Callot; ce qu'il faisoit avec un goût & une exactitude à pouvoir s'y tromper. Une chose assez singuliere, & que l'on aura peine à croire, c'est qu'en dessinant les petites figures dont il ornoit ses compositions, ce jeune artiste les commençoit toujours par les pieds, remontant ensuite jusqu'à la tête, sans avoir premiérement mis ensemble toute sa figure, suivant l'usage ordinaire. Quand il l'avoit ainsi tracée, elle se trouvoit correcte étant achevée, & dans les proportions qu'elle devoit avoir. Personne ne put deviner la cause de cette bizarrerie, ni le détourner alors de cette façon de dessiner, aussi peu sûre que très-incommode.

Il s'adonna pendant quelque temps à la peinture; mais comme, étant chez son orfevre, il avoit contracté un penchant invincible pour la gravure, & que ceux qui s'adonnent à l'orfévrerie commencent toujours par apprendre à graver au burin un peu de lettre, & ensuite l'ornement soit en creux, soit en relief, il se livra entiérement à l'exercice de la gravure. Cependant il préféra la pratique de l'eau-forte, parce que cette

maniere étoit plus conforme à son génie inventif, & plus propre à représenter en peu d'espace une grande quantité de petites figures dans le goût des ouvrages de Callot, que notre jeune artiste prit d'abord pour modele. Dans la suite, il négligea ce servile arrangement de tailles trop comptées ; &, se livrant à son naturel qui le faisoit incliner à une maniere plus moëlleuse & plus peinte, il s'en forma une qui lui est particuliere, d'un meilleur goût & d'un si bel effet, que plusieurs personnes, & sur-tout les artistes, le mettent au-dessus de Callot. Nous croyons cependant qu'il seroit téméraire de le comparer à ce grand homme du côté de l'imagination. Quoique la Belle en eût beaucoup, on ne peut pas dire qu'il eût le génie aussi fécond que celui de Callot.

La réputation de la Belle s'étoit répandue dans toute l'Europe. Arrivé en France, il fut accueilli par tous les amateurs. Le cardinal de Richelieu le chargea de graver le siege d'Arras, & les autres sieges mémorables du regne de Louis XIII. Ces ouvrages lui mériterent les bienfaits de ce ministre, après la mort duquel il continua de donner les dessins des principales conquêtes de la France sous la minorité de Louis XIV. Il travailla aussi beaucoup pour le compte des marchands d'estampes, en particulier pour François Langlois, dit *Ciartres*, & pour Israël Henriet, qui ne laissa échapper que le moins qu'il put des ouvrages de la Belle. Cet Israël s'accommoda avec lui de ses planches à mesure qu'il gravoit quelque suite, & profita long-temps du fruit de ses veilles. Après dix ans de séjour à Paris, notre artiste retourna dans sa patrie, obtint une pension du grand-duc de Toscane, & fut choisi pour montrer le dessin à Côme II, fils de ce prince.

Cette homme illustre gagnoit toujours de plus en plus les bonnes graces des princes ses protecteurs, ainsi que l'estime & la bienveillance des amateurs des beaux-arts, produisant de temps en temps quelques nouveaux chefs-d'œuvre de son invention, lorsqu'il

fut assailli par une longue & redoutable infirmité, qui, outre les ravages étranges qu'elle fit sur son corps affoibli par des études & des travaux continuels, lui dérangea entiérement la tête, & bientôt après le conduisit au tombeau.

Cet artiste étoit d'une si grande modestie, qu'un auteur Italien, qui a écrit sa vie, la met au-dessus de celle d'une jeune demoiselle bien élevée. Honnête homme & d'une probité exacte, il ne donna jamais sujet à personne de se plaindre de lui. Sa maison fut ouverte à ses amis & à ses connoissances; c'étoit un asyle & un refuge assuré pour tous ceux qui se trouvoient dans le besoin. Quant à sa maniere de graver, voici le jugement qu'en porte M. Basan: « Personne » n'a surpassé cet excellent artiste pour la finesse & » la légéreté de la pointe: sa touche libre, facile, sça» vante & pittoresque, rend ses estampes si pleines » de goût, d'esprit & d'effet, qu'il doit être regardé » comme un modele de perfection pour la gravure en » petit; d'ailleurs ses têtes sont remplies de noblesse, » d'un beau caractere, & ses figures sont bien dessi» nées. Il a gravé des sujets d'histoire, des batailles, des » chasses, des paysages, des marines, des animaux, » & des ornements d'un goût exquis. » Son œuvre consiste en plus de quatorze cents pieces dont on peut voir la description dans l'*Essai d'un Catalogue de l'Œuvre d'Etienne de la Belle, par le sieur Jombert, libraire à Paris.*

BELLIN, (*Gentil* & *Jean*) peintres, nés à Venise, morts dans la même ville, le premier en 1501, âgé de quatre-vingts ans, & le second en 1512, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ils eurent pour maître dans la peinture Jacques Bellin leur pere, moins connu par ses ouvrages, que par la bonne éducation qu'il donna à ses enfants. Il ne cessoit de mettre devant leurs yeux l'exemple des peintres de la Toscane, qui portoient tous les jours leur art à un nouveau degré de perfection. Ses soins ne furent pas inutiles; il vit ses fils,

animés d'une noble émulation, faire des progrès rapides, & enrichir Venise des plus beaux tableaux qu'on y eût encore admirés. La république, frappée de leurs talents, crut devoir les employer à représenter, dans la salle du conseil, ce que les Vénitiens avoient fait de plus glorieux dans la paix & dans la guerre. On leur associa un certain Vivarino qui jouissoit alors d'une grande réputation, mais qui ne put achever que deux morceaux à cause de sa mort arrivée dans ces circonstances. Le sujet qu'on leur donna fut ce qui se passa à Venise, lorsque le pape Alexandre III s'y retira pendant la dispute qu'il eut avec l'empereur Barberousse. Il seroit trop long d'entrer dans le détail de tous ces tableaux. Il suffira de remarquer qu'ils méritoient les suffrages du public éclairé; il y en avoit un sur-tout, de Jean Bellin, qui étoit plus beau que tous les autres, parce qu'il fut retouché, dit-on, par Titien son disciple.

La réputation des deux freres s'étendit au loin. Mahomet, empereur des Turcs, ayant vu quelques ouvrages de Jean Bellin, dont un ambassadeur de Venise lui avoit fait présent, en fut si enchanté, qu'il ne pouvoit comprendre comment un mortel étoit capable de les produire. Il desira d'en voir l'auteur, & de le faire travailler auprès de sa personne. Il écrivit pour cet effet à la république, & la pria de le lui envoyer. Jean s'étant excusé sur son grand âge, on fit partir Gentil, qui exécuta des ouvrages & particuliérement des portraits dont Sa Hautesse fut très-satisfaite. On rapporte que le peintre ayant représenté la décollation de S. Jean-Baptiste, pour lequel les Turcs ont une grande vénération, le grand-seigneur remarqua que la peau du cou dont la tête venoit d'être séparée, n'étoit point suivant l'effet de la nature; &, pour prouver la justesse de la critique, il appella un esclave qu'il fit décapiter devant lui. Gentil, effrayé de ce spectacle, crut ne pas être en sûreté dans un tel pays; il demanda son congé sous quelque prétexte, & il l'obtint. Le grand-seigneur lui fit des présents considérables, lui

mit une chaîne d'or au cou, & écrivit à la république des lettres de recommandation en sa faveur ; ce qui fut cause que les sénateurs lui assignerent une forte pension, & le firent chevalier de Saint-Marc. La plûpart des ouvrages de Gentil Bellin sont à détrempe. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile, ayant surpris ce secret à Antoine de Messine, comme on peut le voir dans son article.

Malgré la gloire que ces deux freres acquirent dans leur temps, il faut avouer qu'ils n'avoient pas encore atteint à cette tendresse & à cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu le plus grand nombre des peintres de la Lombardie si recommandables. On regarde cependant ces deux freres comme les chefs de l'école de Venise ; & il est certain qu'ils ont contribué beaucoup à l'avancement de leur art. On voit dans le cabinet du Roi leurs portraits que Gentil fit lorsqu'ils étoient encore jeunes. On ne doit pas oublier une anecdote qui fait honneur à Titien. Il étoit disciple, comme nous l'avons dit, de Jean Bellin. Il se chargea d'achever le dernier de ses tableaux, représentant une Bacchanale, que sa mort avoit interrompu ; il l'orna d'un très-beau paysage ; mais, pour en laisser la gloire à son maître, il écrivit au-dessous ces mots : *Joannes Bellinus*, *M. CCCCCXIV.* Giorgion fut aussi son éleve.

BENEDETTO MARCELLO, plus connu sous le premier nom, musicien célebre de ce siecle. Cet artiste publia à Venise, il y a environ soixante ans, les cinquante premiers pseaumes qu'il avoit mis en musique. On ne craint pas de dire qu'il surpasse dans cet ouvrage les modernes, & qu'il nous y donne une véritable idée de cette noble simplicité qui étoit le caractere de la musique ancienne. Dans le cinquantieme pseaume sur-tout, il semble avoir réuni toutes les ressources de son vaste génie ; il y a prodigué les traits les plus grands, les plus beaux & les plus pathétiques. Y a-t-il quelqu'un, dit le comte Algarotti, dont l'enthousiasme soit plus noble & plus régulier en même

temps que le sien? Dans les cantates de Timothée & de Cassandre, dans la musique si célebre des pseaumes, il a rendu toutes les passions de l'ame, il a peint les sentiments les plus délicats du cœur, il est venu même à bout de représenter à l'imagination des êtres inanimés, enfin il a sçu réunir à la sévérité de la musique ancienne les beautés de la moderne; mais ce sont des beautés fieres, majestueuses, imposantes, dignes seulement de charmer les ames capables de les sentir.

BENEZET, (*Saint*) architecte, né à Alvilar dans le Vivarais en 1165, mort en 1194. On rapporte qu'étant âgé seulement de douze ans, & n'étant que berger, il alla à Avignon, & qu'il se dit inspiré de Dieu pour bâtir le pont de cette ville; ce qu'il prouva, ajoute-t-on, par des actions merveilleuses. Quoi qu'il en soit, il paroît que ce fut lui qui conduisit cet ouvrage achevé dans onze années. Il fut enseveli dans une chapelle pratiquée sur un des éperons du pont. Mais cet édifice menaçant ruine, on transporta en 1674 le corps de S. Benezet dans l'église des Célestins d'Avignon. Tous les monuments considérables qui frappent le vulgaire par leur masse ou par leur hardiesse, lui en imposent toujours, & lui font trouver du merveilleux là où les gens habiles ne découvrent que les ressources de l'industrie. Tel est encore un certain Crisès, architecte d'Alexandrie dans le sixieme siecle, qui éleva des digues à Dara, ville de la Perse, pour contenir le fleuve d'Europe dans son lit, & pour empêcher que le flux & le reflux n'incommodât pas davantage les habitants. On lit dans Procope, que l'invention de ces digues fut révélée à Crisès dans un songe, où il crut voir un homme d'une taille extraordinaire qui lui en traçoit le plan, & qui lui commanda d'en proposer l'exécution à l'empereur. Ce prince, suivant le même auteur, avoit fait un songe pareil dans le même temps.

BENSI, (*Jules*) architecte & peintre, né à Genes, mort dans la même ville en 1668. Il fut éleve de Jean-

Jean-Baptiste Paggi, & ne négligea aucun des moyens nécessaires pour dessiner le nu, les estampes, le relief : il dessina aussi d'invention, & fit sur-tout des études profondes de la perspective, fabriqua divers instruments pour réduire, & fit des modeles d'édifices & de machines. Dans la suite, il s'appliqua à la peinture avec succès, & mérita les éloges de son maître. Des talents si variés lui procurerent la protection des maisons les plus illustres de Genes, en particulier de celle de Doria. Dans un voyage qu'il fit en France, il composa beaucoup de tableaux qui lui avoient été demandés pour l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il continua ses travaux, & fit admirer son génie dans les églises & les palais.

BENZI, (*Maximilien* SOLDANI) peintre & sculpteur, né en 1658 à Florence, d'une famille noble. Le goût qu'il avoit pour le dessin engagea ses parents à le mettre sous la discipline de Balthazar Franceschini. Il avoit alors vingt ans. Les progrès qu'il fit mériterent l'attention de son souverain, Côme III, qui envoya, deux ans après, le jeune Benzi à Rome, pour puiser les grands principes à l'école de Ciroferri, peintre, & d'Hercule Ferrata, sculpteur. Il travailla pendant quatre ans, étudiant sans cesse l'antique & le moderne. Il y fit, dit un auteur assez exact, cinq revers de médailles, le portrait en médaille de la reine Christine de Suede, du pape Innocent XI, de plusieurs cardinaux, & d'autres personnes illustres; des modeles de différents sujets de son invention. Le grand-duc l'envoya à Paris pour se perfectionner dans l'étude des médailles ; il eut l'honneur de faire le portrait de Louis XIV, en médaille d'une grandeur extraordinaire. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, il fit celles du grand-duc & de la grande-duchesse, & des autres princes & personnes illustres, & gens de lettres. Il a fait pour ses souverains différents ouvrages en or & en bronze, & pour les princes en deçà des Monts, des bas-reliefs, des statues; & par-tout il a eu beaucoup de réputation.

BERGHEM, (*Nicolas*) peintre payſagiſte & graveur, né à Harlem en 1624, mort dans la même ville en 1683. Son nom de famille étoit *van Haerlem ;* celui de Berghem lui vient de ce qu'étant un jour pourſuivi chez ſon maître, van Goyen, par ſon pere qui vouloit le maltraiter, van Goyen qui aimoit cet éleve arrêta ſon pere, & dit aux autres diſciples, *berghem,* ce qui ſignifie *cachez-le.* Ce nom lui reſta. Sa facilité pour la peinture étoit incroyable : il ſembloit ſe jouer en opérant. On l'a vu compoſer & peindre ſes tableaux en chantant, comme s'il ne lui en eût pas coûté la plus légere application. Cependant il a exécuté des chefs-d'œuvre qui auroient exigé des peines infinies des artiſtes les plus habiles. Sa maniere eſt excellente : heureux dans le choix de ſes compoſitions, il ſçavoit les varier à l'infini. On ne peut aller plus loin quant à la couleur, la touche & l'intelligence de la lumiere & des ombres : ce ſont par-tout de grandes maſſes où les détails n'interrompent point les accords. Il ne négligeoit rien ; un caillou étoit fini, comme les objets les plus intéreſſants. Avec une touche large & pétillante, il tiroit des tons de couleur dans les maſſes d'ombres qu'il reflétoit, ſoit par l'eau ou d'autres corps lumineux, qui rendent ſes tableaux clairs & tranſparents, quoique bruns en apparence. Ses figures & ſes animaux ſont d'un deſſin correct, coloriés & touchés avec une grande fineſſe. Enfin on ne voit rien de médiocre de ce peintre. Ses études & deſſins ſe ſentent de ſa grande facilité ; quelques-uns ne paroiſſent que ſoufflés, le crayon n'a que froiſſé légérement le papier. Il lavoit quelquefois ſur le crayon avec l'encre de la Chine, ou le biſtre. Il en a terminé qui ſont précieux, tels que le château de *Benthem,* qu'il a deſſiné & peint pluſieurs fois dans le temps qu'il y demeuroit.

Ses tableaux tiennent leur rang parmi les plus beaux dans les cabinets choiſis ; &, malgré leur grand nombre, ils deviennent auſſi rares & auſſi chers que s'ils n'étoient pas communs. La douceur de ſon caractere

devoit lui procurer le bonheur ; il s'en trouva toujours éloigné par l'avarice extrême de sa femme, qui l'enfermoit dans son attelier, se mettoit dans une chambre au-dessous de lui, & frappoit souvent au plancher pour l'animer au travail, & pour l'empêcher de dormir : elle s'emparoit de tout l'argent, & Berghem étoit obligé de se servir de supercheries pour s'en procurer, & pour acheter des dessins ou estampes pour lesquels il avoit une passion extrême. Le roi possede deux tableaux admirables de cet artiste. On en voit beaucoup d'autres dans les cabinets particuliers de Paris, sans compter ceux qui sont répandus dans les Pays-bas. On a beaucoup gravé d'après lui, & lui-même a gravé à l'eau-forte des paysages avec esprit & avec goût.

BERKEYDEN, (*Job* & *Gerard*) freres, & peintres du dix-septieme siecle, nés à Harlem. Job étoit l'aîné. Destiné par son pere à être relieur, il fut placé chez un homme de ce métier pour l'apprendre ; mais son application continuelle à la peinture fit connoître à ses parents qu'il étoit né pour un art bien supérieur à la profession à laquelle on vouloit l'employer. Les progrès qu'il fit dans la peinture donnerent de l'émulation à son frere Gerard, qui entreprit de l'imiter, & qui devint aussi un bon peintre. Job s'exerça à peindre des paysages, & à imiter la nature. Il fit aussi des portraits. Gerard peignit des villes, des perspectives, des palais, des églises, &c. Leurs principaux ouvrages sont en Hollande. Le cadet mourut en 1693 ; & l'aîné, qui avoit atteint l'âge de soixante-dix ans, étant tombé dans un canal, s'y noya en 1698.

BERNACCHI, musicien Italien de ce siecle. Il fut le digne éleve du célebre Pistocco, & il a eu la gloire d'être regardé comme le premier chanteur de l'Italie. Cependant le comte Algarotti dit, dans son *Essai sur l'Opéra*, que Bernacchi est l'auteur de la licence actuelle qui regne dans le chant, en portant, par son exemple, les acteurs à croire que toute l'habileté consiste dans

des éclats & des ſautillements de voix, & que le chant ſimple & naturel eſt moins brillant que le difficile & l'extraordinaire. Ce même auteur ajoute que Piſtocco diſoit à Bernacchi, en l'entendant chanter : *Quel déſagrément pour moi ! Je t'ai appris à chanter, & tu ne rends ou tu ne veux rendre que des ſons.*

I. BERNARD DE BRUXELLES, peintre du ſeizieme ſiecle : on ignore le lieu & le temps de ſa naiſſance. Le ſéjour qu'il faiſoit ordinairement à Bruxelles peut lui en avoir donné le nom. Il fit, pour l'empereur Charles-Quint, ces belles châſſes où le portrait de ce prince & ceux des ſeigneurs les plus conſidérables de ſa cour ſont repréſentés au naturel.

II. BERNARD, (*Salomon* ou *le petit*) peintre & graveur en bois, né à Lyon, floriſſoit au milieu du ſeizieme ſiecle. On croit que le ſurnom de *petit Bernard* lui fut donné à cauſe de ſa ſtature. Ses talents pour la gravure en bois ſe font remarquer dans les figures de la Bible, les Métamorphoſes d'Ovide, & quantité d'autres ouvrages. M. Papillon dit que ſa gravure eſt fort belle, excepté qu'elle manque de clair-obſcur, parce que les tailles ſont preſque toutes de la même teinte ; ce qui fait que les lointains ne fuient pas aſſez. C'eſt le ſeul défaut des ouvrages de cet artiſte.

III. BERNARD, (*Samuel*) peintre & graveur, mort à Paris en 1687, âgé de ſoixante & douze ans. Son mérite l'éleva à la charge de profeſſeur de l'académie de peinture. Il ſe diſtingua particuliérement par ſes ouvrages peints en miniature, & dans la maniere qu'on nomme *à gouache*. On a de lui un grand nombre de petits portraits & de tableaux d'hiſtoire, & des payſages qu'il copioit très-bien d'après les originaux des grands maîtres. Ses gravures ne ſont pas moins recherchées que ſes peintures. On fait ſur-tout beaucoup de cas de l'hiſtoire d'Attila d'après Raphaël. Le riche Samuel Bernard, mort en 1739, étoit fils de cet artiſte. Il aſſuroit que ſes ancêtres étoient peintres, & qu'il deſcendoit du petit Bernard.

BERNARDI del Castel Bolognésé, (*Jean*) graveur en pierres fines, né à Castel Bolognésé, ville de la Romagne, mort à Faënza en 1555, à l'âge de soixante ans. Cet artiste est le premier qui enseigna aux graveurs modernes à se rendre dans leurs ouvrages dignes imitateurs de ceux des anciens. Après avoir passé quelques années auprès d'Alfonse, duc de Ferrare, où il exécuta des morceaux qui commencerent sa réputation, il se rendit à Rome. Il y fit pour le pape Clément VII plusieurs médailles, dont la beauté arracha des louanges même à ses rivaux. Attaché au cardinal Hippolyte de Médicis, il refusa les avantages considérables que lui proposa Charles-Quint, pour l'engager à le suivre en Espagne. Il seroit trop long de décrire tous les ouvrages de cet artiste. On se contentera d'indiquer deux morceaux considérables, qui furent gravés sur des crystaux pour le cardinal de Médicis. L'un représentoit Titius, auquel un vautour déchire le cœur; l'autre la chûte de Phaéton, tous deux d'après des dessins qui avoient été faits par Michel-Ange. Il n'y eut qu'une voix sur la perfection de ces deux gravures. Comblé de bienfaits par son protecteur, il passa tranquillement le reste de ses jours dans sa retraite de Faënza, qu'il avoit meublée d'excellents tableaux dont il faisoit ses délices.

BERNAZZANO, peintre, né à Milan, vivoit dans le seizieme siecle. Il étoit, dit-on, assez bon paysagiste, & il peignoit fort bien les animaux; mais, comme il ne sçavoit point dessiner les figures, il s'associa avec un certain César da Sesto, qui travailloit d'une maniere assez agréable. On rapporte que Bernazzano imitoit si bien les fruits, qu'ayant peint quelques paysages à fresque sur une muraille où il avoit aussi représenté des fraises, les unes mures, & les autres encore en fleurs, il y eut des paons qui, trompés par l'apparence de ces fruits, allerent si souvent les becqueter, qu'ils détruisirent enfin l'enduit de ce mur. Si ce fait est vrai, voilà de quoi diminuer l'ad-

miration que l'on a pour les talents de Zeuxis ; car enfin Bernazzano étoit un peintre assez médiocre.

BERNIER, (*Nicolas*) musicien, né à Mante-sur-Seine en 1664, mort à Paris en 1734, fut maître de musique de la Sainte-Chapelle, & ensuite de la chapelle du roi. Ses ouvrages lui ont fait beaucoup d'honneur. On a de lui cinq livres de Cantates à une ou deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau & de Fuselier. On convient qu'elles ne sont pas exemptes de défauts, mais qu'il y en a un grand nombre d'admirables. Les *Nymphes de Diane* passent surtout pour un chef-d'œuvre. Ses motets ne sont pas si bons. Il a fait aussi la musique de quelques divertissements appellés *les Nuits de Sceaux*, outre quelques airs sérieux ou à boire, dans lesquels il a développé beaucoup de science ; mais on lui reproche son affectation à faire passer le même tour de chant dans cinq ou six tons différents. On rapporte de lui une anecdote assez plaisante. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, estimoit Bernier, & l'honoroit de ses bontés ; c'est à lui que ce prince s'adressa pour revoir son motet de *Lauda*, *Jerusalem*, *Dominum*, qu'il avoit composé à cinq parties, animé par l'empereur Léopold, qui lui avoit envoyé le même motet de sa composition. Un jour ce prince, impatient de sçavoir ce qu'on pensoit de sa musique, fut chez Bernier, monta avec précipitation dans son cabinet, où, au lieu de ce musicien, il trouva l'abbé de la Croix qui marquoit les endroits défectueux de son motet, & avec qui il causa quelque temps sur ses remarques ; puis il descendit dans une salle basse où Bernier étoit à table, se réjouissant avec plusieurs de ses amis. Le musicien fut fort interdit de l'arrivée du duc d'Orléans, qui lui fit de vifs reproches de ce qu'il ne se donnoit pas la peine d'examiner par lui-même l'ouvrage dont il l'avoit chargé.

I. BERNIN, (*Pierre*) peintre & sculpteur, né à Sesto en Toscane, en 1562, mort à Rome, âgé de

ſoixante-ſept ans. Après avoir appris les principes du deſſin ſous le chevalier Sirigati, il ſe rendit à Rome, & fut employé par le cardinal Farneſe à peindre ſon château de Caprarole, en ſociété avec Antoine Tempête. Quelques avantages qu'il pût ſe promettre dans la carriere brillante de la peinture, il les ſacrifia néanmoins pour ſe livrer entiérement à la ſculpture. Il eſt vrai que la nature l'avoit doué de qualités rares pour exceller dans cet art. Il manioit très-bien le ciſeau; & les morceaux qu'il a exécutés, ſoit à Naples dans un voyage qu'il y fit, ſoit à Rome, atteſtent ſa capacité. On admire ſur-tout, dans les grandes égliſes de cette derniere ville, les ouvrages dont il fut chargé par les papes Paul V & Urbain VIII.

II. BERNIN, *ou* BERNINI en italien, (*Jean-Laurent*, dit *le Chevalier*) ſculpteur, architecte & peintre, originaire de Toſcane, né à Naples en 1598, & mort à Rome en 1680. Les leçons que le jeune Bernin reçut de ſon pere aſſez bon ſculpteur, jointes à l'étude des chefs-d'œuvre anciens & modernes qui ſont à Rome, développerent bientôt ſes talents pour les arts. Il fit à l'âge de dix ans une tête de marbre, que l'on voit aujourd'hui dans l'égliſe de Sainte-Praxede, & qui mérita le ſuffrage de tous les connoiſſeurs. Paul V, qui voulut connoître un enfant d'un ſi rare mérite, lui demanda s'il ſçavoit faire une tête. Il répondit auſſi-tôt: *Quelle tête demande Votre Sainteté?* Si cela eſt, dit le pape, il les ſçait faire toutes. Il lui ordonna celle de S. Paul; le modele fut achevé en une demi-heure. Le pape, étonné de ce qu'il venoit de voir, eut ſoin de faire cultiver un talent qui annonçoit un ſecond Michel-Ange. Le jeune Bernin continua de s'appliquer avec ſuccès à la ſculpture. Il avoit à peine dix-ſept ans, qu'on voyoit déja dans Rome pluſieurs beaux ouvrages ſortis de ſes mains, parmi leſquels on compte le beau grouppe d'Apollon & de Daphné, qui eſt dans la *villa Pinciana*. Sa réputation fut dès-lors ſi bien établie, qu'on le regardoit déja comme un prodige,

& qu'on se le montroit lorsqu'il passoit dans les rues.

Cependant les louanges ne le corrompirent point : elles ne servirent, au contraire, qu'à exciter son zele & son émulation. Son génie vaste embrassa la peinture & l'architecture, en même temps qu'il faisoit des chefs-d'œuvre de sculpture. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ses ouvrages, qui nous meneroit trop loin; nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns des principaux. La fontaine de la place Navone doit occuper le premier rang. On ne se lasse point d'admirer l'élégance & la noblesse jointes au naturel rigoureusement observé dans ce magnifique ouvrage. Le Bernin avoit abandonné à ses éleves les quatre figures colossales qui représentent les quatre principaux fleuves de la terre, sçavoir le Nil, le Danube, l'Euphrate & le Niger; & il se réserva pour lui le rocher qu'il regardoit comme le morceau le plus difficile.

La colonnade qui environne la place de Saint-Pierre n'est pas moins remarquable; mais ce qui l'emporte peut-être est la fameuse chaire de Saint-Pierre, qui est toute de bronze doré, & soutenue par quatre statues colossales du même métal, qui représentent les quatre Peres de l'Eglise, dont deux Grecs, sçavoir S. Grégoire de Nazianze & S. Athanase; & deux Latins, sçavoir S. Augustin & S. Ambroise. On raconte que la chaire de Saint-Pierre étant placée dans l'endroit où elle est aujourd'hui, notre artiste alla chez André Sacchi, peintre célebre, pour le prier de venir avec lui dans l'église de Saint-Pierre, afin d'y examiner son ouvrage. Le peintre, qui étoit d'un caractere mélancolique & austere, ne vouloit point se donner cette peine; mais il ne put résister aux pressantes sollicitations de Bernin. Il monta en carrosse comme il se trouva chez lui, c'est-à-dire en robe-de-chambre & en pantoufles. Etant entré dans l'église de Saint-Pierre, il s'arrêta sous la voûte, & dit à notre artiste : *C'est d'ici que l'on doit voir votre ouvrage.* Bernin le supplia d'avancer un peu; mais André Sacchi ne voulut point

faire un pas de plus. Après avoir considéré pendant quelque temps l'ouvrage de notre artiste, il lui dit: *Ces figures devoient avoir une palme de plus;* & il s'en alla tout de suite. Le Bernin reconnut très-bien que la critique du peintre étoit juste; mais il n'étoit plus temps de réparer sa faute.

Parmi les autres monuments du génie de ce grand artiste, on distingue les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII, la statue équestre de Constantin, la statue de sainte Bibiane; celle de sainte Thérese; qui passe pour une des plus belles de Rome, & qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre d'expression; l'église de Saint-André du noviciat des Jésuites à Rome, qu'on regarde comme un bijou en fait d'architecture. Nous sommes obligés de passer sous silence, pour ne pas allonger cet article, bien d'autres ouvrages qui rendront la mémoire de Bernin immortelle. Nous allons parler plus en détail du voyage qu'il fit en France, parce que nous croyons que nos lecteurs y prendront plus d'intérêt. Louis XIV & Colbert avoient demandé à cet artiste des dessins pour la façade du Louvre. On en avoit été si satisfait, que le roi lui envoya son portrait enrichi de diamants, & qu'il lui écrivit la lettre suivante, pour qu'il vînt en France les faire exécuter lui-même.

Monsieur le Chevalier Bernini,

« J'ai une estime si particuliere pour votre mérite, » que je desire avec empressement de voir & de connoître de plus près un artiste aussi célebre que vous, » pourvu que mes souhaits ne nuisent point au service » de Sa Sainteté, & qu'ils ne vous dérangent point. » Telles sont les raisons qui m'engagent à expédier ce » courier extraordinaire à Rome, pour vous inviter à » me procurer la satisfaction de vous voir en France. » J'espere que vous profiterez de l'occasion favorable » que vous fournit le retour de mon cousin le duc de » Créqui, mon ambassadeur extraordinaire, qui vous » expliquera plus amplement les raisons qui me font

» desirer de vous posséder, & celui de parler avec » vous sur les beaux dessins que vous m'avez envoyés » pour la construction du Louvre. Au reste, je m'en » rapporte à ce que mondit cousin vous fera enten- » dre, par rapport à mes bonnes intentions. Je prie » Dieu, Monsieur le chevalier Bernini, qu'il vous ait » en sa sainte garde. LOUIS.

A Lyon, ce 11 Avril 1665.

Le pape consentit au voyage de Bernin, qui partit pour la France en 1665. On peut donner le nom de marche triomphante à son voyage. Le roi fournit ses équipages à cet artiste. Le grand-duc de Toscane lui fit faire une entrée publique à Florence, & pria le marquis Ricardi de le traiter magnifiquement. Le Bernin reçut les mêmes honneurs à Turin. Tous les professeurs de dessin qui étoient à Lyon, & toutes les personnes de qualité vinrent le complimenter; on accouroit en foule de tous les côtés pour le voir, *comme s'il eût été un éléphant*, ainsi qu'il le disoit lui-même. Le nonce du pape sortit de Paris pour le recevoir, & le conduisit au Palais-Royal, comme un homme qui alloit honorer la France. Toute la cour & toute la noblesse s'empresserent à lui procurer toutes sortes d'agréments. Le roi le reçut avec bonté, & lui donna des preuves de sa générosité & de sa bienveillance. Le Bernin, étant arrivé à Paris avec tant d'appareil, comme le seul homme digne de travailler pour Louis XIV, fut très-surpris de voir la façade du Louvre, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, dont Claude Perrault avoit donné le dessin. Lorsqu'il apperçut ce grand ouvrage, il dit publiquement qu'il étoit inutile de l'avoir fait venir en France, où il y avoit des architectes de la premiere classe. Cette sincérité fait plus d'honneur au chevalier Bernin, que ses talents supérieurs pour la sculpture & pour l'architecture.

Cependant il ne fit rien en France comme architecte, quoiqu'il fût parti uniquement pour donner de nouvelles preuves de son mérite dans ce genre; mais

il exécuta le buſte du roi en marbre. Un jour que Louis XIV lui donna une ſéance d'environ une heure, le Bernin s'écria : *Miracle ! miracle ! un roi ſi actif & François eſt reſté pendant une heure dans la même attitude.* Comme il deſſinoit une autre fois le portrait de ce prince, il éleva ſur la tête de Louis XIV une boucle de cheveux, en lui diſant : *Votre Majeſté peut montrer ſon front à tout l'univers.* Les courtiſans ajuſterent alors leurs cheveux comme le Bernin avoit arrangé ceux du roi. Cette mode fut appellée *à la Bernine.* Cet artiſte fit encore un compliment ſpirituel à la reine, qui louoit beaucoup le portrait du roi qu'il venoit de faire. *Votre Majeſté*, dit le Bernin, *loue ce portrait, parce qu'elle en chérit l'original.* Quelques dames lui demanderent quelles étoient les plus belles femmes, ou les Françoiſes, ou les Italiennes. *Toutes*, répondit-il ; *il n'y a d'autre différence que le ſang coule ſous la peau des Italiennes, & que l'on apperçoit le lait ſous celle des femmes Françoiſes.* Le Bernin eut cinq louis à dépenſer par jour, pendant les huit mois qu'il demeura en France ; à la fin un préſent de cinquante mille écus, avec une penſion annuelle de ſix mille livres, & une penſion de cinq cents écus pour ſon fils qu'il amena avec lui. De pareilles récompenſes honorent le monarque & les arts. On prétend cependant qu'elles annoncent plus de faſte que de diſcernement, parce que le Bernin avoit fait très-peu de choſes en France.

Cet artiſte, de retour à Rome, fit en reconnoiſſance de tant de bienfaits la ſtatue équeſtre de Louis XIV, qui eſt actuellement à Verſailles. Il avoit quatre-vingts ans lorſque, pour témoigner ſa reconnoiſſance à la reine Chriſtine, ſa protectrice la plus zélée, il commença à ſculpter avec le plus grand ſoin la ſtatue de Jeſus-Chriſt en marbre, en demi-figure, plus grande que nature. Elle fut parfaitement exécutée ; mais la reine ne voulut point l'accepter, parce qu'elle n'étoit plus en état de le récompenſer comme elle l'auroit deſiré. Le Bernin lui laiſſa cependant ce morceau par ſon teſtament. Cet artiſte mourut enfin à l'âge de qua-

tre-vingt-deux ans, & fut enterré à l'église de Sainte-Marie-Majeure. On prétend que sa succession montoit à quatre cents mille écus Romains, c'est-à-dire à deux millions de livres de France. Elle parut une bagatelle aux yeux de la reine Christine ; elle dit au prélat qui lui donna cette nouvelle : *S'il eût été attaché à mon service, j'aurois honte qu'il eût laissé si peu.*

Le chevalier Bernin étoit plein de feu, colere, & avoit un air imposant. Il étoit d'ailleurs bon Chrétien, très-charitable, & ennemi de la calomnie & de la médisance. La vivacité de son esprit tenoit du prodige. Il aimoit la comédie, & se plaisoit à la jouer *impromptu*. Il réussissoit singuliérement dans plusieurs rôles. On auroit dit qu'il possédoit par cœur Plaute & Térence, qu'il n'avoit toutefois jamais lus. Il inventa plusieurs machines pour le théâtre ; entr'autres, un moyen très-singulier pour faire paroître le soleil sur la scene, achevant son cours dans le ciel. Le roi de France en voulut avoir le dessin. Des machines plus utiles encore, qui sont également de son invention, se voient à la monnoie de Rome, où elles font l'office de balancier & de laminoir : elles sont mues par le moyen de l'eau. Le talent de cet artiste ne se manifesta pas seulement dans la sculpture & dans l'architecture ; il peignoit encore, quoique ce fût pour son amusement. On compte cent cinquante tableaux de lui, qui sont pour la plûpart au palais Barberin & au palais Chigi. On voit un grand tableau du même artiste dans la chapelle du très-saint Sacrement dans l'église de Saint-Pierre, qui représente un trait de la vie de S. Maurice.

Mais la sculpture étoit la passion dominante de Bernin, puisqu'il étoit capable de manier le ciseau pendant sept heures de suite. Il restoit quelquefois en extase sur son échafaud, & se plongeoit souvent dans des méditations si profondes, qu'il falloit qu'il eût toujours une personne à côté de lui, de peur qu'il ne se laissât tomber dans ces moments de distraction ; il ne vouloit pas qu'on l'en détournât, & disoit pour son excuse : *Ne me touchez pas, car je suis amoureux.* Il se

mettoit quelquefois en colere contre son ouvrage, parce qu'il n'en étoit jamais content. Le caractere de cet artiste dans la sculpture est le gracieux & le tendre : son architecture est élégante, agréable & svelte. Ses édifices plaisent au premier coup d'œil, même aux ignorants.

Le chevalier Bernin eut plusieurs freres, dont l'un nommé Louis fut également sculpteur, architecte théoricien, & très-habile dans les méchaniques. Ce fut lui qui inventa cette tour de bois de quatre-vingts pieds de haut, que l'on voit mouvoir dans l'église de Saint-Pierre avec tant de facilité, pour en nettoyer les murs. Il imagina encore une balance pour peser les bronzes de la chaire de Saint-Pierre, & les statues colossales qui la supportent. Le fils du chevalier Bernin, appellé Paul, professoit aussi la sculpture. Il a montré du talent dans les deux tombeaux qu'on voit à la chapelle de la Conception, dans l'église de Saint-Isidore, à Rome. On le trouve inscrit au catalogue de l'académie Romaine, en 1672.

BERQUEN, (*Louis*) né à Bruges. C'est à lui que la taille du diamant doit son origine, & il est le premier qui l'ait mise en pratique, il n'y a pas plus de trois cents ans, c'est-à-dire vers 1476. Berquen étoit un jeune homme qui alors sortoit à peine des classes, & qui, né d'une famille noble, n'étoit nullement initié dans le travail des pierreries. Il avoit éprouvé que deux diamants s'entamoient, si on les frottoit un peu fortement l'un contre l'autre : c'en fut assez pour faire naître, dans un sujet industrieux & capable de méditation, des idées plus étendues. Il prit deux diamants, les monta sur du ciment, les égrisa l'un contre l'autre, & ramassa soigneusement la poudre qui en provint. A l'aide ensuite de certaines roues de fer qu'il inventa, il parvint, par le moyen de cette poudre, à polir parfaitement les diamants, & à les tailler de la manière qu'il le jugeoit à propos.

BÉRRUGÉTÉ, (*Alonzo*) peintre, sculpteur & ar-

chitecte, né à Paredes de Nava en Espagne, mort à Madrid en 1545. Après avoir pris les leçons de Michel-Ange à Florence, il se rendit à Rome pour étudier l'antique. Ses talents furent estimés en Espagne: Charles-Quint le nomma son peintre de cabinet: plusieurs villes s'empresserent d'avoir de ses ouvrages. On voit à Valladolid une statue de marbre qui passe pour un chef-d'œuvre. Cet artiste est le premier qui détruisit, en Espagne, le goût barbare qui régnoit dans les beaux-arts.

BERTANO, (*Jean-Baptiste*) architecte, né à Mantoue, vivoit dans le seizieme siecle. Après avoir fait une étude particuliere des anciens monuments de Rome, & avoir acquis des connoissances profondes, principalement sur la perspective, il revint dans sa patrie, où le duc de Mantoue, Guillaume III de Gonzague, lui confia la direction de tous les édifices publics de ses Etats. Bertano en fit élever quelques-uns qui lui firent le plus grand honneur, particuliérement la belle église de sainte Barbe, & son clocher décoré de quatre ordres d'architecture, & dans lequel on voit une inscription à la gloire de cet architecte. Il étoit très-sçavant, & publia différents ouvrages, dont les plus renommés sont, une Lettre au Bassi sur les disputes qui s'éleverent au sujet de la cathédrale de Milan; & un autre ouvrage, dans lequel il éclaircit les endroits les plus obscurs de Vitruve: on y trouve d'excellents principes sur l'ordre Ionique.

BERTHIER, (*Jean*) sculpteur, vivoit dans le dernier siecle. Il fut chargé de faire les plans en relief des principales villes fortifiées du royaume & de l'Europe, pour l'instruction des enfants de France, petits-fils de Louis XIV. Ces plans furent placés dans la grande galerie du Louvre.

BERTHOLDE, sculpteur du seizieme siecle, naquit à Florence. Il apprit son art de Donato, & jetta en bronze, avec le plus grand succès, beaucoup de morceaux de batailles, & plusieurs autres sujets, mais

tous en petit. Ces ouvrages plurent tant à Laurent de Médicis, qu'il le fit garde de son magnifique jardin de la place Saint-Marc, où se trouvoient les belles statues & les antiques que ce prince avoit recueillis avec de grandes dépenses. Bertholde fut ensuite nommé directeur de l'académie du dessin; & il eut la gloire de former les éleves les plus célebres, tels que le Buonaroti, François Granaccio, le Torrigiano, &c.

I. BERTIN, musicien, mort depuis environ trente ans, fut maître de clavessin des princesses d'Orléans. Il a fait l'opéra de *Cassandre*, avec Bouvard; & seul, la musique de *Diomede*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris*, & des *Plaisirs de la campagne.*

II. BERTIN, (*Nicolas*) peintre, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1736. Son pere étoit sculpteur, & un de ses freres suivit la même carriere. Pour lui, il se livra à la peinture, dont il apprit les principes sous Vernansal le pere, Jouvenet, & Boullogne l'aîné. Ses dispositions étoient si heureuses, & les progrès qu'il fit furent si rapides, que, n'étant âgé que de dix-huit ans, il gagna le premier prix de peinture. Il eut occasion par-là de voyager en Italie, & d'y former son goût d'après les grands maîtres qui ont illustré Rome, Florence & la Lombardie. A son retour en France, l'académie se hâta de le recevoir dans son sein. Il soutint la réputation qu'il s'étoit acquise, par des ouvrages où l'on remarque une maniere forte, agréable & finie. On peut en juger par ceux qu'on voit de lui dans l'église de S. Leu, à l'abbaye de S. Germain-des-Prés, dans les salles de l'académie. Mais il réussissoit encore mieux dans les petits tableaux, dont la variété des sujets coûtoit peu à son imagination féconde. Louis XIV & plusieurs princes de l'Europe, pénétrés d'estime pour ses talents, voulurent avoir de ses productions. L'électeur de Baviere lui offrit des pensions considérables pour l'attirer à sa cour; mais Bertin étoit trop attaché à Paris pour pouvoir se résoudre à s'expatrier. Cette raison, & les suites qu'il craignoit pour

une aventure galante qu'il avoit eue autrefois à Rome, l'empêcherent d'accepter la place de directeur de l'académie de France établie en cette ville. Il a eu pour éleve Toqué, peintre célebre de portrait.

BERTRAND, (*Philippe*) sculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1724, âgé de soixante ans. Le grouppe en bronze de l'enlevement d'Hélene, qu'il fit pour sa réception à l'académie, lui en ouvrit les portes avec applaudissement ; & dans la suite, étant nommé professeur, il remplit ce poste avec un zele qui lui mérita l'affection & la reconnoissance de ses éleves. Les morceaux qu'on a de lui font honneur à ses talents : les plus remarquables sont les figures de la Justice & de la Force, sculptées dans les panneaux qui sont au-dessus des arcades du chœur à Notre-Dame, celle de S. Satyre aux Invalides, & celle qui représente l'Air, à Trianon. La figure du Christ, au château de la Samaritaine sur le Pont-neuf, est aussi de lui. Elle est du plus grand style ; & si l'on pouvoit y trouver quelques défauts, c'est qu'elle est un peu maniérée. La belle porte ou l'arc-de-triomphe que l'on voit dans la ville de Montpellier, à la gloire de Louis XIV, est décoré par des bas-reliefs de cet artiste. Il étoit doux, généreux, bienfaisant. Attaqué de la gravelle, il souffrit avec constance les douleurs les plus vives & les plus aiguës, qui redoublerent à la fin de ses jours, & qui le conduisirent enfin au tombeau.

BESSON, (*Jacques*) ingénieur & mathématicien du roi de France, né en Dauphiné, vivoit dans le seizieme siecle. On a de lui un recueil de ses machines, imprimé à Lyon par Barthelemi Vincent, 1582, sous ce titre : *Théâtre des instruments mathématiques & méchaniques de Jacques Besson, Dauphinois, docte mathématicien, avec l'interprétation des figures d'icelui, par François Béroald.* On lit dans la préface, que « Besson » méprisa plusieurs incommodités, s'exposa à beaucoup » de dangers, fit des voyages fâcheux & en divers » pays, employa toute sa vie, & travailla en toutes

» sortes

» fortes pour puiser des sources plus cachées des mathématiques & arts méchaniques, divers secrets grandement nécessaires à toutes républiques, & suffisants » pour contenter les estudes des plus gentils esprits.... » Entre les œuvres excellentes de ce personnage de » grand & ingénieux esprit, & où l'on peut voir de » l'artifice admirable, voici un théâtre de labeur im» mense rempli de machines & d'instruments plaisants » à considérer, & très-utiles à pratiquer..... Comme » il étoit après à expliquer ce grand théâtre, auquel il » vouloit adjouter quelques nouvelles inventions & » pieces non moins excellentes, (à sçavoir trois livres: » le premier desquels traitoit de l'invention des moyen» nes & continuellement proportionnelles: le second, » des éléments de convertir la courbe en droites di» mensions: & le troisieme, des exercitations tant du » premier que du second, le tout inventé de tel esprit » que les plus doctes mathématiciens certifioyent n'y » avoir eu jamais pareilles inventions mathématiques:) » la mort l'emporta du monde, & osta la vie à celui qui » vivoit pour servir aux autres.» On peut consulter cet ouvrage curieux, où l'on trouve la description de plusieurs machines très-utiles & très-curieuses, dont on est redevable au génie inventif de Besson.

BIANCHI, (*Pierre*) peintre, né à Rome en 1694, mort dans la même ville en 1739. Ce peintre étoit universel; il a traité des sujets d'histoire, des paysages, des portraits, des marines, des animaux, & il a fait des ouvrages à l'huile, à fresque & à détrempe; par-tout on reconnoît une grande correction de dessin & un coloris vigoureux. Que ne pouvoit-on pas attendre d'un artiste aussi laborieux, si la mort ne l'eût pas surpris à la fleur de son âge? Il forma un éleve, Gaëtano Sardi, qui s'est rendu célebre.

BIANCO, (*Barthelemi*) architecte, né dans le territoire de Côme. Le desir de se distinguer sur un théâtre digne de ses talents le fit aller à Genes, où il fut bientôt employé. On le chargea de la construction du

nouveau mole & de la nouvelle enceinte de la ville. Parmi les édifices qui lui font le plus d'honneur, on distingue trois palais qui appartiennent à la maison Balbi, & le college occupé ci-devant par les Jésuites ; sa magnificence est telle, qu'on l'appelloit leur palais.

I. BIBIÉNA, (*Ferdinand*) peintre & architecte, né à Bologne en 1657, mort dans la même ville en 1743. Son nom de famille étoit Galli; mais il prit celui de la terre de Bibiéna en Toscane, où son pere étoit né. Cet artiste eut les plus grandes obligations à Cignani qui fut non-seulement son maître, mais qui se chargea de le faire valoir dans le monde. Bibiéna ne trompa point ses espérances : il réunissoit des talents qui devoient le faire rechercher de toutes parts. Il bâtit, entr'autres édifices, une maison de plaisance très-agréable à Colorno, pour le duc Ranuce Farnese. Ces différents édifices lui firent une si grande réputation, qu'il fut appellé à Barcelonne pour diriger les fêtes qui furent données à l'occasion du mariage de l'archiduc d'Autriche. Ce prince étant devenu empereur, notre artiste passa à Vienne, & donna le projet de plusieurs belles fêtes qu'il exécuta toujours avec succès : on fut sur-tout étonné des illuminations qu'il fit sur l'étang de la Favorite, nom d'une maison de plaisance de l'empereur. C'est ce qui engagea ce prince à le combler de bienfaits. Bibiéna excelloit particuliérement dans l'art de peindre les décorations du théâtre. On voit de ses ouvrages en ce genre dans les villes les plus considérables d'Italie. Il donna deux volumes sur l'architecture, & on a fait un recueil de toutes les perspectives & de toutes les décorations qu'il a peintes. Cet artiste mourut aveugle, & laissa trois fils qui avoient beaucoup de talents. Antoine passa au service de l'empereur Charles VI, & y remplit la place qu'occupoit son pere ; Joseph mourut à Berlin en 1757 ; & Alexandre mourut au service de l'électeur Palatin.

II. BIBIÉNA (*François*) peintre & architecte, frere du précédent, né à Bologne en 1659, mort en

1739. Un des plus beaux édifices qu'il ait bâtis, est un théâtre à Véronne, sous la direction du marquis Maffei. Celui qu'il construisit à Rome n'a pas la même perfection. François enseigna dans l'académie de Bologne, avec beaucoup de zele, la géométrie, l'architecture, la perspective, la méchanique & l'arpentage. La cour de Vienne l'occupa quelque temps, avant que son frere Ferdinand y allât. Il fut demandé à Londres & à Madrid; mais il refusa de faire ces deux voyages. Ses talents pour les décorations théatrales n'étoient pas inférieurs à ceux de son frere; & il avoit de plus le mérite de très-bien peindre les figures.

BIENNÉ, (*Jean*) célebre imprimeur de Paris dans le seizieme siecle. Il épousa la veuve de Guillaume Morel, qui lui apporta en dot l'imprimerie de son premier mari, dont il conserva aussi la devise. Il acheva l'impression de plusieurs ouvrages commencés par Guillaume Morel, & en imprima lui-même un très-grand nombre, entr'autres, le *Lucrece* de Lambin, in-4°, édition très-estimée des connoisseurs; le *Novum Testamentum syriace, græce, cum versione interlineari latinâ*, in-4°, &c. Jean Bienné étoit instruit & avoit toutes les connoissances relatives à son art. Ses éditions sont exactes & soignées, & les plus célebres gens de lettres de son temps étoient jaloux qu'il se chargeât de l'impression de leurs ouvrages. Son épitaphe marque sa mort au 15 Février 1588.

BILLAINE, (*Louis*) sçavant imprimeur du dix-septieme siecle, né à Paris. Il possédoit le grec, le latin, l'espagnol, l'italien & le flamand; & il ne le céda pas de beaucoup aux Etiennes en érudition. Il faisoit un commerce considérable de livres dans les pays étrangers, où il avoit de grands magasins; & le fonds de librairie qu'il a laissé à sa mort fut un des plus riches qu'on eût encore vus. C'est lui qui a fait imprimer le *Glossaire* de Du Cange, les *Familles Bysantines*, du même auteur, & la *Diplomatique* du P. Mabillon. Baillet dit qu'on a regardé Billaine entre les sçavants

imprimeurs, comme on a regardé Brutus & Cassius parmi les Romains, c'est-à-dire comme le dernier des sçavants de cette profession. Billaine est mort à Paris le 25 Août 1681.

BION, ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques, mort à Paris en 1733, avec la réputation d'un très-habile artiste en son genre, On a de lui un excellent ouvrage, intitulé : *Traité de la construction & des principaux usages des instruments de mathématiques, avec les figures nécessaires pour l'intelligence de ce traité.* Son portrait est à la tête de ce livre ; on lit au bas ce vers tiré des fastes d'Ovide :

Admovet ille oculis distantia sidera nostris.

C'est feu M. Roy, un des meilleurs poëtes lyriques depuis Quinault, qui trouva cette heureuse application. Il paraphrasa la pensée du poëte latin en quatre vers françois, qui sont aussi gravés sous le portrait.

Par des secours nouveaux, sa main & son génie
Nous ont développé les leçons d'Uranie,
Nous mesurent la terre, & les airs, & les cieux.
Les astres, par son art, s'approchent de nos yeux.

Cet artiste publia encore un autre ouvrage fort estimé, qui a pour titre : *L'Usage des Globes céleste & terrestre, & des Spheres suivant les différents systêmes du monde ; précédé d'un Traité de Cosmographie, où est expliqué avec ordre tout ce qu'il y a de plus curieux dans la description de l'univers, suivant les mémoires & les observations des plus habiles Astronomes & Géographes, accompagné des figures nécessaires.*

BIRAGUE, (*Clément*) graveur en pierres fines, né à Milan, florissoit vers le milieu du seizieme siecle. Il vécut à la cour de Philippe II, roi d'Espagne. C'est à lui qu'est due l'invention de la gravure sur le diamant. Il a osé le premier tâter cette matiere qui paroissoit indomtable, & qui jusqu'alors avoit toujours résisté à toutes sortes d'outils. Il l'a forcée de se

prêter à un travail dont on ne l'auroit pas crue ſuſceptible. Le premier ouvrage qu'il fit en ce genre fut le portrait de dom Carlos, infant d'Eſpagne ; & ſur un autre diamant il exprima les armes d'Epagne, pour ſervir de cachet à ce prince. Mais, vu la qualité de la matiere, il n'étoit guere poſſible que le travail de ces deux figures fût bien parfait.

BISCHOP, (*Nicolas*) en latin *Epiſcopius*, célebre imprimeur de Baſle, beau-frere de Froben. Il n'étoit pas ſeulement habile imprimeur, mais il avoit encore quelque teinture des ſciences. Ce fut un titre à Geſner pour lui dédier le dernier livre de ſes Pandectes. Il avoit pour deviſe une croſſe épiſcopale ſur le haut de laquelle étoit une grue, ſymbole de la vigilance. Il laiſſa un fils qui lui ſuccéda dans ſon art.

BIZAS, ſculpteur grec de l'iſle de Naxos, vivoit vers l'an 560 avant Jeſus-Chriſt. Il inventa les petites pieces de marbre taillées en forme de tuile, pour couvrir les temples & autres ſuperbes édifices.

BLAMONT, (*François* COLIN *de*) muſicien, né à Verſailles en 1690, mort en 1760. Il fut de l'ordre de S. Michel, ſurintendant de la muſique du roi, & maître de celle de ſa chambre ; il mérita ces diſtinctions par ſes talents. C'eſt lui qui a mis en muſique les *Fêtes Grecques & Romaines*, *Endymion*, la *Fête de Diane*, les *Caracteres de l'Amour*, le *Caprice d'Erato*, les *Amours du Printemps*, *Zéphire* & *Flore*, les *Fêtes de Thétis*, *& Jupiter vainqueur des Titans ;* ce dernier avec M. Bury ſon neveu.

BLANC, (*Horace le*) peintre habile, né à Lyon, éleve du célebre chevalier Lanfranc. Son goût un peu hors des regles lui fit une maniere propre qui a plus de rapport avec celle d'un autre grand maître, le chevalier d'Arpin. Il peignit beaucoup de tableaux ; mais il n'excella véritablement que dans les portraits qui étoient fort reſſemblants. Il peignoit à freſque comme à l'huile. La ville de Lyon, ſa patrie, le choiſit pour ſon peintre. La moitié du petit cloître des Chartreux de cette ville

est de lui ; François Perrier peignit le reste. La chapelle de S. Irénée, dans l'église des Feuillants, est aussi de sa composition. Il y a exposé les principaux traits du martyre de ce saint évêque & des autres Chrétiens de Lyon. Le tableau du grand autel est encore de sa façon ; mais une de ses productions les plus estimables est un tableau cintré, placé à l'autel de la Vierge, au fond de l'aile droite de l'église des Cordeliers. On y voit la mere de Dieu accompagnée d'une partie de la cour céleste. Il a répété le même dessin dans le tableau du grand autel de la Charité ; ces morceaux sont dignes de l'attention des connoisseurs. Son chef-d'œuvre est la sépulture du Sauveur, qu'on voit dans l'église des Carmelites. Cet artiste est mort dans un âge fort avancé.

BLANCHARD, (*Jacques*) peintre & graveur, né à Paris en 1600, mort dans la même ville en 1638. Nicolas Bolleri, son oncle maternel, fut son premier maitre dans la peinture. A l'âge de vingt ans, Blanchard le quitta pour aller en Italie ; mais quelques ouvrages qu'il eut occasion d'exécuter à Lyon, l'y retinrent pendant quatre ans. Il se rendit ensuite à Rome, où il passa dix-huit mois dans des études continuelles ; & de-là à Venise, où il resta deux ans. Frappé des prodiges de couleur qui se trouvent dans cette ville, enchanté sur-tout des tableaux du Titien, du Tintoret & de Paul Véronese, il résolut d'en faire son unique & principale étude ; & ce fut avec tant de succès, qu'un noble Vénitien le choisit pour travailler dans une maison qu'il avoit à la campagne. Mais, se voyant mal récompensé de ses peines, il repartit pour la France. En passant par Turin, le duc de Savoie l'arrêta quelque temps pour avoir de ses ouvrages. Etant enfin de retour à Paris, il ne tarda pas à se faire connoître avantageusement. Les deux premiers de ses tableaux qui fixerent l'attention des connoisseurs, furent un S. Jean dans l'isle de Pathmos pour la communauté des peintres, & une Assomption de la Vierge pour les reli-

gieuses de Cognac. Bientôt ce fut le peintre à la mode: il n'y eut point de curieux qui ne voulût avoir un morceau de sa main: on ne pouvoit se lasser d'admirer la belle expression qu'il sçavoit donner à ses figures, la force de son pinceau, la fécondité de son génie, le charme de son coloris. Quelques-uns n'ont pas craint de l'exalter au point qu'ils ont appellé Blanchard le *Titien de la France*.

Ce peintre fut trop occupé pour des particuliers. On peut juger qu'il se seroit distingué dans les grandes compositions, par les deux galeries qu'il peignit, dont l'une subsiste encore à l'hôtel de Bullion, & sur-tout par le tableau qu'il fit à Notre-Dame pour le premier jour de Mai, & qui représente la descente du Saint-Esprit. Mais, comme Blanchard avoit un talent particulier pour peindre les Vierges, il étoit obligé de s'adonner à ce genre, pour satisfaire à l'empressement des personnes qui lui en demandoient. Il se plaisoit lui-même beaucoup à peindre des femmes nues; & il avoit une si grande facilité, qu'on l'a vu représenter une figure entiere, grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Blanchard étoit à la fleur de son âge lorsqu'il fut emporté par une fievre & une fluxion de poitrine. Il fut marié deux fois, & eut de sa premiere femme un fils qui, ayant embrassé de bonne heure la même profession, soutint avec honneur la réputation de son pere. On a gravé plusieurs morceaux du pere, & il a gravé lui-même.

BLANCHET, (*Thomas*) peintre, né à Paris en 1617, mort à Lyon en 1689. Les chefs-d'œuvre de Rome, & les conseils du Poussin & d'André Sacchi, lui devinrent extrêmement utiles pendant le séjour qu'il fit dans cette ville. Il a laissé des ouvrages qui doivent le placer au rang des plus grands artistes. On y reconnoît un dessin correct, un style élevé, un beau coloris, une touche agréable & facile, des compositions riches, des expressions touchantes. Il réussissoit également dans les sujets d'histoire & dans le portrait.

Comme il passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, il enrichit cette ville de plusieurs ouvrages, & surtout d'un beau plafond à l'hôtel-de-ville, qui a été malheureusement détruit par un incendie; mais ce qui reste encore en donne une grande idée. Il y fut mis à la tête d'une académie qui forma dans la suite d'excellents sujets. Celle de Paris le réclama; elle le nomma professeur, quoique absent, & elle crut devoir passer en sa faveur au-dessus de ses réglements. Le célebre le Brun offrit à l'académie son tableau de réception, représentant Cadmus qui tue un dragon. On voit quelques ouvrages de ce maître à Paris, particuliérement un tableau dans l'église de Notre-Dame, & un autre dans les salles de l'académie. On a peu gravé d'après lui.

BLANKHOF, (*Antoine*) peintre, né à Alcmaer, au nord de la Hollande, en 1628, mort en 1670, à Amsterdam selon quelques-uns, & à Hambourg selon quelques autres. Son inconstance le fit long-temps errer de pays en pays sans pouvoir se fixer. Il fit trois voyages de suite de la Hollande à Rome. Enfin il s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie. Ce voyage, dit M. Descamps, fut pour lui plus profitable, puisqu'il y dessina des vaisseaux, des rivages, des vues de différents climats, des tempêtes, & la mer dans son calme. Il devint depuis le plus habile peintre de marine; rien ne lui échappa des agrêts des vaisseaux & de la manœuvre des matelots. Il observa les ciels orageux, les flots écumeux d'une mer en furie, & apprit à faire frémir d'une tempête & de ses suites funestes. Ses tableaux sont si bien coloriés, si bien entendus pour les effets, qu'on croit entendre siffler les vents & gronder la foudre au milieu des orages qu'il représente. On doit faire une distinction dans les tableaux de ce peintre. Quand il a voulu les finir avec trop de soin, il en a diminué le mérite; ils ont moins de feu; l'esprit en est, pour ainsi dire, émoussé.

BLAVET, célebre joueur de flûte. Il étoit né à

Besançon en 1700, & dès 1718 on l'invitoit à quitter sa province, & à venir jouir dans la capitale des succès que ses talents développés & connus ne manqueroient pas de lui procurer. Il ne se rendit pas d'abord aux exhortations de ses amis, soit qu'il desirât de se perfectionner encore, soit qu'il cédât à la force de ces liens délicieux, de ces douces habitudes qui nous retiennent au sein de notre patrie.

Ce ne fut qu'en 1723 que le jeune Blavet se détermina à suivre à Paris M. le duc de Lévis, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Il fit la plus grande sensation dans cette ville, où une foule d'amateurs éclairés distinguerent & accueillirent ses talents.

On n'avoit jamais entendu sur la flûte traversiere que de très-petits airs dénués d'expression, qui ne demandoient qu'un peu de naturel & d'aisance, que donne l'habitude; on ne soupçonnoit pas même la perfection dont cet instrument étoit susceptible, & dont il fut redevable à Blavet. Cet illustre musicien sçut en tirer les accords les plus agréables dans ses sonates & dans ses concerto, avec une exécution nette & rapide, exacte & brillante, dont personne encore n'avoit donné l'idée. En un mot, les sons de la flûte traversiere devinrent sous ses doigts l'imitation parfaite d'une belle voix, & le charme des oreilles sensibles.

Le public se souvient encore du plaisir inexprimable que Blavet lui a fait éprouver pendant plus de trente ans au concert spirituel. A son entrée à l'opéra, on jouoit *Issé*. Le premier rôle de cette ingénieuse pastorale étoit rempli par mademoiselle le Maure, & Blavet partagea les applaudissements que les spectateurs prodiguoient à cette célebre actrice. Blavet ne s'étoit pas borné à la flûte; il jouoit du basson d'une maniere aussi supérieure. Mais, sa poitrine s'étant affoiblie & échauffée au point de lui faire cracher le sang, il se vit contraint de renoncer à ce dernier instrument.

Il a été pendant plus de trente ans ordinaire de la

musique du roi. A son arrivée à Paris, M. le prince de Carignan se l'étoit attaché par un logement & une pension. Il passa quelque temps après au service de M. le comte de Clermont; & il a été jusqu'à sa mort surintendant de la musique de ce prince. Blavet réunissoit la pratique & la théorie de son art. Il en a donné des preuves dans la composition de plusieurs morceaux de musique vocale & instrumentale, très-bien accueillis du public, & sur-tout des connoisseurs.

Il a souvent travaillé pour les fêtes que M. le comte de Clermont donnoit à Berni. C'est pour ces amusements que Blavet a mis en musique les *Jeux Olympiques*, ballet charmant dont les paroles sont de M. le comte de Senneterre, si connu par les graces de son esprit; & *la Fête de Cythere*, petit opéra de M. le chevalier de Laurès. Il a fait aussi le récitatif italien & l'agréable musique du vaudeville du *Jaloux corrigé*, très-joli intermede de M. Colé, qui fut joué dans le temps des bouffons. Ces différents ouvrages de Blavet respirent l'harmonie douce & tendre qu'il mettoit dans son exécution sur la flûte traversiere.

A des talents admirables, Blavet joignoit des vertus respectables. Ses mœurs étoient honnêtes, son caractere tranquille, sa probité scrupuleuse. Il s'étoit marié à dix-huit ans; &, ce qui est assez rare à cet âge, il eut le bonheur de bien choisir. Lui & son épouse ont été pendant plus de cinquante ans un modele d'union conjugale. Vers la fin de l'année 1765, la santé de Blavet s'étoit considérablement dérangée. On crut d'abord que le mal provenoit d'une obstruction au foie. Les remedes, administrés en conséquence, déclarerent qu'il avoit la pierre, sans que l'on parvînt à fondre l'obstruction.

Il espéra qu'au moyen du régime le plus exact, il vivroit en paix avec ces deux ennemis. Des douleurs excessives & continuelles le forcerent enfin à tenter le succès de cette fameuse opération que la chirurgie moderne a si heureusement perfectionnée. Il s'y résolut avec courage, & la soutint avec fermeté; mais

il étoit trop tard, l'opération ne servit qu'à lui ôter une cause qui étoit jointe à une complication de plusieurs maladies mortelles. On ne peut trop louer la patience & la résignation avec lesquelles il a vu sa fin approcher. Il est mort en 1768, emportant avec lui l'estime & les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

I. BLOCK, (*Benjamin*) peintre du seizieme siecle. Il étoit éleve de son pere, qui eut le malheur de perdre tout son bien dans un incendie. Les talens que la nature avoit donnés au fils lui servirent de ressource. Etant en Italie, il fit le portrait du célebre P. Kirker, Jésuite, d'une maniere si parfaite, que les principaux seigneurs voulurent avoir leurs portraits de la main de cet artiste. En revenant dans sa patrie, il passa par Nuremberg, où il épousa la fille d'un peintre nommé Fischer. Cette femme aimable peignoit très-bien des fleurs à l'huile & en détrempe : ses ouvrages sont aussi estimés que ceux de son mari. On les place l'un & l'autre, dit M. Descamps, au rang des grands maîtres.

II. BLOCK REUGERS, (*Jacques*) peintre & ingénieur, né à Bréda, florissoit vers la fin du seizieme & au commencement du dix-septieme siecle. Il étoit en Italie, où son goût pour les sciences & pour les arts l'avoit conduit, lorsque le grand Rubens qui voyageoit dans ce pays, lui ayant rendu visite, dit tout haut ces paroles flatteuses: *Je n'ai jamais connu parmi les Flamands un peintre plus sçavant à représenter l'architecture & la perspective.* Comme il sçavoit les mathématiques, & qu'il entendoit très-bien l'architecture militaire, il eut d'abord la direction des fortifications en Pologne, & ensuite de celles des Pays-Bas. L'archiduc Léopold l'honora de son estime & de son amitié, & versa des larmes sinceres sur sa mort, occasionnée par une chûte de cheval.

III. BLOCK. (*Joanne Koerten*) Cette femme illustre naquit à Amsterdam en 1650, & mourut dans la même ville en 1715. Après avoir appris rapidement la musique, & s'être formée dans les autres talens convena-

bles à son sexe, elle se mit à modeler en cire, & à mouler des figures & des fruits, qu'elle couloit ensuite & qu'elle colorioit. Elle parvint même à graver avec le diamant sur le crystal & sur le verre, d'une maniere très-délicate. Enfin elle se mit à peindre à goüache, en copiant des tableaux avec de la soie & des couleurs, qu'elle sçut mêler si artistement, que l'on ne les distinguoit que très-difficilement. Mais elle abandonna, dit M. Descamps, ce talent fort singulier, pour en suivre un plus extraordinaire, & qui lui a mérité une place assez distinguée parmi les grands artistes de sa nation. On est saisi d'étonnement en voyant ses découpures: tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle l'a rendu avec ses ciseaux; elle exécutoit des paysages, des marines, des animaux & des fleurs. Elle surprit davantage, lorsqu'elle fit des portraits d'une ressemblance parfaite. Cette nouvelle façon d'exprimer & d'imiter les objets sur du papier blanc fit beaucoup de bruit, & excita même la curiosité de toutes les cours de l'Europe. Les artistes ne purent assez admirer ce nouveau genre, & cette surprise passa dans l'esprit de tout le monde. Le même auteur ajoute que les ouvrages de cette dame sont d'un goût de dessin très-correct. On ne peut mieux les comparer, qu'à la maniere de graver de Mellan. En les collant sur du papier noir, le vuide de sa coupe représente les traits, comme ceux du burin & de la plume: ils sont tous nets, décidés, hardis & sans confusion.

I. BLOEMAERT, (*Abraham*) peintre, né à Gorcum en 1567, mort à Utrecht en 1647. Son pere, qui étoit architecte, ingénieur & sculpteur, le conduisit à Utrecht, où il le mit à l'école de plusieurs peintres médiocres qui lui apprirent peu de chose: aussi comptat-il comme perdu le temps qu'il passa chez eux. On peut dire qu'*il ne dut qu'à lui seul toute sa renommée.* Il étudia la nature; & par la force de son génie, il se fit une maniere d'opérer fort estimée. Il a traité tous les genres de peintures; mais ses paysages l'emportent sur

tout le reste. Cet artiste étoit facile, abondant & gracieux; il entendoit bien les draperies, possédoit le clair-obscur, & l'on remarque que sa touche est libre. Ses tableaux sont souvent ornées de figures grandes comme nature & fort agréables. Si l'on avoit quelques reproches à lui faire, ce seroit de n'avoir pas assez consulté le naturel, d'avoir peint quelquefois de pratique, & d'avoir conservé un goût de dessin qui tient trop de son pays. Presque tous ses ouvrages sont restés dans l'Allemagne ou dans les Pays-Bas: on n'en voit qu'un seul chez M. le duc d'Orléans. Ce tableau représente la prédication de S. Jean. Abraham Bloemaert fut marié deux fois, & il laissa trois fils, dont Corneille Bloemaert, cet excellent graveur au burin, étoit le plus jeune. Ce peintre eut pour disciple Corneille Ploemburg. On a beaucoup & très-bien gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau-forte une Junon.

II. BLOEMAERT, (*Corneille*) très-habile graveur, né à Utrecht en 1603, & selon quelques-uns en 1606, mort en.... Il apprit de son pere les premiers éléments du dessin & de la peinture; mais il abandonna bientôt cette derniere pour s'appliquer uniquement à la gravure, pour laquelle il avoit un goût & des dispositions extraordinaires. Il travailla d'abord sous Crispin de Pas, & se rendit ensuite à Rome, où s'étant perfectionné, il trouva à propos de se fixer en cette ville. Il y mourut dans un âge fort avancé. On a de ce célebre artiste un très-grand nombre d'estampes, où il a sçu rendre avec autant de pureté que d'exactitude & d'agrément, le goût & la maniere des différents maîtres d'après lesquels il a gravé.

I. BLOEMEN (*Jean-François van*) peintre, né à Anvers en 1636, mort en 1740, à Rome où il avoit étudié son art, & où il a toujours vecu. Il est plus connu sous le nom de *Horisson*. Il s'attacha d'abord à la maniere de Vander Kabel: il suivit ensuite celle de la nature. Les sujets de ses tableaux étoient des vues de

Tivoli & des environs, des chûtes d'eau, une vapeur d'eau bien représentée, un arc-en-ciel qui s'entrevoyoit au travers des brouillards & d'une pluie fine, le tout représenté d'une maniere à tromper, & avec un bon ton de couleur. Les étrangers, & principalement les Anglois, enleverent ses ouvrages.

II. BLOEMEN, (*Pierre van*) peintre & frere du précédent, connu sous le nom de *Standaert*. Après avoir demeuré long-temps en Italie, il revint à Anvers, où il fut reçu membre de l'académie des peintres, & nommé directeur en 1699. Ses tableaux représentent des batailles, des caravanes, des marchés aux chevaux, des fêtes de Rome, &c. Ils sont composés avec abondance & richesse : le dessin en est correct, & la couleur bonne ; les habillements sont composés de goût, & la plupart sont à la maniere des Orientaux. Les ouvrages de ce peintre, dont quelques-uns ont le défaut de sentir trop la palette, sont néanmoins fort estimés, tant dans sa patrie qu'en Hollande & en Angleterre. On en trouve quelques-uns en Allemagne & en France.

I. BLOND, ou plutôt LE BLON, (*Jacques-Christophe le*) graveur en maniere noire, né à Francfort sur le Mein en 1670, mort en 1741. Il fut éleve de Carle Maratte, & passe pour avoir inventé la gravure en plusieurs couleurs. On a de lui en ce genre, le portrait du roi Louis XV, en grand, celui du cardinal de Fleury, celui de Vandick, & quelques autres qui sont fort bien rendus. Le Blond a donné sur cette sorte de gravure, un traité à la fin duquel il a ajouté quelques têtes imprimées en trois couleurs, qui ne doivent rien aux portraits dont on vient de parler, & qui, ainsi que son livre, peuvent être d'une grande utilité aux graveurs qui voudront s'appliquer à ce genre de travail. Mais quelques efforts qu'on fasse pour le perfectionner, l'on ne pourra jamais produire ni les effets de la nature, ni même le local d'un tableau qu'on voudroit copier ; les moindres connoissances dans l'art de peindre suffi-

ſent pour démontrer l'impoſſibilité d'y réuſſir. Cette réflexion ne nous empêche pas néanmoins de convenir, qu'en mettant à part la ſcience & la vérité du coloris, le Blond n'ait produit des ouvrages d'ailleurs fort eſtimables, & qui lui ont acquis une réputation juſtement méritée. Cet artiſte paſſa en France en 1737, & y laiſſa un éleve nommé Robert, qui a ſuivi avec diſtinction les traces de ſon maître.

II. BLOND, (*Jean-Baptiſte-Alexandre le*) architecte, né à Paris en 1679, mort en Ruſſie en 1719. Le goût qu'il montra pour le deſſin fut ſecondé par le célebre le Nautre, qui l'exhorta à s'attacher à l'architecture des jardins. Le jeune artiſte ne tarda pas à ſe faire une réputation en ce genre, de même que dans la conſtruction des édifices, entr'autres de l'hôtel de Vendôme, rue d'enfer. Il pouvoit ſe promettre de tirer les plus grands avantages de ſes talens; mais ſa mauvaiſe conduite ayant dérangé ſes affaires, il ſe détermina en 1716 à paſſer en Ruſſie, avec un grand nombre d'artiſtes de toutes ſortes de profeſſions que Pierre le Grand attiroit de toutes parts dans ſes Etats. Comblé de biens, & nommé premier architecte du Czar, il excita l'envie de quelques architectes Italiens, qui trouverent moyen de corrompre les ouvriers qui travailloient d'après les deſſins de le Blond, de ſorte que les ouvrages ſe trouverent hors des proportions pour les places auxquelles ils étoient deſtinés. Le Czar, qui ignoroit toutes ces manœuvres, témoigna ſon mécontentement à le Blond avec tant de vivacité, que celui-ci en tomba malade, & mourut de chagrin. Mais le prince, qui venoit d'être inſtruit de la malignité des ennemis de cet architecte, voulut réhabiliter en quelque ſorte ſa mémoire, & récompenſer ſes talents: il lui fit faire des funérailles magnifiques qu'il honora de ſa préſence. On a de cet artiſte la *Théorie & la Pratique du Jardinage*, ouvrage excellent, & des augmentations ſur le *Cours* & le *Dictionnaire d'Architecture de Daviler*.

I. BLONDEL, (*François*) architecte, né à Paris en 1618, mort en 1688. Il professa les mathématiques & l'architecture au college royal; accompagna Louis de Loménie, comte de Brienne, en Suede, & publia la relation de son voyage en latin. François Blondel eut plusieurs places importantes, soit dans la marine, soit dans les troupes de terre, & fut chargé de plusieurs négociations dans les cours étrangeres. Il parvint aux grades de maréchal de camp & de conseiller d'Etat, & eut l'honneur d'enseigner les mathématiques au dauphin. Les portes de S. Denis & de S. Antoine, à Paris, ont été élevées d'après ses dessins. Cette derniere est d'une architecture des plus triviales & des plus défectueuses, & n'a de recommandable que quelques morceaux de sculpture. Quant à la porte S. Denis, c'est un arc de triomphe également majestueux par sa grande largeur, comme par son élévation: il est accompagné d'ornements d'un très-beau choix, & terminé par un entablement des plus riches & des plus mâles. On prétend qu'il surpasse tous les arcs de triomphe élevés par les Romains. François Blondel fit toutes les inscriptions latines pour ce monument, étant très-versé dans les belles-lettres, comme le prouve sa comparaison d'Horace & de Pindare. Il donna des dessins pour plusieurs embellissements qui ont été faits à Paris. Cet artiste célebre fut directeur de l'académie d'architecture, & membre de celle des sciences. Il mérita du public, par son *Traité d'Architecture* en trois vol. *in-folio*, de même que par son *Cours de Mathématiques*, par l'*Histoire du Calendrier Romain*, par l'*Art de jetter les Bombes*, & par la *nouvelle Maniere de fortifier les Places*. (Vies des Architectes.)

II. BLONDEL, (*Jacques-François*) architecte, né à Rouen en 1705, mort à Paris en 1774. Il annonça dès sa jeunesse les dispositions & les talents les plus heureux pour l'architecture. La réputation de son oncle, qui lui enseigna les premiers principes de cet art, loin de le décourager, ne servit qu'à

qu'à exciter la noble émulation de le surpasser. Convaincu qu'un architecte ne peut exceller dans son art que par le secours d'une théorie qui suppose la connoissance des belles-lettres, & sur-tout des mathématiques & du dessin, ce fut par l'etude de ces trois objets qu'il s'ouvrit la carriere. Il exécuta quelques ouvrages dans les environs de Paris, moins pour se faire connoître, que pour confirmer & réformer par la pratique les idées qu'il avoit conçues de l'architecture. Mais il crut rendre un plus grand service à ses concitoyens en leur communiquant ses vues, & en formant des architectes à sa patrie, qu'en cherchant à développer ses talents dans des monuments qui l'auroient embellie. Il n'avoit pas atteint la trente-cinquieme année, qu'il ouvrit une école publique, où il projetta non-seulement d'enseigner les élémens de l'architecture, mais d'en faire connoître l'esprit. Il fit toujours marcher de front la partie technique de son art, & la partie philosophique, ignorée de la plupart des artistes.

L'académie d'architecture se l'associa en 1755, & dès ce moment elle le destina à remplir la place de professeur. Il justifia par un nouveau zele le choix de ses confreres; soins, travaux, encouragements, assiduité, tout fut mis en usage pour former ses éleves. Il obtint du roi, par l'entremise de M. le marquis de Marigni, qu'on distribueroit des médailles d'argent chaque mois, à ceux qui les auroient méritées. Il en résulta pour ces éleves un surcroît d'émulation & de travail. Ces petits prix qu'il faut remporter pour avoir le droit de concourir au grand prix que l'académie distribue toutes les années, & qui procure au vainqueur l'avantage d'être envoyé aux dépens du roi à son académie de Rome, pour s'y perfectionner, triplerent le nombre des concurrents.

Parmi les ouvrages que Blondel a fait exécuter, on doit citer le palais archiépiscopal de Cambrai, le portail de la cathédrale de Metz, le palais épiscopal, les casernes, un hôtel-de-ville, & un plan général d'embellissement pour la même ville. Strasbourg lui doit

aussi de beaux plans pour la ville en général, pour un hôtel-de-ville & pour le sénat. C'est encore lui qui a décoré le chœur de la cathédrale de Châlons. Dans ces ouvrages il étoit resserré par les bornes qui lui étoient prescrites; mais où son génie s'est déployé totalement, c'est dans ses écrits, & sur-tout dans son *Cours d'Architecture*, auquel sa mort précipitée ne lui a pas permis de mettre la derniere main, mais que M. Patte s'est chargé de mettre en ordre & de finir. Blondel avoit épousé la fille de la célebre Sylvia, héritiere de ses talents, & recommandable par mille qualités aimables, dont il n'a eu qu'un fils encore très-jeune. La mort de cet homme célebre a excité les regrets de ses amis, de ses confreres & de ses éleves. Il a été dignement remplacé dans la place de professeur de l'académie par M. le Roy, connu par son magnifique ouvrage des *Ruines de la Grece*.

BLONDY, l'un des plus grands danseurs qui aient paru à l'opéra, étoit neveu & éleve du fameux Beauchamps, compositeur des ballets de Louis XIV. Il succéda à Pécourt pour la composition des ballets de l'opéra, & s'en est acquitté avec applaudissement jusqu'en 1747, qu'il mourut âgé d'environ soixante-dix ans.

BOBRUN, (*Henri* & *Charles*) peintres, le premier mort en 1677, âgé de.... & le second en.... Ils étoient cousins, nés l'un & l'autre à Amboise, & éleves de Louis Bobrun, leur oncle. Le pere & l'aïeul de Henri avoient été toujours attachés au service de Henri IV & de Louis XIII, l'un en qualité de valet-de-chambre, & l'autre en qualité de valet de la garde-robe. Le fils exerça cette derniere charge pendant plusieurs années; mais les talents qu'il avoit pour la peinture, & sur-tout pour le portrait, lui procurerent à la cour des distinctions bien plus flatteuses. Il trouva dans son cousin un ami qui le seconda le plus heureusement dans tous ses ouvrages. On n'a peut-être jamais vu une conformité de mœurs & de sentiments pareille à celle

qui régnoit entr'eux. On auroit dit qu'un même esprit & une même volonté les animoient. Distingués également par leur probité & par des vertus aimables, l'académie crut ne pouvoir pas trouver des sujets plus propres pour remplir la charge de trésorier. Mais ce qui paroissoit véritablement extraordinaire, c'est que, dans leurs ouvrages, on reconnoissoit l'effet d'une même imagination, & des idées tout-à-fait semblables. Leur maniere étoit si parfaitement égale, qu'ils travailloient alternativement l'un & l'autre à faire le portrait d'une personne, qu'ils se servoient de la même palette & des mêmes pinceaux, & qu'il ne paroissoit point que deux mains différentes eussent opéré.

Ces deux artistes furent long-temps à la mode à la cour. Ils eurent l'honneur de faire les portraits de Louis XIV, de la reine sa mere, & des personnes les plus qualifiées : il n'y avoit guere même de dames qui ne voulussent être peintes par les Bobrun ; car on ne les séparoit jamais l'un de l'autre. Il est vrai qu'en conservant la ressemblance, ils avoient l'art de flatter, & qu'ils sçavoient rehausser la beauté par des attitudes & des airs avantageux, par des habits, des coëffures & d'autres ornements qui donnoient beaucoup de grace & de majesté aux portraits. L'ennui qu'on éprouve ordinairement lorsqu'on se fait peindre, disparoissoit devant ces deux habiles gens. Leur conversation étoit des plus amusantes : aussi leur attelier étoit-il le rendez-vous des personnes les plus belles & les plus spirituelles de la cour, qui passoient souvent des demi-journées à les voir travailler & à s'entretenir avec eux. Ils furent chargés de plusieurs ouvrages considérables. Lorque la reine Marie-Thérese d'Autriche fit son entrée à Paris en 1660, ils ornerent l'arc de triomphe que l'on dressa au bout du pont Notre-Dame ; ils l'enrichirent de beaucoup de figures, & représenterent dans le tableau d'en haut Mars surmonté par l'Amour. On les employa encore pour les bals & les autres divertissements que le roi donnoit à toute sa cour. Ils donnoient des dessins pour les habits, des avis pour l'invention

des sujets, & indiquoient les manieres les plus ingénieuses de les composer : car ils entendoient également cette partie, pour laquelle une imagination vive & féconde en moyens les servoit à merveille. Ils faisoient eux-mêmes des vers, & des comédies qu'ils jouoient avec leurs amis, sans que néanmoins leur travail ordinaire en souffrît.

BOCCANERA, (*Marin*) architecte, né à Genes, vivoit dans le quatorzieme siecle. Nous ignorons si sa famille étoit alors illustrée; mais depuis elle a donné des doges, & plusieurs hommes distingués, par leurs emplois, à la république. C'est à lui que la ville de Genes est redevable du commencement du grand mole: il en fit jetter les fondations, formées de blocs énormes de pierres arrachées des montagnes voisines. Il acheva l'arsenal des galeres, qu'un autre architecte avoit commencé, & fit cette partie du bassin dans lequel les vaisseaux se mettent à couvert. En 1300 il augmenta considérablement le port. Enfin il fit construire plusieurs aqueducs pour porter l'eau à la ville.

BOCKHORST, (*Jean van*) surnommé *Langhen Jan*; peintre, né à Munster en 1710. On ignore l'année de sa mort. Issu d'une bonne famille, il fut confié à Jacques Jordaens; &, après quelques années d'étude, il mérita d'être égalé aux plus grands maîtres. Langhen Jan, dit M. Descamps, a beaucoup peint pour les églises. Il composoit & dessinoit bien. Ses têtes de femme son gracieuses; ses têtes d'homme ont beaucoup de caractere. Sa maniere de colorier tient tantôt de celle de Rubens, & plus souvent elle approche de celle de Vandyck: il fondoit ses couleurs comme le dernier. Ses tableaux sont vigoureux; & dans tous ses ouvrages on trouve une belle harmonie & une belle entente du clair-obscur. Les portraits, qu'il a faits en grand nombre, peuvent être comparés à ceux de Vandyck; éloge que les artistes lui ont accordé en tout temps, & qui fixe son mérite pour la postérité. Ses principaux ouvrages sont à Anvers, à Lille, à Gand, à Loo, &c.

BOEL, (*Pierre*) peintre, né à Anvers en 1625. On ignore l'année de sa mort & le nom de son maître. Le bon goût qu'il acquit en Italie se fait reconnoître dans ses tableaux, qui représentent pour l'ordinaire des animaux, des fruits, des fleurs & des plantes. On les égale à ceux des plus habiles dans son genre. Cet artiste peignoit en grand & en petit d'après nature. Il avoit une belle touche, une couleur vraie & vigoureuse. On voit en Flandres quelques-uns de ses ouvrages.

BOESEEL & OOLIAB, Israélites, architectes, sculpteurs, graveurs, &c. Dieu, dit l'Ecriture, les remplit de *sagesse*, d'*intelligence* & de *science* pour faire le tabernacle. Ils furent doués de ces rares qualités pour exécuter ce que l'art peut produire de plus parfait, en employant l'or, l'argent, le bronze, les marbres, les pierres précieuses & les bois les plus rares. Les ouvriers qui devoient être employés à ce grand projet, eurent par inspiration divine une portion suffisante de sagesse, c'est-à-dire d'intelligence, pour exécuter les ordres de ces deux artistes; mais comme les Hébreux n'avoient guerre de disposition pour les beaux-arts & pour les sciences, ils ne profiterent point des conseils & des instructions que leur donnerent Boeseel & Ooliab; & l'on ne trouve point qu'ils aient rien fait de remarquable en ce genre, excepté le temple de Salomon, dont on parle à l'article HYRAM.

BOFFRAND, (*Germain de*) architecte, né à Nantes en 1667, mort à Paris en 1754. Il étoit fils d'un sculpteur, & de la sœur du célebre Quinault. Ses talents pour l'architecture, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, s'étant manifestés de très-bonne heure, ses parents l'envoyerent à Paris pour se perfectionner dans cette science. Il fut éleve d'Hardouin Mansard, qui lui confioit ses ouvrages le plus importants. Ses talents lui mériterent une place à l'académie d'architecture en 1709, & lui valurent la confiance de plusieurs princes d'Allemagne, qui firent élever plusieurs édifices consi-

dérables d'après ses dessins. Quoique cet artiste n'eût jamais voyagé en Italie, il s'étoit attaché au goût de Palladio, & tâchoit de l'imiter dans tous les cas. On remarque en général beaucoup d'élégance dans tout ce qu'il a construit. On peut citer avec éloge une jolie maison de chasse à deux lieues de Bruxelles, au dessous du village de Bouchefort, qu'il commença à faire bâtir pour Maximilien-Emmanuel, duc de Baviere. Notre artiste donna quelque temps après le plan du palais de Nancy à son A. R. le duc Léopold, qui le nomma son premier architecte, & qui lui fit construire le palais de la Malgrangé & le palais de Lunéville. L'hôtel de Montmorency, situé à Paris dans la rue S. Dominique, & celui d'Argenson, dans la rue des Bons-Enfants, sont encore bâtis sur les dessins de Boffrand.

Mais l'édifice qui lui fait le plus d'honneur, est sans contredit l'hôpital des Enfants-Trouvés, à Paris. Le style en est simple & noble tout-à-la-fois. On vante surtout l'entablement qui le termine. La chapelle est célebre par ses peintures, qui sont de M. Natoire, peintre du roi, & pendant long-temps directeur de son académie à Rome. Boffrand fit voir dans la construction du puits de Bicêtre toutes les ressources de son imagination. Cet ouvrage suffiroit pour l'immortaliser. On peut en voir la description dans le volume *in-folio* que cet artiste a publié, concernant ses ouvrages d'architecture : il est écrit en françois & en très-bon latin. Indépendamment de ce livre, il a publié un mémoire latin & françois, contenant dans le plus grand détail tout ce qui avoit été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV. Cette description a été de nos jours de la plus grande utilité. Lorsqu'il fut question de fondre la statue équestre de Louis XV pour la ville de Bordeaux, tous les fondeurs qui avoient travaillé à celle de Louis XIV n'existoient plus : ce mémoire servit de guide à M. Varin & à M. le Moine. Comme Boffrand étoit ingénieur en chef & inspecteur des ponts & chaussées de France : il fit construire beaucoup de canaux, d'écluses, de ponts, parmi lesquels on distingue

celui de Sens qui est en pierre, & celui de Monterau-Faut-Yonne qui est en bois. Il étoit à sa mort doyen de l'académie d'architecture, pensionnaire du roi, premier ingénieur & administrateur de l'hôpital-général. Cet artiste avoit une maniere de penser noble & désintéressée. Il étoit agréable dans la conversation; & son caractere étoit doux & facile.

BOL, (*Jean*) peintre, né à Malines en 1534, mort à Amsterdam en 1593. Ce peintre à presque toujours travaillé en petit, soit à l'huile, soit en miniature, soit à détrempe. Il faisoit fort bien le paysage. Les tapissiers de Bruxelles l'employoient ordinairement à faire les dessins dont ils avoient besoin. Sa réputation engagea l'Electeur Palatin à l'attirer auprès de lui pour travailler à Heildelberg, où il fut deux ans. Il passa delà à Mons, & enfin à Amsterdam. Il a laissé par-tout des ouvrages estimés. On voit beaucoup d'estampes gravées d'après lui. Golzius a gravé l'épitaphe de Bol, où il a mis le portrait de ce peintre. Jacques & Roland Savéri ont été ses disciples.

I. BOLOGNE, (*Jean de*) sculpteur & architecte, né à Douai en 1524, mort à Florence vers 1606. Il fut éleve de Jacques de Beuch. Etant venu fort jeune en Italie pour apprendre le dessin, il étudia long-temps à Rome d'après les plus beaux monuments anciens & modernes. Ayant formé le modele d'une figure en terre qu'il avoit finie avec beaucoup de soin, il fut la montrer à Michel-Ange qui la mit en pieces, & qui lui dit qu'il devoit apprendre a ébaucher avant que de finir un ouvrage. Cette réprimande l'enflamma tellement du desir de surpasser, ou du moins d'égaler ce critique févere, qu'il ne cessa de travailler jour & nuit, jusqu'à ce qu'il se fût perfectionné dans son art. En effet ses ouvrages, qu'on voit tant à Rome qu'à Florence où il avoit établi sa demeure, peuvent se mettre en parallele avec les meilleurs que l'on voie en sculpture. Les connoisseurs font sur-tout un cas très-distingué d'un grouppe qui orne la place de Florence, & qui re-

présente l'enlevement d'une Sabine, & de celui du Centaure terrassé par Hercule; de la belle fontaine de Neptune à Bologne, &c. Il donna les dessins de ces fameux esclaves du port de Livourne, exécutés par ses éleves. La plûpart des auteurs disent que le cheval qui porte la figure de Henri IV, sur le Pont-neuf à Paris, est un ouvrage de Jean de Bologne, mais on se trompe; il est de Tacca, son éleve. Le grouppe de Mercure & de Psyché que l'on voit à Marly, & la figure d'Esculape à Meudon, sont des morceaux très-précieux de Jean de Bologne.

II. BOLOGNE (*Laurentin de*) peintre & graveur, mort en 1577, encore jeune. Ses talents lui mériterent la confiance du pape Grégoire XIII, qui le fit surintendant de la peinture, peintre de sa cour, & le chargea de plusieurs ouvrages pour la chapelle Pauline, la salle des ducs, la galerie, les loges, & la salle royale. Cet artiste a laissé encore des monuments de son génie dans plusieurs églises de Bologne. Ils faisoient tant de plaisir à Augustin Carrache, qu'il conseilloit à ses éleves d'aller les copier, pour y apprendre les beaux airs de tête, les attitudes, & la propreté d'une belle peinture. Parmi les estampes gravées par Laurentin, on distingue celle du tableau de S. Michel qui est chez les religieux Augustins de Bologne.

BOLOGNESE, (*Jean-François* GRIMALDI, surnommé *le*) peintre & graveur, né à Bologne en 1606, mort à Rome en 1680. Les vertus & les talents se trouvoient réunis dans cet illustre artiste, & doivent rendre sa mémoire précieuse à tous ceux qui suivent la même carriere que lui. Formé par les Carrache dont il étoit parent, il vint à Rome, où il acquit une réputation brillante par des ouvrages à fresque, des tableaux d'histoire, des portraits, & sur-tout par des paysages qu'il entendoit supérieurement. Il fut honoré de la protection & de la bienveillance particuliere du pape Innocent X qui l'occupa quelque temps, & qui prenoit plaisir à le voir travailler, & à causer familiére-

ment avec lui. Alexandre VII & Clément IX lui donnerent également des marques de bonté. Appellé en France par le cardinal Mazarin, il fut occupé pendant trois ans à orner le Louvre & le palais de ce ministre. On voit aussi des ouvrages de ce peintre à Frescati & à Bologne. Tous présentent un pinceau moëlleux, un coloris agréable, mais dont le ton est peut-être trop verd, & de belles fabriques qui les embellissent pour l'ordinaire.

De retour à Rome, Bolognese fut élu prince de l'académie de S. Luc. Il y finit ses jours, chéri & estimé de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître, pour ses mœurs douces & la noblesse de ses sentiments. Mais personne sans doute ne dut être autant pénétré de sa perte, qu'un gentilhomme Sicilien. Bolognese, logé près de lui, apprit l'état misérable où il étoit; il alla jetter plusieurs fois en cachette de l'argent dans sa chambre. Le gentilhomme voulut découvrir son bienfaiteur; il le guetta, le reconnut, & se jetta à ses pieds pour lui exprimer son admiration & sa reconnoissance. Le peintre ne borna pas là ses bienfaits; il l'emmena dans sa maison, & le traita toujours comme son meilleur ami. Les dessins & les gravures de ce maître sont en grande réputation parmi les connoisseurs.

I. BOLSWERT, (*Boëce à*) célebre graveur au burin, étoit contemporain de Rubens & originaire de Bolswert en Frise. Il s'établit à Anvers, où il grava un grand nombre de pieces, sur-tout la cene d'après Rubens, dont les connoisseurs font grand cas, & qui prouve, par la beauté & par l'intelligence avec laquelle elle est exécutée, que cet artiste égaloit quelquefois son frere Schelte dont nous allons parler.

II. BOLSWERT, (*Schelte à*) frere puîné du précédent, s'établit aussi à Anvers, où il grava au burin plusieurs planches fort estimées, d'après divers maîtres, principalement d'après Rubens. Il s'appliqua à rendre le goût & les grands effets des tableaux de ce grand peintre, & il y eut tout le succès possible. La

liberté, dit M. Basan, avec laquelle cet excellent artiste a manié le burin, le désordre pittoresque de l'eau-forte, qu'il a sçu imiter à propos avec ce seul instrument, dans les sujets d'histoire qu'il a gravés; l'adresse qu'il a eue, ainsi que Vosterman, de rendre sensibles les différentes masses de couleurs, feront toujours l'admiration des connoisseurs, & le rendent digne d'être compris dans le petit nombre des graveurs célebres, dont les estampes doivent servir de modele à tous les graveurs d'histoire qui voudront rendre leurs ouvrages aussi utiles qu'agréables, & acquérir une réputation aussi durable que bien méritée.

BOMBERG, (*Daniel*) célebre imprimeur du seizieme siecle, né à Anvers. Il quitta sa patrie, & vint s'établir à Venise. Il y entreprit d'imprimer la *Bible* en hébreu. Sa premiere édition n'eut pas de succès; mais la seconde fut si exacte, si complette & si belle, qu'elle obtint même le suffrage des Juifs. Il imprima trois fois le *Talmud*, entreprise qui lui coûta trois cents mille écus. Nous lui devons aussi les éditions de plusieurs autres ouvrages des rabbins. Cet habile imprimeur étoit si curieux de la langue hébraïque, & si jaloux de donner en ce genre des éditions parfaites, qu'il entretint long-temps un grand nombre de Juifs, qu'il payoit libéralement pour travailler à fixer toutes les contestations au sujets des points voyelles. Ces frais allerent si loin, qu'il ruina son fonds qui étoit très-considérable. Si nous en croyons Scaliger, Bomberg a employé trois millions d'écus à l'impression des livres qu'il publia. Aussi le nom de cet imprimeur est-il très-célebre parmi les Chrétiens & les Juifs. Il mourut vers l'an 1550.

BONASIO, (*Barthelemi*) sculpteur, ingénieur, maître en marqueterie & en perspective, étoit de Modene. Nous ignorons dans quel siecle il a vécu. M. Roland de Virloys, qui cite cet artiste dans son *Dictionnaire d'Architecture*, se contente de dire que son nom sera connu tant que subsisteront les sieges du chœur des peres Augustins & Dominicains de Mo-

dene, dans lesquels il a introduit des animaux, des figures, de la perspective, & des arabesques d'un dessin singulier.

BOON, (*Gertrude*) actrice, qu'on appelloit dans le monde la *belle Tourneuse*, parut avec un succès étonnant sur le théâtre de la dame Baron. Tout aidoit aux louanges qu'elle s'attiroit des spectateurs. Elle étoit jeune, belle, avoit des graces toutes particulieres en faisant ses exercices. Sa grande sagesse, vertu peu commune aux personnes de son état, la faisoit admirer de tout le monde. Tant de qualités réunies dans la personne de la demoiselle Boon, la rendirent l'objet des vœux d'un grand nombre de soupirants. Le sieur Gervais, qui avoit fait une fortune très-considérable au jeu, parut le plus empressé; &, pour prouver à cette vertueuse fille qu'il lui rendoit la justice qu'elle méritoit, il ajouta à l'offre de son cœur, celle de sa main & de sa fortune. La proposition fut acceptée, mais avec toute la bienséance d'une personne qui se rend plutôt aux sentiments qu'elle inspire, qu'aux appas d'une fortune brillante. Ce mariage, qui sembloit promettre aux époux un bonheur complet, devint bientôt pour eux une chaîne pesante & insupportable. Gervais voulut faire rompre son mariage; mais la validité en fut confirmée par un arrêt de la grand'chambre. Ce qui avoit fait donner à Gertrude Boon le nom de la belle Tourneuse, c'est qu'après s'être piqué trois épées dans le coin de chaque œil, où elle les faisoit tenir aussi droites que si elles eussent été piquées dans un poteau, elle prenoit son mouvement de la cadence des violons qui jouoient un air qui sembloit exciter les vents; & elle tournoit d'une vîtesse si surprenante pendant un quart d'heure, que tous ceux qui la regardoient attentivement en demeuroient étourdis. (*Anecdotes dramatiques.*)

BORDE, (*Louis*) méchanicien, né à Lyon le 4 Novembre 1700. Il perdit de bonne heure son pere, trésorier de France. La nature l'avoit formé pour les arts; il inventoit & il exécutoit avant que d'avoir eu

des maîtres. Son goût pour les mathématiques ne fut pas écouté d'abord. On y revint, & on ne put se refuser au penchant qui l'entraînoit vers ces sciences : on lui permit de s'y livrer. Il s'ouvrit dès-lors une carriere immense; il la parcourut avec une facilité étonnante. Il ne travailloit pas pour trouver, il travailloit pour exécuter ce qu'il avoit trouvé. Il avoit des idées neuves sur toutes sortes de machines : il marquoit chaque année par quelque découverte. Son cabestan, qui est un des meilleurs que nous ayions, ses supports des grandes lunettes pour les observations astronomiques, son invention pour donner au tour des vis & des colonnes torses à droite & à gauche de tous les pas imaginables, son diviseur méchanique propre à diviser tous les instruments de mathématiques avec la précision géométrique, & dont on a tiré des secours pour la perfection de l'horlogerie; son secteur universel pour prendre les hauteurs; sa machine pour les verres & les miroirs, dont on se sert en optique; ses découvertes sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée, sont les principales productions que les méchaniques lui doivent. C'est à ses soins & à ses avances, même hasardées quand il les fit, qu'on doit l'exécution des moulins à élisse ou à queue, sur le Rhône, inventés par le sieur du Bos, qui préviennent les dangers de la navigation de ce fleuve dans les endroits où les moulins ordinaires sont placés, & qu'on a eu tant de peine à établir, quelque funeste que fût l'habitude de se servir des anciens moulins.

L'adresse de M. Borde à manier le fer, le cuivre, l'acier même, étoit aussi admirable que sa facilité à inventer. Il n'étoit encore qu'à la moitié de sa carriere lorsqu'une fievre continue l'enleva, le 22 Novembre 1747. Son zele & ses talents l'avoient rendu cher à sa patrie. Au ton de gaieté & de simplicité qu'il portoit dans la société, on auroit méconnu le géometre & le sçavant. Sa physionomie étoit heureuse, & son teint annonçoit une santé robuste. Il avoit épousé Marie-Catherine Sabot, dont il n'a point laissé d'en-

fants. Cette femme, aussi distinguée par son esprit que par ses vertus, aidoit son mari dans ses travaux; &, lorsque les héritiers de M. Borde résolurent de donner à la société royale des beaux-arts de Lyon les principales machines qu'il avoit faites, elle les fit raccommoder à ses dépens, afin qu'il ne manquât rien à la perfection de ce présent. Elle a voulu donner elle-même à cette société qu'elle aimoit, des preuves de son zele pour le progrès des sciences & des arts, en lui léguant une somme de deux mille livres. Elle étoit née en 1701, & mourut le 22 Septembre 1750.

BORDON, (*Pâris*) peintre. On ignore l'année de sa naissance & celle de sa mort : on sçait seulement qu'il vivoit dans le seizieme siecle, & qu'il mourut à Venise, âgé de soixante-quinze ans. Son pere étoit un gentilhomme Trévisan, & sa mere Vénitienne. Dès sa jeunesse, il fut instruit dans les sciences, & il apprit la musique & les autres exercices convenables aux personnes d'une naissance distinguée. Mais son goût pour la peinture engagea ses parents à le mettre sous la direction du Titien, dont il devint sans contredit le meilleur éleve. Ses progrès rapides le mirent bientôt en vogue, & lui mériterent d'être employé à plusieurs ouvrages, parmi lesquels le tableau qu'il fit pour les confreres de l'école de Saint-Marc, où il représenta ce qu'on appelle l'aventure du pêcheur, est regardé comme un des meilleurs qui soient sortis de sa main.

Cependant, malgré ses travaux continuels, il voyoit avec chagrin que sa fortune étoit toujours médiocre: il chercha l'occasion de l'augmenter, & il la trouva heureusement. Ayant été appellé en France, en 1538, pour travailler à la cour de François I, il fit les portraits du roi, de plusieurs dames, & quantité d'autres ouvrages pour le duc de Guise & le cardinal de Lorraine, dont il fut très-libéralement payé. Au comble de ses vœux, il retourna à Venise, où il passa une vie agréable, partageant ses moments entre les belles-lettres, la musique & la peinture. On voit au Palais-Royal une sainte fa-

mille de ce maître. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ses tableaux dans les cabinets des curieux.

BORROMINI, (*François*) architecte & sculpteur, né à Bissone dans le diocese de Côme, mort à Rome en 1667. Il alla d'abord à Milan, pour y apprendre la sculpture, & fit le voyage de Rome à dix-sept ans, pour s'y perfectionner. Il entra à l'école de Charles Maderno, son parent, qui lui enseigna l'architecture, & l'envoya chez d'autres professeurs pour y apprendre la géométrie. Charles Madeno le chargeoit de mettre tous ses projets au net, & lui fit sculpter, pour la façade de l'église de Saint-Pierre, ces Chérubins qui sont à côté des petites portes, avec des frontons & des guirlandes au-dessus des arcs. Ce sont les seuls morceaux de sculpture de Borromini. Il s'amusa encore à peindre, & fit plusieurs bons tableaux, entr'autres, celui qui appartient aux Peres de la nouvelle Eglise, *Chiesa nuova*, à Rome.

Charles Maderno étant mort, notre artiste fut nommé pour le remplacer, comme architecte de Saint-Pierre. Il demeura quelque temps sous la direction du chevalier Bernin. De rival qu'il étoit, il devint bientôt son ennemi, & ne négligea rien pour se procurer plus d'occupation que lui. En effet, le Borromini fut chargé d'un très-grand nombre d'édifices. Il crut surpasser le Bernin, en introduisant des nouveautés dans l'architecture; il sortit des bonnes regles, & fit les choses les plus bizarres.

Il seroit trop long de rapporter tous les édifices construits par cet architecte. Il suffira d'en nommer quelques-uns; une église dans le college de la Sapience à Rome, l'église de Saint-Charles aux quatre Fontaines, l'église de la *Propagande*, la grande nef de Saint-Jean de Latran qu'il répara, & la façade de l'eglise de Sainte-Agnès, qui est son meilleur ouvrage. Tous ces édifices, & un grand nombre de dessins qu'il envoya dans les pays étrangers, augmenterent sa réputation, & lui procurerent une fortune très-considérable. Il

fut créé chevalier de l'ordre de Christ par le pape Urbain VIII, qui lui donna trois mille écus romains, avec un de ces emplois nommé Vaccables en cour de Rome. Mais, comme il s'imagina que son nom n'étoit pas aussi considérable que celui du chevalier Bernin, il en conçut tant de chagrin, qu'il devint sombre & mélancolique. Il fit un voyage dans toute l'Italie pour se dissiper.

De retour à Rome, il mena une vie solitaire, & ne s'occupa plus qu'à dessiner tout ce que son imagination lui suggéroit. Lorsqu'il crut avoir fait un recueil assez considérable de ses bizarres productions, il se détermina à les faire graver, pour que les connoisseurs pussent juger de la force & de l'étendue de son génie. Un jour que cet artiste présidoit à l'impression de son ouvrage, il lui prit un tel accès d'hypocondrie, qu'il maigrit prodigieusement en très-peu de temps, & devint si difforme & si laid, qu'on ne le reconnoissoit plus. Le mal augmenta au point que, si l'on en juge par les mouvements qu'il faisoit, & par les cris épouvantables qu'il poussoit, il devint absolument fou. Son neveu crut, d'après le conseil de quelques prêtres & des médecins, pouvoir le guérir en ne le laissant jamais seul, & en ne permettant pas qu'il s'appliquât.

Cette contrainte irrita sa maladie, parce que cet artiste, qui étoit accoutumé à travailler sans cesse, ne pouvoit pas rester un moment dans l'inaction. Il demandoit sans cesse ses instruments, & on les lui refusoit toujours. La folie augmentoit pour-lors, & son hypocondrie se changea en asthme, & en une frénésie qui avoit cependant d'assez longs intervalles. Comme il ne pouvoit pas reposer pendant une nuit de l'été, qui étoit très-chaude, il demanda plusieurs fois une plume & du papier pour écrire, sans qu'on voulût lui en donner. On l'entendit s'écrier qu'une pareille vie étoit insupportable. Il s'élança de son lit, & se passa son épée au taavers du corps. Ses domestiques accoururent à ses cris, & le trouverent baigné dans son sang. Il eut assez de temps pour se repentir du suicide qu'il venoit de commettre.

Le Borromini a été l'un des plus grands hommes de son siecle, pour la fécondité de son génie & l'élévation de ses idées; mais il a été en même temps le dernier par les abus qu'il en a faits. Il eut les plus grands succès lorsqu'il se borna à imiter les grands maîtres. L'envie qu'il eut de surpasser le chevalier Bernin l'engagea à ne suivre que l'impulsion de son génie, qui ne tarda guere à l'égarer. Le Borromini crut marcher à la gloire, en introduisant des nouveautés dans l'architecture. Il méconnut dès-lors la simplicité des formes, & n'employa plus que des contours bizarres & ridicules, des cartouches, des colonnes trop engagées, des frontons brisés, & autres extravagances. On remarque cependant, dans les grandes compositions de cet artiste, une sorte de majesté qui annonce un talent supérieur. Il est aisé de voir que si le Borromini eût médité davantage sur ses productions, & qu'il eût tâché d'éviter tous les défauts dans lesquels sont tombés les plus grands hommes, en marchant sur la même ligne, il se seroit fait un nom célebre. C'est alors qu'il auroit surpassé non-seulement le Bernin, mais tous les autres grands architectes, qui ont en vain tenté cette découverte. Le Borromini s'écarta de la bonne voie, & entraîna avec lui les architectes médiocres, qui se laisserent séduire par le brillant de ses productions. Leurs erreurs ont été d'autant moins supportables, qu'ils avoient moins de génie. Tel a été le sort de la secte de cet artiste. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

I. BORZONI, (*Luciano*) né à Genes en 1590, mort à Milan en 1645. Dès son enfance, il montra de l'inclination pour la peinture. Ses amusements étoient de voir peindre, & de manier le crayon. A mesure qu'il avançoit en âge, il développoit des talents plus heureux; & des études sérieuses & réfléchies acheverent de les perfectionner. Il réunissoit, dans un degré éminent, le double mérite de traiter le portrait & les sujets historiques. Ses principaux ouvrages, qu'on voit à Genes & à Milan, prouvent que cet artiste avoit un génie

génie vif & abondant, que son dessin est précis & son pinceau moëlleux, que ses compositions sont d'une grande maniere, & qu'il sçavoit donner de l'ame à ses figures. Il laissa trois fils, auxquels il enseigna lui-même les principes de la peinture.

II. BORZONI, (*Jean-Baptiste* & *Carlo*) fils du précédent, nés à Genes, & morts dans la même ville vers l'an 1657. Ces deux artistes promettoient beaucoup par leurs talents & leur application ; mais ils moururent trop jeunes pour laisser des ouvrages capables de les illustrer. On en voit cependant quelques-uns terminés par Jean-Baptiste, & qui avoient été commencés par le pere, lesquels ne sont pas indignes de la touche de ce dernier.

III. BORZONI, (*François-Marie*) né à Genes en 1625, mort dans la même ville en 1679. Le talent particulier de ce peintre étoit pour le paysage, les marines & les tempêtes. Que ne peut point l'amour de son art! disons mieux, à quoi ne se porte-t-on pas pour satisfaire ces goûts, enfants du génie, mille fois plus pressants encore que les passions les plus séduisantes! Borzoni ne craignoit pas de s'exposer souvent aux injures du temps, de braver la mer en fureur, & de mettre sa vie en danger, pour contempler & faire passer dans ses ouvrages les beaux accidents de la nature; il vouloit en quelque sorte la prendre sur le fait, & étudier ses merveilles, mêlées de terreur & de majesté. Sa maniere de peindre tenoit de celle du Lorrain & du Guaspre. Cet artiste vint à Paris, où il a laissé plusieurs beaux ouvrages, dont les principaux sont neuf grands paysages & des vues de mer dans les lambris du château de Vincennes. On estime beaucoup ses dessins lavés au bistre ou à l'encre de la Chine. On voit plusieurs estampes gravées par Jacques Coëlmans d'après ce maître.

BOS, (*Jérôme*) peintre, né à Bois-le-Duc, vivoit dans le quinzieme siecle. Il a été un des premiers pein-

tres à l'huile; mais on remarque que sa maniere est moins dure, que ses draperies sont de meilleur goût, & que ses plis sont plus simples & moins répétés que ceux de ses contemporains. Le génie de cet artiste étoit très-singulier : il se plaisoit à peindre de fantaisie, & il se livroit à toutes les bizarreries de son imagination. Telle est la tentation de S. Antoine, où l'on voit des monstres, des animaux, des chimeres, des dragons, & des oiseaux de caprice qui épouvantent & causent tout à-la-fois de l'horreur & de l'admiration. Peut-être Callot avoit-il eu connoissance de ce tableau, quand il grava cette fameuse estampe appellée vulgairement *les tentations de S. Antoine*. Bos aimoit sur-tout à peindre l'enfer. C'est bien dommage qu'il n'ait jamais conçu que des idées monstrueuses & terribles. Ce qui surprend, c'est que ses tableaux se soient vendus fort cher. A quel prix auroient-ils donc été, s'il avoit traité des sujets riants? On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises de Bois-le-Duc. On en conserve quelques-uns à l'Escurial en Espagne, avec autant de soin que ceux des plus grands peintres.

BOSCHAERTS, (*Thomas* VUILLEBOTS) peintre, né à Berg en 1613, mort en...... Ses talents pour la peinture s'annoncerent d'une maniere surprenante. Il n'avoit encore que douze ans, il n'avoit point eu de maître, il n'étoit aidé par le secours de personne, & il vint cependant à bout de faire son portrait par la réflexion d'un miroir dont il se servit à cet effet. Que ne devoit-on pas attendre de lui? Aussi, lorsqu'il eut été formé par les leçons d'un habile maître & par des études profondes, ses ouvrages charmerent tous les connoisseurs. Il s'établit à Anvers où il travailla beaucoup. Le prince d'Orange fut tellement frappé de l'excellence de ses tableaux, qu'il les enleva tous, & fit venir Boschaerts à la Haye, pour orner son palais. Ce maître a réuni presque toutes les qualités qu'on peut desirer dans un grand artiste, un génie élevé, des inventions heureuses, des compositions brillantes, l'ex-

pression des figures, l'intelligence du coloris; de plus il possédoit parfaitement l'allégorie.

BOSSE, (*Abraham*) graveur, né à Tours, mort dans la même ville vers l'année 1660. Cet artiste opéroit sur le vernis dur. Il perfectionna tellement la gravure à l'eau-forte, dont il donna au public un traité en 1645, qu'il parvint à finir extrêmement ses estampes, avec le seul secours des pointes & des échoppes de diverses grosseurs, dont il se servoit avec un art particulier, renflant & adoucissant ses tailles, comme si elles étoient rentrées & retouchées au burin. Son œuvre est des plus nombreux. On fait sur-tout grand cas de beaucoup d'estampes très-agréables qu'il a gravées, tant de sa propre invention, comme modes, habillements du temps, fêtes galantes & champêtres, arts & sciences, &c., que d'après les plus habiles peintres. Cependant il réussissoit mieux dans les petits sujets que dans ceux où les figures étoient d'une certaine grandeur, parce qu'ayant peu l'habitude de rentrer les feuilles sur le vernis, il ne pouvoit profiter du goût pittoresque particulier à ce genre de gravure, ni atteindre à la pureté du burin qu'il se proposoit d'imiter; ce qui rendoit sa maniere d'opérer froide & seche.

Reçu à l'académie, il fut le premier qui remplit la place de professeur pour la perspective, & personne n'étoit plus en état que lui de donner des leçons sur cette matiere. Ses liaisons intimes avec le célebre Desargues, un des meilleurs géometres de son siecle, lui procurerent de grandes lumieres sur les science qui ont rapport au dessin. On peut en juger par les ouvrages qu'il donna au public. On estime sur-tout son *Traité sur la maniere de dessiner*, & un autre sur l'*Art de la Gravure*, dont la meilleure édition est celle où se trouvent les additions & corrections de M. Cochin. Cet artiste, dit M. Jombert, étoit d'un caractere extrêmement vif & turbulent: il s'attira plusieurs ennemis redoutables, au sujet des divers traités de perspective de Desargues qu'il mit au jour, dont il avoit adopté les idées, contre

le ſentiment de le Brun & des plus habiles académiciens. Cette conteſtation devint ſi conſidérable, par la chaleur & la vivacité avec laquelle Boſſe ſoutenoit ſon ſentiment, qu'on fut obligé de l'exclure des aſſemblées, & même de le bannir entiérement de l'académie, parce qu'il avoit publié quelques écrits injurieux contre ſes principaux membres. Quelque temps après Boſſe quitta Paris, & ſe retira à Tours où il mourut.

BOTICELLI, (*Sandro* ou *Alexandre*) peintre & graveur, né à Florence en 1437, mort en 1515. Eleve de Philippe Lippi, il peignit pluſieurs ouvrages pour Sixte IV & pour la ville de Florence. On dut ſans doute les trouver admirables, puiſqu'ils lui furent payés très-cher. Mais il ne ſçut point profiter de ſes richeſſes, & l'on nous apprend qu'il mourut de miſere. Parmi ſes ouvrages de gravure, on diſtingue les Prophetes & les Sybilles, & une édition de l'*Enfer* du Dante, qu'il publia à Florence en 1481, *in-fol.* Il ne grava cependant qu'une partie des figures dont il vouloit orner cette édition; & les endroits deſtinés pour les planches qui ne parurent point, reſterent en blanc dans le corps de l'ouvrage. Cet artiſte excelloit dans le deſſin, & fut par-là très-utile à Baccio Baldini. (*Voyez ſon article.*)

BOUCHARDON, (*Edme*) ſculpteur du roi, né à Chaumont en Baſſigni en 1698, mort à Paris en 1762. Après avoir été inſtruit dans les premiers principes de ſon art par ſon pere, qui profeſſoit avec ſuccès la ſculpture & l'architecture dans ſa patrie, il vint à Paris, & entra chez Couſtou le cadet. Il ne pouvoit être à une meilleure école: auſſi ſes progrès furent ſi rapides, qu'il remporta le grand prix en 1722. Il partit peu de temps après pour Rome; & ce fut là que, pendant un ſéjour de dix ans, livré avec ardeur à l'antique, aux grands maitres modernes & à la nature, il ſçut en quelque façon s'approprier le talent des anciens, le retrouver ſur la nature, diſtinguer le beau choix, & ſe former enfin un goût ſûr & délicat.

Il fit à Rome plusieurs ouvrages : la plupart sont des portraits en buste de grandeur naturelle, & en marbre. On admire sur-tout ceux du cardinal de Rohan & du cardinal de Polignac, qui sont très-bien ordonnés, très-ressemblants & d'un travail admirable. Le dernier est frappant, par la qualité d'un marbre qui contribue à faire valoir la beauté du ciseau & l'expression des chairs : on ne peut s'empêcher de reconnoître avec quel plaisir & quel zele il a été travaillé. Les talents de notre artiste, reconnus dans un pays où la jalousie cherche à écarter les étrangers, lui mériterent cependant la gloire d'être choisi pour exécuter le tombeau du pape Clément XI. Mais, rappellé par son souverain, il sacrifia les avantages qu'il pouvoit retirer d'un pareil ouvrage, & il revint à Paris vers la fin de l'année 1732. L'académie s'empressa d'admettre dans son sein un sujet capable de lui faire tant d'honneur : il fut agréé en 1733, reçu en 1744, adjoint à professeur en 1745, professeur en 1746.

Nous ne ferons qu'indiquer les principaux ouvrages qu'il a exécutés depuis son retour de l'Italie jusqu'à sa mort. Ils sont trop connus des artistes, & ils saisissent même trop l'admiration des moindres connoisseurs, pour qu'ils aient besoin de nos foibles éloges. 1° Un grouppe en pierre, & grand comme nature, ordonné par M. le duc d'Antin, & dont le roi fit présent à M. Chauvelin, alors garde des sceaux. Ce grouppe, destiné pour l'ornement des jardins de Gros-Bois en Brie, représente un homme qui domte un ours.

2° Les figures du Christ, de la sainte Vierge & de six Apôtres, sur des consoles, au devant des pilastres du chœur, de la croisée & de la nef de l'église de S. Sulpice. Bouchardon s'étoit engagé à faire six autres Apôtres & huit autres Saints ; mais la modicité du prix fit rompre le marché. Les huit figures exécutées en pierre de Tonnerre sont un peu plus fortes que nature : elles sont en pied ; & leur variété agréable forme une belle totalité.

3° La ville de Paris voulant exécuter la fontaine

que l'on voit dans la rue de Grenelle au fauxbourg S. Germain, s'adressa à Bouchardon. A la réserve de l'emplacement qu'il n'a pas choisi, l'ouvrage entier est de lui, & même l'architecture. Cette fontaine est composée de sept figures grandes comme nature, & de quatre bas-reliefs. La ville de Paris, représentée assise, comme l'ancienne ville de Rome, est de marbre; elle reçoit les hommages de la Seine & de la Marne, qui sont de la même matiere: les génies des quatre Saisons, placés debout dans un pareil nombre de niches, sont exécutés en pierre de Tonnerre, ainsi que les bas-reliefs encastrés au dessous des niches: ces bas-reliefs sont composés d'enfants qui caractérisent chaque saison. La plupart de nos lecteurs ignorent sans doute que l'inscription latine en lettres unciales de bronze, qu'on voit à cette fontaine, est l'ouvrage du cardinal de Fleury; & que ce ministre, dont la modestie étoit aussi éminente que la dignité, l'ayant envoyée à M. de Bose, comme un simple canevas dont il le laissoit absolument le maître, celui-ci n'y trouva pas un seul mot à changer. Du reste, les prévôt des marchands & échevins de la ville de Paris voulant témoigner à Bouchardon leur satisfaction, après qu'il eut achevé cette belle fontaine, lui accorderent, par une délibération particuliere du 11 Février 1746, une pension de 1500 livres, dans les termes les plus flatteurs & les plus honorables pour cet excellent sculpteur, & les plus propres en même temps à donner de l'émulation aux artistes qui courent la même carriere.

4° Chargé depuis long-temps de faire une statue pour le roi, & maître de choisir le sujet, il donna la préférence à celui de l'Amour adolescent, & tel que l'on peut imaginer l'amant de Psyché, faisant un arc del a massue d'Hercule. Cet ouvrage est un des plus agréables & des plus sçavants qui soient sortis des mains de Bouchardon.

5° On confia à cet artiste le soin du plus grand & du plus riche monument que le siecle ait produit, c'est-à-dire de la statue équestre de Louis XV, qui orne à

Paris la place connue sous le nom de ce prince. Il travailla pendant plus de douze années consécutives à l'exécution de ce bel ouvrage. Le nombre des études qu'il dessina d'après nature pour le cheval seul, est infini. On sera sans doute charmé d'apprendre qu'il s'est mis plusieurs fois entre les jambes d'un cheval vivant, pour dessiner le ventre & toutes ses parties. Il faut convenir aussi, dit M. le comte de Caylus dans la vie qu'il a donnée de cet artiste, que ce bel animal dont il disposoit à toutes les heures du jour, par l'amitié de M. le baron de Thiers à qui il appartenoit, étoit, dans l'attelier, d'une douceur dont il sera toujours rare de trouver des exemples, d'autant qu'il étoit vif dans tous ses mouvements, & plein de feu quand il étoit monté. Il paroissoit se prêter aux intentions de l'artiste, & regarder avec plaisir le dessin qu'il faisoit d'après lui.

La mort empêcha Bouchardon d'achever ce grand ouvrage. Il n'a laissé que la figure équestre entiérement terminée, & réparée sous ses yeux. Le piédestal, orné de figures, de trophées, de bas-reliefs & d'ornements particuliers, est de M. Pigal, mais qui s'est fait une loi de suivre en tout les dessins de son prédécesseur. Celui-ci, quoiqu'il ne fût nullement lié avec M. Pigal, mais plein d'estime pour ses talents, écrivit quelques jours avant sa mort à M. le prévôt des marchands, & à MM. du bureau de la ville de Paris, pour les prier de remettre son piédestal entre les mains de l'artiste qu'il leur nommoit, & sur lequel il se reposoit du soin de terminer ce qu'il laissoit commencé, de faire en un mot tout ce qu'il auroit fait lui-même pour mettre son ouvrage en place. M. Pigal a justifié pleinement le choix honorable de Bouchardon.

Ce dernier avoit été chargé en 1736, par M. le comte de Maurepas, alors secrétaire d'état de la maison du roi, de l'emploi de dessinateur de l'académie des belles-lettres. Il remplit cette fonction de maniere à faire honneur aux médailles que la France a frappées sur ses dessins, & il s'en est acquitté jusqu'à sa mort avec un égal succès.

Modeste dans ses habits & dans son domestique; Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, & l'esprit, non de ce siecle frivole, mais celui des siecles passés. Vivant retiré, il ne connut jamais l'intrigue : les grands ouvrages sont venus, pour ainsi dire, le chercher. Il avoit le jugement excellent, & le sens juste, autant que le coup d'œil; il s'énonçoit avec clarté, & s'exprimoit avec chaleur. Sa vie étoit réglée & modérée. Ses délassements domestiques ne causoient aucun préjudice à la perfection du travail dont il étoit sans cesse occupé. Il avoit fait faire un billard, & ce jeu devint pendant plusieurs années son amusement le plus ordinaire des fêtes & des dimanches. Mais la musique étoit pour lui un délassement plus assuré que tous les autres. Il jouoit très-bien du violoncelle, & il avoit même composé des pieces dont la distribution & l'harmonie ont frappé plusieurs grands musiciens. Il laissa une fortune honnête qui fait honneur à sa bonne conduite. Bouchardon avoit un frere cadet, qui suivoit également la profession de sculpteur. Les grands exemples qu'il avoit eus long-temps devant les yeux faisoient espérer des succès, quand la mort l'enleva à la fleur de son âge, en Suede, où il avoit été appellé pour les travaux de cette cour.

BOUCHER, (*François*) peintre, né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1770. Ses succès rapides sous le célebre le Moyne lui mériterent, à l'âge de dix-neuf ans, le premier prix de l'académie de peinture, & l'occasion de faire le voyage d'Italie, dont il retira les fruits les plus précieux. De retour à Paris en 1731, il fut agréé par l'académie; & dès 1735 il entra dans les dignités de ce corps, qu'il parcourut toutes jusqu'à la mort de Carle Vanloo, auquel il succéda dans la place de premier peintre du roi, ainsi que dans celle de directeur de l'académie. On peut dire que Boucher fut l'Albane de la France. Il posséda à un degré supérieur toutes les grandes parties de la peinture, & il put s'essayer & se distinguer facilement dans

tous les genres; mais, né ſenſible, aimable & voluptueux, il ſe vit preſque toujours entraîné vers les Graces; dont il fut appellé le peintre par le public. Dans le nombre même des tableaux de dévotion qu'il a peints, la Nativité & les ſaintes Familles furent les objets qu'il choiſit de préférence, parce qu'ils ne l'éloignoient ni des graces, ni de la beauté qu'il aimoit à peindre, & qu'il retrouvoit aiſément dans la figure de la Vierge & dans celle de l'enfant Jeſus. Pour reconnoître encore mieux la conformité qu'il eut avec l'Albane, on doit ajouter qu'il poſſéda, comme lui, la facilité du travail, la correction, la légéreté d'une touche ſpirituelle & fine, une compoſition brillante & riche, des airs de tête d'un goût & d'une expreſſion ſupérieurs, & un ſoin précieux de terminer avec grace les mains & les pieds de ſes figures. Enfin, ayant eu, comme le célebre artiſte Italien, le bonheur de ſe choiſir une compagne qui pût ſans ceſſe lui retracer l'idée des Graces, il ſçut en faire le plus heureux uſage pour ſon art.

Ce ne fut qu'après avoir été attaché à la manufacture des tapiſſeries de Beauvais, que Boucher ſe livra plus fréquemment au genre de payſage, ſi propre aux tentures de nos appartements : mais, il faut en convenir, ce fut la nature embellie par l'imagination qu'il peignit preſque toujours, & non la nature telle qu'elle ſe préſente avec ſes détails dont les grands maîtres ont ſçu tirer un parti ſi avantageux. On eſt peut-être encore en droit de lui reprocher ſa couleur, qui ne fut pas toujours la même. Ses premiers ouvrages furent les plus heureux à cet égard: preſque tous les autres tirent ſur le pourpre ; &, dans ceux des derniers temps, on remarque que ſes carnations paroiſſent comme éprouver le reflet d'un rideau rouge. Ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que le goût qu'il eut toujours pour le plaiſir ne l'empêcha pas d'être le plus abondant des peintres de ſon temps. Son imagination toujours active, & ſon amour pour ſon art, ne lui laiſſerent jamais perdre un jour pour ſa gloire. Sans

compter ses tableaux qui sont en très-grande quantité, il faisoit monter lui-même le nombre de ses dessins si recherchés, & qu'a fait connoître encore plus l'heureuse invention de graver de Démarteau, à plus de dix mille.

Boucher a fait peu de portraits; il entreprit cependant celui de madame la marquise de Pompadour; & on ne sçauroit en donner une meilleure idée, qu'en disant qu'il tint à cet égard la balance indécise entre le célebre la Tour & lui. Gai, naturel & franc, il fut toujours d'une société aimable. L'envie ne le troubla jamais; & personne ne rendit justice avec moins de peine à ses rivaux. Le manege & l'intrigue purent quelquefois lui nuire; mais il ne les connut pas plus que la basse avarice. Il étoit noble & désintéressé au point d'enrichir ses amis à ses dépens, en leur abandonnant gratuitement ce qu'ils paroissoient desirer de ses ouvrages. De ses deux filles, il maria l'ainée à Deshayes; & la seconde à Baudouin, habile peintre en miniature, plus connu encore par des gouaches ingénieuses & piquantes, que le public a vues avec plaisir dans les expositions du Louvre. Boucher eut la douleur de survivre à ses deux gendres, & de passer ses dernieres années dans des souffrances occasionnées par un asthme dangereux, qui ne l'empêchoit pas cependant de travailler. Il avoit formé plusieurs éleves dont il prenoit un soin particulier. Sa coutume étoit de ne point les surcharger de préceptes assez souvent inutiles. *Je ne sçais conseiller*, disoit-il, *que le pinceau à la main;* & alors, prenant l'ouvrage du disciple, il le corrigeoit en quatre coups, & y ajoutoit ces agréments dont il avoit seul le secret.

BOUDOT, (*Jean*) imprimeur, né à Paris en 1685, mort dans la même ville en 1754, eut pour pere Jean Boudot, libraire célebre, imprimeur du roi & de l'académie des sciences, mort en 1706, auteur de plusieurs ouvrages de piété, de morale, mais sur-tout connu par l'excellent petit Dictionnaire latin qui porte son

nom, & qu'il tira d'un grand Dictionnaire latin qu'il avoit composé en quatorze volumes in-4°, & qui se conserve manuscrit. Jean Boudot son fils tenoit encore, du côté de sa mere, à une famille distinguée par ses talents dans l'imprimerie, & connue par les noms des belles éditions de Martin, de Cramoisy & de Morel. Il exerça long-temps la profession de libraire, & fut aussi imprimeur du roi & de l'académie des sciences. Il s'attacha à cet état, non en marchand mercenaire, mais en homme plus jaloux de s'instruire que de s'enrichir.

Boudot acquit dans la connoissance des livres des lumieres si étendues, qu'il a passé pour un des premiers hommes de son temps dans cette partie. Personne n'avoit plus manié de livres, plus examiné de bibliotheques, que lui. Il s'appliqua particuliérement à étudier l'ordre qu'on doit donner aux ouvrages de toutes les classes, & contribua beaucoup à établir des regles fixes pour ce genre de compositions qu'on appelle *Catalogues raisonnés*, & à perfectionner la forme dans laquelle on les voit aujourd'hui. On en conserve plusieurs dans des bibliotheques particulieres, qu'il avoit accompagnés de notes, servant à la connoissance de chaque ouvrage & de ses différentes éditions. Il avoit fait aussi un très-grand nombre de remarques bibliographiques, & ramassé d'excellents matériaux pour une bibliotheque choisie qu'il comptoit donner au public, précédée d'un plan universel pour l'arrangement de toute bibliotheque.

BOVERICK, horloger & méchanicien Anglois, vivoit dans le dernier siecle. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme étoit assis. Elle étoit si petite & si légere, qu'une mouche la traînoit. La chaise & la mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes

& de cuillers, deux salieres, avec un cavalier, une dame & un laquais ; & tout cela étoit si petit, qu'il entroit dans un noyeau de cerise. Voilà ce qu'on lit dans le *nouveau Dictionnaire historique*, où l'on ajoute que Baker, sçavant respectable, rapporte, dans un ouvrage intitulé *Le Microscope à la portée de tout le monde*, avoir vu ces ouvrages.

BOULANGER, (*Jean*) graveur, né en France ; florissoit vers le milieu du dernier siecle. Les estampes qu'on a de lui sont remarquables par les chairs qui sont presque entiérement pointillées ; ce qui rend ces pieces moëlleuses. Il a gravé d'après plusieurs grands maîtres, tels que Léonard de Vinci, le Guide, Noël Coypel, &c. Il a fait aussi plusieurs portraits assez estimés, & diverses pieces de sa composition.

BOULE, (*André-Charles*) architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, artiste ébéniste, inventeur de chiffres, & graveur ordinaire des sceaux royaux : telles sont les qualités qui lui furent données dans un brevet qu'il obtint de Louis XIV, avec un logement aux galeries du Louvre. Il naquit à Paris en 1642. La nature l'avoit doué de toutes les dispositions nécessaires pour tous les arts & toutes les professions. Il seroit devenu un très-grand peintre, si son pere, ouvrier ébéniste, ne l'eût obligé d'embrasser le même état que le sien. Le fils l'ennoblit par le dessin, par le goût & par une perfection supérieure à tous ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere. Avec le choix varié des bois de l'Inde & du Brésil, il imita dans ses ouvrages, dit M. de Virloys, toutes les especes de fleurs, de fruits & d'animaux. Il fit des tableaux de chasses, de batailles & de modes, accompagnés de décorations d'un goût infini, enrichies de bronze, pour orner des tables, des écritoires, des écrans, des armes, des chiffres, des pendules, &c. On admire à Versailles ce qu'il fit dans le cabinet de monseigneur le Dauphin, fils de Louis XIV, aussi-bien que pour le Roi, les seigneurs & les particuliers, tant François qu'étrangers,

I. BOULLOGNE, (*Louis*) peintre, mort à Paris en 1674, âgé de soixante-cinq ans. Il étoit originaire d'une bonne famille de Picardie, d'où il vint pour s'établir à Paris : il s'y fit bientôt connoître par de bons ouvrages, dont on peut juger en partie, en voyant les trois tableaux de lui, qui sont à Notre-Dame. Il excelloit particuliérement à copier les tableaux des anciens peintres. On peut citer, entr'autres, celui dont il fit la copie, dans lequel Périn del Vague avoit représenté un Parnasse avec Apollon & les neuf Muses. Boullogne s'étudia si bien à choisir un fonds de bois ancien & pareil à celui de l'original, & à donner à ses couleurs des teintes qui eussent un air antique, qu'il étoit presque impossible de distinguer l'original d'avec la copie. Cet artiste estimable contribua beaucoup, par ses soins & par son zele, à jetter les fondements de l'académie de peinture, dans laquelle il exerça la charge de professeur. Il laissa deux filles, Genevieve & Magdeleine Boullogne, qui cultiverent avec succès la peinture, & qui l'aiderent même dans quelques-uns de ses ouvrages. Ses deux fils, Bon & Louis, dont il fut le maître dans ce même art, porterent encore plus haut la gloire de leur nom : ils vont faire la matiere des deux articles suivants.

II. BOULLOGNE, (*Bon*) peintre, né à Paris en 1649, mort dans la même ville en 1717. Son pere le destina à la peinture, & il eut le bonheur de le voir répondre parfaitement à ses intentions. Bon Boullogne, encore jeune, fit un tableau que son pere offrit à M. de Colbert, & qui lui valut une pension du roi & l'occasion de faire le voyage d'Italie. Ce voyage lui procura les plus grands avantages. Il étudia les grands maîtres qui ont illustré cette contrée, & il se forma sur leur maniere, qu'il saisit avec tant d'habileté, que les connoisseurs y étoient trompés eux-mêmes. On rapporte qu'ayant fait un tableau dans le goût du Guide, & que Monsieur, frere de Louis XIV, qui vouloit l'acheter, l'ayant auparavant donné à examiner à Mi-

gnard, son premier peintre, celui-ci décida qu'il étoit de ce grand maître Italien; que cependant le véritable auteur s'étant déclaré, alors Mignard, un peu déconcerté, dit pour toute excuse, *qu'il fasse toujours des Guides, & non pas des Boullognes.* Mais on peut voir à l'article LA FOSSE, qu'une pareille réponse lui est également attribuée : peut-être l'un. étoit-il le plagiaire de l'autre. Revenons à Bon Boullogne.

Sa facilité étoit prodigieuse, & elle le servit à merveille dans une occasion. Pendant son séjour en Italie, obsédé par un tailleur pour avoir le paiement d'un habit, il peignit de mémoire son portrait, le présenta aux juges devant lesquels on l'avoit assigné, & demanda aussi le paiement de son tableau. Le tailleur eut beau protester qu'il ne s'étoit point fait peindre; la ressemblance étoit trop frappante pour qu'on le crût sur sa parole. Bon Boullogne n'imagina ce moyen plaisant que pour gagner du temps; il satisfit ensuite pleinement l'ouvrier. Sa réputation précéda son retour en France. Il fut reçu membre de l'académie, & dans la suite il fut nommé professeur. On le chargea de plusieurs ouvrages importants, dans lesquels on remarque une grande correction de dessin & un excellent coloris. Louis XIV le fit travailler long-temps à la décoration de plusieurs de ses palais, & l'on voit avec plaisir des fruits de son génie dans la chapelle & les appartements à Versailles. On trouve encore de ses tableaux dans l'église de Notre-Dame, aux Invalides, dans le choeur des Chartreux, au couvent des religieuses de la Conception, à celui de l'Assomption, à l'église des Petits-Peres de la place des Victoires, dans les salles de l'académie, &c.

Cet artiste étoit fort laborieux; il travailloit souvent à la lueur d'une lampe qu'il portoit attachée à son chapeau. Il avoit un esprit vif, gai & plein de saillies; mais ce qu'on ne sçauroit assez louer, c'est l'amitié qu'il eut toujours pour son frere. Malgré les grands talents de ce frere qui couroit la même carriere que lui, malgré la réputation méritée dont il jouissoit, il ne conçut jamais contre lui la moindre jalousie. « Leurs senti-

» ments, dit M. Watelet, étoient les mêmes, leur » maison fut commune. Leurs occupations, leur ar- » deur pour le travail, leurs biens, leurs ouvrages; » tout fut rassemblé, tout fut si bien confondu & de » si bonne foi, que, lorsque le mariage de l'un d'eux, » (du cadet) les força de reconnoître ce qui leur ap- » partenoit, les difficultés qu'ils y trouverent les au- » roient contraints d'y renoncer, s'ils n'étoient con- » venus d'en appeller au sort. L'un & l'autre préten- » doient n'avoir plus rien à soi, quoiqu'ils s'accordas- » sent à avouer que le tout avoit été jusqu'alors à » chacun d'eux. Le hasard décida cette discussion rare. » Les meubles, les ouvrages auxquels ils avoient tra- » vaillé conjointement, & les éleves mêmes, subirent le » caprice du sort. Il est vrai que ces derniers avoient » peu de risque à courir dans un jeu où les avantages » étoient certains, de quelque façon que la fortune en » disposât. Au reste, la séparation des deux freres ne » mit aucune altération dans leurs sentiments. Leur » amitié se soutint; & ce siecle qui avoit offert pour » modele aux poëtes la rivalité & l'union des Cor- » neille, offrit encore aux peintres l'émulation & l'a- » mitié des Boullogne. » Parmi les éleves célebres de Bon Boullogne, on distingue Santerre, Louis Silvestre, Raoux, Bertin, Tourniere & Cazes.

III. BOULLOGNE, (*Louis*) peintre, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1733. Son pere avoit quelque peine à le faire entrer dans la même carriere que Bon Boullogne son fils aîné, craignant que la concurrence & la jalousie, inséparables de l'émulation dans un même genre de travail, n'apportassent entr'eux quelque funeste semence de division qui s'opposeroit aux principes vertueux qu'il avoit cherché à leur inspirer; mais Louis montra une inclination si forte pour la peinture, & de si grandes dispositions pour cet art, que son pere crut ne pouvoir ou ne devoir pas s'opposer à son penchant. A dix-huit ans il remporta le premier des grands prix, dont le sujet étoit le fameux

paſſage du Rhin. M. de Colbert, attentif à encourager les talents, le fit partir pour l'Italie, en qualité de penſionnaire du roi, dans le temps que Bon Boullogne ſon frere en revenoit. Raphaël fut le premier peintre qui reçut ſes hommages. Il copia le tableau de l'école d'Athenes, & celui de la diſpute du S. Sacrement. Ces copies, de même grandeur que les originaux, lui avoient été demandées pour être exécutées en tapiſſeries des Gobelins.

Après qu'il eut acquis à Rome pendant cinq ans la correction du deſſin, il parcourut, jouiſſant toujours de la penſion du roi, les autres villes d'Italie, qu'il mit en quelque ſorte à contribution pour ſe perfectionner dans ſon art. Il puiſa les vrais principes du coloris dans la Lombardie & à Veniſe. De retour en France en 1680, M. de Colbert lui fit peindre quelques tableaux pour les appartements de Verſailles. Ils fixerent l'attention des connoiſſeurs; & ils furent des titres réels pour faire recevoir Louis Boullogne à l'académie en 1681. La quantité immenſe des ouvrages de cet illuſtre artiſte ne nous permet pas d'en faire l'entiere énumération. Nous nous contenterons d'indiquer ceux qui ſont dans l'égliſe de Notre-Dame, aux Chartreux, aux religieuſes de la Conception, dans les ſalles de l'académie, dans le réfectoire des Peres de la place des Victoires, à l'Hôtel-de-Ville, à Marly, à Meudon, à la Ménagerie & à Fontainebleau. On doit diſtinguer les tableaux qui ſe voient aux Invalides dans la chapelle de S. Auguſtin; & dans la chapelle de Verſailles, ceux qui ſont placés dans la tribune à gauche, où il a peint l'Annonciation de la Vierge dans le tableau de l'autel, & ſon Aſſomption dans le petit dôme. Ces morceaux paſſent pour des chefs-d'œuvre.

On peut dire, en général, que Louis Boullogne montroit beaucoup de génie & de raiſonnement dans ſes compoſitions; que ſa touche eſt ferme & gracieuſe; que ſes têtes ſont d'un beau caractere; que la nobleſſe eſt jointe à la beauté de l'expreſſion dans ſes figures; que ſon deſſin eſt correct, & ſon coloris frais & agréable.

agréable. Ce qui est plus remarquable, c'est que ce peintre, né avec une couleur fondue & caressée, & avec la douceur du caractere fait pour mettre au jour la légéreté, la délicatesse du pinceau & le beau fini, comme il l'a montré particuliérement dans les sujets agréables & galants qu'il a traités au château de Chantilly, ait exécuté de grandes machines, telles que des plafonds qui demandent une maniere expéditive, une touche large, & des effets brillants. Voilà cependant ce qu'il a fait voir dans un grand plafond qu'il peignit pour M. le marquis de Luillier, dans sa maison, rue des Jeûneurs, où l'on peut l'admirer encore, étant très-bien conservé.

Des talents si marqués, & qui honorent, nous ne craignons pas de le dire, une nation, méritoient des récompenses & des distinctions flatteuses. Louis Boullogne les obtint avec l'applaudissement même de ses confreres. Il fut élu successivement dans son corps professeur, adjoint à recteur, recteur tout d'une voix, & enfin directeur en 1722. Ce fut alors qu'il fut choisi, par messieurs de l'académie des inscriptions & belles-lettres, pour faire les dessins des médailles du roi, & qu'il obtint le privilege flatteur d'être reçu dans les séances de ce corps illustre. D'un autre côté, Louis XIV, qui lui avoit accordé, dès ses premiers succès, une pension de cinq cents livres, l'augmenta, en 1714, de douze cents; & en 1722 il fut honoré par Louis XV du cordon de S. Michel. Ce même monarque lui accorda, en 1725, des lettres de noblesse pour lui & pour sa postérité, & le nomma son premier peintre.

Parvenu au faîte des honneurs dans la carriere qu'il avoit embrassée, il ne lui fut plus permis, à cause de son grand âge, que d'encourager ceux qui suivoient ses traces; & avec quel succès ne le faisoit-il pas, par les vrais principes d'un art qu'il avoit si long-temps pratiqué? La douceur & la solidité de ses préceptes devoient lui procurer des disciples reconnoissants; & ils l'ont été en effet. Son caractere noble,

doux, liant, lui fit trouver des amis sinceres jusques dans ses rivaux. Son air étoit prévenant, affable, & toute sa figure annonçoit les qualités de son ame. Il laissa quatre enfants, deux filles & deux garçons, dont l'ainé est mort ayant été contrôleur général des finances. Il y a environ vingt pieces gravées d'après ce maître.

BOURDON, (*Sébastien*) peintre & graveur, né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671. Il apprit les premiers principes de son art de son pere qui peignoit sur verre, & qui le mit à sept ans chez un peintre à Paris. Il en avoit à peine quatorze, qu'il fut employé à peindre à fresque la voûte d'un château proche Bordeaux. Dépourvu d'ouvrage pendant quelque temps, il s'enrôla dans les troupes; mais, s'en étant bientôt retiré, il entreprit à dix-huit ans le voyage de Rome, où il fut trop peu de temps pour pouvoir étudier les grands maîtres avec utilité. Car ayant eu, bientôt après son arrivée, un différend avec un peintre nommé de Prieux, qui le menaçoit de le dénoncer à l'Inquisition comme Protestant, il fut obligé de quitter promptement les Etats du pape, de crainte d'être arrêté. Il ne fit que passer par Venise, & il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Ce fut peu de temps après, n'ayant que vingt-sept ans, qu'il fit à Paris, pour le mai de l'église de Notre-Dame, le fameux tableau du martyre de S. Pierre, un des plus beaux qu'il y ait dans cette église, & le plus estimé de tous ceux de Bourdon.

Malheureusement pour lui, le besoin de pourvoir à sa subsistance ne lui donna ni le temps, ni le moyen d'approfondir les regles de son art; &, comme il avoit d'ailleurs une facilité étonnante pour représenter toutes sortes de sujets, soit en histoire, soit en paysages, soit en portraits, dont il étoit très-bien payé, il ne songeoit qu'à satisfaire les personnes qui acceptoient ses tableaux, ou qui s'en contentoient volontiers, quelqu'imparfaits qu'ils pussent être. Mais ce qui peut

& doit en effet paroître très-surprenant, c'est que les ouvrages qu'il finissoit le moins étoient souvent beaucoup meilleurs que ceux qu'il vouloit terminer davantage. Il n'est possible de trouver la raison de cette singularité que dans l'imagination vive & pétulante de ce peintre, qui ne lui permettoit pas de revenir sur lui-même. Il jettoit d'abord tout son feu, & son premier objet étoit de plaire aux yeux ; mais, s'il falloit retoucher un ouvrage, & lui donner cette perfection qui seule a droit de satisfaire les vrais connoisseurs, c'étoit alors que son génie étoit éteint par le travail, & qu'il obscurcissoit plutôt les premieres idées, qu'il ne les rendoit claires & agréables.

Il ne faut donc pas être surpris s'il a souvent donné dans des bizarreries outrées, qui sont peut-être piquantes, mais qui tombent dans le sauvage pour peu qu'on les examine. On peut encore lui reprocher de n'avoir pas tâché de se faire une maniere arrêtée. Tantôt il cherchoit à suivre le coloris du Titien, tantôt la disposition & les ornements de Poussin, tantôt la touche délicate de Benedette Castiglione, sans faire choix d'un goût particulier, & prendre assez de soin pour se fortifier dans toutes les parties les plus essentielles de la peinture. Malgré ces défauts, les ouvrages de Bourdon étoient assez estimés parmi les curieux ; &, s'il n'a pas rempli tout ce qu'on attendoit de lui, il a du moins soutenu sa réputation par des compositions extraordinaires & par des expressions vives. Il faut néanmoins excepter de cette censure générale les paysages qu'il faisoit fort bien. J'en ai vu plusieurs, dit M. de Piles, qui sont de beaux effets de son imagination, & que la bizarrerie ne rend que plus agréables, parce qu'il y entre certains effets extraordinaires, qu'il a étudiés d'après le naturel, & qu'il a exécutés d'une main prompte & facile. Il est vrai que les sites, qui en sont peu communs, n'en sont pas bien réguliers, & ne s'accordent pas souvent dans leur plan.

La facilité de ce peintre tenoit en quelque sorte du prodige. Il paria qu'il peindroit en un jour douze têtes

d'après nature, de grandeur naturelle; & il gagna. Ces têtes ne sont pas des moindres qui soient sorties de son pinceau. L'ardeur qu'il avoit pour le travail le faisoit souvent passer un mois entier dans un grenier où étoit son attelier ordinaire, & dont il ne sortoit point. Pendant le temps des guerres civiles de la Fronde, qui suspendirent les travaux des beaux-arts en France, Bourdon entreprit le voyage de Suede. L'accueil que la reine Christine faisoit aux personnes distinguées par leurs talents, lui donnoit l'espoir d'en être reçu favorablement. Il ne se trompa point; mais cette princesse ne l'ayant occupé qu'à peindre son portrait, il revint bientôt en France. Ses mœurs douces & honnêtes, jointes à ses talents, lui procurerent l'estime générale. Il fut membre de l'académie, & il en devint recteur. Il travailloit pour le roi dans l'appartement bas des Thuileries, lorsque la mort le surprit âgé d'environ soixante ans. On voit plusieurs de ses ouvrages dans l'église de S. André de Chartres, de S. Pierre à Montpellier; à Paris, dans celles de S. Gervais, de S. Benoît, des Peres de la Merci, des Chanoines rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Toulouse, à l'hôtel de Bretonvilliers. Ce maître a peint aussi les sept Œuvres de miséricorde, qu'il a gravées lui-même. On a pareillement gravé d'après lui. Le roi possede deux de ses tableaux.

BOURGEOIS, musicien, né dans le Hainault, & mort à Paris au mois de Janvier 1750, âgé d'environ soixante-quinze ans, avoit une haute-contre très-agréable, qui le fit recevoir à l'opéra, pour lequel il composa la musique du ballet des *Amours déguisés*; & celle des *Plaisirs de la paix*. Il a donné aussi un livre de cantates, & mis en musique un ballet pour le divertissement de M. le duc de Bourbon, étant surintendant de sa musique.

BOUSSEAU, (*Jacques*) sculpteur, né en Poitou en 1681, mort à Madrid en 1740. Eleve de Coustou l'aîné, il ne tarda pas, sous cet habile maître, à se dis-

tinguer dans un art qu'il avoit embrassé par inclination. Son ardeur étoit secondée par un travail infatigable. Le premier morceau qui lui donna de la réputation fut celui qui représente Ulysse tendant son arc, qu'il fit pour sa réception à l'académie, dont il devint membre, & dans laquelle il parvint au grade de professeur. Le tombeau de M. d'Argenson à la Magdeleine du Trenel, S. Louis, S. Maurice, & un bas-relief dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame, mirent le comble à sa gloire. Le roi d'Espagne, Philippe V, lui offrit la place de son sculpteur en chef, que Bousseau accepta. Mais une mort précipitée le priva des avantages qu'il pouvoit espérer. Sa probité le fit autant estimer que ses talents.

I. BOUSSET, (*Jean-Baptiste de*) musicien, né à Dijon, mort à Paris en 1725, âgé de soixante-trois ans, maître de musique de la chapelle du Louvre, & de celles des académies françoise & des sciences. Après que de Bousset se fut fortifié dans la musique & dans la composition de cet art, il vint à Paris, où sa maniere agréable de chanter, & la facilité avec laquelle il montroit le chant, fut fort goûtée; ce qui l'engagea à s'établir dans cette ville. Il avoit un génie heureux pour la composition des airs sérieux & à boire, à une, deux & trois voix, où il joignoit une basse continue. Il a donné, pendant l'espace de trente-quatre ans, chaque année un livre de ses airs, imprimé ou gravé, que le public a reçu toujours favorablement. On y trouve une expression juste des paroles, un chant noble, agréable & naturel; &, ce qui est surprenant, une grande variété dans le grand nombre qu'il en a donné.

Bousset ne se bornoit pas seulement à composer des airs détachés, tels que ceux dont on vient de parler; il étoit capable de satisfaire à des ouvrages où les musiciens les plus renommés font voir l'étendue de leur génie & de leur sçavoir, c'est-à-dire par la composition des *Motets à grands Chœurs*, en ayant fait

exécuter quelques-uns de sa façon dans la chapelle du Louvre. Il accompagnoit aussi très-bien du clavessin. La nature avoit doué de Bousset d'un avantage qu'elle accorde bien rarement aux grands compositeurs de musique ; c'est qu'elle l'avoit favorisé d'une voix des plus aimables, qu'il conduisoit avec un goût merveilleux. Sa figure & sa physionomie étoient aussi très-agréables, ce qui augmentoit le plaisir de l'entendre chanter. Il a laissé deux fils, dont un a hérité des heureux talents de son pere pour la musique, & qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, a fait graver deux livres d'airs de sa façon, qui ont été très-bien reçus du public.

II. BOUSSET, (*René* DROUARD *du*) musicien, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760. Il fut organiste de Saint-André-des-Arcs. Cet artiste, est-il dit dans les *Lettres sur les Hommes célebres*, doit marcher immédiatement après les d'Aquins & les Calvieres. Habile compositeur, il donnoit tous les ans des preuves de son génie, par un motet qu'il faisoit exécuter dans l'église de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, pour messieurs de l'académie des sciences.

BOUTEMONT, graveur en bois, mort vers l'année 1720, a laissé quelques ouvrages excellents, surtout une estampe des armes du roi, entourées d'attributs d'artillerie & de chasse : la gravure est chargée de contre-tailles très-hardiment coupées ; ce morceau est bien exécuté. Il sçavoit les mathématiques & assez bien dessiner ; mais, s'étant adonné à la chymie, & ayant trouvé le secret d'une nouvelle espece de poix pour goudronner les vaisseaux, il eut un emploi dans la marine, qui lui fit abandonner la gravure en bois.

BOTH, (*Jean* & *Henri*) peintres, le premier dit *Both d'Italie*, à cause de son séjour dans ce pays, né à Utrecht en 1610, mort dans la même ville en 1650 ; & le second né à Utrecht, mort à Venise en 1650. Ces deux freres, disciples de Bloëmaert, furent unis de l'amitié la plus tendre. Ils firent ensemble le voyage de Rome, où

Jean saisit la maniere de Claude le Lorrain, & Henri celle de Bamboche, son compatriote. S'étant accordés à travailler dans un même tableau, le premier faisoit les paysages, & le second les figures & les animaux; mais chacun excelloit si bien dans sa partie, & leur touche paroissoit d'ailleurs si parfaitement égale, qu'on auroit cru que tout l'ouvrage étoit peint de la même main. Comme ils étoient l'un & l'autre extrêmement laborieux, & qu'ils avoient une grande facilité, ils faisoient un prompt débit de leurs tableaux qui étoient très-recherchés, & payés des sommes considérables. Ce qui les rendoit si précieux, étoit la chaleur de leur composition, le coloris frais & piquant, & les graces de la touche & du pinceau. La plûpart des auteurs racontent que ces deux freres périrent dans l'eau, éprouvant en quelque sorte la vengeance divine pour avoir été complices du crime de Bamboche, en jettant à Rome un prêtre dans le Tibre. Cependant, si l'on avoit consulté Sandrart, auteur contemporain, & de plus ami particulier de Jean Both, on auroit vu que celui-ci au moins étoit mort de maladie. Si son frere & celui de Bamboche ont eu le malheur de périr dans l'eau, cela ne prouve point la vengeance céleste pour un crime incertain & ignoré des auteurs contemporains. Il paroît que c'est Florent le Comte qui le premier a donné cours à cette fable du prêtre jetté dans l'eau (*voyez* BAMBOCHE); mais, comme il ne rapporte aucune autorité pour appuyer ce qu'il dit, nous préférons le témoignage de Sandrart, & nous nous faisons un plaisir de rétablir la mémoire de ces artistes célebres.

I. BOYER, (*Michel*) peintre, né au Puy-en-Velay, devint membre de l'académie royale en 1701, pensionnaire du roi, & professeur de cette académie. Nous ignorons l'année de sa naissance & celle de sa mort. On dit qu'il étoit très-habile peintre en architecture & en perspective; & que, pour se former une idée de ses talents, on n'a qu'à voir une perspective au bout

de la galerie de l'hôtel du premier président du parlement de Paris.

II. BOYER, (*Jean-Baptiste*) seigneur d'Aiguilles, &c. conseiller au parlement de Provence, mort en 1729, amateur distingué, & bon artiste lui-même. L'inclination naturelle qu'il avoit pour la peinture se changea en passion, lorsqu'ayant fait le voyage d'Italie, la vue des merveilles qu'on rencontre dans ce pays eut achevé de former son goût & multiplié ses connoissances. Il recueillit en même temps quantité de tableaux, il acheta des dessins, & des morceaux de sculpture qu'il apporta à Aix, & dont il orna un des plus magnifiques hôtels qui soient dans cette ville. Ami déclaré de tous les artistes, & sur-tout du célebre Puget, il se vit non-seulement en état de porter un jugement sain sur les ouvrages; il put encore, la plume, le pinceau & le burin à la main, en produire lui-même, que des gens consommés dans l'art n'auroient pas eu honte d'avouer. Il entreprit encore de faire graver les morceaux excellents qui composoient sa collection; pour cet effet, il fit venir à ses dépens, d'Anvers à Aix, Jacques Coëlmans, bon graveur. Ce recueil ne fut achevé qu'en 1709, & publié en 1745 en deux grands volumes *in-folio*, composés de cent dix-huit planches, dont plusieurs occupent la feuille entiere. Le premier volume contient les écoles Italienne & Flamande en cinquante-huit planches, & le second l'école Françoise en soixante planches : M. Boyer en avoit gravé lui-même quelques-unes. Les frontispices des deux volumes sont de son invention.

BOYLE, (*Robert*) physicien-machiniste, né à Limore en Irlande, le 25 Janvier 1626, de Richard Boyle, grand-comte de Cork. Il fit ses premieres études chez son pere, & alla les finir à Leyde. Ses succès furent si heureux, qu'il résolut de cultiver pendant sa vie les heureuses dispositions dont la nature l'avoit favorisé. Il se procura d'abord les meilleurs ouvrages sur les sciences naturelles; mais, après avoir

connu par-là toutes les découvertes qu'on y avoit faites, il comprit qu'il falloit joindre à ces instructions celles qu'on gagne au commerce des sçavants. Il alla donc les chercher dans les principales villes de l'Europe. Ses courses finies, il se fixa à Oxford, & reprit le cours de ses études. Il commença par faire bâtir un bel observatoire, qui lui coûta fort cher. Il fit ensuite construire chez lui & sous ses yeux tous les instruments qu'il estima nécessaires à de nouvelles expériences. Il chercha d'abord les propriétés de l'air; & les expériences qu'il fit pour les connoître, le conduisirent à la découverte de la machine pneumatique.

Dans le même temps, Otto-Guérick, bourgmestre de Magdebourg, fit la même découverte ; & il faut avouer que la date de son invention est antérieure à celle de notre physicien. Avec cette machine, il fit plusieurs belles expériences qui servirent de base à une nouvelle physique. La machine pneumatique de Boyle est composée de quatre pieces, d'une pompe avec son piston, d'un tuyau qui communique depuis la pompe jusqu'à la platine, d'un robinet qui passe dans le tuyau, & d'un vase de crystal qu'on met sur la platine. Avant que de s'en servir, on pose sur la platine un cuir mouillé, qui a un trou aussi grand que l'ouverture de la pompe, & on met le vase de crystal ou récipient sur le cuir. Le piston étant au haut de cette pompe contre la platine, on le baisse ; & alors l'air contenu dans le récipient descend dans le corps de la pompe : dans l'instant, l'air extérieur agit sur le récipient par son poids, & le comprime tellement contre la platine, qu'il y est comme collé.

Après cette expérience, Boyle voulut éprouver ce que produit la privation de l'air sur les bêtes. Il mit divers animaux sous le récipient, & pompa l'air aussi exactement qu'il lui fut possible. En donnant plusieurs coups de piston, il trouva que les plus gros animaux moururent, & que les plus petits en étoient fort incommodés; d'où il conclut que l'air est nécessaire à la

vie des animaux. Il mit auſſi des plantes ſous le récipient, & ſes expériences lui apprirent que quand elles étoient privées d'air elles ne croiſſoient plus. Une chandelle allumée, placée ſous le récipient, s'éteignit lorſqu'il en eut pompé l'air; & la fumée, après avoir été ſuſpendue, tomba: des phoſphores naturels & artificiels y perdirent beaucoup de leur lumiere.

Voilà les découvertes que Boyle fit avec la machine pneumatique. Elles furent répétées par les phyſiciens qui lui ſuccéderent; &, comme on s'apperçut, dans ces opérations, que cette machine avoit pluſieurs défauts, on chercha à la perfectionner: c'eſt à quoi travaillerent ſur-tout Papin, s'Graveſande & Hauxbée. Ce dernier inventa une machine pneumatique composée, capable de produire les plus grands effets: elle eſt compoſée de deux corps de pompe, dans leſquels entrent deux piſtons, dont le manche eſt armé d'une crémaillere. Une roue à couteau engraine dans ces crémailleres, & cette roue ſe meut quand on tourne la manivelle, ce qui fait l'effet d'un cric. On a ainſi un grand avantage à faire deſcendre le piſton, & par conſéquent pour ôter tout-à-fait l'air du récipient.

C'eſt avec ces nouvelles machines, ou ſimples ou compoſées, qu'on a fait depuis Boyle de belles découvertes. D'abord on a vérifié que la toile, le linge brûlé, les charbons ardents s'éteignent dans le récipient. On a vu auſſi qu'un fuſil qui frappe ſur une pierre n'y donne point d'étincelles; que la poudre à canon qu'on laiſſe tomber ſur un fer ardent placé ſur la platine du récipient, s'y fond, & ne s'enflamme pas; mais qu'une demi-drachme de ſel de nitre de Glauber, mêlée avec autant d'huile de carvi, s'enflamme dans le vuide, & met en pieces la fiole qui contient ce mélange. Les expériences qu'on a faites ſur divers fruits & ſur des pois verds, ont appris que ces fruits & ces pois contiennent beaucoup d'air.

Une pomme ſe gonfle dans le vuide, & devient auſſi unie & auſſi pleine que ſi elle étoit unie. Un œuf percé d'un petit trou ſe revuide dans le récipient, &

le blanc & le jaune passent par ce trou. Enfin on a découvert que les corps tombent en même temps & parviennent ensemble au fond du récipient. On se sert pour cette expérience d'un long récipient, & on ajuste à sa partie supérieure une plaque à laquelle sont suspendues, avec un ressort, une piece de plomb & une petite plume. Quand le récipient est vuide d'air, on détend le ressort par la plaque, & alors on voit le plomb & la plume se précipiter avec la même vîtesse sur la platine : ce qui prouve cette vérité reconnue par l'illustre Galilée, sçavoir, que la vîtesse des corps répond à la différence des milieux, & non à la différence des masses.

Tous les sçavants d'Angleterre s'empresserent de profiter des lumieres de Boyle; mais, comme la communication des idées sert beaucoup à les étendre, ce célebre physicien crut qu'il seroit plus avantageux pour le progrès des sciences de les réunir. Il proposa ce projet au roi d'Angleterre ; &, à sa considération, Sa Majesté donna des lettres-patentes pour autoriser ces sçavants à tenir des assemblées sous le titre de société royale de Londres. Ce fut un puissant aiguillon pour ranimer son zele. Il vint à Londres, se logea chez la comtesse de Ranelaug, sa sœur, qui l'aimoit tendrement; &, délivré ainsi de tous les embarras du ménage, il destina son temps, ses connoissances & ses grands biens à l'avancement des sçiences & à la gloire de la société royale. Il parvint ainsi, par un travail assidu, à connoître la nature de l'air, les loix du mouvement des corps, & les vrais principes des sciences naturelles. Boyle mourut le 30 Décembre 1691, âgé de soixante-quatre ans, & fut enterré le 7 Janvier 1692 à Westminster.

II. BOYLE, (*Charles*) comte d'Orrery, & petit-neveu du précédent, est célebre parmi les sçavants pour avoir inventé un instrument astronomique, appellé de son nom *Orrery*, lequel est très-utile afin de comprendre le systême solaire. On l'accusa d'être

entré dans des complots contre l'Etat, & il fut mis à la tour de Londres en 1723; mais on ne put jamais lui prouver les griefs qu'on lui imputoit. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur qu'il avoit contractée dans sa prison.

BRAMANTÉ, (*Lazzari* D'URBIN) architecte, né en 1444 à Castel Durante, ou à Fermignano, d'une famille pauvre, mais honnête; mort à Rome en 1514. On l'appliqua dès sa jeunesse au dessin & à la peinture; mais, se sentant un goût décidé pour l'architecture, il voyagea dans la Lombardie. Il partit pour Rome, où sa principale étude fut d'examiner & de mesurer les restes précieux de l'antiquité qui se trouvent dans cette ville & dans ses environs: il alla même jusqu'à Naples pour voir les anciens monuments. Quelques édifices qu'il fit construire étendirent beaucoup sa réputation, & c'étoit avec raison; car il avoit une si grande facilité à inventer & à faire exécuter ses idées, qu'on ne lui connoissoit point de rivaux. Ses talents auroient été inutiles, si Jules II n'eût eu autant de goût pour les grandes choses, que son architecte avoit de mérite pour les réaliser. Ce pape ayant eu le dessein de donner la forme rectangulaire à cet espace de terrain qui se trouve entre *le Belvédere* & l'ancien palais du Vatican, le Bramanté conçut un des plus beaux & des plus magnifiques projets, qu'il exécuta avec le plus grand succès. C'est dommage qu'on ait gâté dans la suite cet ouvrage par les changements qu'on y a faits.

La célérité avec laquelle le pape Jules II vouloit qu'on exécutât tous ses projets, étoit secondée par l'activité du Bramanté, qui faisoit travailler nuit & jour au Vatican. Ce zele mal entendu a été cause que la plûpart des murailles se sont fendues, & que plusieurs sont tombées, enfin, qu'on a été obligé de les réparer entiérement: on s'est même vu obligé, sous le pontificat de Benoît XIII, de renforcer les pilastres de la cour, & de les augmenter au point qu'ils paroissent aujourd'hui monstrueux. Comme les marches de l'es-

calier qui formoient l'amphithéâtre étoient absolument dégradées, on a jugé à propos de les enlever, & d'applanir entiérement le terrain qu'elles occupoient. Le Bramanté fit encore construire, dans le Belvédere du Vatican, des escaliers très-pittoresques, ornés de trois ordres d'architecture. Jules II, à qui cet artiste étoit cher, le récompensa, en lui accordant l'office du plomb. Notre architecte imagina en conséquence une machine pour sceller les bulles, par le moyen d'une vis ou presse très-ingénieuse.

Le Bramanté accompagna le pape dans le voyage qu'il fit à Bologne, pour incorporer cette ville à ses Etats. Il fit encore les fonctions d'ingénieur dans la guerre de la Mirandole. Le joli petit temple rond, si bien proportionné, que l'on admire au milieu du cloître de Saint-Pierre *Montorio*, est un des ouvrages les plus estimés du Bramanté ; il n'est cependant pas sans défauts. Mais celui qui lui fait le plus d'honneur, & qui a rendu son nom immortel, est la basilique de Saint-Pierre. Jules II conçut le vaste projet de faire démolir l'ancienne église, & d'en élever une nouvelle qui n'eût jamais son égale, soit à Rome, soit dans le reste du monde. Le Bramanté lui donna plusieurs plans, & travailla avec beaucoup de diligence à faire celui où l'on remarque deux clochers à côté de la façade : il a été gravé par le fameux Corodasso, sur un des côtés des médailles qui furent frappées en l'honneur de cet architecte, sous les pontificats de Jules II & de Léon X.

Ce plan ayant été adopté, le Bramanté fit démolir, avec la célérité qu'il apportoit dans tous ses ouvrages, la moitié de l'ancienne église ; & l'on commença, en 1513, à jetter les fondements de la nouvelle. Elle fut élevée jusqu'à l'entablement avant la mort du pape & de l'architecte; & l'on fit avec une dililigence incroyable les quatre grands arcs qui naissent des massifs énormes de maçonnerie pour supporter le dôme. On construisit encore la principale chapelle vis-à-vis de la porte. Le Bramanté forma ses voûtes d'un seul jet, en mettant dans

des moules de bois un mélange de chaux & de poussiere de marbre délayée dans de l'eau. Les rosaces ou grandes roses, les caissons & les compartiments qui décorent ces voûtes, se firent dans l'instant par un moyen aussi simple. C'est ainsi que notre architecte renouvella l'usage du stuc, connu des anciens, mais qui étoit tombé dans l'oubli depuis un temps très-considérable.

Cependant l'église de Saint-Pierre, dont cet artiste avoit donné le vaste projet, & dont il jetta les fondements avec tant de diligence, fut à peine exécutée sur ses dessins. Les architectes ses successeurs y firent tant de changements, qu'à l'exception des quatre arcs qui portent la tour du grand dôme, il ne reste plus rien du projet du Bramanté. Cet artiste mourut à l'âge de soixante-dix ans. La cour du pape, & tous ceux qui cultivoient les beaux-arts, assisterent aux funérailles magnifiques qui lui furent faites dans l'église de Saint-Pierre, où il est enterré. Le Bramanté étoit d'une humeur gaie & d'un abord facile. Il obligeoit sincérement ceux qui pouvoient avoir besoin de ses services, sur-tout les artistes d'un certain mérite. Ce fut lui qui amena à Rome & qui y entretint pendant quelque temps le fameux Raphaël d'Urbin, auquel il enseigna l'architecture. Ce grand peintre, qui n'eut jamais son égal, fit le portrait du Bramanté son maître, qui est au Vatican dans l'*Ecole d'Athenes*, pour lui témoigner sa reconnoissance : il paroît incliné près d'un pilier, & semble tracer avec un compas une figure de géométrie, que quelques jeunes gens regardent avec attention.

Le Bramanté vécut toujours honorablement, & en homme de bien. Il faisoit son amusement de la poésie, & composoit des vers à l'*improvisto*, ainsi que des sonnets où l'on trouve des maximes & de l'élégance, comme on peut s'en assurer en lisant ses ouvrages qui ont été imprimés à Milan en 1756. Les qualités du cœur & de l'esprit dont le Bramanté étoit doué, lui valurent l'estime universelle pendant sa vie & après sa mort. Son style en architecture fut d'abord très-sec, mais il devint

dans la ſuite élégant & noble. Cet artiſte avoit un génie ſingulier, & une fécondité extraordinaire; mais il s'attacha peu à donner à ſes édifices la ſolidité convenable.

BRAMANTINO (*Barthelemi*) Milanois, floriſſoit vers le milieu du quinzieme ſiecle, & ſe rendit fameux dans la peinture & dans l'architecture. Après avoir peint différentes ſalles à Rome, & y avoir fait pluſieurs tableaux par ordre de Nicolas V, il meſura toutes les antiquités de la Lombardie, & en donna la deſcription au public. Cet artiſte bâtit un grand nombre d'égliſes dans le Milanez, parmi leſquelles on vante beaucoup celle de Saint-Satyre, qui eſt magnifique. Elle eſt ornée, en dedans & au dehors, de colonnes, de doubles corridors, & accompagnée d'une ſacriſtie remplie de ſtatues & d'une tribune célebre. On prétend que Bramantino fut un de ceux qui introduiſirent le goût de la bonne architecture dans le Milanez, & que le Bramanté profita beaucoup de ſes conſeils. Il ne s'agit point ici de Bramanté Lazzari, d'Urbin, dont il eſt queſtion dans l'article précédent; mais d'un autre artiſte de même nom, qui étoit né à Milan, & qui paſſoit alors pour un bon architecte.

BRAMER, (*Léonard*) peintre, né à Delft en 1596; on ignore l'année de ſa mort. Il ſe fit une grande réputation en Italie, principalement par deux tableaux, dont l'un eſt la réſurrection du Lazare, qui eſt d'une grande compoſition, & rempli de figures pleines d'expreſſions, d'un bon goût & d'une bonne couleur; l'autre repréſente un S. Pierre qui renie Notre-Seigneur. Il ſurpaſſoit ſes contemporains en Italie pour peindre des vaſes d'argent, d'or, de bronze ou de marbre. De retour dans les Pays-Bas, il fixa ſa demeure à Delft, où il compoſa pluſieurs ouvrages. Les connoiſſeurs eſtiment ſes tableaux en petit ſur cuivre, qui ſont ingénieuſement compoſés, & qui repréſentent pour l'ordinaire des nuits, des incendies, des cavernes & des ſouterrains éclairés au flambeau. On trouve

ſa couleur naturelle & vigoureuſe. Ce peintre ne fut point l'éleve de Rembrand, comme quelques-uns l'ont cru; il dut plutôt ſa maniere à l'étude de Baſſan & de la fameuſe *nuit* du Correge. Au reſte, il ne faut point confondre ce Bramer avec un autre aſſez bon peintre Hollandois, nommé Bramer ou Pramer, qui peignoit des *converſations*, & qui floriſſoit vers la fin du ſiecle paſſé. On ne le trouve point dans les livres qui traitent de l'hiſtoire des peintres Flamands.

BRAND, (*Chrétien* HULFGOTT) peintre, né à Francfort-ſur-l'Oder en 1695, mort depuis une vingtaine d'années. Eleve d'Agricola, peintre de Ratisbonne, il fit de tels progrès, que, s'étant établi à Vienne en 1720, il fut regardé comme un des meilleurs payſagiſtes de ſon temps. Ses ouvrages furent recherchés avec empreſſement; les étrangers mêmes exercerent ſon pinceau. Les premieres pieces de cet artiſte étoient un peu ſombres; mais il ſe raviſa bientôt. L'aménité & la fonte des couleurs caractériſent ſes derniers tableaux. Peu de payſagiſtes Allemands l'égalent pour repréſenter l'eau tranquille, & les vapeurs que le ſoleil diſſipe. Simple dans ſa compoſition, il mettoit de la variété dans les teintes & dans les accidents. Il faiſoit fort bien les figures, & les plaçoit avec intelligence.

BRANDI, (*Hyacinthe*) peintre, né à Poli aux environs de Rome en 1623, mort à Rome en 1691. Cet éleve de Lanfranc acquit bientôt une réputation méritée. On rechercha ſes ouvrages avec empreſſement; & ſon activité laborieuſe lui fourniſſoit des moyens pour ſatisfaire les deſirs des perſonnes qui vouloient l'occuper à décorer ou des égliſes, ou des palais. Mais ſa grande facilité lui devint nuiſible; car, comme il aimoit le plaiſir, & qu'il faiſoit une dépenſe conſidérable, il travailloit moins pour la gloire que pour l'argent. Auſſi reconnoît-on dans ſes ouvrages les marques d'un talent dont il n'a pas ſçu tirer tout le parti qu'il pouvoit. Avec une imagination vive, une belle ordonnance,

ordonnance, une grande fécondité, une touche facile, il a souvent un coloris foible & un dessin incorrect. Il fut élu prince de l'académie de S. Luc, & créé chevalier de l'ordre de Christ. Sa réputation lui avoit attiré beaucoup d'éleves, dont il prenoit un soin particulier; mais le chagrin qu'il eut d'en voir un épouser sa fille malgré son consentement, lui fit renvoyer tous ses disciples. On ne connoît qu'une piece gravée d'après ce maître.

BRANQUIER & *Ferdinand* DE MELIORI. Le grand Colbert fit venir de Florence ces deux artistes, pour travailler à des ouvrages de pierre de rapport, inconnus jusqu'alors en France. Leur travail, selon ce que dit M. Herbert, consistoit dans l'assemblage des pierres précieuses, d'agates différentes, de cornaline, de jade, de lapis-lazuli, de jaspe, & autres sortes, avec lesquelles ils formoient des paysages, des oiseaux, des fleurs & des fruits, qui servoient à embellir des cabinets & des dessus de table; travail que le Tellier leur éleve a continué, & qui demande un temps infini & une patience toute particuliere.

BRAUWER, (*Adrien*) peintre, né en 1608, à Harlem selon quelques-uns, & à Oudenarde selon quelques autres. Il étoit d'une famille très-pauvre qui ne pouvoit point lui donner une bonne éducation; mais la nature l'avoit fait peintre, & le hasard servit à lui faire cultiver ses dispositions. François Hals, peintre habile, passant un jour devant la boutique de la mere de Brauwer, vit ce jeune homme dessiner avec tant de facilité & de goût, qu'il lui proposa de lui apprendre à peindre. La proposition fut acceptée volontiers; & l'éleve fit en peu de temps de tels progrès, que son maître l'ayant séparé de ses camarades, & caché dans un grenier, l'occupa à peindre de petits tableaux qui prenoient la vogue, & qui lui procuroient beaucoup d'argent. Malgré les précautions dont il croyoit s'être assuré, il ne put empêcher que le jeune Brauwer ne fit, à la sollicitation de ses camarades, des morceaux

qui parurent excellents, entr'autres les cinq Sens de nature, & les douze Mois de l'année, qu'il représenta d'une maniere nouvelle & très-plaisante. Il ne tarda pas cependant à être découvert par Hals & sa femme, qui veillerent sur lui plus attentivement que jamais; & comme ils étoient d'une avarice extrême, ils le laissoient mourir de faim & l'excédoient de travail; de sorte que Brauwer s'échappa de chez eux, & s'en alla à Amsterdam où ses talents furent bientôt connus.

Un amateur lui donna cent ducatons d'un tableau qui représentoit des joueurs de différentes conditions. Toutes les figures y étoient en mouvement & d'une exécution admirable. L'argent qu'il en retira fut bientôt dissipé; car il étoit aussi méprisable par sa vie crapuleuse, qu'estimable dans la peinture. Il ne travailloit que lorsqu'il étoit dépourvu de toutes ressources. Cette alternative de travail & de dissipation fixa le plan de sa conduite pour tout le reste de sa vie. Il peignoit ordinairement au cabaret; & les sujets de ses tableaux étoient des paysans, des ivrognes, des joueurs, des fumeurs, qu'il avoit continuellement sous les yeux, & qu'il rendoit tels qu'il les voyoit. Nous ne ferons pas ici le détail de toutes les aventures qui lui sont arrivées: nous nous contenterons de dire qu'étant allé à Anvers dans un temps de guerre, il fut mis en prison comme un espion; mais qu'ayant demandé & obtenu ce qui lui étoit nécessaire pour peindre, il représenta, d'après un grouppe de soldats Espagnols qui, devant sa fenêtre, étoient occupés dans un corps-de-garde à une partie de jeu, leurs différentes attitudes, leurs passions, leurs querelles, & les peignit avec une vérité & un feu si surprenant, que le duc d'Aremberg, gouverneur de la ville, en fut étonné. Il fit voir le tableau au célebre Rubens qui s'écria: *Il est de Brauwer; lui seul peut peindre des sujets en ce genre avec autant de force & de beauté;* & il en offrit six cents florins. Il employa en même temps tous ses amis pour tirer le peintre de prison; il le cautionna; & ayant obtenu sa liberté, il l'emmena chez lui, lui donna sa table, le logea, l'habilla, pour

tâcher de tirer de la crapule un si grand artiste. Mais, incapable de répondre à des manieres si généreuses, Brauwer le quitta précipitamment pour se replonger dans ses débauches ordinaires. Ce fut alors qu'il se lia avec Joseph Craesbeke, qui étoit un second lui-même pour les inclinations basses & crapuleuses, & qui de boulanger devint assez bon peintre. (*Voyez son article.*)

Enfin, après diverses aventures, Brauwer mourut à l'hôpital d'Anvers en 1640, âgé de trente-deux ans. Il fut enterré avec les pauvres. Mais à peine Rubens eut-il appris sa mort, qu'il fit retirer son corps du lieu où il avoit été inhumé, & lui fit faire dans l'église des Carmes des obseques honorables. Les tableaux de Brauwer sont très-rares & très-chers, quoique petits: leur vive expression, la grande intelligence des couleurs, une vérité, une finesse surprenantes, une touche large & ferme, & une union de toutes les parties, les font rechercher des connoisseurs. On les croît même plus coloriés & plus moëlleux que ceux de Téniers; mais ils sont faits sans choix ou avec peu d'élévation: ce sont par-tout les mêmes sujets, les mêmes attitudes, les mêmes airs de tête. Ses ouvrages sont dispersés dans toute l'Europe. On a beaucoup gravé d'après lui.

BREBIETTE, (*Pierre*) peintre du roi & graveur, né à Mantes sur Seine, florissoit dans le dernier siecle. Il est plus connu par ses ouvrages de gravure que par ceux de peinture. On a de lui divers morceaux à l'eau-forte, de son invention & remplis d'intelligence, tels que des frises, des Bacchanales, des sujets de dévotion, & quelques suites d'enfants qui imitent la maniere de la Belle. Il a aussi beaucoup gravé d'après Paul Véronese, André del Sarte; Raphaël, dont il grava une sainte Famille, dans un voyage qu'il fit à Rome; le jeune Palme, Claude Vignon, &c. Plusieurs graveurs, comme Corneille Bloëmaert & autres, ont travaillé d'après ses dessins.

BRÉCOURT, (*Guillaume* MARCOUREAU, *sieur de*) embrassa de très-bonne-heure le parti de la comédie,

& la joua quelques années en province dans différentes troupes, & enfin dans celle de Moliere. Il suivit ce dernier à Paris, lorsqu'il s'y vint établir en 1658; mais Brécourt ayant eu le malheur de tuer un cocher sur la route de Fontainebleau, fut obligé de se sauver; & il se retira en Hollande, où il s'engagea dans une troupe Françoise qui appartenoit au prince d'Orange. Pendant le séjour de Brécourt en ce pays, le hasard voulut que la cour de France, pour certaines raisons d'Etat, vouloit faire enlever un particulier qui s'étoit réfugié en Hollande. Brécourt, qui ne cherchoit que les occasions qui pouvoient lui faciliter son retour dans sa patrie, s'offrit & promit d'exécuter ce qu'on lui demandoit. Mais cette entreprise ayant manqué, Brécourt jugea bien que sa vie n'étoit pas en sûreté, & sur le champ il revint en France. Le roi, informé de la bonne volonté dont il avoit donné des preuves, lui accorda sa grace, & lui permit de rentrer dans la troupe de Moliere. Auteur & acteur du théâtre François, Brécourt représentoit avec plus de succès qu'il ne composoit. Il excelloit dans les rôles de roi & de héros dans les tragédies, & dans ceux à manteau dans les pieces comiques. Son jeu étoit tellement animé, qu'il se rompit une veine en jouant dans sa comédie de *Timon*, qu'il vouloit faire réussir au moins par l'action; & il mourut de cet accident en 1685. (*Anecdotes dramatiques.*)

BRÉENBERG, (*Bartholomé*) peintre & graveur, né à Utrecht vers l'an 1620, mort en 1660. Son séjour en Italie lui devint extrêmement utile par les dessins qu'il y fit des magnifiques vues & des belles fabriques, qu'il transporta ensuite si heureusement dans ses paysages. Comme il connoissoit son talent, il ne s'est presque jamais adonné qu'à peindre en petit. Il réussissoit également dans les animaux & dans les figures, dont on ne peut assez admirer l'élégance & la délicatesse. On ne diroit jamais que certains de ses ouvrages fussent sortis de la même main qui en a produit

d'autres ſi charmants. Les premiers ſont d'une maniere noire & déſagréable, par l'emploi de mauvaiſes couleurs; les ſeconds ſont d'une maniere brillante & gracieuſe. On voit dans la collection du roi & dans celle de M. le duc d'Orléans quelques tableaux de ce maître. Il a gravé à l'eau-forte une ſuite de petits payſages qui ſont fort rares & eſtimés des connoiſſeurs, de même que ſes deſſins. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a eu pour diſciple Goffredi, dont la touche eſt auſſi légere & ſpirituelle que la ſienne, mais dont le coloris eſt bien inférieur au ſien.

I. BREUGEL, (*Pierre*) ſurnommé *le Vieux*, peintre, étoit né à Breugel, village près de Bréda; & il vivoit dans le milieu du ſeizieme ſiecle, car on trouve qu'il ſe fit agréger en 1551 dans l'académie des peintres d'Anvers. Il étoit fils d'un payſan, & diſciple de Pierre Kouc, dont il épouſa la fille. Il paſſa enſuite à l'école de Jérome Kouc, dans la maniere duquel il travailla beaucoup: & pour ſe perfectionner il voyagea en France & en Italie. Il a traité toutes ſortes de ſujets; mais les plus ordinaires étoient des marches d'armées, des attaques de coches, & ſur-tout des jeux, des danſes, des noces ou d'autres aſſemblées de payſans, parmi leſquels il ſe mêloit ſouvent pour remarquer plus attentivement leurs actions, leurs manieres & leurs geſtes: auſſi perſonne n'a rien fait de mieux en ce genre. Il ornoit ſes tableaux de payſages gracieux qu'il avoit étudiés dans les montagnes du Frioul, & il ſçavoit donner beaucoup d'expreſſion à ſes figures. Cet artiſte étoit ſi laborieux, qu'il ne s'occupoit que des objets de ſa profeſſion & des progrès qu'il pouvoit y faire. On voit quelques-uns de ſes morceaux au Palais-royal. On a gravé d'après lui. Il eut deux fils, Jean & Pierre Breugel, qui ſe ſont auſſi diſtingués dans la peinture.

II. BREUGEL, (*Jean*) ſurnommé *Breugel de velours*, parce qu'il avoit coutume de s'habiller de cette étoffe, peintre, mort en 1642, âgé de ſoixante-ſept ans.

Eleve de son pere, il passa sous un autre maître dont on ignore le nom, mais qui lui fut extrêmement utile. Il donna bientôt des preuves des progrès qu'il avoit faits dans presque tous les genres. Il commença par peindre des fleurs & des fruits; ensuite il représenta des vues de mer, où il mit de petites figures & des paysages charmants, ornés de fleurs, de fruits, d'animaux & de voitures, qu'il a rendus avec beaucoup de goût. Ses talents étoient même admirés par ses confreres, qui s'adressoient souvent à lui pour être aidés dans leurs ouvrages; & le célebre Rubens ne crut pas dégrader plusieurs de ses tableaux, en l'engageant à y peindre des paysages. Breugel s'est aussi exercé dans l'histoire, qu'il a traitée en petit. Ses ouvrages offrent beaucoup d'esprit & de légéreté dans la touche, une grande correction dans les figures, & un fini merveilleux. Ses dessins sont très-estimés. On voit dans la collection du roi & dans celle de M. le duc d'Orléans, plusieurs de ses tableaux. On a gravé d'après lui.

III. BREUGEL, (*Pierre*) dit *le Jeune*, peintre, mort en ..... Il fut éleve de Coninghsloo, peintre de portraits. Il est à présumer que cet artiste devoit avoir l'imagination sombre, ou tout au moins bizarre. Son plaisir étoit de représenter des incendies, des feux, des sieges, des tours de magiciens, & des diables. Il se fit une grande réputation dans ce genre de peinture; mais il lui valut le surnom de *Breugel d'enfer*.

BRICCI, (*Plautille*) née à Rome. Nous ignorons dans quel temps elle vivoit. Cette fille, selon la courte notice qu'on trouve sur son compte, étoit sçavante en architecture. Ce fut elle qui donna le dessin de la chapelle de S. Benoît dans l'église de S. Louis des François, & le plan de leur petit palais hors la porte Saint-Pancrace.

I. BRIL, (*Paul*) peintre & graveur, né à Anvers en 1554, mort à Rome en 1626. Les premiers ouvrages de ce peintre n'approchent pas de ceux qu'il fit après avoir vu l'Italie. Sorti de l'école de Daniel Vol-

telmans à l'âge de vingt ans, il passa en France, s'arrêta à Lyon, & joignit enfin Matthieu Bril son frere, que le pape Grégoire XIII occupoit à Rome dans le Vatican. Ce frere, & la vue des tableaux du Titien & d'Annibal Carrache, lui devinrent extrêmement utiles : il réforma sa maniere, & il parvint sur-tout à faire des paysages qui sont admirables : on les distingue par des sites & des lointains agréables, par un pinceau moëlleux, une touche légere, une maniere vraie ; les arbres sont particuliérement très-bien rendus. Quoique Paul Bril dessinât bien les figures, il s'associa avec d'autres peintres pour faire les paysages des tableaux d'histoire, qu'ils représentoient à fresque ; & Annibal Carrache même ne dedaigna pas d'entrer dans cette association. Dans sa vieillesse, Bril s'amusoit encore à peindre sur cuivre des paysages. Ses tableaux jouissoient d'une si grande estime, qu'il les vendoit ce qu'il vouloit, soit à des particuliers pour en orner leus maisons, soit à des marchands de son pays, qui les répandoient de tous côtés. On en voit quelques-uns dans le cabinet du roi & au Palais-Royal. Ses principaux ouvrages sont à Rome, dans les loges & les galeries du Vatican, & dans le palais Borghese. Les amateurs font beaucoup de cas de ses dessins, remarquables par une touche spirituelle & gracieuse. On a beaucoup gravé d'après cet habile maître, & il a gravé lui-même quelques paysages. Il eut pour éleve Augustin Tasse de Bologne, qui s'est rendu célebre par des paysages, des tempêtes & des perspectives.

II. BRIL, (*Matthieu*) peintre, mort à Rome en 1534, âgé de trente-quatre ans. Quand il n'auroit eu d'autre mérite que celui de former son frere, c'en seroit assez pour le rendre recommandable ; mais il avoit des talents personnels qui le distinguent dans la peinture. Sans parler de ses paysages où il réussissoit, Grégoire XIII le jugea digne de travailler au Vatican. Il ne trompa point l'attente qu'on avoit conçue de lui. Les ouvrages sur-tout qu'il fit dans les loges eurent un ap-

plaudissement général. Le pape lui donna pour récompense une pension, qui fut continuée après sa mort à Paul Bril. Celui-ci fut encore chargé par Sixte V d'achever des ouvrages que Matthieu avoit commencés. Les curieux possedent quelques tableaux de ce peintre.

BRIOT, (*Nicolas*) tailleur général des monnoies, vivoit dans le dernier siecle. On est redevable du balancier à cet homme vraiment utile. Les Anglois adopterent avec empressement cette invention : elle essuya en France de grandes contradictions, & il fallut que le chancelier Séguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

BROCARIO, (*Arnoult-Guillaume de*) habile imprimeur dans l'université d'Alcala en Espagne, vivoit au commencement du seizieme siecle. Il fut chargé d'imprimer la fameuse *Bible Polyglotte* du cardinal Ximénès, archevêque de Tolede. Cette bible, appellée *Biblia Complutensis*, & qui est l'ouvrage le plus considérable qui eût été publié jusqu'alors, consiste en six gros volumes *in-folio*. C'est la premiere & la plus rare de toutes. Son prix se soutient encore actuellement à la somme de 600 livres ; mais elle est plus recherchée à cause de sa rareté, que par rapport à son utilité, puisqu'elle est bien moins complette que celles qui ont paru successivement depuis. Elle ne comprend que quatre langues ; l'hébreu, le chaldéen, le grec & le latin. Les trois derniers textes y sont taxés d'altération, de sorte que l'on prétend qu'il n'y a que l'hébreu qui soit demeuré dans sa pureté. Chaque page du nouveau & de l'ancien Testament est partagée en trois colonnes : dans l'ancien, la premiere colonne contient le texte hébreu, celle du milieu la vulgate, & la troisieme le grec des Septante : outre cela, le texte chaldéen est placé à la marge intérieure, avec la version latine vis-à-vis. La vulgate est en caracteres gothiques. Les quatre derniers volumes furent achevés le 10 Juillet 1517.

L'exécution de ce grand ouvrage dut coûter des sommes immenses au cardinal Ximénès. Alphonse Za-

mora dit qu'il acheta quatre mille écus d'or sept manuscrits hébreux : on ignore ce que lui coûterent les manuscrits grecs & latins. A l'égard des sçavants qu'il fit venir de toutes les parties de l'Europe & de l'Asie pour le seconder dans son entreprise, Malincrot dit qu'ils étoient en très-grand nombre. Parmi les Grecs on comptoit *Demetrius Cretensis*, *Antonius Nebrissenus*, *Lopes de Astuniga*, *Terdianus Pintianus*. Tous étoient professeurs des langues grecque & latine, & célebres par leurs ouvrages. Au nombre des professeurs de la langue hébraïque, étoient *Alphonsius Medicus*, natif d'Alcala, *Paulus Coronellus*, *Alphonsius Zamorali*, & *Joannes Vergera*. Ce dernier fut chargé de la traduction de plusieurs livres, dans lesquels il restitua beaucoup d'endroits au texte, qui étoient absolument inintelligibles dans la version vulgate. Tous ces sçavants reçurent du cardinal Ximénès des récompenses proportionnées à un travail de quinze années, c'est-à-dire depuis 1502 jusqu'en 1517. Peu de temps après le cardinal mourut, & ne put exécuter plusieurs autres projets littéraires qu'il avoit encore formés.

BRONZINO, (*Agnolo*) peintre, appellé communément *le Bronzin*, né dans les Etats de Toscane, & mort à Florence vers 1570, âgé de soixante-neuf ans. Il eut pour maître le Pantorme, dont il suivit si bien la maniere, qu'il l'aidoit souvent dans ses tableaux, & qu'après sa mort il termina la chapelle de S. Laurent, où tout paroît être de la même main. Il a fait plusieurs portraits & quantité d'autres tableaux, qui font juger qu'il a été un des meilleurs peintres de l'école de Florence. Ses principaux ouvrages sont dans cette ville & à Pise. Il eut pour éleve Alexandre Allori, son neveu.

BROSSARD, (*Sébastien de*) musicien, mort en 1730, âgé de plus de soixante-dix ans, maître de la musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, & chanoine de cette église. Brossard a été un des plus grands musiciens que nous ayons eus, par la connoissance qu'il avoit des principes & des regles de

son art, & par la justesse avec laquelle il en a parlé & écrit. Il étoit grand mathématicien ; & il lui fut aisé de connoître à fond la musique, qui est un art dont les principes dépendent des mathématiques. Il nous a donné des livres qui traitent de la musique par des raisonnements justes & par des regles certaines, qui instruisent infiniment ceux qui veulent s'appliquer à cet art. Les curieux y trouvent aussi de quoi se satisfaire, en apprenant non-seulement tous les termes de la musique, mais encore l'origine & tous les progrès de cet art, & les noms des hommes sçavants qui en ont traité.

Les principaux livres que nous avons de lui sont un *Dictionnaire de Musique*, contenant une explication dogmatique des termes grecs, latins & italiens, relatifs à toute la musique ; & un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la musique ; une *Lettre en forme de dissertation, à M. de Moz, sur sa nouvelle Méthode d'écrire le Plain-chant & la Musique.* La théorie de la musique n'étoit pas la seule chose que possédât Brossard, il sçavoit y joindre la pratique, & a composé plusieurs morceaux de musique qui sont estimés, entre lesquels on doit compter son *Prodromus musicalis ;* un livre de *Motets* à voix seule, avec la basse-continue ; un second livre de *Motets* à une, deux & trois parties avec insstruments. Il a fait imprimer aussi *neuf Leçons de Tenebres*, & un *Recueil d'Airs à chanter.* Brossard avoit rassemblé une belle & nombreuse bibliotheque de musique, qu'il donna à Louis XIV. Sa majesté lui accorda une pension de douze cents livres sur un bénéfice, & une autre de même somme sur le trésor royal pour sa niece.

BRUCK, (*Jacques de*) architecte & sculpteur Flamand. On ignore si cet artiste naquit précisément à Mons ou à Saint-Omer ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux villes se disputent la gloire de l'avoir vu naître. Jacques de Bruck se distingua dans l'architecture, & fut capable d'exécuter les plus grandes choses. Ses idées étoient nobles, & l'on ne pouvoit

s'empêcher d'admirer ses ouvrages. Il n'étoit pas moins heureux dans les détails. Ses distributions sont très-commodes; & le goût qu'il avoit pour la décoration ne nuisit jamais à la solidité de ses édifices. Cet artiste en bâtit plusieurs très-considérables à Saint-Omer en 1621, & fit construire à Mons, en 1634, le superbe monastere des Bénédictins de S. Guillain. Jacques de Bruck faisoit encore son amusement de la sculpture.

BRUN, (*Charles le*) peintre né à Paris en 1619, mort dans la même ville en 1690. C'est un de ces hommes rares & extraordinaires, nés pour faire honneur à leur art, à leur patrie, à leur siecle & à l'esprit humain. Issu d'une famille originaire d'Ecosse, qui avoit été obligée de passer en France à cause de son attachement à l'infortunée Marie Stuard, Charles le Brun étoit né dans une fortune médiocre. Les travaux de son pere, qui étoit sculpteur demeurant à la place Maubert, n'étoient pas fort capables de l'augmenter; mais il eut le bon esprit de cultiver les dispositions naissantes de son fils pour la peinture; &, quoiqu'il eût eu d'abord l'envie d'en faire un sculpteur, il lui laissa volontiers suivre son inclination surprenante; car on rapporte que le Brun, à peine âgé de quatre ans, tiroit les charbons du feu pour dessiner sur le plancher. Le hasard lui procura des occasions favorables qui développerent les talents précieux qu'il avoit reçus du ciel. Son pere, employé à quelque ouvrage dans le jardin de l'hôtel Séguier, avoit coutume de l'y mener avec lui, & de lui faire copier quelques dessins sous ses yeux. M. le chancelier, protecteur éclairé de toute sorte de mérite, découvrit bientôt dans le jeune dessinateur, dont la figure lui plut, un génie avancé & des dispositions singulieres qui méritoient d'être cultivées: il le mit, âgé de onze ans, sous la discipline de Vouet, le peintre le plus habile de son temps.

Les progrès rapides que fit le jeune le Brun, devinrent pour lui une nouvelle source de bienfaits de la part du chancelier Séguier, qui le logea dans son hôtel,

& se chargea dès-lors du soin de sa fortune. Animé par des récompenses & par cette protection glorieuse, notre artiste redoubla son application pour s'en rendre digne de plus en plus. On peut dire qu'il n'eut point d'enfance; ou plutôt il ne fit rien qui ressentît un éleve; tous ses ouvrages annonçoient déja un grand maître. A douze ans il fit le portrait de son aïeul, tableau estimé; & peu d'années après il surprit bien davantage les gens de l'art & les amateurs, par des tableaux d'histoire, entr'autres par celui d'Hercule assommant les chevaux de Diomede, qu'on conserve au Palais-Royal, & qui se soutient auprès des morceaux des grands maîtres. Le Poussin qui le vit, prédit dès-lors que l'auteur seroit un des grands peintres de son siecle.

Il ne lui manquoit plus pour atteindre à la perfection, que de voir l'Italie, cette région heureuse qui possede des chefs-d'œuvre en tout genre, dont l'étude est nécessaire à tous les artistes. Le chancelier Séguier se chargea du soin de l'y entretenir, moyennant une pension considérable qu'il lui assigna, & il lui donna lui-même des lettres de recommandation pour les personnes les plus qualifiées de Rome. En passant à Lyon il fit connoissance avec le Poussin qui, sensible à des talents si marqués, ne lui cacha rien des mysteres de son art. Arrivé à Rome, le Brun acquit, par des études continuelles & réfléchies, de nouvelles richesses dont il embellit ses ouvrages. On croit cependant reconnoître que la maniere des Carraches est celle à laquelle il donna la préférence. Peut-être lui a-t-il manqué, selon la remarque de M. de Piles, d'aller à Venise, pour profiter des ouvrages du Titien & de Paul Véronese: on ne sçait pas pourquoi il n'eut point cette curiosité.

Son retour en France en 1646, fut marqué par des tableaux qui le placerent au premier rang. Il sembla d'abord avoir consacré son pinceau à des sujets de dévotion: on en voit un grand nombre de sa main dans plusieurs églises de Paris, à Notre-Dame, à la chapelle du Séminaire de S. Sulpice, à S. Germain l'Auxerrois,

à S. Paul, aux Capucins du fauxbourg S. Jacques, aux Carmélites du même fauxbourg. Peut-on parler de cette derniere église, sans se rappeller le tableau de la Magdeleine convertie, que plusieurs regardent comme un des plus parfaits de l'auteur? Quelle correction de dessin! quelle expression noble & pathétique de la belle pénitente! quelle beauté des draperies jettées avec art & de grand goût! quelle douce harmonie! & quels effets prodigieux dans tout l'ensemble! Tous ces sujets de dévotion, & bien d'autres qu'il feroit trop long de rapporter, firent croire d'abord que c'étoit le genre favori de le Brun; mais il prouva bientôt que tous les genres étoient de son ressort, & que les sujets les plus opposés n'étonnoient point la vaste étendue de son génie & l'universalité de ses talents.

N'oublions pas cependant de citer encore un autre tableau de dévotion qu'il fit pour la reine mere de Louis XIV. Cette pieuse princesse lui raconta un jour que s'étant endormie à la suite d'une méditation, elle avoit vu en songe un Christ expirant sur la croix, au milieu d'une multitude innombrable d'anges qui l'adoroient. L'habile artiste saisit cette belle idée, & fit le tableau qu'on appelle le *Crucifix aux Anges*, dans lequel on voit une variété infinie d'expressions de douleur, de tendresse & de respect, convenables à ces esprits bienheureux, à la vue d'un spectacle si grand & si touchant. La reine, enchantée de voir l'idée qu'elle avoit donnée si bien rendue, fit un présent considérable à le Brun, & plaça le tableau dans son oratoire, avec plusieurs autres de la même main. Ce morceau a été supérieurement gravé par le fameux Edelink.

La réputation de le Brun étoit alors à son comble: il se trouvoit même sans rival redoutable; car le Sueur, qui pouvoit seul le lui disputer, venoit de mourir à l'âge de trente-huit ans. On lit dans les *Mélanges* de Vigneul-Marville, que cet artiste étant malade, le Brun, qui l'estimoit infiniment & qui le craignoit peut-être, alloit le visiter plusieurs fois, & que le voyant expirer, il ne put s'empêcher de dire que la mort venoit de lui tirer

une grosse épine du pied. Le roi voulut faire travailler le Brun, pour juger par lui-même de ses talents : il le manda en 1661 à Fontainebleau où il étoit, & lui demanda un tableau tel qu'il voudroit le faire, lui laissant entiérement le choix du sujet. On lui donna dans le château même un appartement près de celui du roi, qui venoit presque tous les jours le voir travailler, & qui ne fut pas moins satisfait de l'esprit, des manieres & de la conversation du peintre, que des productions de son génie. C'est ainsi que le Brun fit, pour ainsi dire sous les yeux de sa majesté, le fameux tableau de la Famille de Darius, qu'Edelink a encore si bien gravé.

Cette belle piece acheva de déterminer le roi déja prévenu en sa faveur; & dans le dessin où il étoit de faire fleurir dans son royaume les arts aussi bien que les sciences, il regarda le Brun comme l'homme le plus capable de conduire les vastes projets que sa majesté commençoit à former pour l'embellissement des maisons royales. Ce monarque l'ennoblit, lui accorda des armes distinguées, avec son portrait enrichi de diamants d'un grand prix, & le nomma enfin son premier peintre en 1662, avec douze mille livres de pension. On lui donna de plus la direction générale de tous les ouvrages qui se faisoient chez le roi, & sur-tout de la manufacture royale des Gobelins où il avoit son logement. Il fut aussi choisi pour être directeur, chancelier & recteur de l'académie royale de Paris, & prince, deux ans de suite, de celle de S. Luc à Rome, malgré les réglements qui défendent de nommer des étrangers ou des absents.

Disons en passant, à la gloire de le Brun, qu'on ne pouvoit montrer plus de zele pour la perfection de son art. Dès 1647 il avoit projetté l'établissement d'une académie semblable à celle de Rome; & il s'étoit servi très-efficacement du crédit qu'il avoit auprès du chancelier Séguier, pour obtenir au commencement de 1648, des lettres-patentes qui assuroient l'association des plus habiles artistes de ce temps-là. Il avoit tou-

jours pris le plus vif intérêt à ce nouveau corps; & quelques légers mécontentements n'avoient pas été capables de l'affoiblir.

Dès qu'il fut parvenu au premier rang, il n'employa la faveur dont il jouissoit, que pour attirer sur l'académie les bienfaits du roi, dans la persuasion où il étoit qu'il assuroit par-là l'existence des arts en France. Il porta même ses vues plus loin, pour procurer sans cesse à des sujets choisis les seuls & vrais moyens de se former: il présenta des mémoires, il sollicita vivement pour établir une nouvelle académie à Rome, où les jeunes artistes, après avoir obtenu des prix, seroient entretenus aux dépens du roi; & il eut le bonheur d'y réussir.

Nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter ici en détail tous les ouvrages que le Brun fit, depuis qu'il eut mérité l'entiere confiance de Louis XIV. Les honneurs auxquels il étoit parvenu ne furent pas de vains titres pour lui, & ne lui servirent pas d'excuse pour dédaigner le travail; ils devinrent au contraire un nouvel aiguillon pour avoir occasion de témoigner sa reconnoissance au plus généreux de tous les monarques. L'on peut dire que l'histoire de le Brun est liée à celle des immenses travaux conçus & exécutés sous un des plus beaux regnes qui aient jamais été. Tout alors sembloit concourir à ses nobles efforts. Un ministre digne de seconder les vastes idées de son maître, le grand Colbert, nommé surintendant des bâtiments, avoit reconnu tout le mérite du premier peintre; il l'admit dans son conseil; & se reposant sur lui de la conduite de ses entreprises, il lui donna l'intendance universelle des ouvrages de peinture & de sculpture, & de tous les arts qui dépendent du dessin, sans aucune exception.

Ce fut dans ces circonstances favorables qu'on vit naître à Versailles ces chefs-d'œuvre qui raviront les hommages de la postérité. Tout, dans ce palais superbe, retentit du nom de le Brun: on y voit de toutes parts les traces de son génie. En même temps

qu'il dirigeoit les ornements pittoresques de l'intérieur, il donnoit les dessins de la plûpart des bosquets & des fontaines, de la plus grande partie des statues & des vases, de l'architecture de la galerie & des appartements, & même de la menuiserie & des ferrures. Il sembloit animer de ses talents les peintres & les sculpteurs qui travailloient sous ses ordres. On sçait qu'il a peint lui-même deux galeries, dans l'une desquelles on remarque sur-tout les Batailles d'Alexandre, qui ont été gravées par Audran.

Ces superbes morceaux, dit un auteur, lui auroient mérité des autels dans l'antiquité payenne. Ils furent cependant pour lui la source de mille chagrins; ou, si l'on veut, ils devinrent le prétexte dont l'envie se servit pour se déchaîner contre lui. On attaqua particuliérement la grande galerie, la plus sublime production de poésie pittoresque qu'il y ait peut-être dans l'univers, comme une suite d'énigmes difficiles à deviner; on censura ces peintures allégoriques des principaux événements de Louis XIV; & l'on trouva que les inscriptions, que l'obscurité avoit forcé de mettre au bas, ne suffisoient pas encore pour les entendre.

C'étoient les partisans de Pierre Mignard qui excitoient toutes ces clameurs. Ce peintre, célebre dans sa profession, voyoit avec chagrin un rival, & un rival plus riche que lui, dans le Brun. Dévoré d'ambition, mais adroit, il se contentoit de former une cabale puissante en sa faveur, & d'en diriger secrettement les coups contre le premier peintre. Il devint plus hardi à la mort de Colbert, arrivée en 1683. M. de Louvois, qui lui succéda dans la surintendance des bâtiments, avoit été toujours jaloux de ce grand ministre pendant sa vie; il sembloit encore l'être après sa mort; &, souvent par contradiction, il affectoit de défaire ce qu'avoit fait son prédécesseur. Ce fut assez pour lui que celui-ci eût donné sa confiance à le Brun, pour la lui ôter, & pour l'accorder à son concurrent. Il ne laissa échapper aucune occasion de mortifier l'un, & de produire l'autre à la cour; il engagea même Louis

XIV

XIV à confier à Mignard le ſoin de peindre la petite galerie : le Brun n'eut alors pour défenſeurs que ſon propre mérite, & le roi lui-même.

Ce prince, doué d'un ſens exquis, ſçavoit apprécier le beau : il eſtimoit ſans doute Mignard ; mais il ſouffroit avec impatience qu'on voulût l'égaler à ſon premier peintre. S'il laiſſoit agir ſon miniſtre, ſans s'oppoſer à la cabale, il faiſoit toujours à le Brun un accueil marqué & des plus obligeants, & il vantoit plus que jamais ſes nouvelles productions. Ayant avancé un jour que les beaux tableaux ſembloient devenir plus admirables après la mort de leur auteur : *Quoi qu'on en diſe*, ajouta-t-il en ſe tournant du côté de le Brun, *ne vous preſſez pas de mourir ; je vous eſtime à préſent autant que pourra faire la poſtérité*. On peut ajouter ces paroles pleines de bonté, à tant d'autres traits qui ſont connoître le caractere aimable de ce monarque, dans le cours de ſa vie privée.

Malgré cette faveur ſignalée, le Brun n'alloit plus guere à la cour, ſans recevoir quelques nouveaux dégoûts, bien capables de l'en éloigner ; d'ailleurs ſa ſanté s'affoibliſſoit tous les jours. Il eut une maladie longue & languiſſante, pendant laquelle il travailla néanmoins à une Nativité qui eſt ſon dernier ouvrage, & où l'on ne voit pas de traces de décadence. Mais enfin, étant tombé de nouveau malade à ſa maiſon de Montmorenci, & s'étant fait tranſporter à Paris où ſa maladie empira, il mourut dans ſon logement des Gobelins, âgé de ſoixante-onze ans, pénétré des ſentiments de la religion, dont il avoit repréſenté les myſteres avec tant de ſageſſe & d'onction, & généralement regretté de tous les gens de bien, des gens de l'art, & des amateurs. Il fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il avoit acquis une chapelle, dans laquelle il avoit fait ériger uniquement pour ſa mere un mauſolée d'une beauté ſinguliere. Sa veuve lui en fit ériger un particulier tout auprès, qui n'eſt pas moins remarquable. Le Brun ne laiſſa pas d'enfants de ſon mariage avec Suzanne Butay, qu'il avoit épouſée en 1647,

& avec laquelle il vécut toujours dans une union parfaite & inaltérable.

« Cet admirable artiste, dit M. Desportes, indé» pendamment de son art, étoit doué de bien des qua» lités estimables. Il avoit l'ame grande, beaucoup de » probité & de noblesse dans les sentiments (*a*); l'es» prit vif & universel, extrêmement cultivé par la lec» ture (*b*); l'usage du monde & de la cour, le com» merce des sçavants & des écrivains du premier ordre, » comme les Bossuets, les Despréaux, les Racines, & » plusieurs autres avec lesquels il étoit en liaison..... » Sa figure étoit noble, ainsi que toutes ses manieres; » sa physionomie ouverte & spirituelle annonçoit un » caractere aussi bon qu'aimable, & ne trompoit point. » Il ne reste plus qu'à considérer ce grand homme par » rapport à l'art, ou, pour mieux dire, aux arts qu'il » possédoit sans contestation dans un degré éminent.

» Pour commencer par la composition, on peut » dire, sans rien exagérer, que, du côté de l'inven» tion, il a certainement égalé, par la beauté & la » fécondité du génie, comme par la multitude & la » variété de ses productions, les plus grands compo» siteurs qui l'avoient précédé. Il joignoit à l'imagi» nation la plus vive & la plus inépuisable, le juge» ment le plus mûr & le plus solide; n'introduisant » jamais dans ses ouvrages aucun objet sans consulter » l'antiquité, les livres & les sçavants, pour n'y rien » omettre de nécessaire, & n'y rien laisser de superflu. » On voit briller dans tout ce qu'il a fait une érudi» tion choisie, un esprit poétique; & personne n'a » plus exactement observé ce qu'on appelle le costume.

» Ses dispositions sont judicieuses & animées; les » objets y sont distribués avec art, mais sans affecta» tion; ses grouppes agréablement diversifiés, ses at-

(*a*) Le Brun eut constamment pour Pierre Mignard, son rival & son ennemi, les procédés les plus honnêtes.

(*b*) Il nous a laissé deux traités très-estimés, l'un sur la physionomie, & l'autre sur les caracteres des passions, lesquels prouvent les réflexions qu'il avoit faites sur cette matiere.

» titudes d'un beau choix, nobles, expressives & bien » contrastées sans être forcées. Ses draperies sont bien » jettées, dans un bel ordre de plis, marquant finement le nu; elles ont un air de grandeur qui les » distingue, & pourroient peut-être servir de modeles. Quoiqu'il eût toujours fort estimé le goût de » dessin de Raphaël & de l'école Romaine, il semble avoir plutôt suivi celui des Carraches, au moins » dans ses premiers ouvrages, où son dessin paroissoit » plus fier, plus mâle & plus sçavant. Dans la suite, » il devint moins recherché, plus coulant, toujours » gracieux, &, malgré sa facilité surprenante, ne s'écartant presque jamais de la correction. » Il n'a manqué à le Brun, pour arriver à la perfection, que d'avoir un coloris plus vigoureux & plus varié, & d'avoir évité peut-être une trop grande uniformité dans ses airs de tête. Il eut pour éleves, son frere Gabriel, Claude Audran, Verdier, Houasse, la Fosse, Viviani, le Févre & beaucoup d'autres. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux. Les plus habiles graveurs se sont empressés de travailler d'après lui.

BRUNELLI, (*Gabriel*) sculpteur, né à Bologne dans le dernier siecle, fut éleve de l'Algarde. On voit de ses ouvrages à Padoue, à Ravenne, à Véronne, à Naples, à Mantoue, à Modene & à Bologne. Ils consistent en statues, en bas-reliefs, en tombeaux, en bains, & en fontaines publiques, avec des figures gigantesques bien mouvantes, & terminées dans une singuliere perfection. La ville où il est né possede seule quarante-quatre ouvrages de marbre, de sa main.

BRUNELLESCHI, (*Philippe*) architecte & sculpteur, né à Florence en 1377, mort en 1440. Selon l'auteur des *Vies des Architectes*, la nature avoit refusé les perfections du corps à ce fameux restaurateur de l'architecture; mais elle le doua abondamment de celles de l'esprit. Son pere, voyant qu'il ne pouvoit l'engager à prendre le parti des sciences, lui laissa suivre son inclination pour les arts. Il le plaça chez un orfevre

pour apprendre cette profession. Il fit pendant son apprentissage, à Pistoïe, quelques statues d'argent pour une église, précieuses par leur travail; il s'adonna ensuite à la perspective qui étoit alors presque entiérement négligée, & s'appliqua à la sculpture, dans laquelle il donna des preuves de ses talents, en faisant avec son ami Donnato ces portes de bronze & ce baptistere qui décorent l'église de Saint-Jean. Brunelleschi étudia aussi la géométrie, & s'attacha en même temps à la lecture de la Bible & des ouvrages du Dante, dans lesquels il disoit trouver tout ce qui pouvoit le contenter pour le ciel & pour la terre. Quelques tracasseries qu'il éprouva à Florence l'engagerent à faire le voyage de Rome. Ce fut-là qu'à l'aspect de ces anciens monuments des débris de la splendeur Romaine, il conçut le noble projet de tirer l'architecture des ténebres où elle étoit ensevelie depuis si long-temps. C'est ce qui le porta à étudier continuellement les ruines du colisée, de l'amphithéâtre & des palais, & à les dessiner avec soin.

On lui attribue la gloire d'avoir distingué le premier les trois ordres Grecs qui sont les plus anciens, sçavoir, le Dorique, l'Ionique & le Corinthien. L'application qu'il apporta à ce travail lui causa une maladie qui l'obligea d'aller prendre l'air de Florence. Il y eut à peine recouvré sa santé, qu'on le consulta sur le bâtiment de la coupole, qu'on vouloit élever au-dessus de l'église de Sainte-Marie *del Fiore*. Il en donna un dessin qui surpassa tout ce que les autres architectes de l'Italie avoient tenté pour le même sujet. Ceux-ci, souffrant avec impatience de se voir vaincus par un rival qu'ils avoient méprisé jusqu'alors, tâcherent de le décréditer, & représenterent au sénat que son entreprise téméraire étoit impossible, parce qu'effectivement elle étoit au-dessus de leur capacité. Piqué de leurs mauvais procédés, Brunelleschi présenta un écrit au sénat, où il fit voir l'ignorance de ses compétiteurs & la facilité de sa proposition: il la soumit même aux jugements de quelques architectes étrangers, qui, re-

gardant son plan sans passion, en admirerent la noblesse, & lui donnerent la préférence; de sorte que, par les suffrages de tout le peuple, on adjugea la victoire à cet excellent architecte, qui eut toute la conduite & toute la gloire de ce grand ouvrage, puisque Laurent Ghiberti, qu'on lui avoit donné pour second, ne fit que l'aider dans l'exécution.

Brunelleschi acheva heureusement cette coupole prodigieuse; ce que les anciens n'auroient jamais osé exécuter à une pareille hauteur, car elle a deux cents deux brasses depuis le pavé de l'église jusqu'à l'extrémité de la croix. Il n'y eut que la lanterne qui resta imparfaite; mais l'architecte en laissa les plans & le modele. La construction de cet ouvrage fit éclater le nom de Brunelleschi dans toute l'Italie. Le duc de Milan l'appella auprès de lui, pour lui faire tracer le plan de la citadelle de cette ville. Cet artiste donna aussi le plan de la forteresse de Vicopisano, & celui des deux citadelles de la ville de Pise. Il fit aussi beaucoup d'autres ouvrages, en particulier pour Côme de Médicis. Plusieurs demeurerent imparfaits, à cause de la malice de ses ennemis qui le traverserent toujours. Cependant sa réputation étoit telle, que tout le monde s'empressoit d'avoir de ses dessins. Le marquis de Mantoue lui fit faire des digues pour contenir le Pô dans son lit, & plusieurs autres ouvrages. Ce prince avoit coutume de dire que Florence étoit autant digne d'avoir un artiste aussi célebre que Brunelleschi parmi ses concitoyens, que celui-ci méritoit de naître dans une ville aussi belle & aussi agréable.

Le pape Eugene IV ayant demandé un architecte à Côme de Médicis, pour le charger de la construction d'un édifice dont on ignore le nom, ce prince lui envoya Brunelleschi, avec une lettre conçue en ces termes: « J'envoye à Votre Sainteté un homme dont » les talents sont si grands, qu'il seroit capable de re- » tourner le monde. » Lorsque le pape vit cet artiste qui étoit petit, laid, & simple dans ses habits, il lui dit, après avoir lu la lettre de son protecteur : *Vous*

êtes donc cet homme qui pourroit faire mouvoir l'univers? Brunelleschi lui répondit : *Que Votre Sainteté me donne un endroit où je puisse appuyer la manivelle, elle verra pour-lors tout ce que je puis faire.* On ignore quels furent les travaux qu'on lui fit faire à Rome ; mais on sçait que le pape le renvoya à Florence, comblé d'honneurs & de présents. Brunelleschi avoit un génie supérieur, & une façon de penser noble & élevée. Il se fit une grande réputation, même dans sa patrie, où il fut élu magistrat. On reconnut encore plus son mérite après sa mort. Il fut regretté de tout le monde, & on lui fit de magnifiques funérailles dans l'église de Sainte-Marie *del Fiore*, où il est enterré. La postérité lui a rendu la justice qu'il méritoit, puisqu'on lui fait honneur du rétablissement de la bonne architecture.

I. BRUYN, (*Nicolas de*) dessinateur & graveur, né à Anvers, vivoit à Antorff à la fin du quinzieme siecle, & au commencement du seizieme. Sa maniere approche beaucoup de celle de Lucas de Leyde, c'est-à-dire un peu seche & maigre. Son dessin est absolument dans le goût gothique ; on ne laisse pas cependant d'admirer ses inventions & gravures, parmi lesquelles on remarque des oiseaux étrangers, & quantité de grands morceaux qui sont d'un travail immense, & finis avec soin.

II. BRUYN, (*Abraham de*) dessinateur & graveur, natif d'Anvers, vivoit vers la fin du seizieme siecle. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, tant à Anvers qu'à Cologne, on doit distinguer cinquante-deux planches qu'il a dessinées & gravées dans un livre de sa composition, intitulé : *Diversarum gentium armatura equestris*, in-4°, en latin & en allemand. Il a aussi gravé plusieurs portraits.

BRY, (*Théodore de*) graveur, né à Liege, mort à Francfort, où il s'étoit établi vers 1570. Quoique l'on mette cet artiste au rang des petits maîtres, & que d'ailleurs son burin soit un peu sec, il a cependant gravé plusieurs morceaux d'histoire & d'ornements,

que les amateurs recherchent avec raiſon. Les eſtampes qu'il a copiées d'après d'autres eſtampes, & qu'il a réduites en petit, ſont ſouvent plus eſtimées que les originaux. On a encore de lui pluſieurs portraits, tant de ſa compoſition que d'après divers maîtres.

BRYLINGER, (*Nicolas*) imprimeur de Bâle, dans le ſeizieme ſiecle. Il ſe rendit aſſez célebre dans ſon art: ſa deviſe étoit un vieux lion au milieu de deux autres plus vigoureux, ſe tenant ſur les pieds de derriere, le reſte du corps élevé. Celui de ces animaux qui eſt à droite porte avec ſa patte gauche une horloge. Brylinger conſacra preſque uniquement ſa preſſe à la poéſie; car il n'imprima guere que des poëtes latins. Geſner lui dédia le quatrieme livre de ſes *Pandectes* ſur la poétique. Après lui avoir donné de grands éloges en le comparant aux Etiennes, aux de Colines, &c. il l'exhorte à ne point imprimer les anciens poëtes en entier, pour ne pas occaſionner la corruption des mœurs dans la jeuneſſe. Ce fut par cette raiſon que ce ſçavant s'appliqua à purger les auteurs latins des obſcénités qu'il eſt toujours dangereux d'expoſer à des yeux, malheureuſement trop avides de ces ſortes de choſes. Il fut le premier que le zele des mœurs engagea dans ce travail, comme Maximus Planudes l'avoit fait à l'égard de quelques poëtes grecs.

BUFALMACO BUONAMICO, peintre, natif de Florence, mort en 1340, âgé de.... C'eſt le même dont Bocace fait des contes ſi plaiſants. On rapporte qu'il étoit ingénieux dans ſes compoſitions; mais ſes bons mots & ſes ſaillies l'ont encore rendu plus célebre. Chargé de peindre la vie de Jeſus-Chriſt dans un couvent de filles, il y entra un jour aſſez mal habillé. Les religieuſes lui demanderent pourquoi le maître n'étoit pas venu travailler lui-même. Bufalmaco répondit qu'il arriveroit bientôt. Sur ces entrefaites les religieuſes ſe retirerent. Profitant de leur abſence, le peintre forme une figure qu'il compoſe de deux chaiſes & d'un pot qu'il met au-deſſus, les cou-

vre d'un manteau & d'un chapeau, & tourne cette figure du côté de l'ouvrage. Quel fut l'étonnement de ces religieuses à leur retour, de voir ce nouvel ouvrier qui leur dit que c'étoit-là le maître ! Cette plaisanterie les amusa beaucoup ; mais elles apprirent en même temps qu'il ne faut jamais juger d'un homme par son extérieur.

Ce même Bufalmaco fut appellé par l'évêque d'Arezzo pour faire quelque ouvrage : toutes les fois qu'il retournoit au travail, il trouvoit ses pinceaux en désordre & ses peintures toutes barbouillées. Outré de colere, il accusa les domestiques qui s'en disculperent tous. Ne les croyant pas cependant sur leur parole, & voulant surprendre celui qui lui jouoit ce tour, il se mit en embuscade ; à peine il y fut, qu'il vit un singe prendre les pinceaux, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, si le peintre ne l'en eût empêché.

Quelque temps après, Bufalmaco étant allé à Pise pour travailler dans l'abbaye de S. Paul, un certain Bruno qui lui étoit adjoint, & qui ne pouvoit venir à bout de donner à ses figures une expression assez forte ni un coloris assez vif, le consulta pour en tirer quelque secours. Celui-ci voulut bien d'abord lui enseigner la maniere de donner plus d'agrément à son coloris ; mais, saisissant en même temps l'occasion de se divertir à ses dépens, il lui conseilla, pour donner à ses figures plus d'expression, de leur faire sortir les paroles de la bouche par des rouleaux où elles seroient écrites. Le crédule Bruno profita de cet avis avec reconnoissance ; &, comme il étoit alors occupé à représenter une sainte Ursule avec une femme à ses pieds, il ne manqua pas de leur faire sortir de la bouche des écriteaux qui montroient les demandes & les réponses que ces deux figures se faisoient l'une à l'autre. On ne doit pas être surpris que Bruno & d'autres peintres ignorants aient trouvé cette maniere admirable ; mais on doit l'être quand on sçait que des peintres, d'ailleurs assez habiles, s'en sont servi pendant si long-temps.

BUGLIONI, (*François*) ſculpteur, né à Florence, mort dans la même ville en 1520, âgé de cinquante-huit ans. Son érudition, ſon goût pour la muſique, & ſes talents diſtingués pour la ſculpture, lui acquirent la bienveillance de Léon X. On voit le portrait de cet artiſte, en bas-relief, ſur ſon tombeau, dans l'égliſe de S. Omfroy. On connoît un autre Buglioni, modeleur, qui vivoit vers l'an 1500, & qui fut très-habile pour modeler les ſtatues en terre. Il les couvroit, dit-on, d'un certain vernis dont il avoit le ſecret, & qui réſiſtoit aux injures de l'air. La quantité d'ouvrages qu'il a exécutés dans ſa patrie, l'a fait connoître avantageuſement.

BUISTER, (*Philippe*) ſculpteur, né à Bruxelles, mort à Paris en 1688, âgé de quatre-vingt-treize ans. Il quitta ſa patrie vers le milieu du dernier ſiecle, & vint s'établir dans la capitale. On ne peut faire un plus grand éloge de cet artiſte, qu'en citant quelques-uns de ſes ouvrages : le plus conſidérable eſt le tombeau du cardinal de la Rochefoucault, placé dans une chapelle de ſainte Genevieve à Paris; ce morceau eſt très-eſtimé. On voit encore de lui, dans le parc de Verſailles, le grouppe de deux ſatyres, le joueur du tambour de baſque, avec un petit ſatyre à côté; le poëme ſatyrique, & la déeſſe Flore. Tous ces ouvrages ſont des preuves de la capacité de Buiſter. Les connoiſſeurs lui reprochent néanmoins d'être un peu maniéré. Les draperies n'ont point cette ſimplicité, ce goût vrai de la nature qui vous charme, qui vous ſéduit. C'eſt peut-être le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à cet artiſte.

BULLET, (*Pierre*) architecte, né vers le milieu du ſiecle dernier, mort au commencement de celui-ci. Formé à l'école de François Blondel, il conduiſit, en qualité de ſon appareilleur, la main-d'œuvre de la porte Saint-Denis, lors de ſa conſtruction, & d'autres travaux publics que Blondel avoit entrepris pour la ville de Paris. La conduite de ces divers travaux donna à Bullet beaucoup d'expérience dans la pratique de la conſtruction, à laquelle il joignoit une excellente théo-

rie. Les progrès qu'il fit dans son art lui mériterent une place à l'académie d'Architecture, dont il devint un des principaux membres. Parmi ses édifices on distingue la porte Saint-Martin, qui n'approche pas cependant de celle de Saint-Denis, & l'église des Jacobins du fauxbourg Saint-Germain. On a de lui un petit ouvrage intitulé *Architecture pratique*, dont les différentes réimpressions prouvent son extrême utilité pour l'instruction des toiseurs, des maçons praticiens, & des entrepreneurs d'ouvrages dans les bâtiments. On voit dans le *Répertoire des Artistes* six dessins de cheminées par cet architecte: elles sont les premieres à la moderne où l'on ait commencé à employer des glaces suivant la nouvelle maniere de François Mansard qui en étoit l'inventeur.

BUNEL, (*Jacob*) peintre, né à Blois en 1558, mort sous le regne de Henri IV. Il fut honoré du titre de peintre du Roi, ainsi que Du Breuil qui vivoit en même temps que lui. Ces deux artistes furent chargés, après la mort du Primatice, des ouvrages de peinture les plus considérables. Ils peignirent ensemble la voûte de la petite galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. On a de Bunel un grand tableau de la descente du Saint-Esprit, qui est à Paris dans l'église des grands Augustins; & l'on voit aux Feuillants de la rue S. Honoré un autre tableau du même, représentant l'Assomption de la Vierge. Du Breuil peignit à Fontainebleau quatorze tableaux à fresque dans une des chambres qu'on appelle des poëles; il mourut sous le regne de Henri IV.

BUONAROTI, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE.

I. BUONO, architecte & sculpteur du douzieme siecle. Il fut employé en 1154 par Dominique Morosini, doge de Venise, qui étoit versé dans l'architecture, pour construire la fameuse tour de S. Marc, qui a trois cents trente pieds de hauteur. Il bâtit encore un grand nombre d'édifices dans différentes parties de l'Italie, entr'autres le château de l'Œuf à Naples. On

remarque que les ouvrages de cet architecte se ressentent moins du goût Arabe qui régnoit alors. Nous croyons devoir ajouter ici qu'en 1178 le doge Sébastien Ziani fit venir à Venise deux architectes, dont les noms sont aujourd'hui inconnus. L'un étoit né en Lombardie, & l'autre à Constantinople. L'architecte Lombard fit transporter de la Grece à Venise deux colonnes de marbre d'une hauteur prodigieuse, qu'il fit élever sur la place de S. Marc, & entre lesquelles on fait les exécutions. Il fit ensuite construire un pont de bois à Rialto, & fit un grand nombre d'ouvrages si utiles aux Vénitiens, que la république lui assigna une pension considérable pendant sa vie.

L'architecte de Constantinople rebâtit l'église de S. Marc, que l'on estime plus pour la richesse des matériaux & la délicatesse de ses ornements, que pour sa grandeur : elle fut nommée le *Temple doré.* On voit sous le portique une grande quantité de figures qui représentent les principaux ouvriers qui travaillerent à cet édifice. On remarque parmi elles la statue d'un vieillard, qui tient un doigt sur ses levres. Si l'on en croit les Vénitiens, elle représente l'architecte de Constantinople, qui eut l'imprudence de dire au doge que, quelque magnifique que parût cette église, elle n'étoit rien au prix de ce qu'il étoit en état de faire. On voit au-dessus de ce portique une galerie sur laquelle sont placés les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui étoient autrefois à l'arc de triomphe de Néron, & qui furent transportés de Constantinople par les Vénitiens, après la prise de cette ville. On compte plus de cinq cents colonnes de marbre qui décorent l'église de S. Marc, soit extérieurement, soit dans l'intérieur.

II. BUONO, (*Paul del*) machiniste, né à Florence d'une famille distinguée, en 1625, mort à Vienne en Autriche à l'âge de trente-sept ans. Disciple de Galilée qui lui apprit les mathématiques, il s'est rendu célebre par son génie inventif. C'est à lui qu'on est redevable

de l'instrument que les physiciens ont adopté pour prouver que l'eau est incompressible. Appellé à Vienne par l'empereur, pour être président de la monnoie, il essaya de faire éclore les œufs par le moyen d'un fourneau échauffé à la maniere des Egyptiens, & il y réussit. Il eut un frere, Candido del Buono, né en 1618, mort en 1670, qui fut curé de S. Etienne de Campolli, & qui inventa deux instruments, dont l'un sert à comparer les pesanteurs des fluides, & l'autre à mesurer les vapeurs qui s'en élevent. Ces deux freres étoient de l'académie de l'Expérience établie à Florence, & ils l'illustrerent par leurs découvertes.

BUONTALENTI, (*Bernard*) architecte & machiniste, né à Florence en 1535, mort en 1608. Il étoit encore enfant lorsque la maison de son pere, située sur les bords de l'Arno, vint à s'écrouler, & écrasa tous ceux qui l'habitoient. Echappé seul à ce funeste accident, à la faveur d'une voûte sous laquelle il se trouva par hasard, il fut protégé par le grand-duc Côme de de Médicis, qui prit soin de son éducation. Comme la nature l'avoit doué de beaucoup de vivacité & de disposition pour les arts, il y fit des progrès étonnants. Il apprit la sculpture & l'architecture civile & militaire sous Michel-Ange & sous le Vasari. On compte en Toscane plusieurs places qu'il fortifia, & des édifices superbes bâtis sur ses dessins, entr'autres la maison de campagne de Pratolino pour le souverain. Le plan, dit-on, est si ingénieux, que, sans y avoir de cour & de galerie, ni autres espaces vuides par le moyen desquels un architecte peut éclairer facilement ses appartements, l'édifice dont on parle est cependant très-bien éclairé. Les machines qui ont été construites dans cette maison de plaisance pour y amener & élever les eaux, méritent l'attention des connoisseurs. Il en est de même des autres machines hydrauliques, telles que des orgues mues par l'eau, qui ont servi depuis de modele à tout ce qui a été fait en ce genre dans tout le reste de l'Europe.

Buontalenti avoit un talent singulier pour les méchaniques. Il entendoit si bien la construction des feux d'artifice, qu'il en eut le surnom de Bernard *delle girandole*, c'est-à-dire *des fusées*. Mais ce fut sur-tout dans les décorations de théâtre & dans les fêtes publiques qu'il fit briller son goût & son génie pour les grandes choses. Il trouva aussi le moyen de conserver la glace & la neige. Le grand-duc, pour lui en témoigner sa reconnoissance, lui donna à perpétuité le produit de l'imposition qu'on mit sur cette marchandise. Au milieu de toutes ses occupations, cet artiste avoit encore le temps de s'exercer dans la peinture: il se distingua particulierement dans un genre qui paroissoit peu fait pour sa vivacité; c'étoit la miniature. Quoique les Toscans fassent beaucoup de cas des ouvrages de cet artiste en architecture, ces ouvrages ne sont pas néanmoins exempts de critique. Mais ce qui lui assure des éloges qui ne seront contredits par personne, c'est que ses vertus égaloient au moins ses talents. Malgré cela les envieux empoisonnerent le cours de sa vie; il fut persécuté de différentes manieres, & sa vieillesse fut des plus tristes.

BUPALE & ANTHERMUS, sculpteurs. Ils vivoient dans la quarantieme olympiade, c'est-à-dire 535 ans avant Jesus-Christ. Les talents pour la sculpture étoient héréditaires dans leur famille: leur bisaïeul appellé *Malas*, leur aïeul *Micciade*, & leur pere *Antherme*, né dans l'isle de Chio, avoient exercé cet art. Ceux dont il s'agit dans cet article étoient contemporains d'Hipponax, connu par ses vers satyriques & par la laideur de son visage. Ils eurent l'imprudence de le représenter tel qu'il étoit, de lui prêter peut-être des défauts, & d'exposer son portrait en public pour exciter les plaisanteries des passants. Hipponax indigné se vengea cruellement. Il fit contr'eux une satyre si violente, qu'ils se pendirent de désespoir, selon le rapport de quelques auteurs. Horace paroît être de ce sentiment, puisqu'il dit dans ses *Epodes* qu'Hipponax

fut un ennemi redoutable pour Bupale : *Hipponax acer hostis Bupalo.*

Pline, au contraire, assure positivement que ces deux freres n'en vinrent point à de si fâcheuses extrémités : car ils firent, ajoute-t-il, plusieurs statues dans les isles voisines de Chio, & dans celle de Délos surtout. Ils graverent sur un de ces ouvrages une inscription, qui portoit que l'isle de Chio n'étoit pas seulement recommandable par ses vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Anthermus. Les habitants de Jasus, ville de la Carie, possédoient une statue de Diane faite par ces deux artistes. On voyoit aussi dans l'isle de Chio une statue de Diane, ouvrage de leurs mains, laquelle avoit cela de remarquable, que, placée dans un lieu élevé, le visage de la déesse paroissoit triste à ceux qui entroient, & gai quand ils sortoient. L'empereur Auguste fit mettre des ouvrages de ces artistes dans presque tous les temples qu'il fit bâtir, surtout dans celui qu'il dédia à Apollon sur le mont Palatin.

BUSI, (*Nicolas*) sculpteur Italien, mort à Valence en Espagne en 1709, dans un âge avancé. Il passa la plus grande partie de sa vie à Murcie, où il faisoit des ouvrages qu'il vendoit à un prix excessif. L'auteur Espagnol qui nous sert de guide, dit que les yeux ne peuvent suffire pour les admirer, ni les paroles pour les louer. Busi fut sculpteur du roi Philippe IV, qu'il représenta en buste, de même que la reine sa mere. Cet artiste étoit fort lié avec Laurent Vila qui s'étoit établi à Murcie, & dont les ouvrages en peinture lui ont fait assez d'honneur : ils sont même plus estimés que ceux de son pere, qui jouissent pourtant d'une assez grande réputation en Espagne.

BUSQUETTO *de Dulichio*, architecte, Grec d'origine, vivoit dans le onzieme siecle. Il se fit une grande réputation dans l'architecture. On le chargea en 1016 de bâtir la cathédrale de Pise, l'une des plus belles & des plus riches de ce temps. Quoique les ornements de cette église soient ridicules, l'architec-

ture n'eſt pas abſolument auſſi mauvaiſe que celle qu'on nomme *le gothique moderne* : les proportions générales ſont aſſez bonnes, & l'enſemble de l'édifice a un caractere de ſolidité. Buſquetto mourut à Piſe, où il a ſon tombeau, avec une inſcription qui nous apprend qu'il avoit des connoiſſances ſupérieures dans la méchanique, & qu'il ſçavoit faire mouvoir de très-grands fardeaux avec très-peu de forces. On y lit entr'autres que dix filles élevoient, par ſon moyen, des poids que mille bœufs accouplés n'auroient pu remuer, & qu'un vaiſſeau de charge n'auroit pu porter en pleine mer. Il eſt aſſez vraiſemblable que c'eſt une hyperbole dictée par l'ignorance qui régnoit dans ce ſiecle.

BUTERFIELD, ingénieur du roi pour les inſtruments de mathématiques, eſt mort à Paris en 1724. Ceux qu'il a conſtruits ſont remarquables par leur juſteſſe. On fait ſur-tout une eſtime ſinguliere de ſes grands quarts de cercle.

BUYER, (*Barthelemi*) imprimeur de Lyon & conſeiller de ville en 1482. Il paroît être le premier qui ait exercé l'art de l'imprimerie à Lyon. On croit que le premier livre imprimé dans cette ville eſt le rare exemplaire de la *Légende dorée*, à deux colonnes, en caractere gothique, ayant les lettres initiales peintes à la main, & ſans aucun chiffre aux pages. On lit ces mots à la fin : *Cy finit la Légende dorée, dicte la Vie des Saints, en françois, revue & diligemment corrigée auprès du latin, & ſelon le vrai ſens de la lettre, comm'il pourra apparoître par ceux qui diligemment mettront la peine à lire & bien entendre, par notable & révérend docteur maître Jehan Battalier, docteur en la ſainte Théologie à Paris, religieux de l'ordre des Prêcheurs de la ville de Lyon ſur le Rhône, & imprimée en ladite ville de Lyon, par Barthelemi Buyer, citoyen dudit Lyon, le 18 Avril 1476.*

Il eſt fait mention dans le Catalogue de M. de Boze, page 72, n° 330, du livre intitulé : *Speculum Vitæ humanæ, in quo agitur de quolibet genere ſtatûs hominum. Lugd. Guillel. Regis, 1477, in-4°.* Au deſſous de ce

titre eſt cette note de M. de Boze : *Ce livre eſt le premier qui ait été imprimé à Lyon, &c.* Enſuite quelques vers latins, & au deſſous ce qui ſuit : *Hoc opus fuit completum & finitum in civitate Luduni ſuprà Rhodanum, per magiſtrum Guillelmum Regis dicte vite, Luduni habitatoris in domo honorabilis viri Bartholomæi Burii, Burgenſis dicti. Luduni, die 7 menſis Januarii anno Domini 1477. Deo gratias.*

M. de Boze, tout éclairé qu'il étoit dans la connoiſſance des éditions qui remontent à l'origine de l'imprimerie, n'a pas connu l'édition de la *Légende dorée* de 1476, & date d'une année plus tard l'établiſſement de l'imprimerie de Lyon. Il paroît, par l'énoncé qui eſt à la fin du *Speculum* tranſcrit tout au long, que ce Guillaume Regis demeuroit chez Barthelemi Buyer, comme on le voit par ces mots : *In domo honorabilis viri Bartholomæi Burii;* ce qui paroît être une nouvelle preuve que celui-ci doit paſſer pour le premier imprimeur de Lyon.

Le même Buyer imprima le nouveau Teſtament de la verſion de Guyars des Moulins, revue par Julien Macho & Pierre Farget. Gabriel Martin a fixé la date de cette impreſſion à l'an 1477, dans ſon Catalogue de la bibliotheque de feu M. du Fay. Buyer mit encore ſous la preſſe la *Pratique en Chirurgie de Gui de Chauliac, tranſlatée du latin par Nicolas Panis, médecin, natif de Carentan en baſſe Normandie, & habitant de Lyon; in-fol. 1478.* On ne ſçait ſi c'eſt lui qui imprima, en 1478, les *Pandectes en Médecine de Matthæus Sylvaticus*, que Gabriel Naudé a cru être le premier livre imprimé à Lyon.

BYRGE, (*Juſte*) artiſte & aſtronome du quinzieme ſiecle. Il excelloit dans l'art de fabriquer les inſtruments aſtronomiques, & ſe rendit cher par ce talent au célebre landgrave de Heſſe-Caſſel, Guillaume IV. Il étoit également verſé dans la théorie & la pratique de l'aſtronomie; & ce fut lui qui, après la mort du landgrave, continua d'obſerver à Caſſel juſqu'en 1597. Il

paſſa

passa de-là au service de l'empereur, dont il fut mathématicien. Képler nous le représente comme doué de beaucoup de génie, mais pensant si modestement de ses inventions, ou si indifférent pour elles, qu'il les laissoit enfouies dans la poussiere de son cabinet. C'est par cette raison que, quoiqu'il fût fort laborieux, il ne donna jamais rien au public par la voie de l'impression.

Byrge est l'inventeur du compas de proportion, instrument fort connu de ceux qui pratiquent la géométrie élémentaire. *Levinus Hulsius* le lui attribue dans un ouvrage imprimé en 1603, sous le titre de *Tractatus tres ad Geodesiam spectantes.* Un de ces traités concerne le compas de proportion; on l'y voit à la tête, fait en forme de compas à grosses branches applanies & quarrées, qui se terminent par deux pointes, comme les compas ordinaires. C'est de-là que lui est venu le nom de compas de proportion; car, fait de cette maniere, il servoit en même temps de compas & de regle à exécuter diverses opérations. Cet instrument a été dans la suite le sujet d'une querelle entre Galilée & un certain Balthazar Capra, qui fut poussée vivement par divers écrits pendant plusieurs années. Cette invention ne méritoit pas d'être revendiquée avec autant de chaleur qu'elle le fut par ce grand homme. Il n'y a pas de quoi illustrer un mathématicien, d'avoir eu l'idée de transporter sur deux regles de cuivre mobiles angulairement, quelques échelles de parties égales, de polygones, &c.

Si nous en croyons Béker, Byrge eut aussi l'heureuse idée d'appliquer le pendule à la mesure du temps. Beker dit le tenir d'un mathématicien de l'électeur de Mayence, qui le lui avoit dit en 1678: mais il y a trop loin de Byrge à ce premier témoin de sa découverte, & nous connoissons trop peu quel degré de croyance nous lui devons, pour dépouiller Galilée & Huyghens de l'honneur de cette ingénieuse & utile invention.



C A F

CAFFA, (*Melchior*) ſculpteur. Il eſt plus connu ſous le nom de *Maltois*, du nom de ſa patrie, où il naquit en 1631 : il mourut à Rome en 1687. Eleve du cavalier Bernin, il fit de ſi grands progrès dans ſon art, que quelques-uns ne ſont pas difficulté de dire qu'il égala ſon maître. Pluſieurs égliſes de Rome poſſedent des morceaux de ſculpture, qui ſont autant de preuves de ſa grande habileté. On admire ſur-tout un de ſes meilleures ouvrages dans l'égliſe des Auguſtins de cette ville : c'eſt le grouppe de S. Thomas de Villeneuve. Surpris par la mort, il n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main : ce fut Hercule Ferrata qui le finit. Les connoiſſeurs s'accordent à dire que le Maltois avoit un génie des plus féconds, & qu'il étoit excellent deſſinateur.

I. CAFFIÉRI, (*Philippe*) ſculpteur, né à Rome en 1634, mort en 1716. Ses ancêtres, originaires de Naples & alliés aux meilleures maiſons de l'Italie, s'étoient rendus recommandables par leurs ſervices militaires ſous l'empereur Charles-Quint, & ſous Philippe II, roi d'Eſpagne. Le pere de notre artiſte fut ingénieur du pape Urbain VIII, & fut tué au ſiege d'une place en 1640, âgé ſeulement de trente-ſix ans. Philippe Caffiéri, ſon fils, appellé en France par le cardinal Mazarin, qui l'avoit demandé au pape Alexandre VII, arriva à Paris en 1660. M. de Colbert ayant connu ſon mérite, lui donna un logement aux Gobelins, & l'employa dans divers travaux pour les maiſons royales. Dans la ſuite M. de Seignelai le fit nommer ſculpteur, ingénieur, deſſinateur des vaiſſeaux du roi, & inſpecteur de la marine à Dunkerque. Cet habile homme eut de ſon mariage avec Françoiſe Renault de Beauvallon, couſine germaine du célebre

Charles le Brun, quatre garçons & trois filles. L'aîné, François-Charles, eut en 1695, sur la démission de son pere, la place de sculpteur des vaisseaux du roi à Brest, place que ses descendants occupent encore. Philippe fut directeur des postes à Calais, où ses fils exercent le même emploi. François mourut à Londres; & Jacques, qui suit, s'est fait un nom distingué dans les arts.

II. CAFFIÉRI, (*Jacques*) sculpteur & fondeur, né à Paris aux Gobelins en 1678, mort subitement dans la même ville en 1755. Il travailla beaucoup pour les maisons royales. On a de lui plusieurs bustes en bronze, parmi lesquels on remarque celui de M. le baron de Bezenval, colonel du régiment des Gardes Suisses, que M. son fils conserve très-précieusement dans son cabinet, & qui mérite en effet cette distinction par la beauté de l'exécution. Cet artiste joignoit à ses talents une douceur de caractere & une affabilité qui lui procurerent l'estime & l'amitié de tous ceux dont il fut connu. Il eut deux fils, dont l'aîné, nommé Philippe, né en 1714, mort en 1774, a suivi avec honneur la même carriere que celle de son pere. Il a fait de concert avec lui plusieurs ouvrages. Nous trouvons dans les *Etrennes chromométriques*, par M. le Roi l'aîné, horloger du roi, que ces deux artistes ont composé & exécuté la boite en bronze qui renferme la fameuse sphere de passement, dont la hauteur est de sept pieds. Le second fils de Jacques Caffiéri, est M. Jean-Jacques Caffiéri, sculpteur du roi, & professeur de l'académie de peinture, qui a bien voulu nous communiquer des notices pour les articles qu'on vient de lire. Si nous ne nous étions pas fait une loi de ne point parler des artistes vivants, nous dirions qu'il marche glorieusement sur les traces de ses peres, & qu'il l'emporte même sur eux par des ouvrages où le génie se fait plus remarquer. Le public connoisseur a admiré ses talents dans le buste de Piron, qui a fait un des principaux ornements du sallon de 1775, & qui est destiné pour le foyer de la comédie Françoise. C'est un mo-

nument que l'amitié lui a fait ériger, pour laisser à la postérité l'image d'un poëte qui sera toujours cher à la république des lettres, tant par ses rares talents, que par ses bonnes mœurs : ce sont les expressions de M. Caffiéri. Nous omettons à regret plusieurs autres de ses ouvrages, tels que la figure de sainte Sylvie en marbre, aux Invalides; les bustes de Quinault, Lully, Rameau, au foyer de l'Opéra; & celui de M. Helvétius, mort en 1771, &c.

CAGNACCI, (*Guido* CAULASSI) peintre, né à Castel-Duranté, mort à Vienne âgé de quatre-vingts ans. Il fut surnommé *Cagnacci* à cause de la difformité de son corps. Eleve du Guide, il acquit une maniere qui rendoit ses ouvrages précieux; les derniers qu'il fit le seroient encore bien davantage s'il n'avoit pas erré du côté du coloris : il voulut en prendre un plus vigoureux, & il éprouva combien il est quelquefois fâcheux de sortir de son genre. M. le duc d'Orléans possede un tableau de ce maître, représentant une martyre.

CAIUS POSTUMIUS & COCCÉIUS AUCTUS, vivoient sous le regne d'Auguste. Ils étoient affranchis, & se firent un grand nom dans l'architecture. Agrippa, chargé des ouvrages qu'Auguste fit faire dans les environs de Naples, employa Coccéius qui étoit éleve de Caïus. Coccéius perça cette montagne pour aller à Pouzzoles, que l'on nomme aujourd'hui la grotte de Pausillippe.

CALABROIS, (*Matthias* PRÉTI, surnommé le) peintre, né en 1643 dans la terre de la Taverne, située dans la Calabre, mort à Malthe en 1699. Ce peintre excelloit dans les grandes machines; & le goût naturel qu'il avoit pour les traiter, fut très-heureusement développé par Lanfranc, un des plus grands maîtres en ce genre. Le Calabrois donna des preuves de son talent par les ouvrages qu'il fit à Malthe, dans l'église cathédrale de S. Jean. Il représenta dans le plafond la vie de S. Jean avec un tel succès, que l'Ordre, pour

le récompenser, le nomma chevalier de grace, lui donna la commanderie de Syracuse, & y joignit une pension considérable. Il faut avouer que cet artiste étoit digne de ces bienfaits. On ne peut s'empêcher d'admirer la variété de ses inventions, la richesse de ses ordonnances, & l'art avec lequel il disposoit ses ajustements. On trouve encore que son coloris est vigoureux, que ses figures ont un relief étonnant, & que ses tableaux font un effet admirable; mais on desireroit peut-être que sa touche fut moins dure, que les couleurs fussent moins noires, qu'il y eût moins d'incorrections dans le dessin, & en général plus de grace & plus de choix. Les connoisseurs préferent ses fresques à ses tableaux de chevalet. On voit ses principaux ouvrages à Modene, à Naples & à Malthe. M. le duc d'Orléans possede un tableau de ce maître, représentant le martyre de S. Pierre, de grandeur naturelle. Louis Desplaces a gravé ce morceau.

CALAMIS, ciseleur & sculpteur, né à Athenes. Ses ouvrages étoient inférieurs à ceux de Praxitele & de Myron; c'est du moins le jugement qu'en porte Cicéron; mais ils ne laissoient pas cependant d'être fort estimés. Pausanias dit, dans son premier livre de la Description de la Grece, que l'on voyoit encore de son temps, devant la grande porte d'un temple de l'Attique, une statue d'Apollon faite par Calamis, sous le titre de *Libérateur*. Cet auteur ajoute qu'on croyoit que ce titre lui avoit été donné par les Athéniens, en reconnoissance de ce qu'ils avoient été délivrés de la peste par ce dieu, qui leur rendit un oracle célebre à Delphes. Calamis exécuta encore à Athenes le colosse d'Apollon, que M. Lucullus fit depuis transporter à Rome dans les jardins de Servilius. Il jetta en bronze un char à quatre chevaux, avec son conducteur, plusieurs autres chevaux & des figures d'Esculape. On rapporte aussi qu'il jetta en or des figures représentant des ambassadeurs.

CALANDRA, (*Jean-Baptiste*) peintre en mosaï-

que, né à Verceil, florissoit dans le dernier siecle. Il a exécuté en mosaïque, dans Saint-Pierre de Rome, les quatre docteurs de l'Eglise, sur les dessins de Lanfranc & de Sacchi; & sur les cartons de Charles Pellegrini & de Romanelli, S. Bernard & S. Grégoire. Le morceau qui fait le plus d'honneur à cet artiste, est la figure de S. Michel, d'après le cavalier d'Arpino : elle ne paroît pas être un ouvrage de mosaïque, mais une excellente peinture.

CALCAGNI, (*Tiberio*) sculpteur, né à Florence, vivoit dans le seizieme siecle. Lorsque Michel Ange fut devenu vieux, & qu'il ne put plus dessiner avec fermeté, il se servit de la main de Calcagni pour terminer plusieurs morceaux de sculpture que ce grand homme avoit commencés. Ce choix honore cet artiste, & prouve qu'il devoit avoir pour son art des talents distingués. On connoît encore un autre sculpteur de ce nom, surnommé le *Ferrarois*, qui mourut en 1593, âgé de cinquante-sept ans, & qui étoit éleve de Jérôme Lombardi. Il a jetté en moule plusieurs statues des papes; & a fait en argent, dans la *santa Casa* de Lorette, les douze apôtres.

CALCAR *ou* CALKAER, (*Jean de*) peintre, né à Calcar, dans le duché de Cleves, mort à Naples en 1546. Il se mit en 1536 sous la discipline du Titien, & il y fit de si grands progrès, que d'habiles connoisseurs prennent plusieurs de ses tableaux & de ses dessins à la plume, pour ceux du Titien même. Au sortir de cette école il se rendit à Rome, où il saisit également la maniere de Raphaël. Cet artiste donnoit les plus grandes espérances, lorsqu'une mort inopinée l'enleva dans la fleur de son âge, à Naples. C'est lui qui a dessiné les figures anatomiques du livre de Vésal, & les portraits des peintres qui sont à la tête des vies que Vasari en a écrites. Indépendamment de ces deux ouvrages, qui prouvent son mérite, il a fait quelques tableaux parmi lesquels il en est un admirable. C'est une Nativité, accompagnée d'anges, où

la lumiere vient du petit Christ. Rubens, auquel il appartenoit, en étoit si jaloux qu'il ne voulut jamais s'en dessaisir. Après sa mort Sandrart l'acheta, & le revendit à l'empereur Ferdinand qui en faisoit un cas particulier.

CALDARA, (*Polidore de*) ou CARAVAGE, peintre. *Voyez* POLIDORE.

CALCONDILLE, (*Démétrius*) natif de Candie, célebre imprimeur du quinzieme siecle. Cet artiste étoit très-versé dans les langues grecque & latine. Il fut d'abord correcteur d'imprimerie : il devint ensuite imprimeur, d'abord à Florence, & puis à Milan en 1499. Le seul ouvrage que nous sçachions avoir été imprimé par lui à Florence, est un Homere in-fol. dont l'édition est magnifique. Il est imprimé en beaux caracteres & avec de belles marges. Comme c'est le premier livre grec imprimé, il est très-curieux & d'un grand prix. Il est ainsi intitulé : *Homeri Opera omnia cum textu græco, labore & industriâ Demetrius Mediolanensis Cretensis; sumptibus Bernardi Nerisii & Nerii Tenaidis, Florentinorum. Fol. id. Jan. Florentiæ, 1488.*

CALENDARIO, (*Philippe*) sculpteur & architecte, florissoit à Venise en 1354. Ce fut lui qui fit, dans la place de Saint-Marc, ces beaux portiques soutenus par des colonnes de marbre, qui font le circuit de cette place, & au-dessus desquels on voit de superbes bâtiments, ornés de bas-reliefs & de riches peintures. Cet ouvrage qui fut généralement admiré, lui attira de grandes récompenses de la part de la république, & le doge même l'honora de son alliance.

I. CALIARI, (*Paul* VÉRONESE) peintre. *Voyez* VÉRONESE.

II. CALIARI, (*Benoît*) peintre, mort en 1598, âgé de soixante ans. Il étoit frere du célebre Paul Véronese, qu'il aidoit considérablement dans ses ouvrages : car c'est lui qui se chargeoit pour l'ordinaire d'y représenter l'architecture, qu'il entendoit très-bien ; & l'on croit que les belles fabriques qui ornent le fond de

certains tableaux de Paul Véronese, sont de la main de Caliari. Au reste sa maniere, semblable à celle de son frere, faisoit souvent confondre leurs ouvrages. Mais comme il étoit éloigné de toute ambition, il le laissoit jouir en entier d'une gloire qu'il auroit pu du moins partager, s'il s'étoit déclaré l'auteur de certains morceaux. Il réunissoit le talent de la sculpture à celui de la peinture.

III. CALIARI, (*Charles*) peintre, fils de Paul Véronese, mort en 1596, âgé de vingt-six ans. Il annonçoit les plus grands talents pour la peinture, & dès l'âge de dix-huit ans il avoit fait de très-beaux ouvrages. On croit qu'il auroit surpassé même son pere, si sa trop grande application au travail, jointe à une santé extrêmement délicate, n'eût avancé la fin de ses jours.

IV. CALIARI, (*Gabriel*) peintre, autre fils de Paul Véronese, mort de la peste en 1631, âgé de soixante-trois ans. Les dispositions médiocres qu'il avoit pour la peinture, l'engagerent prudemment à quitter cette profession pour se jetter dans le commerce. Il peignit cependant par intervalles pour son amusement, & il finit plusieurs tableaux de son pere, aidé par Benoît Caliari, son oncle.

CALLICLÈS, sculpteur Grec, né à Mégare. Les talents pour la sculpture étoient héréditaires dans sa famille. Son pere, nommé *Thiocosme*, avoit fait cette belle statue de Jupiter, qui étoit un des plus beaux ornements de la ville de Mégare. Celle que Calliclès fit de Diagoras qui avoit remporté la palme au combat du ceste, n'étoit pas moins remarquable : elle excitoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Pausanias, bon juge en cette matiere, en parle avec éloge dans sa Description de la Grece.

CALLICRATE, sculpteur Grec. On ignore dans quel temps il a vécu. Au rapport de Pline, d'Elien & de Plutarque, cet artiste ingénieux fit des ouvrages d'une délicatesse extrême. Il grava plusieurs vers d'Ho-

mere sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher sous l'aile d'une mouche, & des fourmis de la même matiere, dont on pouvoit distinguer les membres. Ce sculpteur mettoit du poil ou des soies noires auprès de ses ouvrages, pour faire ressortir davantage la blancheur de l'ivoire & la délicatesse du travail. Quoique ces ouvrages dussent être bien frivoles, & qu'on pût dire d'eux que c'étoient des bagatelles difficiles, ils supposent néanmoins une grande adresse dans l'artiste, & ils frappent toujours par leur singularité.

CALLIMAQUE, Corinthien, vivoit environ cinq cents quarante ans avant Jesus-Christ. Il réussissoit dans l'architecture, la sculpture & la peinture. Les Athéniens le surnommerent *Catalechos*, c'est-à-dire premier artiste dans son genre. Ce fut lui qui inventa le chapiteau corinthien, à l'occasion suivante. Une jeune fille, prête à marier, étant morte à Corinthe, sa nourrice porta sur son tombeau, suivant l'usage bizarre de ce temps-là, un panier rempli de vivres & de bagatelles qui avoient servi à amuser cette jeune personne pendant sa vie; elle couvrit le panier avec une grande brique, afin que tout ce qu'il contenoit se conservât plus long-temps. Ce panier fut mis par hasard sur la racine d'une plante que les Grecs nomment *achante*, espece de chardon que les Italiens appellent *branca ursina*, branc-oursine. Les rejetons de cette racine couvrirent, au printemps suivant, les côtés du panier d'une maniere si élégante, que Callimaque, qui vint à passer dans cet endroit, en resta surpris. La nouveauté & la singularité de cette forme lui plurent tellement, qu'il en fit le chapiteau corinthien. Il en détermina non-seulement les proportions, mais encore celles de l'ordre entier. Cet artiste fit une lampe d'or pour le temple de Minerve à Athenes: la meche étoit composée de fil d'amiante, & brûloit nuit & jour pendant un an entier, sans qu'il fût nécessaire d'y mettre de l'huile. Un secret aussi avantageux pour la société n'auroit jamais dû se perdre. Tel est le récit que fait l'auteur des *Vies des Architectes anciens & mo-*

dernes. Nous croyons devoir ajouter que Callimaque, toujours mécontent de ses ouvrages en peinture & en sculpture, quoique les connoisseurs les trouvassent parfaits, étoit sans cesse occupé à les retoucher. Il fut le premier, dit-on, qui trépana le marbre pour creuser les plis & les fonds.

CALLINIQUE, *ou CALLINICUS*, né à Héliopolis en Syrie, vivoit dans le septieme siecle de l'ere chrétienne. Il inventa, en 670, cette sorte de feu qu'on nomme ordinairement le *feu grec* ou *grégeois*. L'empereur Constantin Pogonat, ou le Barbu, l'employa alors avec le plus grand succès, pour brûler la flotte des Sarrasins. Tout le monde connoît la propriété de ce feu, que l'eau, bien loin d'éteindre, enflammoit davantage, & qui faisoit souffrir les douleurs les plus cruelles à ceux contre lesquels il s'attachoit. On peut consulter Valturius, qui enseigne la maniere de le composer: mais il seroit à souhaiter que cette maniere eût été ensevelie dans le plus profond oubli.

CALLOT, (*Jacques*) dessinateur & graveur, né à Nancy d'un hérault d'armes de Lorraine, en 1573, mort dans la même ville en 1635. Le goût extrême qu'il montra pour le dessin & la gravure dès son enfance, lui fit entreprendre le voyage d'Italie à l'âge de douze ans, afin d'acquérir dans ce pays les connoissances nécessaires pour se perfectionner. Il quitta secrettement la maison de son pere. Le peu d'argent qu'il avoit fut bientôt dépensé; de maniere qu'il se vit forcé de s'associer avec une troupe de Bohémiens qui alloient également en Italie. Il les quitta lorsqu'ils furent arrivés à Florence. Accueilli par un officier du grand-duc, qui l'envoya dessiner chez Canta-Gallina, il copia sous ce maître les ouvrages des plus grands peintres; & dans peu de temps il se forma un bon goût de dessin. De Florence il se rendit à Rome, où il fut à peine arrivé, qu'il rencontra des marchands de Nancy qui le ramenerent chez ses parents. Il s'échappa une seconde fois; & étant arrivé à Turin, il rencontra

son frere aîné, qui l'obligea de retourner encore dans sa patrie. Enfin il fit tant d'instances auprès de son pere, que celui-ci lui permit de satisfaire son inclination.

Callot se rendit à Rome, & se mit chez Philippe Thomassin, où il commença à graver au burin. Les premiers ouvrages qu'il fit ne sont pas bien excellents; mais l'on y découvre son goût naissant & les progrès qu'il faisoit dans la gravure. Peu de temps après il se rendit à Florence, où le grand-duc Côme II l'attacha à son service. Ce fut alors qu'à l'exemple d'Alphonse Parigi & de Canta-Gallina, il commença à dessiner en petit & à graver à l'eau-forte, préférant cette derniere maniere qui, beaucoup plus pittoresque & plus expéditive, étoit par conséquent plus convenable à son génie fécond & plein de feu. Entre les pieces qu'il fit en petit, on admire le Martyre des Innocents, à cause de la quantité de figures, & de la touche spirituelle & expressive. Mais une de celles que l'on estime davantage, c'est la grande Foire qui se tient tous les ans à la Madone de l'Imprunetta, à sept milles de Florence. Callot n'avoit qu'environ vingt-sept ans lorsqu'il en fit le dessin. Il représenta avec une fécondité de génie étonnante toutes les scenes qui se passent à cette foire. Son retour à Nancy lui procura des bienfaits considérables du duc de Lorraine, qui se l'attacha par une pension. Cet artiste se maria pour lors, étant âgé de trente-deux ans; mais il n'eut point d'enfants de son mariage.

Les premiers ouvrages qu'il fit après son établissement à Nancy, furent une suite de Caprices qui représentent des Pantalons, des Comédiens, des Gueux contrefaits. On a donné le nom de *Postures de Callot* à toutes celles que l'on voit représentées dans ces sortes d'estampes, qu'on nomme aussi *les Gueux de Callot*. C'étoit dans le temps qu'il vouloit se délasser, & souvent à la lumiere de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaisies, choisissant des sujets extraordinaires & ridicules pour se divertir. Mais si l'on veut avoir une idée de la fertilité de son génie, & de l'art

admirable qu'il avoit à repréſenter en petit des ſujets très-grands & très-compliqués, on doit conſidérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la vie de la ſainte Vierge & la paſſion de Notre-Seigneur, le Carrouſel qui ſe fit à Nancy, & qu'il grava en dix pieces, & la grande rue où ce carrouſel s'exécuta. Ce dernier ouvrage eſt un des plus beaux qui ſoient ſortis de ſa main. En 1628 Louis XIII le fit venir en France pour graver les ſieges de la Rochelle & de l'iſle de Rhé, en ſix planches pour chaque ſiege. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il s'exerçoit à d'autres plus petits en forme de délaſſement; & c'eſt ainſi qu'il deſſina deux vues du Pont-neuf.

Comblé de bienfaits par le roi de France, il retourna à Nancy, où il travailla plus qu'auparavant. Parmi les ouvrages qu'il fit alors, on diſtingue la Tentation de S. Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence; c'eſt un chef-d'œuvre dans le goût burleſque. Louis XIII, ayant pris la ville de Nancy en 1631, manda Callot, & lui propoſa de repréſenter ce ſiege, comme il avoit fait celui de la Rochelle: mais l'artiſte pria ſa majeſté de vouloir l'en diſpenſer, parce qu'il étoit Lorrain, & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de ſon prince & contre ſon pays. Quelques courtiſans le menaçant, & diſant qu'il falloit l'obliger d'obéir, Callot répondit avec courage: *Je me couperois plutôt la main, que de faire quelque choſe contre mon honneur.* Le roi, pénétré de la beauté de ces ſentiments, dit que le duc de Lorraine étoit bien heureux d'avoir des ſujets ſi fideles, & offrit à Callot une penſion de trois mille livres, s'il vouloit s'attacher à ſon ſervice. Cet artiſte ne voulut point accepter ces avantages.

Il mourut âgé ſeulement de quarante-trois ans, des ſuites d'un travail opiniâtre qui avoit dérangé ſa ſanté. L'œuvre de ce maître contient environ ſeize cents pieces, dont les plus remarquables, avec celles dont nous avons parlé, ſont ſes Supplices, ſes Miſeres de la Guerre, ſon Parterre & ſon Eventail. Les mor-

ceaux qu'il a gravés à l'eau-forte sont les plus estimés. Mais on voit de lui de fort beaux portraits en grand, qui présentent la pureté du burin le plus séduisant. Les éloges qu'on pourroit faire de ce grand artiste seront toujours au dessous de lui. Il a sçu rendre les plus petites choses intéressantes par le choix des sujets, la variété & la distribution des grouppes, le contraste & l'expression des figures, la facilité du travail, le feu & l'abondance de son génie. Ses ouvrages seront dans tous les temps les délices & l'étonnement des amateurs.

CALVART, (*Denis*) peintre, né à Anvers en 1552, mort à Bologne en 1619. Cette derniere ville lui offrit tant d'agréments, qu'il résolut de s'y établir; il profita de l'amitié que lui témoignerent Prospero Fontana & Lorenzo Sabbatini, pour s'instruire à fond dans son art. Ses soins ne furent pas infructueux. Il se fit admirer par une belle disposition des grouppes, une magnifique ordonnance, des pensées d'une noble simplicité, des figures animées, un bon ton de couleur & une touche élégante. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il copia les statues & les meilleurs morceaux de peinture. De retour à Bologne, il ouvrit une école qui devint célebre; & il compta d'abord parmi ses disciples le Guide, l'Albane, le Dominiquin, &c. Comme il étoit très-sçavant dans l'architecture, la perspective & l'anatomie, il les enseignoit à ses éleves, regardant ces connoissances comme utiles & même nécessaires à un peintre. Cependant l'école des Carraches supplanta la sienne, & il ne put s'empêcher, dans plusieurs circonstances, d'en témoigner une jalousie marquée, jusqu'au point de battre les jeunes gens qui prenoient ses leçons, & qui montroient quelque estime pour celles de ses rivaux. (*Voyez* DOMINIQUIN.) Les principaux ouvrages de Calvart sont à Bologne, à Rome, à Reggio. Quelques-uns ont été gravés par Giles Sadaler & par Augustin Carrache. Les dessins de ce maître sont, les uns à la sanguine, lavés au bistre ou à l'encre de la Chine; d'autres à la pierre noire.

CAMARGO, (*Marie-Anne* Cuppi) célebre danseuse, née à Bruxelles le 15 Avril 1710, morte le 28 Avril 1770. Elle étoit, du côté paternel, d'une noble famille Romaine, qui a donné à l'Eglise des cardinaux attachés au service de la maison d'Autriche, & du côté maternel de la noble famille de Camargo en Espagne, dont le grand-pere de Marie-Anne Cuppi avoit épousé une fille. Dès sa plus tendre enfance, elle n'avoit laissé aucune incertitude sur l'espece de talents qu'on devoit lui donner. Elle n'avoit jamais pu entendre les sons du violon de son pere, sans être animée presque involontairement par des mouvements si vifs, si légers & si bien mesurés, qu'elle fut regardée comme un prodige, même avant d'avoir eu les premiers principes de l'art de la danse.

A l'âge de dix à onze ans ses progrès étoient déja si grands, que madame la princesse de Lignes & plusieurs autres dames de la cour de Bruxelles l'envoyerent à Paris avec son pere, pour s'y perfectionner par les leçons de la fameuse mademoiselle Prévost, dont les graces, la vivacité & l'oreille faisoient alors les délices de nos ballets. Trois mois de leçons suffirent à mademoiselle Camargo, qui prit dès-lors le nom de son aïeule, pour venir étonner Bruxelles par ses talents; mais elle resta peu dans cette ville, où le sieur Pélissier, entrepreneur de l'opéra de Rouen, vint faire à son pere des propositions assez considérables pour le déterminer à engager sa fille avec lui.

Le bruit que fit à Rouen la jeune danseuse étoit trop voisin de Paris, pour qu'on ne cherchât pas bientôt à l'y attirer: & en effet le sieur Francine fit un voyage exprès à Rouen, où la chûte prochaine de cet opéra de province le mit heureusement dans le cas d'emmener avec lui, non-seulement la demoiselle Camargo qu'il avoit été chercher, mais les demoiselles Pélissier & Petit-Pas, qui, comme la premiere, étoient faites pour briller sur un plus grand théâtre. Mademoiselle Camargo débuta à Paris par les *Caracteres de la Danse*; & son succès fut si grand, qu'elle fit l'entretien général

de cette ville, au point que les modes nouvelles prirent ſon nom. On ſe ſouvient que, dans ce temps-là, l'illuſtre maréchal de Villars, à la ſortie de l'opéra, l'ayant abordée près du baſſin des Thuileries, ce jardin immenſe avoit retenti des applaudiſſements que le public avoit donnés à l'hommage que le héros venoit de rendre aux talents agréables de la débutante.

De ſi glorieux ſuffrages altérerent l'amitié qu'avoit la demoiſelle Prévoſt pour ſon éleve, qui fut reléguée dans les ballets: mais elle en ſortit bientôt, par une circonſtance heureuſe, qui redonna à ſes talents tout l'éclat dont la jalouſie cherchoit à les priver. Elle figuroit modeſtement dans un ballet infernal, où Dumoulin, ſurnommé *le Diable*, devoit danſer une entrée ſeul. Son air s'annonce; il ne paroît point: auſſi-tôt la demoiſelle Camargo, inſpirée par le génie de ſon art, s'élance de ſa place, & remplit, de caprice, le pas entier du danſeur abſent, avec un ſuccès incroyable.

Le public connoiſſeur s'étoit apperçu du prodige, & ſon raviſſement avoit éclaté par les applaudiſſements réitérés qui comblerent de gloire la rivale de mademoiſelle Prévoſt. Ce dernier trait acheva de brouiller & la maîtreſſe & l'éleve, à qui les célebres Pécour & Blondi, au refus de la demoiſelle Prévoſt, ſe chargerent de deſſiner & de faire répéter les différentes entrées qu'elle eut à danſer.

C'eſt par les leçons du dernier de ces maîtres qu'elle régla le feu de ſon exécution, & qu'elle joignit la nobleſſe aux graces, à la légéreté, à la ſéduiſante gaieté qu'elle eut toujours ſur le théâtre. Ce dernier caractere y paroiſſoit ſi naturel & ſi bien prononcé, qu'elle l'inſpiroit aux gens même qui en étoient le moins ſuſceptibles. Effort heureux de ſon amour pour ſon talent; car elle n'étoit point gaie hors de la danſe: ces étincelles de joie qui brilloient dans les yeux & dans tous les mouvements de la danſeuſe, ſembloient s'éteindre dès qu'elle rentroit dans la couliſſe.

Au milieu de tant de ſuccès, l'opéra la perdit en 1734; mais le goût vif qu'elle avoit toujours conſervé

pour son talent, l'y fit rentrer en 1740, dans le prologue des *Fêtes Grecques & Romaines*, sans qu'il parût qu'elle eût discontinué la danse pendant six années entieres. Elle demanda sa retraite en 1751, qu'elle obtint avec une pension de mille cinq cents livres, quoique la premiere danseuse n'ait droit de prétendre qu'à cent pistoles ; distinction accordée, suivant les termes du brevet, au mérite supérieur de la demoiselle Camargo. Depuis cette derniere retraite jusqu'au 28 Avril 1770, que ses amis l'ont perdue, elle a vécu en citoyenne honnête, paisible & vertueuse, & s'est fait regretter de tous ceux qui la connoissoient.

CAMBERT, musicien François, mort à Londres en 1677. Le talent de toucher l'orgue lui fit d'abord une grande réputation, & son mérite lui procura la place de surintendant de la musique de la reine-mere Anne d'Autriche. Associé, par l'abbé Perrin, au privilege que le roi lui avoit donné, en 1669, pour former le théâtre de l'Opéra, il a été le premier en France qui ait mis en musique des pieces pour être représentées sur ce théâtre: telles furent deux pastorales, dont l'une est intitulée *Pomone;* & deux opéra, sçavoir, *Ariane*, & *les Peines & les Plaisirs de l'Amour*, outre quelques divertissements, & des petits morceaux de musique. Ce nouveau genre fut extrêmement goûté du public. Mais Lully, ayant obtenu, en 1672, le privilege de l'opéra, se fit une réputation bien supérieure à celle de Cambert, & l'éclipsa totalement; ce qui détermina celui-ci à passer en Angleterre, où le roi Charles II lui donna la charge de surintendant de sa musique.

CAMBIASI *ou* CANGIAGE, (*Lucas*) peintre, né à Monéglia dans les Etats de Genes, en 1527, mort à l'Escurial en Espagne, en 1585. La nature l'avoit fait peintre; & son pere, qui fut son maître, hâta ses progrès par une sévérité excessive, & peut-être ridicule; car il ne l'habilloit qu'à moitié pour l'empêcher de sortir. A l'âge de quinze ans, Cambiasi fit des tableaux

bleaux de sa composition; &, à dix-sept, il fut employé à de grands ouvrages publics. Doué d'une facilité surprenante, il expédioit lui seul plus d'ouvrages, que n'auroient pu faire plusieurs peintres ensemble; il travailloit des deux mains. Aussi ses tableaux, ses dessins sur-tout, se trouvent encore en grand nombre, quoique sa femme & sa servante se servissent de beaucoup de ces derniers pour allumer le feu. Lui-même ne prenoit aucun soin de ses productions, & il se laissoit voler impunément. On doit cependant en regretter la perte. Cet artiste avoit l'imagination vive, & son talent se manifestoit particuliérement dans les raccourcis. Peut-être quelques-uns de ses ouvrages manquent-ils de graces dans la composition, de légéreté dans la touche, & d'un beau choix. Quoi qu'il en soit, on distingue dans Cambiasi trois maniéres bien différentes l'une de l'autre; la premiere étoit gigantesque; la seconde tenoit de la nature, qu'il consultoit; & la troisieme étoit expéditive & maniérée.

On rapporte qu'après la mort de sa femme, il devint passionnément amoureux de sa belle-sœur, qu'il vouloit épouser. Dans le dessein d'obtenir la dispense nécessaire, il présenta deux tableaux & un placet à Grégoire XIII, qui rejetta sa requête. Une circonstance qu'il crut favorable vint relever ses espérances. Philippe II, roi d'Espagne, ayant témoigné le desir d'avoir ce peintre à sa cour, Cambiasi s'y rendit avec empressement, persuadé que ce prince voudroit bien s'intéresser en sa faveur auprès du pape; mais on lui fit entendre que sa demande déplairoit au roi. Il fut alors si peu maître de sa douleur & de son désespoir, qu'il tomba dans un espece de délire, & mourut peu de temps après. Ses principaux ouvrages sont à Genes & à l'Escurial. On voit trois de ses tableaux au Palais-Royal. Le Guide & plusieurs autres maîtres ont gravé d'après lui, entr'autres, quelques clairs-obscurs. Il eut pour disciples Gio-Baptista Paggi, & Horatio Cambiasi son fils, qui revint d'Espagne à Genes, où il ouvrit une école.

CAMILLIANI, (*François*) sculpteur, né à Florence, vivoit dans le seizieme siecle. Il fut éleve de Baccio Bandinelli, sous lequel il fit de si grands progrès, qu'il se rendit capable d'exécuter les plus beaux ouvrages. Il passa quinze ans à travailler pour les jardins que D. Louis de Tolede avoit à Florence; & il les embellit de statues, d'animaux, de fontaines, de figures de fleuves, entre lesquelles celles de l'Arno & du Mugnon peuvent être comptées pour des chefs-d'œuvre.

CAMILLE, (*Jacoma-Antonia* VÉRONESE, plus connue sous le nom de) célebre danseuse & comédienne. Elle étoit née à Venise en 1735, & mourut à Paris en 1768. Son pere *Carlo-Antonio* Véronese vint à Paris en 1744, pour jouer à la comédie Italienne les rôles de *Pantalon;* &, dès la même année, la petite Camille, à peine âgée de neuf ans, débuta dans un pas de deux du divertissement de Coraline *Esprit-Follet.* Sa danse légere & gracieuse étonna & charma le public. Elle se perfectionna de jour en jour, & parut très-avantageusement dans tous les ballets de la comédie Italienne, sur-tout dans celui des *Enfants Vendangeurs*, dont elle fit le succès avec le jeune *Dubois.*

La nature avoit donné à mademoiselle Camille des talents encore plus recommandables; son pere sçut les distinguer, & crut avec raison que, d'une danseuse aimable, elle pouvoit devenir une excellente actrice. Sa sœur Coraline avoit paru déja sur la scene avec beaucoup de succès. Véronese, qui composoit assez facilement des farces Italiennes très-plaisantes, fit exprès, pour le début de sa seconde fille, un canevas intitulé: *Les Sœurs rivales.* C'est dans cette piece, dont mademoiselle Camille fit le succès, qu'elle déploya, pour la premiere fois & à l'âge de douze ans, ces talents qui depuis l'ont rendue si chere au public. La comédie des *Tableaux* de Pannard lui offrit bientôt une nouvelle occasion de se distinguer comme comédienne & comme danseuse. Mais c'est depuis la retraite de sa sœur, que mademoiselle Camille a réuni

tous les suffrages, & qu'elle a fait le plus bel ornement de la scene Italienne. Elle sembloit tenir de la seule nature tout ce qui caractérise une actrice supérieure. Son jeu simple & spirituel ne sentoit jamais les efforts pénibles de l'art. C'étoit la voix du sentiment; c'étoit l'expression de la vérité.

On a dit, avec raison, que le caractere de mademoiselle Camille se peignoit sur sa figure. Une physionomie noble, franche & d'une ingénuité piquante, annonçoit les qualités de son ame. Elle étoit supérieure à toutes ces petites querelles, à ces basses jalousies de métier, qui regnent trop communément parmi les personnes de son état. Mademoiselle Camille eut dans ses succès une modestie qui l'en rendoit plus digne encore.

CAMILLO, (*François*) peintre, né à Madrid d'un pere Florentin, mort dans la même ville en 1671. On le regarde comme un peintre excellent, dont le coloris est sur-tout admirable par sa fraîcheur. Il réussissoit dans les sujets de dévotion; & il avoit si bien saisi ce genre, que, quand il traitoit des sujets profanes, il donnoit la même ressemblance aux dieux & aux déesses de l'antiquité, qu'aux héros du Christianisme. Ainsi Jupiter ressembloit à Jesus-Christ, & Junon à la sainte Vierge. C'est sans doute un défaut qu'un auteur Espagnol veut en vain justifier. La plûpart des ouvrages de ce peintre, répandus dans plusieurs églises de Madrid, & dans d'autres villes d'Espagne, font l'admiration des connoisseurs. On cite particuliérement le tableau de sainte Marie Egyptienne dans l'église des Capucins d'Alcala de Hénarès; on y remarque des figures admirables, & sur-tout celle de la sainte Vierge, si belle & si bien ornée, qu'on voit très-bien qu'elle est la reine des anges. Celui où l'abbé Zozime donne la communion à la même sainte Marie Egyptienne, mérite encore de grands éloges. Il laissa un éleve appellé André de Vargas, dont la maniere approche si fort de celle de son maître, qu'on ne sçait point souvent distinguer leurs ouvrages.

CAMPANI, (*Matthieu*) méchanicien, né dans le diocese de Spolette au dix-septieme siecle, fut curé à Rome. Il inventa *la Pendule muette*, ainsi nommée, parce que son mouvement ne fait aucun bruit. Il y ajouta cette lanterne connue depuis sous le nom de *Lanterne magique*, par le moyen de laquelle, sans jetter les yeux sur le cadran, où l'on ne peut rien observer pendant la nuit, l'heure paroît distinctement peinte sur un drap. Il inventa aussi une pendule double, par le moyen de laquelle il corrigea cette inégalité de vibrations, à laquelle M. Huyghens avoit déja remédié en partie par la cycloïde qu'il leur faisoit décrire. Mais ce qui rendit particuliérement célebre Matthieu Campani, ce fut son adresse à travailler des verres de lunettes, & à construire d'excellents télescopes. Ce furent ceux de cet artiste qui montrerent pour la premiere fois à M. Cassini les deux lunes les plus voisines de Saturne. Ils furent faits par ordre de Louis XIV; & il y en avoit un de cent trente, un de cent cinquante, & un troisieme de deux cents cinq palmes de foyer; ce qui revient à environ quatre-vingt-six, cent & cent trente-six de nos pieds. Campani en fit peu à la vérité de cette longueur; mais les astronomes emploient tous les jours de moindres objectifs de ce célebre artiste, qui sont dans une très-grande estime. Il avoit un frere, Joseph Campani, qui étoit son éleve, & qui exécutoit ce que Matthieu imaginoit. L'un & l'autre vivoient encore en 1678.

CAMPEN, (*Jacques van*) architecte, né à Harlem, mort en 1638. Il étoit d'une famille illustre, & fut seigneur de Rambrock. A son retour de Rome, il rebâtit, dans un goût très-noble & très-majestueux, l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avoit été entiérement consumé par les flammes. C'est le plus bel édifice de toute la Hollande. On prétend qu'il a coûté soixante-dix-huit millions. Cet artiste bâtit plusieurs autres édifices dans la même ville d'Amsterdam. Il faisoit présent, de la maniere la plus généreuse, de ses dessins

& de ses peintures, où il s'exerçoit pour son amusement.

CAMPRA, (*André*) musicien, né à Aix en 1660, mort à Versailles en 1744. Jamais homme ne fut plus tardif que lui. Jusqu'à l'âge de seize ans, il n'avoit pu rien apprendre, pas même à lire. Son esprit se développa tout-à-coup. Dans l'espace d'un an, il apprit non-seulement à lire & à écrire, mais aussi la musique & toutes les regles de l'harmonie si parfaitement, qu'il composa à dix-sept ans son *Deus noster refugium* à grand chœur, qui est encore fort estimé. Il vint à Paris fort jeune, & se fit connoître d'abord par des motets qu'il fit exécuter dans les églises & dans les concerts particuliers. Ces productions agréables lui valurent la place de maître de musique de la maison professe des Jésuites à Paris, & bientôt après la maîtrise de Notre-Dame.

Il occupoit cette derniere place depuis peu de temps, lorsqu'il se chargea de mettre en musique l'opéra de l'*Europe galante*. Il s'endormit un jour pendant les vêpres en rêvant à cet opéra. Ayant été salué selon la coutume par un sous-chantre qui lui entonna un demi-verset de l'antienne, il se réveilla en sursaut; &, la tête remplie de son opéra, il répondit en chantant ces paroles franques qui terminent la piece: *Vivir! vivir! gran Sultana, &c.* On ne lui en fit point de crime. Mais il mit cet opéra sous le nom de son frere, pour ne pas s'exposer à perdre sa place à Notre-Dame. Cependant, se trouvant à une des répétitions où il y avoit un passage qui n'alloit pas à son gré, sa vivacité naturelle l'emporta; il sauta sur le théâtre, en disant qu'il n'avoit pas fait ce morceau pour être exécuté de la sorte. Cette aventure fit du bruit, & l'obligea de quitter l'état ecclésiastique. Le succès prodigieux de cet opéra le dédommagea bien amplement de la perte de sa place, & le fit connoître comme un des plus grands compositeurs de son temps.

Sa réputation se soutint dans plusieurs autres opéra, dans les cantates, & sur-tout dans les motets qu'il

continua à faire exécuter dans l'églife de la maifon profeffe, & dans la chapelle du roi à Verfailles. Son mérite l'y avoit fait appeller en qualité de maître de mufique. On admire dans fes compofitions une imagination brillante, vive & féconde, un chant gracieux, un art admirable à exprimer le fens des paroles, une variété piquante, & ce que les connoiffeurs appellent un beau langage. Rival heureux de Lully, il le furpaffa même quelquefois; & fes ouvrages font encore aujourd'hui les délices des amateurs.

CAMUSAT, (*Jean*) célebre imprimeur du dernier fiecle. Il avoit pour devife la Toifon d'Or avec ces mots: *Tegit, & quos tangit inaurat.* Il étoit très-habile dans fon art, & il n'imprimoit jamais que de bons livres; de forte que c'étoit un titre de mérite pour un auteur, lorfque Camufat fe chargeoit de fon manufcrit. C'eft ce qui engagea l'académie Françoife à le choifir pour fon imprimeur, quoiqu'elle n'eût pas befoin alors d'un imprimeur dont le nom marquât, pour ainfi dire, fes ouvrages au bon coin. Il eft à préfumer qu'elle eut plutôt en vue le mérite de Camufat, que la célébrité que fa preffe donnoit aux auteurs. En effet, cet imprimeur, chez qui les académiciens s'affembloient avant d'être reçus au Louvre, s'acquittoit avec beaucoup d'efprit de la commiffion que l'académie lui donnoit quelquefois de faire des remerciments & des compliments pour elle. C'eft le feul imprimeur par l'organe de qui ce corps célebre a cru pouvoir s'expliquer dignement, lorfqu'il ne le faifoit pas par lui-même. Il feroit beaucoup trop long de rapporter tous les livres que Camufat a imprimés: d'ailleurs ils font trop connus pour être ignorés des bibliophiles.

CANDITO, (*Pierre*) peintre, né à Munich, vivoit à la fin du quinzieme ou au commencement du feizieme fiecle. Ses talents engagerent Maximilien, duc de Baviere, à le prendre à fon fervice; & ce prince le chargea des ornements de fon palais, qui font prefque

tous de la main de Candito. Raphaël & Jean Sadeler ont beaucoup gravé d'après lui, entr'autres, les deſſins des hermites de Baviere. On voit encore de cet artiſte quatre docteurs de l'Egliſe, gravés par Gilles Sadeler.

I. CANINI, (*Jean-Ange*) peintre & graveur, né à Rome, mort dans la même ville vers 1665. Cet éleve du Dominiquin profita peu ſous un ſi habile maître. Il fut toujours un aſſez mauvais peintre; mais il ſe diſtingua dans le deſſin des pierres gravées, qu'il touchoit avec eſprit & légéreté. Il avoit ſur-tout l'art de conſerver la fineſſe des airs de tête. Attaché au cardinal Chigi, légat du ſaint ſiege, il le ſuivit en France, & fit part à M. de Colbert d'un plan d'ouvrage qu'il avoit commencé, & qui étoit intitulé: *Les images des Héros & des grands Hommes de l'antiquité, deſſinées ſur des médailles, des pierres antiques & autres anciens monuments.* Ce grand miniſtre, qui ne négligeoit aucune occaſion de favoriſer les arts & les ſciences, applaudit au projet de Canini; &, pour l'animer à exécuter ſon ouvrage, il l'engagea à l'offrir au roi. Cet artiſte, de retour à Rome, ne ſongeoit qu'à remplir avec ardeur ſes engagements, lorſqu'il fut ſurpris par la mort; mais ſon ouvrage fut achevé par ſon frere qui ſuit.

II. CANINI, (*Marc-Antoine*) ſculpteur. Quoiqu'habile dans l'art qu'il avoit d'abord embraſſé, il ſe fit connoître encore avantageuſement, en ſe chargeant de ce qui reſtoit à faire à l'ouvrage de ſon frere. Il le publia en italien en 1669. Les figures, au nombre de cinq cents, furent gravées par Etienne Picart le Romain, & Guillaume Valet, qui étoit alors à Rome: elles ſont accompagnées d'une explication curieuſe, & qui prouve combien les deux freres Canini étoient verſés dans l'Hiſtoire & dans la Mythologie. On a réimprimé cet ouvrage en françois & en italien, à Amſterdam, en 1731.

CANO, (*Allonzo*) peintre, ſculpteur & architecte,

né à Grenade en 1600, mort dans la même ville en 1676. Il apprit de son pere, Michel Cano, les éléments de l'architecture; de François Pachéco, ceux de la peinture; & de Herrera le Vieux, ceux de la sculpture. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit pour la cathédrale de Nébrija trois statues, l'une de la Vierge avec son fils entre les bras, & les autres deux de S. Pierre & S. Paul; elles sont toutes plus grandes que nature, & si bien exécutées, que dès ce moment la réputation de cet artiste fut établie. On dit que des sculpteurs de Flandres firent le voyage d'Espagne pour les copier, sur-tout celle de la Vierge. Le duc d'Olivarès accorda sa protection à Cano; il le fit venir à Madrid, & lui fit obtenir, en 1638, la place de directeur général des ouvrages royaux. On le choisit de préférence à tous les autres peintres, pour enseigner le dessin au prince des Asturies. Il seroit trop long de nommer tous ses ouvrages de sculpture, de peinture & d'architecture. Nous nous contenterons de citer une statue de la Conception de la sainte Vierge, qu'on voit dans le grand autel de l'église cathédrale de Grenade. Un gentilhomme de Genes, frappé de sa beauté, en offrit à différentes reprises huit mille pistoles, sans qu'on voulût jamais la lui donner. Cano joignoit à ses talents une connoissance profonde des mathématiques. Il eut plusieurs disciples dans les arts qu'il possédoit si supérieurement.

CANTA-GALLINA, (*Remi*) graveur, peintre & ingénieur, mort à Florence en 1624. Callot apprit chez lui les premiers éléments du dessin. Ce seroit assez pour rendre cet artiste recommandable que d'avoir formé un tel éleve; mais il a droit lui-même à la gloire par ses propres ouvrages. Il dessinoit à la plume de très-beaux paysages; & il a gravé, tant d'après ses propres compositions que d'après Jules Parigi, une grande quantité de vues, paysages, fêtes & décorations théatrales, &c.

CANTARINI, (*Simon*) peintre & graveur, sur-

nommé le *Pésarese*, parce qu'il étoit de Pésaro, né en 1612, mort à Véronne en 1648. Eleve du Guide, il saisit sa maniere & mérita son estime. Ce grand peintre retrouvoit en effet dans les tableaux du Pésarese ce goût de nature & ces sentiments de chair qui donnoient tant de prix à ses propres ouvrages; peut-être même le disciple auroit-il surpassé le maître, s'il n'eût été enlevé à la fleur de son âge par une mort inopinée. Le Pésarese a gravé beaucoup de sujets qu'il avoit peints lui-même.

CARAGLIO *ou* CARALIUS, (*Jean-Jacques*) graveur au burin & en pierres fines, né à Véronne, florissoit vers le milieu du seizieme siecle. Les estampes qu'il donna au public, d'après les plus grands maîtres, furent très-estimées, & elles sont encore fort recherchées. Il se dégoûta cependant de ce travail; & il crut qu'il s'attireroit plus de considération, s'il s'occupoit à graver des camées, ou à graver en creux sur des pierres fines. Il s'y exerça & y réussit; il fit des médailles avec un égal succès. Il se donna aussi pour architecte; & Sigismond I, roi de Pologne, le demanda & le combla de bienfaits.

CARAVAGE, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE DE CARAVAGE.

CARDUCHO, (*Vincent*) gentilhomme Florentin, frere & disciple de Barthelemi de Carducho, fut peintre des rois Philippe III & Philippe IV. Son esprit étoit orné des connoissances des belles-lettres, comme on peut en juger dans un traité qu'il mit au jour en 1633, en forme de dialogues entre un maître & son disciple, sur l'excellence de la peinture & du dessin. Il n'y a point eu en Espagne de peintre qui ait fait plus de tableaux que lui; & presque tous, dit-on, sont fort bons. On trouve les principaux dans le château du Pardo, où il a peint les galeries, la chapelle, & plusieurs appartements. Les ouvrages qu'il fit dans ce palais lui valurent plus de vingt mille ducats. Il retira encore beaucoup d'argent de ceux qu'il

fit pour presque toutes les églises de Madrid, & pour bien d'autres endroits de l'Espagne. De son temps on voulut renouveller l'impôt sur les beaux arts; (*voyez* l'article DOMINIQUE, *dit* le Grec.) il en prit si bien la défense avec Nardi, qu'il en obtint la franchise, surtout en faveur de la peinture. Il mourut à Madrid en 1638, âgé de soixante-dix ans. Il forma beaucoup d'éleves, dont les plus célebres sont, François Fernandez, Castello, Obregon, Roman, François Rizi, &c.

I. CARLONE, (*Jean*) peintre, né à Genes en 1590, mort à Milan en 1630. Il peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortoit de son pinceau avoit de la grandeur, de la force & de la correction. Son coloris est assez vigoureux. Le plafond de l'église de l'Annonciade à Genes, sur lequel il a représenté l'histoire de la Vierge, est admiré par les connoisseurs.

II. CARLONE, (*Jean-Baptiste*) peintre, frere du précédent. Chargé de finir un ouvrage que Jean Carlone avoit laissé imparfait dans l'eglise de S. Antoine à Milan, il montra que ses talents n'étoient pas inférieurs à ceux de son frere. Il fit beaucoup d'autres ouvrages, & sur-tout des fresques qu'on voit dans certaines églises de Genes. La famille de Carlone a produit plusieurs autres peintres & des sculpteurs.

CAROUAGIUS, (*Bernardin*) horloger, vivoit dans le seizieme siecle. La nature l'avoit dédommagé des défauts du corps par les qualités supérieures de l'esprit, & sur-tout par une adresse singuliere. Etant à Paris, il apprit l'art de l'horlogerie; &, pour complaire au sçavant jurisconsulte Alciat, il fit une horloge qui a mérité qu'on nous en laissât la description. Voici en peu de mots quel en étoit le méchanisme. Non-seulement cette horloge marquoit les heures; mais elle étoit disposée de maniere que le marteau frappant contre la cloche, faisoit sortir d'une pierre qu'il touchoit une étincelle de feu, laquelle venant à tomber sur du soufre ou d'autres matieres inflammables, mettoit le feu à une meche, qui ensuite allumoit une lampe. Il

arrivoit par-là que le possesseur de cette horloge sçavoit pendant la nuit quelle heure il étoit, & avoit en même temps de la lumiere.

CARPENTIER, (*Antoine-Matthieu*) architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772. Son goût pour les arts se manifesta dès l'enfance; ses parents seconderent ce penchant. Il s'appliqua d'abord au dessin, ensuite à la sculpture, avec l'ardeur & les succès qu'inspirent & qu'assurent le génie, quand on suit les impressions qu'il a données. Rouen devint bientôt un théâtre trop étroit pour les talents du jeune Carpentier; il arriva à Paris en 1728, & se livra à l'étude de l'architecture. Parmi les édifices qu'il a élevés, on doit sur-tout remarquer les châteaux de Courteille & de la Ferté dans le Perche, celui de Balinvilliers sur la route d'Orléans, les bâtiments de l'arsenal, les intérieurs de l'hôtel de Beuvron, &c. Le palais Bourbon ne peut donner qu'une idée imparfaite du génie & du goût de Carpentier, parce qu'il a été obligé de se plier au genre du bâtiment anciennement fait, & de s'asservir aux nouveaux plans de l'architecte qui l'avoit précédé. Malgré ces assujettissements, il a sçu lier les anciens hôtels de Bourbon & de Laffay, entrer dans les idées de son prédécesseur, les embellir, & faire de ces parties diverses un tout agréable & magnifique. On y admire sur-tout les distributions & la décoration intérieure.

On trouvera, sinon des développements en grand, au moins des traces du goût & du génie de Carpentier, dans plusieurs autres édifices qu'il seroit trop long de nommer ici; mais ce qui le rendoit plus recommandable encore, c'étoit une probité, une droiture à toute épreuve, un cœur sensible, une ame forte, un grand désintéressement. *Je n'ai jamais pris mon crayon*, disoit-il, *dans la pensée qu'il m'en reviendroit ae l'argent.* Il faisoit cependant cas de la fortune; mais c'étoit quand elle servoit à la générosité de son cœur. Ce qu'il a donné est immense, relativement à ses fa-

cultés. Fidele & constant à l'amitié, il jouissoit de toutes ses douceurs. Il a emporté en mourant les regrets de ses amis, des arts & de toutes les personnes qui l'ont connu. Il étoit de l'académie royale d'architecture, architecte de l'arsenal, des domaines & des fermes générales du roi.

CARPI, (*Hugues*) peintre & graveur Italien, vivoit en 1500. Il fut un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches. La premiere servoit de profil ou de trait; la seconde de détrempe & d'ombre; la troisieme d'ombre. Le Parmesan, Antoine de Trento & Balthazar Perruzzi, charmés de cette invention, l'adopterent & firent beaucoup d'ouvrages dans ce genre. On a de Hugues Carpi plusieurs estampes, pour lesquelles il se servoit ordinairement de papier gris, afin que les *rehauts*, c'est-à-dire les extrémités des clairs, fussent d'une teinte plus légere. Un auteur dit que cet artiste peignit aussi à l'huile sans pinceau.

CARPIONI, (*Jules*) peintre & graveur, né à Venise en 1611, mort à Véronne en 1674. Les soins de son maître Alexandre Varotari, dit le Padouan, le rendirent bientôt un peintre d'une grande réputation. On admiroit son invention, son dessin & la *vaguesse* de son coloris. Il avoit sur-tout un talent des plus distingués pour des sujets de caprice qu'il exécutoit en petit, tels que des songes, des sacrifices, des Bacchanales, des triomphes, des danses d'enfants, dans lesquels il mit plus de beautés que n'avoit fait jamais aucun peintre. Dégoûté de sa patrie, il se rendit à Vicence, & parcourut plusieurs autres villes de l'Italie; par-tout les curieux s'empresserent de voir ses ouvrages qu'ils trouvoient dignes de leurs éloges. Enfin il termina ses courses à Véronne, & remplit de ses caprices les galeries des amateurs. Il a gravé à l'eau-forte quelques pieces de sa composition.

I. CARRACHE, (*Louis*) peintre & graveur, né à Bologne en 1555, mort dans la même ville en 1619.

Il ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la ſuite. Son génie ne ſe développa que lentement ; & cet homme qui ſurpaſſa tous les peintres de ſon temps, auroit abandonné la peinture s'il eût ſuivi les conſeils de ſon maître Proſpero Fontana, qui, ne le croyant pas propre à cet art, le rebuta de maniere que Louis quitta ſon école. Livré cependant à lui-même, il s'opiniâtra dans le travail, & il prit dès-lors la réſolution de n'avoir d'autres maîtres que les ouvrages des grands peintres. Il parcourut donc les villes d'Italie qui poſſedent leurs chefs-d'œuvre. A Veniſe il étudia ſoigneuſement le Titien, Paul Véroneſe & le Tintoret, qui l'anima par ſes éloges ; à Florence, André del Sarté & le Paſſignant ; à Mantoue, Jules Romain ; à Parme, le Parmeſan & le Correge, qu'il goûta le plus, puiſqu'il ſuivit toujours depuis ſa maniere.

De retour à Bologne, il s'annonça par des ouvrages admirables. Il avoit un eſprit fécond dans ſes compoſitions, un goût de deſſin grand & noble, une touche délicate, une ſimplicité gracieuſe. Il joignit les beautés de l'antique à la fraîcheur du moderne, & oppoſa les graces de la nature aux afféteries du goût qui dominoit de ſon temps dans l'Italie. L'hiſtoire de S. Benoît & celle de ſainte Cécile, que Louis Carrache peignit dans le cloître de S. Michel *in Boſco* à Bologne, ſont la preuve de ce que nous venons d'avancer ; & nous ne craignons pas d'ajouter qu'elles forment une des plus belles ſuites qui ſoient ſorties de la main des hommes. Cet artiſte a gravé quelques ſujets de dévotion à l'eau-forte ; on a auſſi gravé d'après lui. On voit dans le Cabinet du Roi & au Palais-Royal pluſieurs de ſes tableaux. Ce fut par ſes conſeils qu'on établit à Bologne une académie de peinture, dont il devint le chef. Nous en parlerons à la fin de l'article d'*Annibal* CARRACHE.

II. CARRACHE, (*Auguſtin*) peintre & célebre graveur, né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1602. Il étoit frere aîné d'Annibal & couſin de Louis.

Son pere, tailleur d'habits, tâcha de le faire élever avec soin. Lui connoissant des dispositions pour les sciences, il le fit d'abord étudier; mais le génie du jeune homme paroissant se tourner avec plus de force du côté des arts, il le mit chez un orfevre, qu'Augustin quitta bientôt pour retourner chez son pere. Là il suivit le goût qui le portoit indistinctement à plusieurs objets. La poésie, la musique, la danse, les mathématiques, la peinture, la gravure, entrerent dans son plan d'occupations, & il s'y rendit habile; mais bientôt après il s'attacha principalement à la gravure & à la peinture. Il apprit la premiere de Corneille Cort, & la seconde de Prospero Fontana, de Bartholoméo Passeroti, & de Louis Carrache, qui lui dévoila sur-tout les mysteres de cet art si difficile. On fut étonné, quand on vit ses premiers ouvrages en ce genre. L'étude qu'il avoit faite des belles-lettres, servoit à lui fournir de grandes & belles idées. Son dessin est d'une correction achevée, sa composition sçavante, sa touche libre & spirituelle: ses figures ont un beau caractere; mais ses têtes sont moins fieres que celles d'Annibal.

On doit regretter qu'il ne se soit pas adonné tout entier à la peinture, pour laquelle il avoit des talents tout particuliers. Il est vrai qu'il n'a pas laissé de se faire un nom peut-être aussi grand dans l'art de la gravure, qu'il avoit choisi de préférence. Son habileté dans le dessin lui faisoit souvent retoucher ce qu'il y avoit de défectueux dans les tableaux qu'il entreprenoit de graver. Plusieurs peintres, tels que le Tintoret & Paul Véronese, lui en sçurent bon gré; d'autres lui en firent un crime. Augustin étant allé joindre à Rome Annibal son frere, qui peignoit la galerie du palais Farnese, lui fut d'abord d'un merveilleux secours pour l'ordonnance & pour l'exécution. Mais, comme ces deux freres, qui ne pouvoient vivre séparés l'un de l'autre, devenoient ennemis lorsqu'ils étoient ensemble, ils se brouillerent bientôt. Annibal ne voulut jamais souffrir qu'Augustin

continuât de travailler, quelques offres & quelques soumissions que celui-ci fit pour l'adoucir.

Cette mésintelligence fut cause que le cardinal Farnese envoya Augustin à Parme, dans le dessein de le faire travailler pour le duc Ranuccio son frere. Il y peignit dans la voûte d'une chambre plusieurs sujets qui avoient rapport à l'amour de la vertu, à l'amour déshonnête, & à l'amour d'intérêt. Il traita ces sujets poétiquement & sous différentes fables; mais on lui suscita tant de chagrin pendant qu'il travailloit à cet ouvrage, qu'il le laissa imparfait, & qu'il se retira dans un couvent de Capucins, pour se préparer à la mort qu'il sentoit prochaine. C'est là qu'il fit le tableau de S. Pierre qui pleure son péché après avoir renié son Maître, & qu'il entreprit de peindre le jugement universel, dont il fit seulement l'ébauche, parce que son mal ayant augmenté, il mourut âgé de quarante-trois ans. Cependant le duc de Parme ne voulut pas permettre qu'aucun peintre achevât ce qu'Augustin avoit commencé dans son palais; & il ordonna qu'on remplit la place d'un tableau qui étoit demeuré vuide, par l'éloge de cet illustre artiste. Achillini, homme très-sçavant, le composa en ces termes:

Augustinus Carraccius,
Dùm extremos immortalis sui penniculi tractus
In hoc semipicto fornice moliretur,
Ab officiis pingendi & vivendi
Sub umbrâ liliorum gloriosè vacavit.
Tu, spectator,
Inter has dulces picturæ acerbitates
Pasce oculos,
Et fatebere decuisse potiùs intactas spectari,
Quàm alieni manu tractatas maturari.

Outre les ouvrages d'Augustin Carrache, qui se trouvent à Rome & à Parme, on en voit à Bologne. Les Chartreux de cette ville possedent, entr'autres, un de ses tableaux, qui représente S. Jérôme recevant la

communion. C'eſt un des plus beaux & des plus conſidérables qu'il ait faits. Quelques-uns ont dit qu'il n'y travailla pas ſeul, & que Louis & Annibal y mirent la main. Il y a auſſi au Palais-Royal un excellent tableau de ce maître. On ne connoît qu'une piece gravée d'après lui par Farjat. Auguſtin laiſſa un fils naturel, nommé Antoine Carrache, qu'il recommanda inſtamment à ſon frere Annibal. Celui-ci en prit un ſoin extrême, le fit inſtruire dans les ſciences, & ſe chargea d'être ſon maître dans la peinture. Antoine y fit des progrès qui lui mériterent l'affection du cardinal Tonti. Par ſes ordres il peignit à freſque trois chapelles à S. Barthelemi dans l'iſle; c'eſt une égliſe de Rome. La derniere des chapelles à laquelle il travailla, eſt dédiée à S. Charles. Parmi les tableaux qui repréſentent l'hiſtoire de ce ſaint, celui de l'autel eſt excellent, & le payſage d'un goût très-exquis. Si ce peintre eût vécu long-temps, il ſeroit arrivé ſans doute à la perfection; & bien des gens croyoient qu'il égaloit déja ſon oncle, s'il ne le ſurpaſſoit même : mais il mourut âgé ſeulement de trente-cinq ans, en 1618. On voit de lui dans le Cabinet du Roi un tableau où eſt repréſenté le déluge.

III. CARRACHE, (*Annibal*) peintre & graveur, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609. Deſtiné d'abord par ſon pere à la profeſſion de tailleur d'habits, il fut mis bientôt après chez un orfevre. Louis Carrache, ſon couſin, qui s'étoit chargé de lui montrer à deſſiner, pour le rendre meilleur ouvrier en orfévrerie, lui reconnut des talents particuliers pour la peinture; & il conſacra volontiers ſes ſoins à les cultiver. Les progrès rapides de l'éleve ſurpaſſerent les eſpérances du maître. Celui-ci lui conſeilla, pour ſe former davantage, d'aller voir les villes de la Lombardie, célebres par les ouvrages des grands peintres. Arrivé à Parme, Annibal étudia ſur-tout la maniere du Correge, & fit dans ce goût le tableau du grand autel des Capucins de la même ville. Cet eſſai d'un jeune homme

homme montra ce qu'on devoit attendre de lui dans la suite. Pendant son séjour à Venise il contracta une étroite amitié avec Paul Véronese, le Tintoret & Jacques Bassan; il n'eut rien de plus à cœur que d'étudier les ouvrages de ces grands hommes, & de recueillir leurs maximes. Son retour à Bologne fut marqué par des productions admirables. Les premieres qui sortirent de ses mains firent une telle impression sur Louis Carrache, qu'il quitta dès ce moment la maniere de Camille Procaccino, son premier maître, qu'il avoit conservée jusqu'alors; &, au lieu que peu auparavant il enseignoit Annibal, il devint son disciple, & s'efforça de l'imiter. Parmi les tableaux que notre artiste fit à Bologne, il ne faut pas manquer de citer celui de la résurrection de Jesus-Christ, qu'on regarde comme un des plus beaux, ni celui qu'il peignit dans la ville de Reggio, où S. Roch est représenté donnant l'aumône. Ce morceau magnifique a été gravé par le Guide, à l'eau-forte.

Cependant le desir de voir Rome occupoit Annibal depuis long-temps. Il vouloit considérer avec attention les ouvrages de Raphaël, & ces restes antiques qui, tout mutilés qu'ils sont, attirent encore l'admiration des connoisseurs. Ses vœux furent remplis; le duc de Parme, dont il avoit gagné les bonnes graces, lui donna des lettres de recommandation pour le cardinal Farnese son frere, qui le reçut favorablement, & qui le fit traiter chez lui comme un de ses gentilshommes. Il seroit difficile de dire avec quel enthousiasme Annibal parcourut les différents monuments de Rome, quelles études profondes il en fit, & quel profit il en retira: un seul trait suffira pour en donner une légere idée. Augustin Carrache étoit arrivé depuis peu dans cette ville. La vue des ouvrages antiques l'avoit frappé, & il ne pouvoit sur-tout se lasser de faire l'éloge du Laocoon. Un jour qu'il exaltoit encore plus ce morceau en présence de beaucoup de personnes, il s'apperçut que son frere ne disoit rien, & qu'il sembloit donner peu d'attention à ses discours;

il s'en plaignit, comme s'il n'eût pas fait assez de cas d'un ouvrage si admirable. Pendant ce temps, Annibal s'approcha d'une muraille, contre laquelle il dessina le Laocoon & ses enfants aussi exactement que s'il les eût eus devant lui pour les imiter. Tous les assistants furent dans le plus grand étonnement; & Augustin lui-même fut obligé d'avouer que son frere avoit sçu bien mieux que lui représenter les beautés dont il parloit. Annibal sortit aussi-tôt en souriant, & dit seulement que les poëtes peignoient avec les paroles, & que les peintres parloient avec le pinceau; ce qui regardoit Augustin, qui se piquoit de passer pour bon poëte.

Le résultat des nouvelles études qu'Annibal venoit de faire, fut de le convaincre que la véritable base & le principal fondement de la peinture est le dessin, & qu'il devoit quitter sa premiere maniere, c'est-à-dire la partie du coloris dans laquelle il avoit si fort excellé jusques-là, pour suivre la belle nature sur le goût de l'antique. Ce fut avec ces principes qu'il entreprit & qu'il exécuta la fameuse galerie du palais Farnese, chef-d'œuvre admirable qui fera passer son nom à la postérité la plus reculée. Peut-être desireroit-on qu'il n'eût pas sacrifié si rigoureusement le coloris, dans lequel il a diminué à mesure qu'il a voulu s'élever dans le goût du dessin : aussi les connoisseurs remarquent-ils que ses derniers ouvrages sont d'un dessin plus prononcé, mais d'un pinceau moins tendre, moins fondu & moins agréable. Quoi qu'il en soit, cette galerie qui lui coûta huit années du travail le plus assidu, dans laquelle il fut aidé, il est vrai, par Augustin son frere, dont il eut lieu de regretter l'éloignement qu'il avoit causé; par Louis son cousin; par Arucchi, homme de lettres, qui suppléoit aux médiocres connoissances qu'il avoit de la poétique de son art; & par des éleves déja célebres, mais en subordonnant toujours les lumieres de toutes ces personnes à celles de son génie : cette galerie, dis-je, pour laquelle il n'avoit que dix écus par mois, fut encore plus mal récompensée quand elle fut achevée.

Un Espagnol, nommé dom Juan de Castro, qui gouvernoit l'esprit du cardinal Farnese, lui persuada que, selon la supputation qu'il avoit faite, Annibal seroit bien payé de la somme de cinq cents écus d'or. Lorsqu'on les lui porta, il ne put proférer aucune parole : cette espece de mépris le pénétra de douleur. Ce n'est pas qu'il eût l'ame intéressée ; la modicité de sa fortune prouvoit assez qu'il n'avoit guere été occupé de ses intérêts particuliers : mais il étoit sans doute bien dur pour lui de se voir trompé dans le juste espoir qu'il avoit conçu de recevoir une récompense qui fût un témoignage glorieux de l'estime qu'on devoit avoir pour son ouvrage. La mélancolie, à laquelle il étoit naturellement enclin, lui fit encore plus sentir l'injustice de ce procédé. Il tomba bientôt dans un état de langueur, qui le rendit incapable de s'occuper. Si-tôt qu'il vouloit se mettre à peindre, il étoit contraint de quitter la palette & les pinceaux, que le souvenir de son chagrin lui arrachoit des mains. Les médecins lui conseillerent d'aller à Naples pour rétablir sa santé. Il n'y fut pas long-temps. Dans l'impatience qu'il avoit de retourner à Rome, il se mit en route pendant les grandes chaleurs de l'été, dangereuses pour les voyageurs. Tous ces accidents réunis aux suites de quelques débauches avec les femmes, lui causerent la mort à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut universellement regretté. Non-seulement ses éleves & ses amis assisterent à ses funérailles, qu'on fit avec pompe dans l'église de la Rotonde ; le peuple même y accourut en foule; & il n'y eut personne qui ne versât des larmes sur la mort d'un artiste dont les talents lui ont fait un honneur immortel.

Annibal étoit adonné uniquement à la peinture ; il avoit coutume de l'appeller sa maîtresse ; & il regardoit comme les heures les plus douces de sa vie, celles qu'il passoit avec elle. Simple, modeste, il ne se plaisoit qu'à la compagnie des gens sçavants & sans ambition, ou de ses éleves dont il prenoit un soin tout particulier, jusqu'à quitter son ouvrage pour les voir tra-

vailler & pour les corriger. La conduite de son frere qui aimoit le faste, & qui recherchoit avec empressement les faveurs des grands, lui causoit un véritable déplaisir. Il l'apperçut un jour qu'il se promenoit avec des personnes de qualité. Feignant d'avoir quelque chose à lui communiquer, il le prit à l'écart, & lui dit: *Augustin, souvenez-vous que vous êtes fils d'un tailleur.* S'étant ensuite retiré dans sa chambre, il dessina, sur une feuille de papier, son père avec des lunettes sur son nez, qui enfiloit une aiguille, & au-dessus son propre nom d'Antoine. A côté du même portrait il représenta sa mere qui tenoit des ciseaux à la main. Il fit parvenir ce dessin à son frere, qui ne put point lui pardonner d'avoir humilié son orgueil.

Annibal agit à peu près de la même sorte à l'égard de Josépin. C'étoit un de ces hommes qui, parvenus par leurs talents à s'enrichir, prennent des airs de hauteur, ne veulent vivre qu'avec les grands, & méprisent les autres artistes dont la modération est convenable à leur profession. Il apprit un jour qu'Annibal avoit mal parlé d'un de ses ouvrages: l'ayant rencontré, il voulut mettre l'épée à la main pour se battre contre lui; mais Annibal, sans se déconcerter, prit un pinceau, & le lui montrant: *C'est avec ces armes*, lui dit-il, *que je vous défie & que je veux avoir à faire à vous.* Il étoit bien assuré de remporter l'avantage sur son ennemi. Pour se former une idée des talents de ce grand peintre, il nous suffira de rapporter le sentiment de M. de Piles, excellent juge en cette matiere.

« Louis Carrache, dit-il, avoit moins de feu, plus » de grandeur, plus de grace & plus d'onction; Au- » gustin, plus de gentillesse; & Annibal, plus de fierté » & de singularité dans les pensées, plus de profon- » deur dans le dessin, plus de vivacité dans les ex- » pressions, & plus de fermeté dans l'exécution. Quoi- » que le caractere d'Annibal, ajoute-t-il, ait été plutôt » pour des sujets profanes que pour ceux de dévo- » tion, il a traité néanmoins quelques-uns de ces der- » niers fort pathétiquement, & sur-tout l'histoire de

» S. François....... Annibal a eu un excellent goût » pour le paysage : ses arbres sont d'une forme ex» quise & d'une touche très-légere. Les dessins qu'il a » faits à la plume ont un caractere & un esprit mer» veilleux. Ses touches sont choisies, & elles consis» tent en peu de traits, mais elles expriment beau» coup ; & ce que je dis de ses paysages, convient en» core à tous ses autres dessins. Dans tous les objets » visibles de la nature, il y a un caractere qui les spé» cifie, & qui les fait paroître plus sensiblement ce » qu'ils sont : Annibal a sçu prendre ce caractere, & » s'en est servi dans ses dessins avec beaucoup d'esprit » & de justesse. Malgré l'estime qu'il avoit pour les » ouvrages du Titien & du Correge, son coloris » n'est guere sorti de la voie commune : il n'a pas pé» nétré dans l'artifice du clair-obscur, & ses couleurs » locales ne sont pas bien précieuses. Ainsi ce qui se » trouve dans ses tableaux touchant le coloris, n'est » pas tant l'effet des principes de l'art, que des bons » moments de son génie, ou des réminiscences du » Titien & du Correge. Cependant nous ne voyons » point de peintre qui ait été plus universel, plus fa» cile, plus assuré dans tout ce qu'il faisoit, ni qui ait » eu une approbation plus générale qu'Annibal. »

Cet artiste avoit le talent singulier de saisir au premier coup-d'œil la figure d'une personne, & d'en donner avec quelques coups de crayon la ressemblance si parfaite, qu'on ne pouvoit la méconnoître. Ayant été volé un jour dans un grand chemin avec son pere, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il traça tout de suite. Il ne réussissoit pas moins à dessiner les caricatures, c'est-à-dire les portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance des personnes dont on veut ou s'amuser ou se venger. Annibal employoit assez souvent cette maniere pour remplir ces deux objets : il s'en servoit aussi quelquefois pour donner des avis. Voulant corriger un de ses éleves plus occupé de sa parure que de son art, il lui fit présent

de son portrait, mais chargé d'un si grand ridicule, que le jeune homme perdit depuis le goût des ajustements. Il existe un livre rempli de ces sortes de dessins faits par Annibal. La plûpart sont très-plaisants à voir & très-ingénieux: quelques-uns surprennent par l'art avec lequel il a sçu donner aux animaux, & même à des vases, la figure humaine. Les grands morceaux de peinture de cet artiste sont à Rome, à Parme, à Bologne. Le roi possede plusieurs de ses beaux tableaux. Il y en a aussi une belle collection au Palais-Royal. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a gravé lui-même à l'eau-forte, avec esprit & avec goût.

Il ne reste plus à parler que de cette fameuse académie connue sous le nom des *Carraches*. Il semble que le ciel fit naître ces trois peintres dans le même temps, & leur inspira les mêmes sentiments, pour soutenir la peinture qui déja commençoit à décheoir considérablement dans toutes les écoles. On n'y faisoit plus, dit Félibien, une étude exacte de tout ce qui est nécessaire à la perfection d'un ouvrage: chacun suivoit son caprice; & dans Rome il s'étoit élevé comme deux différents partis qui partageoient toute la jeunesse. Les uns s'attachoient particuliérement à imiter la nature telle qu'ils la trouvoient; & les autres, sans examiner le naturel, se laissant conduire par la force de leur imagination, & sans autre modele que leurs seules idées, travailloient d'après les images qu'ils se formoient dans l'esprit. Le Caravage fut le chef du premier parti, qui eut ses sectateurs. Josépin étoit à la tête du second; & par la hardiesse de ses entreprises, & l'éclat qui paroissoit dans ses compositions, il trouvoit un grand nombre de gens qui le suivoient. Ces deux différents partis, qui s'éloignoient l'un & l'autre de l'exacte & rigoureuse discipline des premiers maîtres, jettoient tous les peintres dans des excès également vicieux. Ce fut dans ce temps que les Carraches se réunirent pour établir à Bologne leur académie, après le retour d'Augustin & d'Annibal de leur voyage en Lombardie. Tous les jeunes gens qui donnoient de grandes espérances vin-

rent y prendre assidument des leçons ; & de-là vient qu'elle fut d'abord appellée l'*Academia de gli Desiderosi*, à cause du grand desir que ceux qui la fréquentoient avoient d'apprendre tout ce qui concerne la peinture.

Les Carraches se firent un plaisir d'enseigner libéralement les choses qui étoient proportionnées à la capacité de leurs disciples. Ils y établirent des modeles bien choisis d'hommes & de femmes. Louis eut le soin d'y faire apporter des statues & des bas-reliefs antiques. Il y avoit des dessins des meilleurs maîtres, & des livres curieux sur toutes sortes de matieres. Un certain Antoine de la Tour, grand anatomiste, y enseignoit ce qui regarde la liaison & le mouvement des muscles par rapport à la peinture. On y faisoit souvent des conférences ; & non-seulement les peintres, mais les sçavants, y proposoient des difficultés : les doutes qui en résultoient étoient toujours éclaircis par les décisions de Louis, à qui on avoit recours comme à l'oracle. Tout le monde y étoit bien reçu ; & les jeunes gens y étant excités par l'émulation, passoient les jours & les nuits à étudier : car, quoique les heures y fussent réglées pour les différentes matieres qu'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout temps des antiques & des dessins que l'on y voyoit. Le comte Malvesi a dit que ce qui a soutenu cette académie, ce sont les principes de Louis, les soins d'Augustin, & le zele d'Annibal. Les éleves les plus célbres qui en sortirent, furent le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, l'Albane, le Guerchin, &c. &c. C'est faire l'éloge le plus complet des maîtres, que de nommer de tels disciples.

CARREY, (*Jacques*) peintre, né à Troyes en 1646, mort dans la même ville en 1726. Il fit sous le célebre le Brun des progrès considérables dans la peinture ; de sorte que son maître le jugea propre à remplir les vues de M. Ollier de Nointel, nommé à l'ambassade de Constantinople, qui lui avoit demandé un habile dessinateur pour l'accompagner. La premiere occasion qui se présenta à lui d'exercer son pinceau en arrivant à

Constantinople, fut l'audience de M. de Nointel chez l grand-visir. On voit aujourd'hui ce tableau dans le sallon de Bercy proche Paris. On y en voit encore deux autres qu'il peignit à Jérusalem : l'un représente l'entrée de l'ambassadeur François dans cette ville ; & l'autre la cérémonie du Feu sacré, que les schismatiques Grecs font d'une maniere fort tumultueuse dans l'église du saint Sépulcre de la même ville. Habile observateur, Carrey puisa dans les débris de l'ancienne Grece la connoissance de toutes les beautés & de toutes les finesses de son art. Il leva les dessins des statues, des bas-reliefs, & des autres monuments que le temps avoit épargnés, dans tous les voyages qu'il fit à la suite de M. de Nointel à Athenes, dans les isles de l'Archipel & dans la Palestine. Ces dessins, qu'il avoit laissés à Constantinople, ont été malheureusement perdus. A son retour en France, le Brun lui fit avoir une pension, avec un appartement à Versailles & un aux Gobelins. Il employa ses talents pour des ouvrages qui assurerent de plus en plus sa réputation. Sans compter plusieurs dessins que Carrey fit pour des ornements de sculpture & pour des pieces d'orfévrerie qui furent exécutées, il travailla à la galerie de Versailles, dessina les morceaux les plus curieux du cabinet du roi, & fit d'autres ouvrages pour sa majesté jusqu'à la mort de le Brun, arrivée en 1690. Il retourna pour lors dans sa patrie, où il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est la Vie de S. Pantaléon, en six grands tableaux, pour la paroisse qui est sous l'invocation de ce Saint.

CARRIERA, (*Rosa-Alba*) née à Venise en 1672, morte dans la même ville en 1757, âgée de quatre-vingt-cinq ans. La nature l'avoit destinée pour la peinture. Dès son enfance elle donna des preuves du talent le plus rare pour cet art si difficile. Secondée par des circonstances heureuses, & sur-tout par les leçons du cavalier Diamantino, qui se distinguoit à Venise par la fraîcheur de son pinceau, elle fut en état, en peu de

temps, de copier à l'huile de grands morceaux, & de s'en bien acquitter: mais une de ses amies lui conseilla de s'attacher à la miniature, comme plus convenable aux personnes de son sexe. Elle suivit ce conseil, & se mit à peindre de cette maniere des portraits & des demi-figures d'invention au pastel, dont l'excellence fut reconnue par toute l'Italie. Toutes les académies de peinture s'empresserent de la recevoir dans leur sein, entr'autres celles de Rome, de Florence, & l'académie Clémentine de Bologne. Elle envoya à toutes ces compagnies des morceaux admirables de sa main, tant en miniature qu'en pastel. Dans un voyage qu'elle fit avec son beau-frere Pellegrini, en 1720, à Paris, où elle fut logée & défrayée un an entier chez le célebre amateur M. Crozat, elle fut reçue à l'académie royale de peinture. Son morceau de réception étoit une Muse en pastel, de moyenne grandeur & d'une beauté parfaite.

Ses portraits, outre le mérite de la ressemblance, ont une finesse de touche, une légéreté surprenantes, une grace particuliere, & des passages de couleur & de sang si admirables, qu'ils expriment le sentiment. Comblée de biens & d'honneurs à Paris & à Vienne en Autriche, elle revint à Venise, où elle a toujours vécu avec distinction. Le grand-duc de Toscane lui fit l'honneur de mettre son portrait dans sa galerie: elle y est peinte en pastel, avec une de ses sœurs qui s'exerçoit dans le même genre. Rosa-Alba étoit dédommagée de la beauté qui lui manquoit, par les qualités de son ame & par des talents supérieurs. Elle touchoit bien du clavessin; & avec ses deux sœurs, dont l'une chantoit & l'autre jouoit du violon, elles formoient de ces concerts que les Italiens nomment *conversations.* A la fin de ses jours elle devint aveugle, & elle soutint cette disgrace avec une force d'esprit qui étonna tout le monde. Elle laissa en mourant des biens assez considérables. On a peu gravé d'après elle.

CARS, (*Laurent*) graveur célebre, fils de Jean-François Cars, aussi graveur, naquit à Lyon en 1701,

Il vint à Paris fort jeune; & après avoir fait ses humanités, son pere, qui le destinoit à la peinture, le mit chez Christophe, peintre du roi. Le jeune Cars fit des progrès rapides dans le dessin. Ses premiers tableaux firent espérer les plus grands succès dans cette carriere; mais le goût dominant qu'il eut pour la gravure, dont il avoit, pour ainsi dire, reçu les premiers éléments avec le lait, dirigea son génie vers l'étude de cet art. Ce fut sous la conduite & sous les yeux même de François le Moine qu'il exécuta ses premieres gravures, d'après les tableaux de ce peintre. Ses débuts furent des chefs-d'œuvre qui étonnerent, par l'intelligence & la noble hardiesse avec lesquelles ils sont traités. Il consacra ses veilles à graver une grande partie des ouvrages de le Moine. C'est un avantage que peu de peintres ont eu, de voir leurs productions traduites avec autant de vérité, de chaleur & d'expression. Cars fut reçu à l'académie royale à l'âge de trente-deux ans, en 1733. Il parvint au grade de conseiller en 1757, & mourut en 1771, regretté de ses amis & des plus célebres artistes, dont il faisoit les délices par l'esprit & l'agrément de sa conversation.

Ses ouvrages portent tous l'empreinte du génie; son style est mâle, fier & hardi; sa touche large, moëlleuse & expressive; son dessin correct & sçavant. C'est à cette partie essentielle de l'art qu'il dut la réputation brillante dont il jouit: l'anecdote que nous allons rapporter peut en donner la preuve. Etant jeune, il dessina d'après nature à l'académie de S. Luc, se mit sur le rang chaque fois qu'il y eut concours pour les médailles, & remporta la premiere: mais plusieurs années s'étant écoulées sans qu'on en distribuât aucune, & cette académie ayant un trop grand nombre de couronnes à décerner, décida que tous ceux qui avoient gagné le premier prix concourroient ensemble, & qu'un seul vainqueur le remporteroit. Cars rentra dans la lice, & triompha de ses rivaux.

Parmi le grand nombre d'estampes qu'a produit cet illustre artiste, on distingue principalement l'Annoncia-

tion, Hercule filant auprès d'Omphale, Persée qui délivre Andromede, l'Allégorie sur la fécondité de la reine, la These de l'abbé de Ventadour, l'Enlevement d'Europe, Céphale & l'Aurore, le Temps qui enleve la Vérité, la Baigneuse, le Sacrifice d'Iphigénie, Cacus, &c. Tous ces morceaux sont gravés d'après le Moine, & sont autant d'excellents modeles dans le genre de l'histoire: enfin c'est un des artistes qui a le plus approché de l'immortel Girard Audran.

CASTAGNO, (*André del*) peintre, vivoit vers la fin du quinzieme siecle. Il travailla beaucoup à Florence, sa patrie; & il fut le premier des peintres de la Toscane qui connut la maniere de peindre à l'huile. Un certain Dominique, Vénitien, qui avoit appris ce secret d'Antoine de Messine, s'étant établi à Florence, Castagno ne négligea rien pour obtenir de lui qu'il l'instruisît du même secret. Ses vœux furent remplis: mais, jaloux de l'estime que les Florentins témoignoient à Dominique, il conçut le projet de l'assassiner; & il n'eut pas horreur de commettre ce crime, un soir que son bienfaiteur se promenoit tranquillement dans les rues, en jouant de la guittarre. Comme il avoit pris de justes mesures pour ne pas être découvert, Dominique ne le reconnut point; & il se fit transporter chez ce faux ami, qui recueillit même ses derniers soupirs en affectant la plus vive douleur.

Débarrassé de son rival, Castagno jouit seul de la gloire qu'il méritoit d'ailleurs à juste titre. Il fut chargé de représenter, dans le palais de Podesta, la conjuration formée en 1478 contre Laurent & Julien de Médicis. Il rendit au naturel tous les conjurés, au nombre de plus de trois cents, qui étoient devenus les victimes de leur entreprise, & qui avoient été étranglés sur la place, ou pendus aux fenêtres du palais. Quoique la vue de ce tableau fût très-désagréable, puisqu'on n'y appercevoit que des gens massacrés ou pendus, cependant, comme il l'avoit travaillé avec plaisir, étant créature des Médicis, les connoisseurs y trouverent les

traces d'un grand talent. Mais cet ouvrage qui lui coûta des soins infinis, ne servit qu'à lui faire donner un sobriquet assez odieux par le peuple, qui ne l'appella plus *Andrea del Castagno*, mais *Andrea de gl'impiccati*, c'est-à-dire *André des pendus*. Etant à l'article de la mort, les remords dont il étoit accablé le forcerent de déclarer qu'il avoit assassiné son ami. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique.

CASTAING, ingénieur, mourut à Paris au commencement de ce siecle. C'est à lui qu'on est redevable de la machine à monnoyer, qui fut mise en œuvre, vers 1680, dans toutes les monnoies du royaume. Louis XIV, qui ne laissoit échapper aucune occasion de récompenser le mérite, combla de bienfaits l'inventeur d'une machine si utile.

CASTEL, (*Louis-Bertrand*) Jésuite mathématicien, né à Montpellier en 1688, mort à Paris, au college de Louis le Grand, en 1757. Nous ne le considérerons que comme machiniste, & particuliérement comme auteur du clavessin oculaire. Ce que nous en allons dire est tiré de son éloge inséré dans les Mémoires de Trevoux, Avril 1757. Le pere Castel annonça le projet du clavessin oculaire dès l'année 1725, dans le Mercure de Novembre; & il en développa toute la théorie à M. le président de Montesquieu, dans les six derniers volumes des Mémoires de Trevoux 1735. Son premier dessein ne fut pas de réaliser ce systême; il ne voulut que le proposer, & faire naître à quelque amateur le desir de l'exécuter. C'est le point précis auquel il devoit s'en tenir: démontrer l'analogie des sons & des couleurs, c'étoit l'affaire d'un géometre; dresser la machine du clavessin chromatique, ce devoit être l'entreprise de quelque vieux millionnaire. Le pere Castel se chargea de tout; & la meilleure partie de ses jours s'est écoulée dans l'exercice presque méchanique de cette construction qui n'a point réussi. Ce n'est pas qu'en prenant la théorie des couleurs dans tous les sens, il ne soit parvenu à des découvertes importantes,

dont les arts pourroient profiter : mais ce claveſſin pour les yeux, fabriqué à pluſieurs repriſes, & même à grands frais, n'a ni rempli le deſir de l'auteur, ni ſatisfait l'attente du public. La choſe au fond eſt-elle poſſible? & de ce qu'on démontre qu'il y a entre les couleurs des proportions analogues à celles des ſons, s'enſuit-il que le claveſſin oculaire puiſſe affecter l'organe de la vue, comme le claveſſin acouſtique affecte l'ouïe, enſorte que l'ame éprouve des deux côtés une ſenſation à peu près égale ?

Cependant le ſyſtême du claveſſin oculaire ſuppoſe tant d'eſprit & de connoiſſances dans l'inventeur, qu'on doit encore admirer cette hypotheſe, & profiter du plan qu'en a tracé le pere Caſtel. Dans les ébauches d'exécution qu'on a pu voir de ce claveſſin, les couleurs variées juſqu'à l'infini, combinées ſçavamment, jointes à l'éclat des miroirs & à l'effet des bougies, faiſoient un ſpectacle au moins extraordinaire, & qui mériteroit d'être exécuté en grand. Qui ſçait ſi quelque jour cette magie faite pour les yeux, ne pourroit pas égaler en ſon genre la magnificence des plus beaux concerts de muſique ? Si ce phénomene arrive jamais, on en aura toujours le prinicpe, la clé & la raiſon dans les ſçavantes expoſitions du pere Caſtel.

Ce ſçavant avoit dans l'eſprit le feu & la vivacité de ſa province. On doit le regarder comme un des hommes de ce ſiecle qui a eu le plus de vues & le plus d'écarts. Cet eſprit naturellement facile, fécond & inventeur, étoit ſans ceſſe ſollicité par l'imagination. Quand le pere Caſtel a pu tenir ſous les loix de la raiſon cette puiſſance de tout imaginer, qui étoit en lui au degré le plus éminent, il n'a dit que du vrai ; &, ce qui eſt très-digne de remarque, il l'a dit du ſtyle le plus attrayant & le plus convenable. Mais cette imagination lui a ſouvent fait paſſer la ligne que lui traçoit la géométrie, tant pour le fond des choſes que pour la maniere de les dire. Aſſez répandu d'abord dans quelques ſociétés où il étoit eſtimé & chéri, il ſe renferma enſuite dans le cercle de ſes occupations.

On alloit le voir comme Archimede, qui avoit toujours quelque nouvelle invention à montrer. Il paroissoit aussi simple que cet ancien géometre, & aussi peu attentif aux commodités de la vie. Sa personne, ses livres, ses écrits sans nombre, son attelier pour le clavessin oculaire, habitoient le même réduit; & il falloit avoir, comme lui, l'esprit de calcul, pour distinguer quelque chose dans cet amas prodigieux de pieces de toute valeur qui composoient son trésor physique & mathématique. Le pere Castel étoit de la société royale de Londres, de l'académie de Bordeaux & de celle de Rouen. Il a beaucoup écrit sur les arts, en particulier sur la peinture, la musique & la tactique. Il prit le parti de la musique françoise contre M. Rousseau de Geneve, dans deux ouvrages, dont l'un est intitulé : *Lettres d'un Académicien de Bordeaux, sur le fond de la Musique, à l'occasion de la Lettre de M. Rousseau contre la Musique françoise ;* & l'autre : *Réponse critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, sur le plus profond de la Musique.*

I. CASTELLI, (*Bernard*) peintre, né à Genes en 1557, mort dans la même ville en 1629. Eleve d'André Sémino, il montra dans ses ouvrages beaucoup de génie, un grand goût de dessin, un excellent coloris, mais trop peu de naturel. Il fit un tableau pour l'église de Saint-Pierre de Rome, privilege qu'on n'accordoit qu'aux plus célebres artistes. Ce peintre réussissoit encore dans le portrait. Il peignit les grands poëtes de son temps, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, son ami intime. On voit plusieurs de ses ouvrages à Genes, à Rome, à Turin. On a gravé d'après ce maître.

II. CASTELLI, (*Valerio*) peintre, fils du précédent, né à Genes en 1625, mort dans la même ville en 1659. Il perdit son pere trop jeune pour pouvoir profiter de ses leçons; mais l'application suppléa à ce qu'il auroit pu apprendre sous un tel maître, & il vint même à bout de le surpasser. Il excella dans les batail-

les. Ses ouvrages sont recommandables par le génie, le goût, le coloris & le dessin : les principaux sont à Genes. On voit aussi en Angleterre beaucoup de ses tableaux de chevalet, qui sont très-estimés. On n'a gravé d'après ce maître qu'une seule piece qui représente une sainte Famille. Barthelemi Biscaino, bon peintre & excellent graveur, mort en 1657, âgé de vingt-cinq ans, a été l'eleve de Valeriano.

CASTIGLIONE, (*Jean-Benoît*) peintre & graveur, né à Genes en 1616, mort à Mantoue en 1679. On le nomme ordinairement le *Bénédette* ou le *Génovese*. Il apprit les principes de la peinture de Jean-Baptiste Paggi, & ensuite il suivit les enseignements de Ferrari & de Vandyck qui travailloient alors à Genes. Ce peintre mena d'abord une vie errante, conforme à son goût, mais utile à ses vues pour se perfectionner dans sa profession. Il vit Rome, Naples, Florence, Parme, Venise, étudia les ouvrages des grands hommes qui ont embelli ces villes, laissa par-tout des preuves de ses talents, & se fixa enfin à Mantoue, où le duc lui entretenoit un carrosse & lui faisoit une pension considérable. Sa maniere, dit Félibien, est assez particuliere, & son coloris a quelque chose de pétillant qui touche les yeux. Cet auteur devoit ajouter que son dessin est élégant, sa touche délicate, & son clair-obscur sur-tout très-bien entendu. Les talents de Bénédette étoient universels : il réussissoit également dans l'histoire, le paysage, le portrait; mais son goût le portoit à traiter des pastorales, des marchés, des animaux; & personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses dessins très-estimés par les connoisseurs sont ordinairement coloriés à l'huile sur de gros papier. Le Roi & M. le duc d'Orléans possedent quelques-uns de ses tableaux. Il eut pour disciples un fils nommé François, & un frere appellé Salvator, mais bien inférieurs à leur maître. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même, à l'eau-forte, plusieurs pieces avec goût & avec esprit.

CASTILLO-Y-SAABÉDRA, (*Antoine del*) peintre, né à Cordoue en Espagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de soixante-quatre ans. Il fut disciple d'Augustin Castillo, son pere, après la mort duquel il se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans sa patrie, il mérita l'estime de ses compatriotes par de très-bons ouvrages. Sa réputation s'y est même tellement conservée jusqu'à présent, que si l'on ne possede aucun morceau de cet artiste, on ne passe pas pour homme de goût; ce qui suppose qu'il étoit extrêmement laborieux. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage, le portrait. Son dessin est excellent, mais son coloris manque de grace & de bon goût. On rapporte qu'ayant fait en 1666 un voyage à Séville, où il n'étoit point allé depuis sa jeunesse, il fut si frappé de la fraîcheur & de la beauté du coloris de Murillo, qui étoit alors dans la fleur de son âge, qu'il s'écria dans un transport de jalousie : *C'est fait de moi, Castillo*. En effet le chagrin s'empara de lui, & il mourut peu après son retour à Cordoue. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns à fresque, se trouvent dans cette ville: on en voit aussi à Madrid.

CAVALLI, musicien Italien du dernier siecle, que le cardinal Mazarin fit venir en 1660 à Paris, pour mettre en musique l'opéra de *Xerxès* en cinq actes, qui fut représenté en italien dans la grande galerie du Louvre. Cet opéra eut peu de succès, parce que très-peu de gens entendoient l'italien, que presque personne ne sçavoit la musique, & que tout le monde haïssoit le cardinal. Quelques années auparavant, en 1647, la tragi-comédie d'*Orphée*, en vers italiens & en musique, n'eut pas un succès plus heureux. En vain Mazarin avoit fait venir, pour la premiere fois, une troupe entiere de musiciens Italiens, des décorateurs & un orchestre : cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée; & bientôt après les plaisants de ce temps-là firent *le grand Ballet & le branle de la fuite de Mazarin*,

Mazarin, *dansé sur le théâtre de la France par lui-même & par ses adhérents.* Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation. Ce ne fut qu'en 1672 que les François eurent un véritable spectacle de l'Opéra ; car on doit compter presque pour rien les essais en ce genre, tentés par l'abbé Perrin qui faisoit les vers de quelques pastorales représentées dans le jeu de paume du Bel-air, & par Lambert qui les mettoit en musique. *Voyez* l'article de ce dernier, & celui de LULLY.

CAVALLINI, (*Pierre*) peintre, né à Rome, mort dans la même ville, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il vivoit dans le quatorzieme siecle. Le fameux Giotto fut son maître. Outre plusieurs ouvrages de mosaïque que Cavallini a faits dans l'église de Saint-Paul de Rome, le crucifix qui est dans la même église, & qui, si l'on en croit le peuple, a parlé à sainte Brigitte, est de la main de ce peintre. Le dessin n'en est pas bien exquis ; mais il y a quelque chose d'assez hardi dans la disposition du corps : la tête du Christ est tournée d'une certaine maniere fiere, & toute la figure est dans une attitude extraordinaire. Cet artiste se rendit recommandable par son humilité & par sa piété : on le regardoit comme un saint. Il travailloit aussi en sculpture.

CAVEDONE, (*Jacques*) peintre, né a Sassuolo, dans le Modénois, en 1580, mort à Bologne en 1660. Eleve d'Annibal Carrache, il prit si bien sa maniere, que les connoisseurs confondent souvent leurs tableaux. Il excelloit à dessiner le nu, & il manioit le pinceau avec une facilité merveilleuse. Le Guide & plusieurs peintres célebres voulurent le voir opérer ; ils ne purent lui refuser leurs éloges. Des talents si marqués devoient lui faire espérer une fortune brillante ; mais les malheurs de sa famille affoiblirent son esprit, & le réduisirent au point de ne pouvoir peindre que des *ex voto*. Encore cette ressource n'étoit-elle pas suffisante pour ses besoins : il demanda publiquement l'aumône; &, s'étant un jour trouvé mal, on le traîna

dans une écurie voisine, où il mourut accablé de vieillesse & d'infirmités. Ses principaux ouvrages sont à Bologne. M. le duc d'Orléans possede deux tableaux de ce peintre. On ne connoît qu'une piece gravée d'après lui.

CAURROY, (*Eustache*) musicien, l'un des sous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III & Henri IV. Parmi tous les compositeurs qui ont été attachés à la chapelle du Roi, depuis la création de la musique par François I, c'est le plus ancien dont la réputation ait passé jusqu'à nous. Il ne nous reste de tous ses ouvrages qu'une Messe des Trépassés, à quatre parties seulement, sans symphonie, & sur laquelle on ne sçauroit avoir une connoissance exacte du vrai mérite de l'auteur, parce que ce n'est qu'une espece de contrepoint perpétuel, & composé de notes quarrées, semblables à celles dont on se sert dans le plain-chant. On doit donc s'en rapporter à l'éloge qu'en font plusieurs historiens de son temps, qui en parlent comme du plus grand musicien qu'il y eut en Europe. Piganiol de la Force dit, dans sa Description de la ville de Paris, que c'est une tradition assez généralement répandue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les noëls que l'on chante sont des gavottes & des menuets d'un ballet que du Caurroy avoit composé pour un divertissement de Charles IX. Tout cela prouve assez que le talent de cet artiste n'étoit point borné au seul contrepoint & aux notes quarrées. Enfin la magnifique épitaphe qui fut faite en son honneur par Formé, son successeur dans la place de sous-maître, & qui, au rapport de l'Etoile, *étoit aussi très-docte en musique*, ne laisse aucun doute sur le mérite de cette illustre musicien. On voit encore aujourd'hui cet épitaphe dans l'église des grands Augustins à Paris, où du Caurroy fut enterré le 8 Août 1609.

CAXES, (*Patrice*) peintre & architecte, noble Florentin, fut attaché à Philippe II & Philippe III, rois

d'Eſpagne. Il peignit à freſque, dans une des galeries du palais du Pardo, l'hiſtoire de Joſeph. On admire ſur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la décence & de l'honnêteté. Les Eſpagnols ſont redevables à cet artiſte de la traduction, en leur langue, du Traité d'Architecture par Vignole. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé, & laiſſa un fils appellé Eugene, ſon éleve, qui fut peintre de Philippe IV. Les ouvrages de celui-ci lui firent une grande réputation. On ne peut ſe laſſer ſur-tout d'admirer un tableau qui eſt dans l'égliſe de Saint-Bernard à Madrid, dans lequel il a repréſenté S. Joachim & ſainte Anne, avec la ſainte Vierge leur fille, & deux petits anges qui ſoulevent ſa mantille: au-deſſus eſt le Saint-Eſprit. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du deſſin peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie. Cet artiſte mourut à Madrid en 1642, âgé de ſoixante-cinq ans. Il eut pour éleve Louis Fernandez, qui peignit beaucoup à freſque dans Madrid.

CAYLUS, (*Anne-Claude-Philippe* DE TUBIERES, comte de) né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1763. Non-ſeulement M. le comte de Caylus eſt un des hommes qui ſe ſont le plus diſtingués dans la claſſe de ceux qu'on appelle *amateurs*, mais il a même cultivé les arts avec ſuccès. Iſſu d'une des plus grandes maiſons du royaume, il ſuivit d'abord la carriere de ſes ancêtres. Il entra dans le ſervice de bonne heure, & s'y diſtingua dans la Catalogne & au ſiege de Fribourg. La paix de Raſtad fut le terme de ſes travaux guerriers. Sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il ſe livra dès-lors tout entier à la paſſion qu'il conſervoit pour les arts depuis ſon enfance. Mais il crut que pour y faire des progrès, il falloit les connoître, & qu'on ne pouvoit bien les connoître qu'en comparant les productions d'un ſiecle à celles d'un autre ſiecle, celles des temps modernes à celles des temps les plus reculés. Il alla conſulter les arts ſur leurs rui-

Y ij

nes. Il parcourut l'Italie & la Grece, Ephefe, Colophon, & les champs où fut Troie. La diftance des lieux, les fatigues du voyage, les brigands ni la pefte ne l'effrayerent point. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume: il alla deux fois à Londres en différents temps.

Devenu fédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de mufique, de deffin & de peinture; il écrivit, il grava. C'eft fur-tout à ce goût pour la gravure que nous devons le recueil des pierres gravées du Cabinet du Roi, auquel ont auffi contribué le célebre Bouchardon pour le deffin, & M. Mariette pour l'explication des fujets. Admis à l'académie royale de peinture & de fculpture en qualité d'honoraire amateur en 1731, il tâcha de fe rendre utile de toutes les manieres aux artiftes, dont il devenoit, en quelque forte, le confrere. Pour exciter leur émulation, il compofa la vie des plus fameux peintres & fculpteurs de cette compagnie, qu'il leur propofa comme les meilleurs modeles à fuivre. Il ouvrit de nouvelles routes à leurs talents, ou il en étendit au moins la fphere, en recueillant dans trois excellents ouvrages, de nouveaux fujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Enfin il fonda un prix pour les jeunes éleves, & voulut qu'il fût deftiné *à celui qui deffineroit ou modéleroit le mieux une tête d'après nature, & exprimeroit avec plus d'énergie la paffion donnée.* Les deffins coloriés qu'avoit faits à Rome Pietro-Santo Bartoli, d'après les peintures antiques, lui étant tombés entre les mains, il les fit graver à fes dépens, & en fit faire une édition, dont on ne connoît que trente exemplaires. C'eft peut-être le livre d'antiquités le plus fingulier qui paroîtra jamais: tous les morceaux en font peints avec une précifion & une pureté inimitables.

La réception de M. le comte de Caylus à l'académie des infcriptions en 1742, fous le titre d'honoraire, ne ralentit point fon goût pour les arts. On peut même dire que l'étude qu'il fit de la littérature fut uniquement dirigée à leurs progrès. En lifant Pline, il trouva

un paſſage où il étoit queſtion de la peinture encauſtique des anciens. On avoit regardé juſqu'alors ce paſſage comme une énigme, & ce ſecret avoit été impénétrale pour tous les ſçavants. M. le comte de Caylus chercha à l'expliquer par l'expérience: il s'aſſocia pour ce travail un habile chymiſte; & enfin il réuſſit à découvrir ce qu'il étoit impoſſible d'expliquer. Il unit la cire avec les couleurs, & la rendit aſſez fluide pour pouvoir la ſubſtituer à l'huile, & rendre par ce moyen la peinture inaltérable. Il inventa encore le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre.

Toutes ces découvertes & une infinité d'autres, que les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas de rapporter ici, ſe trouvent conſignées dans plus de quarante diſſertations dont il a enrichi les Mémoires de l'académie des belles-lettres, & dans le *Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en 7 vol. in-4°, ouvrage précieux, où il a accompagné d'obſervations ſçavantes & judicieuſes, les deſſins & gravures des antiquités de toute eſpece qu'il avoit raſſemblées de toutes parts. Le mérite littéraire du comte de Caylus étoit ſoutenu par toutes les qualités qui honorent le plus l'humanité. Il avoit un fonds inépuiſable de bonté naturelle, une tendreſſe courageuſe pour ſes amis, une politeſſe vraie & ſans apprêt, une probité rigoureuſe, une haine généreuſe des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit ſinguliere. La ſimplicité noble de ſon caractere paſſoit peut-être un peu trop juſques dans ſon extérieur; mais ſa libéralité faiſoit tout ſon luxe. Il encourageoit les talents par des récompenſes, & il prévenoit les beſoins des artiſtes indigents par des bienfaits.

CAYOT, (*Auguſtin*) ſculpteur, né à Paris dans le dernier ſiecle. Il s'attacha d'abord à la peinture, dont il apprit les regles ſous le célebre Jouvenet; mais, entraîné par ſon goût pour la ſculpture, il y fit de ſi grands progrès, ſous Etienne le Hongre, qu'il gagna

le prix de l'académie deux fois de suite, & qu'il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire du roi. De retour en France, il s'attacha à Corneille van-Cleve, travailla avec lui pendant quatorze ans avec distinction, & fit beaucoup d'ouvrages pour le roi. Parmi ceux qui lui font le plus d'honneur, on remarque les deux anges adorateurs du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze; & une des compagnes de Diane, en marbre, dans le jardin des Thuileries. Il fut reçu membre de l'académie en 1711.

CAZALI, (frere *Jean-Vincent*) architecte & sculpteur Florentin, mort en 1593. Il étoit fils d'un teinturier. Il apprit la sculpture du frere Jean-Ange, Florentin, qui s'étoit fait une grande réputation, & entra dans l'ordre des serviteurs de Marie. Il fit plusieurs statues dans différents pays. Le grand autel de marbre que l'on voit dans l'église des Servites de Luques, & dont on admire la forme & les statues qui le décorent, est du frere Cazali. Cet artiste fut appellé à Naples par le duc d'Offone, qui en étoit alors vice-roi, pour qu'il trouvât les moyens de faire écouler les eaux qui croupissoient dans le territoire de ce pays & qui en infectoient l'air. Ces travaux, quoique d'une nature bien différente que la combinaison des différents ordres d'architecture, lui réussirent complettement, & lui valurent le titre d'architecte du roi. Il fit construire la darsenne de Naples, dans un endroit que personne, avant lui, n'avoit pu dessécher, selon la tradition. Vincent Cazali fit encore bâtir dans la même ville, hors de la porte de Tolede, que l'on nomme aujourd'hui la porte du Saint-Esprit, un beau manege. Le duc d'Offone le mena en Espagne, où Philippe II le combla d'honneurs. Ce prince le chargea d'examiner & de réparer les forteresses de Portugal. Vincent Cazali mourut comme il se disposoit à exécuter cette importante commission.

CAZES, (*Pierre-Jacques*) peintre, né à Paris en 1676, d'un pere qui étoit du diocese d'Ausch, mort

dans la capitale en 1754. Cet éleve cheri de Bon Boullogne, & qu'on a regardé comme le meilleur de tous, a bien montré, par ses grands ouvrages, que le voyage d'Italie n'est pas d'une nécessité indispensable pour former les jeunes peintres. Quoiqu'il eût remporté plusieurs prix à l'académie, & que son mérite l'eût fait nommer pensionnaire du Roi pour aller à Rome, il se vit toutefois obligé de suspendre son voyage, à cause des changements arrivés dans le ministere; & l'occasion de partir ne se trouvant plus, son maître fut le premier à lui conseiller de n'y plus songer, & le fit recevoir à l'académie en 1703. Quelques années après, ce corps, se faisant toujours gloire de rendre justice aux vrais talents, le nomma adjoint à professeur en 1715, professeur en 1718, recteur & directeur en 1744, enfin chancelier en 1746. Plusieurs églises de Paris possedent des ouvrages de Cazes. On en voit onze dans celle de Saint-Germain-des-Prés. Dans la province, entr'autres à Abbeville & à Amiens, on admire de fort bons tableaux sortis de ses mains.

Les compositions de cet artiste, est-il dit dans l'Abrégé de la Vie des plus fameux Peintres, sont grandes & bien pensées: on y remarque un génie heureux, des idées élevées, des draperies larges & bien jettées, un dessin fort correct, & un bon ton de couleur. S'il s'agissoit d'un tableau de dévotion, un style mâle & majestueux étoit répandu par-tout: dans un sujet de métamorphose, on y trouvoit les têtes les plus aimables; & les Graces se chargeoient du reste. Ses chairs étoient naturelles, & les enfants douillets & coëffés de grand goût. Il a peint des portraits très-vivants; mais en petite quantité. L'histoire l'occupoit entiérement, & sur-tout les tableaux d'autel. Egalement propre aux tableaux de chevalet, il a possédé le talent de peindre en grand & en petit; chose assez rare dans un même homme. On peut dire cependant qu'il a plus donné à l'ordonnance du tableau & à la correction du dessin, qu'à la force de l'expression, & à un certain feu qui met tout en mouvement.

Les éleves de Cazes sont, outre ses deux fils, Pierre-Antoine Robert, Charles Parrocel, Lungberk, Suédois renommé pour le pastel; M. Chardin. Ses dessins très-estimés sont ordinairement faits au trait seul de pierre noire, lavé à l'encre de la Chine. On a gravé d'après lui.

CELER & SÉVERE, architectes, vivoient sous Néron, qui se servit d'eux pour construire sa *Maison dorée*. Plusieurs auteurs ont donné la description de ce magnifique palais; il seroit trop long de la rapporter ici. Il suffit de sçavoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de cent vingt pieds, étoit au milieu d'une vaste cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un mille ou un tiers de lieue de long. Les jardins, qui étoient d'une étendue prodigieuse, renfermoient des vignobles, des prairies, & des bois pleins de toutes sortes d'animaux sauvages & domestiques. On voyoit au milieu de cet espace immense de terrain un étang très-considérable, qui étoit environné d'un si grand nombre de maisons, qu'on les auroit prises pour une ville. Les marbres les plus rares & les pierres précieuses étoient prodigués de toutes parts: l'or s'y trouvoit en si grande quantité, soit extérieurement, soit dans l'intérieur, que ce vaste palais fut appellé la *Maison dorée;* on prétend même que les toits étoient couverts de lames d'or. Les parfums qui brûloient sans cesse, & les eaux de senteur qu'on répandoit avec profusion dans ces endroits, prouvoient la corruption des mœurs de Néron, qui avoit enlevé la fortune de tant de citoyens, pour exécuter ces vastes projets. Parmi les singularités de ce palais, on remarquoit une salle à manger circulaire, dont la voûte représentoit le firmament, & tournoit nuit & jour, pour imiter le mouvement des astres. C'est de cette même voûte que tomboit à volonté une pluie d'eau de senteur sur les convives.

CELLINI, (*Bénévenuto*) orfevre & sculpteur, né

à Florence en 1500, mort dans la même ville en 1570. Cet artiste excella dans l'orfévrerie. Nous tenons d'un amateur, qu'un Anglois voyageant en 1774, en Italie, y a acheté une taile d'argent ciselée par Cellini, laquelle lui a coûté huit cents louis d'or. L'habileté de cet artiste lui procura la protection du pape Clément VII, qui lui confia la défense du château Saint-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon. Quoiqu'il n'eût point été élevé dans le métier des armes, il se conduisit avec beaucoup de prudence & de bravoure. Il rapporte dans l'histoire de sa vie, écrite par lui-même, qu'il tua d'un coup de fauconneau le connétable de Bourbon. Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage; mais un homme de lettres nous a assuré ce fait. Dans la suite Cellini s'étant brouillé avec le pape, fut mis en prison par ses ordres.

Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il vint en France, où il acquit l'estime du roi François I: mais il eut un ennemi redoutable dans le célebre Primatice, qui étoit protégé par la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince. Cellini eut le malheur de déplaire à cette dame, en négligeant de lui montrer le modele d'un colosse pour une fontaine que le roi lui avoit ordonné. Piquée jusqu'au vif, la duchesse empêcha François I de venir voir pendant le jour, dans la galerie de Fontainebleau, un Jupiter de la main de cet artiste, qu'elle avoit fait placer exprès à côté des belles figures antiques qui venoient de Rome. Le sculpteur, qui s'apperçut de l'artifice, trouva moyen de si bien éclairer sa figure, que, contre l'intention de la duchesse & du Primatice, le roi & toute la cour lui prodiguerent les plus grands éloges. La haine ne fut que plus ardente à le poursuivre: on trouva bientôt l'occasion de le faire congédier.

De retour à Florence, il donna, en 1568, deux traités italiens sur la maniere de travailler en or & en sculpture. Le titre de cet ouvrage est : *Due Trattati, uno intirno alle otto principali arte dell' orificeria, l'altro in materia dell' arte della scoltura, dove si veggono*

infiniti segreti nel lavorar le figure di marmo, e nel gettarle di bronzo, compositi de Benevenuto Cellini, scultore Fiorentino; in Firenze, per Valente Panizzi, 1758, in-4°. Nous trouvons dans l'ouvrage d'un auteur moderne, que Cellini n'eut point d'égal pour monter les pierres précieuses, pour jetter en fonte les médailles, pour faire des figures de ronde-bosse & des bas-reliefs, & pour toutes les autres choses de sa profession. Il travailla en or, en argent, en métal, en médailles, & en coins de la monnoie de Rome. Depuis il s'adonna à la sculpture en marbre, & à jetter en fonte des figures : parmi ces dernieres on admire Persée qui coupe la tête de Méduse, accompagné de figurines, qu'on voit à Florence dans la place du grand-duc. On admire encore un crucifix de marbre, pour la chapelle du palais Pitti, & autres ouvrages qui exciterent l'envie des meilleurs sculpteurs de son temps.

CENNINI. (*Bernard*) Ce fut le premier qui introduisit l'imprimerie dans Florence. Nous ne trouvons point qu'il se soit transporté dans aucune autre ville pour apprendre cet art; mais, comme il étoit excellent orfevre, & qu'il avoit deux fils, Dominique & Pierre tous deux ouvriers habiles, & dont le dernier même étoit homme de lettres, ils se mirent tous à fabriquer des poinçons, à former des matrices, & enfin à préparer tout ce qui est nécessaire à une imprimerie qu'ils établirent dans leur maison; ensorte qu'ils étoient en état d'imprimer avant l'an 1471. Le premier livre qu'ils imprimerent est le seul qui nous reste d'eux; ce qui fait qu'il a été inconnu à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le P. Orlandi. Ce livre est les Œuvres de Virgile avec les Commentaires de Servius, commencé à imprimer vers le 7 de Novembre 1471, & achevé le 5 Octobre 1472. La préface & l'apostille qui se trouvent à la fin du livre, font voir l'ingénuité & la diligence de ces ouvriers. Le livre est imprimé au nom du pere & de son fils Dominique, & Pierre son autre fils en avoit été le correcteur. Voici

le titre de l'ouvrage : *Virgilii Opera omnia, cum Comm. Servii, & in fine Æneid. ejuſdem Servii de naturâ ſyllabarum Libellus ad Aquilinum. fol. Florentiæ*, 1471.

Après la préface, qui eſt à la fin de l'édition, on lit ces paroles : « A Florence, le 7 des Ides de Novem-
» bre 1471. Bernard Cenninus, excellent orfevre, de
» l'aveu de tout le monde, & Dominique ſon fils,
» jeune homme d'un talent ſingulier, ayant d'abord
» taillé leurs pinçons, enſuite fondu leurs caracteres,
» ont imprimé ce livre, qui eſt leur premier ouvrage.
» Pierre Cenninus, autre fils de Bernard, a mis tous
» ſes ſoins à le corriger, comme vous le voyez.

» *Rien n'eſt difficile aux eſprits de Florence.*» *Finis.* Et enſuite on lit cette apoſtille : « Bernard Cennini,
» &c... & Dominique ſon fils, &c.... ont imprimé
» ce livre. Pierre, fils dudit Bernard, l'a corrigé, après
» l'avoir comparé avec les anciens manuſcripts. Son
» premier ſoin a été de ne laiſſer rien paſſer ſous le
» nom de Servius qui ne fût vraiment de ce commen-
» tateur, & de faire enſorte auſſi que tout ce qui eſt
» prouvé être de lui ne fût omis ou altéré ; mais,
» parce que pluſieurs perſonnes ſe plaiſent à écrire
» les citations grecques, & comme il leur plaît, & de
» leur propre main, & qu'il s'en rencontre fort peu
» dans les anciens manuſcripts, & qu'il eſt difficile
» de marquer les accents dans un imprimé, il a jugé
» à propos de laiſſer pour cela des eſpaces. Comme
» il n'y a rien de parfait parmi les hommes, nous
» ſerons ſatisfaits ſi, comme nous le deſirons avec
» ardeur, ces livres ſont trouvés plus correcte que
» tous les autres. » L'ouvrage a été achevé le 5 d'Octobre 1472, à Florence.

CERONI, (*Jean-Antoine*) ſculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de ſoixante-un ans. Il fut appellé en Eſpagne, à cauſe de ſa grande réputation, par le roi Philippe IV. Il y fit ces beaux anges de bronze qu'on ne ſe laſſe point d'admirer, & qui ſont un des principaux ornements du nouveau Panthéon

de l'Escurial. C'est de lui aussi qu'est la célebre façade de l'église de S. Etienne à Salamanque.

CERQUOZZI, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

I. CÉSARI, (*Alexandre*) graveur en pierres fines, surnommé *le Grec*, sans doute parce qu'il étoit né en Grece, vivoit dans le seizieme siecle. Il joignoit à la beauté de l'exécution, les graces & la noblesse du dessin. Il fut pendant long-temps employé dans Rome, non-seulement à graver toutes sortes de sujets sur des pierres fines, mais encore aux coins des médailles des papes. Michel-Ange ayant vu celle qu'il avoit faite du pape Paul III, dont le revers représente Alexandre le Grand prosterné aux pieds du souverain pontife des Juifs, s'écria que l'art ne pouvoit aller plus loin, & qu'il étoit même à craindre qu'il ne rétrogadât. Si ce grand homme eût vu l'admirable portrait de Henri II, roi de France, gravé en basse taille sur une cornaline, il auroit avoué sans doute que l'antique ne fournit rien de plus accompli. Quel art n'a-t-il pas fallu pour faire paroître saillant, un ouvrage qui par lui-même est extrêmement plat? Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de Vasari, un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien. On ne peut rien voir de plus exquis & de mieux travaillé.

II. CÉSARI, (*Joseph* D'ARPINO) dit *Josépin*, peintre. *Voyez* JOSÉPIN.

CESPEDES, (*Paul*) peintre, né à Cordoue, mort dans la même ville en 1608, âgé de plus de soixante-dix ans. Il fut peintre, philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte, très-sçavant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne, grand poëte & fécond écrivain: que de titres pour arriver à l'immortalité! Peut-être faut-il se méfier ici de l'exagération ordinaire aux auteurs Espagnols. Quoi qu'il en soit, Cespedes fit deux fois le voyage de Rome. Il s'attacha de préférence aux ouvrages de Michel-Ange

qu'il prit pour modele, non-seulement dans la peinture, mais encore dans la sculpture & l'architecture. On rapporte que, voyant la statue de Séneque le philosophe sans tête, il en fit une de marbre, qu'il exposa un jour aux regards du public : elle lui mérita les plus grands éloges. Il se lia d'une étroite amitié avec Frédéric Zuccaro. Son retour en Espagne fut signalé par de magnifiques ouvrages ; il en embellit plusieurs villes de l'Andalousie, particuliérement Cordoue. C'est là qu'on voit, dans l'église cathédrale, ce fameux tableau de la Cene, où chaque apôtre présente un caractere différent de respect, d'amour & de sainteté : le Christ est distingué par un air de grandeur & de bonté en même temps, & Judas par un air chagrin & faux. La réputation de cet artiste franchit les bornes de sa patrie ; en Italie même on fit grand cas de ses ouvrages : il est vrai qu'ils sont remarquables par un dessin exact, une expression forte, une grande intelligence du clair-obscur, de la perspective & de l'anatomie, par des airs de tête gracieux, & un excellent coloris. La maniere de ce peintre approche beaucoup de celle du Correge.

CHABRY, (*Marc*) peintre & sculpteur, né à Barbentane en 1660. Il se maria à Lyon en 1684, & embellit cette ville de ses productions. On lui doit la peinture & la sculpture du maître-autel de S. Antoine de Lyon ; le bas-relief au-dessus de l'entrée de l'hôtel-de-ville, représentant Louis XIV ; & le piédestal de la figure de ce prince, à la Place-Royale de cette même ville. Une figure d'Hercule, & une de la sainte Vierge, qu'il fit présenter au roi, lui valurent le titre de sculpteur du roi à Lyon. M. le maréchal de Villeroi lui donna six mille livres d'une figure de l'Hiver, qu'il avoit faite. On estima deux mille livres un Christ de buis de sa composition ; & M. de Bargues, négociant de Lyon, les lui donna. Les connoisseurs l'avoient pris plus d'une fois pour être du fameux Puget, son maître.

Le grand-pere de l'impératrice régnante avoit appellé cet artiste auprès de lui : la mort de ce prince l'obligea de revenir à Lyon. Il fit en passant à Mayence le portrait de l'électeur. Ce déplacement, qui avoit nui à sa fortune, le rendit sourd aux propositions qu'on lui fit d'aller en Espagne. Il est mort à Lyon le 4 Août 1727.

L'église du college de la Trinité, & celle de la Congrégation de ce college, renferment beaucoup d'ouvrages de cet artiste. Il a laissé un fils, appellé Marc comme lui, qui a suivi la même profession. On doit à ses talents la chaire des Carmes Déchaussés, les quatre Evangélistes & les deux apôtres S. Pierre & S. Paul qui décorent leur église, quelques statues de l'église des Chartreux, & les bassins de la Place-Royale.

CHAMBONIERES, musicien François, mort vers l'an 1670. Il excelloit particuliérement dans le clavessin. Ses pieces, composées avec goût, lui firent une grande réputation ; & elle paroissoient sur-tout admirables, lorsqu'il les exécutoit lui-même. On a deux livres de ses ouvrages, parmi lesquels on estime singuliérement deux pieces, dont l'une est intitulée la *Courante*, & l'autre la *Marche du Marié & de la Mariée*.

I. CHAMPAGNE, (*Philippe de*) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674. Dès son enfance il témoigna une inclination extrême pour la peinture. Il avoit à peine neuf ans, qu'il copioit toutes les estampes & tous les tableaux qui lui tomboient sous la main ; ce qui détermina son pere à lui laisser suivre le goût qu'il avoit pour cet art, quoiqu'il eût d'autres vues sur lui, & qu'il eût marqué jusqu'alors de la répugnance à le voir engagé dans une profession où peu de personnes réussissent. Il le mit donc chez différents maîtres, dont les leçons ne furent pas fort utiles à leur jeune éleve, à cause de leur incapacité ; il n'y eut que Fouquiere, un des plus habiles paysagistes de ce temps-là, qui lui apprit à faire du paysage. Il est vrai qu'il existoit alors

dans les Pays-Bas un peintre célebre, le grand Rubens, qui auroit pu lui dévoiler tous les secrets de son art; mais comme il falloit payer une pension considérable pour travailler sous lui, Champagne ne voulut pas occasionner cette dépense à son pere. Son dessein d'ailleurs étoit d'aller en Italie; & il partit en effet de Bruxelles à l'âge de dix-neuf ans, en dirigeant sa route par la France, où son intention étoit de s'arrêter autant qu'il le jugeroit à propos, selon l'occasion. Arrivé à Paris, il se mit d'abord chez un certain l'Allemand, peintre Lorrain, qui travailloit plus de pratique que selon les regles dirigées par de bonnes études. Aussi Champagne le quitta-t-il bientôt. Il fit en son particulier des portraits, parmi lesquels on remarqua celui du général Mansfeld.

Il s'étoit logé au college de Laon, où le Poussin demeuroit aussi, après que celui-ci fut revenu d'Italie pour la premiere fois. Ils se lierent d'amitié. Bientôt après, ces deux artistes furent employés par Duchesne, qui conduisoit les ouvrages de peinture du palais du Luxembourg, & qui avoit besoin de quelques personnes sçavantes pour suppléer à la stérilité de son génie. Le Poussin fut chargé de quelques petits ouvrages dans les lambris, & Champagne de quelques tableaux dans l'appartement de la reine. L'approbation qu'en témoigna cette princesse excita la jalousie de Duchesne, au point que Champagne, qui aimoit la paix, crut devoir se retirer, & prit occasion de s'en retourner à Bruxelles pour voir son frere, & de-là faire le voyage de l'Italie par l'Allemagne. Il étoit à peine arrivé dans sa patrie, que Maugis, abbé de S. Ambroise & surintendant des bâtiments, lui fit sçavoir la mort de Duchesne, & l'engagea à revenir en France. On lui donna le titre de premier peintre de la reine-mere, douze cents livres d'appointements, & un logement au Luxembourg. Ce fut alors, c'est-à-dire en 1628, qu'il épousa la fille de Duchesne même, & qu'il fut chargé de plusieurs ouvrages importants qui lui firent beaucoup d'honneur.

Le cardinal de Richelieu l'employa pour l'embelliſſement de ſes maiſons, au Bois-le-Vicomte, à Richelieu & en d'autres endroits: il voulut même l'attacher à ſa perſonne, & lui fit offrir les conditions les plus avantageuſes; mais Champagne, jaloux de ſa liberté, & fidele au ſervice de Marie de Médicis, pour laquelle il conſervoit la plus vive reconnoiſſance, ne voulut jamais les accepter. Il répondit au valet-de-chambre du cardinal, qui étoit venu lui annoncer ces propoſitions, que *ſi ſon éminence pouvoit le rendre plus habile peintre qu'il n'étoit, ce ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit à lui demander; mais comme cela n'étoit pas poſſible, il ne deſiroit que l'honneur de ſes bonnes graces.* Ce déſintéreſſement, bien loin de déplaire à ce miniſtre, accoutumé cependant à voir reſpecter ſes volontés, ne ſervit qu'à lui donner encore une plus grande idée de Champagne. Il ſe fit peindre par lui pluſieurs fois; & le dernier portrait, exécuté en 1640, fut trouvé ſur-tout ſi beau, que cet artiſte eut ordre de retoucher tous les autres ſur celui-là. Le talent qu'il avoit pour ce genre de peinture, lui procura l'honneur de faire auſſi, en 1641, les portraits du roi, de la reine, & du dauphin qui fut depuis Louis XIV.

Ses autres ouvrages ſont répandus à Paris. Les principaux ſe voient aux Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, où il travailla par ordre de Marie de Médicis; aux Carmélites de la rue Chapon, au Calvaire du fauxbourg Saint-Germain, à Port-Royal, aux grands Auguſtins, à S. Gervais, dans l'égliſe de la Sorbonne, dans pluſieurs maiſons royales. Le Crucifix qui eſt repréſenté dans la voûte de l'égliſe des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, eſt particuliérement eſtimé. On le regarde comme un chef-d'œuvre de perſpective. Les productions de Champagne ne doivent pas être comparées à celles des grands maîtres. Il avoit de l'invention; mais ſon génie étoit froid, & tenoit beaucoup du goût de ſon pays. Servile imitateur de la nature, il ne ſçavoit point diſpoſer ſes compoſitions d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement. L'indolence

lence du naturel, si l'on peut se servir de ce terme, est trop marqué dans ses ouvrages, & rien de piquant ne réveille l'attention des spectateurs. Du reste son dessin est correct. On voit, dans quelques-uns de ses tableaux, beaucoup de bonnes choses pour les couleurs locales, & des têtes bien imitées & fortes de couleur. Il touchoit bien le paysage. Comme il n'aimoit point à traiter des sujets profanes, il a évité autant qu'il a pu les nudités.

Cette réserve venoit de la régularité de ses mœurs. Son caractere étoit doux; mais il étoit d'un maintien sérieux & grave, & d'une conscience extrêmement timorée. Malgré les liaisons qu'il avoit avec M. Poncet, conseiller à la cour des aides, il ne voulut jamais travailler un dimanche au portrait de sa fille, qui devoit faire profession le lendemain aux Carmélites, & qui n'avoit plus que ce jour-là pour se faire voir. Ses vertus & ses talents lui firent beaucoup d'amis. Il vit sans jalousie le célebre le Brun lui enlever la place de premier peintre du roi, qu'il devoit avoir lui-même. Quand on établit l'académie, il se fit plaisir d'entrer dans un corps qu'il jugeoit devoir être d'une grande utilité. Elu recteur, il fit paroître dans cette charge une conduite & un désintéressement bien rares; il n'en recevoit les émoluments que pour les distribuer à ceux qui pouvoient en avoir besoin. De trois enfants qu'il eut, un fils & deux filles, il ne lui resta qu'une fille qui se fit religieuse à Port-Royal; ce qui donna au pere beaucoup d'attachement pour ce couvent, & pour les personnes qui y avoient des relations. On a gravé plusieurs morceaux d'après ce maître.

II. CHAMPAGNE, (*Jean-Baptiste de*) peintre, né à Bruxelles en 1643, mort à Paris en 1688. Après que Philippe de Champagne eut perdu son fils unique, qui mourut d'une chûte à la tête, il écrivit à son frere aîné de lui envoyer un de ses fils: le plus jeune, âgé de dix ans, fut celui qu'on choisit. Son caractere doux & facile n'eut pas de peine à se plier aux volontés de son

oncle. Il reçut de lui tous les enseignements nécessaires à la connoissance de la peinture, & il le prit pour modele, non-seulement dans sa maniere de peindre, mais encore dans sa conduite. Ses ouvrages n'ont pas cependant autant de force, ni autant de vérité. On trouve les principaux à Vincennes, aux appartements bas des Thuileries & dans plusieurs églises. Un voyage qu'il fit en Italie, & qui ne dura que quinze mois, ne changea point l'habitude qu'il s'étoit formée ; &, malgré ses efforts pour imiter les grands maîtres de ce pays, ses figures avoient toujours un air Flamand. Il mourut professeur de l'académie.

CHAMPMESLÉ, (*Marie* DESMARES, femme de *Charles* CHEVILLET, sieur de) actrice, née à Rouen en 1644, morte à Auteuil près Paris en 1698. Elle étoit petite-fille d'un président au parlement de Rouen, qui avoit déshérité son fils, parce qu'il avoit fait un mariage opposé à sa volonté. Après avoir été comédienne de province, elle débuta à Paris au théâtre du Marais, en 1669, avec un grand succès. Elle passa à celui de Bourgogne avec son mari en 1670; elle le suivit, en 1679, au théâtre de Guénégaud, & fut conservée à la réunion en 1680. Racine, dont elle étoit la maîtresse, suivant quelques mémoires, la forma à la déclamation, en lui expliquant le sens des vers qu'elle avoit à réciter, en lui montrant les gestes, en lui dictant les tons, & en les lui notant même quelquefois. Elle profita si bien de ses leçons, qu'elle effaça toutes ses rivales. On étoit forcé de verser des larmes quand elle déclamoit quelques morceaux touchants, malgré les violences qu'on se faisoit sur soi-même. C'étoit un plaisir de voir les femmes soupirer & s'essuyer les yeux, & les hommes s'en moquer, tandis qu'eux-mêmes faisoient tous leurs efforts pour ne point pleurer.

Cette actrice avoit la voix belle & des plus sonores. Quoiqu'elle ne fût pas douée d'un esprit supérieur, cependant un grand usage du monde, beaucoup de douceur dans la conversation, & une certaine

naïveté aimable dans sa façon de s'exprimer, lui tenoit lieu d'un génie plus brillant. Sa maison étoit le rendez-vous de plusieurs personnes de distinction de la cour & de la ville, aussi bien que des plus célebres auteurs de son temps, tels que Despréaux, Racine, la Chapelle, Valincour, &c. La Fontaine, admirateur des talents de cette actrice, & peut-être aussi des graces de sa personne, lui adressa le conte de *Belphégor*. La Champmeslé sacrifia Racine au comte de Clermont Tonnerre; on fit là-dessus le quatrain suivant:

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit long-temps Racine dans son cœur;
Mais, par un insigne malheur,
Le Tonnerre est venu, qui l'a dé-Racinée.

Cette actrice mourut peu de temps après avoir quitté le théâtre. Son mari étoit un assez bon acteur, & réussissoit mieux qu'elle dans le comique. Il jouoit le rôle des Rois dans la tragédie. Aux talents d'acteur il joignoit ceux d'auteur. On a de lui des comédies, dont quelques-unes sont certainement de lui; il n'étoit que le prête-nom de quelques autres, & il en a fait plusieurs en société. Il mourut en sortant des Cordeliers, d'où il venoit de faire dire deux messes de *Requiem*, l'une pour sa mere, & l'autre pour sa femme. Ayant donné une piece de trente sous au sacristain pour le paiement des deux messes, le moine voulut lui en rendre dix; Champmeslé lui dit: *La troisieme sera pour moi; je vais l'entendre.* Au sortir de l'église, il alla s'asseoir sur un banc de la porte de l'Alliance, cabaret proche la comédie, où il causa quelque temps avec ses camarades; &, en disant à l'un, *Nous dînerons ensemble aujourd'hui*, il mourut.

CHARES, sculpteur Grec, né dans la Lydie, fut disciple du fameux Lysippe, & vivoit sous les premiers successeurs d'Alexandre le Grand. Ce fut lui qui fit ce fameux colosse de Rhodes, que l'on a regardé comme une des sept merveilles du monde. Il employa douze ans à fabriquer ce colosse, qui étoit une statue d'airain

représentant Apollon. Elle fut placée au port de Rhodes, & elle étoit haute de soixante-dix coudées; de sorte que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. On dit que peu de personnes pouvoient embrasser son pouce. Après que ce colosse eut demeuré quarante-six ans debout, il fut renversé par un tremblement de terre. Quelques auteurs assurent qu'il fut relevé sous le septieme consulat de Vespasien; mais leur sentiment n'est pas unanimement adopté. Quoi qu'il en soit, lorsque les Sarasins se rendirent maîtres de Rhodes, l'an de Jesus-Christ 667, on chargea neuf cents chameaux du cuivre dont ce colosse étoit formé.

CHARPENTIER, (*Marc-Antoine*) musicien, né à Paris en 1634, mort dans la même ville en 1702. A l'âge de quinze ans, il fit le voyage de Rome pour étudier la peinture; mais, étant entré dans une église où il entendit un motet de la composition de Carissimi, il en fut tellement enchanté, qu'il prit la résolution de se faire musicien. Eleve de ce même Carissimi, il fit de tels progrès, qu'il passa pour le plus habile de son siecle, & qu'il mérita d'être appellé le phénix de la France. A son retour d'Italie, il composa des morceaux d'un goût excellent. Mais ensuite, piqué contre Lully, il changea son goût de musique naturelle pour ne point lui ressembler. Il ne s'attacha qu'à faire de la musique très-difficile, mais en même temps d'une harmonie & d'une science jusqu'alors inconnue aux François; ce qui lui attira, par les ignorants, le titre de compositeur dur & barbare. M. le duc d'Orléans, depuis régent, qui avoit du goût pour toutes les sciences, apprit la composition de lui, & le fit intendant de sa musique. On prétend que ce prince eut quelque part à l'opéra de *Philomele* qui fut représenté trois fois au Palais-Royal, & qu'il ne voulut jamais permettre qu'on l'imprimât. Mais l'opéra qui fit le plus d'honneur à Charpentier fut celui de *Médée*, qui eut un succès prodigieux. Dans la suite, il abandonna entiément le françois pour composer en latin. Il fut maître

de musique du college, ensuite de la maison professe des Jésuites, & enfin de la Sainte-Chapelle. Tous les amateurs alloient en foule pour l'entendre. Il avoit coutume de dire qu'il ne connoissoit pour son égal que la Louette, maître de la musique de Notre-Dame. Quand un homme vouloit devenir compositeur, il disoit: *Allez en Italie; c'est la véritable source. Cependant je ne désespere pas que quelque jour les Italiens ne viennent apprendre chez nous; mais je n'y serai plus.*

CHATEAU, (*Guillaume*) graveur, né à Orléans, mort à Paris en 1683, âgé de cinquante ans, & membre de l'académie. Il devint graveur comme par hasard. La connoissance fortuite d'un habile artiste en ce genre, lui insinua le goût de la gravure en Italie, où la curiosité seule l'avoit attiré; il y grava plusieurs portraits des papes. Après avoir parcouru une grande partie de ce pays pour examiner les chefs-d'œuvre de peinture, il vint à Paris, où ses talents lui mériterent la protection & les bienfaits du grand Colbert. On distingue parmi ses estampes la Manne dans le Désert, d'après le Poussin; l'Aveugle-né, d'après le même; l'Assomption de la Vierge, d'après Annibal Carrache, &c.

I. CHATILLON, (*Nicolas de*) célebre ingénieur, né à Châlons en Champagne, mort en 1616. Attaché à Henri IV & à Louis XIII, il mérita, par ses services, la confiance de ces princes. Il donna les dessins de la Place-Royale à Paris; & il conduisit aussi les travaux du Pont-Neuf, qui avoient été commencés sous Henri III.

II. CHATILLON, (*Louis de*) peintre en émail, graveur & dessinateur de l'académie des sciences, né à Sainte-Menehould en Champagne, mort en 1734, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Il peignit, par ordre du roi, différents portraits en émail, dont la perfection justifia toujours le choix qu'on avoit fait de lui. Ses principales gravures sont les Parques filant la destinée de Marie de Médicis, d'après Rubens; une partie des Conquêtes de Louis XIV, d'après le Clerc;

quelques payſages hiſtoriés, & différentes fontaines, à l'eau-forte, d'après le Brun.

CHAULNES, (*Michel-Ferdinand* D'ALBERT-D'AILLY, duc de) pair de France, chevalier des ordres du Roi, lieutenant-général de ſes armées, gouverneur & lieutenant-général pour Sa Majeſté en la province de Picardie, & pays reconquis, d'Artois &c. né à Paris en 1714. Nous ne conſidérerons ici M. le duc de Chaulnes que relativement aux arts qu'il a cultivés avec tant de ſuccès; & les principaux traits que nous allons rapporter, nous les tirerons de l'éloge élégant que M. de Fouchi a fait de ce ſeigneur, un des membres des plus diſtingués de l'académie des ſciences.

Rendu à lui-même après une longue ſuite de travaux militaires, qui lui avoient mérité des récompenſes honorables de la part d'un monarque juſte & bienfaiſant, M. le duc de Chaulnes conſacra tous ſes loiſirs à la culture des ſciences & des arts, étude pour laquelle il ſe ſentoit un attrait & des talents particuliers. Il s'étoit procuré une nombreuſe bibliotheque de livres ſur les ſciences; il avoit formé un cabinet très-curieux de phyſique, de méchanique & d'hiſtoire naturelle, & il avoit établi un laboratoire deſtiné à l'augmenter d'un grand nombre de pieces qu'il imaginoit tous les jours. Il s'étoit particuliérement fort appliqué à la dioptrique, & à l'art de perfectionner les inſtruments de mathématiques, & ſur-tout ceux qui ſervent à l'aſtronomie. En 1755, il publia un mémoire qui contient les expériences relatives à un article qui fait le commencement du quatrieme livre de l'optique de Newton.

Le phyſicien Anglois avoit remarqué que ſi, dans une chambre obſcure, on reçoit un rayon de ſoleil dans l'axe d'un verre concave d'un côté & convexe de l'autre, étamé par le côté convexe, ce rayon étoit néceſſairement réfléchi ſur lui-même; mais que, ſi on oppoſoit au rayon réfléchi un carton blanc, percé dans ſon milieu pour laiſſer paſſer le rayon direct, l'ouver-

ture du carton se trouvoit entourée de quatre ou cinq anneaux colorés. M. de Chaulnes répétant cette expérience, un heureux hasard lui fit remarquer que, lorsqu'on ternissoit la surface antérieure du verre en soufflant dessus, les anneaux, bien-loin de perdre leur éclat, en devenoient plus vifs & plus distincts. Il n'en fallut pas davantage pour piquer sa curiosité. Il imagina d'abord de rendre cet effet permanent, en substituant au souffle, de l'eau mêlée d'un peu de lait pour tenir le verre; & il sçut varier l'expérience en tant de manieres, qu'il découvrit à la fin la raison de ce singulier phénomene: il tient à la diffraction, c'est-à-dire à la propriété qu'ont les rayons de lumiere de se plier à l'approche des corps solides. Il trouva que le souffle, & l'eau chargée de lait, formoient une espece de réseau à mailles rondes, qui produisoit l'apparence d'anneaux colorés; qu'en substituant à cette espece d'enduit une mousseline claire, on obtenoit, au lieu d'anneaux, des carreaux colorés; que des fils paralleles ne donnoient que des bandes; en un mot, il sçut si bien tirer parti de ce présent du hasard, que l'expérience de Newton devint entre ses mains un objet tout nouveau, & bien plus intéressant qu'il n'avoit été jusques-là.

Pendant que M. le duc de Chaulnes travailloit à ses ouvrages de dioptrique, il s'occupoit encore d'un autre objet également important, c'étoit la perfection des instruments d'astronomie, &, pour proposer le problême dans toute son étendue, l'art de procurer aux instruments d'un très-petit rayon, une précision au moins égale à celle dont jouissent ceux d'un rayon considérable, tels qu'on les a employés jusqu'ici. Ce problême pouvoit, par sa difficulté, être mis presque au rang de ceux de la trisection de l'angle & de la quadrature du cercle, si l'expérience n'avoit fait voir qu'il l'avoit parfaitement résolu.

M. le duc de Chaulnes donna, en 1755, un mémoire qui contenoit les principes de ce travail. Il avoit d'abord imaginé d'employer le mouvement d'une vis

ſans fin, pour obtenir ces diviſions. La vis, faite d'acier, auroit elle-même marqué ſes pas ſur l'épaiſſeur de l'arc de cercle à diviſer; & ces pas qui devoient être parfaitement égaux, & dont on pouvoit avoir, au moyen d'un *index*, les plus petites parties, devenoient, à ce qu'il croyoit, un moyen aſſuré d'obtenir des diviſions très-fines & très-égales.

Qui n'auroit cru, comme lui, qu'une diviſion faite de cette maniere ſeroit exacte? Et pouvoit-on ſoupçonner de l'inégalité dans un petit nombre de pas d'une vis faite avec ſoin, & dans ceux de cette eſpece d'écrou, tous marqués avec la même vis? L'expérience fit cependant voir à M. le duc de Chaulnes qu'on ne pouvoit, en aucune maniere, compter ſur l'exactitude de cette méthode: l'inégale dureté des parties de l'acier de la vis & de celles du cuivre de l'inſtrument, rend les pas de l'une & de l'autre très-inégaux; d'où il ſuit que non-ſeulement on ne doit pas employer cette maniere de diviſer les inſtruments, mais qu'on doit déterminer, par obſervation, la valeur de chaque partie d'un micrometre, & ne pas ſe contenter de meſurer la totalité ou une grande partie de ſa courſe, en comptant, pour les diviſions intermédiaires, ſur l'égalité des pas de la vis, comme on le faiſoit ordinairement; nouvelle ſource d'erreur, dont la découverte eſt due à M. le duc de Chaulnes, & qui pouvoit altérer les obſervations les plus importantes & les mieux faites.

Il fallut donc employer un autre moyen. M. le duc de Chaulnes s'étoit apperçu depuis long-temps qu'en appliquant le micrometre au microſcope, on pouvoit exactement meſurer juſqu'à la quatre millieme partie d'une ligne: ce fut par ce moyen qu'il entreprit de donner à la diviſion des inſtruments une préciſion juſqu'alors inconnue. Nous ne pouvons le ſuivre ici dans l'ingénieuſe application qu'il en fit; tout ce que nous en pouvons dire, eſt que jamais principe n'a été manié avec plus d'adreſſe, & qu'on eſt étonné, en liſant cet ouvrage, des reſſources que ſon gé-

nie lui a fournies, & de la sagacité avec laquelle il met à profit une infinité de circonstances qui auroient probablement échappé à tout autre. Le fruit de tant de travaux fut un instrument de onze pouces de rayons, garni de lunettes achromatiques, & dont l'exactitude étoit si grande, qu'ayant été employé, concurremment avec deux excellents quarts de cercle de six pieds de rayon, à mesurer les hauteurs méridiennes solsticiales du soleil & celles d'*arcturus*, il les a données avec la même précision qu'eux; épreuve certainement la plus forte à laquelle on pût le soumettre.

Non-seulement il étoit parvenu à donner à son instrument le degré d'exactitude dont nous venons de parler; mais il avoit encore imaginé la maniere de le communiquer à tous ceux qu'on voudroit faire dans la suite, au moyen d'une très-grande plate-forme qu'il avoit proposé de construire sur ce principe, & qui tiendroit lieu, pour ainsi dire, d'un artiste habile & immortel. Nous laissons au public à juger si M. le duc de Chaulnes avoit bien rempli toutes les conditions du problême, & à apprécier le degré de reconnoissance qui lui est dû pour le présent qu'il a fait à tout le monde mathématicien. Cet art absolument nouveau, dont il avoit donné, comme nous venons de le dire, les principes en 1765, fut depuis donné dans un plus grand détail en 1768, dans la description des arts, publiée par l'académie.

Tout le travail qu'avoit fait M. le duc de Chaulnes sur la construction des instruments de mathématiques, lui avoit fait sentir le degré d'utilité dont pouvoient être susceptibles en cette partie les lunettes achromatiques; ç'en fut assez pour l'engager à travailler à leur perfection. Il a donné au public le Mémoire dans lequel il développe ses vues sur ce sujet.

On sera étonné, en lisant cet ouvrage, des ressources qu'il a sçu se procurer pour déterminer avec exactitude des quantités qui sembloient ne donner aucune prise à l'observateur; les mêmes microscopes, dont il s'étoit déja servi pour la division des instruments, se

retrouvent encore ici, mais employés d'une maniere absolument différente, & montés sur des especes de micrometres, qui mesurent jusqu'à un quatre centieme de ligne la course de l'instrument ou du porte-objet. C'est à l'aide de ces microscopes, & de plusieurs autres instruments ingénieux inventés pour cet objet, qu'il parvint à mesurer exactement le degré de réfringence des différentes sortes de verres; les courbures convexes & concaves de toutes les pieces d'un objectif composé, sans les séparer les unes des autres: problême singulier, & qui sembleroit, au premier coup d'œil, impossible à résoudre & à déterminer enfin avec précision, si la courbure du verre de crystal d'Angleterre, qui doit corriger l'aberration de réfrangibilité & détruire les couleurs, est telle qu'elle doit être; ce qu'on n'avoit pu parvenir à connoître jusqu'ici.

Toutes ces recherches sont suivies de l'invention d'une nouvelle machine parallactique, plus solide & plus commode que celles qui sont en usage; de plusieurs réflexions sur la maniere d'appliquer le micrometre à ces lunettes, & de mesurer exactement la valeur des parties de cet instrument; il emploie pour cela une mire qui, pour être vue de loin, a la singuliere propriété d'offrir à l'observateur des traits très-gros, au moyen desquels il peut mesurer des intervalles très-petits. Ce Mémoire brille par-tout du génie de l'inventeur; & on ne peut le lire sans admirer les ressources qu'il a sçu se procurer pour éviter des difficultés qui, au premier coup d'œil, paroissent insurmontables. C'est le dernier ouvrage qu'on ait de lui; & il est bien propre à faire regretter ceux qu'il se proposoit encore sur ce sujet, & que la mort l'a empêché d'exécuter.

M. le duc de Chaulnes étoit du caractere le plus aimable: la douceur qui en faisoit la base étoit ornée de la politesse du grand monde & de la cour; aussi ne comptoit-il presque que des amis dans tous ceux avec lesquels il vivoit; le roi même, qui connoissoit son zele & son mérite, lui donnoit souvent de ces marques de

bonté qui font la satisfaction du bon sujet & la félicité de l'homme de cour. Dans la situation où il se trouvoit, il sembloit être à l'abri des revers & des chagrins ; il en essuya cependant de vifs & de longs. Il y opposa la constance que prescrit la philosophie & la patience qu'inspire la religion. Mais on ne lutte pas impunément contre de tels ennemis; & son tempérament, quoique fort, y succomba.

Il mourut le 23 Septembre 1769, en moins de cinq heures, d'une mort qu'on pourroit peut-être nommer subite, mais qui n'étoit certainement pas imprévue, ayant mis ordre quelques jours auparavant à ses affaires temporelles, & reçu les derniers sacrements avec les sentiments les plus marqués de la piété & de la religion qui avoient toujours été la regle de sa conduite.

I. CHAUVEAU, (*François*) graveur & dessinateur, né à Paris, mort dans la même ville en 1676. Il travailla long-temps sous Laurent de la Hire pour apprendre le dessin. Il commença d'abord à graver au burin; mais il préféra bientôt la facilité d'opérer à l'eau-forte, parce qu'il trouvoit dans cette gravure un moyen aisé pour se contenter lui-même, & pour mettre au jour en peu de temps une grande quantité d'ouvrages. Sa fécondité étoit prodigieuse. On fait monter à trois mille les estampes sorties de sa main. Il ne lui en coûtoit rien pour inventer & pour disposer les sujets en autant de manieres qu'on pouvoit desirer. Une imagination vive & une grande mémoire le servoient merveilleusement. Quoique sont dessin fût correct, & qu'il sçût exprimer parfaitement tous les mouvements du corps & de l'ame, sa maniere avoit quelquefois de la dureté & de la sécheresse, & l'on pouvoit s'appercevoir qu'il n'avoit jamais été en Italie pour y prendre un meilleur goût. Malgré cela on ne peut s'empêcher de reconnoître dans ses compositions le feu, la force, la vérité & la variété. Les principales gravures de sa composition sont des morceaux de l'ancien Testament, de l'histoire Grecque, les Métamorphoses de Bense-

rade, les Fables de la Fontaine, &c. Peu de temps avant sa mort, il grava une partie de la vie de saint Bruno, d'après les tableaux de le Sueur, qui se voient dans le cloître des Chartreux de Paris. Le reste est de Sébastien le Clerc. Chauveau, membre de l'académie, y parvint à la charge de conseiller. Il eut cinq fils, dont le plus jeune s'est fait un nom dans les arts, & qui suit.

II. CHAUVEAU, (*René*) sculpteur, né à Paris en 1663, mort dans la même ville en 1722. Il marcha sur les traces de son illustre pere; &, suivant la remarque de Perrault, il avoit la même fécondité de génie, & comme lui une vaste imagination & un grand feu dans ses compositions. Avantageusement connu par M. Colbert, lorsqu'il étoit chez Caffiéri, sculpteur, il obtint un logement aux Gobelins; & dès l'âge de vingt-cinq à vingt-six ans il se vit, en quelque sorte, le premier de tous les sculpteurs pour faire tous les projets & esquisses. Il est vrai qu'il avoit une promptitude & une dextérité singulieres: en peu de temps il composoit de très-bons modeles. Etant aux Gobelins il épousa la fille ainée de Cuuccy, artiste Italien. Mais se trouvant surchargé d'ouvrage, parce qu'outre ses propres entreprises, il avoit encore à conduire l'attelier de son beau-pere, il demanda & obtint un logement au Louvre. Cuuccy comprit le tort que lui faisoit son éloignement, & sur ses remontrances on obligea Chauveau de retourner chez son beau-pere. Mais, piqué de cette espece d'affront, il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller en Suede, où on lui promettoit un sort avantageux.

Il resta sept ans dans ce pays, & y fit des ouvrages qui le rendirent célebre. On peut en voir le détail dans un éloge fort long de cet artiste, fait par M. Papillon. De retour en France, il fut chargé de plusieurs ouvrages pour les maisons royales. On en voit sur-tout à Versailles qui sont autant de preuves de son génie fécond & de son habileté. Nous nous contenterons de dire qu'en 1709, Louis XIV l'ayant fait venir dans son

cabinet pour lui commander de faire une bordure disposéee de telle façon qu'elle pût renfermer quatre petits tableaux ronds, chacun d'environ deux à trois pouces de diametre, représentant les quatre Saisons; Chauveau imagina tout de suite un dessin qu'il exécuta parfaitement. Il prit pour sujet principal le soleil, devise de Louis XIV. Le soleil, sous la figure d'Apollon, est placé au milieu des quatre Saisons ou tableaux, comme présidant sur elles : chaque tableau est entouré d'ornements & attributs convenables, avec un art & une délicatesse admirables. Cette bordure a été moulée & jettée en bronze, réparée par une habile ciseleur, & dorée d'or moulu.

Chauveau travailla long-temps pour le duc de Coaslin, évêque de Metz, & fit reconstruire le château de Frescati. Il travailla aussi au grand sallon de Saverne, pour le cardinal de Rohan. Le dernier seigneur qui l'employa fut le comte de Torcy, dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé, par deux fois différentes, combien il vouloit gagner par jour, l'habile sculpteur, piqué d'une question qui répondoit si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de suite à Paris, & y mourut de la fatigue du voyage qu'il avoit fait à pied, & du chagrin que lui donnoit la perte de son argent comptant qu'il avoit converti en billets de banque.

CHEDEL, (*Pierre* CANTIN) graveur, né à Châlons en Champagne vers l'an 1700, mort dans la même ville en 1762. Après avoir appris les premiers éléments du dessin sous le célebre le Moine, premier peintre du roi, il se tourna du côté de la gravure, & entra chez Laurent Cars, excellent graveur d'histoire; mais comme il ne se sentoit pas les dispositions nécessaires pour réussir dans ce genre de gravure, il suivit son penchant qui le portoit à dessiner & à graver en petit. Il y réussit parfaitement: ses compositions sont pleines de feu & d'invention, & touchées avec tout l'esprit & le goût possible. On peut en juger sur-tout par plusieurs petits livrets,

suites de paysages, expéditions militaires & autres sujets grotesques, qu'il a inventés & gravés, & qui sont autant de chefs-d'œuvre pour la gentillesse & la légéreté de la pointe. On lit dans le Répertoire des Artistes, publié par le sieur Jombert, que Chedel étoit d'une complexion fort délicate, & menoit une vie très-sobre & retirée : la douceur de ses mœurs & l'égalité de son caractere, jointes à sa candeur & à sa probité, lui acquirent l'estime & l'amitié des personnes avec lesquelles il vivoit. Sa trop grande assiduité au travail, & la vie trop sédentaire qu'il menoit, lui occasionnerent plusieurs maladies qui le rendirent, sur la fin de ses jours, un peu sombre & mélancholique, quoiqu'il fût naturellement fort gai. Sentant ses infirmités s'augmenter, & sa vue s'affoiblissant de jour en jour, il prit le parti de se retirer dans son pays natal, où il mourut quelques années après son départ de Paris, regretté généralement de tous ses amis & de tous les honnêtes gens qui le connoissoient.

CHEREAU, (*François*) graveur, né à Blois, & mort à Paris en 1729, âgé de quarante-huit ans. Il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la gravure, qui se développerent avec succès sous la conduite de Pierre Drevet le pere, dont il fut l'éleve. Son burin est pur & harmonieux, sçavant & hardi. On remarque dans les portraits qu'il a gravés de l'élégance, de la vérité, de l'expression & du caractere. Ses talents furent couronnés par l'académie royale, qui le reçut au nombre de ses membres : il fut nommé ensuite graveur ordinaire du Cabinet du Roi, & mourut au milieu d'une carriere brillante. Entre plusieurs morceaux qui lui ont mérité une réputation distinguée, on remarque particuliérement un S. Jean dans le désert, d'après Raphaël ; & le portrait du cardinal de Polignac, d'après Rigaud.

I. CHERON, (*Elisabeth-Sophie*) ou Madame Le Hay, du nom de son mari, née à Paris en 1648, de Henri Cheron, peintre en émail de la ville de Meaux,

morte en 1711, & enterrée à Saint-Sulpice. Cette dame, l'honneur de son sexe, a réuni dans un degré supérieur plusieurs talents, dont un seul auroit pu l'immortaliser : elle réussissoit dans la poésie, au point qu'elle a mérité l'estime du grand Rousseau. Elle excelloit aussi, dit-on, dans la musique; mais elle s'est encore plus distinguée dans la peinture & dans la gravure. Son mérite se fit connoître par des portraits qu'elle fit presque dès son enfance, & dont la parfaite ressemblance étoit la moindre qualité. Dans la suite elle fit beaucoup de tableaux d'histoire, qui peuvent la mettre au rang des plus célebres peintres. Ses ouvrages ont un bon ton de couleur, un dessin correct & de bon goût, une entente de l'harmonie, des draperies bien jettées, jointes à une grande facilité de pinceau. On rapporte qu'elle faisoit de mémoire des portraits qui n'étoient pas moins remarquables par la ressemblance que par la perfection du travail. Son goût la portoit à dessiner d'après l'antique, & sur-tout d'après les pierres gravées; peu de personnes y ont aussi-bien réussi. On a encore d'elle une suite de cornalines gravées sur ses dessins, dont trois sont de sa main. Elle a de même gravé une descente de croix d'après un morceau de sculpture en cire coloriée, exécuté par un Sicilien nommé l'abbé Zumbo, & un livre à dessiner en trente-six feuilles.

Tant de talents réunis lui acquirent des distinctions qu'elle méritoit autant que les hommes les plus célebres. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1676. Son portrait, peint de sa main, fut son tableau de réception, présenté par l'illustre le Brun. L'académie des Ricovrati de Padoue l'admit dans son sein en 1699, sous le nom de la Muse Erato. Louis XIV lui donna une pension de cinq cents livres. Elevée par son pere dans le Calvinisme, elle se convertit à la religion Catholique; elle en pratiqua les devoirs d'une maniere exemplaire. Ses vertus n'étoient pas moins admirables que ses talents. Sa modestie paroissoit jusques dans ses habits, & sa charité étoit sur-tout sans bor-

nes. M. d'Argenville, qui l'avoit connue, dit, en parlant d'elle & de madame Dacier, *qu'on voyoit pour ainsi dire dans ces deux illustres femmes, les traits de deux grands hommes.* Elle se maria à l'âge de soixante ans au sieur le Hay, ingénieur du roi, qui n'étoit guere plus jeune qu'elle. Ce mariage philosophique n'avoit d'autre but que d'avantager son mari qu'elle estimoit depuis long-temps. Ses deux nieces *de la Croix* ont été ses éleves.

II. CHERON, (*Louis*) peintre & graveur, frere de la précédente, né à Paris en 1660, mort à Londres en 1723. Son voyage en Italie lui fournit l'occasion de faire des études réfléchies d'après Raphaël & Jules Romain. Il en recueillit de précieux avantages, un grand goût pour le dessin, & un beau caractere. De retour en France, il s'annonça par des ouvrages estimables, qui auroient pu sans doute contribuer à une fortune brillante, si son attachement au Calvinisme ne l'eût obligé de passer en Angleterre. Il travailla beaucoup dans ce pays, principalement dans le château de Boulgton. On voit deux tableaux de cet artiste dans l'église de Notre-Dame à Paris. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même plusieurs estampes. Il a enrichi de figures un ouvrage de poésie de sa sœur, intitulé : *Essai des Pseaumes & Cantiques mis en vers.*

CHIARI, (*Joseph*) peintre, né à Rome, mort d'apoplexie dans la même ville en 1727, âgé de soixante-treize ans. On voit de lui, dans plusieurs églises & dans plusieurs palais de Rome, des tableaux qui lui ont fait un nom illustre parmi le petit nombre de peintres d'un certain mérite, qui deviennent de plus en plus rares en Italie.

CHIRAM, sculpteur, florissoit environ 1032 ans avant Jesus-Christ. Son pere, nommé Ur, étoit Tyrien ; mais sa mere étoit de la tribu de Nephtali. Comme il excelloit pour toutes sortes d'ouvrages d'or, d'argent & de cuivre, il fut choisi par Salomon pour travailler

travailler aux chérubins & autres ornements du temple. Cet artiste fit encore deux colonnes de cuivre, qui avoient dix-huit coudées de haut & douze de tour, au dessus desquelles étoient des corniches de fonte, en forme de lis, de cinq coudées de hauteur : à l'entour de ces colonnes étoient des feuillages d'or qui couvroient ces lis ; & on y voyoit pendre en deux rangs deux cents grenades de cuivre.

CHRISTIAN, (*Charles*) appellé par de Wit, qui a gravé son portrait en maniere noire, *Charles-Chrétien* REISEN, graveur en pierres fines, mort à Londres vers l'année 1725, âgé d'environ quarante ans. C'est le seul artiste en ce genre, dont l'Angleterre puisse se faire honneur. Son pere, Danois, & graveur assez estimé, étant passé à Londres à la suite du roi Guillaume, s'établit dans cette ville, & enseigna son art à son fils. Celui-ci l'a beaucoup surpassé. Quoique mort à la fleur de son âge, il a laissé beaucoup d'ouvrages, parce qu'il avoit une facilité surprenante. Tous ces ouvrages sont remarquables par la propreté du travail. Peut-être sont-ils dépourvus d'un certain goût & d'une certaine finesse de touche, dont manqueront toujours ceux qui seront faits trop à la hâte. Parmi ses éleves on distingue un nommé Claus, mort fou en 1739; Smart, auquel un seul jour suffisoit pour graver plusieurs têtes qui ne paroissoient pas trop négligées ; & Scaton, Écossois, qui s'est attaché à mettre dans ses figures un grand fini. Il a fait le portrait de Pope, d'Inigo Jones, & du chevalier Jean Newton.

CIBBER, (*Gabriel*) habile sculpteur, pere du célebre comédien de ce nom. Il étoit Allemand, & a travaillé en Angleterre avec beaucoup de réputation. Ce Gabriel Cibber, que, selon M. l'Abbé le Blanc, les Anglois regardent comme un second Praxitele, n'étoit point, ainsi qu'il le prétend, un ignorant qui ne méritoit pas seulement le nom de sculpteur. Les bas-reliefs qu'on voit de lui au piédestal d'un monu-

ment dans l'abbaye de Westminster, pourroient n'être pas bons ; mais, comme on ne doit juger du mérite d'un artiste que sur ce qu'il a fait de mieux, la réputation de celui-ci se trouvera assez glorieusement établie, par deux belles figures de ronde-bosse, couchées sur le fronton de la porte de l'hôpital des fous. Elles ont, dans un degré éminent, toutes les parties qui peuvent faire admirer un ouvrage de sculpture.

CIEZAR, (*Joseph*) peintre, né à Grenade, mort à Madrid en 1699, âgé de quarante ans. Il étoit fils & disciple de Michel-Jérôme Ciezar. Il excelloit à peindre les paysages & les fleurs. Ces dernieres sont représentées avec tant de délicatesse, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir. On voit encore de lui dans Madrid plusieurs grandes compositions, entr'autres deux bons tableaux qui sont dans l'église de S. François de Paule.

CIGNANI, (*Charles*) peintre, né à Bologne en 1628, mort à Forli en 1719. Ses progrès rapides dans la peinture engagerent l'Albane, son maître, à l'employer souvent dans ses propres ouvrages. La réputation de Cignani s'étendit bientôt. Des princes souverains le firent travailler ; & le succès avec lequel il s'en acquitta, lui mérita des honneurs & des bienfaits de leur part. Le pape Clément XI, pénétré d'une estime particuliere pour lui, le nomma prince de l'adémie de Bologne, appellée encore aujourd'hui l'*Académie Clémentine*. La coupole della Madona del Fueco de la ville de Forli, où cet artiste a représenté le Paradis, atteste son génie & ses talents. Ses autres ouvrages, dont on voit les principaux à Rome & à Bologne, sont également recommandables par un dessin correct, un coloris gracieux, une composition élégante, une grande facilité, une draperie de bon goût, une expression forte des passions de l'ame.

Le seul reproche qu'on puisse lui faire, est de n'avoir pas assez mis de feu dans ses tableaux, parce qu'il s'attachoit trop à les finir : du reste il excelloit à peindre les

vierges & les demi-figures. L'envie traversa ce grand peintre : mais, telle étoit la douceur de ses mœurs, qu'il parloit toujours avec éloge de ses plus cruels ennemis. Les pauvres & les infortunés étoient assurés de trouver en lui des secours. Ainsi les qualités du cœur ne le rendoient pas moins estimable que les talents de l'esprit. Il eut dix-huit enfants, dont un seul lui survécut, & mourut peu de temps après lui. On trouve dans le Cabinet du Roi deux tableaux de ce maître, une Descente de Croix, & Notre-Seigneur qui apparoît en jardinier à Magdeleine. M. le duc d'Orléans possede aussi un morceau excellent de Cignani : c'est un *Noli me tangere*. On a peu gravé d'après lui.

CIMABUÉ, peintre, né à Florence d'une famille noble en 1240, mort en 1300. On peut l'appeller le pere, ou du moins le restaurateur de la peinture en Europe, depuis que les Barbares avoient détruit ce bel art par leurs invasions. Les dispositions que la nature lui avoit données s'annoncerent dès son enfance il remplissoit de barbouillages les livres qu'on lui avoit mis entre les mains pour le faire élever dans les sciences. A mesure qu'il avançoit en âge, il acquéroit plus de facilité dans le dessin ; & telle étoit son ardeur pour s'y perfectionner, qu'il s'échappoit d'auprès de ses maîtres, afin d'aller voir travailler certains peintres que le sénat de Florence avoit fait venir de la Grece. Ses parents lui ayant enfin permis de suivre son inclination, il donna des ouvrages qui, quoique très-imparfaits, parurent merveilleux, en comparaison de ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. Son dessin étoit un peu plus correct, ses figures avoient plus de force & d'expression que celles de ces peintures gothiques qui ne sont recommandables que par leur antiquité.

Il acquit une si grande réputation, que Charles I, roi de Naples, passant par Florence, l'honora de sa visite, & lui prodigua les éloges les plus flatteurs à la vue de ses ouvrages. Ce peintre ayant achevé un tableau de la Vierge, tout le peuple le conduisit, au

bruit des trompettes, jusqu'à l'église de *Sainte-Marie-la-Nouvelle*, où il devoit être placé. Ces démonstrations publiques de joie prouvent l'idée qu'on avoit des talents de Cimabué : il méritoit ces applaudissements, pour avoir tiré du tombeau un art qui lui aura des obligations éternelles. On voit à Florence quelques restes de ses peintures, qui sont à fresque & à détrempe, parce que celle qu'on nomme à l'huile n'étoit pas encore pratiquée. On y remarque du génie & du talent naturel; mais le goût y manque : on ne doit pas en être surpris; il ne s'acquiert que par l'expérience & l'étude des bons ouvrages. Cimabué sçavoit aussi l'architecture. Il eut pour disciple Giotto.

CIMON, peintre Grec, natif de Cléone. Il fut éleve d'Eumarus, qui peignit les hommes & les femmes d'une maniere différente; ce qui prouve que la peinture avoit été jusqu'alors dans son enfance. Le disciple surpassa le maître. Il peignit le premier les figures en raccourci, & il en varia les attitudes pour leur donner plus d'action : il fut aussi le premier qui représenta les jointures des membres, les veines du corps, & qui sçut imiter les différents plis des draperies.

CIRANI, (*Elizabeth*) née à Bologne, se distingua par son talent pour la peinture. L'étude qu'elle fit des ouvrages des grands maîtres, développa en elle de belles idées qu'elle rendoit très-heureusement. Son coloris est frais & gracieux; il ne lui a manqué que d'avoir une maniere plus ferme & plus décidée : ce qui se fait remarquer principalement dans les sujets terribles qu'elle aimoit à traiter de préférence aux sujets tendres ou simples, pour lesquels elle avoit plus de dispositions.

CIROFERRI, peintre & architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689. Il embrassa par goût la peinture; car il étoit né dans l'opulence. Il voulut cependant que cet art servît à sa dépense qui étoit fort considérable : aussi mettoit-il ses ouvrages à un très-haut prix. On les payoit ce qu'il en deman-

doit, parce qu'une grande maniere, une belle composition, un beau génie, les rendoient précieux. C'étoit à l'école de Pierre de Cortone qu'il avoit formé ses talents. On trouve même qu'il n'est pas inférieur à ce grand artiste dans des ouvrages que celui-ci avoit laissés imparfaits, & que Ciroferri fut chargé d'achever par le grand-duc de Toscane : il paroît que tout est du même pinceau. Un mérite si extraordinaire lui valut des bienfaits de ce prince, & des papes sous lesquels il vécut. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être mis au rang des plus grands peintres, que d'avoir sçu animer & varier davantage ses figures. On prétend que sa mort fut causée par la jalousie qu'il conçut contre Bacici. Ses principaux ouvrages sont à Florence & à Rome. Cette derniere ville renferme plusieurs grands palais bâtis sur ses plans. Il possédoit l'architecture à un aussi haut degré que la peinture. On voit, dans le Cabinet du Roi, un tableau de lui, qui est une allégorie à la gloire de Louis XIV. On a gravé d'après ce maître.

CITTADINI, (*Pierre-François*) appellé communément le MILANOIS, peintre, né à Milan, mort à Bologne en 1682, âgé de soixante-sept ans. Les bons principes qu'il avoit d'abord puisés à Rome, furent perfectionnés à Bologne par les leçons du célebre le Guide. Fixé dans cette derniere ville, il se fit connoître, disent les Italiens, pour un génie sublime, & pour un peintre en tous genres. Il traitoit également bien l'histoire, les fruits, les animaux, les paysages, les danses, les spectacles, les marchés des villes & des villages : il peignoit tout avec fraîcheur & d'une belle touche. On voit plusieurs de ses ouvrages dans les églises & les palais de Bologne. Trois fils qu'il laissa s'exercerent aussi dans la peinture avec succès, de même qu'un de ses freres qui travailla dans la maniere du Guide, dont il étoit éleve.

CIVITALI, (*Matthieu*) sculpteur, né à Luques, vivoit vers la fin du quinzieme siecle. C'est un de ces

hommes rares qui étonnent par la singularité des talents dont la nature les a favorisés. Il avoit été barbier jusqu'à l'âge de quarante ans ; & , à cette époque où il est presque impossible d'exercer une profession différente de celle qu'on a suivie jusqu'alors, il s'adonna à la sculpture avec un tel succès, qu'il surpassa tous les artistes en ce genre, qui vivoient de son temps, & que, selon certains connoisseurs, il égala même le grand Michel-Ange. Quelques leçons de Jacques della Ruercia, sculpteur de Sienne, lui suffirent pour rendre le marbre parlant, en quelque sorte, par la perfection, le beau fini & la tendresse des statues qui sortirent de ses mains. On peut citer, en témoignage, celles d'Adam & d'Eve, de S. Zacharie, de sainte Elizabeth, & de deux prophetes qui ornent la chapelle de S. Jean, dans la cathédrale de Genes. Il ne s'est pas rendu moins recommandable à Luques par les statues de l'autel de S. Régulus, & par celles de l'intérieur & de l'extérieur de l'église de S. Michel.

CIVOLI *ou* CIGOLI, (*Louis*) peintre & architecte, né en 1559 dans l'ancien château de Cigoli, territoire de Toscane ; mort à Rome en 1613. Son nom de famille étoit *Cardi.* Il se mit sous la discipline d'Alexandre Allori ; mais il ne la suivit pas si scrupuleusement, qu'il ne tâchât dès-lors de suivre la maniere de Michel-Ange, du Correge, d'André del Sarté, du Pantorme & de Baroche. L'étude qu'il fit sous Allori de l'anatomie, & le soin qu'on lui avoit confié de modeler en cire des cadavres disséqués, lui dérangerent l'esprit, au point qu'il perdit la mémoire, & qu'il devint sujet à une espece d'épilepsie. Obligé d'avoir recours à son air natal, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se remit, & qu'il revint à ses premiers travaux. Il voyagea d'abord en Lombardie, où il fit des progrès surprenants. L'académie de peinture de Florence s'empressa de le recevoir dans son sein, & son talent pour la poésie lui mérita le même honneur de la part de l'académie de la *Crusca.* Il s'occupoit aussi

de la musique. Mais un de ses confreres lui ayant reproché qu'il aimoit mieux jouer du luth que de finir ses tableaux, il brisa cet instrument, pour se consacrer tout entier à la peinture.

C'est alors qu'on vit sortir de son pinceau de véritables chefs-d'œuvre. Ayant fait, en concurrence avec le Passignan & Michel-Ange de Caravage, un *Ecce Homo*, son tableau fut reconnu supérieur à ceux de ces deux grands artistes. Le grand-duc de Toscane, frappé de sa beauté, le fit placer par distinction dans sa chambre à coucher. Ce prince, satisfait de plus en plus des ouvrages de Civoli, ne cessa point dès ce moment de lui donner des preuves de sa protection, & de la considération même qu'il avoit pour ses talents. Il le chargea des arcs de triomphe & des décorations de théâtre pour les fêtes publiques du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Il exigea de lui le dessin du palais Médicis dans la place *Madama ;* enfin, l'ayant fait nommer pour peindre un des grands tableaux de S. Pierre, (honneur réservé seulement aux premiers artistes de son temps), il lui donna une chaîne d'or pour faire le voyage de Rome, le logea dans son palais de la Trinité du Mont, &, pour se l'attacher entiérement, lui proposa une pension considérable, que Civoli refusa cependant par amour pour la liberté.

De si grandes marques de faveur, jointes à un mérite réel, exciterent l'envie contre cet artiste. Un de ses ennemis, s'étant glissé furtivement dans l'attelier qu'il avoit construit pour peindre le tableau de l'église de S. Pierre, en saisit la pensée, qu'il grava aussi-tôt ; & il publia que Civoli avoit copié son tableau d'après Martin Hemskerck, peintre des Pays-Bas. Mais notre artiste confondit bientôt la calomnie, en ouvrant l'échafaud, & en peignant un nouveau tableau devant tout le monde. Il ferma même dans cette occasion la bouche à ses envieux par la fécondité de son génie, & la facilité de son pinceau. Le pape Paul V le fit travailler à plusieurs grands ouvrages. Civoli, peu content de celui qu'il avoit exécuté dans la chapelle

papale à Sainte-Marie-Majeure, vouloit l'effacer entiérement pour en commencer un nouveau. Paul V le lui défendit expressément. Le peintre en eut un si grand chagrin, qu'il tomba dangereusement malade. Dans cet état, le pape lui envoya un bref qui fut accepté à Malthe, pour le faire recevoir chevalier servant. Mais la mort l'empêcha de jouir de cet honneur.

Civoli dessinoit bien; sa maniere étoit grande & élevée, son pinceau ferme & vigoureux. On reconnoît le goût de l'école de Florence dans les cheveux de ses têtes, & dans la quantité de plis de ses draperies. Malheureux, envié, persécuté & mal récompensé, il ne recommandoit rien avec plus d'attention à ses disciples, que l'union & l'accord entr'eux. Dominique Féti a été un des plus célebres. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Livourne, à Bologne, à Milan, à Florence, dans la galerie du grand-duc. Les tableaux qui lui ont fait le plus d'honneur sont les stygmates de S. François à Foligno, & le martyre de S. Etienne: ce dernier le fit nommer le *Correge Florentin.* C'est lui qui donna le dessin du piédestal du cheval de bronze qui porte la figure de Henri IV, placée sur le Pont-Neuf à Paris. On a gravé d'après lui.

CLAIR, (*Jean-Marie* LE) musicien, né à Lyon en 1697, mort à Paris en 1764. La premiere anecdote de sa vie n'est pas la moins intéressante, pour prouver que la nature est souvent contrariée dans ses dispositions par le hasard ou par le caprice des parents. En effet, soit obéissance, soit inclination, le Clair parut d'abord pencher vers la danse, & ce fut à Rouen qu'il fit ses premiers essais en ce genre: Dupré y étoit; &, par une circonstance non moins bizarre, il se trouva jouer du violon pour faire danser le Clair. Ils furent réciproquement très-peu satisfaits, & tous deux se rendirent justice sans l'attendre des autres. Dès le même instant, ils résolurent de changer de place. Dupré quitta l'orchestre pour amener au théâtre cette noblesse élégante, cette précision, ces graces qui ont si

long-temps charmé les yeux, & dont l'heureux ensemble ne s'est retrouvé depuis que dans le sieur Vestris, son éleve, qui a conservé l'honneur d'un genre qui appartient purement à la nation : le Clair quitta, de son côté, le théâtre pour l'orchestre, & ouvrit bientôt à l'harmonie une nouvelle carriere. Il fut bientôt appellé à la place de premier symphoniste du roi. Sa Majesté daigna même ajouter des graces particulieres au choix dont elle venoit de l'honorer; & feu M. le duc de Gesvres, toujours attentif à rapprocher les talents du trône qui doit les encourager, confirma les bontés du roi par un brevet signé de sa main.

Cette récompense flatteuse engageoit le Clair à de nouveaux efforts; il sentit, par ses propres lumieres, qu'il étoit encore fort loin de cette perfection qu'il cherchoit, & à laquelle il essaya d'atteindre par le travail le plus assidu. Il réussit d'abord à simplifier les regles, à rendre les beautés de l'art plus sensibles, à surmonter les difficultés qu'il s'imposoit lui-même par une théorie bien plus profonde que celle qu'il trouvoit établie, & qui, par conséquent, exigeoit une pratique bien plus sçavante; mais ce n'étoit point encore assez pour vaincre deux rivaux qu'il avoit à combattre.

Baptiste jouissoit depuis long-temps d'une juste réputation pour la *perfectibilité* du son. Guignon avoit rapporté d'Italie une exécution brillante qui charmoit les oreilles, quoique peut-être elle n'allât pas assez jusqu'à l'ame. Une nouvelle découverte dans l'art pouvoit donc seule fixer l'attention du public, &, sans diminuer le mérite des autres, attirer à le Clair une considération personnelle: il fut assez heureux pour la faire. La pratique de la double corde, jusqu'alors inconnue, & dont il fit le premier usage en France, fut, à juste titre, l'époque de sa réputation : c'est à cette nouveauté intéressante que l'harmonie en général doit une partie de ses progrès; & c'est aussi par elle que le violon est devenu un des instruments les plus riches, soit qu'il s'exprime seul, soit qu'uni avec d'autres, il ajoute à la magie de l'effet.

Le Clair étoit cependant né avec des diſpoſitions aſſez ingrates, qu'il ne put changer qu'à force de travailler. Ses connoiſſances acquiſes dans l'art de la compoſition, n'excitoient en lui que l'émulation d'en acquérir de nouvelles. C'eſt dans ce deſſein qu'il fit un voyage en Hollande, où il s'occupa moins de ſes ſuccès, & de l'accueil honorable que lui fit la princeſſe d'Orange, que du plaiſir d'entendre le célebre Locatelli. Il profita avidement des lumieres qu'il daigna lui communiquer ſur les profondeurs de l'harmonie : on s'en apperçut bientôt à ſon retour en France ; & ce fut avec admiration que l'on reconnut la grande maniere du maître dans les chefs-d'œuvre de l'écolier. C'eſt ſurtout dans le troiſieme livre de ſes Sonates où ce progrès paroît ſenſible : le premier n'a que le mérite d'une mélodie ſimple & facile ; il avoit déja déployé dans le ſecond toutes les richeſſes dont il étoit redevable à la pratique de la double corde.

A l'égard de ſes grands concerts, il ſemble qu'ils ne doivent ſervir de modele que pour l'arrangement des parties ; ils ſont d'ailleurs d'un effet aſſez médiocre, & paroiſſent prouver qu'avec le plus grand mérite dans la partie thecnique de ſon art, il manqua toujours à le Clair cette portion de génie qui ſert à cacher l'art lui-même, de maniere qu'il devienne preſque inſenſible dans la jouiſſance de l'effet. On peut porter le même jugement de la plupart de ſes opéra ; ils ſont fort au-deſſous de ſes modeles, quant à la partie du chant, & non moins inférieurs à ſes contemporains, dans la partie inſtrumentale. Le Clair avoit dans les mœurs cette ſimplicité preſque toujours compagne d'un eſprit ſérieux & réfléchi. Il haïſſoit les applaudiſſements tumultueux : cependant il n'avoit ni cette modeſtie apprêtée qui ſemble mendier les éloges, ni cette vanité préſomptueuſe qui en rend indigne. Un homme d'un pareil caractere ſembloit ne devoir pas finir d'une maniere auſſi funeſte. La nuit du 22 Octobre 1764 il fut aſſaſſiné comme il rentroit chez lui, & mourut ſans ſecours. Il devoit être à l'abri

d'un pareil malheur par la médiocrité de sa fortune, qui ne pouvoit tenter l'avarice de ses assassins.

CLAIREMBAUT, (*Louis-Nicolas*) musicien, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749. Sa famille étoit attachée au service du roi sans interruption depuis Louis XI. Dès son enfance il montra un génie supérieur pour son art, & fit exécuter, à l'âge de treize ans, un motet à grand cœur de sa composition. Agé seulement de vingt ans, il fut choisi pour être organiste des grands Jacobins, & obtint depuis l'orgue de Saint-Cyr. On peut dire qu'il a mérité la palme dans les cantates. Celle d'*Orphée*, qu'il publia la premiere, est un chef-d'œuvre. Il a mis aussi de grands traits & une expression singuliere dans celles de *Médée*, de *Léandre & Héro*. Ce célebre musicien se soutient parfaitement dans ses autres ouvrages, qui consistent en plusieurs motets, & des morceaux de musique composés pour des fêtes particulieres. Il n'a fait pour l'opéra qu'un divertissement allégorique, intitulé *Le Soleil vainqueur des Nuages*. Louis XIV charmé de ses talents, & qui se plaisoit à lui entendre jouer de petites pieces de clavessin, le nomma son organiste, & surintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon.

CLAUDE, peintre sur verre, né en France dans le quinzieme siecle. Il vivoit à Rome sous le pontificat de Jules II. Cet habile homme étoit à la tête des ouvrages de peinture sur verre qui se faisoient aux églises & au palais papal. Le Bramanté, qui avoit entendu parler de l'habileté dans cet art, d'un religieux Dominicain de Marseille, nommé frere *Guillaume*, engagea maître Claude à le mander auprès de lui, avec promesse d'une forte pension de la part du pape. Ce religieux, supérieur en talent à maître Claude, muni de l'obédience de ses supérieurs, se rendit à Rame, où il peignit sur verre, en concurrence avec lui, les grandes vitres de la salle près la chapelle du papc (qui dans la suite ont été fort endommagées par des coups

d'arquebusade lors du sac de Rome.) *Guillaume*, que Vasari appelle *de Mareilly*, survéquit à maître Claude; car celui-ci, suivant Félibien, mourut peu de temps après l'arrivée de frere Guillaume en cette ville. Guillaume y fit seul plusieurs morceaux de peinture sur verre pour les appartements du Vatican, & pour les églises de Sainte-Marie *del Popolo* & *del l'Amina*.

Le cardinal de Cortone, qui connoissoit l'étendue du talent de ce religieux dans l'invention de ses sujets, & dans l'admirable variété de ses compositions, le conduisit dans sa ville de Cortone, où il peignit, tant sur le verre qu'à fresque, plusieurs morceaux qui furent fort estimés. De Cortone il passa à Arezzo, où, vivant doucement des revenus d'un prieuré que le pape lui avoit donné, il s'appliqua particuliérement à se perfectionner dans le dessin. Il se mit par ce moyen en état de faire de plus belles choses que celles qu'il avoit faites à Rome. Il y peignit pour la cathédrale les vitres des grandes fenêtres de la chapelle des Albergotis. Vasari, qui fut son éleve, ne craint point de dire que ces peintures sur verre étoient si bien traitées, qu'il y avoit quelque chose de divin dans les belles expressions des figures, & sur-tout dans celle de Jesus-Christ, à la vitre où est représentée la vocation de S. Matthieu. Il ajoute que l'architecture & les sites champêtres qui entroient dans la composition de ces vitreaux, étoient d'un goût & d'une exécution admirables. Ce religieux, peintre sur verre, mourut à Arezzo en 1537, âgé de soixante-deux ans.

CLAUDIN, musicien, vivoit sous Henri III. D'Aubigny rapporte que cet homme, jouant aux noces du duc de Joyeuse sur le mode phrygien, anima tellement un courtisan, qu'il osa mettre la main aux armes en présence de son souverain; mais que le musicien se hâta de le calmer en prenant le mode hypo-phrygien. Il semble cependant que le musicien Claudin ne pouvoit pas trop produire ces effets, lui qui ignoroit certainement en quoi consistoient le mode phrygien & le mode hypo-phrygien. On peut également trai-

ter de fable ce qu'on rapporte d'Erric, roi de Danemarck, que la musique mettoit dans une telle fureur, qu'il tuoit ses meilleurs domestiques. Sans doute ces malheureux étoient moins sensibles que leur prince à la musique; autrement il eût pu courir la moitié du danger. Ce n'est pas qu'on doute du pouvoir de la musique sur les affections de l'ame, & qu'elle ne soit même capable d'agir physiquement sur les corps : les auteurs anciens nous en rapportent des exemples qu'on ne peut récuser raisonnablement. *Voyez* THIMOTÉE.

Tout le monde sçait que les piqures de la tarentule ne se guérissent qu'au son des instruments. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, qu'un musicien fut guéri d'une fievre violente par un concert qu'on fit dans sa chambre. On peut encore citer le célebre *Rans des Vaches*, cet air si chéri des Suisses, qu'il fut défendu, sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisoit fondre en larmes, déserter ou mourir ceux qui l'entendoient; tant il excitoit en eux l'ardent desir de revoir leur pays. Il seroit facile de rapporter d'autres traits qui prouvent que la musique produit des effets différents. Le docte Juste-Lipse, par exemple, ne pouvoit en entendre sans éprouver un ennui insupportable, qui finissoit quelquefois par un torrent de larmes. D'autres personnes bâillent, d'autres ont des vapeurs, &c; mais tout cela tient à une organisation particuliere, & ceux qui connoissent la physiologie ne doivent point en être surpris.

I. CLÉEF, (*Joseph van*) surnommé *le Fou*, peintre, né à Anvers. On ignore le temps de sa naissance & celui de sa mort; mais on croit qu'il fut reçu à l'académie d'Anvers en 1511. Il avoit une fort belle maniere de peindre : on le regarde comme le meilleur coloriste de son temps. Souvent ses ouvrages furent égalés à ceux des plus fameux peintres d'Italie. Le principe de sa folie, dit M. Descamps, ne lui venoit que d'amour-propre. Il avoit une si grande opinion de lui-même, qu'en Espagne, ayant été présenté au roi par

son peintre Antoine Moro, il souffroit de voir qu'on préféroit les ouvrages du Titien aux siens; il devint furieux, & dit tant d'injures à Moro, qu'à la fin ce peintre l'abandonna. Sa folie augmenta toujours, & on le vit courir dans les rues avec un habit vernis de térébenthine, fort luisant. Il fit encore d'autres extravagances; mais les plus fâcheuses furent qu'à mesure qu'il put retrouver de ses tableaux, il les mit en pieces ou les gâta. Il peignoit ses panneaux des deux côtés, afin qu'en retournant les tableaux on ne vît rien de désagréable. Sa famille le fit enfermer. Il eut un fils qui l'a égalé, mais qui, heureusement pour lui, ne fut pas fou.

II. CLÉEF, (*Henri* & *Martin van*) peintres & freres, nés à Anvers, vivoient dans le seizieme siecle. Henri demeura long-temps en Italie, où les études qu'il fit, lui servirent ensuite dans la composition de ses tableaux. Il travailla les fonds des tableaux de Franc-Flore avec tant d'intelligence, qu'ils paroissoient être de la même main. Il peignoit très-bien le paysage. Une touche légere, jointe à une belle harmonie de couleur, faisoit le mérite de ses ouvrages. Martin son frere, éleve de Franc-Flore, peignoit en petit, & il a bien entendu ce genre. Continuellement tourmenté de la goutte, il mourut à l'âge de cinquante ans. Il laissa quatre fils, tous bons peintres. Les tableaux de Gilles, qui étoit l'aîné, sont en petit, comme ceux de son pere; & les connoisseurs les estiment beaucoup.

CLÉOMENE, Athénien, fils d'Apollodore, sculpteur de l'antiquité. Pline, (*Livre 36*) parle de cet artiste avec éloge, & ajoute qu'il avoit fait les statues des neuf Muses habillées à la maniere des femmes de la ville de Tespis, que les anciens nommoint Tespiades. Quelques auteurs ont cru, d'après le témoignage de Misson, que la célebre Vénus de Médicis, qu'on voit à Florence, étoit de Cléomenes; cela paroît même indiqué par l'inscription grecque, qui signifie en françois : *Cléomene, Athénien, fils d'Apollodore, l'a*

faite : mais il est aisé de reconnoître que ces mots ont été écrits après coup sur un morceau de marbre qu'on a rapporté à la base de la figure en la restaurant. M. de la Lande, dans son *Voyage en Italie*, prouve évidemment, ce semble, qu'il est impossible de décider de qui est cette figure, le chef-d'œuvre de l'art, & qu'on ne sçauroit ni assez voir, ni assez louer. Nous croyons devoir rapporter ici, en faveur des lecteurs qui en ont une idée superficielle, une description tirée de cet auteur.

« La Vénus de Médicis a un peu plus de cinq pieds » de haut : il y a deux Amours en avant, & un Dau» phin sur le côté ; ce qui l'a fait nommer aussi Vénus » maritime. Elle est toute nue : sa tête est tournée sur » l'épaule gauche : elle porte la main droite au-devant » de son sein sans y toucher ; & de la gauche elle cou» vre, d'une certaine distance, ce que la pudeur ne » permet pas de laisser voir. On ne peut imaginer ni une » plus heureuse attitude, ni un plus beau choix de » nature. Tout ce qui est antique dans cette statue est » bien restauré. Les bras sont modernes, quoiqu'on » assure à Florence qu'ils sont antiques : ils sont faits, » il est vrai, avec soin ; mais ils ne répondent point à » la beauté du reste de la figure. On a été conduit à » les mettre dans le mouvement où ils sont, par les » copies antiques que l'on en avoit recouvrées aupara» vant. Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans » la ville Adriani, de même qu'un grand nombre de » statues du plus beau travail des Grecs ; mais elle » étoit cassée en cinq endroits, sçavoir au cou, aux » cuisses, au-dessus des jambes, au milieu des jambes, » & au-dessus des pieds. »

CLÉOPHANTE, peintre Grec, natif de Corinthe. Il fut le premier, dit-on, qui se servit d'une couleur pour peindre, car jusqu'alors on avoit dessiné sans couleur, & seulement avec du charbon. La découverte que fit Cléophante, lui procura le surnom de *Monocromatos*. On ajoute qu'il fit connoître la pein-

ture en Italie, lorſqu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la perſécution de Cipſelle, roi de Corinthe. Cependant quelques auteurs penſent, avec raiſon, que la peinture étoit dès-lors même en aſſez grand honneur dans toute l'Italie, puiſqu'on voyoit dans la ville d'Ardée des tableaux peints ſur les murailles d'un temple qui étoit fait long-temps avant que Rome fût bâtie, & dont les couleurs s'étoient pourtant ſi bien conſervées, qu'ils ſembloient être fraîchement finis. Ainſi l'on peut conclure aſſez raiſonnablement, ou que Cléophante n'eſt point l'inventeur des couleurs, ou que les habitants de l'Italie connoiſſoient la peinture long-temps avant les Grecs, ce qui n'eſt guere vraiſemblable.

CLERC, (*Sébaſtien* LE) deſſinateur & graveur, né à Metz en 1637, mort à Paris en 1714. Il étoit fils d'un orfevre qui, s'étant rendu fort habile dans ſa profeſſion, lui apprit de bonne heure à deſſiner. Avec les heureuſes diſpoſitions que Sébaſtien avoit, il fit en peu de temps des progrès ſi rapides, qu'on croit qu'il commença à graver dès l'âge de ſept ans, & qu'à douze il donnoit déja des leçons de deſſin. Mais il ne ſe borna pas à la ſeule pratique du deſſin & de la gravure. Comme il avoit l'eſprit vaſte & curieux d'apprendre, il s'appliqua à l'étude de la phyſique, de la géométrie, de la perſpective, de l'architecture civile & militaire. Il mérita d'être choiſi pour ingénieur & géometre du maréchal de la Ferté. Il leva le plan de pluſieurs places, & ſur-tout celui de Marſal, dont on ſe propoſoit alors de démolir les fortifications. Mais le Clerc ayant appris qu'on avoit envoyé ce plan à la cour ſous le nom d'un autre ingénieur, & n'ayant pu tirer raiſon de cette injuſtice, il ſe détermina à abandonner ſon emploi. Au milieu de ſes occupations, il ne laiſſoit pas cependant de s'exercer à la gravure, dans laquelle il faiſoit de jour en jour de nouveaux progrès; &, lorſqu'il vint à Paris en 1665, il s'occupa uniquement de cet art, déterminé par les conſeils du célebre le Brun.

Dès

Dès 1668, il donna au public sa petite géométrie pratique, en quatre-vingts morceaux, qui eut un applaudissement général, & qui lui mérita la protection du grand Colbert, un logement aux Gobelins, & une pension de six cents écus, à laquelle il renonça néanmoins quelques années après, afin d'être plus libre de travailler pour les particuliers qui desiroient avoir de ses gravures. L'estampe qu'il fit du mausolée que l'académie de peinture avoit fait ériger dans l'église des prêtres de l'Oratoire Saint-Honoré, pour le chancelier Séguier, lui valut une place à cette même académie, où il fut reçu en qualité de professeur de géométrie & de perspective, avec une pension de cent écus. Il exerça cet emploi pendant trente années avec l'applaudissement général.

On ne peut mieux prouver l'universalité des talents de le Clerc, & combien il possédoit toutes les parties du dessin, qu'en citant son estampe de la Multiplication des pains dans le désert; c'est un morceau capital de ce maître. Mais son chef-d'œuvre est sans contredit sa belle estampe de l'Académie des Sciences & des Arts, qu'il dédia au roi en 1698. La composition est aussi grande que le sujet est noble. Les grouppes des figures y sont sçavamment distribués, & l'intelligence du clair-obscur y est observée avec tout l'art possible. Le fond est rempli par une architecture élégante, qui offre l'idée d'un lycée riche & somptueux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, pour représenter le nombreux assemblage de machines propres à chaque science ou art, que l'on voit dans cette estampe, le Clerc ne fut point obligé de sortir de son cabinet, qui étoit orné des modeles des machines qu'il avoit inventées ou exécutées lui-même, & dont le nombre étoit étonnant. Le pendant de cette magnifique estampe est l'entrée d'Alexandre le Grand dans Babylone. Quand le Clerc présenta ce dernier morceau à Louis XIV, ce prince, qui avoit un goût singulier pour tous les arts, lui fit remarquer que le visage du conquérant devoit être vu de face, & non de profil, tel qu'il l'avoit représenté.

L'obſervation étoit juſte: auſſi le Clerc ſe mit-il à corriger tout de ſuite cette tête; & il préſenta le lendemain une nouvelle épreuve au lever du roi, qui fut flatté de l'attention de l'artiſte à profiter de ſes remarques.

Nous paſſerions les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous voulions faire ici l'éloge de toutes les eſtampes de ce célebre artiſte. Voici le jugement que M. Baſan porte de le Clerc dans ſon *Dictionnaire des Graveurs.* « Cet excellent homme, qui traitoit également l'hiſtoire, le payſage & les animaux, avoit » l'imagination vive & brillante, mais ſage & réglée; » ſes compoſitions ſont ſçavantes & très-variées, ſon » deſſin correct, ſes expreſſions naturelles & pleines » de nobleſſe. Sa gravure eſt nette, ſa touche facile & » gracieuſe; en un mot, tout concourt dans ſes ouvrages à les rendre dignes de l'admiration des connoiſſeurs. » Louis XIV l'honora, en 1693, du brevet de ſon graveur ordinaire; & le pape Clément XI lui accorda le titre de chevalier Romain. Dans ſes moments perdus, cet homme infatigable, & qui a travaillé plus de ſoixante ans, a compoſé & donné au public un grand Traité de géométrie, un nouveau Syſtême du monde, un Syſtême de la viſion, & un Traité d'architecture. On a de lui plus de trois mille pieces gravées, preſque toutes de ſon invention, & plus de ſix mille deſſins. Il laiſſa un fils nommé Sébaſtien, comme lui, qui fut un bon peintre d'hiſtoire, & dont on voit quelques ouvrages à l'Abbaye de Saint-Germain, & au Séminaire de Saint-Sulpice: Il fut reçu à l'académie en 1704, & devint profeſſeur en perſpective, dans laquelle il excelloit, de même que dans la géométrie. Il eſt mort en 1763, âgé de quatre-vingt-ſept ans.

CLÉSIDES, Grec de nation, vivoit vers l'an 3700. Il fut célebre par la perfection de ſes ouvrages, & par les preuves qu'il donna d'un reſſentiment trop hardi. La reine Stratonice, femme d'Antiochus, ne l'ayant point reçu avec tous les témoignages d'eſtime

qu'il croyoit mériter, il fit, pour se venger, un tableau dans lequel il représenta cette princesse dans une attitude indécente, & il l'exposa aux regards du public, prenant cependant la précaution de se sauver sur un vaisseau prêt à faire voile. Ce tableau fut trouvé si admirable, la reine elle-même s'y trouva si belle & si bien peinte, que, quoiqu'il fût injurieux à sa réputation, elle ordonna qu'il restât toujours dans la même place. Peut-être le peintre auroit-il mieux réussi dans sa vengeance, s'il avoit prêté la laideur à Stratonice. Il est bien rare que les femmes ne pardonnent pas toutes les autres injures, quand on sçait flatter leur beauté.

CLIQUET (*Paul*) vivoit à la fin du dix-septieme siecle. Quoiqu'il ait été charpentier, il mérite néanmoins de trouver place ici à cause des machines qu'il inventa & qu'il construisit pour amener les cymaises du fronton du péristyle du Louvre, & pour les monter & les mettre en place.

CLOVIO, (*Julio*) peintre, originaire de l'Esclavonie, mort à Rome en 1578, âgé de quatre-vingts ans. Il apprit à dessiner sous Jules Romain. Des leçons si sçavantes, jointes à ses dispositions naturelles, en firent un des meilleurs peintres en miniature qu'il y ait eu. On a de lui des figures admirables en ce genre, qu'on conserve au palais Farnese, dans un Office de la Vierge écrit à la main. Il les fit dans le temps qu'il demeuroit chez le cardinal Farnese, dont la protection fut si avantageuse aux grands artistes de son siecle.

COCCOPANI, (*Jean*) méchanicien, architecte, peintre, &c. né à Florence en 1582, d'une famille illustre, originaire de la Lombardie, mort en 1649. Ses connoissances variées le firent appeller à Vienne en 1622, où l'empereur l'employa en qualité d'ingénieur dans différentes guerres. Il se comporta avec tant de prudence, qu'il obtint plusieurs fiefs pour récompense de ses travaux. De retour à Florence, il bâtit pour le grand-duc le beau palais de *Villa Imperiale*, & le couvent des religieuses de sainte Thérese, où l'on voit

dans l'église une coupole bien proportionnée. Le grand-duc, ayant voulu établir à Florence une chaire de mathématiques, choisit Coccopani pour la remplir. Cet artiste répondit à l'intention de ce prince, en enseignant aux jeunes gens, non-seulement la géométrie & l'arithmétique, mais encore toutes les autres parties des mathématiques, telles que la perspective, la fortification, l'architecture civile, &c. Le pere Castelli étant mort à Rome, Coccopani fut invité à y aller occuper la chaire de mathématiques; mais il ne voulut point quitter la ville de Florence. Cet architecte avoit un goût décidé pour les méchaniques: on trouva chez lui, après sa mort, le modele d'une machine qui étoit telle, qu'en versant environ soixante pintes d'eau dans certains caissons, elle pouvoit moudre du grain, & imprimer quelques dessins dans du cuivre. Sigismond Coccopani, frere de l'artiste dont nous venons de parler, étoit encore très-sçavant; il étoit peintre & architecte en même temps: le célebre Galilée en faisoit beaucoup de cas; mais il y a grande apparence qu'il s'attacha plus à la théorie qu'à la pratique.

I. COCHIN. On trouve plusieurs artistes de ce nom. Au milieu du dernier siecle florissoit Nicolas Cochin, dessinateur & graveur, natif de Troyes en Champagne, lequel a travaillé d'après Vandermeulen & d'autres peintres: il a pareillement beaucoup gravé d'après Callot & la Belle, & il a fait aussi beaucoup de choses de son invention. Vers le même temps existoit un Noël Cochin, qui a gravé une grande partie des plans & profils des sieges qui entrent dans la collection du grand Beaulieu; d'où il suit qu'il y a eu plusieurs artistes de ce nom sous les regnes de Louis XIII & Louis XIV; remarque qui avoit échappé à la plupart des auteurs, qui ne parlent que d'un seul artiste de ce nom, sçavoir Nicolas Cochin. De ces anciens Cochins descendoit:

II. COCHIN, (*Charles-Nicolas*) graveur, né à Paris, mort en 1754, âgé de soixante-six ans, membre de

l'académie royale de peinture. Il s'occupa jusqu'à l'âge de vingt-deux ans à la peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour le talent de graver. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette pâte, cette harmonie & cette exactitude qui constituent l'excellence de la gravure. Ses principales estampes sont, Rébecca, la Rencontre de Jacob & d'Esaü, d'après le Moine; Jacob & Laban, d'après Restout; la Noce du village, d'après Wateau; & le recueil de toutes les peintures & sculptures de l'église des Invalides, d'après ses propres dessins. M. Charles-Nicolas Cochin, son fils, chevalier de Saint-Michel, garde des dessins du roi, & secrétaire de l'académie royale de peinture, soutient avec distinction un nom si cher aux arts. Aussi sçavant dessinateur que graveur habile, il a réuni dans un degré éminent ces deux talents, qui obligent ordinairement de recourir à deux artistes. La correction & l'élégance du dessin, la facilité & la noblesse de la composition, une force d'expression & une intelligence particuliere pour bien exprimer les allégories, un génie poétique pour rendre sensibles aux yeux les idées les plus abstraites & les plus métaphysiques; voilà ce qui caractérise les productions de cet artiste célebre...... Tel est l'éloge que lui donne M. Jombert, & qui est unanimement confirmé par les sçavants, les artistes & les amateurs éclairés, qui s'empressent de rendre hommage aux talents supérieurs de M. Cochin.

COEHORN, (Minno, baron de) étoit tout à la fois général de l'artillerie, lieutenant général de l'infanterie, directeur général des fortifications des Provinces-Unies, gouverneur de la Flandre & des forteresses sur l'Escaut. On peut l'appeller le *Vauban* des Hollandois, il naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications se développa de bonne heure. Il fortifia & défendit la plupart des places de sa patrie. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir, en 1692, au siege de Namur, Vauban assieger le fort Coehorn, défendu par Coehorn

lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. Ce sçavant homme s'étant apperçu que, quelque dépense que l'on fit pour revêtir une place de guerre, le canon avoit bientôt tout réduit, imagina trois différents systêmes qui cachent entiérement les murailles aux batteries, & où il met tant de chicanes à chaque pas, qu'il prétend, non pas, à la vérité, rendre les places imprenables, mais du moins en vendre bien cher la conquête à ceux qui oseront les attaquer. La seule inspection de ses plans frappe d'abord, & donne la curiosité de voir son livre ; mais à peine s'est-on engagé dans cette lecture, qu'on n'a, à cause des obscurités qui s'y trouvent, ni la patience, ni le courage de parcourir cet ouvrage jusqu'au bout. Coehorn mourut à la Haye en 1704. Parmi les places qu'il a fortifiées avec soin, il regardoit Ber-op-Zoom comme son chef-d'œuvre. Quoiqu'on jugeât cette place imprenable, elle fut néanmoins prise, en 1747, par le maréchal de Lowendal.

COELLO, (*Alonso-Sanches*) peintre, mort en 1590, âgé de soixante-quinze ans. Il étoit Portugais de nation. Son maître fut d'abord Raphaël à Rome, & ensuite Antoine Moro en Espagne. Les grands talents qu'il possédoit le firent nommer le *Titien Portugais*, & lui mériterent d'être peintre de Philippe II, qui le combla de bienfaits. Comme il réussissoit également dans le portrait & dans l'histoire, il eut l'honneur de peindre plusieurs fois ce monarque, & dix-sept personnes de la famille royale. Ses ouvrages eurent l'approbation des meilleurs artistes de son temps. On voit les principaux à l'Escurial, & à Madrid dans l'église de S. Jérôme, où se trouve un excellent tableau de ce peintre. Il amassa des biens considérables ; on les estimoit 55000 ducats, somme prodigieuse dans le siecle où il vivoit.

COELMANS, (*Jacques*) graveur, né à Anvers vers l'année 1670. Eleve de Corneille Vermeulen, il s'étoit fait un nom dans un âge peu avancé. M. Boyer

d'Aiguilles, conseiller au parlement de Provence, le fit venir d'Anvers à Aix, pour graver les tableaux des grands maîtres qui formoient sa riche collection. C'est l'ouvrage le plus considérable de Coelmans. On peut y reconnoître que sa maniere de graver tenoit beaucoup de celle de son maître : elle n'avoit pas toute la pureté de certains burins ; mais elle étoit fondue, & propre à faire de l'effet, sur-tout lorsque les tableaux qu'elle avoit à rendre étoient bien colorés, ou entendus de clair-obscur.

COIGNARD, (*Jean-Baptiste*) imprimeur de l'académie Françoise dans le dernier siecle. Il s'est rendu célebre par le choix judicieux qu'il faisoit des livres qu'il imprimoit, par ses soins à revoir lui-même les épreuves, & par la beauté des caracteres. C'est lui qui a imprimé le *Saint Ambroise* des Bénédictins, 2 vol. *in-fol.* & une infinité d'excellents livres.

COLASSE, (*Pascal*) musicien, né à Paris en 1636, mort à Versailles en 1709. Il apprit la musique du célebre Lully, qui parut faire assez grand cas de lui, puisqu'il le chargea souvent de remplir les parties du milieu de ses choeurs de voix & de quelques-unes de ses symphonies. Animé de l'esprit de ce grand musicien, Colasse le prit pour modele dans toutes ses compositions, mais il l'imita trop servilement. Le poëte Rousseau fait sortir du tombeau l'ombre de Lully pour invectiver Colasse, qui avoit le malheur, comme bien d'autres, d'être plagiaire, unique ressource des hommes sans génie. Cependant, soit qu'il copiât, ou non, son opéra de *Thétis & Pélée* sera toujours regardé comme un beau morceau. Il en composa plusieurs autres, de même que des motets. Il a mis aussi en chant des cantiques, des stances, & d'autres morceaux de poésie. Son mérite le fit nommer maître de musique du roi. Malheureusement il avoit la passion de chercher la pierre philosophale. Tout le fruit qu'il en retira fut de ruiner sa bourse & d'affoiblir sa santé.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, florissoit en

France sur la fin du seizieme siecle, & a vécu jusques sous le regne de Louis XIII. Honoré d'une protection singuliere par Henri IV, il travailla beaucoup pour ce prince, dont il grava le portrait une infinité de fois, tantôt en creux, tantôt en relief, toujours avec une finesse d'outil sans égale, & toujours avec le même succès pour la ressemblance. On trouve peu d'autres ouvrages de cet artiste, qui doit cependant en avoir fait beaucoup : c'est une perte pour les curieux. On croit que sa réputation le fit appeller en Angleterre par la reine Elizabeth. Il y a très-grande apparence que Coldoré est le même que Julien de Fontenay, que Henri IV qualifie, dans ses lettres-patentes du 22 Décembre 1608, de son valet-de-chambre, & de son graveur en pierres fines. On présume que Coldoré étoit un sobriquet donné peut-être à cause des chaînes d'or qui le décoroient, & qu'il portoit pendues à son cou. Car, du temps de Henri III & de Henri IV, ces chaînes d'or étoient les présents ou la récompense la plus ordinaire des artistes & des gens à talent.

I. COLIGNON, (*François*) graveur, naquit à Nancy au commencement du dix-septieme siecle. Il apprit son art de Jacques Callot, & il a beaucoup travaillé dans sa maniere & d'après ses dessins : il a pareillement beaucoup inventé. Etant venu à Paris, il y demeura plusieurs années ; & il y grava, vers l'an 1643, la bataille de Rocroy, en quatre grandes feuilles, & plusieurs autres pieces, sur les dessins d'Etienne de la Belle. Il fut ensuite à Rome, où il s'établit graveur & marchand d'estampes, & où il mourut. Il a gravé, entr'autres choses, dans cette ville, un livre de principes du dessin, en dix-neuf pieces, au simple trait, d'après *il Valesio*, peintre de l'école des Carraches.

II. COLIGNON, sculpteur François, vivoit à la fin du dernier siecle. Parmi ses ouvrages, on distingue, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, la figure en marbre de la mere de le Brun, sortant du tombeau, & un ange sonnant de la trompette, d'après les dessins de le

Brun. Cet artiste a fait encore le tombeau de Lully, qui est estimé des connoisseurs. On le voit dans une des chapelles de l'église des Petits-Peres à la place des Victoires.

COLINES, (*Simon de*) célebre imprimeur François. On ignore la date de sa naissance. Il fut le successeur d'Henri Etienne, dont il épousa la veuve. Il logea d'abord dans la maison de Henri, vis-à-vis les écoles de droit; il la céda ensuite à son beau-fils Robert Etienne, lorsqu'il fut en état d'exercer l'art de l'imprimerie, & en prit une autre, vis-à-vis le collège de Beauvais, à l'enseigne du soleil d'or. Ces premiers imprimeurs ne se bornoient pas, comme on le fait aujourd'hui, à mettre au frontispice des livres qu'ils imprimoient l'enseigne de la maison où ils demeuroient; ils prenoient encore d'autres devises, comme les armes de leur famille, les chiffres de leur nom, ou les devises des imprimeurs qui étoient leurs parents ou leurs associés. C'est ce qui fait qu'on voit à la tête de plusieurs livres imprimés par de Colines, tantôt un soleil d'or, tantôt le temps armé d'une faulx, & d'autres devises qu'il seroit trop long de rapporter.

Quoique nous ne voyons aucun livre qui paroisse imprimé sous le nom de de Colines avant 1520, il est néanmoins certain qu'ayant appris long-temps auparavant l'art de l'imprimerie chez Henri Etienne, il l'avoit exercé conjointement avec cet illustre imprimeur avant cette année. Le nom de de Colines se répandit bientôt dans toute l'Europe; & l'on peut dire que c'est à cet habile imprimeur que les hommes célebres de ce temps-là doivent la plus grande partie de leur réputation: ils étoient jaloux qu'il imprimât leurs ouvrages: il n'y eut pas jusqu'à Sépulveda, l'Espagnol le plus glorieux, au rapport d'Erasme, & que sa morgue rendoit misanthrope, qui ne fût flatté de voir sortir ses œuvres de dessous la presse de de Colines. Elle n'étoit pas seulement occupée par des auteurs de notre nation, mais encore par des écrivains étrangers.

C'eſt lui qui a imprimé tous les ouvrages de Thomas Linacer, Anglois, de qui nous avons d'excellentes traductions de pluſieurs livres de Galien.

De Colines a bien mérité les éloges qui lui ont été donnés par pluſieurs écrivains célebres. Il n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à la beauté de ſes éditions : il choiſiſſoit avec grand ſoin les caracteres dont il ſe ſervoit, comme il eſt aiſé de le voir par la netteté des livres françois, latins, grecs & hébreux que nous avons de lui. Les premieres éditions grecques qu'il donna au public en 1521, ne ſont, à la vérité, ni ſi belles, ni ſi correctes qu'on pourroit le ſouhaiter; mais il répara bientôt cette négligence, & meubla ſon imprimerie de caracteres grecs qui lui manquoient. Il ſe ſervoit d'abord des caracteres latins, qu'il trouva dans le fonds de Henri Etienne; mais, curieux de perfectionner ſon art, il enchérit bientôt ſur ſon prédéceſſeur; & il en acheta qui approchoient de la fineſſe de ceux d'Alde Manuce. Il étoit non-ſeulement zélé pour l'avancement des lettres par le moyen de l'imprimerie; mais il contribua encore par ſon travail à applanir les petites difficultés qui rebutent les enfants dans les commencements. Son but étoit auſſi de leur faire éviter une prononciation vicieuſe. Dans ce deſſein, il donna au public, en 1533, un livre intitulé *Grammatographia*, ouvrage rare aujourd'hui, dans lequel il y avoit des tables ou des cartes ſur leſquelles les lettres étoient en gros caracteres, pour les graver plus profondément dans la mémoire des enfants. L'auteur dit, dans la préface de ſon livre, que cette méthode avoit été pratiquée avec ſuccès par la princeſſe Magdeleine, fille de François I, roi de France, & qu'il étoit bien aiſe d'en faire part au public.

On croit, avec aſſez de fondement, que c'eſt de Colines qui s'eſt ſervi le premier des caracteres italiques dans l'impreſſion des livres françois; du moins on ne voit pas que perſonne l'ait fait avant lui. On ſe ſervoit auparavant de caracteres aſſez approchants de la forme gothique, tels que ceux de pluſieurs livres im-

primés par Verard, & de quelques préfaces de de Colines lui-même. Pour ce qui concerne la forme intérieure des livres, ou la disposition des lignes, on y laissoit alors, sur-tout dans les ouvrages théologiques & de droit, un espace entre les lignes, afin que les étudiants pussent écrire entre deux l'explication des maîtres. Cette maniere d'imprimer étoit déja en usage avant l'an 1500. Son utilité fut cause qu'on s'en servit aussi dans l'impression des auteurs classiques des premieres études. Grauninger imprima à Strasbourg Horace en 1496, & Térence en 1498, dans cette forme; mais depuis on a préféré la maniere ordinaire, qui contribue à rendre les livres plus beaux, le texte & le commentaire étant moins confondus lorsqu'ils sont tout-à-fait séparés.

Outre la beauté de l'impression, on remarque, dans les livres de de Colines, une correction admirable. Il avoit chargé Robert Etienne, son beau-fils, d'avoir l'œil sur son imprimerie, afin de prendre garde qu'il ne se glissât des fautes dans les livres, par l'ignorance des ouvriers. Il y a toute apparence qu'il prit un autre correcteur lorsque Robert se fut séparé d'avec lui: mais, quand tous ces soins avoient été inutiles, il réparoit cette négligence en mettant des *Errata* à la fin des volumes. Nous avons obligation à cet imprimeur de l'impression d'un grand nombre de livres, mais surtout d'un nouveau Testament grec, qui, par sa singularité, a beaucoup excité l'attention des sçavants. De Colines avoit commencé à exercer l'art de l'imprimerie dans la ville de Meaux, & ce fut-là qu'il imprima, en 1521, les Commentaires latins de Jacques le Fevre sur les quatre Evangiles. Il imprima la même année, à Paris, l'ouvrage latin des *Femmes illustres & mémorables*, in-fol. & en 1541, la Bible latine, aussi *in-fol.* pour Galiot Dupré. Il seroit trop long de rapporter tous les livres qui sont sortis de dessous la presse de cet habile imprimeur. On peut consulter à ce sujet les Annales Typographiques de Maittaire. Il mourut en 1547. Il étoit libraire juré en l'université de Paris, où

il a exercé l'art de l'imprimerie pendant vingt-six ans sous son nom. Il n'imprima que jusqu'en 1546, & les derniers livres qu'il a imprimés sont de cette année. On n'en voit plus de lui après ce temps-là.

COLLIN DE VERMONT, (*Hyacinthe*) peintre d'histoire, né à Versailles, mort en 1761. Il étoit filleul & éleve de Rigaud, sous lequel il fit de si bonnes études, qu'il remporta le premier prix de peinture, & qu'il fut envoyé à Rome, où il acquit un excellent goût de dessin, de l'élégance & de la pureté. A son retour en France, il fut reçu membre de l'académie royale, & dans la suite nommé professeur. Il posoit supérieurement le modele, & le dessinoit correctement. Ses ouvrages se font distinguer par la douceur & la vérité du pinceau. On voit les principaux à la paroisse de Saint-Louis à Versailles, dans la nef des Capucins du Marais, à Saint-Méderic, à Saint-Jean-en-Greve. Il a laissé une suite considérable d'esquisses terminées, dont il avoit pris les sujets dans l'histoire de Cyrus.

COLOMBEL, (*Nicolas*) peintre, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, mort à Paris en 1717. Envoyé de bonne heure à Paris, il étudia sous le Sueur pendant long-temps. Il puisa dans cette école la maniere & le goût des grands maîtres d'Italie, qu'il eut occasion d'observer de plus près dans un voyage qu'il fit à Rome. Il chercha principalement à se former sur Raphaël & le Poussin. Mais il ne put jamais arriver ni à la sublimité de leurs pensées & de leur expression, ni à la variété & à la grandeur de ce caractere qu'ils sçavoient donner à leurs belles figures. Colombel avoit cependant la vanité de se croire égal à ces deux grands hommes, & il ne craignoit pas de critiquer les ouvrages les plus corrects; il en vouloit sur-tout aux copistes de profession, qu'il comparoit aux eunuques, comme étant les uns & les autres incapables d'aucune production. Ce ton critique lui fit peu d'amis; aussi ne faisoit-on point de graces à ses ouvrages. On trouvoit

que ſon ton de couleur étoit trop dur, & que ſes têtes, très-communes, ſe reſſembloient toutes. La juſtice qu'on lui doit oblige néanmoins d'avouer qu'il ne manquoit pas de génie, que ſon deſſin eſt correct, que ſes compoſitions ſont riches, accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien, de même que la perſpective. Sans doute il ſe ſeroit plus diſtingué dans ſon art, s'il n'avoit pas marché ſi ſcrupuleuſement ſur les traces de Raphaël & du Pouſſin. Il fut reçu à l'académie de Saint-Luc à Rome, devint membre de celle de Paris en 1694, & profeſſeur en 1705. On voit de ſes ouvrages à la Ménagerie, à Meudon, & dans l'égliſe des Jacobins, rue Saint-Honoré. On a gravé d'après lui.

COLONNA, (*Ange-Michel*) peintre, né à Ravenne en 1600, mort à Bologne en 1687. Son premier maître fut Gabriel Ferranti, qui lui fit peindre pendant trois ans des armes, des enſeignes & des banquettes. Il paſſa enſuite à l'école de Curti, excellent peintre d'architecture, ſous lequel il fit des progrès étonnants, qui lui procurerent une grande réputation. Il avoit déja commencé quelque ouvrage dans le palais du duc de Modene, lorſqu'il tomba dangereuſement malade. Le prince vint le voir tous les jours, & le fit ſoigner avec l'attention la plus marquée; il ordonna même que ſes gens le menaſſent en litiere dans le lieu de ſa naiſſance, où il fut pluſieurs années à ſe rétablir. La reconnoiſſance dont il étoit pénétré le reconduiſit à Modene, où il acheva ce qu'il avoit entrepris, & où il travailla même à la galerie & à pluſieurs fêtes données par le duc. Ce fut alors qu'il s'aſſocia Auguſtin Mételli, & qu'il fit avec lui le voyage d'Eſpagne, pour lequel Philippe IV leur envoya une ſomme conſidérable. Colonna y donna des preuves de ſa facilité, en exécutant dans quarante jours cinquante figures pour l'hiſtoire de Pandore.

Cependant, malgré les bienfaits du roi, le caractere jaloux & difficultueux des Eſpagnols, & le chagrin

qu'il eut de la mort de Mételli, l'engagerent à revenir en Italie. La France fut aussi jalouse de le posséder. M. de Lionne, ministre d'Etat, l'appella en 1671, pour peindre à fresque le grand sallon de son hôtel à Paris. Le sujet en est allégorique, & la composition fort belle. Deux années s'écoulerent dans ces travaux, après lesquels Colonna s'en retourna à Bologne, où il fit encore plusieurs ouvrages. On en voit quelques-uns de sa main à Parme & à Florence. Il laissa en mourant des biens considérables à ses héritiers. Il ne paroit pas qu'on ait rien gravé d'après lui. On connoit un autre Colonna, surnommé *Jacques*, qui étoit sculpteur, & qui vivoit en 1500. Il fut éleve de Sansovino, & fit, entr'autres, les deux belles statues qui sont sous l'orgue de l'église Saint-Sauveur à Venise.

COLSON, (*Jean-Baptiste* GILLE, connu sous le nom de) peintre en miniature & en pastel, de l'académie de S. Luc, né à Verdun en 1686, mort à Paris en 1762. Cet artiste étoit parent de M. le maréchal de Vauban, qui lui conseilla de s'appliquer de bonne heure au dessin, étude nécessaire pour faire quelques progrès dans le génie, dans lequel il se proposoit de l'avancer. Mais son pere, qui n'avoit que lui de fils, redoutant les événements d'un état si exposé, s'y opposa toujours sous différents prétextes. Le jeune Colson avoit d'ailleurs un oncle qui possédoit une cure, & qui auroit desiré que son neveu eût embrassé l'état ecclésiastique, pour pouvoir lui laisser un jour son bénéfice. Il se chargea de lui enseigner le latin, & n'omit rien pour le distraire du goût & du penchant secret qu'il avoit à suivre les conseils de M. de Vauban. Mais toutes les fois qu'il le pouvoit, le jeune homme s'enfermoit dans sa chambre, oubliant les heures des repas & celles du repos, pour copier des dessins & des estampes; cependant, sans maître & sans principes, il ne put acquérir que la facilité de copier.

Libre enfin, à vingt-quatre ans, de suivre son inclination, il vint à Paris, où il se rangea parmi les éle-

ves de Christophe, qui l'engagea à changer de nom, à cause d'une affaire qu'il eut relativement à une mauvaise plaisanterie qui lui fut faite sur son nom de *Gille*; il prit alors le nom de sa mere, qui étoit Irlandoise d'origine, & il ne fut connu depuis que sous le nom de *Colson*. Il ne put faire de longues études dans un art qui en demande beaucoup. Ayant embrassé un état auquel son pere & son oncle ne donnoient pas leur consentement, il se vit bientôt obligé de travailler pour subsister, & de suspendre ses études. La carriere l'effraya; il se borna à une simple tête, & négligea un peu l'étude des autres parties nécessaires à un peintre de portraits. Il imita, pour l'ajustement des siens, les portraits les plus à la mode de son temps; & il n'en fit presque jamais de sa composition, ni même d'après nature: il en avoit plusieurs qu'il répétoit, & qu'il s'étoit fait dessiner par quelques-uns de ses amis, artistes habiles, au nombre desquels étoient Vanloo pere, Parocel des Batailles, Grimoult, Nicolas Coypel. Ce fut lui qui engagea Parocel, lorsqu'il fut chargé de faire le portrait du roi à cheval, d'en confier la tête à Vanloo, son ami, quoique celui-ci fût à peine connu de Parocel, parce qu'il y avoit très-peu de temps qu'il étoit revenu de Rome. Colson les lia tellement ensemble, que leur amitié ne s'est point démentie depuis. Vanloo retira le plus grand avantage de cet événement; car toutes les copies du portrait du roi lui échurent en partage, & ce fut l'époque de sa fortune.

Le duc d'Orléans, régent, avoit beaucoup d'amitié pour Colson, & s'entretenoit souvent avec lui, en se promenant dans la galerie de ses tableaux; il aimoit sur-tout sa franchise & son jugement. Mais cet artiste eut le malheur de perdre ce prince dans le temps où il l'honoroit d'une estime plus particuliere, & lorsqu'il se proposoit d'avancer sa fortune. Colson s'attacha dès-lors à la miniature, & peignit beaucoup de sujets pour les tabatieres, à l'encre de la Chine & au carmin. Chinchtel distribua, sous son nom, un grand nombre de ces petits morceaux, quoiqu'ils eussent été peints par Colson.

M. le duc de Trêmes employa notre artiste pour les portraits en miniature, que le roi envoyoit dans les cours étrangeres; mais les retards fréquents qu'il eut à essuyer pour ses paiements, dérangerent considérablement ses affaires. D'ailleurs, ayant fait le portrait du roi pour être mis à une bague de la reine, le cardinal de Fleuri le tracassa mesquinement sur le prix, quoique ce portrait eût été généralement applaudi. Colson, usant de sa franchise ordinaire, lui en témoigna son ressentiment, & lui dit que si M. de Colbert eût vécu, il en eût été récompensé avec plus de noblesse & de générosité. Le cardinal, piqué du propos & du parallele, fit perdre à Colson les portraits des cours étrangeres; ce qui l'obligea de se retirer en province, ne possédant pas assez le génie de l'intrigue pour s'ouvrir à Paris ou à la cour une nouvelle route à la fortune. Il essaya dès-lors de peindre en pastel, pour moins fatiguer son modele, & avoir le temps d'achever ses miniatures; car sa maniere étoit longue & extrêmement finie.

Colson fit en province peu de miniatures, si l'on en excepte quelques têtes à l'encre de la Chine & au carmin, & quelques miniatures en pastel, qu'il étoit parvenu à rendre aussi précieuses que la miniature ordinaire. Aucun peintre n'a fait plus de portraits en pastel. D'après la liste qu'il en avoit tenue, pendant vingt-quatre années de courses & de voyages dans les provinces méridionales de la France, il en comptoit plus de quatre mille. Il mettoit une si grande célérité dans son travail, qu'il n'employa jamais plus de deux heures à une tête; &, pendant cet intervalle de temps, il se reposoit ordinairement trois fois, & fumoit une pipe à chaque pause pour se distraire: il étoit dans l'usage de compter sa premiere, seconde, troisieme ou derniere séance, d'après le nombre de pipes qu'il avoit fumées. Ses têtes étoient d'une ressemblance parfaite; elles étoient gracieuses, & ne sentoient nullement le travail & la peine.

Colson avoit épousé une des filles de Duchange,

graveur du roi, artiste célebre, & aussi respecté pour ses vertus que pour ses talents. Il eut plusieurs enfants de ce mariage. Il fut toujours lié d'amitié avec tous les peintres qu'il rencontra dans les provinces; & la conduite qu'il tint à leur égard l'en fit toujours estimer. Il étoit franc & libéral: son cabinet étoit ouvert à tout le monde, & toujours rempli de curieux. Ce concours ne l'empêchoit pas de travailler; il parloit avec facilité, racontoit avec intérêt, & faisoit passer des heures agréables à ses modeles. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens: on étoit sûr d'y trouver en tout temps nombreuse compagnie, & sa porte étoit continuellement assiégée de carrosses dans toutes les villes considérables où il séjournoit. Il ne peignoit jamais hors de chez lui, & l'on retenoit son heure un mois d'avance. Sa vie étoit sédentaire: il aimoit à recevoir ses amis; &, dans d'agréables orgies, il étoit le premier à leur donner l'exemple de la joie. A Lyon, il fut fort lié d'amitié avec Sarabat & Tremoliere: il procura à ce dernier, qu'il logea chez lui, un grand nombre de portraits à l'huile; ce qui lui fut d'une grande ressource à son retour de Rome, & lui donna le temps de se faire connoître assez, pour qu'on lui confiât les grands tableaux dont il a orné la ville de Lyon. Il ne fut pas moins uni avec Nonnotte, membre de l'académie royale de peinture, & de celle des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, qui eut la complaisance de donner des leçons à un de ses fils. A Avignon, il eut pour amis Parocel, Laurent, & le frere Imbert, Chartreux; & à Toulouse, Despax & la Barthe, tous artistes d'une grande réputation.

Colson étoit d'un caractere doux, d'un esprit vif, pénétrant & très-juste. Il mourut à Paris, dans le sein de sa famille, au mois de Juillet 1762, âgé de soixante-quinze ou soixante-dix-sept ans. Il emporta les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Accoutumé à une vie fort occupée, l'oisiveté des dernieres années de sa vie le rendit triste, & amena sa fin plus promptement. Il étoit d'une grande & belle taille, &

d'une force prodigieuse. Il faisoit avec grace tous les exercices du corps, sans les avoir beaucoup cultivés. (*Cet article nous a été fourni par M. Colson, peintre de portrait, fils du précédent. Quelque long qu'il soit, nous sommes persuadés que nos lecteurs seront charmés de voir cet hommage de la piété filiale.*)

COMMELIN, (*Jérôme*) natif de Douay, habile imprimeur du seizieme siecle. Il avoit pour devise la Vérité assise sur son imprimerie. Il étoit fort estimé de l'électeur Palatin, qui lui avoit confié le soin de sa Bibliotheque à Heydelberg, où cet imprimeur s'étoit établi. Il a donné un grand nombre d'éditions des bons auteurs, & entr'autres des saints Peres, comme celles de S. Athanase & de S. Jérôme, qui lui font plus d'honneur que tout le reste. Le sçavant Casaubon en faisoit une estime si singuliere, qu'il achetoit toutes celles qui lui tomboient sous la main. En effet, elles sont si belles & si correctes, qu'on peut les comparer aux meilleures éditions des plus célebres imprimeurs. Il n'étoit pas seulement habile dans son art, il sçavoit encore le grec & le latin. Après avoir enrichi le public des fruits de son travail, il mourut en 1598, avec l'estime de tous les gens de lettres.

COMTE, (*Louis* LE) sculpteur, né à Boulogne près Paris, en 1643, mort en 1605. Non-seulement la maison de Sorbonne offre des preuves de la capacité de cet artiste, mais encore Versailles, il a donné des marques de l'étendue de son goût & de la perfection de son talent, par les grouppes qui sont à la porte des écuries, par ceux de Vénus & d'Adonis, de Zéphire & de Flore, & par d'autres morceaux répandus dans ce beau château & ailleurs.

CONCHILLOS, (*Jean*) né à Valence en Espagne, mort dans la même ville en 1711, âgé de soixante-dix ans. Les leçons d'Etienne Marc, peintre célebre principalement en batailles, développerent ses talents naturels, & formerent son goût dans le dessin. Le voyage de Madrid ne lui fut pas moins utile. Il eut

occasion d'étudier les ouvrages des grands peintres qui embellissent cette capitale, & de se lier avec les artistes qui soutenoient encore, par leurs talents, la gloire de leur profession. Il se perfectionna, par ce moyen, dans le coloris. De retour à Valence, il fit plusieurs ouvrages qui le mirent en grand crédit auprès de ses compatriotes. Mais ce qui doit leur rendre aujourd'hui sa mémoire plus précieuse, est l'académie qu'il établit dans cette ville, & dont les assemblées se tenoient d'abord dans sa maison. Le roi d'Espagne, actuellement régnant, a doté magnifiquement cette académie qui embrasse les trois arts de peinture, de sculpture & d'architecture, sous le titre de *S. Charles*. Ses statuts ont été confirmés, & tous les académiciens jouissent des prérogatives les plus flatteuses. On n'avance rien de trop, lorsquon assure que c'est à cette école que Valence est redevable du bon goût qui regne dans tous les ouvrages qui sortent de ses atteliers & de ses fabriques. Quelle reconnoissance ne doit-on pas par conséquent à Conchillos, premier auteur de cet établissement, qui paroît exciter aujourd'hui l'émulation des deux sexes? On lit, dans l'*Espagne littéraire*, *Tome III*, que mademoiselle Ferrer, âgée de dix-neuf ans, ayant envoyé à l'académie de Valence ses dessins & ses peintures à l'huile, cette compagnie l'a nommée académicienne surnuméraire, avec promesse de lui accorder de nouvelles distinctions à mesure qu'elle manifesteroit de nouveaux progrès.

CONTUCCI, (*André*) du Mont Sansovino, architecte & sculpteur, né en 1460, mort en 1529. Cet artiste fut un des premiers sculpteurs de son temps, comme on peut le voir par ses statues qui sont en grand nombre à Florence, à Genes & dans plusieurs autres villes de l'Italie, sur-tout par celles qui se trouvent à Rome dans le chœur de Notre-Dame du peuple, & par le grouppe de sainte Anne, de Jesus-Christ & de la Vierge, qui se voit dans l'église de S. Augustin de la même ville. Contucci devint aussi célebre dans

l'architecture. Sa réputation le fit demander par le roi de Portugal : il passa neuf ans dans ce pays, y bâtit plusieurs édifices, & revint en Italie comblé d'honneurs & de présents. Il fut envoyé par Léon X à Lorette, où il exécuta ces bas-reliefs qui décorent l'extérieur de la *Santa Casa*, ou maison de la Vierge : il acheva le logement des chanoines, commencé par le Bramanté, & fit fortifier cette ville. André Contucci, dit le *Sansovin*, fut admiré pour sa prudence & pour la sagesse de sa conduite. Il étoit très-lié avec les gens de lettres & les artistes les plus célebres de son temps. Il a laissé quelques dessins, & un traité de perspective sur l'art de faire les décorations de théâtre. On connoît encore de cet artiste une dissertation manuscrite sur les mesures des anciens, & sur les proportions en architecture.

COONINXLOO, (*Gilles van*) peintre, né à Anvers en 1544. On ignore l'année de sa mort; mais on sçait qu'il vivoit encore en 1604. Cet artiste, éleve de Léonard Koés, fut regardé comme le plus grand paysagiste de son temps; les meilleurs peintres tâcherent de l'imiter. Ses paysages sont, en général, d'une couleur agréable & d'une touche légere; ses fonds toujours variés montrent la fécondité de son génie. Les ouvrages de Cooninxloo furent dispersés de toutes parts. On connoît de lui un grand tableau qu'il fit pour le roi d'Espagne, & quelques autres pour l'empereur.

COQUES, (*Gonzales*) né à Anvers en 1618, mort dans la même ville en 1684. Eleve de David Ryckaert le vieux, il cultiva sans relâche ses dispositions pour la peinture. L'étude du naturel & des ouvrages de Rubens & de Vandick, le conduisirent à la perfection. Il peignit, comme Téniers, Ostade & Ryckaert, des sujets de fantaisie ; mais il sçut les rendre plus intéressants. Ce fut sur-tout dans le portrait qu'il acquit une gloire qui lui mérita le surnom de *petit Vandick*. Il est certain qu'il a égalé ce maître dans les petits portraits. On en cite un du duc d'Havré, dont la tête, de la

grandeur d'une piece de vingt-quatre ſous, étoit d'une touche & d'une vérité ſurprenante. Sa réputation en ce genre fut cauſe que les particuliers ne purent preſque plus prétendre à exercer ſon pinceau : il fut réſervé ſeulement pour les princes de l'Europe, le roi d'Angleterre, l'électeur de Brandebourg, l'archiduc Léopold, dom Juan, le prince d'Orange. Ce dernier lui fit préſent de ſon portrait en médaille, avec une chaîne d'or.

La reconnoiſſance dont Coques étoit pénétré pour ſon maître, l'avoit engagé à demander ſa fille en mariage, afin de partager ſa fortune conſidérable avec elle. Il en eut un fils, & une fille qui fut mariée à un des hommes les plus riches d'Anvers. Mais la mort de cette fille chérie, de ſon fils & de ſa femme, le plongerent dans la plus vive douleur. Pour l'empêcher d'y ſuccomber, on lui conſeilla de prendre une ſeconde femme avec laquelle il vécut encore dix ans. Il n'eſt donc pas vrai, comme quelques-uns l'ont dit, qu'il avoit conçu la plus vive paſſion pour une jeune Flamande, & qu'il s'étoit ſauvé avec elle, quoique marié, ſans qu'on ait ſçu depuis ce qu'il étoit devenu. On ſçait au contraire très-poſitivement, qu'il mourut à Anvers le 18 Avril 1684, & qu'il fut enterré ſous la tombe qu'il avoit achetée pour ſa famille dans la chapelle de la Vierge en l'égliſe de S. Jacques. Coques eut un pinceau précieux, large & facile : ſes portraits ſont bien deſſinés. Il colorioit avec une fraîcheur ſurprenante les têtes & les mains ; il avoit une touche peu commune dans les petits ouvrages. Ses tableaux ſont encore rares en France, mais très-répandus parmi les curieux des Pays-Bas. Il a ſouvent fait ſon portrait gravé par Paul Pontius.

CORELLI, muſicien Italien, mort à Rome en 1733. Il eſt très-renommé pour ſes ſymphonies. On peut l'appeller à cet égard le *Lully de l'Italie.* Ses chants ſont admirables, & ſon harmonie eſt pure & ſçavante. Tout ce que l'on a fait depuis en ce genre, ſi l'on ex-

cepte *les Saisons* de Vivaldi, ne mérite pas d'être comparé aux ouvrages de cet homme célebre. Bien des personnes prétendent même que les musiciens Italiens qui ont travaillé depuis, ayant voulu surpasser Corelli, ont fait, à la verité, de la musique plus bizarre & plus extravagante, mais qu'ils n'ont pu saisir ni son goût, ni sa sensibilité. Ses sonates ont été les premieres qu'on ait entendues en France. Les amateurs de l'une & de l'autre nation en furent enchantés ; ce qui est la preuve la plus victorieuse des talents de Corelli, puisqu'il a sçu réunir des suffrages presque toujours opposés en matiere de musique. Cet habile homme n'avoit pas pour la musique Françoise le mépris qu'affectent aujourd'hui les virtuoses Italiens, & qui n'est que trop à la mode parmi plusieurs François eux-mêmes. Comblé d'éloges par le cardinal d'Etrées sur la composition de ses belles sonates, il eut la modestie de lui répondre : *C'est, Monseigneur, que j'ai étudié Lully.*

CORIOLAN, (*Barthelemi*) graveur en bois, de Bologne en Italie, gentilhomme & chevalier Romain, qui se disoit descendu de C. M. Coriolanus. Après avoir appris le dessin dans l'école des Carraches, il s'attacha à graver en camaïeux d'après le Guide. On estime sur-tout un morceau représentant la chûte des géants foudroyés par Jupiter : c'est un chef-d'œuvre de gravure en camaïeux. En général, ses ouvrages sont remarquables par une grande correction ; les rentrées y sont d'une justesse parfaite. Il eut un fils ou parent, appellé Jean-Baptiste Coriolan, qui a beaucoup gravé en bois d'après ses propres dessins.

CORNARO, ingénieur, natif de Candie, vivoit dans le dernier siecle. Il est le premier qui ait appris aux Turcs la maniere de construire les défenses, de pousser les travaux, & de revêtir les ouvrages. Il eut sous son commandement plusieurs Grecs & Arméniens fort entendus, qui ont fait beaucoup travailler selon les préceptes qu'il leur avoit laissés. Jusqu'alors

les Turcs n'avoient eu d'autre maniere de fortifier, que celle qu'ils trouverent établie dans la Natolie lorsqu'ils se rendirent maîtres de ce pays, où étoient tant de places construites par les empereurs de Constantinople, & flanquées de tours rondes ou quarrées. C'est sur ce modele que le grand-visir Kiuperly fit bâtir les nouveaux châteaux des Dardanelles, pour couvrir les vieux, qui coururent un grand risque d'être pris à la suite d'une victoire remportée par l'armée navale des Vénitiens. Les forts que les Turcs ont fait construire dans les isles du Boristhene, après la conquête & la démolition de Zégrin, pour empêcher les courses des Cosaques sur la Mer-Noire, sont quarrées; & ils ont les angles flanqués de tourillons à plusieurs faces. Les Turcs observent encore, dans les lieux marécageux, de mettre des palissades liées avec des fascines, de la terre, & des poutres en travers. Tout cela est assez fort pour que le canon n'y fasse que difficilement une bonne breche. Cette maniere est unique aux Turcs, quoique plusieurs assurent qu'ils la tiennent des Bulgares, & d'autres des Hongrois.

I. CORNEILLE, (*Claude*) peintre, né à Lyon. Cet artiste a peint beaucoup de portraits sous les regnes de François I, Henri II, François II & Charles IX. Il réussissoit à saisir les ressemblances. La force du coloris faisoit son mérite particulier. Brantome, dans ses Mémoires, parle avec estime d'un tableau dans lequel Corneille avoit peint Catherine de Médicis avec ses deux filles: il dit que cette reine prit grand plaisir à regarder ce tableau; qu'elle fit même au peintre l'honneur d'aller voir chez lui les portraits de tous les grands seigneurs & dames de la cour, dont il avoit un appartement rempli.

II. CORNEILLE, (*Michel*) peintre & graveur, né à Paris en 1642, mort dans la même ville en 1708. Son pere, un des douze anciens de l'académie, fut son maître. Un prix de peinture que le jeune homme remporta le fit nommer aussi-tôt pensionnaire du roi

à Rome, où il fit des remarques sur tout, & se forma un goût de dessin qui approchoit de celui des Carraches : c'étoient leurs ouvrages qu'il étudioit avec le plus de soin. A son retour en France, il fut reçu membre de l'académie, & il en devint ensuite professeur. Il donna pour sa réception l'esquisse de son tableau qui est à Notre-Dame, & qui représente la vocation de S. Pierre & de S. André. En considération de Mignard qui lui avoit promis sa fille en mariage, il fit la grisaille du plafond du Val-de-Grace, qui est très-finie, & que l'on voit dans une des salles de l'académie. Ce peintre étoit passionné pour son art. Occupé sans cesse à copier les tableaux & les dessins des grands maîtres, il y découvroit de nouvelles beautés qui le ravissoient. Ce travail lui acquit une facilité pour dessiner, dans laquelle peu de personnes l'ont surpassé. Louis XIV l'employa pour l'embellissement de ses palais, à Versailles, à Trianon, à Meudon, à Fontainebleau. Monseigneur le Dauphin, plein d'estime pour Michel Corneille, ayant sçu qu'il n'étoit pas du nombre des peintres qui devoient travailler aux Invalides, lui fit donner une chapelle dans cette église. Malgré les douleurs de la pierre dont il étoit accablé, & quoiqu'il eût souffert l'opération de la taille, il entreprit cet ouvrage, & peignit à fresque, d'une maniere à se distinguer, la chapelle de S. Grégoire.

On voit encore de ses tableaux dans le chœur des Capucins du Marais, aux Feuillants, à Saint-Roch, aux Innocents, & à Lyon dans la chapelle des Pénitents blancs de Gonfalon. C'est aussi lui qui a peint, dans la galerie du petit château de Chantilli, un grand tableau où il a représenté la muse de l'Histoire arrachant quelques feuillets de la vie du grand Condé ; faisant allusion au temps qu'il avoit porté les armes contre la France. Cette composition est des plus riches, & ce tableau, par cette allégorie, est devenu très-remarquable. Il est écrit sur le drapeau que tient la Renommée : *Quantùm pœnituit !* Michel Corneille entendoit fort bien le clair-obscur, la perspective & le

paysage ; il dessinoit correctement, & ses airs de tête sont nobles & gracieux. A force de copier les Carraches, dont les tableaux ont été noircis par le temps, il avoit contracté une maniere noire qui tiroit souvent sur le violet, & les extrémités de ses figures étoient trop pesantes. On doit ajouter à son éloge, que la douceur de son caractere étoit peinte sur son visage, & que ceux qui le connoissoient ne pouvoient lui refuser leur estime. Le roi lui avoit donné un logement aux Gobelins, où il passa ses dernieres années, & où il mourut. Il a gravé plusieurs planches à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

III. CORNEILLE, (*Jean-Baptiste*) frere du précédent, né à Paris en 1646, mort dans la même ville en 1695. Après avoir pris de son pere les premieres leçons de la peinture, il se fit connoître par des ouvrages qui lui mériterent l'avantage d'être reçu à l'académie, âgé seulement de vingt-neuf ans. Le séjour de Rome acheva de lui former le goût ; &, de retour à Paris, il fut nommé professeur. Les églises de Notre-Dame, des Carmes déchaussés & des Chartreux, offrent quelques morceaux estimables de cet artiste.

CORNILLE-CORNÉLIS, peintre, né à Harlem en 1562, mort dans la même ville en 1638. Il fit des progrès si rapides sous son premier maître, Pierre le Long, le jeune, qu'il fut dès-lors surnommé *Cornille le Peintre*, nom qu'il a toujours conservé. La réputation des peintres d'Anvers l'ayant attiré dans cette ville, il entra chez Probus, & ensuite chez Coignet, où il resta un an. A son départ, il laissa quelques ouvrages à ce dernier maître, particuliérement un pot de fleurs, si artistement touché & d'un si beau fini, que Coignet ne put jamais se déterminer à le vendre, tant il estimoit ces fleurs peintes d'après nature. De retour à Harlem, Cornille s'annonça par des ouvrages de la plus grande beauté. On estime singuliérement le tableau qu'il fit à l'âge de vingt-un ans, pour les butes (corps ou association) des arquebusiers. Il y avoit

placé les portraits des principaux de cette compagnie. Ce chef-d'œuvre est remarquable par des couleurs excellentes, par une belle ordonnance, par des mains d'un beau dessin, & par des expressions nobles. Le nombre des productions de ce peintre est considérable, en grand & en petit. On rapporte qu'il refusa soixante florins d'un pied si bien représenté dans un de ses tableaux, qu'on peut juger que l'ouvrage en entier devoit être sans prix, si tout y égaloit la beauté de ce pied. Il se distinguoit également dans le portrait, quoiqu'il n'aimât pas ce genre. Peu de peintres ont été plus loués, & peu ont mérité de l'être autant que lui. On trouve difficilement ses tableaux, quelque nombreux qu'ils soient, par le cas que les connoisseurs en font, sur-tout les Flamands. Il forma plusieurs éleves célebres.

CORNILLEAU, (*Jean*) habile imprimeur de Paris dans le seizieme siecle. Il se faisoit gloire d'exceller dans son art, & on lit en tête de tous les livres qu'il a imprimés ces mots latins: *Impressoriæ artis diligentissimus optimusque opifex.* Il étoit très-versé dans la connoissance des langues grecque & latine, & il nous a laissé de belles éditions, entr'autres, *De rebus gestis Francorum*, par Robert Gaguin, in-4°, 1521; *Concilia generalia ex editione Jacobi Merlini*, deux volumes in-folio, en 1524. Il n'est pas inutile de remarquer que cette édition des Conciles généraux est la premiere qui ait été imprimée à Paris: il y en a un exemplaire en vélin dans la bibliotheque du college de Navarre. Cornilleau imprima encore, en 1525, le *Dictionnaire de Calepin*, in-folio.

CORREGE, (*Antoine*) peintre, né en 1494, à Correge dans le Modénois, mort dans la même ville en 1534. Son véritable nom étoit *de Allegris.* Les uns disent qu'il étoit issu d'une famille noble, & les autres, que son pere étoit laboureur, & qu'il étoit né dans l'indigence. Quoi qu'il en soit, le Correge ne doit sa gloire qu'à lui-même. La nature l'avoit fait peintre; & ce fut plutôt par son génie que par l'étude des

grands maîtres, qu'il fit des progrès étonnants dans son art. On sçait qu'ayant sous les yeux un tableau de Raphaël, il le considéra long-temps dans un profond silence, & qu'il l'interrompit enfin par cette exclamation que l'enthousiasme & le sentiment de ses forces lui arracherent : *Anchio son pittore!* Et moi aussi, je suis peintre! Ses ouvrages en furent la preuve. Quelle fraîcheur ! dit un écrivain, quelle force de coloris! quelle vérité, & quelle excellente maniere d'empâter les couleurs! On ne peut rien voir de plus moëlleux; tout y paroît tendre & fait avec le souffle, sans aucune crudité de contours. Quant à ses idées, elles sont grandes & extraordinaires; ses compositions raisonnées, les airs de tête de ses figures inimitables, des bouches riantes, des cheveux dorés, les plis de ses draperies coulants, une finesse d'expression surprenante, un beau fini qui fait son effet de loin; un relief, une rondeur, un accord & une union parfaite regnent dans tout ce qu'il a fait. Ses ouvrages ont étonné tous les peintres de son temps, ainsi que ceux qui les ont suivis. Jules Romain disoit que les carnations du Correge étoient si fraîches, que ce n'étoit point de la peinture, mais de la chair; aussi peignoit-il d'après nature, sans souvent faire de dessin. Il disoit que sa pensée étoit au bout de ses pinceaux.

Si l'on pouvoit lui reprocher quelques défauts, ce seroit un peu d'incorrection dans ses contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes & ses contrastes. Mais les graces répandues dans tous ses ouvrages, éclipsent bien ces taches légeres. Pour donner une idée de son intelligence dans le clair-obscur, il suffit de citer le tableau de la Nativité, connu sous le nom de la *Nuit du Correge.* Au lieu de suivre la route ordinaire des peintres, en éclairant un sujet des lumieres du jour, il l'a représenté de nuit ; ce qui le privoit de tous les secours brillants des couleurs ; mais il a fait sortir de l'Enfant Jesus une lumiere aussi vive que celle du soleil; &, par des oppositions d'ombre & de lumiere, il a ré-

pandu sur sa composition un effet aussi piquant que nouveau. Enfin, quoique le Correge fût, en général, plus coloriste que dessinateur, il avoit néanmoins un grand goût de dessin, & un heureux choix du beau. C'est lui qui le premier a représenté des figures en l'air, & qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. On doit cependant remarquer que cet artiste s'est élevé à un si haut degré de perfection sans être sorti de son pays, sans avoir vu Rome ni Venise, & sans avoir consulté les figures antiques : il a été créateur de sa maniere.

Peu favorisé de la fortune, il étoit modeste dans ses manieres : il se contentoit de peu ; &, comme s'il eût ignoré ses grands talents, il mettoit un prix très-modique à ses ouvrages, qu'il travailloit d'ailleurs avec beaucoup de soin & de temps. Il aimoit à assister les pauvres, dont la triste destinée approchoit assez de la sienne. Presque personne n'ignore la cause de sa mort. Il étoit allé à Parme recevoir un paiement de deux cents livres, qu'on lui fit tout en monnoie de cuivre, appellée des quadrins. La joie qu'il avoit de porter cet argent à sa famille l'empêcha de faire attention au poids dont il se chargeoit dans un temps de chaleur extrême, & pendant quatre lieues de chemin qu'il fit à pied. Il arriva chez lui très-fatigué, & il fut saisi d'une fievre violente, dont il mourut âgé seulement de quarante ans. Les principaux ouvrages du Correge sont à Parme & à Modene. Ses tableaux de chevalet sont rares ; on en voit cependant huit chez le Roi, & un plus grand nombre au Palais-Royal. Plusieurs graveurs ont travaillé d'après lui.

CORROZET, (*Gilles*) habile imprimeur de Paris dans le seizieme siecle. Il s'est rendu non-seulement célebre dans sa profession, mais encore dans la belle littérature. Il sçavoit plusieurs langues, comme le latin, l'espagnol, l'italien, outre sa langue maternelle qu'il possédoit parfaitement. Il faisoit aussi des vers, comme on peut le voir par ses ouvrages. Avant de parler des

livres qu'il a imprimés, nous allons faire mention de ceux qu'il a composés ou traduits. Il donna au public, en 1533, *la Fleur des Antiquités & Singularités de Paris*, imprimée à Paris par Guillaume Boſſozel; mais, n'ayant pas trouvé cette premiere édition aſſez ample, il en donna quelque temps après une plus conſidérable. En 1536, il compoſa des épitaphes *ſur le Trépas de Robert de la Marche*, maréchal de France, & les imprima en ſociété avec Jean André. Deux ans après, il publia le Catalogue *des Villes & Cités de France & des Gaules*, qu'il fit imprimer à Paris chez Janot, qui le réimprima en 1540. Nous avons encore de ce ſçavant imprimeur pluſieurs autres ouvrages, tels que *Hecatongraphie, ou cent Figures contenant pluſieurs Sentences & Proverbes, tant des anciens que des modernes. A Paris, chez Denys Janot*, 1543. Chez le même imprimeur, & dans la même année, *le Tableau de Cebes, traduit par Corrozet en vers françois.*

Deux bibliographes célebres ne ſont pas d'accord ſur le nom de l'imprimeur de ce livre : le premier, qui eſt la Croix du Maine, l'appelle *Loys Janot;* le ſecond, qui eſt du Verdier, le nomme *Denys Janot.* Les autres ouvrages de Corrozet ſont *le Conte du Roſſignol*, dont il y a eu deux éditions, l'une à Paris, chez Corrozet lui-même, en 1546; & l'autre à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1547. Le premier & le ſecond livre des *Fables d'Eſope*, en vers françois avec leurs arguments, in-16, à Paris, chez Etienne Groulleau, 1548. *Le Conſeil des ſept Sages, tant en proſe qu'en vers*, à Lyon, chez Jean de Tournes, 1540; *les exemples des Œuvres de Dieu & des Hommes, priſes du livre de la Geneſe, avec la Doctrine de la Vérité extraite de Salomon;* des vers moraux, in-8°, chez Corrozet lui-même; *les autorités de pluſieurs Princes & Philoſophes Grecs & Latins, en italien & françois, recueillies en latin par Nicolo-Libraïo, & miſes d'italien en proſe françoiſe par Gilles Corrozet*, in-16, à Lyon, chez Jean Temporal, 1551; *Epitome des Hiſtoires des Rois d'Eſpagne, Caſtille, Arragon, Bohême, Hongrie, &c*, in-8°,

à Paris, chez Corrozet lui-même. *Les divers & mémorables Propos des nobles Hommes de la Chrétienté.* Il y a eu cinq éditions de cet ouvrage, tant à Paris qu'à Lyon.

Il feroit trop long de rapporter les autres ouvrages de Corrozet : les curieux pourront consulter à ce sujet la Croix du Maine, où l'on en trouvera une liste exacte. Corrozet a imprimé plusieurs livres, & entr'autres, *Petri Bellonii de operum & rerum suspiciendarum præstantiâ, lib. tres, & de arboribus Coniferis, liber unus*, in-4°, 1567. Nous avons vu qu'il a aussi imprimé la plupart de ses ouvrages. Il prenoit pour devise un cœur au milieu duquel étoit une rose, avec ces paroles du quatorzieme chapitre des Proverbes : *In corde prudentis revirescit sapientia.* Il est aisé de s'appercevoir que ce cœur & cette rose étoit une devise parlante, qui exprimoit le nom de Corrozet. Il mourut à Paris, le 4 Juillet 1568, âgé d'environ cinquante ans. On voit encore son épitaphe dans l'église des Carmes de la place Maubert, où il est enterré.

II. CORROZET, (*Jean*) petit-fils de Gilles. Il marcha avec ardeur sur les traces de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta même assez considérablement le trésor des histoires de France, composé par Gilles Corrozet, & l'imprima en 1628, avec ses additions. Il avoit fait imprimer, treize ans auparavant, le *Traité des Anges & des Démons, par Maldonat*, & le *Traité de l'apparition des Esprits, par François Taillepied*, en 1627, &c.

CORSI, (*Jacques*) gentilhomme Florentin, & musicien, florissoit vers la fin du seizieme ou au commencement du dix-septieme siecle. Contemporain d'Ottavio Rinuccini, poëte natif de Florence, qu'on peut avec raison appeller l'inventeur de l'opéra, il concerta avec lui une piece intitulée *Les Amours d'Apollon & de Daphné*, qu'il mit lui-même en musique, & qu'il fit représenter dans sa maison, en présence du grand-duc, de la grande-duchesse, & des cardi-

naux Monti & Montalto. Elle eut beaucoup de succès, & elle servit de modele à l'*Euridice* que l'on représenta peu après dans le même lieu. C'est à ces premieres pieces que l'on doit rapporter l'origine de l'opéra : car il ne faut pas, ce me semble, appeller de ce nom le *Poëme d'Orphée*, par Politien, qui fut accompagné de symphonie; ni cette fête mêlée de ballets & de musique, faite autrefois pour un duc de Milan, à Tortone, par Bergonese Botta; ni d'une espece de drame fait à Venise pour Henri III, roi de France, & qui fut mis en musique par le fameux Zarlin. Ces sortes de compositions furent regardées comme les autres pieces de musique qui se chantoient à divers choeurs, ou par récits. Mais Ottavio Rinuccini imagina de ramener sur le théâtre la tragédie Grecque, & d'y introduire *Melpomene* accompagnée de la musique, de la danse, & de toute cette pompe qui lui servoit de cortege dans les temps de Sophocle & d'Euripide. Il y joignit tous les agréments des spectacles, les changements des scenes, les machines, les habits, la symphonie, en observant toutefois que toutes les parties s'acordassent ensemble, & qu'elles servissent à former une action grande & extraordinaire.

On peut se figurer aisément l'impression que toutes ces choses, parfaitement exécutées, devoient produire sur les spectateurs. Aussi les auteurs du temps nous disent-ils qu'elles les jettoient dans une espece d'ivresse & d'enchantement. Cependant on lit dans le Ménagiana, qu'Ottavio Rinuccini étant venu en France, & y ayant fait représenter quelques opéra, y fut regardé comme un fou, & que les railleries piquantes qu'on fit de lui l'obligerent enfin de retourner en Italie; ce qui prouve, ou que ce spectacle n'étoit pas alors aussi parfait qu'on voudroit nous le faire croire, ou que le peu de moyens que l'on avoit en France pour y réussir, empêcherent de le goûter autant qu'il méritoit de l'être. De-là vint sans doute le ridicule dont on chercha pour-lors à couvrir le théâtre de l'opéra, & qui n'est pas encore aujourd'hui effacé dans l'esprit de certaines personnes.

CORT, (*Corneille*), deſſinateur & graveur, né à Hornes en Hollande, en 1536, mort à Rome en 1678. Il ſe fixa dans cette ville où il étoit venu pour perfectionner ſes talents. Une grande correction de deſſin, un goût exquis, de l'expreſſion, de l'intelligence, de la variété dans ſes compoſitions : telles ſont les qualités de cet habile artiſte. Il fut le maître d'Auguſtin Carrache, qui le prit pour un des meilleurs modeles qu'il eût à ſuivre. Parmi ſes ouvrages gravés d'après les plus grands peintres, on diſtingue l'Académie des Beaux-Arts, d'après Jacques Strada.

CORTONE, (*Pierre de*) peintre & architecte, né à Cortone dans la Toſcane en 1596, mort à Rome en 1669. Son nom de famille eſt *Pierre Berretini*. Il vint à Rome jeune, & il ſe mit ſous la direction de Baccio Ciarpi. Il paroiſſoit d'abord annoncer peu de diſpoſitions pour la peinture. Ses camarades l'appelloient tête d'âne, à cauſe de la maniere lourde avec laquelle il deſſinoit. Mais ſes talents ſe dévélopperent tout-à-coup, & il étonna tout le monde par la force de ſon génie. Les remarques qu'il fit ſur les belles figures antiques, & ſes études d'après Raphaël, Michel-Ange & Polidore, acheverent de lui former le goût. Le marquis Sachetti, charmé de ſes premiers eſſais, le prit dans ſon palais; & ce fut là qu'ayant peint, encore jeune, l'enlevement des Sabines & une bataille d'Alexandre, Cortone acquit une réputation qu'il augmenta encore par les ouvrages qu'il fit depuis, & ſur-tout par les peintures du palais Barberin, qu'on regarde comme une des merveilles de Rome. Le deſir d'étendre ſes connoiſſances lui fit entreprendre le voyage de la Lombardie & de Veniſe. Comme il paſſoit à Florence pour revenir à Rome, le grand-duc Ferdinand II le chargea de peindre ſon ſallon, & quatre chambres de ſuite du palais Pitti. Ce prince alloit ſouvent le voir travailler. Il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un enfant que le peintre avoit repréſenté pleurant. *Voulez-vous, prince*, dit Cortone, *voir dans le*

moment avec quelle facilité les enfants pleurent & rient? Il ne fit que donner un coup de pinceau, & l'enfant parut rire; il remit ensuite la bouche dans l'état où elle étoit auparavant, & l'enfant parut pleurer.

Le mérite de cet artiste blessa l'envie des peintres Florentins; ils persuaderent au cardinal de Médicis, qui lui avoit acheté quelques tableaux des plus fameux peintres qu'il avoit apportés de Venise, que c'étoient des copies. Irrité contre Cortone, ce cardinal lui fit de vives réprimandes; ce qui fut cause que ce peintre, après avoir terminé quelques morceaux, laissa le reste imparfait, demanda à se retirer, & ne voulut plus revenir, quelque instance qu'on lui fit dans la suite. De retour à Rome, il fit encore plusieurs ouvrages, surtout en architecture dans laquelle il se distingua d'une maniere éclatante. On voit dans cette ville de magnifiques édifices bâtis sur ses plans. Alexandre VII fut si content du portique de l'église de la Paix, qui passe pour être exempt de défauts, qu'il créa Cortone chevalier de l'Eperon d'or, & lui donna la croix attachée à une belle chaîne d'or. Celui-ci marqua sa reconnoissance par deux tableaux faits de sa main qu'il fit accepter à Sa Sainteté. Cortone étoit extrêmement laborieux, jusques-là que la goutte dont il étoit fort incommodé, ne l'empêchoit pas de travailler: mais la vie trop sédentaire & l'excès de son application augmentant ce mal insensiblement, lui procurerent la mort à l'âge de soixante ans. Il étoit bien fait, avoit l'esprit vif & agréable, un caractere doux, des mœurs integres. Charitable, officieux, bon ami, il disoit du bien de tout le monde. Les richesses immenses qu'il avoit acquises ne le changerent point. Il laissa à l'église de Sainte-Martine, bâtie sur ses dessins, un fonds de cent mille écus, pour construire un maître-autel de bronze, & pour y élever son tombeau, qui a été exécuté avec de magnifiques épitaphes.

Les ouvrages qui restent de lui feront passer plus sûrement son nom à la postérité que ces vains ornements. Quoiqu'il fût peu correct dans le dessin, peu

expreſſif dnns les paſſions, peu régulier dans les plis de ſes draperies maniérées, que ſes figures ſoient trop courtes & fort lourdes, & que ſes têtes ſe reſſemblent; il avoit cependant de la grandeur, de la nobleſſe & de la grace. Rien n'eſt ſi beau que la forme, l'arrangement de ſes grouppes, & les effets du clair-obſcur répandus dans ſes ouvrages. Son coloris eſt frais & brillant; peut-être un peu foible dans les carnations, mais excellent dans la freſque, qu'il a mieux entendue que tous ceux qui l'ont pratiquée avant lui. Ses plafonds ſe trouvent remplis d'ornements & de payſages ſi bien touchés, qu'ils raviſſent le ſpectateur. Le génie particulier de ce peintre étoit pour les grands ouvrages. Son imagination vive ne s'accommodoit pas de même des petits tableaux, qui demandent à être plus finis. Il avoit de la peine à retourner ſur lui-même, & à deſcendre dans le détail de chaque choſe. Ses principaux ouvrages ſont à Rome & à Florence. On voit ſix tableaux de lui dans le Cabinet du Roi, deux au Palais-Royal, entr'autres, un beau payſage avec des gens qui conduiſent des chariots; trois à l'hôtel de Toulouſe. On a gravé d'après lui. Parmi ſes éleves, on diſtingue Ciroferri & Guillaume Courtois.

COSIMO, (*Pierre de*) peintre, né en Toſcane, mort à Florence en 1521, âgé de quatre-vingts ans. Il fut éleve de Coſimo Roſſelli, avec lequel il travailla long-temps, particuliérement au Vatican, ſous le pontificat de Sixte IV. On y remarque que la peinture du diſciple eſt au deſſus de celle du maître. Jamais peut-être il n'a exiſté de peintre qui ait eu l'imagination auſſi bizarre que la ſienne. Il repréſentoit ordinairement des Bacchanales, afin d'avoir la liberté, en peignant des Faunes & des Satyres, de faire voir des figures & des actions extraordinaires. On le voyoit ſouvent arrêté à conſidérer dans les animaux, dans les plantes & dans une infinité d'autres objets, ce qu'il y a de plus particulier, & ce qu'on appelle les jeux de

la nature. D'autres fois il paſſoit des heures entieres à regarder des murailles, principalement celles que le temps a rendues pleines de taches ou d'ordures, y cherchant, comme dans des nuages, ce que le haſard y repréſente de plus bizarre. Il triomphoit ſur-tout quand il pouvoit deſſiner des monſtres. Il n'eſt pas ſurprenant que ſon eſprit, toujours rempli de mille extravagances, pût lui fournir une infinité de ſujets de ballets & de maſcarades que tous les jeunes gens de ce temps-là lui demandoient pour leurs plaiſirs. Auſſi varia-t-il de pluſieurs manieres les chars de triomphe qui déja étoient en uſage à Florence pendant les jours de carnaval. Sa vie & ſes actions répondoient parfaitement aux caprices de ſon imagination. Il aimoit la ſolitude, & il oublioit quelquefois le boire & le manger par ſon extrême application. Le tonnerre l'épouvantoit ſi fort, que, long-temps après qu'il étoit paſſé, on le trouvoit en quelque coin enveloppé de ſon manteau. Rien ne lui donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfants, la toux fréquente des enrhumés, le bruit des cloches & le chant des moines : la pluie étoit, au contraire, un de ſes plus grands plaiſirs. Il mourut dans le délire, ſuite d'une paralyſie. Il eut beaucoup de diſciples, entr'autres, André del Sarté & François de Sangallo.

COSTE, (*Nicolas de la*) imprimeur, aſſocié de Jean de la Coſte ſon frere. Il avoit deux deviſes différentes; tantôt il prenoit deux cœurs avec ces mots : *Nos connectit amor;* tantôt le roi Janus avec ces mots : *Ditat concordia fratres.* Nicolas, outre ſont art qu'il entendoit aſſez bien, ſçavoit le latin & l'eſpagnol. Il traduiſit de cette derniere langue les Voyages d'Herrera, & les imprima en 3 vol. in-4°. Les deux freres imprimerent enſemble pluſieurs livres, entr'autres, l'*Hiſtoire des Papes, par M. Ducheſne*, 2 vol. in-fol. Jean laiſſa un fils qui alla s'établir à Lisbonne. Son pere alla le joindre, & y mourut en 1671.

COSTER, (*Laurent-Jean*) vivoit à Harlem vers l'an 1440. Les Hollandois lui attribuent l'invention de

l'imprimerie, & la disputent aux Allemands qui sont plus fondés cependant à se l'attribuer. Un certain Adrien Junius, citoyen de Harlem, jaloux de la gloire de sa patrie, a soutenu cette cause avec une chaleur presque ridicule. Il accable d'injures ceux qui ne sont pas de son sentiment, & particuliérement ceux qui veulent honorer la ville de Mayence de la découverte de l'imprimerie. Il dit que Coster, se promenant un jour dans un petit bois voisin de la ville, s'amusa à former des caracteres avec l'écorce d'un hêtre, & que, les imprimant l'un après l'autre sur du papier, il en fit une ligne ou deux pour servir d'exemple à ses petits-fils; que bientôt après, voulant conduire ses premiers essais à une plus grande perfection, il se servit, au lieu de lettres de bois, de caracteres de plomb & d'étain, afin que la matiere en fût plus solide & plus durable, & que de cette sorte il imprima plusieurs ouvrages. Cet auteur ajoute que Coster se trouvant obligé de prendre un grand nombre d'ouvriers, l'un d'eux, qu'on soupçonne avoir été Jean Fust, après avoir appris le secret d'assembler les lettres & de fondre les caracteres, enleva, la nuit de Noël pendant le temps que l'on étoit à l'office, tous les caracteres & tous les instruments de son maître; qu'il alla d'abord à Amsterdam, puis à Cologne, enfin à Mayence; & que, se voyant en sûreté dans cette derniere ville, il imprima, vers l'an 1442, un ouvrage de grammaire.

Les autorités sur lesquelles Adrien Junius se fonde pour soutenir son sentiment, sont des ouï-dire appuyés sur d'autres ouï-dire, des témoignages de vieillards qui l'avoient appris d'autres vieillards. Ces raisons ne sont pas, comme il est aisé d'en juger, des plus convaincantes. On peut voir aux articles de GUTTEMBERG, de FUST & de SCHOIFFER, que l'invention de l'imprimerie ne sçauroit leur être contestée. Quant au vol des caracteres dont il vient d'être fait mention, il est plus vraisemblable qu'un certain Caxton, Anglois, en fut l'auteur. On a cependant gravé sur la porte de la maison où demeuroit Coster, quatre vers latins

de Schrivérius, lesquels signifient que Mayence ne peut pas disputer à Harlem la découverte de l'imprimerie, & que nier que Coster en est l'inventeur, c'est nier l'existence de Dieu même.

Vana quid archetypos & prœla, Moguntia, jactas?
Harlemi archetypos prœlaque nata scias.
Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem;
Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est.

On voit aussi dans l'hôtel-de-ville de Harlem la statue de Coster; & l'on y conserve, sous une enveloppe de soie dans un coffret d'argent, le premier livre qui a été imprimé, suivant le sentiment des Hollandois, & qu'on appelle communément le *Speculum salutis*. Mais il s'en faut bien qu'on ait démontré que ce livre a été d'abord imprimé par Coster.

COTTARD, architecte du dernier siecle: il étoit assez célebre dans son temps. Tout ce que l'on sçait de lui, c'est qu'il bâtit pour M. le marquis de Villacerf, fils du grand Colbert, un magnifique château à Villacerf, à trois lieues de Troies en Champagne. La pensée & l'exécution paroissent des plus ingénieuses. Il est situé sur un des bras de la riviere de Seine, dont il occupe toute la largeur, ensorte que cette riviere tourne autour du château, & en forme les fossés. Cet architecte bâtit aussi un assez bel hôtel, vieille rue du Temple, lequel a porté pendant long-temps le nom de Hollande, parce qu'il a été occupé par l'ambassadeur de cette république. Cet édifice étoit un des plus beaux & des mieux ornés qu'il y eût alors. On y reconnoît, malgré le goût un peu ancien, des formes heureuses dans la distribution, & des beautés dans les lambris & les plafonds. Cottart eut le titre d'architecte du roi. On peut voir dans le Répertoire des Artistes, par le sieur Jombert, libraire, plusieurs planches des dessins de Cottart.

COTTE, (*Robert* DE) architecte, né à Paris en 1657, mort en 1735. Il étoit petit-fils de Fremin de

Cotte, qui servit, en qualité d'ingénieur, au fameux siege de la Rochelle, & qui étoit architecte ordinaire de Louis XIII. Robert de Cotte, dont nous allons parler, se rendit célebre par le beau péristyle, ou la colonade Ionique du palais de Trianon, & par les augmentations qu'il fit à cette maison royale. Il donna le dessin du vœu de Louis XIII, & en conduisit l'exécution dans la cathédrale de Paris. La fontaine qui est en face du Palais-Royal, le portail de l'église de Saint-Roch, celui des Peres de la Charité, & un grand nombre d'hôtels à Paris, ont été bâtis sur les dessins de cet artiste. Il donna encore le plan de place de Bellecour à Lyon, & celui des grands bâtiments qui décorent les deux petits côtés. Le palais épiscopal de Verdun, le château de Frescati, belle maison de plaisance de l'évêque de Metz, le palais épiscopal de Strasbourg, & plusieurs autres édifices considérables, ont été bâtis sur ses plans. Robert de Cotte fut nommé directeur de l'académie d'architecture, & vice-protecteur de celle de sculpture & de peinture. Il remplaça Hardouin Mansard dans la place de premier architecte du roi à la mort de cet artiste, & fut nommé comme lui surintendant des bâtiments, jardins, arts & manufactures royales. Louis XIV, qui avoit pour lui beaucoup d'estime, & qui l'honoroit de sa familiarité, le décora du cordon de Saint-Michel. Cet artiste étoit doué d'une imagination très-vive, qui étoit réglée par un jugement sain, & par un travail continuel. Il composoit avec beaucoup de facilité. Ces belles qualités étoient relevées par la simplicité de ses mœurs, & par un extérieur modeste. Il étoit d'un caractere obligeant & très-vertueux. Les électeurs de Baviere & de Cologne, le comte d'Hanau, l'évêque de Wurtzbourg, voulurent que cet architecte leur donnât des plans pour leurs palais. C'est à Robert de Cotte que l'on doit l'invention d'orner les cheminées avec des miroirs.

COUPERIN, (*François*) musicien, mort à Paris

en 1733, à soixante-cinq ans. Il étoit d'une famille fertile en musiciens. Son pere, ses oncles, & une de ses cousines, qui avoit une place dans la musique du roi, s'étoient distingués dans leurs temps. Le jeune François, ayant perdu son pere de bonne heure, ne laissa pas de cultiver les talents que la nature lui avoit donnés. A force d'étude & de soins il devint un des premiers clavessinistes & organistes de Paris; il le disputa même au célebre Marchand. Moins brillant, moins égal, moins favorisé de la nature que lui, il avoit plus d'art, il étoit plus profond, & quelquefois même il s'élevoit au-dessus de son rival qu'il avoit formé. Ses compositions ont été applaudies, non-seulement en France, mais encore par les étrangers qui aiment la bonne musique. On entend toujours avec plaisir les Idées heureuses, les Ondes, la Voluptueuse, les Bergeries. Il est vrai que Marchand prétendoit être l'auteur de cette derniere piece, dont il avoit grand soin cependant d'ôter le dernier couplet, qu'il regardoit comme très-foible, & qu'il ne disputoit point à Couperin. Les autres pieces de clavessin de ce dernier offrent également une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, & aussi naturel qu'original. Il en est de même de ses divertissements intitulés *Les Goûts réunis*, ou *l'Apothéose de Lully & de Corelli.* Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, & clavessiniste de sa chambre.

COUPLET, (*Claude-Antoine*) méchanicien, né à Paris le 20 Avril 1642, mort le 25 Juillet 1722, âgé de quatre-vingt-un ans. Son pere le destina au barreau, sans consulter & apparemment sans connoître ses talents & son goût, qui le portoient aux mathématiques, & principalement aux méchaniques. Elles lui causerent beaucoup de distraction dans ses études; cependant il fut reçu avocat; mais il quitta bientôt cette profession forcée, & se donna entiérement à celle que la nature lui avoit choisie. Il chercha de l'instruction & du secours dans le commerce de M. Buhot, cosmographe

& ingénieur du roi, qui, après avoir reconnu ses dispositions, se fit un plaisir de les cultiver : il voulut même serrer par une alliance la liaison que la science avoit commencée entr'eux, & en 1666 il fit épouser sa belle-fille à son éleve, alors âgé de vingt-quatre ans.

L'académie des sciences de Paris ayant été formée en 1666, M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être, & quelque temps après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Observatoire, & la garde du cabinet des machines. En 1670, M. Couplet acheta de M. Buhot la charge de professeur de mathématiques de la grande écurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles; & dans ces temps-là Louis XIV y faisoit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La science des eaux & des nivellements fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle; & M. Couplet, qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en trouva aisément l'occasion. Il s'étoit construit un niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, & dont l'usage étoit beaucoup plus facile & plus sûr que celui des niveaux ordinaires. Employé souvent à des ouvrages de particuliers, il s'y conduisit toujours d'une maniere dont sa famille seule pouvoit se plaindre: il ne vouloit que réussir, & il mettoit de son argent pour hâter ou pour perfectionner les travaux: loin de faire valoir ses soins & ses peines, il en parloit avec une modestie qui enhardissoit à le récompenser mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoissance.

Ce qu'il a fait de plus considérable a été à Coulanges-la-Vineuse, petite ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre. Coulanges est riche en vins, & de-là vient son épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin & point d'eau. Les habitants étoient réduits à des mares; &, comme elles étoient souvent à sec, ils alloient fort loin chercher un puits qui tarissoit aussi, & les renvoyoit à une fontaine éloignée de-là d'une lieue. Afin que l'on ne man-

quât pas d'eau dans les incendies, chaque habitant étoit obligé, par ordonnance de police, d'avoir à sa porte un tonneau toujours plein; &, malgré cette précaution, la ville avoit essuyé en trente ans trois incendies, à l'un desquels on avoit été obligé de jetter du vin sur le feu. Ils avoient obtenu un Arrêt du Conseil qui leur permettoit de lever sur chaque piece de vin qui sortiroit de leur territoire, un impôt dont le produit seroit employé à chercher de l'eau, & à fournir à toutes les dépenses nécessaires pour se la procurer; mais tous les ingénieurs qui avoient tenté cette entreprise, l'avoient fait sans succès, quoique vivement animés & par l'intérêt & par la gloire. M. d'Aguesseau, alors procureur général, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en falloit plus faire; & en 1705 il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre. Ce mois est ordinairement un des plus secs de tous: l'année 1705 fut fort seche; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

M. Couplet, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchoit son niveau à la main; & dès qu'il put voir les maisons de la ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitants, qui, par impatience ou par curiosité, étoient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur en avancer la joie, ou pour se donner une espece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin, en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédisant dans le même temps à quelle profondeur précisément on trouveroit l'eau; &, au lieu qu'un autre eût pu prendre uu

air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son art, & se privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises ; & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'eau dans la ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin ; & tout cela emportoit mille détails de pratique, sur lesquels il ne laissa rien à desirer. Il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet. Enfin le 21 Décembre l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfants, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent sonnées avec tant d'emportement, que la plus grosse fut démontée ; l'alégresse publique fit cent folies. La ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point, reprit une face nouvelle : on y bâtit, on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu : & pour tout cela M. Couplet ne fit pas pour trois mille livres de dépense. Aussi la ville crut-elle lui devoir une inscription & une devise. L'inscription est ce distique latin :

Non erat ante fluens populis sitientibus unda,
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moyse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vignes, avec ces mots *Utile dulci.* Auxerre & Courson, qui sont dans le voisinage de Coulanges, se sentirent aussi de son voyage ; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courson ceux de retrouver une source perdue. C'est dans ces sortes de fonctions, & dans cel-

les qu'il devoit à sa charge, que M. Couplet a passé une vie toujours occupée & toujours laborieuse. Une complexion d'une force singuliere le soutenoit dans ses fatigues. Enfin âgé de soixante-dix-neuf ans, il eut une premiere attaque d'apoplexie, & quelque temps après une seconde, auxquelles succéda une paralysie qui tomba particuliérement sur la langue & sur l'œsophage, de sorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler sans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage ; & il employa toujours à des prieres & à des discours édifiants le peu qui lui restoit d'usage de la parole. Il laissa un fils, nommé Pierre Couplet des Tartreaux, qui fut reçu à l'académie des sciences en qualité de méchanicien, qui fut professeur de mathématiques des pages de la grande écurie, & qui succéda à son pere dans l'emploi de trésorier de l'académie. Il mourut dans un âge avancé en 1744. (*Fontenelle, Eloge des Académ.*)

COVEY, (*Robert* DE) architecte, mort en 1311. Il fut chargé d'achever l'église de Saint-Nicaise de Reims, qui est estimée des connoisseurs pour la délicatesse de ses ornements & la beauté de ses proportions, malgré sa petitesse. Cet architecte eut encore la conduite de tous les travaux qu'entraîna la réparation de l'église cathédrale de cette même ville, qui souffrit beaucoup d'un incendie en 1210. Cette église a quatre cents vingt pieds de long, cent cinquante de large, & cent huit de haut : elle est accompagnée de deux tours quarrées, élevées de deux cents soixante-deux pieds, & ornée d'une quantité prodigieuse de colonnes, de figures & d'ornements, sur-tout la principale façade.

I. COURTOIS, (*Guillaume*) peintre, né en 1628, dans la paroisse de Saint-Hyppolite, à quelques lieues de Besançon, mort en 1679. Il étoit fils d'un peintre qui lui donna les premieres leçons de son art. Arrivé à Rome, il se mit sous la direction de Pietre de Cortone, qui lui dévoila tous les secrets de son art. Bien-

tôt ses ouvrages le mirent en grand crédit; & malgré l'envie de ses ennemis qui le décrioient, on l'occupa de toutes parts pour orner les palais & les églises de Rome. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui. Pietre de Cortone n'ayant pu se charger, à cause de ses occupations, de quelques tableaux qu'un ambassadeur de Venise lui demandoit pour l'église de S. Marc, proposa le Courtois, qui s'en acquitta si parfaitement, qu'après avoir vu ces tableaux, Pietre dit à l'ambassadeur: *Guillaume est mon éleve; mais dans ces tableaux il a fait ce que son maître eût eu de la peine à exécuter.* Le pape Alexandre VII lui fit représenter, dans la galerie de Montécavallo, la fameuse bataille de Josué: satisfait de cet ouvrage, il lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Cet artiste avoit une mauvaise santé, qui ne l'empêchoit pas néanmoins de travailler. Sa modestie & ses mœurs integres lui firent beaucoup d'amis, parmi lesquels il faut compter le célebre Carle Maratte qui l'estimoit beaucoup, & qui faisoit plus de cas de ses productions, que de celles de son maître Pietre de Cortone.

Le Courtois avoit en effet un goût de dessin plus correct que le sien; mais il ne mettoit pas tant de feu dans ses compositions, peut-être à cause de son tempérament mélancolique. Il étoit sujet à la goutte : une attaque violente qu'il en ressentit l'engagea à prendre un remede qui lui fut donné par un charlatan; elle remonta, & le conduisit au tombeau. Il laissa une fille avec de grands biens, & presque point d'éleves, parce qu'il craignoit de perdre son temps à les former. Ses ouvrages sont à Rome. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même un Tobie donnant la sépulture aux morts. Du reste il a souvent aidé le Bourguignon, son frere, dans ses grandes entreprises.

II. COURTOIS, (*Jacques*) surnommé *le Bourguignon*, peintre, né à Saint-Hyppolite, près de Besançon, en 1621, mort à Rome en 1676, frere du précédent. Instruit par son pere des premiers principes de

la peinture, il vint à Milan âgé de quinze ans, y fit connoissance avec un officier François, suivit l'armée pendant trois ans, & dessina les marches, les sieges, les escarmouches, les batailles dont il put être témoin. Ce fut ainsi qu'il s'exerça dans le genre pour lequel il avoit le plus de disposition. Pouvoit-il être à une meilleure école? Il ne lui manquoit plus que de trouver un maitre habile qui lui dévoilât tous les mysteres de l'art. Il fut assez heureux pour le rencontrer dans le Guide, qui, ayant vu un de ses paysages, desira d'en connoître l'auteur, & l'amena chez lui à Bologne, où le Bourguignon se lia encore d'amitié avec l'Albane.

L'envie de s'instruire de plus en plus le conduisit à Florence & à Rome. Il ne fut pas long-temps dans cette derniere ville sans se faire connoître des artistes célebres qui vivoient alors, Pietre de Cortone, Bamboche, Michel-Ange des Batailles. Celui-ci l'étant venu voir travailler, sans lui dire son nom, admira ses talents, & les publia par-tout, quoiqu'il fût son rival. Les amateurs s'empresserent alors d'exercer son pinceau, & il justifia par ses ouvrages l'idée favorable qu'on avoit conçue de lui. Appellé par le prince Matthias de Médicis, il travailla beaucoup dans sa belle maison de Lappeggio, épousa la fille d'un peintre Florentin, voyagea avec elle dans sa patrie & les cantons Suisses, & s'arrêta pendant un an à Venise, où le procurateur Sagrédo lui fit représenter, dans une galerie, les batailles les plus sanglantes de l'Écriture sainte. Sept ans s'étoient écoulés depuis son mariage, lorsque sa femme mourut sans lui laisser d'enfants: on le soupçonna de l'avoir empoisonnée, parce qu'il en étoit extrêmement jaloux. Il est à présumer que ces bruits qui couroient sur son compte, étoient uniquement la suite de la malice de ses ennemis & de ses envieux.

Cependant, pour se mettre à l'abri de toutes sortes de poursuites, il prit l'habit de Jésuite en qualité de frere lai. Bientôt après il revint à Rome, où sa réputation l'avoit devancé, & qu'il soutint par de magnifiques ouvrages, sur-tout dans les maisons des Jé-

suites, jusqu'à sa mort, occasionnée par une attaque d'apoplexie. On remarque dans les ouvrages du Bourguignon une action & une intelligence étonnantes, qu'on ne trouve point dans les autres peintres de batailles. Ses compositions, pleines de force & de hardiesse, sont soutenues par un coloris frais & éclatant. Il faisoit rarement des esquisses & des dessins: la hante de son pinceau, qu'il aiguisoit, lui servoit à tracer sa pensée sur la toile, & il peignoit ensuite le tableau sans le quitter. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le roi possede deux de ses tableaux peints sur bois. On a gravé d'après lui. Ce maître n'a formé qu'un seul éleve; Parrocel le pere.

COURTONNE, (*Jean*) architecte, né à Paris vers l'an 1670, mort dans la même ville, de 1735 à 1740. On ne connoît de lui que deux hôtels qu'il a bâtis, mais qui peuvent tenir place parmi les plus beaux de Paris; l'un est dans la rue de Grenelle, fauxbourg Saint-Germain, construit, en 1720, pour M. le duc de Noirmoutier. Il est un des plus considérables de ce quartier, tant pour l'étendue du terrain qu'il occupe, que pour la commodité de ses distributions & la richesse intérieure de ses appartements. L'autre est le magnifique hôtel de Matignon, rue de Varennes. Courtonne mit au jour, en 1725, un *Traité de Perspective pratique*, qui donne une grande idée de ses connoissances. Il eut le titre d'architecte du roi, & fut professeur de l'académie d'architecture.

COUSIN, (*Jean*) peintre & sculpteur, né à Souci près de Sens. On ignore l'année de sa naissance & celle de sa mort. On sçait seulement qu'il vivoit en 1589, mais qu'il étoit alors fort avancé en âge. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des beaux arts, & il devint assez bon sculpteur, excellent peintre, & par-dessus tout grand géometre. La nature & l'étude contribuerent également à le rendre habile : il en a donné des preuves dans des livres très-sçavants, où il trace des regles pour apprendre la géométrie, la perspective & le rac-

courci des figures. L'empressement avec lequel les artistes recherchent encore ces ouvrages, démontre leur utilité. Jean Cousin s'est particuliérement distingué dans la peinture sur verre, fort à la mode de son temps. On en voit plusieurs morceaux à Paris, entr'autres dans l'église de S. Gervais, où il a peint sur les vitres du chœur le martyre de S. Laurent, la Samaritaine & l'histoire du Paralytique. On en trouve encore dans quelques églises de Sens, où Jean Cousin passoit une partie de l'année, depuis son mariage avec la fille du lieutenant-général de cette ville.

Ce peintre doit être regardé comme le premier en France qui se soit distingué dans le genre de l'histoire; il dessinoit bien, mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes, beaucoup de noblesse dans ses pensées, & le tour de ses figures tient du Parmesan. Son plus fameux ouvrage est le Jugement universel, placé chez les Minimes de Vincennes. On voit son portrait dans un des coins du tableau. Un voleur en avoit déja coupé la toile, & étoit près de l'emporter; mais un religieux qui survint empêcha le vol. On fit recoudre le tableau, & pour plus de sûreté on le transporta, de l'église où il étoit, dans la sacristie. Il a été gravé par Pierre de Jode, Flamand, célebre dessinateur. Jean Cousin a laissé un monument de son habileté dans la sculpture; c'est le tombeau de l'amiral Chabot, qui est aux Célestins de Paris, dans la chapelle d'Orléans. Ce grand artiste joignoit à des talents si variés, l'art de plaire à la cour où il étoit aimé & considéré; il y passa une partie de ses jours auprès de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III.

I. COUSTOU, (*Nicolas*) sculpteur, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733. Instruit d'abord par son pere, sculpteur en bois, il développa ses rares talents sous le célebre Coysevox, son oncle, & les perfectionna en Italie, où il avoit été envoyé en qualité de pensionnaire du roi, après avoir remporté le premier prix de sculpture. Pendant son séjour à Rome, il fit,

d'après l'antique, la belle statue de l'empereur Commode représenté en Hercule : on la voit dans les jardins de Versailles, & les connoisseurs s'accordent à dire qu'elle est plus parfaite que l'original. De retour à Paris, Nicolas Coustou exécuta beaucoup d'ouvrages qui le firent regarder comme un des premiers sculpteurs de son siecle. Le détail en seroit trop long; contentons-nous d'indiquer les plus célebres, en suivant une espece d'ordre chronologique qui montrera la gradation du mérite de cet artiste par ses plus brillantes productions. 1° Les Chasseurs de la grande cascade de Marly, excellent morceau. 2° A Marly encore, un petit Apollon qui court après Daphné, ce qu'on appelle *les Courses* : cet ouvrage est noble, dessiné & fini comme le bel antique. 3° Le grouppe de la Loire & de la Marne, dans le jardin des Thuileries : il est remarquable par ses graces, par la grande maniere, & par la représentation naturelle des hommes, des femmes & des enfants : il est d'ailleurs bien contrasté, & l'on y voit de beaux accessoires. 4° Le Berger de la terrasse des Thuileries : c'est le plus beau choix de nature dans l'âge de l'homme le plus favorable, c'est-à-dire de trente ans : ce morceau tient au caractere & à la proportion du fameux gladiateur Grec. 5° Les deux Nymphes placées à la suite du Berger, sur la même terrasse, se font distinguer par leurs graces. 6° La descente de croix placée au fond du chœur de Notre-Dame, & qu'on appelle communément le *Vœu de Louis XIII* : c'est un chef-d'œuvre qui renferme ce que le grand caractere de dessin & le majestueux pathétique de l'expression ont de plus intéressant : le Christ est d'un grand style. La figure de Louis XIII, à droite, qui offre son sceptre & sa couronne au Sauveur, est de Guillaume Coustou; & celle de Louis XIV, à gauche, qui accomplit le vœu du roi son pere, est de Coysevox. 7° Le S. Denis à l'église Notre-Dame est imposant par la fierté du dessin & la noblesse de la figure. 8° Jules César aux Thuileries : l'attitude est belle, les draperies bien jettées, & la tête a de la noblesse,

noblesse. Nicolas Coustou avoit fait plusieurs dessins pour cette figure : aucun ne plaisoit à Girardon, qui, après la mort de le Brun, ayant été nommé directeur de tous les ouvrages en sculpture, vouloit s'arroger une espece d'autorité sur les artistes. Coustou étoit bien loin de la reconnoître, ainsi que plusieurs de ses illustres confreres. Se croyant au moins l'égal de Girardon, il n'écouta point ses avis sur les dessins en question, mais il les porta directement à Louis XIV lui-même, qui choisit celui que l'artiste a si heureusement exécuté en marbre. Il a fait encore beaucoup d'autres ouvrages, tels que la figure de la Saône en bronze, au bas du piédestal de la statue équestre de Louis XIV à Lyon, des bas-reliefs agréables à la chapelle de Versailles, & de beaux bustes en marbre, notamment celui de Louvois à l'académie de peinture & de sculpture. Louis XIV honora Nicolas Coustou de son estime, & le combla de bienfaits. Il le gratifia d'une pension de deux mille livres; & en 1720, Coustou jouit d'une autre de quatre mille, qu'avoit eue Coysevox son oncle. La ville de Lyon lui en accorda aussi une de cinq cents livres. Ses productions feront toujours les délices des connoisseurs par le génie élevé, le beau choix, le dessin correct, les attitudes vraies & nobles, les draperies élégantes & moëlleuses qui les caractérisent. L'académie s'honore de le compter parmi ses membres.

II. COUSTOU, (*Guillaume*) sculpteur, frere du précédent, né à Lyon, mort à Paris en 1746, âgé de soixante-neuf ans. C'est un artiste célebre, à qui la facilité du génie & de la main a fait produire beaucoup d'ouvrages excellents. Nous ne parlerons que des plus distingués. 1° Son morceau ou chef-d'œuvre académique, est un Hercule sur le bûcher, d'une grande maniere. 2° On voit sur la porte principale de l'hôtel de Soubise un Hercule & une Pallas d'une hardiesse singuliere d'exécution. 3° Dans l'église de Notre-Dame, la figure de Louis XIII présentant sa couronne à la

Vierge; elle est d'un grand caractere & très-expressive. 4° A Marly, la charmante statue d'Hypomene, en pendant avec le fameux Apollon de Nicolas Coustou, son frere : c'est ce qu'on appelle *les Courses*. 5° Dans le même jardin de Marly, ces chevaux si renommés, & qui sont domtés par des écuyers: ils défient, si l'on peut se servir de ce terme, ceux de *Monte-Cavallo*. L'artiste leur a imprimé non-seulement le caractere extérieur des formes, il leur a même prêté les divers sentiments de noblesse & de fierté. Les palefreniers qui retiennent avec vigueur ces chevaux fougueux, sont d'un grand caractere de dessin, ainsi que les chevaux eux-mêmes; ce qui montre un grand sçavoir & une grande hardiesse de travail. 6° Une figure en bronze pour la ville de Lyon, représentant le fleuve du Rhône : elle est d'une belle attitude & d'une grande maniere. 7° Le mausolée du cardinal Dubois dans l'église de S. Honoré, qui est d'une vérité frappante. 8° Toute la décoration du portique de l'entrée de la cour royale des Invalides, consistant d'abord dans le ceintre du fronton, qui fait le couronnement de la porte. Louis XIV y est représenté à cheval avec une grande dignité. Aux deux angles du piédestal sont deux vertus assises: l'une est la Force & l'autre la Prudence; morceaux excellents, ainsi que les statues de Mars & de Minerve, figures colossales sur des piédestaux de chaque côté de la porte d'entrée. 9° Dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, deux anges faisant le support du cœur de Louis XIV: ces figures, moitié argent & moitié bronze, sont très-bien travaillées. Enfin, bien d'autres ouvrages pour Petit-Bourg, pour des églises, pour la décoration du piédestal de la statue de Louis XIV, à la place Vendôme. Il a fait aussi beaucoup de bustes, dont les plus remarquables sont ceux de Louis XV & du cardinal de Rohan. Cet artiste fut nommé directeur de l'académie de peinture & de sculpture. Il a laissé deux fils, dont l'un, par ses talents, occupe un rang distingué dans la sculpture, & soutient un nom si cher aux arts.

COUVREUR, (*Andrienne* LE) actrice, fille d'un chapelier de Fisme en Champagne, naquit en 1695. Etant venue à Paris, le comédien le Grand lui donna les premieres leçons de la déclamation, & lui fit représenter quelques pieces dans des maisons particulieres; ensuite elle alla jouer la comédie à Strasbourg. Revenue à Paris, elle y débuta par le rôle de Monime, dans *Mithridate*, fut reçue en 1717, & mourut en 1730, âgée de trente-sept ans. Mademoiselle le Couvreur fut une des plus célebres actrices tragiques qui aient paru sur le théâtre. Elle étoit médiocre & très-médiocre dans le haut-comique. Elle voulut essayer de jouer le rôle de Célimene dans le *Misanthrope*, & elle fut obligée d'y renoncer. Dans *Bazile & Quitterie*, elle manqua celui de Quitterie. Ce n'est point qu'elle eût une déclamation chantante; au contraire, elle récitoit comme l'on parle; & lorsqu'elle étoit en scene avec le fameux Baron, ils y mettoient l'un & l'autre le ton familier de la conversation, sans jamais trop l'élever; & ils avoient tout le naturel qu'il est possible de conserver, en gardant toute la noblesse & la dignité convenables à leurs rôles.

Mademoiselle le Couvreur avoit toute l'intelligence, la finesse & l'art que nous avons admirés dans mademoiselle Clairon, mais elle avoit infiniment plus de sensibilité & d'entrailles. Elle rompoit d'ailleurs davantage la mesure des vers; ce qui donnoit un air beaucoup plus naturel à son débit, & augmentoit l'illusion de la représentation. Cette actrice fut attachée jusqu'à sa mort à M. le comte depuis maréchal de Saxe, qu'elle enleva, dit-on, à une très-grande dame. L'on a fait des contes sur la façon dont elle mourut. Quoi qu'il en soit, elle a vécu long-temps avec ce héros de la France, lorsqu'il étoit dans sa premiere jeunesse, & qu'il n'étoit encore héros qu'en amour; & il l'étoit. Le comte de Saxe écrivit de Courlande à mademoiselle le Couvreur de lui chercher un secours d'argent; cette fameuse actrice vendit sa vaisselle & ses bijoux, & lui fit une somme de quarante mille livres. (*Anecdotes Dramatiques.*)

I. COYPEL, (*Noël*) peintre & graveur, né à Paris en 1629, mort dans la même ville en 1707. Son pere, Guyon Coypel, cadet de Normandie, le mit à Orléans sous la discipline d'un nommé Poncet, éleve de Vouet. Ce peintre infirme & incommodé de la goutte, ne pouvant vaquer à ses affaires, en donnoit le soin au jeune Coypel, en qui il avoit remarqué du jugement & de l'esprit. Ces occupations détournoient beaucoup Noël, avide d'acquérir les connoissances de son art : il tâchoit de réparer pendant la nuit, le temps qu'il perdoit pendant le jour. Enfin, lassé de cet assujettissement, il quitta son maître, & revint à Paris à l'âge de quatorze ans. Le hasard le conduisit un jour dans l'église des Jacobins, rue Saint-Honoré, ou Quillerier peignoit la chapelle de S. Hyacinthe. L'enfant s'approche, & examine l'ouvrage : son attention frappe le peintre, qui le questionne, lui présente un pinceau, &, autant surpris que satisfait de ses talents prématurés, l'occupe pendant quelque temps. Bientôt après Coypel eut occasion de se faire connoître d'une maniere également avantageuse à Charles Errard, chargé des peintures qu'on faisoit au Louvre. Il reçut une paye aussi forte que les plus habiles de l'attelier; & comme M. Ratabon, surintendant des bâtiments, en paroissoit étonné, Errard lui dit *qu'il ne falloit pas payer selon l'âge, mais selon le mérite.*

Dès ce moment la réputation de Coypel fut établie, & il ne travailla plus que pour le roi. Le palais des Thuileries est sur-tout embelli de ses ouvrages. Il peignit aussi le grand sallon de compagnie, qui sert présentement de salle des gardes au Palais-Royal. On y voit dans le plafond des figures d'une correction de dessin, que l'on admireroit dans les plus grands maîtres. Les tableaux qu'il fit pour orner la grand'chambre du parlement de Bretagne, mirent le sceau, pour ainsi dire, à sa réputation, & lui mériterent l'estime des connoisseurs. Ses talents lui avoient procuré l'entrée de l'académie en 1663, & une place de professeur en 1664. Louis XIV, toujours empressé à récom-

penser le mérite, lui donna, en 1672, un logement aux galeries du Louvre, & le nomma directeur de l'académie à Rome. Coypel prit possession de cette place avec un éclat & une pompe qui firent honneur à la nation Françoise; il logea l'académie dans un grand palais, où il fit mettre au-dessus de la porte les armes de France. Occupé tous les soirs à dessiner, il encourageoit, par son exemple, la jeunesse, & il corrigeoit les dessins des pensionnaires. Les avis qu'il leur donnoit, étoient autant de préceptes lumineux sur la pratique & la théorie de l'art.

Le cavalier Bernin, Carle Maratte, & tous les amateurs de Rome admirerent sa capacité pendant trois ans qu'il demeura dans cette ville. Son fils, Antoine Coypel, qu'il avoit amené avec lui quoiqu'il n'eût que onze ans, ne les surprit pas moins par ses progrès considérables : il donna dès-lors les grandes espérances qu'il a si bien remplies dans la suite. Ce fils étoit l'unique fruit du mariage de Noël Coypel avec Magdeleine Hérault, qui joignoit à beaucoup de vertus le talent de la peinture, & qui réussissoit sur-tout dans le portrait, genre auquel son mari s'étoit appliqué avec succès. Il eut le malheur de la perdre peu après son retour en France. De nouveaux liens avec Anne Perrin lui firent éprouver quelques inquiétudes sur le sort des nombreux enfants qu'elle lui donna. Son désintéressement & son application extrême l'avoient empêché jusques-là de veiller beaucoup à ses affaires; il reconnut pour-lors que la fortune cherche rarement les personnes qui ne vont pas au devant d'elle. Mais les bienfaits du Roi purent servir à diminuer ses peines; il fut gratifié d'une pension de mille écus, & nommé directeur de l'académie de peinture après la mort de Mignard.

Ce fut dans ce temps-là qu'il entreprit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, les peintures à fresque qui sont au dessus du maître-autel de l'église des Invalides; morceaux admirables, & qui prouveront à jamais son habileté. On peut dire en général que ses ouvrages

font remarquables par des compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin & un coloris agréable; mais on doit ajouter que le Sueur lui revenoit dans toutes ses idées. Une de ses maximes étoit qu'il étoit plus avantageux à un grand peintre de traiter un sujet stérile, que son esprit fécond & ingénieux enrichit toujours, que d'avoir à peindre une histoire ample, où l'on est accablé de l'abondance de la matiere, & dont il faut plutôt retrancher quelque chose d'essentiel, qu'y ajouter du sien. Outre les ouvrages dont on a parlé, on en trouve plusieurs à Versailles, à Trianon, au vieux Louvre, dans l'église des Chartreux. L'église de Notre-Dame possede un excellent tableau de lui, qui représente le martyre de S. Jacques. Il a gravé trois planches à l'eau-forte, & il y en a une vingtaine gravées d'après lui. Il a eu pour éleves ses deux fils, Antoine & Noël-Nicolas Coypel, & Charles Pocrion son parent.

II. COYPEL, (*Antoine*) peintre & graveur, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1722. Cet artiste célebre eut le bonheur de trouver dans son pere un maître habile qui cultiva les dispositions qu'il montra pour la peinture dès son enfance. Dans le temps qu'il faisoit ses études au college d'Harcourt, il alloit, les jours de congé, dessiner à l'académie, où il remporta même quelques petits prix de dessin. M. Colbert, frappé de ses premiers essais, engagea Noël Coypel, son pere, nommé directeur de l'académie à Rome, d'emmener son fils avec lui, quoiqu'il n'eût que onze ans. La maniere dont ce jeune homme étudia les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, des Carraches, & les belles statues antiques, fit comprendre à quel point son goût étoit déja formé. Il remporta un prix à l'académie de Saint-Luc, n'ayant que douze ans & demi. Ses progrès surprenants lui attirerent l'estime & l'amitié de Carle Maratte, pour lequel sa reconnoissance fut extrême, & du cavalier Bernin, qui présagea dès-lors ce qu'il feroit un jour. Après trois ans de séjour à

Rome, on lui conseilla d'aller en Lombardie pour étudier les chefs-d'œuvre du Correge, du Titien & de Paul Véronese.

De retour en France, il se fit bientôt connoître par des ouvrages qui prouverent avec quelle utilité il avoit employé son temps en Italie. Agé seulement de vingt ans, il fut reçu avec applaudissement à l'académie en 1681, & dans la même année il fut nommé premier peintre de Monsieur, frere unique de Louis XIV. Cette place lui procura l'amitié de monseigneur le duc de Chartres, depuis régent du royaume. Ce prince venoit souvent le voir travailler, &, prenant du goût pour la peinture, voulut être son disciple. Personne n'ignore les progrès surprenants que cet illustre éleve fit sous un maître qui regarda ses premiers ouvrages comme les productions d'un rival qu'il falloit surpasser. Antoine Coypel n'étoit point encore occupé à ces grands ouvrages qui mirent dans la suite le sceau à sa réputation; mais il fit plusieurs tableaux de chevalet, qui attiroient dans son cabinet une foule d'amateurs, aussi-tôt qu'ils étoient terminés. Le célebre Santeuil, voyant son tableau du sacrifice de Jephté, où cette innocente fille est représentée recevant les derniers adieux de ses compagnes désespérées, dit avec cet enthousiasme qui lui étoit familier: *Quot victimæ in unâ!* & frappé, dans un autre, de la douleur noble & soumise dont la Vierge paroît pénétrée au pied de la croix, il s'écria: *Crux altera, Mater!*

L'envie que tous ces beaux morceaux exciterent, put causer quelques dégoûts à Coypel; mais elle ne servit enfin qu'à mettre son mérite dans un plus grand jour. On lui faisoit les offres les plus avantageuses en Angleterre, où son nom étoit déja fort connu. Un jour qu'il s'entretenoit avec sa femme, distinguée par ses vertus, des chagrins qu'il éprouvoit en France, & de la situation heureuse qu'on lui promettoit chez l'étranger, on vint l'avertir qu'un de ses amis le prioit de descendre à un fiacre arrêté devant sa porte. Quelle fut sa surprise de reconnoître monseigneur le duc de Char-

tres, qui l'emmene avec lui aux Champs Elisées, & qui emploie les raisonnements les plus forts pour l'empêcher de quitter sa patrie ! Ils n'étoient plus nécessaires : la reconnoissance avoit déja parlé au cœur de notre artiste, trop flatté des bontés d'un si grand prince. Pénétré de ces sentiments, il lui voua pour ainsi dire son pinceau ; & lorsque, dans l'espace de deux ans, il termina cette superbe galerie du Palais-Royal, où il a représenté l'Histoire d'Ené, son ardeur sans doute lui prêta des forces extraordinaires, pour achever une entreprise si difficile dans un temps si limité.

Cet ouvrage, généralement applaudi, lui procura l'honneur de travailler pour le roi dans la chapelle de Versailles. Il y peignit la Gloire qui en occupe le plafond. Lorsque Louis XIV le vit pour la premiere fois de sa tribune, il fut frappé d'une ordonnance si noble, si riche & si imposante ; mais il trouva les figures d'une proportion trop grande. Ayant cependant apperçu le lendemain Coypel à son petit couvert, il l'appella, & lui dit : *Les figures de votre beau plafond m'avoient paru trop fortes ; mais ma critique n'étoit pas juste : vous avez dû travailler pour deux points de vue. J'ai examiné votre ouvrage du bas de ma chapelle, & je suis convenu que vous eussiez mal fait de tenir ces figures plus petites. Ce morceau est beau ; & plus on le regarde attentivement, plus il vous fait honneur. Désormais j'aurai soin de vous.* En effet, ce prince lui donna la place de directeur des tableaux & dessins de la Couronne, & confirma volontiers son élection pour la place de directeur de l'académie en 1714. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver au faîte des honneurs, & les circonstances l'y conduisirent.

Après la mort de Louis XIV, qui depuis Mignard n'avoit point voulu nommer de premier peintre, le duc d'Orléans, devenu régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, & ennoblir l'année suivante. Alors il partagea son temps entre les grands ouvrages qui lui restoient à faire pour la galerie du Palais-Royal, & une nouvelle

suite de tableaux des principaux sujets de l'Iliade, destinée à servir de modele pour les tapisseries; mais l'épuisement où l'avoient jetté tous ses travaux le fit tomber dans une langueur qui lui causa la mort, âgé de soixante-un ans. Il fut inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Antoine Coypel avoit de la noblesse dans les sentiments. Il ne concevoit pas que, dans une situation aisée, un peintre pût accepter aucun présent des jeunes éleves. Aussi-tôt que les siens étoient en état de lui rendre quelques services, il se croyoit obligé de les reconnoître par ses dons. A la mort de son pere, qui laissoit en bas âge une famille nombreuse, il se déshérita en faveur de ses freres & sœurs, pour les soutenir & les faire élever; & sa femme fut la premiere à le féliciter sur une action si généreuse & si sensée. Son génie ne se bornoit pas seulement au maniement du pinceau; il a composé sur la peinture un ouvrage en forme de conférences, & une Epître en vers sur le même sujet, adressée à son fils, que Boileau son ami le pressa de donner au public. On y reconnoît qu'il écrivoit avec beaucoup d'élégance & de pureté. Quant à ses ouvrages de peinture, ils portent l'empreinte d'une invention facile, d'une composition noble & majestueuse, d'un coloris gracieux, d'une expression forte des passions, des airs de tête agréables, & d'un talent singulier pour peindre les enfants. Ses dernieres productions se ressentent peut-être un peu de la mélancolie à laquelle il avoit été toujours sujet, & qui redoubla vers la fin de ses jours. On n'y voit plus le brillant & la même légéreté de pinceau, comme dans celles de son bon temps.

Il suffit d'indiquer quelques-unes de ces productions; elles se trouvent dans l'église de Notre-Dame, dans le chœur des Chartreux, aux religieuses de l'Assomption, dans l'ancienne paroisse de Versailles, à Meudon, à Marly, &c. Mais il faut ajouter que, dans l'Histoire d'Enée, il a représenté les dames de la cour les plus célebres alors par leur beauté; qu'on y voit un Mer-

cure en raccourci, avec la Discorde fendant la nue, dont l'optique se fait admirer des connoisseurs ; & qu'on y remarque encore un Neptune qui calme la fureur des vents, connu dans Virgile par ces mots: *Quos ego.* Cet artiste a fait une grande partie des dessins pour les médailles de Louis XIV, dont l'académie des inscriptions étoit chargée, & dans laquelle il prit séance en 1701, en qualité d'associé. Par reconnoissance, il orna la salle où se tiennent les assemblées, de cinq tableaux allégoriques. On a gravé considérablement d'après ce maître, & il a gravé lui-même quelques pieces à l'eau forte.

III. COYPEL, (*Noël-Nicolas*) peintre & graveur, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1735. Il étoit fils de Noël, & frere d'Antoine Coypel. On l'appelle ordinairement Coypel l'oncle. Il eut le malheur, à l'âge de quinze ans, de perdre son pere qui avoit été son maître. Mais ses talents & un travail assidu contribuerent à le perfectionner. Plusieurs prix remportés à l'académie devoient lui mériter la pension du roi, & lui procurer l'occasion d'aller à Rome; une faction de jaloux se mit à la traverse, & l'empêcha de faire ce voyage qui formoit son plus grand desir. Il tâcha de suppléer aux connoissances qu'il auroit pu acquérir en étudiant les grands maîtres de l'Italie, par les belles collections de gravures que nous en possédons; & il n'en devint pas moins habile. Reçu à l'académie en 1720, son mérite ne fut néanmoins bien reconnu qu'après la mort de son frere. Soit timidité de sa part, soit que le rang de premier peintre eût effrayé un jeune homme qui n'avoit que lui-même pour appui, (car la disproportion d'âge entre les deux freres, & peut-être un peu de jalousie de métier, ne les avoient pas unis d'une étroite amitié,) il est certain que Noël-Nicolas avoit été comme ignoré jusqu'alors.

A cette époque, on commença à lui rendre plus de justice; &, lorsqu'en 1727 le roi, pour encourager les peintres de son académie, ordonna un concours

en accordant un prix de cinq mille livres, ſans compter quinze cents livres pour le tableau victorieux, le public n'héſita pas à donner la préférence à celui de Coypel ſur douze autres de la même grandeur. Il repréſentoit le Triomphe d'Amphytrite; & tout le monde en admira l'ordonnance, & le coloris frais & ſuave. Le prix fut cependant partagé entre deux peintres qui avoient plus de crédit que lui. M. le comte de Morville, ſecrétaire d'Etat, dont l'amour pour les beaux-arts égaloit les connoiſſances, le dédommagea de cette injuſtice; il lui donna la ſomme de quinze cents livres promiſe au tableau gagnant. Il étoit de la deſtinée de cet artiſte d'être traverſé toute ſa vie. S'étant accordé avec les marguilliers de l'égliſe de Saint-Sauveur, pour décorer la chapelle de la Vierge, ſans aucun intérêt pour lui-même, & à condition ſeulement qu'ils payeroient le débourſé des couleurs & des échafauds, il exécuta ce nouvel ouvrage avec un applaudiſſement général: ſa compoſition, ſon coloris, l'art avec lequel il a diſtribué les clairs & les ombres, la légéreté des draperies, une vapeur qui ſemble envelopper toutes les figures, l'artifice du plafond qui paroît d'en bas un plein cintre, quoiqu'il ſoit effectivement plat, tout fut un ſujet d'admiration pour les connoiſſeurs.

Mais le mérite de ce morceau échappa aux yeux des marguilliers. Ne s'attendant pas que le mémoire des débourſés monteroit ſi haut, ils refuſerent de le payer: il fallut plaider. Coypel demanda des arbitres pour eſtimer ſon ouvrage, & ils lui adjugerent ſa demande. Dans l'embarras que lui donna ce procès, il s'échauffa beaucoup; &, s'étant bleſſé à la tête en paſſant bruſquement par une porte, il ſe plaignit long-temps de grands maux de tête, dont il mourut, âgé de quarante-trois ans, lorſque ſa réputation devenoit de jour en jour plus brillante.

Sur la fin de ſa vie, il s'étoit attaché avec beaucoup de ſuccès à peindre le portrait, tant à l'huile qu'au paſtel. On y trouve la fraîcheur de la chair, un maniement de paſtel admirable, une légéreté de main

ſurprenante ; la vérité, la vie, l'eſprit, y ſont exprimés. Ses autres ouvrages ſont remarquables par beaucoup d'élégance & de correction dans le deſſin, par un pinceau frais & moëlleux, par une touche légere & ſpirituelle, par des airs de tête gracieux, & des compoſitions riches & piquantes, dans leſquelles la nature étoit toujours conſultée. On voit quelques-uns de ces ouvrages dans la ſacriſtie des Minimes de la Place-Royale, dans l'égliſe de la Sorbonne, dans les ſalles de l'académie, dont il avoit été nommé profeſſeur en 1733. Il a gravé à l'eau-forte quatre morceaux de ſa main, & on en a gravé treize d'après lui, entr'autres, l'Alliance de Bacchus & de Vénus.

IV. COYPEL, (*Charles*) peintre & graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1753, âgé de cinquante-huit ans. Il étoit fils & éleve d'Antoine Coypel. Il dit lui-même, dans la vie qu'il nous a laiſſée de ſon pere, écrite avec beaucoup d'élégance, qu'il apprit à manier le crayon, en copiant ſous ſes yeux des ouvrages du Carrache, de Raphaël, & de pluſieurs autres grands maîtres; & que ce pere ſouffroit avec impatience qu'il prît les ſiens pour modele. Il ajoute qu'il l'exhortoit à voir ſouvent meſſieurs de Troy, l'Argilliere & Rigaud, avec leſquels il étoit très-lié, & à ne rien négliger pour mériter d'en être aimé; & qu'en effet, après la mort de ce pere ſi propre à le guider, & qui lui laiſſoit à faire un chemin long & difficile, il trouva, dans ces trois reſpectables maîtres, trois amis expérimentés prêts à l'écouter en tout temps, & prompts à lui faire part avec tendreſſe de leurs ſçavantes réflexions. Charles Coypel en retira le plus grand profit; il acquit une réputation brillante & méritée. Reçu à l'académie à l'âge de vingt-un ans, il en devint dans la ſuite profeſſeur, recteur & directeur, & fut nommé premier peintre du roi, en 1747.

Ses talents ne ſe bornoient pas ſeulement à la peinture. Doué de beaucoup d'eſprit, & plus inſtruit dans les belles-lettres que ne le ſont communément les ar-

tistes, il écrivoit très-bien. Les discours qu'il lisoit aux assemblées publiques de l'académie, & qu'on trouve presque tous imprimés dans le Mercure, renferment les charmes de la diction, la finesse des observations & l'importance des préceptes. Il composa plusieurs pieces de théâtre, dont quelques-unes furent jouées à la cour. On voit de ses ouvrages pittoresques à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Méry, &c. Ils sont la plupart d'une belle composition, d'une touche facile, & d'un coloris brillant. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même.

COYSEVOX, (*Antoine*) sculpteur, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1720. Cet artiste, issu d'une famille Espagnole, montra dans son enfance des talents singuliers qui annonçoient ce qu'il devoit être un jour. Il n'avoit encore que vingt-sept ans, lorsque le cardinal de Furstemberg le fit venir en Alsace pour décorer son magnifique palais de Saverne. Coysevox exécuta, pendant quatre ans qu'il demeura dans ce pays, des ouvrages qui firent autant d'honneur à sa facilité qu'à l'excellence de ses talents. A son retour d'Allemagne, Paris devint le théâtre de sa gloire. On se bornera à citer quelques-uns de ses ouvrages les plus remarquables. 1° Le mausolée du grand Colbert, dans l'église de S. Eustache. On ne sçauroit trop admirer la statue de la Religion, placée à ce tombeau; elle est drapée dans un style parfait, & conforme au goût sévere des draperies antiques.

1° Les magnifiques grouppes placés proche le pont tournant aux Thuileries, dont l'un représente la Renommée sur un cheval ailé, l'autre Mercure sur Pégase. Les ajustements des deux figures sont rendus avec un art infini. Les portions de leurs draperies, qui sont exposées à l'agitation de l'air, en suivent les impressions avec une légéreté qui semble contredire le marbre. Un ciseau délicat en a supprimé toutes ces cassures inutiles, qui, loin d'enrichir l'étoffe, lui donnent un air de rocher. L'auteur en a fait servir les plis à soutenir les membres isolés des figures, à étendre

leurs masses, & à leur associer des fonds avantageux, qui concourent au repos & aux graces du tout ensemble.

3° Le Faune jouant de la flûte au même jardin des Thuileries. Ce morceau réunit l'excellence du dessin, la noblesse des formes & la précision des contours. Les Nymphes que l'on voit à côté sont aussi de cet artiste. 4° Plusieurs ouvrages qui ornent les jardins de Versailles & de Marly. On trouve au bas de la grande cascade du dernier jardin, deux excellents grouppes en marbre, dont l'un représente Neptune & l'autre Amphytrite. 5° Une statue de Louis XIV en bronze, qui est en pied dans la cour de l'hôtel-de-ville de Paris. Enfin, les bustes de plusieurs hommes célebres. Celui de le Brun, qu'il fit pour sa réception à l'académie, est un chef-d'œuvre de pâte & de hardiesse, ainsi que le buste du fameux maréchal de Vauban; ce sont des têtes que l'on peut nommer des *Vandyck* en sculpture.

Coysevox a été l'un des plus hardis travailleurs de marbre qui aient existé : il joignoit à la fécondité du génie l'habileté de l'exécution. Ses figures ont le caractere qui leur convient. La naïveté, la noblesse, la force & la grace sont toujours également bien exprimées. Les talents de ce grand homme étoient relevés par des vertus qui les rendoient encore plus admirables. Compatissant pour les pauvres, assidu aux exercices de la religion, exact à en remplir les devoirs, il avoit des dehors simples & une modestie des plus aimables. Quelqu'un le félicitant, à la fin de sa vie, sur son habileté. *Si j'en ai eu*, répondit-il, *c'est par quelques lumieres qu'il a plu à l'Auteur de la nature de m'accorder, pour m'en servir comme de moyen pour ma subsistance; ce vain fantôme est prêt à disparoître aussi bien que ma vie, & à se dissiper comme une fumée.* Eloigné de toute intrigue, son mérite fut le seul titre, auprès de Louis XIV, pour obtenir une pension de quatre mille livres. Il fut élevé à la dignité de chancelier de l'académie, dont il étoit membre depuis 1676.

COXCIE, (*Michel*) peintre, né à Malines en 1497, mort à Anvers en 1592. Après avoir pris les leçons de Vanorley de Bruxelles, il se rendit à Rome, où il resta long-temps, tâchant d'imiter les ouvrages de Raphaël; il peignit même sous lui dans l'église de l'*Anima*. Son retour dans sa patrie fut signalé par des tableaux qui parurent extrêmement agréables, & qui lui firent une grande réputation. Il est vrai qu'il usoit d'un peu de supercherie : comme il étoit peu fertile en inventions, il employoit les dessins qu'il avoit faits en Italie d'après les plus grands maîtres, & qui n'étoient pas encore connus dans les Pays-Bas. Malheureusement pour lui, Jérôme Coeck, étant arrivé de Rome, publia l'Ecole d'Athenes par Raphaël, & plusieurs autres dessins; on découvrit alors les plagiats de Coxcie. Malgré cela, on est obligé de convenir que ce peintre est un des premiers de son pays, qui montra un goût plus épuré, & dont les ouvrages soient les plus estimables. Il devint fort riche, & fit bâtir à Malines trois maisons ou hôtels, qu'il enrichit de ses tableaux fort recherchés, mais difficiles à trouver. Il sçavoit donner, ainsi que Raphaël, beaucoup de graces à ses femmes, & il imitoit sa maniere pure & suave de peindre. Appellé à Anvers pour orner la maison de ville, il se laissa tomber du haut de l'échafaud sur lequel il travailloit, dans l'escalier. Il mourut peu de jours après, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

CRAESBEKE, (*Joseph van*) peintre, né à Bruxelles en 1608; on ignore l'année de sa mort. Sa premiere profession étoit celle de boulanger, qu'il alla exercer à Anvers. La conformité de ses mœurs basses & crapuleuses le lia avec Brauwer. A peine avoit-il vuidé son four, qu'il se rendoit chez son ami, où il examinoit sa maniere d'ébaucher & de finir ses ouvrages. Il se sentit animé du desir de l'imiter: il peignit à son tour; &, aidé des leçons de Brauwer, il vint presqu'à bout de l'égaler dans son art. M. Descamps rapporte que Craesbeke avoit une femme jolie, dont il

devint jaloux; & que, voulant s'assurer si elle l'aimoit, il s'avisa d'un moyen qui ne pouvoit partir que d'une tête comme la sienne. Il se peignit sur la poitrine une plaie considérable, & parut avoir une chemise toute ensanglantée. Il mit auprès de lui son couteau de palette, aussi rougi. Alors il fit des cris épouvantables qui appellerent sa femme en haut: elle lui donna des marques si peu équivoques de sa douleur, qu'elle le guérit de sa jalousie. Après avoir embrassé sa femme, il la consola, & lui avoua la supercherie que sa passion pour elle lui avoit suggérée.

Craesbeke a peint des sujets bas & dégoûtants. Il étudioit ses grimaces devant son miroir. Souvent il se mettoit un emplâtre sur l'œil en ouvrant une bouche effroyable; & c'est ainsi qu'il a fait plusieurs fois son portrait. Ses tableaux représentoient des tabagies, des corps-de-garde, des querelles de gens ivres. S'il n'a pas la finesse & la touche aussi large que Brauwer, c'est du moins celui qui en a le plus approché. On voit à Anvers un de ses tableaux sur bois, des plus corrects qu'il ait faits: il représente les portraits des principaux confreres de la confrérie des maîtres en fait d'armes, & leurs différents exercices.

I. CRAMOISY, (*Sébastien*) célebre imprimeur de Paris dans le dernier siecle. Le mérite réunit sur sa tête toutes les récompenses dues à la droiture & à la probité, telles que la dignité d'échevin, la premiere place de la jurisdiction consulaire, l'administration des hôpitaux, & enfin la direction de cette imprimerie célebre qui fut établie de son temps au Louvre, par l'un des plus grands ministres que la France ait eus. Dès qu'il eut été reçu imprimeur, il travailla avec ardeur à mériter la grande réputation que l'Europe entiere lui accorda bientôt dans son art. En effet, il ne négligea rien pour surpasser ses prédécesseurs. Cependant, quelques efforts qu'il put faire, il n'égala jamais, par la beauté des caracteres & par l'exactitude, les Etiennes, les Manuces, les Frobens, &c.

Il a imprimé beaucoup de livres en son particulier, avant d'être directeur de l'imprimerie royale, & entr'autres l'*Histoire Ecclésiastique grecque & latine de Nicéphore*, 2 vol. in-fol. *Saint Chrysostôme*, en 9 vol. in-fol. grec & latin, en 1636. *Historiæ Francorum scriptores And. Duchesne*, 5 vol. in-fol. *Caroli à sancto Paulo Geographia sacra, sive notitia episcopatium Ecclesiæ universæ*, in-fol. 1641, livre rare & estimé; les ouvrages du P. Sirmond, du P. Petau, & plusieurs autres qu'il a imprimés au Louvre, & qu'il seroit beaucoup trop long de rapporter.

II. CRAMOISY, (*Claude*) frere du précédent, a imprimé un grand nombre de livres. Son frere se servit de lui pour diriger en second l'imprimerie royale, dont il étoit directeur.

III. CRAMOISY, (*Gabriel*) autre frere du célebre Sébastien. Il a imprimé plusieurs livres : le plus considérable est le *Traité des Droits des libertés de l'Eglise Gallicane, & des preuves des libertés de cette même Eglise*, 4 vol. in-fol. Cette édition pensa susciter des affaires à Gabriel. Quelques prélats s'assemblerent à sainte Genevieve, & dresserent un écrit contre cet imprimeur; mais heureusement ils n'avoient aucun ordre du Roi ni aucune mission du clergé. Néanmoins Gabriel, voulant se mettre à couvert de tout reproche, réimprima les preuves à part, avec privilege du roi, après qu'elles eurent été augmentées. Il divisa cette réimpression en 2 vol. in-4°. Elle fut faite en 1651. Il imprima encore, & toujours en société avec Sébastien son frere, *Theodoreti Opera græco-lat.* en 4 vol. in-fol. en 1642, & le *Commentaire* de M. Dupuis *sur le Traité des libertés de l'Eglise Gallicane de Pierre Pithou.*

CRANTZ, (*Martin*) *Ulric* GÉRINC, & *Michel* FRIBURGER, tous trois Allemands & imprimeurs habiles, furent attirés à Paris par les docteurs de la maison de Sorbonne, vers l'an 1470. Il paroît que Géring resta le maître des imprimeries de la Sorbonne. Il employa les grandes richesses qu'il avoit acquises

dans son art, à des fondations considérables en faveur des colleges de Sorbonne & de Montaigu. Mais s'il étoit bon imprimeur, il n'étoit pas littérateur de goût. Le premier livre qui sortit de la presse de Sorbonne sont les *Epîtres de Gasparinus Pergamensis*. Ce choix seul prouve la barbarie dans laquelle nous étions alors plongés.

CRAPONE, (*Adam* DE) ingénieur, né à Salon en Provence, d'une famille noble, originaire de Pise en Italie, qui fut fondue dans celle des Grignans. Ce gentilhomme, célebre par son esprit & par ses ouvrages, florissoit dans le seizieme siecle. Il commença en 1568 à travailler au canal appellé de son nom *Crapone*, qui est tiré de la riviere de la Durance jusqu'à Arles, & qui porte l'abondance dans les campagnes stériles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France; ouvrage projetté par les Romains, & dont l'exécution étoit réservée au siecle à jamais mémorable de Louis XIV. (*Voyez* RIQUET.) Les malheurs des temps empêcherent sans doute la continuation des travaux que Caprone avoit commencés par ordre du roi Henri II. Ce prince avoit pour lui la plus grande estime, & il le préféroit aux étrangers que la reine Catherine de Médicis, sa femme, ptotégeoit en France. La ville de Fréjus est redevable à ce gentilhomme de l'écoulement des eaux croupissantes qui rendoient l'air très-mal sain. Il fit aussi à Nice plusieurs ouvrages très-utiles. Ses talents exciterent l'envie de ses enenmis, & il en devint la triste victime. Envoyé par Henri II à Nantes pour y démolir les travaux d'une citadelle qu'on avoit commencée sur un très-mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, & mourut dans la quarantieme année de son âge.

CRAYER, (*Gaspard*) peintre, né à Anvers en 1582, mort à Gand en 1669. Les progrès qu'il fit sous Coxcie, à Bruxelles, le mirent au-dessus de son maître avant même qu'il le quittât. Son génie devoit être des plus heureux, puisque, sans sortir de cette ville,

& n'ayant que la seule nature pour guide, il vint à bout de se former une belle maniere. Sa réputation s'étendit jusqu'en Espagne, & le roi lui envoya une chaîne & une médaille d'or, avec une forte pension. Cette distinction, quelque flatteuse qu'elle fût, n'excita pas sans doute autant de sensibilité dans Crayer que l'éloge de Rubens, qui fit exprès le voyage d'Anvers pour le connoître, & qui, le voyant travailler à ce beau tableau du réfectoire de l'abbaye d'Affleghem, s'écria tout haut: *Crayer, Crayer, personne ne vous surpassera.* La ville de Bruxelles, se croyant honorée de posséder un aussi grand artiste, voulut le fixer pour toujours dans son sein, & le décora d'une charge distinguée. Mais l'ambition n'avoit aucun pouvoir sur son ame: il ne vouloit devoir sa gloire qu'à ses talents; & pour les perfectionner, ou s'y consacrer en entier, il abandonna la cour & l'emploi dont on l'avoit gratifié, & se retira à Gand, où il trouvoit, disoit-il, dans le repos un bonheur qu'il n'avoit pas goûté depuis long-temps.

Ses travaux y furent prodigieux. Il fit tout de suite vingt-un grands tableaux d'autel pour la ville de Gand: celle de Bruxelles lui en demanda beaucoup, & toutes celles de la Flandre & du Brabant exercerent son pinceau. Dans le temps qu'il se livroit à des occupations si importantes, Vandick, son ami, passa par Gand, & s'empressa de l'aller voir: il étoit encore grand matin, & le domestique faisoit difficulté de le laisser entrer, sous prétexte que son maître étoit au lit. Vandick insiste, & le force de dire à Crayer que Vandick étoit à Gand, & qu'il l'attendoit à sa porte. Ce nom frappe notre peintre, qui se leve en sursaut, passe uniquement un bras dans sa robe de chambre, & court au-devant de son ami. Celui-ci ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le voyant dans un déshabillé si plaisant. *Je veux*, lui dit-il, *vous peindre dans ce désordre si convenable aux artistes, quand il est arrangé avec goût.* Il lui tint effectivement parole; & le portrait qu'il en fit occupe un rang distingué parmi ceux des

grands artistes qu'il a immortalisés par son pinceau.

Crayer parvint jusqu'à une longue vieillesse, suite de sa vie réglée : il déploya même à cet âge avancé toute la force de l'art qu'il avoit montrée dans son âge le plus florissant. On croit qu'il a toujours vécu dans le célibat. Son talent peut aller de pair avec celui des peintres Flamands les plus habiles. Il avoit moins de feu que Rubens ; mais son dessin est quelquefois plus correct. Ses compositions sont sages, & d'un petit nombre de figures qu'il grouppoit avec art. On remarque toute la vérité de la nature dans ses expressions, & beaucoup de simplicité dans ses draperies. Son coloris est excellent : il avoit sur-tout une fonte de couleurs admirable. C'est le peintre des Pays-Bas qui a le plus approché de Vandick ; on a quelquefois de la peine à distinguer ces deux maîtres dans certains portraits sortis de la main de Crayer.

CRESPI, (*Joseph-Marie*) peintre & graveur, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747. Il fut surnommé *il Spagnuolo*, l'Espagnol, parce que dans sa jeunesse il portoit un habillement qui approchoit de celui des Espagnols. Il est autant renommé par ses saillies & ses bons-mots, que par ses talents dans la peinture. Après avoir été chez différents maîtres, il se mit à l'école de Cignani, chez lequel il resta deux ans ; & ensuite à celle de Barini, où, après deux autres années d'une étude profonde, il peignit un S. Pétrone qui fut l'époque de sa réputation. L'envie de s'instruire & les conseils d'un ami l'engagerent à voyager. Il alla d'abord à Pésaro, afin d'y voir & d'y copier les ouvrages de Baroche, pour lequel il avoit un goût particulier. Il fit ensuite le voyage de Venise, où il fortifia extrêmement son coloris. De-là il se rendit à Pistoie & à Florence. Le grand-duc le nomma son peintre ordinaire avec une pension, & daigna tenir un de ses enfants avec la princesse Violante, qui donna à la femme du peintre une belle croix de diamants.

Crespi avoit le talent de faire passer dans ses ouvra-

ges toute la gaieté de ſon caractere. Auſſi eut-il le bonheur de plaire aux perſonnes de la plus haute naiſſance, particuliérement au prince Eugene. Il peignit pour le cardinal Ottoboni le tableau de la Pénitence, à l'occaſion d'un rayon de ſoleil qu'il vit tomber ſur la tête & ſur les épaules d'un homme qui ſe confeſſoit dans une égliſe. Cette éminence, charmée du clair-obſcur de ce tableau, lui fit traiter dans ce goût les ſix autres ſacrements. Le Mariage fut repréſenté par un époux de quatre-vingts ans avec une jeune perſonne de quatorze: le prêtre, les deux témoins & les aſſiſtants ſe regardoient tous, & ſe moquoient d'une telle union. Rien n'étoit plus agréable à Creſpi, que lorſqu'on lui procuroit l'occaſion d'exercer ſon génie facétieux. Il excelloit auſſi dans les caricatures: mais il éprouva que la ſatyre eſt quelquefois dangereuſe à ceux qui s'en ſervent; car, ayant repréſenté le comte Malvaſia ſous la forme d'un chapon mort, il fut chaſſé par ce ſénateur de Bologne, qui le logeoit alors chez lui, & obligé même pendant quelque temps de s'abſenter de la ville.

Le pape Benoît XIV le nomma ſon peintre, & chevalier de l'Eperon-dor, avec le titre de comte Palatin. Cet artiſte étoit toujours mal habillé, vivoit, parloit d'une façon ſinguliere, s'embarraſſoit peu de certains égards, parce qu'il croyoit que l'état d'un peintre ne demandoit point de ſujétion. Il ſortoit rarement; &, quoiqu'il fût de l'académie de Bologne, il n'y alloit jamais, ſous prétexte qu'elle étoit, ſelon lui, compoſée de gens qui ne connoiſſoient pas le vrai mérite. Il racontoit ſes aventures d'une maniere ſi plaiſante, qu'on ne pouvoit s'empêcher de rire. Deux ans avant ſa mort il perdit la vue, & ne voulut voir aucun médecin ni faire aucun remede. Ses ouvrages, dont on voit les principaux à Bologne, à Parme, à Mantoue, à Ferrare, à Modene, à Bergame, à Luques & à Florence, offrent un deſſin correct, des caracteres frappants & variés, des figures qui, quoique peintes ordinairement ſur des fonds obſcurs, ſont néanmoins ſail-

lantes & lumineuses. Il se servoit pour cela du soleil, ou d'un flambeau élevé, ou de la chambre obscure. On remarque qu'il a souvent changé de style dans les petits tableaux. On a de lui des dessins estimés, à la sanguine, d'autres à l'encre de la Chine, dont quelques-uns sont gravés. Il a gravé lui-même les aventures de Bertoldo & de Bertoldino, une résurrection de Notre-Seigneur, & quelques petits morceaux. Il laissa plusieurs enfants, ses éleves.

CRISPIN, (*Jean*) sçavant imprimeur, natif d'Arras, vivoit dans le seizieme siecle. Ayant fait ses études à Louvain, il vint en France, où il enseigna les belles-lettres avec succès. Il s'adonna ensuite à l'imprimerie, & donna des éditions très-correctes, auxquelles il voulut avoir part du moins par quelque endroit; car il ne sortoit presque pas un livre de son imprimerie qu'il n'y ajoutât des notes, ou qu'il n'y mît une préface de sa façon. Il a imprimé l'Iliade & l'Odyssée d'Homere en 1570, & Théocrite en grec & en latin dans la même année. Ensuite, ayant pris le parti de se retirer à Geneve, à cause de la réforme, il composa dans cette ville son *Lexicon*, qu'il a imprimé *in-fol.* & *in-4°*, sous le titre de *Lexicon Crispini*. Il imprima aussi, en société avec son fils Samuel, les notes qu'il avoit faites sur les quatre Livres de Justinien, & plusieurs ouvrages de Casaubon, avec qui il étoit en commerce d'amitié. Crispin avoit pour devise deux mains tenant une ancre, autour de laquelle on voit un serpent replié.

CTÉSIBIUS, d'Alexandrie, s'illustra par son habileté dans les méchaniques. Il vivoit sous le regne de Ptolomée Evergete II, ou au milieu du second siecle avant l'ere chétienne. Né dans un état qui l'éloignoit des sciences (car il étoit fils d'un barbier d'Alexandrie) il dut tout à son génie. Un jour, étant dans la boutique de son pere, il remarqua qu'en abaissant un miroir, le poids qui le contrebalançoit, & qui étoit renfermé dans une coulisse cylindrique, formoit un son par le froissement de l'air poussé avec violence dans l'espace

étroit qui lui servoit de jeu. Ctésibius, doué de l'esprit d'observation, en conçut l'idée d'une orgue hydraulique par le moyen de l'air & de l'eau. Il y réussit, & il appliqua cette ingénieuse invention à des clepsydres sur lesquels il travailla beaucoup. Vitruve, à qui nous devons ce trait historique sur Ctésibius, décrit au long plusieurs de ses machines. Il fut, dit-on, l'inventeur des pompes; & nous en avons effectivement une fort ingénieuse qui porte son nom : elle est composée de deux corps de pompe qui vont alternativement, de sorte que tandis que l'un des pistons monte & aspire, l'autre descend, & refoulant l'eau, la fait monter dans un tuyau commun. Le chevalier Morland s'est beaucoup appliqué à perfectionner cette pompe, à laquelle il a trouvé de grands avantages, & qui en a réellement.

CTÉSIPHON & MÉTAGENES, architectes, vivoient 550 ans avant Jesus-Christ. Ctésiphon étoit de l'isle de Crete, & se rendit célebre par le plan qu'il donna du fameux temple de Diane à Ephese, qu'il commença d'élever. Son fils Métagenes l'acheva, & donna tous les détails de la construction, & fit sur-tout la description des machines qu'il avoit inventées pour transporter les blocs de marbre d'une grosseur énorme dont il avoit eu besoin. Cet édifice superbe fut terminé par Démétrius surnommé l'*Esclave de Diane*, & par Panonius d'Ephese, après deux cents ans d'un travail continu : bientôt après il fut brûlé par Erostrate, qui voulut immortaliser son nom par ce moyen insensé. Les Ephésiens défendirent qu'on le prononçât : c'étoit lui assurer encore mieux l'immortalité. Ce temple fut rebâti avec plus de magnificence sous la conduite de Chiromocrate, ou plutôt de Dinocrate. Grand nombre de rois & de républiques y contribuerent. Il fut enfin détruit par le temps & par les Barbares, dans les troisieme & quatrieme siecles de l'ere vulgaire. On en voit encore aujourd'hui les ruines; mais on n'en peut rien conclure pour sa forme générale. On nous en a

laissé pourtant la description : la meilleure est celle que le marquis Soleni a insérée dans les Essais de l'académie de Cortone. Il suffit de savoir que ce temple étoit un diptere octastyle, c'est-à-dire qu'il régnoit tout au tour un double portique soutenu par des colonnes, dont on en voyoit huit à la facade. La longueur du portique étoit de trois cents quatre-vingt-dix-huit pieds, & sa largeur de cent quatre-vingt-treize. Les entre-colonnes étoient de deux diametres & un quart. La *cella*, ou chapelle intérieure, avoit deux cents quarante-cinq pieds de long & cinquante-trois de large.

CURADI, (*Dominique*) dit GHIRLANDAIO, orfevre & peintre, né à Florence, mort en 1493, âgée de 44 ans. Le surnom de *Ghirlandaïo* lui fut donné, parce qu'il surpassoit tous les autres orfevres dans l'art de faire des guirlandes. La perfection avec laquelle il dessinoit, lui donna pour la peinture un goût qui lui fit enfin abandonner l'orfévrerie. Il n'eut pas lieu de se repentir d'avoir embrassé cette nouvelle profession. Il peignoit très-bien pour le temps dans lequel il vivoit. On le célebre particuliérement pour avoir sçu copier & peindre parfaitement l'architecture sans équerre & sans compas. Il inventa même une sorte de mosaïque qui produisoit un très-bel effet. Le pape Sixte IV l'appella à Rome pour les peintures de la chapelle pontificale. Parmi ses éleves, on compte Rodolphe son fils, David & Benoît Curadi ses freres, mais qui ne sont pas aussi connus que lui. On fait encore mention de quelques autres artistes de ce nom, en particulier de Thadée Curadi, dit *il Battirolo*, qui fut grand mathématicien & habile sculpteur. Il faisoit de si beaux crucifix, que le fameux Jean de Boulogne disoit qu'il n'avoit point d'égaux.

CURSINET, fourbisseur de Paris, vivoit vers l'an 1660. Nous croyons devoir insérer ici l'article de cet homme célebre pour les ouvrages de damasquinerie. Félibien, qui nous sert de guide, dit que cette sorte de travail a pris son nom de la ville de

Damas en Syrie, & que les anciens s'y sont fort adonnés. Il consiste dans un assemblage de filets d'or & d'argent, appliqués dans des hachures ou creux taillés sur le fer, pour y faire des ornements arabesques, moresques ou grotesques. Ces ouvrages sont plats ou de bas-reliefs. Dans ceux qui sortoient des mains de Cursinet, on étoit également frappé de son bon goût de dessin, & de sa belle maniere d'appliquer l'or & de ciseler de relief par-dessus.

CUSSON, (*Jean*) avocat au parlement, quitta le barreau pour prendre la profession de son pere; &, s'étant fait recevoir imprimeur en 1659, il travailla avec ardeur dans l'art de l'imprimerie. C'est lui qui a dirigé les Mémoires de Nevers, & qui les a rangés dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui. Il revoyoit lui-même ses épreuves, sans vouloir s'en rapporter à des correcteurs négligents pour la plupart. Il sçavoit assez bien les langues grecque & latine: nous avons même de lui une traduction de l'*Imitation de Jesus-Christ*.



DACH, (*Jean*) peintre, né à Cologne en 1556, mort fort âgé à la cour impériale. Il étudia les premiers principes de ſon art ſous Sparanger, & enſuite alla en Italie pour s'y perfectionner. En revenant dans ſa patrie, il traverſa l'Allemagne, où l'empereur Rodolphe II, le protecteur & l'ami des talents, conçut une eſtime particuliere pour lui. Il le renvoya en Italie pour y deſſiner les plus belles antiques, & le fit, à ſon retour, travailler à beaucoup d'ouvrages qui mériterent à Dach la réputation d'un des plus habiles peintres de ſon temps. On voit de ſes deſſins en Angleterre : les contours en ſont fermes & élégants, & le crayon artiſtement manié. Ayant acquis des richeſſes & des honneurs à la cour de Vienne, il ne ſe ſervit du grand crédit qu'il avoit, que pour obliger les perſonnes de mérite.

DAMINO, (*Pierre*) *ou* DAMINI, peintre, né à Caſtel-Franco, dans l'État de Veniſe, en 1592, mort de la peſte en 1631. Il n'eut pas beſoin de maître pour apprendre à deſſiner ; il s'y forma en copiant des eſtampes & des tableaux. Les ouvrages de Lommazzo & d'Albert Durer lui ſuffirent pour connoître les proportions du corps humain. En liſant les livres d'hiſtoire & de poéſie, il orna ſon eſprit pour inventer & compoſer facilement & d'une belle maniere. Ainſi tout ſon talent dans la peinture lui appartenoit en propre ; il eut ſeulement recours à Jean-Baptiſte Nocello pour apprendre le mélange & le maniement des couleurs. On voit de ſes ouvrages à Padoue, à Vicence, à Crême & ailleurs. Il eut un frere, nommé George Damini, mort en 1648, qui peignoit très-bien le portrait en petit ; & une ſœur qui avoit auſſi beaucoup de talents pour les portraits en petit & en grand.

DAMON, muſicien de l'antiquité, étoit originaire

d'Oa, bourg de l'Attique. Il excelloit si fort dans son art, qu'il devint chef d'une secte à laquelle on donna son nom. Mais rien, en ce genre, ne l'illustra plus que les suffrages des deux grands hommes, tels que Périclès & Socrate, qui se firent ses disciples, & que le dernier même appelle son ami. Il avoit principalement cultivé cette partie de la musique où il est question de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence; & c'est un détail sur lequel Platon renvoie à ce musicien, comme à un grand maître. Celui-ci fit voir, suivant le témoignage d'Aristide Quintilien, en cela d'accord avec Platon, que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéroient avec les qualités morales par un chant suivi & continu, pouvoient former dans la jeunesse, & même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point encore développés. En effet, dans les airs qui nous viennent de ce musicien, continue Aristide, on trouve que sa *Mélopée* emploie plus ou moins fréquemment les différents sons, tant mâles qu'efféminés, & que quelquefois elle ne met en œuvre que les uns ou les autres. D'où il paroît que l'harmonie ou les chants peuvent s'accommoder aux divers caracteres qu'on veut inspirer aux auditeurs.

Cela se confirme par un passage de Galien, où il interroge les Stoïciens en ces termes. « Comment se » pouvoit-il faire, dit-il, que le musicien Damon, » voyant de jeunes gens que les vapeurs du vin, & » un air de flûte joué sur le ton phrygien, avoient » rendus extravagants, les ramenât tout d'un coup à » un état de tranquillité, en faisant jouer un air sur » le ton dorien? Cela n'arrivoit-il pas, répond le mé- » decin, parce que l'ame sensitive, qui est le siege des » passions, & qui est privée de raison, peut être agi- » tée ou calmée par des mouvements qui n'ont rien » de raisonnable; au lieu que cette faculté de l'ame » qui raisonne, ne change point ses opinions au gré » d'un joueur de flûte, qui exécute des airs sur diffé- » rents modes? »

C'eſt ſans doute de ce Damon que Platon parle dans ſa République, & auquel il attribue ce ſentiment, que *les innovations & les changements dans la muſique s'étendoient juſqu'aux loix les plus importantes, & y donnoient de dangereuſes atteintes.* Cela ne s'accorderoit gueres avec l'invention ou l'introduction d'un mode auſſi efféminé que l'hypo-lydien, que l'on met ſur ſon compte. Mais il n'eſt pas rare, ajoute M. Burette, de voir les hommes déroger, dans la pratique, à la ſageſſe de leurs maximes ſpéculatives. La vérité de cette réflexion ne s'eſt peut-être jamais mieux fait ſentir que de nos jours. Damon étoit très-intelligent, ſelon Plutarque, en matiere de politique; &, ſous le nom de muſicien, il prétendoit cacher à la multitude ſa profonde capacité. Il ſe lia intimement avec Périclès pour le former au gouvernement; mais il ne put tellement ſe déguiſer, que l'on ne reconnût enfin que ſa lyre n'étoit qu'un prétexte; & on le bannit du ban de l'oſtraciſme, comme ſe mêlant de trop d'intrigues & favoriſant la tyrannie.

DANCOURT, (*Florent* CARTON, ſieur) naquit à Fontainebleau en 1661, le même jour que le Grand Dauphin. Le Pere de la Rue, Jéſuite, ſous lequel il fit ſes études, voulut procurer à la ſociété un jeune homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup; mais l'éloignement du diſciple pour le cloître, rendit inutiles tous les ſoins du maître: Dancourt aima mieux ſe livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-ſeulement grand acteur, ſur-tout dans les rôles de jaloux, de financier, d'hypocrite, de miſanthrope, mais encore auteur diſtingué. Les talents d'acteur & d'auteur avoient mis Dancourt à la tête de la comédie Françoiſe. Les jeunes gens qui s'eſſayoient dans le genre dramatique, s'adreſſoient à lui pour être joués. Il ſe faiſoit laiſſer les manuſcrits, les copioit; & huit jours après il les rendoit en diſant toujours que la piece n'étoit pas jouable. L'année d'enſuite il faiſoit paroître cette même piece, dont il avoit déguiſé le fonds de ſon mieux, & de laquelle il avoit

écrit les détails. C'est ce que d'honnêtes gens de lettres, ses contemporains [illegible] assuré lui être arrivé fréquemment.

Dancourt étoit d'une moyenne grandeur, & avoit la taille bien prise, avant que l'âge lui eût donné de l'embonpoint. Il avoit les cheveux & les sourcils bruns, de beaux yeux, le visage agréable, & la physionomie noble & spirituelle. Son principal talent pour le théâtre, étoit les rôles de haut comique, à manteau & raisonnés. A l'égard du tragique, il y étoit froid & monotone; aussi jouoit-il le moins qu'il pouvoit dans ce dernier genre. Au reste, il possédoit l'art de lire au mieux, non-seulement ses ouvrages, mais aussi ceux des auteurs qui lui confioient leurs productions, & cependant sans s'y préparer par aucune lecture, lorsqu'il apportoit l'ouvrage à l'assemblée. On disoit de Dancourt qu'il jouoit noblement dans la comédie, & bourgeoisement dans le tragique. Racine ayant entendu le libraire Brunet, qui crioit : *Messieurs, voilà le Théâtre de M. Dancourt ;..... Dis son échafaud*, lui dit-il, *dis son échafaud.*

Louis XIV honoroit Dancourt d'une bienveillance particuliere. Ce comédien alloit lui lire ses ouvrages dans son cabinet. On raconte qu'un jour, s'y étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avoit, le roi prit lui-même la peine d'aller ouvrir une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Une autre fois Dancourt ayant l'honneur de lui parler, comme il sortoit de la messe, pour quelques affaires qui regardoient la troupe des comédiens François; & marchant toujours à reculons, jusqu'au bord d'un escalier qu'il ne voyoit pas, le Roi le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber;* &, se retournant ensuite vers les seigneurs qui l'environnoient : *Il faut convenir*, leur dit-il, *que cet homme parle bien;* & il lui accorda ce qu'il demandoit. Lorsque Dancourt se sentit malade, & proche de sa fin, il fit faire son tombeau, & l'alla voir avec la même tranquillité que s'il eût été destiné pour un autre.

Ce comédien avoit été chargé, par ses confreres, de porter aux administrateurs de l'hôpital le quart des pauvres. Il s'acquitta de cette commission, & fit aux administrateurs un très-beau discours. L'archevêque de Paris & le président de Harlai étoient à la tête du bureau. Dancourt s'efforça de prouver que les comédiens, par les secours qu'ils procuroient à l'hôpital, méritoient d'être à l'abri de l'excommunication. Son éloquence ne fut pas heureuse. M. de Harlai lui répondit : *Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres ; mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre.* Le pere de la Rue, sermonant son ancien disciple, sur ce qu'il avoit embrassé la profession de comédien : *Ma foi, mon Pere,* lui dit Dancourt, *je ne vois point que vous deviez tant blâmer l'état que j'ai pris. Je suis comédien du roi ; vous êtes comédien du pape. Il n'y a pas tant de différence de votre état au mien.* (Anecdotes Dramatiques.)

DANKERS, (*Cornélis* DE KY) architecte, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634. Après la mort de son pere, qui avoit long-temps exercé la profession d'architecte, il remplit sa place pendant quarante ans. Il bâtit dans sa patrie beaucoup d'édifices recommandables par leur décoration & par la commodité de leur distribution. La Bourse d'Amsterdam est sans contredit celui qui lui fait le plus d'honneur. Elle fut commencée en 1608, & finie en 1613. Cet artiste fut le premier qui trouva le moyen de bâtir des ponts de pierre sur les grandes rivieres, sans gêner le cours de l'eau ; il en fit l'épreuve sur le Amstel qui a deux cents pieds de large.

DANSE, (*la*) est un mouvement du corps en cadence, à pas mesurés, au son de la voix & des instruments ; ou, selon les philosophes qui l'ont le mieux connue, *l'art des gestes,* c'est-à-dire l'art de les faire avec grace & mesure, relativement aux affections

qu'ils doivent exprimer. La nature a fourni les positions; l'expérience a donné les regles.

Si l'on s'en rapporte au témoignage de ceux qui cherchent à découvrir l'origine des choses, on trouvera que la danse est née dans ce jardin de délices, où l'homme frappé, au moment de sa création, des merveilles de la nature, se mit à sauter pour remercier l'Auteur de tant de bienfaits, & pour lui rendre hommage. Mais si ces graves auteurs avoient voulu faire attention que des pas imparfaits & des ébranlements involontaires ne constituent point la danse, ils se feroient bien donné de garde d'avancer de pareilles absurdités. La danse, en effet, ne peut & ne doit être considérée que comme un art appuyé sur des principes qui ont exigé d'assez longues combinaisons. Les premiers chez qui on en découvre des vestiges certains, sont les Juifs. L'Ecriture rapporte qu'après le passage de la mer Rouge, Moyse leur fit exécuter un ballet solemnel pour consacrer ce miracle. Dès qu'ils eurent construit le veau d'or dans le désert, ils danserent autour. Dans la suite, ils instituerent des fêtes, dont la danse fut toujours la partie principale. On sçait que David se joignit aux ministres des autels, composés de sept chœurs de danseurs, & qu'il dansa devant l'arche en présence de tout le peuple, depuis la maison d'Obédedon jusqu'à la ville de Bethléem.

Il est assez vraisemblable que les Hébreux, qui avoient fait un long séjour en Egypte, prirent pour modeles les danses des Egyptiens. Tout étoit mystere dans la religion de ceux-ci. Leurs prêtres avoient tâché de l'envelopper d'un voile sombre, parce qu'ils croyoient, peut-être avec assez de fondement, que les emblêmes & les allégories lui donnoient un air respectable qui favorisoit leur ambition. C'est dans cet esprit qu'ils établirent la danse comme un des points fondamentaux de leur culte. Ils en avoient une qu'ils nommerent *astronomique*, dans laquelle ils prétendoient exprimer les divers mouvements des astres. Peut-être

étoit-ce la danse du menuet, que nous avons encore : on pourroit du moins former cette conjecture, d'après ce que dit M. Cour de Gibelin dans son *Monde primitif*.

Les Grecs, imitateurs en tout des Egyptiens, ne furent pas long-temps à les surpasser dans l'exercice de la danse. Ils l'adopterent avec une espece d'enthousiasme ; ils la firent entrer dans les cérémonies religieuses, dans la législation, dans les divertissements publics & particuliers. Ils l'introduisirent sur le théâtre, à la guerre même. Plusieurs d'entr'eux n'alloient à l'ennemi qu'en dansant. C'étoit, dans leurs mœurs, une preuve de mauvaise éducation que d'ignorer cet art. Socrate, le sage Socrate, voulut s'y faire instruire à la fin de ses jours. Tous les philosophes en font après lui les plus grands éloges ; & Platon, quelque sévere qu'il fût dans les loix qu'il établissoit pour sa république, ne fait pas difficulté d'admettre la danse, pourvu qu'elle soit purgée de tous les attraits de la volupté.

Cette estime profonde pour un art si frivole en apparence, & les dispositions heureuses des habitants de la Grece, le peuple de la terre le plus gai, le plus vif & le plus aimable qu'il y ait jamais eu, contribuerent à faire naître parmi eux des danseurs qui excellerent dans leur profession. On est étonné & de la variété des danses qu'ils imaginerent, dont chacune avoit un caractere particulier pour les diverses circonstances où elles étoient employées, & des figures multipliées qu'ils y ajouterent, & de l'expression qu'ils sçurent leur donner, & de l'imitation pittoresque de leurs pas & de leurs mouvements, qui rendoient sensibles les objets même inanimés.

Cependant ce ne fut qu'à Rome que la danse parut dans son plus grand triomphe. On doit trouver assez extraordinaire que les Romains, si graves & si éloignés des plaisirs pendant plusieurs siecles, aient ensuite, sous leurs empereurs, poussé la fureur pour cet exercice jusqu'à se diviser, à se haïr, à former des partis dangereux & redoutables, à donner plus d'importance

aux

aux talents d'un danſeur, qu'aux affaires les plus ſérieuſes de l'Etat, & à finir même par s'entr'égorger. (*Voyez l'article* PANTOMIMES.)

Ce n'eſt pas que cette nation n'eût, dans le temps de ſa gloire, conſacré quelques moments de loiſir à la danſe. Numa avoit inſtitué un college de prêtres nommés *Saliens*, dont le principal emploi conſiſtoit à former des danſes guerrieres autour de l'autel de Mars. L'auſtere Caton ne fit pas difficulté de danſer à l'âge de ſoixante ans. Séneque rapporte que Scipion l'Africain exécutoit quelquefois de ces danſes mâles & animées qui étoient en uſage chez les anciens, & que leurs ennemis même auroient pu voir ſans rien rabattre de l'eſtime & de la vénération qu'ils avoient conçues pour leur vertu.

Telles étoient les danſes des premiers Chrétiens. Ils les enviſagerent ſous un point de vue bien différent des Payens, ou plutôt ils les ramenerent à leur vraie deſtination, qui étoit un ſigne d'adoration, une démonſtration extérieure de la dépendance des créatures, une expreſſion primitive de reconnoiſſance. Ils crurent donc devoir les employer pour animer leurs fêtes, embellir leurs cérémonies, & rendre leur culte plus impoſant. On voyoit alors les prêtres, les laïques, tous les fideles danſer avec la plus grande ferveur pour honorer la Divinité. Si l'on en croit même Scaliger, les premiers évêques ne furent appellés *Præſules* dans la langue latine, *à præſiliendo*, que parce qu'ils commençoient & menoient la danſe dans les grandes fêtes. De-là les uſages qui ſubſiſtent encore dans quelques pays Catholiques, où la danſe fait partie des cérémonies de l'Egliſe. « En Portugal, en Eſpagne, dans le Rouſſillon, dit M. de Cahuſac, on exécute des danſes ſolennelles en repréſentation de nos myſteres, & à l'honneur de quelques ſaints. Le cardinal Ximénès rétablit, dans la cathédrale de Tolede, l'ancien uſage des meſſes des *Muſarabes*, pendant leſquelles on danſe dans le chœur & dans la nef. En France même, au milieu du dernier ſiecle,

» on voyoit encore les prêtres & le peuple de Limo-
» ges danser en rond dans le chœur de Saint-Léonard.
» À la fin de chaque pseaume, ils substituoient au *Glo-*
» *ria Patri*, ce verset qu'ils chantoient avec les plus
» vifs transports de zele & de joie: *San Marceau, pré-*
» *gas per nous, & nous espingaren per bous.* Le pere Mé-
» nétrier, Jésuite, dit avoir vu de son temps, dans quel-
» ques églises, les chanoines & les enfants de chœur
» qui, le jour de Pâques, se prenoient tout bonne-
» ment par la main, & dansoient en chantant des hym-
» nes de réjouissance. »

Que nos mœurs sont aujourd'hui différentes ! & qu'avons-nous gagné en dédommagement de cette joie simple & naïve ? un peu d'esprit peut-être, & certainement beaucoup de corruption. La puissance civile & la puissance ecclésiastique se sont réunies pour abolir ces sortes de danses, sous prétexte des abus & des indécences qui en étoient la suite. Nous applaudissons certainement à ces motifs. Mais on a plus fait encore: on en est venu jusqu'à empêcher le peuple de danser. La plupart des ecclésiastiques de nos jours ne cessent de s'élever contre ce plaisir bien innocent en lui-même; &, comme s'ils avoient hérité de l'éloquence des saints Peres, ils tonnent, à leur exemple, contre ce qu'ils appellent *les danses profanes.* S'ils vouloient cependant faire attention qu'on doit mettre de la différence entre un divertissement honnête & la licence qui s'y introduit, & qu'il est absurde de détruire une chose, parce qu'on y découvre quelques inconvénients auxquels il faut seulement obvier, ils mettroient peut-être un peu moins de vivacité dans leur zele.

Nous convenons sans doute que les danses des anciens méritoient la juste censure, non-seulement des Peres de l'Eglise, mais encore de tous ceux qui avoient quelque idée de décence. Des attitudes voluptueuses, des imitations qui faisoient rougir la pudeur, des assemblées nocturnes, où les personnes de l'un & de l'autre sexe trouvoient des occasions trop dangereuses, &

plus que tout cela, la corruption générale des mœurs, qui profitoit de tout pour se permettre les excès les plus révoltants, avoient bien fait dégénérer ces danses de ce qu'elles étoient dans leur origine. L'invasion des Barbares qui détruisoient tout, fit au moins cesser ce scandale. Bientôt l'art de la saltation fut ignoré dans l'Europe; & plus de mille ans s'écoulerent sans qu'on en eût presque d'autres notions, sinon celles qui conviennent à des hordes de Sauvages, c'est-à-dire des pas sans mesure, des mouvements vifs & rapides sans justesse, de l'agilité sans aisance, nul liant dans les membres, nulles graces dans l'exécution, nulles figures, nulle expression.

Enfin les Italiens, dont on ne sçauroit trop exalter les services qu'ils ont rendus aux arts, donnerent à celui de la danse une seconde existence. Dès le quinzieme siecle, on vit éclore chez eux les carousels, les grands ballets, tous les spectacles à machines; &, ce qui paroîtra surprenant à ceux qui s'imaginent qu'il n'est pas possible de danser sans crime, on y vit des cardinaux & d'autres personnes graves, figurer eux-mêmes dans de très-jolis ballets, dont quelques-uns étoient de leur composition.

« Mais il faut laisser aux François, dit le comte Algarotti, dans son *Essai sur l'Opéra*, le talent de la danse; » aucune nation ne peut le leur disputer, ni même les » égaler; aucune n'a mis autant de soin pour s'y per» fectionner. Il faut aussi convenir que la nature les y » a rendus propres, comme les Italiens à la musique. » Henri IV faisoit son délassement favori de cet exercice. Peut-être est-ce durant le regne de ce monarque, selon la remarque de M. de Cahusac, que les François ont le plus dansé, & se sont le mieux battus. Le cardinal de Richelieu aimoit aussi la danse, & la protégeoit avec cette magnificence qui lui étoit ordinaire. De son temps, on exécuta de grands ballets qui lui coûterent des sommes immenses; mais le goût manquoit entiérement dans ces ballets allégoriques qu'on imagina pour-lors. Quoi de plus ridicule, par exemple,

que de vouloir perſonnifier le Monde, & de lui donner pour coiffure le mont Olympe, & pour vêtement une carte de géographie, où l'on écrivoit *France* ſur l'eſtomac, *Allemagne* ſur le ventre, *Italie* ſur un bras, *Eſpagne* ſur une jambe, & ſur le dos *Terre auſtrale* ou *Terre inconnue!*

Sous le regne de Louis XIV, la danſe ne parut point avec cet éclat qui environna tous les autres arts. Quoique ce monarque eût danſé lui-même dans ces fêtes ſuperbes qui attiroient à Paris des étrangers de toutes les parties de l'Europe, & qu'il y eût étalé des graces qui n'étoient qu'à lui ſeul, on étoit encore bien éloigné d'avoir des notions préciſes ſur la chorégraphie. Le fameux Dupré fut le premier qui développa dans cette partie des talents ſupérieurs. Des ſujets habiles le ſeconderent, tels que les demoiſelles Sallé & Camargo ; mais on oſe dire qu'on n'avoit pas encore le degré de vîteſſe & de préciſion où l'on eſt parvenu dans la ſuite. C'eſt à Rameau que nous ſommes redevables du progrès de la danſe moderne ; il créa les artiſtes, & accoutuma leurs pieds à exécuter ſes airs, quelque difficiles qu'ils paruſſent d'abord. Depuis cette époque, quels prodiges n'a-t-on pas vus ſe produire ſur le théâtre de l'opéra ! quels ballets enchanteurs, & quels danſeurs pour les exécuter ! Il ſuffit de nommer meſſieurs Lani, Veſtris, d'Auberval, & les demoiſelles Guimard, Lani, Heinel, Allard. Seroit-il téméraire d'avancer que l'on touche à la perfection, & que le temps n'eſt peut-être pas éloigné de voir ſe renouveller parmi nous les effets de la danſe, ſi vantés par les Grecs & par les Romains ?

DANSEURS DE CORDE. (*Cherchez* ACROBATES & SCHŒNOBATES.)

I. DANTE, (*Jean-Baptiſte*) méchanicien, né à Pérouſe dans le quinzieme ſiecle, mort à Veniſe âgé de quarante ans. On ne connoît point ſa famille. Semblable à Dédale dont il acquit le nom, il ſe fit des ailes artificielles pour voler dans les airs. On prétend qu'il en fit

plusieurs expériences sur le lac de Trasimene, & qu'il dirigeoit toujours son vol par-tout où il vouloit avec la plus grande agilité. Nous croyons que ces tentatives ne peuvent jamais être heureuses. Tous ceux qui les ont essayées en ont été les tristes victimes; &, sans aller chercher des exemples bien loin, celui dont il s'agit dans cet article ayant un jour voulu prouver à toute la ville de Pérouse qu'il pouvoit voler, une des machines de fer qui servoient à diriger les ailes se cassa; il tomba sur une église, & se fracassa la cuisse. Cette chûte lui fit alors donner le surnom d'*Icare*. Guéri de sa blessure, il enseigna les mathématiques à Venise.

II. DANTE, (*Pierre-Vincent*) méchanicien & architecte, né à Pérouse, mort fort âgé en 1512, dans la même ville. Il étoit de la famille des Rainaldi: on l'appella *Dante*, à cause qu'il surpassoit, ou que du moins il égaloit, par la délicatesse de ses vers, le fameux poëte de ce nom. On lui est redevable de plusieurs machines très-utiles, & d'un fort beau commentaire sur la Sphere de Sacrobosco. Il laissa un fils, nommé *Jules Dante*, mort en 1575, qui fut très-habile dans l'architecture & dans les mathématiques, & qui composa un livre *de Alluvione Tyberis*, & des notes *in ornamenta Architecturæ*. Pierre-Vincent eut encore une fille appellée *Théodora Dante*, morte en 1573, agée de soixante-quinze ans. Elle apprit la peinture de Pierre Pérugin, qu'elle imita assez bien. Mais ce qui l'a rendue plus recommandable, c'est son habileté dans les mathématiques, dont elle composa plusieurs ouvrages. De Jules Dante naquirent:

III. DANTE, (*Jérôme*) peintre, né à Pérouse, mort âgé de trente-trois ans. Il peignit avec ses deux freres beaucoup d'ouvrages à fresque dans la ville de Rome. Il fut un bon dessinateur & un excellent coloriste.

IV. DANTE, (*Ignace*) religieux de l'ordre de saint Dominique, au couvent de Pérouse, habile théologien, bon philosophe, très-versé dans les mathémati-

ques, donna la traduction de la Sphere de Procole Lycée, enrichie de notes, peignit la galerie papale, par ordre de Grégoire XIII, écrivit la vie de Vignole, & traduisit ses Regles d'Architecture. Il fut fait évêque d'Alatri, petite ville de la Campagne de Rome, & mourut en 1586, âgé de quarante-neuf ans.

V. DANTE, (*Vincent*) sçavant mathématicien, & très-habile architecte, sculpteur & peintre, né en 1530, mort en 1576. Dès son enfance il annonça un esprit éminent. Il cultiva l'art de l'orfévrerie, & y fit des choses surprenantes. A l'âge de vingt ans il jetta en fonte la statue du pape Jules III, qu'on voit à la place de Pérouse, & qui passe pour un chef-d'œuvre. Ses progrès dans l'architecture lui procurerent la place d'architecte du grand-duc de Toscane, pour lequel il fit encore différents ouvrages en bronze & en marbre. Philippe II, roi d'Espagne, voulut l'attirer dans ses Etats; mais sa santé foible ne lui permit pas d'entreprendre ce voyage. Il répara avec beaucoup d'art la grande fontaine de Pérouse, & conduisit plusieurs autres travaux. Ses compositions étoient ingénieuses, sans être bizarres. Il composa quelques ouvrages, entr'autres, la vie de ceux qui ont excellé dans le dessin des statues.

DARET, (*Pierre*) graveur, né à Paris, mort dans un âge fort avancé. Il florissoit vers le milieu du dix-septieme siecle. L'amour de son art le conduisit en Italie, où il travailla beaucoup, tant dans le dessin que dans la gravure. De retour dans sa patrie, il se rendit recommandable par plusieurs estampes au burin, d'après plusieurs peintres célebres, & par quelques autres de sa composition. Il fut le maître de François Poilly.

DAULLÉ, (*Jean*) graveur, né à Abbeville en 1707. Il est des hommes privilégiés pour lesquels la nature semble applanir toutes les difficultés de l'art; à peine on les voit former les premiers pas dans la carriere, que déja ils ont atteint le but: tel fut le célebre Daullé. Brûlant de cultiver les heureuses dispositions qu'il

avoit pour la gravure, mais privé des ſecours qu'il eût trouvé dans la capitale, un religieux de l'ordre de Clugny lui donna les premiers éléments de l'art. Il vint enſuite à Paris, & ſe mit ſous la direction de Robert Hecquet, graveur & ſon compatriote, qui lui fit faire quelques études d'après les ouvrages du chevalier Edelinck; mais bientôt, volant de ſes propres ailes, il ſe fit connoître par le portrait de la comteſſe de Feuquiere, fille de Mignard, repréſentée tenant le portrait de ſon pere. Ce fut ſon premier morceau d'après le tableau, & ce morceau eſt un chef-d'œuvre: la reſſemblance des têtes, l'expreſſion du ſujet, la pureté, la ſoupleſſe, l'harmonie du burin, tout en eſt admirable. Rigault s'empreſſa d'employer les talents de ce jeune artiſte; il grava d'aprés ce peintre pluſieurs portraits avec un égal ſuccès. L'on cite encore, parmi les plus beaux ouvrages de Daullé, la Magdeleine au déſert, d'après le Correge; le *Quos Ego*, d'après Rubens, ainſi que les deux fils de ce grand peintre; l'Amour, d'après Vandick; le portrait de Maupertuis, d'après Tourniere; & divers ſujets, d'après l'Eſpagnolet, Coypel, Boucher & autres maîtres.

Les talents ſupérieurs de Daullé lui acquirent une réputation diſtinguée dans le genre du portrait: ſes ſujets d'hiſtoire ne ſont pas autant eſtimés. Il fut reçu de l'académie royale de peinture, & mourut à Paris en 1763, âgé de cinquante-ſix ans.

DAVID, roi d'Iſraël, vivoit 1058 ans avant Jeſus-Chriſt. Tout le monde ſçait que ce prince étoit poëte & muſicien. Nous allons extraire un morceau curieux qui ſe trouve dans l'Hiſtoire de l'Opéra, & qui fait connoître l'état où étoit la muſique chez les Juifs. « David Kimhi, l'un des plus ſçavants rabbins, expliquant le pſeaume 4 & le chapitre 15 du premier livre » des Cantiques, nous apprend qu'il y avoit du temps » de David, d'excellents maîtres de muſique & d'excellents joueurs d'inſtruments, que ce roi avoit » établis pour chanter les louanges du Seigneur par

» ses pseaumes, qui sont autant de poésies, & qu'il » accompagnoit avec sa harpe en chantant.... Le sça-» vant rabbin que nous venons de citer, fait un long » détail des musiciens du roi David, & des instru-» ments dont ils se servoient aux fêtes & aux sacrifices » solemnels, où l'on employoit jusqu'à quatre mille » musiciens. Dans la description du fameux temple de » Salomon, fils de David, il est fait mention de quatre » chambres souterraines qui servoient aux concerts » des Lévites, dont le nombre étoit de vingt-quatre » mille pour le service du temple. Il y avoit dans ces » chambres souterraines cent mille crochets pour sus-» pendre les instruments qui y restoient toujours, » crainte que la chaleur ne les corrompît. On y trou-» voit jusqu'à quarante mille harpes, autant de cistres » d'or à vingt karats, & quantité d'autres instruments » de musique ; deux cents mille trompettes d'ar-» gent, faites d'une maniere particuliere, ordonnée par » Moyse, dont l'usage n'étoit permis qu'aux prêtres ; » un surintendant pour le gouvernement de ces ins-» truments, un autre pour les orgues, & un grand-» maître de la musique, qui avoit l'inspection des chan-» tres au nombre de dix mille, & la direction sur deux » cents quatre-vingt-huit maîtres de musique. » On trouve la description & les figures de tous les instruments de musique qui étoient en usage chez les Juifs, dans le premier tome des *Commentaires de la Bible* du P. Calmet, Bénédictin.

Il paroît que la musique étoit fort ancienne chez les Hébreux. On sçait qu'après le passage de la mer Rouge Moyse & sa sœur rassemblerent deux grands chœurs de musique, l'un composé d'hommes, & l'autre de femmes. Moyse se mit à la tête du premier ; Marie précédoit le second. Ils avoient tous à la main des tambours, & ils chanterent en dansant, avec les plus vifs transports de reconnoissance, ce beau Cantique qu'on lit dans l'*Exode*.

DÉDALE, Athénien, vivoit, à ce que l'on croit,

un peu avant le dernier siege de Troye. Plutarque dit qu'il étoit cousin-germain de Thésée ; d'autres auteurs pensent qu'il étoit fils d'un certain Euphémius, ou Epalamius. Quoi qu'il en soit, c'étoit un homme très-habile ; il entendoit le dessin, la sculpture, l'architecture, la méchanique, & il inventa divers instruments. Les poëtes ont débité beaucoup de fables sur son compte ; ils disent qu'il avoit reçu de Minerve la science en présent ; & ils ajoutent qu'après avoir tué Calus ou Talus, son neveu, dont il étoit bassement jaloux, parce que ce jeune homme paroissoit avoir plus de génie pour les arts que lui-même, il s'enfuit en Crete avec son fils Icare, auprès du roi Minos. C'est là qu'il bâtit ce fameux labyrinthe, où il fut renfermé, sous prétexte qu'Icare favorisoit les amours de Pasiphaé. Mais son habileté servit à le tirer lui & son fils de leur captivité ; car l'un & l'autre s'étant attaché des ailes, ils s'envolerent. Malheureusement Icare, n'ayant pas suivi exactement les conseils de son pere, tomba dans cette partie de la mer Méditerranée à laquelle il donna son nom.

Il est aisé de voir que ces ailes ne sont autre chose que les voiles que Dédale mit sur son navire, afin d'échapper plus sûrement à la colere du roi Minos qui le poursuivoit dans des vaisseaux qui alloit seulement à force de rames, & qu'Icare périt sur son navire, faute de sçavoir le gouverner. Selon les monuments historiques auxquels il est permis d'ajouter foi, il paroît que Dédale fit ses plus beux ouvrages à Memphis en Egypte, & que les habitants en furent si satisfaits, qu'ils lui permirent de s'ériger une statue dans le temple de leur dieu Vulcain, où ils lui rendirent des honneurs divins. Il est assez vraisemblable que Dédale finit ses jours en Sicile. On ignore le temps & le genre de sa mort.

DELAMOTTE, (*Marie - Hélene* DESMOTTES, connue sous le nom de) actrice de la comédie Françoise, née à Colmar en 1704, morte à Paris sur la fin

de 1769. Elle avoit débuté au théâtre François le premier octobre 1722, par le rôle de Cléopâtre dans la tragédie de *Rodogune*, & fut reçue le 21 Novembre suivant : mais, quelque temps après, elle renonça à la tragédie, pour laquelle elle se sentoit peu de talents naturels, & se livra aux seuls rôles comiques. Son emploi dans la troupe a été long-temps celui que Paris avoit vu remplir, même du temps de Moliere, par un acteur travesti. Les rôles de Mad. Pernelle, de Mad. Jourdain, de Mad. de Sottenville, de la comtesse d'Escarbagnas, de la Devineresse, &c. avoient été faits par André Hubert, excellent comédien pour ces charges, & qui mourut en 1700. Ce fut dans cet emploi comique, & qu'on appelle en termes de l'art l'*emploi des ridicules*, que mademoiselle Delamotte fit, jusqu'à sa retraite en 1759, les délices de la scene.

DELMONT, (*Déodaet*) peintre, né à Saint-Tron en 1581, mort à Anvers en 1634. Il reçut une éducation conforme à la noblesse de sa famille. Sçavant dans les langues, il possédoit encore l'astronomie & la géométrie. La cour d'Espagne l'employa, pendant qu'il étoit jeune, en qualité d'ingénieur; & il en reçut plusieurs récompenses honorables, ainsi que du duc de Neubourg, chez lequel il demeura long-temps. Ses talents pour la peinture lui procurerent l'amitié de Rubens, dont il avoit été l'éleve : il fut son compagnon de voyage dans toute l'Italie. La vue des magnifiques ouvrages que ce pays renferme, les remarques & les conseils de son maître, & ses dispositions naturelles, devoient nécessairement l'élever à un haut degré de perfection : aussi en a-t-il donné des preuves dans quelques tableaux que l'on voit de lui à Anvers. On remarque que sa composition est noble & élevée, son dessin correct, sa couleur & sa touche fort belles.

DÉMÉTRIUS, premier de ce nom, roi de Macédoine, surnommé *Poliocertes*, c'est-à-dire le *Preneur de villes*, est célebre dans l'antiquité par les machines dont il fut l'inventeur. Il étoit fils d'Antigone, un des

capitaines qui se rendirent illustres sous Alexandre le Grand, & qui partagerent ses dépouilles. « Quoiqu'il » fust, dit Plutarque, (selon la version d'Amyot) de » belle & grande taille, si n'estoit-il pas de si haute » stature que son pere; mais d'un air & d'une beauté » de visage si merveilleuse & si excellente, qu'il n'y » avoit ni peintre, ni imageur qui peust advenir à le » bien tirer & contrefaire naïvement après le vif: car » on voyoit en sa face une douceur conjointe avec » une gravité, une révérence avec une grace, & y » reluisoit une héroïque apparence de majesté royale » très-difficile à représenter, accompagnée d'une viva- » cité & gayeté de jeunesse: mesme son naturel & ses » mœurs estoyent composées de telle sorte, qu'elles » estonnoient & délectoient tout ensemble ceux qui » hantoient & fréquentoient avec lui; car, quoiqu'il » fust gay & récréatif en compagnie, quand il estoit » de loisir, & le plus superflu en festoyements, délicat » en son vivre, & dissolu en toutes manieres de vo- » luptés & de délices que fust onques roy, ce nonobs- » tant, il avoit une activité très-véhémente, un soin » pressant & diligence continuelle aux affaires....

» Spécialement estoit-il insatiable quant à bastir & à » construire magnifiquement navires & toutes sortes de » machines & engins de batterie, mesmement pour le » plaisir qu'il prenoit à les inventer & deviser: car ayant » bon esprit, & estant naturellement ingénieux à projet- » ter & imaginer tels ouvrages qui se font de l'entende- » ment & de la main, il n'appliquoit point son esprit, » ne l'affection qu'il avoit aux arts méchaniques, à jeux » & passe-temps inutiles, comme certains autres roys » qui se sont amusés les uns à jouer des flustes, les au- » tres à peindre & à pourtraire, aucuns à besogner » du tour.... mais de Démétrius les œuvres mécha- » niques mesmes sentoient incontinent leur roy: & sa » façon & maniere de besogner avoit en soi une cer- » taine grandeur, laquelle, parmi l'ingénieuse subtilité » & artifice des ouvrages, monstroit la hautesse de » courage & la magnanimité de l'ouvrier, tellement

» qu'ils apparoissoient dignes non-seulement d'un en-
» tendement & d'une opulence royale, mais aussi d'a-
» voir esté bâtis de la main propre d'un grand roi : car
» la grandeur en estonnoit ses amis mêmes, & la beauté
» délectoit jusques à ses ennemis ; ce qui est encore plus
» véritable qu'il n'est beau à dire, pource que ses enne-
» mis s'esbahissoient grandement quand ils voyoient
» voguer le long de leurs costes ses galeres à quinze
» & seize rangs de rames ; & ses machines de batterie
» qu'on appelloit *elepolis*, c'est-à-dire *engins à prendre*
» *villes*, estoient un spectacle de grande admiration à
» ceux mesmes qu'il tenoit assiégés, comme les évé-
» nements le témoignent. »

Ceux qui voudront connoître plus particuliérement Démétrius, pourront lire la vie qu'en a faite Plutarque. Ce prince mourut de trop d'embonpoint, la deux cents quatre-vingt-sixieme année avant Jesus-Christ, après trois ans de prison. Il y a eu aussi du même nom de *Démétrius*, dans l'antiquité, un orfevre, un architecte du temple de Diane, un peintre qui tint une école célebre, & qui passoit pour être un des plus beaux parleurs de son temps ; & un sculpteur qui fit la statue de la prêtresse Lysimache.

DÉMON, Athénien, peintre contemporain de Parrhasius & Timanthe, se rendit célebre par plusieurs ouvrages. Il fit sur-tout une Cybele qui étoit fort estimée, & qu'un amateur paya très-cher pour en orner son cabinet. Cet artiste avoit tant de vanité, qu'il se disoit peintre délicat, prince de la peinture, & descendant d'Apollon.

DENNER, (*Balthazar*) peintre, né à Hambourg en 1685, mort dans la même ville en 1747. Ce peintre ne s'est gueres exercé que dans le portrait ; mais on peut dire que personne ne l'a surpassé dans l'imitation de la nature & l'extrême fini de ses têtes. Son enfance languissante, à cause des suites d'une chûte, n'annonçoit pas qu'il dût être en état un jour de faire des voyages très-longs & très-pénibles, pour peindre les princes

& les princesses du Nord. L'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, les différentes cours de l'Allemagne, étoient tour-à-tour l'objet de ses courses. Il acquit une fortune assez considérable, qu'il auroit augmentée beaucoup plus s'il eût pu se résoudre à se rendre à Pétersbourg, où l'impératrice de Russie le demandoit, en offrant de le défrayer de son voyage, & de lui donner en outre mille ducats pour son portrait; mais il commençoit alors à desirer le repos, & un voyage aussi long l'effraya. Long-temps auparavant il avoit fait une tête de vieille, qu'il porta à Londres, & qui excita l'admiration de tout le monde: il en refusa cinq cents guinées. L'empereur Charles VI en donna depuis cinq mille huit cents soixante-quinze florins. Celui qui fut chargé de la lui présenter, eut l'honneur de baiser la main de ce prince, qui garda si soigneusement ce tableau, que lui seul avoit la clef de l'endroit où il étoit placé. Denner fit dans la suite, pour le même prix, le pendant de cette vieille: c'est une tête de vieillard, dans laquelle est rassemblé tout ce que la vieillesse peut offrir de remarquable. Ces deux morceaux sont des chefs-d'œuvre. Cet artiste avoit une expression vive & naturelle, une couleur & une touche sans maniere, sans gêne, sans roideur; mais il étoit médiocre dessinateur en tout, excepté ses têtes, qui sont peintes avec le plus grand fini. Il composoit sans goût, sans principes. Ses draperies sont médiocres, sans forme de plis & sans vérité. Il a cependant fait dans la maniere de Rembrant, des portraits à s'y méprendre, tels que le sien & celui de sa femme: l'on croit y voir le sang circuler, & l'on apperçoit jusqu'aux pores de la peau. Malgré cela, on ne doit pas le prendre pour modele.

I. DENYS D'HALICARNASSE, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur des *Antiquites Romaines*, mais dont il étoit néanmoins descendant, vivoit sous l'empire d'Adrien, vers l'an 120 de Jesus-Christ, & eut le surnom de *Musicien*, parce que son principal talent étoit la musique. Il composa l'*Histoire de la Musique*

en trente-six livres, les *Commentaires de la Musique* en vingt-quatre livres, & les *Institutions de la Musique* en vingt-deux livres. Il avoit aussi composé quelques autres ouvrages sur cet art, dans lesquels il parloit de la musique telle que Platon l'entendoit, des joueurs de flûte, des joueurs de guitarre, & de toutes sortes de poëtes. Il y a eu dans l'antiquité plusieurs autres artistes de ce nom: Denys de Rhodes, peintre, dit *le Fier*, à cause de la dureté de sa voix, & qui fut éleve d'Aristarque; Denys dit l'*Anthropophage*, parce qu'il ne peignoit que des hommes; Denys, fils de Timarchis, sculpteur, qui fit la statue de la déesse Junon, qu'on voyoit à Rome sous les portiques d'Octavie.

II. DENYS, (*Jacques*) peintre, né à Anvers vers le milieu du siecle dernier, mort dans la même ville. On ignore l'année de sa naissance, celle de sa mort, & le nom de son maître. Tout ce qu'on a pu sçavoir, c'est qu'ayant fait, étant très-jeune, le voyage d'Italie, il étudia les grands maîtres, copia leurs ouvrages, & en produisit lui-même plusieurs qui, de l'aveu des Italiens, le placerent à côté des peintres les plus habiles de son temps. Attaché au duc de Mantoue, il fut demandé pour quelque temps par le grand-duc de Toscane, qui le récompensa libéralement de son portrait qu'il avoit fait. Comme Denys excelloit dans ce genre, il trouva beaucoup d'occupation dans la cour de Florence; mais obligé de retourner à Mantoue, il ne songea plus qu'à terminer les tableaux d'histoire qu'il avoit entrepris pour orner le palais du duc. Enfin, après quatorze ans de séjour en Italie, il revint dans sa patrie, comblé d'honneurs & de richesses. Les artistes & les amateurs d'Anvers allerent au-devant de lui en grand nombre, & lui firent un cortege honorable jusques dans sa maison. La mort l'empêcha de jouir long-temps du bonheur qu'il avoit lieu d'attendre. On trouve peu de ses ouvrages dans son pays natal; la plupart sont en Italie. On peut dire en général que

son dessin est fin & correct, & sa couleur pâteuse & fiere. Sa maniere tient plus de l'école de Rome, que de celle de Hollande.

III. DENYS, (*Pierre*) célebre artiste de ce siecle, étoit de Mons en Hainault, où il naquit en 1658. Son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer, se déclara dès sa jeunesse. Cette inclination lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il s'arrêta à Rome, où, pendant deux ans, il travailla sous les meilleurs maîtres. Venu à Paris, il y acheva de se perfectionner pendant un travail de six années de suite. En 1690 il quitta le monde, pour s'attacher à l'ordre de Saint-Benoît en qualité de commis. (C'est ainsi qu'on nomme les laïques qui se donnent à la religion, & s'engagent par un contrat civil à garder certaines regles, & à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts & métiers dont ils sont capables.) Il entra dans l'abbaye de Saint-Denys en France; &, après ses deux années de probation, il fit son contrat de stabilité en 1692. Il a vécu dans cette maison pendant quarante-trois ans avec édification, & il y est mort le 20 Mars 1733, dans la soixantieme-quinzieme année de son âge.

C'est lui qui a fait cette belle grille, la suspension des lampes du chœur, la balustrade & les rampes du grand escalier, la chaire du lecteur qui est dans le réfectoire, & plusieurs autres ouvrages en fer, que l'on voit tant dans l'église que dans l'abbaye de Saint-Denys, & qui sont si généralement estimés des connoisseurs, & admirés même de ceux qui n'en connoissent pas tout le prix. Il a fait aussi, par ordre de Madame d'Orleans, abbesse de Chelles, la belle grille du chœur des religieuses. Il a travaillé de même aux grilles de l'église cathédrale de Meaux, & a donné les dessins de la porte du chœur de Notre-Dame de Paris, &c. Il est certain qu'il a été le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en Europe, & que personne n'a encore approché de la délicatesse, de la beauté & de la perfection de ses ouvrages. (*Extrait du Mercure de*

France, mois de Mai 1733, rapporté dans le Dictionnairi de Moréri.)

DEPARCIEUX, (*Antoine*) géometre & mechanicien, des académies royales des ſciences de France, de Suede, de Pruſſe, de Montpellier, de Lyon, de Metz & d'Amiens, né au Clotet de Ceſſoux, ſur le Gardon, dans le diocefe d'Uzès, le 28 Octobre 1703, mort à Paris le 2 Septembre 1768. M. Deparcieux étoit un méchanicien diſtingué, reconnu pour tel, & conſulté avec autant d'empreſſement que de fruit par tous ceux qui travailloient dans ce genre. Il avoit ſoigneuſement obſervé toutes les machines des environs de Paris, & ajoutoit ainſi l'expérience des autres à la ſienne propre. On pourroit citer de lui pluſieurs chefs-d'œuvre de méchanique, tels que ceux qu'il a imagigés pour les eaux de Crecy, terre cédée à M. le duc de Penthievre par madame de Pompadour; la pompe ingénieuſe qu'il fit exécuter dans un château de M. de Machault, & ſur-tout cette preſſe ſi avantageuſe pour les fabriques du tabac, qui lui avoit été demandée par les fermiers-généraux, & qui ſurpaſſa leurs eſpérances.

Les Pariſiens doivent conſerver pour la mémoire de cet habile méchanicien une vénération particuliere. Sans aucunes vues ambitieuſes, ſans autre guide que ſon déſintéreſſement, il dirigeoit ſes recherches & ſes expériences vers tout ce qui pouvoit intéreſſer les habitants de cette capitale. Il publia un Mémoire ſur les inondations de la Seine, & un autre dans lequel il propoſe de prévenir les accidents cauſés par les débacles, en barrant la Seine au-deſſus de Paris par une eſpece d'eſtacade, en partie fixe & en partie mobile. On ne ſçauroit donner trop d'éloges à ſon beau projet d'amener à Paris les eaux de la riviere d'Yrette. On ne pouvoit mieux remédier à la diſette d'eau qu'on éprouve dans cette ville, eu égard à ſa grandeur & au nombre de ſes habitants, que par la magnifique entrepriſe dont M. Deparcieux a donné l'idée,

dée. Ce qui n'est pas moins admirable, ce sont les pénibles & longues précautions qu'il avoit prises pour s'assurer de la possibilité de son projet, & pour en démontrer les avantages. Les mesures, les devis, les calculs, les nivellements de terrain, rien ne l'a arrêté. Il a prouvé, comme le dit M. de Voltaire, *qu'on pouvoit nous sauver de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier* à l'eau, *& de voir des femmes enfermées dans des cerceaux oblongs, porter deux seaux, pesant ensemble trente livres, à un quatrieme étage.*

DERRAND, (*François*) Jésuite, mathématicien & architecte, né en 1588 dans le pays Messin, mort à Agde en 1644. Habile dans les mathématiques, qu'il enseigna avec succès, il s'attacha plus particuliérement à l'architecture, où il passa de la théorie à la pratique. Mais il est aisé de voir, par le portail de l'église de la maison Professe, rue Saint-Antoine à Paris, que ce pere n'étoit pas un bon architecte; il l'a surchargé de sculpture, & les axes des colonnes n'y sont point à plomb, ensorte qu'il ne faut le regarder que de face pour le trouver passable. Le frere Martel-Ange, aussi Jésuite, avoit également donné un dessin général pour cette église. Il étoit très-habile architecte, dit Piganiol de la Force, dans sa *Description de Paris;* & il s'étoit proposé, dans son dessin, d'imiter l'église de Jesus de Rome, qui a été bâtie par le fameux Vignole. Le P. Derrand, au contraire, n'avoit copié que lui-même; & malheureusement les Jésuites préférerent son dessin à celui de Martel-Ange.

Le P. Derrand mit au jour, en 1643, un vol. *in-fol.* sous ce titre: *L'Architecture des Voûtes, ou l'Art des Traits & Coupe des Pierres: Traité très-utile, voire nécessaire à tous les Architectes, maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de pierre, & généralement à tous ceux qui se mêlent de l'Architecture, même militaire.* Cet auteur est le premier qui ait recueilli ce que Philibert de Lorme, Mathurin Jousse, & quelques autres avoient écrit sur cette matiere. La Rue, architecte de l'acadé-

mie royale, donna, en 1728, une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des augmentations considérables.

DESCHAMPS, (*Gérard* MORRHY) imprimeur. Il commença en 1530 à exercer l'imprimerie dans le college de Sorbonne. Il étoit lié d'une amitié très-étroite avec Erasme, dont il soutenoit les intérêts au milieu des docteurs, avec lesquels il demeuroit. Deschamps imprima en 1530 un Dictionnaire grec & latin, plus ample & plus correct que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors. Il avoit pour devise un sphinx avec ces paroles : *Nocet empta dolore voluptas.*

DESGODETS, (*Antoine*) architecte François, né en 1653, mort en 1728. Cet artiste demeura à Rome pendant trois ans, après avoir été seize mois en esclavage avec d'Aviler. (*Voyez* D'AVILER.) Il composa dans cette ville son Traité des édifices antiques de Rome, qui est si estimé des artistes, soit par l'exactitude des mesures, soit pour la justesse des raisonnements. Il est aujourd'hui si rare, qu'il mériteroit qu'on en fît une nouvelle édition. De retour dans sa patrie, il se maria, fut nommé architecte du roi, & succéda, en 1619, à M. de la Hire, en qualité de professeur d'architecture. Il commença alors ses leçons, qu'il continua jusqu'à sa mort. Lorsqu'il entra à l'académie il présenta au roi un Traité des cinq ordres d'architecture; & l'on trouva parmi ses papiers différents traités sur l'ordre françois, sur les coupoles, sur la coupe des pierres, sur la maniere de construire les églises & les autres édifices publics. Cet artiste joignit aux connoissances profondes qu'il avoit sur la théorie de l'architecture, toutes les vertus morales.

DESHAYES, (*Jean-Baptiste*) peintre, né à Rouen en 1729, mort à Paris en 1765. Les dispositions naturelles du jeune Deshayes pour le dessin, n'attendoient que les soins d'une heureuse culture. Il les trouva dans le célebre Restout. Instruit par les préceptes de ce grand maître, & marchant sur ses traces, il remporta successivement plusieurs médailles de l'académie.

En 1751 il mérita le premier prix de peinture, & fut reçu en conséquence au nombre des éleves protégés par le roi. Carle Vanloo devint alors son maître; il reçut ses leçons durant l'espace de trois ans. Il composa dans cette école les tableaux que les éleves sont obligés de montrer chaque année pour constater leurs progrès. Le premier étoit Loth & ses filles; le second, Psyché évanouie; le troisieme, Céphale enlevé par l'Aurore. Ses deux tableaux, dont l'un représente l'Annonciation & l'autre la Visitation, furent composés dans le même intervalle. La ville de Rouen, qu'il enrichit de ces deux ouvrages, en fut si satisfaite, qu'elle jugea à propos de lui confier les tableaux de son église de S. André.

Enfin Deshayes partit pour Rome. Il desiroit de voir cette ville célebre, où les talents sont, pour ainsi dire, obligés d'aller faire une sorte de retraite avant que de s'élancer dans la carriere. Mais l'ennui, les dégoûts l'y suivirent. L'attachement pour le lieu de sa naissance, cette premiere passion de l'ame, l'occupoit sans cesse d'un souvenir affligeant. La foule des beaux-arts qui s'offroient à ses yeux, eut peine à le distraire. Ce chagrin naturel aux ames sensibles, altéra tellement sa santé, qu'il sollicita son retour. Cependant l'amour de son art l'emporta à la fin sur ses dégoûts. Deshayes, devenu plus indifférent, se remit au travail avec un nouveau zele, & ses progrès recommencerent. De retour à Paris, M. Boucher lui témoigna l'estime qu'il faisoit de ses talents, en lui donnant sa fille aînée en mariage. Bientôt après Deshayes se présenta à l'académie, où il fut reçu le 30 Septembre 1758, avec un suffrage universel. Son tableau de réception, représentant Hector traîné par Achille autour des murailles de Troye, fut jugé digne des plus grands maîtres. On reconnut que son pinceau mâle, & plein d'expression, étoit capable d'atteindre aux effets de l'art les plus sublimes. Cette opinion fut justifiée par les ouvrages qu'il exposa au Louvre tous les ans.

Malheureusement la mort vint l'arrêter au milieu

de ſa brillante carriere. Il fut généralement regretté. La rapidité de ſes progrès dans un art ſi difficile, a étonné tous ceux qui le connoiſſoient. Tout le monde admire ſon tableau de S. Benoît mourant. Il s'agiſſoit d'offrir cette perſpective effrayante, vers laquelle nous avançons tous en détournant les yeux. Avec quelle vérité il a ſaiſi ce moment terrible où l'homme ſe diſſout! Avec quelles couleurs il a ſçu peindre ce ſaint entre les bras de la mort, ſe ranimant, s'efforçant de recuillir un ſouffle qui s'échappe, & ſoulevant ſa tête pour recevoir l'hoſtie, où la foi lui préſente un Dieu qui deſcend juſqu'à lui! Ses tableaux repréſentant l'Etude, Jupiter & Antiope, le comte de Comminges, & pluſieurs autres dont la plupart ſont admirés, faiſoient eſpérer de lui les ouvrages les plus parfaits, ſi la vie de ce jeune peintre n'eût pas été bornée.

DESJARDINS, (*Martin*) ſculpteur, né à Bréda en Hollande, mort à Paris en 1694, âgé de ſoixante-deux ans. Cet artiſte eſt principalement connu par le monument de la place des Victoires, que le duc de la Feuillade fit ériger à la gloire de Louis XIV. La capitale fut ornée alors pour la premiere fois d'un ouvrage en bronze, qui eût un volume auſſi conſidérable. La ſtatue du Roi & celle de la Renommée furent fondues d'un ſeul jet, ſous la direction du même Deſjardins. On doit ſans doute mettre au rang des plus belles productions en ſculpture, ce trophée où le monarque eſt repréſenté dans l'attitude la plus majeſtueuſe. Quoique les eſclaves placés à ſes pieds ſoient infiniment plus forts que le naturel, cependant ils ſont dans la plus grande proportion, & l'œil n'en eſt point bleſſé, parce que le rapport eſt exact entre ces figures & tous les acceſſoires qui accompagnent la ſtatue du héros. D'ailleurs le faire en eſt ſçavant & gracieux, ainſi que dans tout le reſte de ce magnifique monument.

Les autres ouvrages de cet artiſte ſont encore une preuve de ſes talents rares & diſtingués. On voit de lui, dans l'égliſe de la Sorbonne, une Vierge qui eſt

belle, & dans l'église de sainte Catherine les quatre Vertus cardinales, avec autant de bas-reliefs. Nous ne parlerons pas ici d'une infinité de ses productions : les maisons royales & les villes de province en possedent qui font le plus grand honneur à ses talents; mais nous ne pouvons nous dispenser de citer la figure représentant le Soir, qui est dans le parc de Versailles; deux portraits du célebre Mignard, dont l'un est dans les salles de l'académie de peinture & de sculpture, que Desjardins fit pour sa réception, & l'autre est au tombeau que la comtesse de Feuquieres, fille de Mignard, lui a fait ériger aux Jacobins rue Saint-Honoré. Au reste, ce tombeau, qui mérite les suffrages des connoisseurs, est du célebre M. le Moyne. On ne doit pas non plus oublier de citer un autre ouvrage de Desjardins, qui est admirable : c'est la statue équestre de Louis XIV, à Lyon.

DESMARES, (*Christine-Antoinette-Charlotte*) une des plus célebres actrices du théâtre François, morte à Saint-Germain-en-Laye en 1753, âgée de soixante-onze ans. Sa naissance ne sembloit pas la destiner au théâtre; son grand-pere, qui étoit président au parlement de Rouen, deshérita son fils, parce qu'il s'étoit marié sans son consentement. De ce mariage sortirent Desmares & mademoiselle Champmeslé, qui, se trouvant sans fortune, prirent le parti de la comédie. Desmares & sa femme allerent à Copenhague, où ils furent reçus dans la troupe des comédiens François du roi de Danemarck. Ils plurent tant à cette cour, que le roi & la reine tinrent sur les fonts de baptême mademoiselle Desmares, qui y naquit en 1682. Mademoiselle Champmeslé qui étoit restée à Paris, où elle faisoit les délices du théâtre, & qui aimoit beaucoup son frere, le rappella de Copenhague, & obtint de Louis XIV qu'il fût reçu sans début dans la troupe dont elle faisoit l'ornement. Desmares avoit beaucoup de talent pour les rôles de paysan, & c'est pour lui que Dancourt a fait le *Mari retrouvé*, De-

lorme dans les *Trois Cousines*, Thibaud dans les *Vendanges de Suresne*, &c.

Mademoiselle Champmeslé ayant quitté le théâtre en 1698, mademoiselle Desmares la remplaça ; & elle eut le courage de débuter par le rôle où sa tante avoit joué pour la derniere fois avec tant d'éclat, c'est-à-dire dans celui d'Iphigénie en Tauride de la tragédie d'*Oreste & Pilade*, par M. de la Grange. Elle y réussit au-delà de ses espérances, ainsi que dans ceux d'Emilie & d'Hermione. On la chargea ensuite de quelques rôles d'amoureuses dans le comique, & elle joua d'original Rodope dans *Esope à la Cour*, avec un grand succès. Mais ce qui mit le comble à sa réputation, ce fut le rôle de Psiché, à la brillante remise qui en fut faite au mois de Mai 1713. Elle ne fut pas moins goûtée dans le rôle de Therese de la comédie du *Double Veuvage*, & elle y mit tant de gaieté & de vérité, qu'on la crut seule capable de remplacer, dans les soubrettes, mademoiselle Beauval qui commençoit à vieillir. Elle reçut un ordre de la cour d'apprendre les rôles de cet emploi : non-seulement elle y surpassa mademoiselle Beauval, mais elle devint un modele en ce genre.

Elle n'abandonna pas pour cela les rôles tragiques ; c'est elle qui a joué d'original les rôles d'Athalie, d'Ino, d'Electre, & de Jocaste dans l'*Œdipe* de M. de Voltaire. Elle resta au théâtre jusqu'à Pâques de l'année 1721 ; & son dernier rôle fut celui d'Antigone dans la tragédie des *Macchabées*, de la Mothe. Madmoiselle Desmares a laissé encore une plus grande réputation dans le comique que dans le tragique. Elle avoit une figure & une voix charmantes, beaucoup d'intelligence, de feu, de volubilité, de gaieté & de naturel. On lui a l'obligation d'avoir pais plaisir à former mademoiselle Dangeville, sa niece, qui a réuni au souverain degré toutes les graces & tous les genres de comique. Indépendamment des talents de mademoiselle Desmares pour le théâtre, elle joignoit au don de plaire dans la société, un caractere aimable & un cœur

excellent; elle a même fait des actions d'une générosité héroïque.

DESMARETS, (*Henri*) musicien, né à Paris en 1662, mort à Lunéville en 1741. Il avoit été page de la musique du roi; & à l'âge de vingt ans il concourut pour une des quatre places de la musique de la chapelle. Le motet qu'il fit chanter devant le roi parut un des plus beaux, mais l'auteur fut trouvé trop jeune pour remplir la place qu'il demandoit, & on lui donna une pension. Desmarets faisoit secrettement la besogne de l'abbé Goupillet, un des quatre maîtres de la chapelle. Ses motets, dont on le croyoit l'auteur, lui faisoient donner beaucoup d'éloges; mais le roi ayant appris qu'ils n'étoient pas de lui, le renvoya avec un canonicat & une pension de neuf cents livres. Dans un voyage que Desmarets fit à Senlis, il épousa en secret la fille du président de l'élection. Celui-ci le poursuivit comme l'ayant enlevée & séduite, & le fit condamner à mort par sentence du Châtelet. Le musicien eut seulement le temps de se sauver à Bruxelles; de-là il passa en Espagne, où le roi lui donna la place de surintendant de sa musique, qu'il exerça pendant quatorze ans. Il alla ensuite en Lorraine, où il fut directeur de la musique du duc.

Pendant son absence, Matho, son ami, fit exécuter à Rambouillet, devant Louis XIV, des motets de Desmarets, sans en avertir Sa Majesté. Quoiqu'il y eût près de vingt ans que ce prince ne les eût entendus, il les reconnut, & en fit l'éloge. Les princes & seigneurs saisirent cette occasion pour demander au roi la grace de Desmarets. Il leur répondit que personne n'y perdoit plus que lui; mais qu'il avoit juré de ne point accorder de grace pour le crime dont il s'agissoit, & les refusa. Dans la suite on examina au parlement l'affaire qui avoit obligé le musicien de quitter le royaume; il y gagna son procès, & son mariage fut déclaré valable. Son opéra d'*Iphigénie*, que le célebre Campra a retouché, est un chef-d'œuvre. On a

encore de lui plusieurs autres opéra, & une idylle sur la naissance du duc de Bourgogne, pere du feu roi Louis XV.

DESMOLES, (*Arnaud*) peintre François sur verre, travailla, vers le seizieme siecle, aux vitres peintes de la cathédrale de la ville d'Ausch, capitale de la Gascogne. Nous ne connoissons ni le nom de sa patrie, ni celui de ses maîtres, ni le temps de sa mort. François-Guillaume de Lodeve, cardinal-archevêque d'Ausch, que sa magnificence envers sa cathédrale rendra toujours cher à ses diocésains, chargea ce peintre sur verre de l'exécution de ces belles vitres, qui, depuis deux siecles & demi, ont fait, & feront toujours à juste titre, le sujet de l'étonnement & de l'admiration des connoisseurs. Ces vitreaux, dont le dessin se trouve répété en sculptures d'un très-bon goût sur les dossiers des stalles des chanoines de cette église, sont au nombre de vingt, de quarante-cinq pieds de hauteur sur quinze de largeur. La plupart des figures qui y sont peintes sont de grandeur naturelle, & les principaux sujets qui y sont traités sont pris dans les histoires de l'ancien & du nouveau Testament. La premiere de ces grandes vitres commence par la création d'Adam, & la derniere finit à l'apparition de Jesus-Christ à ses apôtres, qui le reconnurent à la fraction du pain. La correction du dessin, la vivacité du coloris y sont également répandues. Une inscription peinte sur verre dans le dernier de ces vitreaux, indique l'année dans laquelle ils furent finis. Elle est en patois gascon, en ces termes: *Acabades sont las presentes berprines à l'aunour de Diou & de Nostre-Dame, lou vingt & cinq Jouin 1509, Arnaud Desmoles*: c'est-à-dire, les présents vitreaux, faits en l'honneur de Dieu & de Notre-Dame, furent achevés le 25 Juin 1509, par Arnaud Desmoles. S'il est surprenant que nous ne trouvions pas dans l'histoire d'autres traces de cet habile peintre, il est très-glorieux pour le chapitre de cette cathédrale d'avoir apporté des précautions infinies pour conserver ce monument à la postérité.

DESŒILLETS, (*Mademoiselle*) excellente comédienne, qui a rempli, pendant plusieurs années, les premiers rôles à l'hôtel de Bourgogne. On prétend qu'elle joua d'original celui d'Hermione dans l'*Andromaque* de Racine, que la Champmeslé joua ensuite en concurrence. Sur quoi on fait dire à Louis XIV, que, pour remplir ce rôle parfaitement, il faudroit que la Desœillets jouât les deux premiers actes, & la Champmeslé les deux autres; voulant faire entendre par-là que celle-ci avoit plus de feu pour rendre les emportements qui se trouvent dans les derniers actes de cette piece, & l'autre plus de délicatesse & de finesse.

DESPLACES, (*Louis*) graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1739, âgé de cinquante-sept ans. Dessinateur sçavant & correct, il dut ses connoissances à l'étude journaliere du modele; son style est moelleux, large & d'un bon goût. Il a supérieurement gravé le morceau de la galerie de Versailles, appellé *le Faste des Puissances voisines de la France*, d'après le Brun; le Feu & l'Eau, d'après Louis Boullogne; le portrait de mademoiselle Duclos, célebre actrice, d'après l'Argilliere; & plusieurs autres estampes, d'après divers grands maîtres.

DESPORTES, (*François*) peintre, né en 1661 au village de Champagneul, en Champagne, mort à Paris en 1743. Fils d'un laboureur, il fut envoyé à l'âge de douze ans chez un de ses oncles établi à Paris. Il y étoit à peine arrivé, qu'il eut une maladie pendant laquelle on lui donna, pour le distraire, une mauvaise estampe qu'il s'amusa à dessiner. Cet essai fit connoître son génie pour le dessin; & on le mit sous la discipline de Nicasius, peintre Flamand, lequel étant mort peu de temps après, laissa Desportes livré à lui-même: il n'en eut que plus d'ardeur pour le travail, &, consultant la nature & l'antique, il réussit à se perfectionner. Bientôt ses ouvrages en toutes sortes de genres lui firent de la réputation. Mais il se fixa enfin

à celui pour lequel il avoit le plus de goût & de talents : c'étoient les grotesques, les animaux, les fleurs, les fruits, les légumes, les paysages, les chasses, dans lesquels il excelloit. Pendant un séjour de deux ans qu'il fit en Pologne, il eut l'honneur de faire les portraits de Jean Sobieski, de la reine, du cardinal d'Arquien, & de toute la cour, dont il mérita les applaudissements.

Il ne se fit pas moins admirer en Angleterre, où il demeura six mois à la suite du duc d'Aumont, ambassadeur de France. L'académie de peinture le reçut dans son sein avec distinction en 1699, & le nomma dans la suite conseiller. On estime beaucoup son tableau de réception : il s'y est peint en chasseur, avec des chiens & du gibier qui trompent les yeux. Louis XIV lui donna une pension & un logement aux galeries du Louvre. Sa Majesté prenoit souvent plaisir à le voir travailler : elle lui commanda plusieurs morceaux pour embellir ses maisons royales. Le pinceau de cet artiste fut également exercé par Monseigneur le Dauphin, le duc d'Orléans, régent du royaume, & Louis XV qui l'honoroit d'une bonté particuliere, & qui le faisoit venir à ses chasses pour esquisser les événements, les courses, la mort du cerf, la curée, & sur-tout les plus beaux chiens, qu'il dessinoit ensuite au chenil d'après nature : ils étoient si ressemblants, que le roi les nommoit tous par leur nom. Enfin il n'est point de maison un peu considérable à Paris qui ne possede quelques-uns de ses ouvrages, sans compter ceux qu'il a envoyés à Munich, à Vienne & à Turin.

Desportes a fait aussi des dessins coloriés pour la manufacture des tapis de Turquie, établie à Chaillot, près de Paris, & des tableaux pour les tapisseries des Gobelins. Il joignoit à des mœurs douces des manieres nobles & aisées. On peut juger de son esprit par le trait suivant. Un riche curieux le pressoit d'admirer un mauvais tableau d'Italie, qu'il mettoit au dessus de ceux de tous nos peintres : *Je n'y connois d'autre mérite*, dit Desportes, *que celui de venir de loin ; c'en est un grand*

pour vous, mais ce n'en eſt pas un pour moi. Il répondit un jour très-fiérement à un homme de fortune, revêtu d'une charge conſidérable, qui lui diſoit qu'un homme comme lui devoit être reſpecté : *Quand je voudrai, Monſieur, je ſerai ce que vous êtes; mais vous ne pouvez jamais être ce que je ſuis.*

La peinture faiſoit tout le plaiſir de cet artiſte. Son pinceau, guidé par la nature, en ſuivoit la variété; & il exécutoit ſouvent au premier coup. Sa touche eſt vraie, légere & facile. Perſonne n'a mieux entendu les couleurs locales, la perſpective aérienne, l'effet de tout enſemble. Il donnoit la vie à tout ce qui ſortoit de ſa main; il faiſoit, pour ainſi dire, parler les animaux. On n'a gravé que trois morceaux de ce maître, ſon portrait à l'académie, & deux tableaux de chaſſes. Il laiſſa pour éleves, ſon fils reçu à l'académie, qui a joint au talent de la peinture celui des belles-lettres, & un neveu du même nom que le ſien, qui a réuſſi dans le portrait.

DESROCHERS, (*Etienne* JEHANDIER) graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, dans un âge avancé. Depuis long-temps il s'étoit fixé dans cette capitale, où il avoit débuté par quelques morceaux d'hiſtoire d'un mérite très-médiocre. Son peu de ſuccès le détermina à graver en petit une ſuite de portraits des hommes illuſtres, ou diſtingués par leur naiſſance. Né ſans goût, ſans génie, ſes portraits n'offrent nulle connoiſſance du deſſin, nulle étude de la nature & des principes de l'art; ils ſont froids, inſipides & monotones. Il continua ſa collection juſqu'à plus de ſept cents portraits qui ſont très-répandus; & il eut la fatuité de graver le ſien, & de ſouffrir qu'on mît au bas des vers auſſi fades que ſes productions. Deſrochers cependant fut reçu de l'académie royale, & obtint, en 1723, une médaille d'or de l'empereur Charles VI, pour avoir gravé ſon portrait. Ces réflexions paroîtront peut-être ſéveres aux perſonnes qui ſçavent que Deſrochers a joui d'une eſpece de célébrité; mais,

comme nous les tenons d'un artiste homme d'esprit & de goût, nous sommes portés à croire que la réputation de Desrochers est usurpée.

DESTOUCHES, (*André* CARDINAL) musicien, mort à Paris en 1749, âgé de soixante-quinze ans. Il ne sçavoit point encore la composition lorsqu'il fit représenter l'opéra d'*Issé*, & il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses & pour écrire ses chants. Cette pastorale, qui parut pour la premiere fois à Trianon, satisfit tellement Louis XIV, qu'il dit à Destouches, qu'il étoit le seul qui ne lui eût pas fait regretter Lully. Dans la suite, ce musicien apprit les regles; mais on auroit dit que ce travail avoit refroidi son génie; de sorte qu'il ne produisit rien de comparable à son premier ouvrage. Malgré cela, on ne peut lui contester d'être un des meilleurs musiciens qui aient paru sous le regne de Louis XIV. Les reproches qu'on lui fait, peut-être avec raison, de n'être point sçavant, ne l'empêcheront pas d'enchanter l'ame. Presque tous ses ouvrages sont remplis de chants mélodieux qu'on ne sçauroit trop admirer. Outre l'opéra d'*Issé*, il en a fait neuf autres, & deux cantates. Ses talents ne furent point sans récompense. Il fut nommé surintendant de la musique du roi, & inspecteur général de l'académie royale de musique, avec une pension de quatre mille livres.

DÉTRIANUS, architecte & machiniste, vivoit sous l'empire d'Adrien, dont il sçut captiver les bonnes graces, & qui lui confia la conduite des plus beaux édifices de Rome. Il répara le Panthéon, la Basilique de Neptune, le *Forum* d'Auguste, les Bains d'Agrippine, & plusieurs autres édifices qui tomboient en ruines, ou qui avoient été détruits par le feu. Cet architecte éleva un temple magnifique en l'honneur de Trajan; mais son chef-d'œuvre fut le mole ou le sépulcre d'Adrien, & le pont Elien, que l'on nomme aujourd'hui le *pont Saint-Ange*. On dit que Détrianus trouva le moyen de transporter d'un endroit dans un

autre le temple de Cérès. C'eſt dommage que les machines dont il ſe ſervit ne ſoient pas parvenues juſqu'à nous. Ce n'eſt pas cependant une choſe impoſſible, puiſque M. Laurent avoit propoſé de tranſporter la colonne de l'hôtel de Soiſſons, & que les nouvelles publiques ont fait mention d'une groſſe tour tranſportée en Italie par un célebre méchanicien vivant. On ajoute que Détrianus tranſporta auſſi le coloſſe de Néron, qui étoit de bronze, & qui avoit cent vingt pieds de haut. L'hiſtoire dit qu'il y employa vingt-quatre éléphants.

DEXIPHANES, architecte, né dans l'iſle de Chypre, floriſſoit environ vingt-cinq ans avant Jeſus-Chriſt. Il s'attacha à la fameuſe Cléopâtre, reine d'Egypte. Par ſes ordres, il rétablit le phare d'Alexandrie, & le joignit au continent, qui auparavant en étoit éloigné d'un quart de lieue.

DEYSTER, (*Louis* de) peintre & graveur, né à Bruges en 1656, d'une famille honnête, mort dans la même ville en 1711. Il perfectionna les leçons qu'il avoit reçues de Jean Maës, par les études qu'il fit à Rome & à Veniſe pendant ſix ans. Il avoit pour compagnon de voyage un ami fidele, van Eeckhoute, dont il épouſa dans la ſuite la ſœur, & avec lequel il vécut toujours dans une intimité aſſez rare parmi les perſonnes de la même profeſſion. Deyſter fut d'abord ignoré dans ſa propre patrie. Il ne paroiſſoit en public que pour remplir les devoirs de religion, auxquels il étoit extrêmement attaché. Son attelier lui ſervoit de toute eſpece d'amuſement; & telle étoit ſa modeſtie, ou pour mieux dire ſon humilité, qu'il ne craignoit ni l'indigence, ni le mépris. Ces mêmes ſentiments faiſoient qu'il entendoit avec peine louer ſes ouvrages; il n'en étoit jamais content, quoiqu'il s'appliquât avec ſoin à les finir, & qu'il y employât un temps conſidérable. Mais enfin ſon mérite perça dans le monde malgré lui. On voulut connoître un artiſte de la main duquel ſortoient des chefs-d'œuvre. Les curieux & les éleves le rechercherent avec empreſſement; &

quelle fut leur ſurpriſe de trouver un homme dont la converſation étoit ſpirituelle, & qui charmoit autant par ſes vertus que par ſes talents!

Quelques-unes de ſes productions mirent alors le comble à ſa réputation. Le tableau de la mort de la ſainte Vierge, celui de la réſurrection de Notre-Seigneur, & ſon apparition aux trois Maries, firent voir combien ce peintre avoit étudié la nature, & combien il étoit propre à traiter les grands ſujets. Le dernier morceau ſur-tout eſt remarquable par le Chriſt, qui ne le cede, ni pour la couleur, ni pour le deſſin, à ceux de Vandick. La fortune avoit tendu les bras à Deyſter, elle le combloit de richeſſes: il les diſſipa par un travers d'eſprit qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, & cela dans un âge mûr, où la raiſon ſemble avoir acquis le plus d'empire. Il abandonna la peinture dans laquelle il tenoit le premier rang, pour ſe livrer à des occupations frivoles, telles que la ſtructure de claveſſins, d'orgues, de violons, d'horloges, de pendules, &c. qu'il n'exécuta même qu'avec un ſuccès médiocre. Il perdit ſon temps, ſes éleves, ſes amis, ſa fortune: il ne lui reſta d'autre reſſource pour ſubſiſter, que celle de vendre juſqu'à ſes deſſins, & de faire enſuite des eſquiſſes ou des tableaux à la hâte. Un ſeul de ſes amis, M. Roclof, l'empêcha par ſa générosité de périr de miſere. Pour lui, ferme au milieu de tous ces revers, il déploya encore plus ſon eſpece d'héroïſme dans une longue maladie qui le conduiſit enfin au tombeau.

Ses principaux ouvrages ſont à Bruges. Les habitants de cette ville, peu curieux juſqu'alors de tableaux, lui ont obligation du goût & de l'émulation qu'il répandit généralement, & qui forma des connoiſſeurs habiles. La maniere de Deyſter, grande & large, approche de celle des Italiens. Il deſſinoit & compoſoit avec jugement; il donnoit beaucoup de caractere à ſes airs de tête, à ſes pieds & à ſes mains. Ses draperies font ſentir le nu; les plis y ſont amples & formés avec choix. Sa couleur eſt chaude & dorée. Il a pouſſé l'intelligence du clair-obſcur auſſi loin que

les plus grands maîtres de Flandres. Tout ce qu'il a peint paroît être en mouvement. Du reste, fidele à rendre la nature telle qu'elle est, il réussissoit mieux à peindre un Apôtre qu'une Nymphe. On a pourtant de lui quelques sujets de femmes, mais plus belles que jolies. Cet artiste a gravé en maniere noire & à l'eau-forte. Il laissa deux filles, dont la plus jeune, nommée *Anne*, dessinoit & peignoit dans le goût de son pere. Les amateurs confondent souvent avec les originaux les copies qu'elle faisoit d'après lui. Elle a fait à l'aiguille des paysages qui imitent très-bien la peinture. Douée de plusieurs talents, elle jouoit de tous les instruments, & elle s'accompagnoit supérieurement du clavessin. On prétend que son pere voulut aussi l'imiter, qu'il apprit la musique à l'âge de cinquante ans, & que ce fut la cause de tous ces travers dont nous avons parlé. Anne Deyster mourut en 1746.

DIANE, ou DIANA MANTUANA, née à Volterre en Italie, vivoit dans le seizieme siecle. Elle étoit fille de Jean-Baptiste Mantuan, & se fit un grand nom par les ouvrages qu'elle grava en taille-douce. On regarde comme un chef-d'œuvre la grande Bacchante de Jules Romain, qu'elle grava avec privilege du pape Grégoire XIII, & qu'elle dédia à Claude de Gonzague en 1575. Elle dédia aussi à Scipion de Gonzague un bas-relief antique du même Jules Romain, dont les connoisseurs font la plus grande estime.

DIBUTADE, potier de Sycione. On ignore le temps dans lequel il vivoit. C'est à lui qu'on attribue le premier essai que la Grece ait vu de l'art de mouler en terre les objets. On rapporte que sa fille, vivement éprise d'un amant dont elle devoit être séparée pour quelque temps, cherchoit les moyens d'adoucir la rigueur de cette absence. Occupée de ce soin, elle remarqua sur une muraille l'ombre de son amant, dessinée par la lumiere d'une lampe. L'amour rend ingénieux: il inspira à cette jeune personne l'idée de se ménager cette image chérie, en traçant sur l'ombre

une ligne qui en suivît & marquât exactement le contour. Dibutade ayant considéré l'ouvrage de sa fille, imagina d'appliquer de l'argile sur ces traits, en observant les contours tels qu'il les voyoit dessinés. Il fit par ce moyen un profil de terre, qu'il mit cuire dans son fourneau. Telle a été, suivant l'ancienne tradition peut-être fabuleuse, l'origine du dessin & des figures en relief dans la Grece.

DIEPENBEKE, (*Abraham van*) peintre, né à Bois-le-Duc vers l'an 1607, mort à Anvers en 1675. Il commença par peindre sur verre, & fit un voyage dans toute l'Italie, où il fut employé; mais il quitta ce genre, & se livra entiérement à la peinture à l'huile. Il ne se contenta pas des leçons qu'il avoit puisées à l'école de Rubens; il se mit de nouveau sous la conduite de ce maître, qui l'avança beaucoup dans le coloris. C'est dommage que, distrait par des occupations faites à la hâte pour des dessins de theses, pour des sujets de dévotion à l'usage des écoles & des confrairies, & pour des vignettes qui lui étoient demandées par les libraires, il n'ait pas soigné davantage sa peinture; car on remarque que c'est un des éleves de Rubens qui a eu le plus de génie; tant il a imité de très-près la maniere de son maître. Quoique son dessin soit chargé & peu correct, il donnoit de la force à ses ouvrages, soutenus d'une belle entente du clair-obscur. On en voit quelques-uns à Anvers. Cet artiste fut nommé directeur de l'académie de cette ville en 1641. Le plus grand morceau qu'on ait publié d'après lui, est le Temple des Muses, & il suffit seul pour lui faire honneur.

DIÉTERICH, (*Chrétien-Guillaume-Ernest*) peintre célebre, & graveur, né à Veimar en 1712, mort depuis peu de temps. Son pere, établi à Dresde, lui donna les premiers principes de la peinture, & le plaça en 1727 chez Alexandre Thiele. Il y demeura trois ans. Obligé de peindre sous la direction de cet artiste, il ne le copia pas, mais il jouta contre l'original.

ginal. Il se dégoûta néanmoins de cette route servile; &, formé par les tableaux de Claude Lorrain, de Jean Both, de Berghem, de Dujardin, de Polembourg, d'Elsheimer, & sur-tout de Rembrand, il acquit les différentes manieres & ce goût pétillant qui font le charme de ses ouvrages. A l'âge de dix-huit ans il s'attacha à un grand seigneur de Dresde, qui lui fit une pension de quinze cents livres. Mais il sacrifia tous ces avantages pour faire le voyage de la Hollande, en 1734. Avec le goût qu'il avoit pour les belles connoissances, il en profita si bien, qu'à son retour il eut l'honneur d'entrer au service de l'électeur, roi de Pologne. Dès-lors il composa des tableaux qui furent jugés dignes d'être placés dans la fameuse galerie de Dresde. Enfin, en 1743, il entreprit le voyage d'Italie, qui fut l'époque de son mérite porté au comble, & de sa grande réputation.

Nous avons parlé des talents de Diéterich pour saisir les différentes manieres des grands maîtres. Voici à peu près ce qu'en dit un amateur Allemand. Si cet artiste travaille dans le goût de Rembrand, il y réussit, soit que la scene du tableau suppose un lieu fermé, ou qu'elle présente une campagne. Dans cette derniere circonstance, il s'éloigne cependant un peu de son modele. Le talent qu'il a pour le paysage lui fait mêler dans ses sujets d'histoire, des accessoires dont le connoisseur lui tient toujours compte, parce que le grand but du tableau est rempli. C'est ainsi que, dans un de ses plus beaux morceaux, qui représente un crucifiement, on est bien-aise d'appercevoir dans une simple motte de terre, une fonte de couleurs & un maniement de pinceau qui rappelle aussi-tôt diverses finesses de l'art de Jean Both ou de Vouverman.

Les touches larges & moëlleuses caractérisent non-seulement les tableaux de Diéterich en général, mais sur-tout les figures, dans un paysage, qui tiennent du goût de Berghem, indépendamment des compositions où il fait entrer des animaux. Le gazon & les plantes sur le devant du tableau, ont le détail & cette couleur

riante que Dujardin donnoit à ses plus beaux morceaux. Les mazures & les ruines, dans des sujets où des bergers gardent leurs troupeaux, sont dans le goût de Polembourg. C'est le peintre que Diéterich a étudié avec prédilection, sur-tout quand Polembourg associe à son goût ordinaire les réveillons & les touches d'arbres d'Elsheimer. La maniere de ce dernier pour faire jouer un branchage touffu, des branches contrastées ou bien refendues, s'est tellement tournée en habitude chez Diéterich, qu'elle l'accompagne dans tous les sujets agréables qui sortent de son pinceau. Sans s'être jamais déterminé pour les Vateaux, il en a saisi toutes les graces; mais là où il triomphe, c'est dans les chûtes d'eau, les cascades, les ondes écumantes; il l'emporte sur Salvator Rosa lui-même.

Diéterich a beaucoup gravé à l'eau-forte. Son œuvre est assez considérable, & difficile à rassembler. Plusieurs de ses têtes sont dans le goût de Rembrand.

DINOCRATE, architecte, vivoit sous l'empire d'Alexandre le Grand. Cet artiste, connu par son vaste génie & par ses lumieres, partit de la Macédoine où il étoit né, pour l'armée d'Alexandre. Il étoit muni de lettres de recommandation pour les premiers seigneurs de la cour; mais voyant que les courtisans ne lui faisoient que de vaines promesses, selon l'usage ordinaire, & qu'ils prétextoient différentes raisons pour l'empêcher de parvenir jusqu'à Alexandre, il se servit de son génie, & des avantages de sa figure & de sa taille. Il se dépouilla un jour, frotta son corps avec de l'huile, & se couronna de feuilles de peuplier: il jetta ensuite une peau de lion sur ses épaules, & se présenta, tenant une massue à la main, dans l'endroit où Alexandre donnoit ses audiences. Ce prince fut étonné de voir cet homme sous l'apparence d'Hercule, & le fit approcher. Il lui demanda ce qu'il étoit. *Je suis, répondit-il, Dinocrate, architecte Macédonien, qui vous présente un projet digne de votre gloire: je me propose de faire du mont Athos un colosse qui tiendra une*

ville dans l'une de ses mains, & dans l'autre une coquille d'où il versera dans la mer les eaux des ruisseaux qui coulent sur cette montagne.

On ne pouvoit avoir une idée aussi gigantesque, & en même temps plus conforme au génie d'Alexandre. Ce prince demanda sérieusement à Dinocrate, s'il y auroit dans les environs de cette ville des campagnes dont les productions serviroient à nourrir les habitants. L'architecte répondit que non; mais qu'il faudroit porter les vivres par mer. Cet obstacle, qui n'étoit cependant pas difficile à surmonter, empêcha l'exécution de ce projet. Dinocrate, qui avoit gagné les bonnes graces de son souverain, fut employé dans la fondation d'Alexandrie. Peu d'architectes ont été chargés d'une aussi grande entreprise. Jamais on n'avoit choisi une situation plus favorable pour une ville qui devoit être d'un grand commerce. Elle fut environnée de murailles d'une grande étendue, & défendue par un grand nombre de tours. On y voyoit des acqueducs, des fontaines, des canaux, & un nombre prodigieux de maisons, de places publiques, & des théâtres. Les temples & les palais étoient si vastes; qu'ils occupoient près d'un tiers de cette ville. Leur magnificence étoit si grande, qu'ils rendoient Alexandrie comparable aux plus fameuses villes.

DIOGNETE, architecte & ingénieur Rhodien, florissoit 304 ans avant Jésus-Christ, temps auquel Démétrius Poliocertes assiégea la ville de Rhodes. Vitruve, *livre 5*, raconte que ce prince avoit donné ordre à Epimaque de faire une hélépole d'une grandeur prodigieuse, c'est-à-dire une tour roulante pour approcher des murailles de la ville, & de-là combattre les assiégés; mais que Diognete trouva moyen d'inonder promptement le terrain par où l'hélépole devoit passer; ce qui la rendit tout-à-fait inutile, & ce qui obligea Démétrius de lever le siege. Comblé d'honneurs par les Rhodiens, Diognete reçut encore d'eux une pension considérable, & mérita la gloire

d'être regardé comme leur libérateur. On connoît aussi un peintre de ce nom, que l'empereur Antonin le Philosophe prit pour maître dans la peinture.

DIOSCORIDE, graveur en pierres fines, est un des plus habiles artistes qu'il y ait eu en ce genre. Il quitta la Grece, sa patrie, pour se rendre à Rome, où ses talents parurent dans le plus grand éclat. L'empereur Auguste le chargea de graver son portrait, qui excita l'admiration générale par l'élégance du dessin & le fini du travail. Dioscoride ne mérita pas de moindres éloges pour un autre portrait de ce même prince, qu'il grava sur un petit cachet. On voit parmi les pierres précieuses du roi de France, une tête de Solon gravée admirablement dans une améthyste, sur laquelle on lit le nom de Dioscoride en caracteres grecs; mais on n'a pas de preuves que cet ouvrage soit de notre artiste. Peut-être en a-t-il existé plusieurs de ce nom; peut-être est-ce un anonyme qui, pour rendre sa gravure recommandable, y a mis le nom de Dioscoride, comme celui qui s'étoit le plus illustré dans cet art.

DIOTI-SALVI, architecte, florissoit dans le douzieme siecle. On ignore le lieu de sa naissance. Il jetta en 1152 les fondements du célebre Baptistaire de Pise, & l'acheva en huit ans. Cet édifice, qui est presque vis-à-vis la cathédrale, est une rotonde toute de marbre, & qui a cent soixante-six palmes de diametre, sans y comprendre le perron qui regne tout à l'entour. La coupole a deux cents quarante palmes de haut. Au milieu de cet édifice est une cuve octogone, où l'on monte par trois marches. A quatre de ses côtés est un petit enfoncement, & une fontaine dans le milieu, au-dessus de laquelle se trouve la statue de S. Jean-Baptiste en bronze.

DIPÆNUS & SCYLLIS, sculpteurs, nés dans l'isle de Crete, fils de Dédale selon quelques-uns, & seulement ses éleves selon quelques autres. Ils vivoient vers la cinquantieme olympiade, c'est-à-dire dans le temps que les rois Medes régnoient encore, & avant

que Cyrus réunit leur empire à celui des Perses. Pline dit qu'ils furent les premiers qui se distinguérent dans l'art de tailler le marbre. Ils se rendirent à Sicyone, où se trouvoit, dit le même auteur, un magasin de toutes sortes de pierres & de métaux. Les habitants de cette ville convinrent avec Dipænus & Scyllis d'un certain prix pour faire les statues de quelques dieux, qui devoient être placées dans des endroits publics. Mais ces deux artistes ayant à se plaindre des Sicyoniens, abandonnerent leur ouvrage, & se retirerent chez les Etoliens. Aussi-tôt une famine cruelle se fit ressentir dans Sicyone. Les habitants consternés consulterent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit que le fléau cesseroit, s'ils faisoient achever par Dipænus & Scyllis les statues qu'ils avoient commencées. Ils n'eurent rien de plus pressé que de leur envoyer des députés qui leur firent toutes les réparations qu'ils pouvoient exiger, & qui les engagerent par les plus grandes récompenses à retourner dans leur ville. Ces deux artistes se laisserent enfin fléchir, & acheverent les statues d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve.

DIVINI, (*Eustache*) ingénieur Italien pour les instruments astronomiques, vivoit au milieu du dix-septieme siecle. Tout le monde rendit justice à la perfection de ses instruments, sur-tout de ses télescopes. Cependant le célebre Huygens réussit encore mieux que lui, soit que le hasard lui fût plus favorable, soit que son habileté fût supérieure à la sienne; car il découvrit avec le télescope qu'il avoit fabriqué, l'anneau de Saturne. La publication qu'il fit de cette découverte causa une extrême jalousie à Divini: il prétendit convaincre de faux Huygens, sous prétexte qu'il ne voyoit pas la même chose que lui; &, dans ce dessein, il publia en 1660 un volume in-8°, intitulé: *Brevis Annotatio in Systema Saturnium.* Le ridicule de cette assertion est trop frappant, pour qu'il soit permis d'y insister. Huygens répondit aussi-tôt, & terrassa son adversaire. Celui-ci repliqua, mais sans succès: peut-être en auroit-

il eut un complet dans une nouvelle combinaison de verres qu'il annonçoit en 1663, & à laquelle il attribuoit de grands avantages.

DOBSON, (*Guillaume*) peintre, né à Londres en 1610, mort dans la même ville en 1647. Les dispositions qu'il avoit pour la peinture engagerent ses parents à le mettre chez un marchand de tableaux, dont il copioit avec soin les meilleurs. Quels progrès n'auroit-il pas faits dans son art, s'il eût été à portée de recevoir une éducation conforme à ses grands talents! Il dut se trouver cependant fort heureux d'avoir fait la connoissance de Vandick, qui le produisit à la cour, où il eut l'honneur de faire les portraits du roi Charles I, du prince de Galles, du prince Robert, & des plus grands seigneurs. La ville se le disputa bientôt. A peine pouvoit-il suffire au nombre des particuliers qui vouloient exercer son pinceau. Les femmes sur-tout, dont il avoit le secret de faire valoir les agréments, & de leur en prêter même de nouveaux, sans pourtant rien ôter de la ressemblance, le mirent en très-grand crédit. Mais, comme il avoit éprouvé plusieurs fois que bien des personnes lui laissoient leurs portraits qu'il avoit commencés, sans le payer de son travail, il se servit d'un moyen utile pour ne pas être la dupe des caprices de ses compatriotes; ce fut d'exiger, en commençant à peindre un portrait, la moitié du prix convenu. Cet usage a subsisté toujours depuis en Angleterre. Les peintres feroient peut-être bien de l'établir également ailleurs. Les talents de Dobson lui mériterent d'être nommé premier peintre du roi. Sa maniere étoit à-la-fois forte & suave. Ses figures ont de la grace, & ses têtes semblent être animées. Ses mœurs, fort peu réglées, lui firent dissiper les biens considérables que son art lui avoit procurés. Il mourut de la consomption, âgé seulement de trente-sept ans.

DOÈS, (*Jacques vander*) peintre & graveur, né à Amsterdam en 1623, mort en 1673. Il étoit d'une famille honnête & distinguée; mais son pere s'étant

rendu caution pour un particulier, se trouva ruiné, & laissa par sa mort, dont le chagrin fut la cause, ses enfants dans un état malheureux. Leurs parents déciderent qu'il falloit leur faire apprendre des arts honnêtes : en conséquence Jacques vander Doès fut mis chez le peintre Nicolas Moyaert, qui se fit un plaisir de seconder les talents de son éleve. A vingt-un ans celui-ci alla d'abord à Paris, & ensuite à Rome. En arrivant dans cette derniere ville il se trouva totalement dépourvu d'argent : le désespoir alloit le porter à s'enrôler dans les troupes du pape, lorsqu'il rencontra quelques jeunes peintres de son pays, auxquels il communiqua son projet & son embarras. On rit beaucoup de son ardeur martiale ; en même temps on lui promit les secours que l'amitié sçait rendre si intéressants ; & dès le jour même il fut admis dans la société académique, où il fut nommé *Tambour*, à cause de sa résolution & de la médiocrité de sa taille : on lui fit oublier toutes ses peines dans un bon souper. Dès le lendemain il régla ses études, &, le crayon à la main, il parcourut les beautés tant du dedans que du dehors de Rome.

Il s'attacha particuliérement à la maniere de Bamboche. Il eût été heureux pour lui qu'il eût également imité l'humeur enjouée de ce peintre ; car vander Doès, naturellement bizarre & mélancolique, étoit encore dévoré d'une sombre jalousie, qui dégénéroit même en haine contre ses camarades qu'il croyoit plus habiles que lui. Ce caractere le fit haïr à son tour ; de sorte qu'abandonné de tout le monde, il fut obligé de revenir dans sa patrie. Il épousa bientôt après, à la Haye, une femme qui le laissa veuf en 1661, avec quatre enfants. Le chagrin qu'il eut de sa mort, la perte de sept cents florins de rentes viageres qui cesserent avec elle, le plongerent dans une espece de langueur qui l'empêcha de rien faire pendant l'espace de quatre ans. Sa famille, craignant avec raison que cette inaction ne lui devînt fatale de plusieurs manieres, lui procura la place de secrétaire à Stooten près d'Amsterdam, soit pour l'occuper, soit pour le faire

subsister : mais la honte d'être réduit à cet emploi, tandis qu'il pouvoit vivre dans l'indépendance en cultivant son art, lui donna des forces nouvelles; il reprit la palette & les pinceaux, finit un tableau qu'il avoit commencé sept ans auparavant, travailla sans relâche, & oublia ses peines avec une seconde femme qui l'enrichit, mais qui mourut fort jeune. Les ouvrages de vander Doès se ressentoient un peu du sombre de sa tristesse: il aimoit les tons bruns. Du reste il peignoit le paysage avec une grande intelligence: ses petites figures sont bien dessinées & d'une jolie touche: les moutons & les chevres sont rendus avec tant d'art, que peu de peintres l'ont égalé dans ce genre.

DOLET, (*Etienne*) célebre imprimeur, qui ne le cede pas même aux Etiennes, au moins pour la correction de ses éditions. Il naquit à Orléans environ l'an 1509. Quelques-uns prétendent qu'il fut le fruit des amours du jeune comte d'Angoulême, depuis François I, & de N..... Careau, jeune Orléanoise d'une famille assez honnête. Ils ajoutent que cette Belle avoit encore, avec un seigneur de la cour, une intrigue secrette, dont la découverte irrita si fort le prince contre elle, qu'il ne voulut jamais reconnoître le fils qui étoit né pendant leur commerce, reprochant à la mere qu'il n'étoit pas sûr d'être le pere de cet enfant. D'autres, au contraire, soutiennent que le duc d'Angoulême, qui étoit né en 1494, n'a pu être le pere d'un homme qui n'avoit que quinze ans moins que lui; raison assez foible, sur laquelle cependant Bayle s'appuie pour nier cette paternité.

Quoi qu'il en soit, Dolet ayant été élevé à Orléans jusqu'à l'âge de douze ans, fut envoyé à Paris pour y faire ses premieres études, comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre écrite à Budée. Il s'appliqua pendant cinq ans à cultiver son esprit par l'étude des beaux arts. Il s'adonna sur-tout à l'éloquence, qu'il puisa dans une lecture continuelle des ouvrages de Cicéron. Mais, soit qu'il ne fût pas satisfait de la ma-

niere d'enseigner des maîtres de l'université de Paris, soit qu'il eût la passion des voyages, il abandonna la France, & passa en Italie. Il alla d'abord à Padoue, où il lia un commerce d'amitié avec Simon de Villeneuve, qui fut un guide éclairé pour Dolet, dans la carriere où il brûloit de s'avancer. Après trois ans de séjour dans cette ville, il perdit un maître & un ami si tendre. Pénétré de la mort de Villeneuve il quitta Padoue, qui lui rappelloit trop vivement la perte qu'il venoit de faire, & songea à revoir sa patrie. Avant de repasser les Alpes, il voulut voir la ville de Venise, où il trouva un obstacle à son retour en France.

Jean de Langiac, qui étoit alors ambassadeur de France auprès de cette république, le pressa d'accepter l'emploi de secrétaire de cette ambassade, ce que Dolet ne put refuser honnêtement. Trois ans s'écoulerent dans cet emploi : dès qu'il fut arrivé en France avec cet ambassadeur, il reprit ses études avec une nouvelle ardeur, & consulta les habiles gens sur la route qu'il devoit tenir. Il résolut, suivant leurs conseils, d'apprendre le droit : il se rendit dans ce dessein à Toulouse, à l'âge de vingt-trois ans. Mais il n'y fut pas long-temps sans entrer dans des querelles qui aboutirent à le faire chasser de cette ville. En sortant de Toulouse, il se retira à Lyon chez Sébastien Griphe son ami. De-là il vint à Paris. Mais, étant retourné dans cette premiere ville pour y faire imprimer un de ses ouvrages, il y fut attaqué par un assassin, dont il se défit heureusement. Il revint aussitôt à Paris, où il obtint sa grace de François I.

Il seroit trop long de rapporter les querelles littéraires que Dolet se fit avec un monde d'ennemis, par sa vanité qui lui faisoit estimer peu les autres, pour se grossir à lui-même son mérite, dont il parle sans cesse dans tous ses ouvrages, & jusques dans les lettres qu'il écrit à ses meilleurs amis. Il est temps de parler de l'établissement auquel il se fixa enfin à Lyon. Plein d'ardeur pour le progrès des belles-lettres, il se fit imprimeur, afin de servir davantage la

république littéraire : il prit pour sa devise une main qui tailloit & polissoit avec une doloire un tronc noueux & informe, avec ces paroles à l'entour : *Scabra & impolita adamussim dolo atque perpolio.* Il se servit de caracteres romains & italiens, mais plus souvent de ces derniers.

Il commença à exercer l'art de l'imprimerie en 1528, & le premier livre qui sortit de dessous sa presse fut ses poésies latines, divisées en quatre livres, dédiés le premier à Claude Coterée, le second au cardinal de Tournon, le troisieme à Jean Boissonée, & le dernier à Sébastien Griphe. On peut voir dans cet ouvrage quels étoient les amis & les ennemis de Dolet : il y pleure la mort d'une maîtresse nommée Hélene, qu'il avoit tendrement aimée à Venise ; & il adresse ses vers aux maîtresses de son ami Marot & de Nicolas Bourbon, la premiere appellée Anne, & la seconde Rubelle. Il a imprimé un grand nombre de livres, tant de sa composition, que de celle des autres.

Cet imprimeur si jaloux de sa réputation cherchoit à se distinguer jusques dans des minuties & par des petitesses. Il évitoit de mettre toujours l'année de la même maniere au frontispice des livres qu'il imprimoit. Tantôt il mettoit l'an de la naissance de Jesus-Christ, tantôt l'an de sa mort, & tantôt l'an de l'incarnation & de la grossesse de la sainte Vierge, &c ; & différentes autres formules pour dire la même chose.

On ne s'attendoit pas qu'un homme qui avoit rendu de si grands services à la république des lettres, par sa plume & par sa presse, dût périr aussi malheureusement. Ses ennemis l'accuserent d'irréligion ; il étoit regardé comme un Athée par les Protestants, comme un Luthérien par les Catholiqnes, & comme un libertin dangereux par les uns & par les autres. La licence qui regne dans ses écrits, sa fureur de s'égayer aux dépens des moines, qui pardonnent rarement, & ses mœurs trop libres, donnerent quelque fondement à une partie des ces accusations. Il fut donc arrêté, & conduit au Châtelet, où il composa un ouvrage en

vers, intitulé *Le second Enfer d'Etienne Dolet*, à l'exemple de Marot, qui a donné ce nom à la prison où il fut enfermé. Il sortit bientôt d'affaire par le crédit de de l'évêque de Tulles; mais, soit qu'il donnât de nouveau prise sur lui en parlant trop librement de la religion, ou que ce fût une nouvelle manœuvre de ses ennemis, il fut jetté une seconde fois en prison, d'où il ne sortit que pour aller à la mort.

Ayant été condamné au feu, il fut conduit à la place Maubert, où le bourreau l'avertit de se recommander à Dieu. Dolet ne faisant pas grande attention à ce que lui disoit l'exécuteur, celui-ci dit: *Il faut donc que vous invoquiez la sainte Vierge & S. Etienne votre patron, du quel on célebre aujourd'hui la fête; & si vous ne le faites, je sçais bien ce que j'ai à faire.* Dolet se rendit sur le champ, & demanda pardon à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge & de S. Etienne. Ensuite il avertit les assistants de lire ses livres avec beaucoup de circonspection, & protesta plusieurs fois qu'ils contenoient bien des choses qu'il n'avoit jamais entendues.

On rapporte qu'étant sur le point d'être brûlé, voyant régner un morne silence parmi la populace, toujours émue de compassion pour les malheureux que la justice fait périr, il s'écria:

Non dolet ipse Dolet, sed pia turba dolet.

& que le lieutenant criminel, d'autres disent le docteur qui accompagnoit Dolet, lui repliqua:

Non pia turba dolet, sed Dolet ipse dolet.

Il n'y a guere apparence qu'un homme qu'on va brûler s'amuse à pointiller sur les mots, sur-tout, comme nous l'avons remarqué, Dolet étant assez troublé par l'appareil terrible du genre de mort qu'il alloit souffrir, & pensant alors sérieusement à l'autre vie. D'ailleurs il étoit occupé de toutes autres choses que de plaisanteries, comme on le voit encore par l'avertissement qu'il donna au peuple de ne lire ses ouvrages qu'avec circonspection.

DOLLOND, ingénieur Anglois de ce siecle, pour les instruments astronomiques. Avant que de donner une idée des travaux de cet artiste célebre pour la perfection des lunettes, nous croyons devoir rapporter ici le précis qu'on trouve sur cette matiere dans un ouvrage de M. Euler le pere, dont le *Journal Encyclopédique* fait mention au mois de Juin 1775. Après la découverte des lunettes, dit l'auteur, on s'apperçut bientôt que plus on veut grossir la représentation des objets, plus il faut allonger les lunettes; & l'on établit même, comme une regle générale, que la largeur des lunettes devoit suivre la raison quarrée du grossissement; de sorte qu'un grossissement double demandoit une lunette quatre fois plus longue; un grossissement triple, une lunette neuf fois plus longue, & ainsi de suite. Donc, puisqu'un grossissement de cent fois en diametre exigeoit une lunette d'environ trente pieds; pour grossir deux cents fois, on crut être obligé de faire des lunettes de cent vingt pieds; &, pour grossir trois cents fois, de deux cents soixante-dix.

On voit, en effet, que les plus célebres astronomes se sont servi autrefois de lunettes d'une longueur prodigieuse. Le grand Huygens parle d'une lunette de cinq cents pieds, qu'il avoit exécutée. On comprend aisément qu'il étoit presque impossible de se servir de machines aussi lourdes pour faire des observations célestes, & pour suivre les étoiles dans leur course. Aussi s'en faut-il beaucoup qu'à l'aide de ces instruments on ait été en état de faire, dans le ciel, les découvertes qu'on s'étoit promises d'un grossissement aussi considérable. On s'apperçut donc que l'effet répondoit fort mal à l'espoir dont on s'étoit flatté, la représentation des objets tant de fois multipliés devenant de plus en plus confuse, & tellement troublée par l'apparence des couleurs d'iris, qu'on n'y pouvoit presque rien distinguer. L'immortel Newton a découvert le premier la cause de ce défaut, en montrant que c'étoit une suite nécessaire de la différente réfraction que les rayons de lumiere souffrent en passant par divers milieux trans-

parents, à cause de la diversité de leurs couleurs, & il a cru ce défaut absolument inséparable de tous les instruments de dioptrique où l'on emploie la réfraction.

La même considération conduisit cet illustre géometre à la découverte des instruments catoptriques, connus sous le nom de télescope à réflexion, & perfectionnés par Grégori. Depuis ce temps, les longues lunettes sont presque entiérement négligées; & tous les astronomes ont introduit, avec assez de succès, l'usage de ces télescopes dans les observations célestes. Mais ils n'étoient pas exempts de quelques défauts importants, dont le principal consistoit dans le trop petit degré de clarté, avec lequel ils représentoient les objets; défaut qui augmentoit à mesure qu'on vouloit parvenir à un plus grand grossissement.

Pour remédier à ces inconvénients, M. Euler entreprit, il y a environ trente ans, d'approfondir les vrais principes de la dioptrique; &, après avoir examiné la prétendue démonstration de Newton, qui soutenoit l'impossibilité absolue de garantir les instruments dioptriques de la différente réfrangibilité des rayons, il a trouvé qu'elle étoit fondée sur quelques hypotheses extrêmement douteuses; ce qui lui fait croire qu'il ne faut pas entiérement renoncer à l'espoir de porter les lunettes à un plus haut degré de perfection. Quelques expériences heureuses le confirmerent dans son sentiment. Le résultat fut qu'au moyen de différents milieux transparents, il seroit très-possible de diminuer, & même de faire évanouir tous les défauts auxquels la différente réfraction des rayons paroît assujettie.

Lorsque cette doctrine parvint à la connoissance de Dollond, il la combattit avec chaleur, & soutint encore long-temps que la démonstration de Newton étoit inébranlablement fondée, & ne pouvoit souffrir la moindre exception. Pour appuyer cette assertion, il fit plusieurs expériences sur la réfraction de diverses matieres transparentes, & principalement sur les différentes especes de verre; mais le résultat de ces expé-

riences fut entiérement favorable à M. Euler, & Dollond fut obligé de convenir de son erreur. Cette découverte est, sans contredit, de la plus grande importance, puisqu'elle a déterminé ce célebre artiste à consacrer tous ses soins à la perfection des lunettes ordinaires; & il a si bien réussi, qu'après un grand nombre d'essais infructueux, il a exécuté des lunettes dont les premieres ont d'abord excité l'admiration universelle; &, par son application infatigable, il les a enfin portées à un si haut degré de perfection, qu'elles sont généralement préférées aux télescopes catoptriques; c'est ce qu'on appelle *lunettes achromatiques.* Mais il paroît, en lisant l'ouvrage de M. Euler, que, malgré leur bonté & leur utilité reconnues de tout le monde, il est possible d'aller encore plus loin, de les perfectionner extrêmement, & se promettre par-là les plus importantes découvertes en astronomie.

DOMINIQUE, (*Pierre-François* BIANCOLELLI) plus connu sous le premier nom, acteur & auteur, né à Paris en 1681, mort dans la même ville en 174.... étoit fils de Dominique, célebre arlequin de l'ancienne troupe Italienne. Après qu'il eut fini ses études au college des Jésuites, il se lia avec Pascariel, acteur qui couroit les provinces avec une troupe; &, étant devenu amoureux de sa fille, qu'il épousa dans la suite, il embrassa la profession de comédien. Il se rendit à Toulouse, où il débuta par le rôle d'Arlequin, qui lui mérita de grands applaudissements. Au bout de quelque temps, s'étant séparé de Pascariel, il passa avec sa femme en Italie, où il joua dans plusieurs villes; revint en France, fit les délices de Paris dans l'opéra comique pendant quelques années, parcourut de nouveau les villes de province, & débuta enfin, en 1717, sur le théâtre des nouveaux comédiens Italiens, où il fut reçu par ordre de M. le duc d'Orléans, régent. Les pieces qu'il a composées seul, ou en société avec Romagnesi, Riccoboni pere & fils, le Grand & autres, sont en très-grand nombre; & si elles ne sont pas

parfaites, elles respirent du moins la gaieté qui étoit le caractere de cet acteur.

DOMINIQUE, appellé *le Grec*, parce qu'il étoit né dans la Grece, peintre, sculpteur & architecte, mort à Tolede, en 1625, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Disciple de Titien, il prit si bien sa maniere, que ses tableaux étoient confondus avec ceux de ce grand homme. Fâché de cette ressemblance, il prit une maniere différente, soit pour le dessin, soit pour le coloris; mais ce changement ne lui réussit pas. Les ouvrages qu'il fit dans ce nouveau goût furent ridicules & méprisables. On en voit dans plusieurs villes de l'Espagne, & sur-tout à Tolede, où il avoit fixé sa demeure, qui sont de son premier genre, & qui font l'admiration des connoisseurs. Il a laissé des traités sur la peinture, la sculpture & l'architecture. Il réduisit souvent en pratique, & toujours avec succès, les principes qu'il avoit établis sur les deux derniers arts. Il a bâti une église de religieuses à Tolede, il l'a ornée de ses tableaux, & il a fait les statues qu'on y trouve. Le tout, dit notre auteur Espagnol, est dans le bon goût. Les artistes de cette nation lui auront des obligations éternelles, pour avoir plaidé le premier la cause des beaux-arts, sur lesquels on vouloit mettre un impôt odieux, & qu'on prétendoit taxer comme les métiers les plus vils. Dominique gagna le procès, en 1600, contre les commis de cet impôt. Il laissa plusieurs éleves. Les plus célebres sont Louis Tristan, Jean-Baptiste Mayno, & quelques autres dont les ouvrages sont assez estimés en Espagne.

DOMINIQUIN, (*Dominique* ZAMPIERI, dit LE) peintre & architecte, né à Cologne en 1581, mort à Naples en 1641. Malgré le peu d'aisance dont son pere jouissoit, il le fit d'abord étudier, parce qu'il le destinoit à la pratique; mais les dispositions qu'il lui reconnut pour la peinture le firent changer d'avis, & il le mit chez Denis Calvart pour les cultiver. Ce maître, jaloux de la réputation des Carraches, ayant surpris

son éleve copiant un de leurs dessins, le maltraita rudement. Cette raison plus que suffisante pour l'abandonner, & les exhortations de l'Albane qui avoit pris le jeune homme en grande amitié, le firent passer dans l'école des Carraches. Le nom de *Dominichino*, qui est un diminutif de *Dominico*, lui fut donné à cause de sa grande jeunesse; il le conserva toujours; & c'est sous ce nom qu'il passe à la postérité.

Ses camarades n'eurent pas d'abord une grande idée de ses talents. Comme ses dessins étoient lourds, & que son humeur taciturne paroissoit fort éloignée de l'activité que demande la peinture, ils disoient que ses ouvrages étoient labourés à la charrue, & ils l'appelloit le bœuf: mais Annibal Carrache, qui avoit pénétré son caractere, leur dit que ce bœuf labouroit un champ très-fertile, qui nourriroit un jour la peinture. En effet, l'esprit du Dominiquin se développa. Sans se rebuter ni par les conseils, ni par les risées de ses camarades, il s'opiniâtra dans le travail; & ses pensées venant à éclore insensiblement, elles s'éleverent presque jusqu'au sublime. La grande amitié qu'il avoit pour l'Albane ne lui permit pas d'être absent plus de six mois pour étudier en Lombardie le Correge & le Parmesan: il alla le joindre à Rome, demeura chez lui, & fut défrayé de tout pendant deux ans.

Ce fut alors que la réputation du Dominiquin commença à se répandre. Le prélat Aguchi qui le protégeoit, lui fit faire quelques tableaux; & Annibal Carrache, occupé à peindre la galerie du palais Farnese, après l'avoir chargé de quelques morceaux qui le satisfirent, fut charmé de trouver en lui un sujet capable d'être opposé au Guide dont il étoit jaloux. Ainsi il se déclara en quelque sorte son protecteur, l'aida de ses conseils, & le présenta au cardinal Farnese, qui lui donna l'ordre de travailler à une chapelle de son abbaye de Grotta Ferrata, à dix milles de Rome. Le Dominiquin y représenta l'histoire de S. Nil, abbé. Dans un des tableaux où l'empereur Othon visite ce Saint, on voit un jeune homme qui semble s'éloigner d'un

d'un cheval fougeux : c'eſt, dit-on, le portrait d'une jeune fille de Freſcati, très-belle & très-bien faite, dont le peintre étoit amoureux. Quoiqu'elle ſoit ſous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes, l'air de ſon viſage eſt ſi bien pris, que ſes parents, irrités de la voir ainſi peinte dans un lieu expoſé aux regards de tout le monde, ne ſe contenterent pas de la refuſer au Dominiquin qui vouloit l'épouſer, ils lui firent encore des menaces qui l'obligerent de retourner bientôt à Rome.

Il y travailla dans quelques égliſes, en concurrence avec le Guide : c'étoit un rival dangereux. Auſſi le Dominiquin, déſeſpérant de poſſéder comme lui toutes les grandes parties des Carraches, s'étoit attaché principalement au bon ton de couleur & à l'expreſſion. Cependant preſque perſonne ne rendoit juſtice à ſon mérite. Les peintres ſur-tout, qui avoient Lanfranc à leur tête, ſe déchaînerent contre lui : & quand il eut fait ce magnifique tableau de la Communion de S. Jérôme, pour l'égliſe de la *Carita*, qui ne lui fut payé que cinquante écus, & que néanmoins le célebre Pouſſin regardoit comme un des trois chefs-d'œuvre de la peinture, le mettant de pair avec la Transfiguration de Raphaël & la Deſcente de croix de Daniel de Volterre, ce Lanfranc eut la baſſeſſe de répandre le bruit que le Dominiquin avoit pris la penſée de ſon S. Jérôme, de celui qu'Auguſtin Carrache avoit fait à la Chartreuſe de Bologne. Pour juſtifier ce qu'il avançoit, il le fit graver à l'eau-forte par Perrier ; mais la calomnie fut bientôt découverte par l'inſpection des deux tableaux, qui ne ſe reſſemblent nullement.

Les dégoûts & les chagrins que le Dominiquin éprouvoit l'engagerent à ſe retirer à Bologne, où il épouſa une femme aimable, qui lui ſervit toujours depuis de modele dans ſes ouvrages, & où il fut occupé pendant deux ans au fameux tableau de la Madone du Roſaire, pour l'égliſe de S. Jean *in Monte*. Sur ces entrefaites le cardinal Ludoviſi, qui l'avoit connu à

Bologne, ayant été élu pape sous le nom de Grégoire XV, le déclara son premier peintre, & architecte du Vatican. Les cabales des artistes recommencerent contre lui; elles monterent à leur comble quand le pape mourut. On le dépouilla de l'emploi d'architecte du Vatican, dans le temps que, par les grandes études qu'il avoit faites relativement à l'architecture, il pouvoit espérer d'être architecte de la fabrique de Saint-Pierre. Il se détermina pour la seconde fois à quitter Rome; &, malgré les conseils de sa femme & de ses amis, il accepta le grand ouvrage de la chapelle du Trésor à Naples, ouvrage que la crainte du poison avoit fait abandonner successivement à trois artistes illustres, au Guide, à Josépin & à Gessi. Il ne fut pas plus heureux qu'eux.

Les peintres Napolitains, fâchés de ce qu'un étranger vint leur enlever un ouvrage qui, selon eux, devoit leur appartenir & les immortaliser, exciterent toutes sortes d'intrigues contre lui, & n'y mirent aucune borne. L'Espagnolet, le moins emporté de tous, disoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de peintre, ne sçachant pas même manier le pinceau. Toutes ces traverses le fatiguerent tellement, qu'il s'enfuit de Naples secrettement avec un de ses éleves, n'ayant aucun égard ni à la chaleur extrême de la saison, ni à sa femme & sa à fille, qu'il abandonna, & qu'on ne voulut point laisser partir pour aller le joindre. On sollicita néanmoins son retour avec tant d'instance, qu'après un an de séjour à Rome il consentit de reprendre ses travaux à Naples.

La malice de ses ennemis l'y poursuivit avec plus de fureur encore qu'auparavant. On corrompit son neveu, ses domestiques & tous ceux qui l'approchoient. Dans la préparation de la chaux qu'il lui falloit pour ses peintures à fresque, on fit jetter de la cendre, pour empêcher l'enduit & l'ouvrage qui étoit dessus de tenir. Il fut occupé pendant trois ans à peindre la coupole, & dans un an il devoit avoir achevé le tout. Mais le chagrin affoiblit beaucoup son esprit. Ne se fiant à per-

ſonne, pas même à ſa femme, il apprêtoit lui-même ſa nourriture, qu'il varioit tous les jours, dans la crainte qu'elle ne fût empoiſonnée. Il ne put cependant réuſſir à prendre ſi bien ſes précautions, qu'il ne fût, ſelon l'opinion commune, réellement empoiſonné, ce qui lui donna la mort à l'âge de ſoixante-un ans. L'envie, dont il avoit éprouvé des effets ſi funeſtes de la part de ſes ennemis, ne l'épargna pas même au-delà du tombeau. On fit abattre auſſi-tôt ſon ouvrage de la coupole, pour le donner à Lanfranc : il ne reſta de lui que les angles, les lunettes, & les quatre tableaux des chapelles ; &, par une injuſtice criante, on força ſa fille unique, qui pouvoit avoir hérité de vingt mille écus bien gagnés par de longs travaux, à rendre la plus grande partie de l'argent qu'il avoit reçu. L'académie de Saint-Luc à Rome fut plus équitable à ſon égard : elle lui fit faire un ſervice magnifique, avec une oraiſon funebre.

Il eſt difficile d'expliquer comment cet artiſte doux, modeſte, ne diſant jamais du mal de perſonne, s'eſt attiré, par ſon ſeul mérite, un grand nombre d'ennemis, tandis que d'autres ont joui tranquillement de leur réputation. L'amour de la ſolitude lui étoit naturel ; la malignité de ſes envieux la lui rendit encore plus chere. Il crut par-là ſe mettre à l'abri de leurs coups ; ils vinrent l'y chercher encore. Il prit enfin le parti de leur abandonner ſes ouvrages, ne s'embarraſſant ni de leurs éloges, ni de leurs critiques. Quand ils décrioient ce qu'il faiſoit à la chapelle du Tréſor, au lieu de s'en fâcher, il répondoit avec quelqu'eſpece de ſatisfaction, que c'étoit un témoignage de la bonté de ſon ouvrage. On vint lui dire un jour que des peintres avoient donné des louanges à quelques-unes de ſes figures : *J'ai bien peur*, repliqua-t-il, *qu'il ne me ſoit échappé quelques coups de pinceau qui ne valent rien & qui leur plaiſent.*

Le Dominiquin, toujours livré à la réflexion, marchoit enveloppé de ſon manteau comme un philoſophe : s'il appercevoit dans les rues des perſonnes dont les

actions eussent quelque chose de particulier, il ne manquoit pas de les dessiner sur ses tablettes. Ses ouvrages lui coûtoient beaucoup de peine; il étoit long-temps à méditer son sujet. Les peres *d'ella Vallé* ne l'ayant point vu travailler chez eux pendant un mois entier, lui en firent des reproches. *J'ai*, dit-il, *toujours travaillé pour vous, quoique vous ne m'ayez pas vu, & j'ai plus peint pendant ce temps-là avec l'esprit qu'avec les pinceaux.* Cette lenteur extrême étoit une suite de l'idée parfaite qu'il avoit de son art; aussi n'estimoit-il pas beaucoup les tableaux faits à la hâte: il croyoit qu'un peintre ne devoit rien négliger pour faire un ouvrage également achevé dans toutes ses parties, & pour y mettre la derniere main. L'intérêt ne le touchoit pas; il ne travailloit que pour la gloire. Quelqu'un lui faisant des reproches sur sa grande exactitude qui lui faisoit perdre beaucoup de temps: *C'est pour moi seul*, lui répondit-il, *& pour la perfection de l'art, que je travaille.*

Sa coutume étoit de s'enfermer quand il se mettoit à l'ouvrage: rarement le voyoit-on dans cet exercice, & il ne montroit ses dessins à personne. S'il avoit quelque passion à exprimer, il tâchoit de s'en former une vive image, & il s'excitoit lui-même pour en trouver en lui le modele: il rioit, il pleuroit, il étoit furieux ou enjoué, selon les sujets qu'il avoit à traiter. Lorsque, dans sa jeunesse, il travailloit au tableau du martyre de S. André, Annibal Carrache le surprit dans une action de colere & menaçante. Après l'avoir observé quelque temps, il comprit qu'il représentoit un soldat qui menace le saint apôtre; alors, en s'approchant de lui & l'embrassant: *J'ai*, lui dit-il, *beaucoup appris de vous en ce moment.* Il n'est peut-être point de peintre qui ait connu, comme le Dominiquin, l'art d'accorder les mouvements des bras, des jambes, & le contour du corps, à l'intention & aux sentiments de l'ame. Il est presque égal à Raphaël pour le goût & la correction du dessin, & pour la variété & la simplicité des airs de tête: ses contours

ſont auſſi marqués, mais un peu plus ſéchement. Quoiqu'il n'ait pas autant de grace & de nobleſſe, il n'en manque pourtant point. Ses attitudes ſont bien choiſies: ſes figures paroiſſent être en mouvement. Son payſage eſt du goût des Carraches, mais il n'eſt pas auſſi léger.

S'il étoit permis de trouver quelque défaut à ce peintre, ce ſeroit une touche un peu lourde, des draperies meſquines & mal jettées, des carnations qui donnent dans le gris, preſque aucune intelligence du clair-obſcur, & un peu de ſechereſſe dans ſes tableaux à l'huile. Ses freſques ſont exemptes de ces défauts; perſonne n'a mieux réuſſi que lui dans ce genre. Quant à ſes deſſins & aux études qu'il a faits à la pierre noire & à la plume, le travail s'y fait trop ſentir; ſa touche en eſt peinée, & leur médiocrité donneroit quelquefois lieu de douter de leur auteur. On regarde comme ſes ouvrages les plus parfaits, les angles du dôme de Saint-André à Rome, la Communion de S. Jérôme, la Madone du Roſaire, le Portement de croix, le David, l'Adam & l'Eve, (ces deux derniers ſont chez le Roi), & quelques autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Ses grands ouvrages ſont à Rome & aux environs, à la ville de Fano, à Ravenne & à Naples. Le Roi poſſede pluſieurs de ſes tableaux de chevalet, de même que M. le duc d'Orléans. D'habiles graveurs ont travaillé d'après lui. On ne lui connoît que quatre éleves peu dignes d'être nommés.

DONADO, (Le frere *Adrien*) peintre, Carme déchauſſé, mort à Cordoue vers l'an 1630, dans un âge avancé. On voit pluſieurs de ſes ouvrages dans le couvent de ſon ordre de cette ville, particuliérement un bon tableau de Jeſus-Chriſt crucifié, dans lequel il a repréſenté la Vierge, S. Jean, la Magdeleine, & d'autres figures à plus de demi-corps, ſelon la maniere de Raphaël Sadeler, à laquelle il s'étoit le plus attaché. On y remarque encore une Magdeleine pénitente, qu'on prendroit pour être du Titien. François Pa-

chéco, dans son livre de la Peinture, fait un grand éloge de cet artiste; il le place parmi les plus habiles de son temps. Ce bon religieux, guidé sans doute par des sentiments d'humilité, avoit une si petite idée de ses talents, que lorsqu'il venoit d'achever un morceau, ou il l'effaçoit, ou il le mettoit en pieces. Pour l'empêcher de se porter à ces extrémités, il falloit le prier au nom des ames du purgatoire, auxquelles il étoit fort dévot: on obtenoit alors ce qu'on desiroit.

DONDIS, (*Jacques* DE) surnommé *Horologius*, se fit une grande réputation vers le milieu du quatorzieme siecle. Il réunit dans un degré éminent pour son temps les qualités de philosophe, de médecin, d'astronome & de méchanicien; mais il doit principalement sa célébrité aux deux dernieres. Il fabriqua une horloge qui passa pour la merveille de son siecle. Elle marquoit, outre les heures, le cours du soleil, celui de la lune & des autres planetes, aussi-bien que les mois & les fêtes de l'année. Cet ouvrage lui mérita le surnom d'*Horologio*, qui est devenu dans la suite le nom de ses descendants.

Jacques de Dondis eut un fils nommé *Jean*, qui fut aussi astronome, & qui expliqua, dans un ouvrage particulier, intitulé *Planetarium*, le méchanisme de l'horloge de son pere: mais cet ouvrage est resté manuscrit. *Regiomontanus* s'est trompé, en prenant l'horloge de Pavie pour celle que Dondis avoit fabriquée, & en nommant ce méchanicien *Jean* au lieu de *Jacques*. Ils moururent l'un & l'autre vers la fin du quatorzieme siecle. Cette famille subsiste encore aujourd'hui en deux branches; l'une, agrégée au corps des patriciens de Venise; l'autre, décorée du titre de Marquis.

DONOSO, (*Joseph*) peintre & architecte, né à Consuegra en Espagne, mort à Madrid en 1686, âgé de cinquante-huit ans. Il fut éleve de son pere, & vint ensuite à Madrid, où il se mit sous la direction de François Fernandès, jusqu'à l'âge de dix-huit

ans, qu'il partit pour Rome, afin d'y continuer ses études. Les progrès qu'il fit pendant six années de séjour dans cette ville, le rendirent bon architecte, & très-habile dans la peinture & la perspective. Etant de retour à Madrid, il acheva de se perfectionner, pour la partie du coloris, à l'école de Juan Carrano. Ses ouvrages le mirent bientôt en grand crédit. On se le disputa pour l'ornement des églises; & plusieurs en effet sont embellies par son pinceau. On remarque principalement dans la paroisse des saints Juste & Pasteur une cene, où sont représentés d'excellents morceaux d'architecture & de perspective, qui paroissent être de Paul Véronese. Cet artiste a peint beaucoup d'ouvrages à fresque. On a de lui des traités sur l'architecture & sur la perspective, qui sont fort estimés par ses compatriotes.

DONNER, (*Raphaël*) sculpteur, né en Autriche, sur les frontieres de la Hongrie, mort sexagénaire à Vienne en 1740. Ses progrès dans la sculpture doivent paroître d'autant plus étonnants, qu'il ne vit l'Italie que pour y acheter du marbre. On le regarde comme un artiste très-scrupuleux dans le dessin, si l'on peut se servir de ce terme que nous empruntons d'un auteur Allemand. Parmi ses ouvrages, on distingue cette belle fontaine sur la nouvelle place à Vienne; monument infiniment plus précieux par sa noble simplicité, que ces pyramides surchargées d'ouvrages que personne ne sçauroit bien distinguer, quoique ces mêmes pyramides (c'est toujours l'auteur Allemand qui parle) destinées à décorer de grandes places, ne dussent offrir aux passants que des grouppes distincts & sensibles à la vue. La statue de l'empereur Charles VI, qu'on voit à Breitenfurt, belle maison de plaisance à quelques lieues de Vienne, est encore un morceau très-distingué. On diroit que le marbre s'est amolli sous le ciseau de l'habile sculpteur.

DORBAY, (*François*) architecte, né à Paris, mort en 1697. Il fut éleve de Louis le Veau, sur les dessins

duquel il conduisit les travaux de l'église & du college des quatre Nations, de même que ceux du Louvre & des Thuileries. Les ouvrages qu'il fit construire sur ses propres dessins sont l'œuvre de S. Germain l'Auxerrois, l'église & le couvent des Capucines, place Vendôme, commencés en 1686, & finis en 1688; le portail de l'église de la Trinité, rue Saint-Denis; l'église des Prémontrés de la Croix Rouge, l'hôtel des comédiens François, &c. On voit par-là que cet artiste étoit très-laborieux & très-employé. Boileau se servit du témoignage de Dorbay pour alléguer des faits injurieux contre Perrault, & pour lui ôter la gloire d'être l'auteur des dessins de la magnifique colonnade du Louvre. Mais il falloit que Dorbay fût peu scrupuleux sur la vérité, ou qu'à l'exemple de le Veau, son maître, il eut conçu une cruelle jalousie contre Perrault.

I. DORIGNI, (*Michel*) peintre & graveur, né à Saint-Quentin, mort à Paris en 1661, âgé de quarante-huit ans. Il fut éleve du célebre Vouet, qui lui donna sa fille en mariage. Admirateur de son beaupere, il suivit sa maniere dans ses ouvrages. On en voit plusieurs dans le château de Vincennes, à l'hôtel de Hollande à Paris, & dans d'autres maisons. Il a gravé beaucoup à l'eau-forte, d'après Vouet & le Sueur. On connoît de lui une estampe appellée *la Mansarde*, qu'il publia en 1651 contre François Mansard. Pour se venger de ce que ce surintendant des batiments avoit proposé d'établir un impôt sur les arts, il le représenta monté sur un mulet, avec un singe en croupe qui lui porte un parasol, & le tire avec une échelle passée dans le cou pour le conduire à Montfaucon, avec un écrit très-satyrique au bas de l'estampe. Il eut pour disciple son fils Louis Dorigni, qui suit.

II. DORIGNI, (*Louis*) peintre & graveur, né à Paris en 1654, mort à Véronne en Italie, en 1742. Ayant perdu son pere à l'âge de dix ans, il répara cette perte en entrant dans l'école de le Brun. Les progrès qu'il y fit l'encouragerent à concourir pour

les prix de l'académie, âgé seulement de dix-sept ans. Piqué de n'avoir eu que le second, tandis qu'il croyoit mériter le premier, il refusa la médaille d'or; &, s'étant retiré de l'académie, il ne fut point nommé pour aller à Rome. Ce voyage faisoit pourtant l'objet de tous ses desirs; & il l'entreprit à ses dépens avec un de ses amis. Occupé durant quatre ans à l'étude des chefs-d'œuvre que cette ville renferme, il se mit en état de les imiter dans ses ouvrages. La premiere preuve qu'il donna de ses talents perfectionnés fut à Foligno. Il y trouva un peintre François qui étoit chargé par les PP. Feuillants de représenter S. Bernard aux pieds de la Vierge, pour le maître autel de leur église. Peu content de l'idée de ce tableau, Dorigni demanda & obtint de son compatriote la permission de traiter ce sujet: il le fit avec tant de succès, que les religieux donnerent la préférence à son tableau. Quelques autres ouvrages qu'il exécuta dans cette ville, étendirent beaucoup sa réputation. Il la soutint avec beaucoup d'éclat à Venise, pendant dix ans de séjour qu'il y fit. Mais, quoiqu'il eût occasion de s'y enrichir, l'obligation de flatter sans cesse les nobles Vénitiens, obligation qui répugnoit à son caractere, le détermina à fixer sa demeure à Véronne. Plusieurs tableaux de sa main embellissent cette ville, ainsi que bien d'autres de l'Italie.

Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1704, on lui conseilla de demander une place à l'académie de peinture. Jules-Hardouin Mansard, surintendant des bâtiments & protecteur de cette compagnie, n'avoit pas oublié l'estampe satyrique faite contre son oncle par le pere de Dorigni; il empêcha le candidat d'être reçu dans ce corps. Ce ne fut pas la seule mortification qu'il éprouva pendant un an de séjour qu'il fit à Paris. Le fils d'un maréchal ferrant lui ayant demandé une esquisse pour l'escalier de sa maison, Dorigni prit pour sujet la chûte de Phaéton, où ses chevaux renversés montroient tous les fers de leurs pieds. On blâma cette affectation; & le maître de la maison, mécontent lui-même, voulut une autre esquisse qui ne le satisfit pas

davantage. Les esprits s'échaufferent de part & d'autre ; on prit pour arbitres les plus habiles peintres, entr'autres l'Argilliere & Rigaud, qui désapprouverent les deux esquisses, & en empêcherent l'exécution.

L'estime des étrangers dédommagea Dorigni de l'indifférence, & peut-être de la jalousie de ses compatriotes. Appellé à Vienne en 1711 par le prince Eugene, il orna son palais de plusieurs morceaux magnifiques. La ville de Prague en offre encore quelques-uns, qui ne sont pas moins d'honneur à cet artiste. Il parvint jusqu'à une extrême vieillesse, & laissa, de son mariage avec la fille d'un orfevre de Venise, plusieurs enfants, dont aucun n'a suivi sa profession. On ne lui connoît point d'éleves. Il composoit facilement ; les grandes machines ne l'étonnoient pas, & il entendoit très-bien l'art des raccourcis. Le génie, la correction, la couleur & beaucoup de vivacité dans le pinceau, se trouvent réunis dans ses ouvrages : on y remarque un goût ferme & prononcé, un style héroïque & sublime ; on y souhaiteroit quelquefois plus de graces & un plus grand caractere. Son plus fameux morceau est à Trente, où il a peint à fresque, dans la coupole de l'église cathédrale, les saints protecteurs de cette ville. L'ordonnance & l'exécution font autant l'éloge de sa piété que de son esprit. Il a gravé plusieurs pieces, mais on a peu gravé d'après lui.

Son frere cadet, *Nicolas* Dorigni, s'est aussi exercé dans la peinture ; mais il s'adonna particuliérement à la gravure, où il se fit une grande réputation. C'est lui qui a gravé les fameux cartons de Raphaël, que l'on conserve à Hamptoncourt, & qui lui mériterent les bonnes graces de Georges I, roi d'Angleterre ; ce prince le combla de biens, & le fit chevalier. Nicolas Dorigni, membre de l'académie depuis 1725, mourut à Paris en 1746, âgé de quatre-vingt-neuf ans, sans laisser de postérité.

DORION, musicien de l'antiquité, étoit Egyptien, & voyagea dans la Grece, où il visita les cours de

plusieurs princes ses contemporains, tels que Nicocréon, tyran de Chypre, & Philippe de Macédoine, auprès desquels ses talents pour la flûte & pour la bonne chere l'avoient accrédité. Il étoit fertile en bons mots & en reparties ingénieuses, sur-tout par rapport à la table; & Athénée nous en a conservé plusieurs. Il fit dans la musique, & sur-tout dans le jeu de la flûte, quelque innovation, appellé de son nom *le mode Dorionien;* & ceux qui adopterent ce mode ou cette maniere de Dorion, formerent comme une secte particuliere de musiciens, laquelle en frondoit une autre qui avoit pour auteur & pour chef Antigénide.

DOSIO, (*Jean-Antoine*) architecte & sculpteur, né à Florence en 1513. Cet artiste alla à Rome dès l'âge de quinze ans, où il exerca d'abord la profession d'orfevre. Il s'appliqua ensuite à la sculpture, dans laquelle il fit les plus grands progrès. Dosio étudia encore l'architecture, & fit bâtir plusieurs édifices dans cette capitale des arts. Il construisit à Florence, pour la fameuse famille Nicolini, la belle chapelle de sainte Croix, qui est décorée d'un bel ordre Corinthien, & enrichie des marbres les plus rares & les plus précieux. Le palais de l'archevêché est encore du même architecte.

DOSSES, (*les*) peintres, freres, nés & morts à Ferrare dans le seizieme siecle. Ils avoient un assez bon goût de couleur, & ils réussissoient dans le paysage, dont quelques morceaux approchent beaucoup de ceux du Titien. Ces peintres auroient dû se renfermer dans ce genre, ou du moins ne pas tant présumer de leurs forces pour de grands ouvrages, qu'ils n'étoient pas en état d'exécuter. Le duc d'Urbin, qui venoit de faire bâtir le palais de l'*Impériale*, les ayant choisis pour peindre à fresque les appartements, ces deux freres commencerent par blâmer tout ce qu'on avoit déja peint, & ils ne craignirent pas de vanter au prince leur capacité supérieure. C'étoit un affront pour Cenga, qui avoit conduit l'architecture du pa-

lais, & qui donnoit les deſſins de tous les ornements. En homme prudent il prit le parti de ſe taire ; mais, ſe doutant bien de ce qui devoit arriver, il ſe contenta de leur aſſigner un appartement pour exercer leurs talents. En effet, leur ouvrage fut trouvé ſi médiocre, & le duc en fut ſi mécontent, qu'après les avoir renvoyés honteuſement, il fit effacer ce qu'ils avoient peint, & chargea Cenga de faire des deſſins pour d'autres tableaux. Les Doſſes avoient à craindre que cet affront ne leur fît perdre les bonnes graces du duc de Ferrare, leur protecteur. Ils les conſerverent cependant, & l'aîné continua toujours de jouir d'une penſion que le duc lui faiſoit : il mourut dans un âge fort avancé. Le cadet, qui lui ſurvéquit quelque temps, fit encore beaucoup d'ouvrages. On voit dans le Cabinet du Roi un tableau repréſentant la Nativité de Notre-Seigneur, qui peut donner une idée de la maniere de ces deux artiſtes.

DOUW, (*Gérard*) peintre, né à Leyde en 1613, mort dans un âge fort avancé ; on ne ſçait pas l'année. Son pere appellé Douw Janſzoon, maitre vitrier, le mit chez un graveur pour apprendre à deſſiner, & ſix mois après chez un peintre ſur verre. En moins de deux ans le jeune Douw fit des progrès qui devinrent très-utiles à ſon pere ; mais celui-ci ne voulant plus l'expoſer à monter aux croiſées élevées des égliſes, le plaça chez le célebre Rembrand. On fut ſurpris que dans l'eſpace de trois ans il eût ſaiſi ſi parfaitement l'intelligence de ce maître pour les couleurs & le clair-obſcur, quoique ſa maniere d'opérer fût bien oppoſée à la ſienne. Jamais peintre n'a pouſſé plus loin la patience dans le travail. Lorſqu'il s'appliquoit au portrait, genre qu'il quitta bientôt, il portoit l'attention juſqu'à cauſer de mortelles impatiences aux perſonnes qu'il peignoit. On peut juger du temps qu'il employoit à une tête, puiſqu'il fut cinq jours à peindre une des mains de madame Spiéringer, femme d'un réſident de Suede en Hollande. Il avoua lui-même à Sandrart &

à Bamboche, qui étoient venus le voir travailler, qu'il avoit mis trois jours à peindre un manche à balai.

Les précautions qu'il prenoit étoient extrêmes : on feroit même tenté de les regarder comme minutieufes. Il broyoit fes couleurs fur un cryftal; il faifoit fes pinceaux; les croifées de fon attelier étoient fi bien fermées, que l'air pouvoit à peine y paffer. Il enfermoit foigneufement fa palette, fes pinceaux, fes couleurs, dans la crainte que la pouffiere, qu'il regardoit comme un vrai fléau, ne s'y attachât. Quand il entroit dans fon attelier, il fe tenoit immobile fur une chaife, attendant que le plus petit duvet ne fût plus en l'air; & puis, en faifant le moindre mouvement qu'il pouvoit, il fe mettoit à l'ouvrage. Cette gêne, ou pour mieux dire cet efclavage, paroît incompatible avec le génie qui eft toujours plus indépendant. Auffi faut-il avouer que les fujets que Gérard Douw traitoit n'en exigeoient pas beaucoup, & que fes tableaux, compofés de peu de figures, fatiguoient peu fon imagination. D'ailleurs il étoit né avec un talent particulier pour le genre qu'il avoit embraffé. Tous fes fujets font pris dans les occupations de la vie privée. Souvent plufieurs plans font repréfentés dans un tableau, avec des meubles & de petits détails qui ont coûté autant que l'effentiel du tableau.

Cet artifte à toujours travaillé en petit, & fes tableaux n'excédoient pas ordinairement la longueur d'un pied : il faifoit confifter tout le mérite à repréfenter dans un auffi petit efpace, tout ce qu'on auroit pu faire dans un plus grand. Il ne peignoit que d'après le naturel; &, comme il n'entendoit pas parfaitement le deffin, il fut l'auteur, à ce qu'on croit, d'une maniere affez ingénieufe pour mettre les parties de fes figures en place : il pofoit entre lui & fon modele un chaffis divifé par des carreaux de fil de foie; &, regardant au travers, il plaçoit les mêmes parties dans autant de carreaux tracés fur la toile. Il fe fervoit de cette pratique fort ufitée depuis parmi les graveurs, & qu'on appelle *graticuler*, de crainte que fon œil ne

fut pas assez juste, & pour rendre les figures correctement; mais elle fait souvent appercevoir du servile dans ses ouvrages. Comme il mettoit beaucoup de temps à les composer, il en régloit le prix en comptant chaque heure à vingt sous; ainsi les uns étoient payés six cents livres, d'autres huit cents, & quelques-uns jusqu'à mille.

On rapporte que le résident Spiéringer, un des plus zélés protecteurs de Gérard Douw, aimoit tant ses ouvrages, qu'il lui faisoit présent tous les ans d'une bourse de mille florins, pour le seul droit de choix de préférence sur ses tableaux à mesure qu'il les finissoit, & en les payant d'ailleurs comme tout autre acheteur. Ce peintre jouit de bonne heure d'une fortune considérable; mais dès l'âge de trente ans il eut besoin de lunettes, parce qu'il s'étoit affoibli la vue en peignant continuellement en petit. On ne peut disconvenir que ce ne soit un des peintres Hollandois qui a le plus fini ses tableaux; il faut le secours des louppes pour en démêler toutes les beautés : tout y est précieux, flou & colorié suivant les tons de la nature, mais d'une nature vraie & simple. Sa couleur n'est ni tourmentée, ni refroidie par le travail; rien n'y est fatigué : une touche fraîche, mais pleine d'art, y voile le soin le plus pénible. Ses tableaux conservent autant de vigueur de loin que de près. La plupart sont dispersés dans les cabinets des Pays-Bas. On en voit quelques-uns chez le Roi, chez M. le duc d'Orléans, & chez divers particuliers de Paris. On ne connoît qu'un seul tableau en grand de cet artiste: c'est la décollation de S. Jean dans l'église de *Santa Maria della scalla :* encore quelques auteurs l'attribuent-ils à Gérard Hondhorst, que les Italiens appellent *Gherardo Fiamingo.* Gérard Douw à eu pour éleves Scalken, Miéris, Swanefeld. On a peu gravé d'après lui.

DREBEL, Hollandois. On prétend qu'il fut le premier qui trouva le secret de teindre en écarlate avec la cochenille. Cette couleur brillante fut d'abord ap-

pellée écarlate de Hollande, & prit ensuite le nom d'écarlate des Gobelins, depuis que, par les soins du grand Colbert, on parvint à faire, dans cette manufacture royale, des teintures d'écarlate supérieures à toutes celles de la Hollande. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces teintures si belles & si solides n'ont lieu que sur la laine ou sur d'autres matieres animales: le même bain qui donne à une piece de drap la plus belle couleur d'écarlate, ne fait que salir le coton & le fil de lin ou de chanvre qu'on y plonge, & ne donne à la soie qu'une vilaine couleur de lie de vin ou de pelure d'oignon, qui n'a pas même assez de solidité pour résister à un simple lavage dans l'eau.

I. DREVET, (*Pierre*) graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1739, âgé de soixante-quinze ans. Il s'attacha particuliérement au genre du portrait, où il excella par l'intelligence & la pureté de son burin. Personne, jusqu'à lui, n'avoit réussi à rendre le portrait avec autant d'élégance & de variété dans les détails; personne n'avoit sçu y répandre autant d'harmonie & de suavité. On a de lui quantité d'excellents morceaux, entr'autres le portrait de Louis XIV en pied, & de Louis XV sur son trône, faisant pendant, d'après Rigaud; ceux de M. de Beauveau, archevêque de Narbonne, de la duchesse de Nemours, du duc de Villars, de Despréaux, &c. d'après le même peintre.

II. DREVET, (*Pierre*) graveur, fils & éleve du précédent, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1739. Il a surpassé son pere, en travaillant à l'égaler, par le charme & la délicatesse de son burin, ainsi que dans l'art de rendre le portrait d'une maniere si supérieure, qu'il est impossible d'aller au-delà. Il a porté l'art du burin au point de donner à chaque corps le caractere distinctif qui lui est propre, à faire sentir les tons variés des étoffes, & les couleurs de tous les objets qu'il traitoit. Parmi quantité d'estampes qu'il a gravées d'après Rigaud, le portrait du grand Bossuet sera toujours l'admiration des connoisseurs. Cet artiste

n'a pas borné ſes connoiſſances au ſeul genre du portrait : entr'autres ſujets d'hiſtoire, il a rendu, ſous des traits ſimples & moëlleux, le tableau de la Préſentation au Temple, d'après Louis Boullogne, & celui de la Priere au Jardin des Olives, d'après Reſtou ; celui-ci eſt un de ſes derniers ouvrages. Dans ſes divers ſujets, il a, pour ainſi dire, métamorphoſé ſon burin en pointe, & l'a conduit avec autant de liberté & de hardieſſe, que de goût & d'harmonie : jamais il n'a perdu de vue la correction du deſſin, l'eſprit, le ſentiment, le caractere & l'effet de l'original qu'il a traduit, qualités indiſpenſables, & ſans leſquelles les efforts du burin le plus brillant ne repréſentent qu'un cuivre habilement ſillonné.

DROUARD, (*Jérôme*) imprimeur du dix-ſeptieme ſiecle. Il ſe diſtingua dans ſa profeſſion par le grand nombre de livres conſidérables qui ſortirent de deſſous ſa preſſe. Il imprima tantôt ſeul pour ſon compte, & tantôt en ſociété avec ſon frere Ambroiſe Drouard. Lorſqu'il étoit ſeul, il prenoit pour deviſe un diamant avec ces mots : *Nil me durius ;* mais, lorſqu'il imprimoit avec ſon frere, il mettoit à la tête de ſes éditions une tige de chardons avec ces mots : *Patere aut abſtine*, pour ſignifier que la ſociété demande que l'on ſoit indulgent les uns envers les autres, ou qu'il faut s'en abſtenir. Il imprima, en 1609, *Polybe grec & latin, avec les notes de Caſaubon*, in-folio. *Suetonius* in-folio, 1610. *Euchariſticon Jacobi Sirmondi de regionibus & eccleſiis Suburbicariis*, 1621, ouvrage fort recherché des ſçavants. *Cyrilli Hieroſolimitani opera quæ reperiuntur græcè & latinè ;* R. C. *Interpret Dioniſio Petavio*, in-folio, 1631, &c.

DROUAIS, (*Hubert*) peintre, né à la Rogue, petite ville de Normandie, près le Ponteau-de-Mer, en 1699, mort à Paris en 1767. Diſciple de de Troy, il montra des diſpoſitions ſi heureuſes pour la peinture, que ſon habile maître lui prodigua les ſecrets les plus cachés de ſon art. Drouais s'en pénétra ; &, aſſuré de ſes

ses progrès, il retourna à Rouen, pour offrir à son pere & à sa patrie les prémices de son talent. L'approbation paternelle & les applaudissements de ses compatriotes flatterent plus son cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis n'ont satisfait son amour-propre. Après un séjour de six mois, il revint à Paris, & puisa de nouvelles forces auprès de de Troy. Ce grand artiste, satisfait des progrès de son éleve, imagina, pour l'en récompenser & le fortifier encore, de lui faire faire beaucoup de copies à son profit. Mais, dès que Drouais s'appercevoit que ses talents avoient acquis un nouveau dégré de mérite, il voloit à Rouen pour en faire toujours hommage à son pere & à sa patrie. Il entreprit deux autres voyages en Normandie, dans les mêmes vues. Enfin il se fixa dans la capitale.

A la mort de de Troy, Jean-Baptiste Vanloo, Oudry & Nattier s'empresserent de l'employer. Depuis long-temps son talent étoit connu. A peine eut-il commencé de travailler pour lui-même, qu'il fut reçu, en 1730, à l'académie, & qu'il fut recherché de toutes les personnes de goût. Il seroit trop long de rapporter ici tous les portraits qu'il a faits. On admira, entr'autres, ceux des demoiselles Pélissier, Gaussain & Camargo. Cet artiste avoit fait quelques portraits à l'huile, en petit. Des connoisseurs y ayant trouvé de grandes beautés, lui inspirerent le goût de la peinture en miniature. Il acquit bientôt une facilité qui le fit regarder comme un des premiers en ce genre, & qui lui mérita l'honneur de peindre de cette sorte feu Monseigneur le Dauphin. Quoique Drouais excellât dans les différentes parties qui caractérisent le bon peintre, celle qui l'a fait le plus admirer est la couleur : elle est fraîche & brillante, & ses ouvrages n'ont rien perdu de leur éclat & de leur beauté. Il a laissé un fils digne de son nom, & qui l'a soutenu avec honneur par des ouvrages justement applaudis. Il est mort vers la fin de l'année 1775, étant membre de l'académie.

DUCHANGE, (*Gaspard*) graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1757, âgé de quatre-

vingt-quatorze ans. Les estampes d'Io, de Léda, de Danaé, qu'il grava d'après le Correge, firent connoître ses talents : mais l'indécence de ces sujets étant devenue pour lui un sujet de remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi plusieurs ouvrages de cet auteur, on compte les tableaux de Saint-Martin-des-Champs qu'il a supérieurement rendus, le Repas du Pharisien, & les Vendeurs chassés du Temple. On y trouve ce bel empâtement, cette touche large & fiere, & cette chaleur de style, qui font passer sur le cuivre le moëlleux, le caractere, la force & l'esprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même succès la naissance de Marie de Médicis, & l'apothéose de Henri IV, d'après Rubens.

DUCLOS, (*Marie-Anne* DE CHATEAU-NEUF, dite) célebre actrice de la comédie Françoise, où elle a joué, pendant plus de quarante ans, les rôles de princesse & de reine. Elle étoit de Paris, & prit le nom de Duclos, qu'avoit porté son grand-pere, acteur de l'hôtel de Bourgogne. Elle s'étoit mariée avec Duchemin fils, comédien, & plaida en cassation de mariage. On rapporte que la Duclos, voyant rire le public, dans *Inès de Castro*, à l'arrivée des enfants au cinquieme acte, eut la hardiesse de l'apostropher, en lui disant : *Ris donc, sot de parterre, à l'endroit le plus touchant de la tragédie !*... Ce qui, par un hasard singulier, loin d'indisposer le spectateur, fut même fort applaudi. C'est ainsi que, dans cette scene pathétique, le sentiment étouffant tout d'un coup l'esprit de causticité, le même moment vit pleurer ceux qui venoient de rire ; exemple toutefois, de la part de cette actrice, très-dangereux à imiter en pareille occasion.

DUCROISY, (*Philibert* GASSAUD) acteur, étoit un gentilhomme du pays de Beauce, qui, se trouvant à la tête d'une troupe de comédiens de province, se joignit à celle de Moliere. Il en fut un des meilleurs acteurs ; & ce fut pour lui que Moliere composa le rôle de Tartuffe, que Ducroisy joua au gré de l'auteur.

& des spectateurs. S'étant retiré, sur la fin de ses jours, à Conflans, il se fit estimer de tout le monde, & entr'autres de son curé, qui le regardoit comme un de ses meilleurs paroissiens.

DUFRESNE, comédien. *Voyez* QUINAULT.

DUFRESNY, (*Charles* RIVIERE) né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724. Nous ne le considérerons pas ici comme auteur comique, qui a donné des pieces excellentes, mais comme un amateur des beaux-arts, qu'il a souvent cultivés avec succès. Son grand-pere étoit fils d'une jardiniere d'Anet, que l'on nommoit *la belle Jardiniere.* C'est celle-là même qui avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. Dufresny, aussi peu ambitieux que son pere & son aïeul, ne s'est jamais prévalu de l'avantage de son origine. Louis XIV ne l'ignoroit pas; & c'étoit un des motifs de la bienveillance que ce monarque a toujours conservée pour lui. Dufresny avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les arts, peinture, sculpture, architecture, jardinage. Il avoit un talent naturel & particulier pour la musique & pour le dessin. Les airs de ses chansons de caractere, qui sont gravés à la fin du recueil de ses œuvres, sont de sa composition. Cependant il n'eut jamais de principes de musique; & il étoit obligé, lorsqu'il avoit composé un air, de le venir chanter à Grandval, qui avoit la bonté de le lui noter. Il est fâcheux qu'il nous en reste si peu de sa façon, puisqu'il convient, dans un de ses *Mercures*, d'en avoir fait plus de cent.

Il n'étoit pas moins surprenant du côté du dessin. Il n'avoit, il est vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau ni de la plume; mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela, en prenant, dans différentes estampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes ou d'arbres qu'il découpoit, & dont il formoit un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il les colloit les unes auprès des autres, selon que le sujet le demandoit. Il lui arrivoit même de changer

l'expression des têtes qui ne convenoient pas à son idée, en supprimant les yeux, la bouche, le nez & les autres parties du visage, & en y ajoutant d'autres qui étoient propres à exprimer la passion qu'il vouloit peindre, tant il étoit sûr du jeu de ses parties pour l'effet qu'il en attendoit. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet assemblage de pieces rapportées, en apparence, au hasard & sans esquisse, formoit un tout agréable, dont l'incorrection du dessin n'étoit sensible qu'à des yeux connoisseurs.

Dufresny avoit sur-tout pour l'art de construire les jardins un génie singulier, mais nullement susceptible de comparaison avec celui des grands hommes que nous avons eus & que nous avons encore dans ce genre. Il ne travailloit avec plaisir que sur un terrain irrégulier & inégal. Il lui falloit des obstacles à vaincre; & quand la nature ne lui en fournissoit pas, il s'en donnoit à lui-même; c'est-à-dire que d'un emplacement régulier & d'un terrain plat, il en faisoit un montueux, afin, disoit-il, de varier les objets en les multipliant, & se garantir des vues voisines, en leur opposant des élévations de terre qui servoient en même temps de belvéders. Tels étoient, dit-on, les jardins de Mignaux, près de Poissy; tels sont encore ceux qu'il a faits dans le fauxbourg Saint-Antoine, pendant les six dernieres années de sa vie, dont l'un est connu sous le nom du *Moulin*, & l'autre qu'il appelloit le *Chemin creux*. On connoît aussi la maison & les jardins de feu M. l'abbé Pajot, près de Vincennes; &, par ces différents morceaux, on peut juger du goût & du génie de Dufresny dans ce genre. Louis XIV ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des jardins dont la grandeur & la magnificence surpassassent tout ce qu'on auroit vu & même imaginé jusqu'alors, lui demanda des dessins. Dufresny en fit deux différents. Ce prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit présentés: il en parut content, & ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'exécution l'auroit engagé.

Ce monarque qui aimoit les arts, & qui les avoit portés à leur plus haut degré de perfection, par les récompenses dont il prévenoit ceux qui s'y distinguoient, accorda à Dufresny un brevet de contrôleur de ses jardins. Ce ne fut pas la seule grace qu'il obtint de Louis XIV; il lui accorda le privilege d'une nouvelle manufacture de grandes glaces, dont le succès a été prodigieux. Dufresny céda ce privilege pour une somme assez modique; car ses caprices & son esprit, portés à la dissipation, l'empêcherent toujours de profiter des occasions que la fortune lui présentoit. Aussi Louis XIV disoit qu'il ne se croyoit pas assez puissant pour l'enrichir. Il aimoit tellement sa liberté, qu'il avoit quatre appartements à la fois: quand on le connoissoit dans l'un il se réfugioit dans l'autre, pour se mettre à l'abri des importuns.

DUGHET, dit *Guaspre Poussin*, peintre *Voyez* POUSSIN.

DUJARDIN, (*Carle*) peintre & graveur, né à Amsterdam, vers l'année 1640, mort à Venise en 1674. Eleve de Berghem, il fut bientôt en état de voyager en Italie, où il partagea son temps entre la peinture & le plaisir. Admis à la bande joyeuse académique de Rome sous le nom de *Barbe de bouc*, il en faisoit les agréments; & ses tableaux, dans le genre des bambochades, étoient payés fort cher, & préférés par les Italiens à tous ceux de sa nation. Le goût de la dépense qu'il avoit contracté l'obligea d'épouser à Lyon son hôtesse, quoiqu'âgée, pour payer ses dettes dans cette ville. Il emmena sa femme à Amsterdam; mais, dégoûté d'elle, il l'abandonna bientôt. Un de ses amis, qui alloit en Italie, l'ayant engagé à l'accompagner jusqu'au port du Texel, Dujardin s'embarqua sur le même vaisseau, & arriva à Livourne. Il ne tarda pas à se rendre à Rome, où il trouva ses anciennes connoissances, & où il reprit ses premieres occupations. En vain son ami fit tous ses efforts pour l'engager à revenir en Hollande; le peintre lui prétexta

des études ou des tableaux à terminer, le chargea de beaucoup de compliments pour sa femme, & le laissa partir.

Quoiqu'il gagnât considérablement à Rome, il eut envie de voir Venise. Un négociant Hollandois le logea chez lui, dans l'espérance de faire un grand profit sur les tableaux de cet artiste; mais il tomba presqu'aussitôt malade, & mourut à la fleur de son âge. La religion Protestante, dont il faisoit profession, n'empêcha point qu'il ne fût honorablement enterré. On a de lui des marchés, des scenes de charlatans & de voleurs, & des paysages animés & peints d'une maniere spirituelle. La nature est rendue avec une vérité frappante. A la touche & à la couleur de Berghem, son maître, il a ajouté une certaine force qui distingue les grands peintres d'Italie. Son dessin est de bon goût & correct. Ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir. M. le comte de Vence possede, à Paris, dans son cabinet, un tableau très-agréable de cet artiste, représentant un jeune homme conduisant un âne: le fond est un paysage. On voit chez M. Blondel de Gagny, des charlatans sur un théâtre, environnés de peuples: tableau capital. Wischer a gravé quelques planches d'après Dujardin, & lui-même a gravé aussi avec esprit & légéreté.

DUMÉNI, acteur de l'opéra, mort en 1715. Il étoit cuisinier de son métier. Lully l'ayant entendu chanter, fut si content de sa voix, qu'il le demanda à son maître, & lui fit apprendre la musique, qu'il n'a cependant jamais sçue parfaitement. Il a passé pour une haute-contre, mais ce n'étoit qu'une taille des plus hautes. Il étoit un des plus parfaits acteurs qui aient jamais paru dans son genre. Les rôles d'Atys, de Médor, de Phaéton, de Renaud, d'Amadis, &c. ont beaucoup perdu à sa mort. Mais il lui falloit, pendant chaque représentation, quelques bouteilles du meilleur vin de Champagne; ce qui l'animoit de maniere qu'il étoit, au troisieme acte, au-dessus du Duméni du premier acte. Il étoit

ſur le théâtre de la plus haute repréſentation, & dans la ville il avoit l'air d'un manant. La Rochois & lui ne pouvoient ſe paſſer l'un de l'autre; & lorſqu'ils étoient enſemble ſur le théâtre, ils ſe diſoient mille injures. Il avoit la coutume de piller toutes les filles de l'opéra; dès qu'elles avoient un bijou, c'étoit autant de pris. Aux vacances du théâtre il alloit en Angleterre; & il en rapportoit toujours mille piſtoles. Mais au dernier voyage qu'il y fit, il en revint avec une extinction de voix, qu'il a conſervée juſqu'à ſa mort. On rapporte qu'en jouant le rôle de Phaéton dans l'opéra de ce nom, un plaiſant s'écria: *Ah! Phaéton, eſt-il poſſible que vous ayez fait du bouillon?*

I. DUMONT, (*François*) ſculpteur, né à Paris, mort à Lille en Flandres en 1726, âgé de trente-huit ans. Cet artiſte s'annonça par des ouvrages qui donnoient de lui la plus grande idée. Le Titan foudroyé, qu'il fit pour ſa réception à l'académie de peinture & de ſculpture, eſt d'un beau ſtyle & d'une exécution parfaite. On trouve les mêmes beautés dans les figures de ſaint Jean & de ſaint Joſeph, que Dumont a ſculptées pour l'égliſe de Saint-Sulpice. Ses talents l'avoient déja fait choiſir par Léopold, duc de Lorraine, pour être ſon premier ſculpteur; mais une cataſtrophe malheureuſe le ravit aux arts de la maniere la plus funeſte. Il étoit allé à Lille pour placer le mauſolée du comte de Melun: il s'apperçoit que les ouvriers exécutoient maladroitement ſes ordres. Plein de feu & d'activité, il monte lui-même ſur l'échafaud qui s'écroule dans l'inſtant; une partie des machines ſe détachent, & une groſſe barre de fer, tombant obliquement, lui coupe le ventre. Il ſouffrit les douleurs les plus aiguës pendant vingt-quatre heures, au bout deſquelles il expira. Il fut enterré au bas de ce même mauſolée, qui atteſte ſon génie & ſon ſort infortuné.

II. DUMONT, (*Henri*) muſicien, né dans le diocèſe de Liege en 1610, mort à Paris en 1684. Il excelloit à toucher de l'orgue, & il fut le premier de nos

musiciens qui employa dans ses ouvrages la basse continue. Le roi lui accorda la charge de maître de musique de sa chapelle; & la reine, qui lui donna peu de temps après la même charge dans sa maison, le fit nommer à l'abbaye de Silly. Lorsque Louis XIV voulut introduire la symphonie de violons dans les motets, Dumont prit la liberté de représenter à sa majesté qu'il ne pouvoit exécuter cet ordre, en conséquence de la défense, disoit-il, que le concile de Trente avoit faite d'admettre la symphonie dans les musiques d'église. Un passage de ce concile, qu'il avoit interprété trop littéralement, lui avoit fait naître ce scrupule. Le roi, attaché plus que personne aux décisions de l'Eglise, eut la délicatesse de consulter sur cet objet M. du Harlay, qui étoit alors archevêque de Paris. Ce prélat décida que le concile n'avoit pas prétendu défendre la symphonie dans les églises, mais seulement un genre de musique qui ne seroit pas conforme au respect que l'on doit avoir dans les lieux saints. Malgré cette décision, Dumont persista toujours dans son opinion. Sa majesté ne voulut pas forcer sa répugnance; mais, ne voulant plus entendre dorénavant de la musique sans symphonie, il lui accorda sa vétérance en 1674. Ce musicien a fait cinq grand'messes dans un très-beau plain-chant, que l'on appelle *messes royales*, & que l'on chante encore dans plusieurs églises.

DUMOULIN. Il y a eu trois freres de ce nom, qui ont long-temps dansé sur le théâtre de l'Opéra, avec distinction. *François* Dumoulin, qui avoit débuté en 1700, & qui se retira en 1748, brilloit dans le caractere d'arlequin. *Pierre* Dumoulin se retira aussi en 1748; depuis 1705 il exécutoit les danses de Polichinel, de Pierrot, & autres de caractere.

Le plus jeune & le plus célebre de tous étoit David Dumoulin, qui débuta en 1705, & qui quitta le théâtre après Pâques de l'année 1751. Bien différent de ses freres, il s'étoit éloigné du bas-comique, & il avoit embrassé le genre qui lui étoit le plus propre, celui de la

danse tendre & expressive. Il dansoit sur-tout *le pas de deux* avec une supériorité que l'on aura de la peine à atteindre. Toujours tendre, dit M. Noverre dans ses *Lettres sur la Danse*, toujours gracieux, tantôt papillon, tantôt zéphir, un instant inconstant, un instant fidele, toujours animé par un sentiment nouveau, il rendoit avec volupté tous les tableaux de la tendresse.

DUNI, musicien, né dans le duché de Parme, mort à Paris au commencement de l'année 1775. Après avoir formé son goût à l'école des meilleurs maîtres de l'Italie, il vint en France où les connoisseurs ont rendu toujours hommage à la facilité de son génie, à l'agrément & à la variété de ses ouvrages. Ce qui acheve l'éloge de ce musicien, c'est qu'une infinité d'airs qu'il a composés sont devenus, pour ainsi dire, nationaux, qu'ils sont chantés par tout le monde, & qu'on ne cesse point encore d'accourir en foule aux pieces qu'il a mises en musique. Telles sont la *Fée Urgele*, les *Deux Chasseurs & la Laitiere*, les *Moissonneurs*, le *Peintre amoureux de son Modele*, l'*Isle des Foux*, la *Clochette*, le *Milicien*. On peut citer encore la *Veuve indécise*, *Mazet*, le *Procès*, le *Rendez-vous*, l'*Ecole de la Jeunesse*, les *Sabots & Thémire*. Toutes ces pieces ont été jouées, soit à l'opéra comique, soit à la comédie Italienne, dont cet artiste étoit pensionnaire.

I. DUPRÉ, (*Guillaume*) sculpteur, vivoit sous Henri IV & sous Louis XIII. On doit à cet artiste la figure de Henri IV qui décore le Pont-neuf: elle est très-belle; & quoiqu'elle soit plus grande de moitié que le naturel, on l'estime infiniment plus que le cheval, qu'on trouve trop gros pour un cheval de bataille. Dupré ne l'avoit point fait. Modelé & fondu à Florence par Tadda ou Tacca, il fut donné en présent par Cosme II, grand-duc de Toscane, à la reine Marie de Médicis. La statue & le cheval furent posés en 1614; mais le surplus ne fut achevé qu'en 1635. Les quatre figures d'esclaves en bronze, qui foulent aux pieds des armes de toute espece, sont de Franca-

ville. Il n'eſt pas inutile de remarquer que ce monument, auquel on avoit donné la dénomination vague de *cheval de bronze*, n'eſt connu ſous ſon véritable nom, c'eſt-à-dire la ſtatue de Henri IV, que depuis que le plus grand poëte de notre ſiecle a célébré le meilleur de nos rois d'une maniere digne de lui. Cette dénomination bizarre, & preſque injurieuſe, avoit donné lieu à un de nos auteurs de faire une réflexion philoſophique, très-heureuſement exprimée dans les vers ſuivants :

Superbes monuments, que votre vanité
Eſt inutile pour la gloire
Des grands héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris, au bord de ſon canal,
Expoſe de nos rois ce grand original
Qui ſçut ſi bien régner, qui ſçut ſi bien combattre ?
On ne parle point d'Henri Quatre ;
On ne parle que du cheval.

II. DUPRÉ, célebre danſeur de ce ſiecle, & compoſiteur des ballets de l'Opéra. Certains auteurs n'ont pas fait difficulté de l'appeller le dieu de la danſe ſimple & majeſtueuſe. Perſonne n'a porté plus loin que lui la nobleſſe des attitudes, & la beauté des développements. L'élégance de ſa taille, dit M. Noverre, & la longueur de ſes membres, s'aſſocioient à merveille aux temps développés & aux pas hardis de ſa danſe ; mais ce qui lui alloit, ajoute cet auteur, ne peut être propre aux danſeurs d'une taille médiocre. Cependant tous vouloient l'imiter ; les jambes les plus courtes s'efforçoient de parcourir les mêmes eſpaces, & de décrire les mêmes cercles que celles de ce célebre danſeur ; dès-lors plus de fermeté, les hanches n'étoient jamais à leur place, le corps vacilloit ſans ceſſe, l'exécution étoit ridicule ; j'imaginois de voir Therſite imiter Achille.

Un de ceux qui a remplacé le plus glorieuſement

Dupré, eſt M. Veſtris. A ſon exemple, il s'eſt livré à la danſe noble & au grand ſérieux, genre dont il eſt aujourd'hui le modele le plus parfait.

I. DUPUIS, (*Charles*) graveur, né à Paris en 1685. Le goût & l'inclination qu'il annonça pour la gravure engagerent ſes parents à le placer chez Gaſpard Duchange. Ce fut ſous la diſcipline de ce maître célebre qu'il acquit de profondes connoiſſances dans la ſcience du deſſin, & qu'il ſe forma un ſtyle large & moëlleux, libre, correct & ſçavant, qui caractériſent les ouvrages de Charles Dupuis. Ses talents diſtingués le firent recevoir de l'académie royale; & ſa réputation augmentant chaque jour, il fut demandé en Angleterre où il fit pluſieurs voyages. Il mourut à Paris en 1742, âgé de cinquante-ſix ans. Parmi les ouvrages de cet artiſte, on diſtingue particuliérement la Prédication de S. Jean, d'après Carle Maratte, pour le recueil de Crozat; Ptolomée Philadelphe accordant la liberté aux Juifs, & Alexandre Sévere faiſant diſtribuer du bled aux Romains dans un temps de diſette, d'après Noël Coypel; la Terre & l'Air, d'après Louis Boullogne; pluſieurs eſtampes pour la ſuite de la galerie du Palais-Royal & pour celles de Verſailles, d'après le Brun, ſur les deſſins de Maſſé; le portrait de la femme de François Boucher, repréſentée en Veſtale, d'après Raoux; & autres ſujets d'après différents maîtres.

II. DUPUIS, (*Nicolas-Gabriel*) graveur, né à Paris en 1698. Il fut, ainſi que ſon frere, éleve de Duchange, qui s'empreſſa de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit reçues de la nature. Le jeune Dupuis fit en peu de temps des progrès ſi rapides, que ſon maître, enchanté de ſes ſuccès, promit de lui faire épouſer une de ſes filles. Pluſieurs voyages que ce jeune artiſte fut obligé de faire en Angleterre retarderent ſon mariage; il ne devint le gendre de Duchange qu'en 1737. Chaque fois que Dupuis alloit en Angleterre, il y reſtoit environ deux ans. Ce fut pen-

dant un de ces voyages que l'académie royale agita la question de sçavoir s'il étoit possible d'imiter avec le burin, le goût & la touche pittoresque de la gravure à l'eau-forte? Jusqu'alors le problême paroissoit insoluble; mais Dupuis à son retour, n'ayant alors que vingt-huit ans, entreprit de le résoudre; & ce fut à ce sujet qu'il grava la superbe estampe, d'après Carle Vanloo, qui représente Enée sauvant son pere de l'incendie de Troye, suivi de sa femme, & tenant son fils Ascagne par la main.

Quoique cette gravure soit entiérement au burin, on croit y reconnoître l'esprit, la légéreté & les saillies heureuses d'une pointe exercée; on y remarque aussi la chaleur, l'expression, le caractere & les formes sçavantes de l'original. Les autres sujets qu'il a gravés méritent les mêmes éloges: son style est pur, harmonieux, son dessin correct & sçavant; tout ce qui est sorti de la main de ce célebre artiste, porte l'empreinte du goût & du génie. Pour sa réception à l'académie il donna, en 1754, le portrait de M. Tournehem, d'après Tocqué; cette estampe est un modele pour la liberté, la souplesse & la suavité du burin. Dupuis mourut à Paris en 1771, âgé de soixante-treize ans.

Non moins estimable par les qualités du cœur & de l'esprit, que par ses talents supérieurs, Dupuis fut universellement regretté; ses vertus lui mériterent l'attachement de tous ceux qui le connurent, & jamais personne n'eut à se plaindre de lui. L'on pourroit rapporter plusieurs traits de sa modestie, de son intégrité, de son désintéressement, mais les moindres circonstances suffisent quelquefois pour caractériser les sentiments: on en pourra juger par l'anecdote suivante. Un jeune artiste, nommé Loyer, mort depuis quelques années, avoit un talent particulier pour graver l'architecture avec autant d'intelligence que de promptitude. Dupuis le fait venir chez lui pour faire le fond & la bordure d'un portrait. Jaloux d'obliger un artiste de ce mérite, Loyer se met à l'ouvrage avec tant d'ap-

plication qu'il l'a terminé avant la fin du jour. Dupuis arrive, témoigne ſon étonnement, & prie le jeune homme de lui dire ce qu'il lui faut pour ſon ſalaire. Après s'être fait preſſer pluſieurs fois, Loyer demande douze livres : *Non*, *Monſieur*, lui répond Dupuis, *vous m'avez doublement obligé, & par l'intelligence que vous avez miſe à ce que je deſirois de vous, & par la célérité que vous y avez apportée ; mais je n'abuſerai point de vos talents, l'ouvrage de cinq ou ſix jours vous l'avez fait en un ſeul ; je ne calcule jamais le temps d'un artiſte, & je ſerois injuſte d'acquieſcer à votre demande.* Il lui offrit trois louis d'or que le jeune homme s'obſtina vainement de refuſer, & qu'il le força d'accepter.

Toutes les eſtampes de ce graveur célebre ſont recherchées par les amateurs : outre celles que nous avons citées, on peut ajouter l'Adoration des Rois, d'après Paul Véroneſe, pour le recueil de Crozat ; une Vierge, d'après Annibal Carrache, pour la galerie de Dreſde ; pluſieurs morceaux pour la galerie de Verſailles, d'après le Brun, ſur les deſſins de Maſſé ; le mariage de la Vierge, d'après Carle Vanloo ; S. François & S. Nicolas, d'après M. Pierre ; la figure équeſtre de Louis XV, que M. le Moine a exécutée à Bordeaux, & la figure pédeſtre du même prince, exécutée à Rennes par le même artiſte, &c.

DUVAL, fondeur habile du dix-ſeptieme ſiecle. Les ouvrages qu'on voit de lui dans l'égliſe des Jéſuites rue S. Antoine, ſuffiſent pour l'immortaliſer. Ils ſont dans la chapelle de Bourbon, & conſiſtent dans un grand crucifix de bronze, un S. Ignace, & les deux anges ſur le fronton qui couronne le crucifix.

DYCK, (*van*) peintre. *Voyez* VANDYCK.



ECOLE : terme de peinture, qui se prend de diverses manieres; 1° pour le lieu où l'on enseigne la peinture; 2° pour désigner les éleves d'un grand peintre; c'est ainsi qu'on dit l'école de Raphaël, du Titien, &c; 3° pour signifier la classe ou la suite des peintres qui se sont rendu célebres dans un pays. C'est sous ce dernier sens que nous allons seulement envisager ce terme.

Il y a plusieurs Ecoles qu'il est important de connoître pour avoir une idée du goût & de la maniere qui leur sont propres, & pour pouvoir caractériser les peintres célebres qui en sont sortis. Quelques auteurs n'en distinguent que trois sortes, sçavoir l'*Ecole d'Italie*, l'*Ecole de Flandres*, & l'*Ecole de France;* ils rapportent toutes les autres à celles-là. Mais la plupart les subdivisent avec raison en plusieurs branches, & ils en distinguent d'abord quatre principales en Italie.

1° L'*Ecole Florentine*. C'est la plus ancienne, mais la moins nombreuse de toutes. Elle reconnoît pour chefs Léonard de Vinci, & le fameux Michel-Ange Buonaroti. Les artistes qu'elle a produits se sont rendu recommandables, à l'exemple de leurs fondateurs, par un goût de dessin fier & décidé, par une sublimité d'expression qui donne quelquefois dans le gigantesque, qui semble souvent outrée & hors de nature, & qui cependant est toujours magnifique. Le coloris avoit été d'abord négligé dans cette école; mais, dans la suite, cette partie de la peinture s'y est perfectionnée, sans qu'on ait néanmoins abandonné le grand goût de dessin & d'expression.

2° L'*Ecole Romaine*. On la regarde comme la premiere & la plus célebre de toutes, & elle date son existence du temps de Raphaël qui est son fondateur. Les habiles maîtres de cette école se sont principale-

ment formés sur l'étude de l'antique, & y ont puisé cette beauté du dessin, cette élégance des compositions, cette vérité d'expression, cette intelligence des attitudes, cette heureuse forme des draperies, en un mot ce style poétique embelli par tout ce qu'une belle imagination peut inventer de grand, de pathétique & d'extraordinaire. Occupés de ces parties qui sont les premieres & les plus essentielles de la peinture, il n'est pas surprenant qu'ils aient un peu négligé le coloris. Mais leurs ouvrages, répandus dans toute l'Europe, & d'un prix très-souvent exorbitant, font toujours le charme des connoisseurs, & tiennent toujours le premier rang dans leurs collections.

3° L'*Ecole Vénitienne*. On reproche, comme nous venons de le voir, à l'école Romaine, d'avoir négligé le coloris; on peut reprocher à celle de Venise d'avoir négligé le dessin. La raison en est qu'y ayant très-peu d'antiques dans cette ville, les peintres se sont attachés particuliérement à exprimer le beau naturel de leur pays. Ils l'ont imité avec une perfection & une fidélité qui séduit les yeux. Leur coloris, dit M. l'abbé Richard, est sçavant & enchanteur; on y remarque la plus grande intelligence du clair-obscur, une belle imagination, une ordonnance riche, les touches les plus gracieuses & les plus spirituelles, enfin une maniere qui enchante sur-tout dans les belles & sçavantes compositions du Titien & de Paul Véronese. Les Bellin, le Giorgion & le Titien sur-tout ont porté la maniere Vénitienne à une perfection que l'on a eu peine à égaler.

4° L'*Ecole Lombarde*. Elle doit sa naissance au Correge, & elle compte parmi les peintres qui l'ont illustrée, le Parmesan, le Schidone, les Carraches, le Guide, le Guerchin, le Dominiquin & l'Albane. Tous ces grands artistes ont possédé les qualités qui forment la perfection de l'art de peindre. A un dessin coulant, nourri, moëlleux & formé sur l'étude de l'antique, ils ont joint les beautés vivantes & sensibles de la nature, une ordonnance riche, une belle expression,

des couleurs fondues, un pinceau leger, une touche sçavante, noble & gracieuse. Du reste, selon la remarque de M. de Piles, on ne doit pas mettre au nombre des peintres Lombards ceux qui, étant nés en Lombardie, ont suivi ou l'école Romaine, ou l'école Vénitienne, parce qu'il faut avoir en cela plus d'égard à la maniere que l'on a pratiquée, qu'au lieu où l'on a pris naissance. Ainsi l'on doit excepter le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo, Lotto, le Moron, & plusieurs autres bons peintres du pays de Bresse & de Bergame, qui ont suivi la maniere du Giorgion & du Titien. On doit même excepter Annibal Carrache, au moins depuis le séjour qu'il fit à Rome, où il prit tellement le goût Romain, qu'il ne faut compter pour Lombards que les ouvrages qui ont précédé celui de la galerie Farnese.

On peut joindre à ces quatre célebres écoles de l'Italie, l'*Ecole Napolitaine*, l'*Ecole Espagnole*, & l'*Ecole Génoise*. Les artistes de ces trois nations ne se sont point formé un goût particulier & qui les caractérise; mais ils ont suivi indistinctement les principes des grands maîtres Italiens.

L'*Ecole de Flandres* embrasse celles de Hollande, d'Allemagne & d'Angleterre. La Flamande & la Hollandoise sont à peu près les mêmes. Une grande intelligence du clair-obscur, une union sçavante de couleurs bien assorties, un pinceau moëlleux, un travail achevé & fini sans sécheresse, mais une imitation trop fidele de la nature, rendue telle qu'elle étoit, & non comme elle pouvoit être, voilà ce qui caractérise les artistes en très-grand nombre de ces deux nations, qui reconnoissent pour chefs Rubens & Vandyck, exempts des défauts qu'on reproche à leurs compatriotes, & dont les tableaux vont de pair avec ceux des plus habiles maîtres de l'univers.

L'*Ecole Allemande*, qui a pour fondateurs Albert Durer & Holbein, se faisoit reconnoître autrefois par ce qu'on appelle le *goût gothique*. Ce goût consiste dans une représentation de la nature, telle qu'on la voit

avec

avec ses défauts, dans un dessin sec & aride, dans un travail peiné, dans des draperies longues & dont les plis sont cassés, dans des figures qui ont une expression insipide. Il faut néanmoins avouer que les artistes de cette école mettoient un travail fini dans leurs ouvrages, & qu'ils possédoient assez bien le coloris; & depuis eux il s'est formé des peintres Allemands qui peuvent le disputer aux plus habiles des autres pays, le fameux Diéterich, par exemple.

La nation Angloise a produit peu de peintres. La plupart de ceux qui s'y sont distingués sont des Flamands ou des Allemands qui y ont transporté leur goût. Ainsi cette école rentre dans celle de Flandres.

L'*Ecole Françoise* est assez difficile à caractériser; car il paroît qu'elle renferme tous les goûts & tous les genres de peinture. Les jeunes éleves qui vont en Italie pour se perfectionner, s'attachent tantôt à la maniere Romaine, tantôt à la maniere Vénitienne, & empruntent quelque chose des peintres qui leur plaisent davantage, pour se faire un style propre & original. Malgré les critiques des étrangers, & sur-tout des Italiens qui jugent cette école avec trop de sévérité, on ne peut disconvenir que les bons artistes qui la composent n'aient excellé dans le dessin, dans le genre noble & historique, & qu'ils n'aient montré dans leurs productions le génie, les graces & l'élégance. Si les connoisseurs leur trouvent quelques défauts, c'est d'avoir peu d'expression & un foible coloris. Le Poussin & le Brun sont à la tête de l'école Françoise.

EDELINCK, (*Gérard*) graveur, né à Anvers, mort à Paris en 1707, âgé de cinquante-huit ans. Il s'établit dans la capitale vers l'an 1665, & il obtint plusieurs bienfaits de Louis XIV. L'académie de peinture le reçut dans son sein. Ce célebre artiste eut le sage discernement de choisir des morceaux susceptibles de ce beau fini qui étoit analoge avec la pureté de son burin. Quelle aisance, quelle noblesse, quelle grace

dans la distribution de ses travaux ! Quoiqu'en général le burin soit froid & monotone, sous les doigts d'un homme de génie il se prête à tous les mouvements que l'artiste lui communique. C'est ce qu'on admire dans le chevalier Edelinck. Sa marche est tantôt libre & fiere, tantôt souple & suave; il sçut exprimer avec justesse la nature, la forme & le caractere de chaque objet qu'il avoit à traiter, & donner à ses estampes l'effet, l'intelligence & l'harmonie. Ces éloges paroîtront justement mérités, quand on considérera la sainte Famille, d'après Raphaël; la Magdeleine, le Christ aux anges, la famille de Darius, d'après le Brun. Parmi ses portraits les plus estimés, on cite celui de P. de Champagne, d'après ce peintre; d'Arnaud d'Andilly, d'après le même; de Frédéric-Léonard-Martin vanden Bogaert, célebre sculpteur, plus connu sous le nom de Desjardins, &c. On peut citer encore plusieurs portraits rassemblés dans les hommes illustres de Perrault, entr'autres ceux de la Fontaine, de Blanchard, de Mignard, &c. Cet artiste eut un frere qui a gravé quelques pieces, & un fils qui s'est aussi exercé dans cet art; mais ce dernier est demeuré dans un rang bien inférieur à celui de son illustre pere.

EECKHOUT, (*Gerbrant vander*) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort en 1674. Il avoit si bien pris la maniere de Rembrand, dont il étoit éleve, que ses ouvrages furent par-là même très-recherchés du public. Il se livra d'abord au portrait, & il en fit plusieurs, en grand & en petit, très-ressemblants & d'une grande force de couleur; celui de son pere, qui étoit orfevre, fut admiré par Rembrand lui-même; mais il abandonna presque entiérement ce genre, auquel il ne revint que par intervalles à cause du gain qu'il y faisoit, & il se consacra particuliérement à l'histoire. On peut dire qu'il l'a traitée avec succès. Ses compositions sont riches & remplies de jugement; il excelloit à marquer les différents caracteres sur les physionomies. Fidele imitateur de son maître, il avoit ses

perfections & ses défauts, l'expression & la force du coloris, le peu de correction dans le dessin & d'exactitude dans le costume. Il changea sa maniere comme avoit fait Rembrand : mais, en peignant ses fonds, il les faisoit beaucoup plus clairs que lui. On voit en Hollande deux de ses plus beaux tableaux d'histoire : l'un représente Notre-Seigneur au milieu des docteurs, & l'autre l'Enfant Jesus dans les bras du vieillard Siméon.

EICH, (*van*) dit *Jean de Bruges*, peintre. *Voyez* VANEICK.

EIMMART, (*George-Christophe*) peintre, graveur & astronome, né à Ratisbonne en 1638, mort à Nuremberg, où il s'étoit établi, en 1705. Les études sublimes des mathématiques & de l'astronomie ne l'empêcherent point de se livrer au goût qu'il avoit pour les beaux-arts : il y fit des progrès qui lui mériterent une place assez distinguée dans cette carriere. Il peignit des tableaux d'histoire, des portraits, des oiseaux & autres comestibles, d'après nature ; il travailla aussi en architecture, & dessina des arcs de triomphe avec une invention admirable. Les portraits des peintres qu'il a gravés sont estimés par les connoisseurs. En 1683, Charles XI, roi de Suede, l'avoit appellé à sa cour pour y graver des planches, & lui avoit promis de grands avantages ; mais Eimmart les refusa ; il se contenta d'envoyer à ce prince ses plus considérables ouvrages gravés sur cuivre. Il fut fait depuis directeur de l'académie des peintres de Nuremberg. Du reste, non-content des instruments en usage pour cultiver l'astronomie, il en avoit inventé de nouveaux, qui lui servirent à s'y perfectionner.

EGINARD, *ou* EGINHARD, *ou* EINARD, surnommé *le Grand* à cause de la sublimité de ses connoissances, fut un des plus grands seigneurs de la cour de Charlemagne, qui lui donna, selon le témoignage de quelques auteurs, sa fille Imma en mariage ; il le fit encore son secrétaire, & surintendant de ses bâti-

ments; charge qu'Eginard remplit avec zele, & d'une maniere propre à satisfaire les vues de ce prince. Car il en est peu qui aient eu autant de goût que lui pour élever de grands édifices. Malheureusement, l'architecture, loin de se perfectionner alors, se corrompit absolument. On quitta le pesant & le lourd, pour passer à un excès de légéreté, & à une profusion d'ornements singuliers. Le plus grand projet qu'ait formé Charlemagne, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, fut celui de réunir les trois mers, c'est-à-dire la mer d'Allemagne, la Méditerranée & la mer Noire. Il avoit intention de faire creuser deux canaux; le premier devoit servir de communication entre la Moselle & la Saône, ce qui ouvroit le passage de la mer Méditerranée dans la mer d'Allemagne; le second devoit communiquer au Rhin & au Danube. Ce prince fit travailler à ce dernier. La partie qui fut commencée avoit trois cents pas de long & autant de large. Les plus grands vaisseaux de guerre, connus dans ces temps reculés, pouvoient y passer. Différentes raisons, que l'on ignore, firent échouer ce projet.

ELGER, (*Ottomar*) peintre, né à Gottembourg en 1632 ou 1633; on ignore l'année de sa mort. Son pere, habile médecin, qui avoit remarqué en lui beaucoup de sagacité, en vouloit faire un sçavant, & il le mit sous de célebres professeurs, pour apprendre les langues. Mais le goût pour la peinture l'entraînoit malgré lui-même, & malgré sa mere qui avoit la plus forte aversion pour la profession de peintre. Ce goût faisoit braver au jeune Elger les châtiments, afin d'avoir le plaisir de dessiner. Enfin, une heureuse circonstance lui procura le moyen de suivre son penchant. Un pauvre, étant venu trouver le médecin, lui exposa sa misere en différentes langues. La mere d'Elger, présente à cette conversation, dit à son mari: *Puisqu'il se trouve des sçavants aussi indigents que les peintres, il m'est indifférent quel état prenne mon fils; il faut le laisser se satisfaire.* En conséquence, on le mit à Anvers à l'école

de Daniel Seghers, frere Jésuite. Les progrès qu'il y fit le rendirent presque égal à son maître. Il peignit les fleurs & les fruits avec la même délicatesse, & ses tableaux sont aussi recherchés que les siens. On les conserve avec soin en Allemagne, où cet artiste a passé la plus grande partie de sa vie. Appellé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric Guillaume, & fut comblé de ses bienfaits. Sa conversation amusante & ses reparties vives amusoient beaucoup ce prince, qui l'honoroit souvent de ses visites.

ÉLIAS ou ÉLIE, (*Matthieu*) peintre, né au village de Péenne près de Cassel en Flandres, en 1658, mort à Dunkerque en 1741. La nature, en le faisant naître dans une condition basse & misérable, lui avoit donné beaucoup d'intelligence & de sagacité. Sa mere, veuve & blanchisseuse, n'avoit pour tout bien qu'une vache que le jeune enfant gardoit. Le hasard, ou sa bonne fortune, voulut qu'il se trouvât un jour sur le chemin où passoit Corbéen, paysagiste célebre & peintre d'histoire, pour aller placer quelques tableaux à Cassel. Cet artiste, frappé de la physionomie heureuse de cet enfant, & d'une fortification en terre qu'il avoit construite, avec des figurines aussi en terre qui en faisoient l'attaque, prit de l'intérêt pour lui, & lui demanda s'il vouloit demeurer avec lui. *Très-volontiers*, répondit l'enfant, *pourvu que ma mere y consente.* Corbéen lui dit de se trouver avec elle dans huit jours au même endroit: ils ne manquerent pas de s'y rendre. Le peintre engage alors la mere à lui amener son fils à Dunkerque où il demeuroit; il lui fait apprendre les langues, & lui donne lui-même les leçons de son art. Charmé de ses progrès, il l'envoie à Paris, à l'âge de vingt ans, pour se perfectionner. Le jeune homme s'y fait bientôt connoître par de bons ouvrages d'histoire; &, pénétré de reconnoissance pour son maître & son bienfaiteur, il lui en envoie plusieurs, croyant par-là, comme il le disoit lui-même, le payer de ce qu'il lui devoit.

Après un long séjour dans cette capitale, il s'y établit avec une femme qui lui donna un fils unique, depuis docteur de Sorbonne. Mais, devenu veuf, il quitta Paris, quoiqu'il eût été nommé professeur à l'académie de Saint-Luc, & qu'il eût passé successivement aux autres charges; il ne put résister à l'empressement des habitants de Dunkerque, qui vouloient l'avoir dans leur ville. Il y fit plusieurs tableaux, entr'autres, un pour le maître-autel de l'église des carmes: c'est un vœu du corps de la ville à la Vierge. Ce tableau est d'une belle composition, d'une belle harmonie, & d'un ton de couleur plus vrai & plus chaud que n'étoit ordinairement la sienne. Aussi lui mérita-t-il beaucoup d'éloges, & on le félicita sur-tout de son changement de couleur; ce qui l'engagea à redoubler ses soins.

Son dessin est, en général, assez correct; il composoit bien, mais avec une peine étonnante. Il étoit long à produire une esquisse; & c'étoit pour cacher cette peine, qu'il ne vouloit avoir personne auprès de lui lorsqu'il travailloit. On peut distinguer trois temps dans cet artiste. Il eut d'abord une couleur crue & triviale; dans la suite, il acquit une bonne couleur: ses draperies sont aussi plus larges, & se sentent plus de la nature. Dix ans avant sa mort, ses ouvrages furent maniérés; ses femmes sont mal coiffées & mal drapées. Il a fait aussi quelques portraits d'une bonne maniere & bien ressemblants; mais ceux des femmes sont ajustés sans choix & sans goût. Elie étoit aussi recommandable par les qualités du cœur, que par les talents de l'esprit; doux, simple, modeste, il ne connoissoit que l'église & son attelier. Il n'a formé qu'un seul éleve, appellé *Carlier*. Il n'aimoit point à en faire, & il auroit plutôt détourné les jeunes gens de s'adonner à la peinture qui lui donnoit tant de peine, qu'il ne les auroit encouragés. On voit, dans l'église de Notre-Dame à Paris, un tableau qui est du premier temps de cet artiste.

ELLE, (*Ferdinand*) peintre du dernier siecle. M. de Piles dit de cet artiste que, quoique natif de Malines,

il ne doit pas laisser de trouver place parmi les François, ayant presque toujours travaillé à Paris, où il a fait quantité de beaux portraits, pendant que Louis, Henri & Charles Bobrun, qui avoient des habitudes à la cour, se faisoient beaucoup mieux payer que lui, quoiqu'ils fussent inférieurs dans leurt art. Ferdinand Elle laissa deux fils qui suivirent la même profession que la sienne.

ELOY, (*S.*) évêque de Noyon, naquit à Cadaillac, village à deux lieues de Limoges, vers l'an 588. Ayant montré dans sa jeunesse beaucoup de goût pour les arts, il fut mis par son pere auprès du préfet de la monnoie de Limoges, chez lequel il se rendit fort habile dans l'orfévrerie. Il vint ensuite à la cour, où il s'attacha à Bobbon, trésorier de Clotaire II. Deux sieges d'or, décorés de pierreries, qu'il exécuta pour ce prince, firent connoître son habileté & son désintéressement. Ces deux ouvrages, qui nous prouvent qu'il y avoit alors en France beaucoup plus de richesses qu'on ne le croit ordinairement, furent regardés comme des chefs-d'œuvre, & firent admirer la délicatesse de l'artiste, à qui le roi donna la charge de monétaire de Paris. Dans la suite, le roi Dagobert le fit son trésorier. Mais, dégoûté du monde, Eloy alla se cacher dans un monastere, d'où il fut tiré, en 640, pour être sacré évêque de Noyon. Quoiqu'il remplit toujours avec zele les fonctions de l'épiscopat, il ne discontinua point de s'occuper à l'orfévrerie, & travailla sur-tout à des châsses pour couvrir les reliques des saints: quelques-unes de ces châsses subsistent encore. Ce saint évêque mourut le 1er Décembre 659.

I. ELZEVIER, autrement ELZEVIR, (*Louis*) très-célebre imprimeur. Il commença dès l'an 1595 à imprimer à Leyde. Sa postérité a rendu la Hollande célebre pour l'impression, par une élégance de caracteres que les plus fameux imprimeurs de l'Europe, qui les ont devancés & suivis, n'ont jamais pu atteindre.

Cet agrément consiste dans la clarté, la finesse & la parfaite égalité des caracteres, & dans leur position très-proche les uns des autres, sur un papier solide & d'une blancheur admirable. Louis est le premier de tous les imprimeurs qui ait distingué l'*v* consonne d'avec l'*u* voyelle; de même que Lazar Zetner, imprimeur de Strasbourg, introduisit, en 1619, l'*U* rond & l'*J* consonne à queue dans les lettres capitales. Louis a imprimé plusieurs livres d'une grande beauté, & qu'on recherche encore aujourd'hui avec empressement, pour peu que l'on soit curieux.

II. ELZEVIER, (*Isaac*) imprimeur. Il prit d'abord pour devise un aigle portant un paquet de fleches, avec ces mots : *Concordiâ res parvæ crescunt.* Il la changea dans la suite, & mit au frontispice de ses livres un arbre au dessus duquel est un homme debout, avec ces mots : *Non solus ;* devise qui s'est conservée dans la famille des Elzeviers.

III. ELZEVIER (*Abraham* & *Bonaventure*) imprimeurs associés. Ils imprimerent plusieurs auteurs de l'antiquité, in-12, ou même in-16 : éditions fort recherchées des bibliophiles. On a remarqué que le goût des jeunes gens pour la littérature se déclare assez souvent par une grande curiosité pour ces petites éditions Hollandoises, qui font beaucoup de plaisir aux yeux.

IV. ELZEVIER, (*Louis* & *Daniel*) imprimeurs. Ils ont aussi donné un grand nombre de ces riantes éditions qu'on achete encore avidement. Louis est le plus célebre de cette famille industrieuse. Il a quelquefois imprimé seul pour son compte; mais il a travaillé plus ordinairement en société avec Daniel, dont la mort a mis fin à cette fameuse imprimerie. Les Elzevier, comme nous l'avons dit, ont surpassé tous les autres imprimeurs par l'élégance des caracteres; mais ils cedent absolument le pas à nos grands imprimeurs de France & des pays étrangers pour l'érudition. Ils leur sont encore inférieurs par les éditions grecques, quoique le nouveau Testament grec des Elzeviers soit fort estimé.

ELZHEIMER, (*Adam*) peintre & graveur, né à Francfort-fur-le-Mein en 1574, mort à Rome en 1620. Il étoit fils d'un tailleur d'habits, & difciple d'Offenbach, bon peintre de la même ville. Le defir de s'avancer dans fon art le fit voyager en Allemagne & en Italie. Les beautés de Rome furent une fource continuelle d'études pour lui. Il avoit une mémoire fi prodigieufe, qu'il peignit de fouvenir très-fidelement *la Vigne-Madame*, avec les arbres & leurs formes, les maffes principales, jufqu'aux accidents ordinaires des ombres. C'eft lui qui le premier s'eft fait une maniere de peindre & de finir en petit, dans laquelle il a fupérieurement réuffi. Mais, le temps qu'il employoit à fes tableaux étant trop long pour le prix qu'il en recevoit, fut en partie caufe de fes infortunes. Un mariage qu'il fit avec une jolie perfonne, dont il eut une famille nombreufe, le ruina totalement. Malgré les fecours du pape, qui lui donna le logement & une certaine quantité de pain & de vin par jour, il n'en fut pas plus à fon aife. Devenu trifte & fauvage, il n'habitoit plus que les ruines de Rome; enfin, accablé de dettes, il fut mis en prifon par fes créanciers.

Les amis d'Elzheimer firent tous leurs efforts pour adoucir fa captivité. On ne doit pas fur-tout oublier le procédé généreux du comte de Gaud, gentilhomme d'Utrecht, qui acheta plus cher qu'on ne faifoit alors tous les ouvrages de ce peintre, pour lui fournir quelque argent. Mais ni ce fecours, ni le travail de l'artifte, ne purent jamais le tirer de fon embarras. Le chagrin le conduifit bientôt au tombeau, âgé de cinquante-fix ans. Il étoit digne d'un meilleur fort. Ses ouvrages font devenus dans la fuite très-chers. Un auteur Hollandois dit qu'il a vu vendre à Amfterdam un petit tableau de ce peintre, repréfentant Pomone qui change un enfant en lézard, la fomme de huit cents florins. La plupart de fes fujets font des nuits & des clairs de lune: le clair-obfcur y eft ménagé avec beaucoup d'intelligence, & fa touche fpirituelle eft accompagnée de graces. Il deffinoit avec goût, étoit

bon colorifte, & perfonne n'a mieux entendu le payfage & les petites figures.

Sa maniere a fait bien des imitateurs, parmi lefquels il faut citer Téniers le pere & Bamboche, qui l'ont furpaffé. Le tableau qui paffe pour fon chef-d'œuvre, repréfente la Fuite de la Vierge en Egypte, avec l'Enfant Jefus fur fes genoux: il a été gravé par le comte de Gaud, qui en a gravé fix autres. Des graveurs célebres ont encore travaillé d'après fes ouvrages, & lui-même a donné quelques eftampes de fa main. On voit dans la collection du Palais-Royal deux tableaux de ce maître. Ses éleves font, outre fes fils, David Téniers le pere, le comte de Gaud qui peignit dans le même goût, Thomas de Hagelftein, né à Lindau en Suabe, qui imitoit la maniere d'Elzheimer au point de tromper les plus habiles, & quelques autres.

Adam Elzheimer avoit un frere qui peignoit fur verre. Lorfque le premier partit pour l'Italie, le cadet fit deux fujets relatifs à leur féparation fur autant de vitres dans une croifée de leur petite maifon à Francfort. Ce monument fragile de la tendreffe fraternelle fe conferve encore chez leurs héritiers, c'eft-à-dire chez un bourgeois dont la mere étoit la derniere qui portoit le nom d'Elzheimer, fi fameux parmi les peintres.

EMPUSE. C'étoit, felon M. de Cahufac, une célebre danfeufe Grecque, dont l'agilité étoit fi grande, qu'elle paroiffoit & difparoiffoit comme un phantôme. Nous fommes bien éloignés de vouloir faire ici la critique d'un écrivain qui paroît avoir approfondi la partie hiftorique de la danfe. Mais ne peut-il pas fe faire que lui ou les auteurs qu'il a fuivis, trompés par la reffemblance du nom, aient pris pour une perfonne qui a exifté, une forte de divinité? Empufe, felon Euftathius, étoit un lutin, ou un phantôme effroyable, dédié à Hécate, ou qu'Hécate faifoit paroître. Ce fpectre fe changeoit d'une figure en une autre, prenant la forme, tantôt d'une belle femme, tantôt d'un bœuf, tantôt d'un chien, ou d'un autre animal. Il

fut nommé Empuse, parce qu'il sembloit qu'il n'eût qu'un pied, du grec *εἷς ἑνὸς un, ποὺς pied.* Par rapport à ces différentes figures, les anciens inventerent ce proverbe, *Plus changeant qu'Empuse*, pour signifier un homme inconstant. Au reste, nous ne donnons ceci que comme conjecture; & il peut très-bien y avoir eu, dans la Grece, une habile danseuse de ce nom.

ENGLEBERT, (*Corneille*) peintre, né à Leyde, vivoit dans le seizieme siecle. On voit de lui de fort bons tableaux à Leyde & à Utrecht. Il eut deux fils qui ont imité sa maniere; l'un s'appelloit Cornelius Cornelii, & l'autre Lucas Cornelii. Le dernier, ne trouvant pas d'abord de quoi subsister par le talent de la peinture, dont on faisoit encore peu de cas, se fit cuisinier; mais, entraîné par son génie, il reprit sa premiere profession, & devint un peintre habile. Il passa en Angleterre, où le roi Henri VIII, qui conçut de l'estime pour lui, l'employa beaucoup.

ENTINOPE DE CANDIE, architecte. Il fut un des premiers qui concoururent à fonder la singuliere ville de Venise. On trouve dans les archives de Padoue, que lorsque Radagaise entra en Italie, les massacres & les cruautés qu'exerçoient les Visigoths obligerent les peuples à se sauver dans différents endroits. Un architecte de l'isle de Candie, nommé *Antinopus*, fut le premier qui s'avisa de se réfugier dans les Lagunes de la mer Adriatique. Il y bâtit une maison qui resta seule pendant plusieurs années. Alaric continuant de ravager les environs de Padoue, plusieurs particuliers se réfugierent dans les mêmes isles, & y construisirent vingt-quatre maisons, que l'on peut regarder comme le commencement de la ville de Venise. Quelques historiens rapportent que le feu, qui s'étoit mis, en 420, en la maison d'Entinope, se communiqua à toutes les autres qui furent entiérement détruites, à l'exception de celle de l'architecte, qu'une pluie miraculeuse sauva des flammes. Entinope la consacra à S. Jacques, & la changea en église, pour accomplir

le vœu qu'il avoit fait pendant l'incendie. Les magistrats, que les nouveaux habitants de Lagunes avoient choisis parmi eux, contribuerent à décorer cette église, & à lui fournir les ornements & les vases sacrés. Elle subsiste encore aujourd'hui dans le quartier de Rialto, qui passe pour le plus ancien de Venise.

EPIGONE, méchanicien & musicien Grec, étoit natif d'Ambracie. Il quitta le lieu de sa naissance pour aller habiter la ville de Sicyone, où il inventa une sorte d'instrument de musique, qui, de son nom, fut appellé *Epigonium*. Il eut des sectateurs qui furent appellés Ambraciotes, du lieu de sa naissance. Cet Epigone, qu'on ne doit pas confondre avec un poëte de ce nom, composa encore quelques ouvrages historiques.

EPITINEAMUS, graveur célebre en pierres fines, vivoit sous le regne d'Auguste. Il grava sur une pierre précieuse le portrait de Marcellus, neveu de cet empereur, & sur une autre la tête des Germanicus. Ces deux morceaux firent la réputation de l'artiste, & le mirent en grande considération dans la ville de Rome.

ERMOGENES, natif d'Alabanda, ville de la Carie, a été un des plus célebres architectes de l'antiquité, selon Vitruve, qui en fait le plus grand éloge. On ignore dans quel temps il vivoit. Il éleva à Théos un temple à Bacchus, dans lequel il employa l'ordre ionique. Il en construisit un autre en l'honneur de Diane à Magnésie, où il employa pareillement l'ordre ionique. Il supprima dans les ailes une file de colonnes pour diminuer les dépenses & rendre les portiques plus spacieux. Ermogenes fit encore d'autres découvertes dans l'architecture, dont il composa un Traité qui existoit du temps d'Auguste.

I. ERRARD, ingénieur, natif de Bar-le-Duc, est le premier, en France, qui ait donné des regles pour la maniere de fortifier les places. Afin de mettre le flanc plus à couvert, il le fait perpendiculaire à la face du bastion; mais, à force de le couvrir, il rend les gorges trop petites, les embrasures trop obliques,

& le fossé se trouve presque sans défenses. Sa méthode a toujours été rejettée par les habiles gens. L'auteur même, au rapport d'Ozanan, ne s'en est jamais servi dans les travaux qu'il a fait construire.

II. ERRARD, (*Charles*) peintre du dix-septieme siecle. Il fut chargé des ouvrages de peinture qu'on faisoit au Louvre ; mais, dans la suite, on lui donna une commission bien plus importante. Nous allons en tirer le détail d'un ouvrage du comte Algarotti. Cet auteur dit que le cardinal de Richelieu, par le conseil du célebre le Poussin, vouloit renouveller le beau projet de François I, c'est-à-dire former une collection des plus belles antiques qui sont à Rome, sçavoir, des statues & des bas-reliefs, particuliérement ceux de l'arc de Constantin qui ont été enlevés du palais de Trajan; on vouloit y joindre le modele de la colonne de cet empereur. Nicolas Poussin avoit formé le projet de la faire mouler, de même que tout ce qui reste de la galerie de Trajan. Mais ce qui eût été de la plus grande magnificence, c'étoit les deux colosses qui sont à la place du Quirinal, que l'on suppose représenter chacun le grand Alexandre avec Bucéphale. On devoit les jetter en bronze, & les placer devant le Louvre à peu près comme ils sont devant le palais du pape.

On copia quelques médaillons de l'arc de Constantin, l'Hercule du palais Farnese, le sacrifice du taureau du palais Borghese. On voit dans ce dernier plusieurs jeunes filles qui dansent & ornent des chandeliers avec des guirlandes de fleurs, le tout exécuté en marbre en deux bas-reliefs d'un très-beau dessin; ils furent jettés en bronze à Paris. Pour favoriser les progrès de l'architecture, on fit modeler deux grands chapiteaux Corinthiens, sçavoir, ceux d'une des colonnes & d'un pilastre de la rotonde, que l'on regarde comme les plus beaux. On devoit en faire autant pour les autres ordres. Charles Errard présidoit à Rome à ces différents ouvrages, & il dessinoit en même temps

les plus belles ſtatues antiques, les beaux bas-reliefs qui furent enſuite envoyés à M. des Noyers. On ordonna après, que l'on copiât les plus beaux tableaux de l'Italie, pour hâter les progrès de la peinture ; mais ce beau projet reſta malheureuſement ſans exécution.

ERWIN DE STEIMBACH, architecte, mort en 1305. Il travailla pendant vingt-huit ans à la cathédrale & au chœur de Strasbourg, qui ont été entiérement achevés d'après ſes deſſins. C'eſt un des ouvrages les plus ſurprenants dans le Gothique moderne. Cette égliſe reſſemble un peu à celles de Reims & de Paris, ſur-tout par rapport aux ornements, qui ſont très-minutieux & ſinguliérement multipliés. Le nombre des colonnes employées dans cet édifice, qui reſſemble à une découpure, eſt prodigieux. Dans l'intérieur de l'égliſe, près d'un gros pilaſtre de la croiſée, on voit la ſtatue d'Erwin. Jean Hiltz lui ſuccéda : il fit conſtruire la tour, qui ne fut achevée qu'en 1449, par un architecte de Suabe, dont le nom eſt inconnu. La hauteur totale de cette tour ou clocher eſt de cinq cents ſoixante-quatorze pieds, à compter de la place qui eſt devant l'égliſe. Cette tour extraordinaire eſt terminée par une eſpece de lanterne.

ESOPE, (*Clodius*) comédien, vivoit vers l'an 670 de Rome, & quarante-huit ans avant J. C. Il a été le plus célebre acteur que les Romains aient eu pour le tragique, de même que Roſcius, ſon contemporain, l'étoit pour le comique. On rapporte qu'Eſope exprimoit ſi naturellement les paſſions, & qu'il poſſédoit ſi bien ſon ſujet, qu'il en tomboit ſouvent en extaſe. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il repréſentoit ſur le théâtre Atrée délibérant de la mort de ſon frere, il tua un homme pendant ſes tranſports. Cet acteur étoit l'ami intime de Cicéron, qui s'étoit mis ſous ſa diſcipline pour ſe perfectionner dans l'action. On avoit une ſi grande idée de ſes talents, qu'on croyoit ne pouvoir pas les payer trop cher. Budée montre, par un paſſage de Pline, qu'il avoit cinq cents

sesterces ou douze mille cinq cents ducats de rente. Sa dépense n'étoit pas seulement proportionnée à ses facultés; elle étoit d'un luxe insolent, & que les loix auroient dû réprimer. Le même Pline parle d'un repas où il fit servir un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. (C'étoit sans doute de la porcelaine, extrêment rare alors.) Ce plat ne fut rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter ou à parler, & qui coûtoient chacun six cents livres. Malgré ses folles prodigalités, il mourut riche de près de deux millions: il les laissa à son fils qui ne donna pas moins dans le luxe que lui. Il ne se contentoit pas de donner à ses convives les oiseaux qui coûtoient le plus, il leur donnoit aussi des perles dissoutes à avaler. Valere Maxime dit que cette extravagance lui étoit ordinaire; mais Pline insinue qu'il ne fit avaler des perles fondues qu'une seule fois; & Horace ne parle que d'une perle de grand prix, que le fils d'Esope avala dissoute dans du vinaigre.

ESPAGNANDEL, (*Matthieu l'*) sculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1689, âgé de soixante-dix-neuf ans. Quoiqu'il fût de la religion prétendue réformée, il ne laissa point de consacrer quelquefois ses talents à décorer & embellir de ses ouvrages des églises Catholiques. Le retable de l'autel des Prémontrés à Paris, & celui de la chapelle à la grand'salle du Palais, sont de sa main. On ne peut disconvenir que ce ne soient de beaux morceaux en leur genre. On voit encore de lui dans le parc de Versailles plusieurs figures qu'il a très-bien sculptées, entr'autres celle de Tigrane, roi d'Arménie; un flegmatique; deux Termes, dont l'un représente Socrate & l'autre Diogene, &c.

ESPAGNOLET, (*Joseph* RIBÉRA, dit L') peintre & graveur, né à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne, mort à Naples en 1656. Après avoir pris les premieres leçons de son art en Espagne, sous François de Ribalta, il vint à Naples avec son pere, qui y conduisit toute sa famille. Le jeune Ribéra se mit

à l'école de Michel-Ange de Caravage, dans laquelle il se rendit fort habile, & se perfectionna ensuite à Rome par ses études d'après l'antique. Son amour pour la peinture lui faisoit braver toutes les horreurs de la misere. Il se trouvoit réduit à manger les restes des pensionnaires de l'académie de peinture, qui l'appelloient communément l'Espagnolet, (diminutif du mot l'Espagnol,) nom qu'il a toujours conservé. Un cardinal, qui le vit un jour occupé à quelque dessin, fut frappé de ses talents; &, touché en même temps de son indigence, il le conduisit dans son palais, & lui fit donner tout ce dont il avoit besoin: mais l'Espagnolet, s'appercevant que l'abondance nuisoit à son travail, la sacrifia courageusement, & se remit de lui-même dans la misere pour reprendre ses premieres occupations. Il commença bientôt à se faire quelque réputation; il reconnut cependant que le grand nombre d'habiles peintres qui vivoient alors à Rome, étoient des concurrents trop redoutables. En conséquence il prit le parti de se retirer à Naples.

La fortune, qui l'avoit persécuté jusqu'alors, changea de face à son égard dans cette ville. Un marchand de tableaux, qui l'avoit logé chez lui, & qui étoit enchanté de sa maniere de peindre dans le goût de Caravage, lui donna sa fille en mariage. Dans peu de temps l'Espagnolet fut regardé comme le premier peintre de Naples. Le vice-roi lui donna un logement dans son palais, avec une pension considérable. Ses ouvrages l'enrichirent promptement. On lui en demandoit de toutes parts; mais le vice-roi retenoit les principaux, pour les envoyer au roi d'Espagne. Le pape le fit chevalier de Christ pour lui témoigner son estime, & l'académie de S. Luc à Rome se fit honneur de le recevoir dans son corps en 1630. Les richesses que cet artiste avoit acquises le mirent en état de soutenir une grande dépense. Il avoit un carosse, & sa femme un écuyer. Occupé seulement à peindre six heures par jour, il donnoit toutes les autres à son amusement. La raillerie étoit fort de son goût. Ayant

un jour occasion de discourir de la pierre philosophale avec deux officiers Espagnols qui se vantoient de faire de l'or : *J'ai ce secret aussi,* leur dit-il, *& venez demain matin, vous le verrez.* Il vinrent en effet, & le trouverent finissant une demi-figure de S. Jean-Baptiste. Pressé par les officiers de faire son épreuve : *Dans le moment, Messieurs, vous serez satisfaits.* Il envoya le tableau à un curieux, qui renvoya dix pistoles d'Espagne. *Voilà,* dit-il en les répandant sur une table, *comme je fais de l'or.*

Son génie le portoit à rechercher les sujets terribles & pleins d'horreur ; dans le profane, c'étoient des Ixions, des Tantales, des Prométhées ; & dans le sacré, le martyre de S. Barthelemi, de S. Etienne, de S. Laurent : tableaux qui plaisoient infiniment à la nation Espagnole & Napolitaine. Une dame d'Amsterdam, appellée Dufel, ayant regardé un morceau que ce peintre avoit envoyé dans cette ville, & qui représentoit Ixion sur la roue avec deux doigts que la douleur avoit rendus tortus, en fut si frappée, qu'elle mit au monde un enfant avec les mêmes défauts à ses doigts ; ce qui fit renvoyer le tableau en Italie : il a été depuis transporté à Madrid, & placé au palais de Buonretiro, avec trois autres qui représentent de pareils sujets. Ses autres tableaux de chevalet sont répandus de tous côtés, & il y a peu de cabinets considérables qui n'en possedent quelques-uns : on en voit trois au Palais-Royal : mais le plus grand nombre se trouve en Espagne. Le chagrin que cet artiste conçut de l'enlevement d'une de ses filles, nommé Maria Rosa, par dom Juan d'Autriche, qui vint à Naples en 1648, le fit disparoître secrettement de cette ville un an après. On n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu, ni en quel lieu il étoit mort. Ses ouvrages prouvent qu'il dessinoit correctement, & même plus corectement que le Caravage, dont il s'étoit fait une loi de suivre la maniere ; mais son pinceau n'étoit pas si moëlleux. Ses têtes ont beaucoup d'expression ; son goût n'est ni noble ni gracieux. Jaloux du Domini-

ETIENNE. Nom célebre dans l'imprimerie par le grand nombre d'imprimeurs qui l'ont porté, & dont quelques-uns ont été des hommes du premier mérite. Le premier que l'on connoisse, & qui a été la souche de tous les autres, est

I. ETIENNE, (*Henri I*) qui demeuroit à Paris vis-à-vis l'Ecole de Droit, & qui commença à imprimer en 1502. Il est connu par l'édition de quelques livres. Il mourut à Lyon sur la fin de 1520. Sa veuve épousa peu de temps après Simon de Colines, célebre imprimeur à Paris. Henri laissa trois enfants, François I, Robert I, & Charles.

II. ETIENNE, (*François I*) s'associa avec Simon de Colines, son beau-pere; il se fit connoître en 1537; & il n'est plus question de lui après 1547, non plus que de sa postérité, si toutefois il en laissa.

III. ETIENNE, (*Robert I*) né à Paris en 1503. Il fut un des plus sçavants hommes de son siecle. Les écrivains en parlent comme du premier imprimeur, non-seulement de Paris & de toute la France, mais même du monde entier. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, son beau-pere, & épousa depuis la fille de Badius Ascensius, autre célebre imprimeur. Il joignoit à son art une connoissance parfaite des langues & des belles-lettres. Il s'appliqua particuliérement à donner des bibles hébraïques & latines : il est le premier qui ait distingué les bibles imprimées par versets. Le roi François I lui donna l'imprimerie Royale pour l'hébreu & pour le latin. La Sorbonne n'approuva pas toutes ses éditions, entr'autres celle d'une Bible avec une version & des notes que Robert Etienne attribuoit à Vatable, célebre professeur en hébreu au college Royal, qui fut très-offensé de ce procédé, parce que ces notes avoient été altérées par Calvin, & que la version étoit d'un certain Léon Juda. Les traverses qu'Etienne essuya dans la capitale l'obligerent de se retirer à Geneve, où il embrassa le Calvinisme : il y fit contre les docteurs de Sorbonne

une réponse très-vive, que nous avons encore en latin & en françois.

Quantité d'auteurs ont accusé ce célebre imprimeur d'avoir volé & emporté de Paris à Geneve les caracteres de l'imprimerie Royale; plusieurs autres le disculpent sur une accusation aussi infamante. Mais il paroît que ni les uns ni les autres n'ont point été exactement informés de la vérité de cette affaire, ou du moins ils se sont exprimés avec beaucoup d'inexactitude. Il ne s'agissoit nullement des caracteres de l'imprimerie Royale, mais des matrices de ses caracteres grecs; & on ne sçauroit raisonnablement nier qu'il ne les eût emportés, puisqu'elles tomberent ensuite à Paul Etienne, son petit-fils, qui les vendit ou engagea à la seigneurie de Geneve pour la somme de mille écus. Mais comme dans l'arrêt du Conseil d'Etat, rendu le 27 Mars 1619, sur les remontrances du clergé qui les réclama, Louis XIII ne fait absolument aucune mention du vol, ni de quoi que ce soit d'approchant, il seroit injuste d'adopter une pareille accusation, & de continuer d'en charger la mémoire d'un aussi grand homme. Au reste, ces matrices rapportées en France furent remises à la Chambre des Comptes de Paris, où elles sont précieusement conservées.

Le séjour de Robert Etienne à Geneve continua d'être utile à la république des lettres, par les beaux ouvrages qu'il publia. Il y donna son *Trésor de la Langue latine*, en deux volumes in-fol. qui est un chef-d'œuvre en genre de Dictionnaire. On en a fait depuis plusieurs éditions beaucoup plus amples. On remarque que les ouvrages sortis de dessous les presses de Robert sont presque exempts de fautes d'impression. Quelques personnes ont prétendu que dans son Testament grec, imprimé in-seize en 1549, il ne s'y rencontre pas une seule faute typographique, excepté celle qui se trouve dans la préface latine, *pulres* pour *plures*. Il mourut à Geneve en 1559, le 7 Septembre selon les uns, & le 27 selon d'autres. Entre plusieurs enfants des deux sexes, il laissa Henri II, Robert II,

& François II, dont il sera fait mention ci-après.

IV. ETIENNE, (*Charles*) troisieme fils de Henri I, fut médecin & imprimeur du Roi : il commença l'exercice de cette derniere profession en 1551, & mourut en 1564, âgé d'environ soixante ans. C'étoit un très-habile homme, & il a laissé quantité d'excellents ouvrages. Il n'eut qu'une fille, nommée Nicole, qui étoit fort sçavante, & qui fut mariée à Jean Liebaut, docteur en médecine.

V. ETIENNE, (*Henri II*) fils de Robert I, né en 1528, commença à imprimer en 1554, & fit plusieurs éditions en société avec Robert, son cadet. Il s'établit à Geneve pour pouvoir suivre avec plus de liberté la religion prétendue réformée ; mais il faisoit de temps en temps quelques voyages en France. Il étoit peut-être plus sçavant que son pere. La parfaite connoissance qu'il avoit des langues grecque & latine, lui donna lieu d'enrichir le public de grand nombre de belles éditions des anciens auteurs, particuliérement des Grecs, & de son *Trésor de la Langue grecque*. Un sçavant Hollandois le met au dessus de tous les imprimeurs qui ont jamais existé. Il mourut à Lyon en 1598, âgé d'environ soixante-dix ans, presque imbécille. Il laissa deux filles, dont l'une, nommée Florence, épousa le célebre Isaac Casaubon ; & un fils nommé Paul, qui suit.

VI. ETIENNE, (*Paul*) fils de Henri II, né en 1566. Il commença à imprimer à Geneve en 1599 ; mais son imprimerie dégénera beaucoup de la beauté des caracteres de l'imprimerie de Paris. Il vendit les siens à Chouet, & mourut à Geneve en 1627. Quoiqu'inférieur en érudition à son pere & à son aïeul, il ne laissoit pas de passer pour habile homme dans la connoissance des langues grecque & latine. Il eut deux fils : l'un, nommé Joseph, fut imprimeur du Roi à la Rochelle en 1629 ; l'autre fut

VII. ETIENNE, (*Antoine*) né en 1594, fils de Paul, & petit-fils de Henri II. Il se fit Catholique,

quitta Geneve & revint à Paris. Il imprima beaucoup de sçavants ouvrages; mais, ayant mal fait ses affaires, il fut obligé de tout abandonner; & il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1674, âgé de quatre-vingts ans. Il avoit eu un fils nommé Henri, né en 1631, qui fut imprimeur du roi en 1651, & qui laissa un fils & deux filles; mais tous les enfants mâles moururent avant Antoine, qu'on regarde comme le dernier de l'illustre famille des Etiennes.

VIII. ETIENNE, (*Robert II*) second fils de Robert I, qui le deshérita, parce qu'il ne voulut pas embrasser la nouvelle religion, commença à imprimer en 1556, & fit plusieurs éditions en société avec Henri II, son aîné. Il fut conservé dans la direction de l'imprimerie Royale. Ses éditions ne le cedent guere à la beauté de celles de son pere. Il mourut à Paris en 1571, laissant trois fils, Robert III, François III dont on ne sçait rien, & Henri III.

IX. ETIENNE, (*Robert III*) fils aîné de Robert II, commença d'imprimer en 1572: il fut imprimeur du roi en 1574, & continua jusqu'en 1629, pouvant avoir alors soixante-dix-neuf à quatre-vingts ans. Il avoit été élevé chez le fameux abbé Desportes, & il il y demeura même pendant le temps que plusieurs éditions ont été publiées sous son nom. Mamert Patisson, son beau-pere, dirigeoit son imprimerie. Il avoit parfaitement bien fait ses études, & l'on a quantité de vers grecs, latins & françois de sa façon. On a aussi de lui quelques traductions d'ouvrages grecs: entr'autres les deux premiers livres de la *Réthorique d'Aristote*, imprimés à Paris chez lui-même en 1624, in-8°; & l'*Epître de S. Grégoire de Nysse* touchant ceux qui vont en pélerinage à Jérusalem, accompagnée d'une Préface contre l'abus des pélerinages modernes. Le célebre Pierre Dumoulin, à la tête de son édition grecque & latine de cette Epître, parle avantageusement de Robert. Il prenoit le titre de *poëte & interprete du roi ès langues grecque & latine*; &, pour

se distinguer de son pere, il signoit ordinairement, *Robertus Stephanus, R. F. R. N.* ce qui signifie *Roberti filius, Roberti nepos.* Il n'est pas rare de trouver dans les cabinets des curieux ses *Epigrammata ex libris græcæ antologiæ selecta, & Musæi prœmatium, à Q. S. Florente Christiano latinè versa,* imprimés à Paris chez lui-même en 1608, in-8°, avec cette espece de dédicace : *Viro eruditissimo Petro Martelio D. D. D. C. Robertus Stephanus, R. F. R. N.* Il avoit aussi un talent particulier pour les devises. Il ne paroît pas qu'il ait été marié ; &, comme on ne voit aucune de ses éditions postérieure à l'année 1629, il y a toute apparence qu'il ne prolongea guere ses jours au-delà de ce terme.

X. ETIENNE, (*Henri III*) troisieme fils de Robert II, fut trésorier des bâtiments, & imprimeur du roi en 1615. Après avoir dérangé ses affaires, étant trésorier des bâtiments du roi, il fut obligé de recourir à la profession de ses ancêtres pour les rétablir. Il eut une fille & deux fils, Henri IV & Robert IV. Henri, sieur des Fossez, fut interprete du roi pour les langue grecque & latine : il est incertain s'il exerça l'imprimerie : il est mort sans postérité. Robert, frere cadet de Henri, commença d'imprimer par la *Réthorique d'Aristote, les deux premiers livres traduits du grec par le feu sieur Robert Etienne, poëte & interprete du roi ès langues grecque & latine, & le troisieme par Robert Etienne, son neveu, avocat en parlement :* c'est celui dont il est ici question. Cette édition, dédiée à Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, a été faite à Paris chez Robert (IV) Etienne, en 1630, in-8°; & toutes les éditions postérieures, avec ce nom, sont certainement de lui, & non de Robert III, son oncle, comme l'ont débité sans fondement divers auteurs. De son mariage avec Magdeleine Limousin, il ne laissa qu'un fils & une fille, dont on ne connoît que la naissance.

XI. ETIENNE, (*François II*) troisieme fils de Robert I, commença à imprimer en 1562, & cessa en

1582. Il laiſſa une fille, nommée Adrienne, mariée à Jacques Palfart, libraire; & deux fils. L'aîné, nommé Gervais, ſe maria en 1610, & exerçoit l'imprimerie en 1616. Il n'eut qu'une fille. Adrien, cadet de Gervais, imprimeur en 1616, ſe maria en 1617, & eut de ſon mariage une fille & deux fils, dont l'un nommé Jérôme, né en 1630, étoit imprimeur en 1657.

EUDES DE MONTREUIL, JEAN DE CHELLES, PIERRE DE MONTEREAU, architectes, fleurirent en France vers le milieu du treizieme ſiecle. Le premier fut très-eſtimé de S. Louis, qui le mena avec lui dans la Terre-Sainte, où il fortifia la ville & le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit, par ordre du roi, pluſieurs égliſes, dont les plus conſidérables ſont l'égliſe de l'Hôtel-Dieu, ſainte Croix de la Bretonnerie, les Blancs-Manteaux, les Mathurins, les Cordeliers & les Chartreux. Jean de Chelles fut un des architectes de l'égliſe de Notre-Dame, & bâtit le portique qui eſt à la tête de la croiſée du côté de l'archevêché. Pierre de Montereau bâtit la Sainte-Chapelle de Paris. Il mourut en 1266, & fut enterré dans la chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'égliſe de S. Germain-des-Prés. Il eſt repréſenté ſur ſon tombeau, tenant une regle & un compas à la main.

EUDOXE, méchanicien, floriſſoit environ quatre cents ans avant Jeſus-Chriſt. Voici ce qu'on lit ſur ſon compte dans Plutarque, de la traduction d'Amyot: « Ceſt art d'inventer & dreſſer inſtruments & » engins, qui s'appelle la méchanique ou organique, » tant aimée & priſée de toutes ſortes de gens, fut » premiérement miſe en avant par Architas & Eudoxus, en partie pour resjouir & embellir un peu » la ſcience de la géométrie par ceſte gentilleſſe, & » en partie auſſi pour eſtayer & fortifier, par exemples d'inſtruments matériels & ſenſibles, aucunes » propoſitions géométriques, dont on ne peut trouver les démonſtrations intellectives par raiſons indubitables & néceſſaires, comme eſt la propoſition qui

» enseigne à trouver deux lignes moyennes propor-
» tionnales, laquelle ne se peut trouver par raison
» démonstrative, & néanmoins est un principe &
» fondement nécessaire à beaucoup de choses qui se
» mettent en pourtraiture. L'un & l'autre l'a réduite à
» la manufacture de quelques instruments qui s'appel-
» lent mésolables ou mésographes, qui servent à trou-
» ver ces lignes moyennes proportionnales, en ti-
» rant certaines lignes courbes, & sections traversan-
» tes & obliques; mais depuis s'estant, Platon, cour-
» roucé à eux, en leur maintenant qu'ils corrompoient
» & gastoient la dignité & ce qu'il y avoit d'excel-
» lent en la géométrie, en la faisant descendre des
» choses intellectives & incorporelles aux choses sen-
» sibles & matérielles, & lui faisant user de matiere
» corporelle, où il faut trop vilement & trop basse-
» ment employer l'œuvre de la main; depuis ce
» temps-là, dis-je, la méchanique ou art des ingé-
» nieurs, vint à estre séparée de la géométrie, & estant
» longuement tenue en mépris par les philosophes,
» devint l'une des arts militaires. »

EUPALINUS, architecte, florissoit environ 700 ans avant Jesus-Christ. Il étoit fils de Naustrophus de Mégare, & se rendit célebre par l'aqueduc qu'il fit construire à Samos. Les Grecs regardoient cet ouvrage comme une merveille, à cause de sa vaste étendue, & parce qu'il avoit fallu percer une montagne pour le faire passer au travers. On voit par-là que les anciens avoient des ouvrages aussi surprenants que ceux qui font aujourd'hui notre admiration.

EUPHRANOR, peintre & sculpteur Grec, vivoit vers l'an 363 avant Jesus-Christ. Il fit de très-belles statues de marbre, de bronze & d'argent. On dit que c'est un des premiers artistes qui aient sçu donner aux héros la majesté qui doit paroître dans leur port, aussi bien que dans leur visage. On reprochoit cependant à ses figures d'avoir le corps trop menu, les jointures & les doigts un peu trop gros. Il ne pratiquoit pas

ſans doute les regles qu'il avoit tracées lui-même dans pluſieurs traités qu'il publia touchant la ſymétrie & les couleurs.

EUTHYCRATHE, ſculpteur Grec, fils & diſciple du célebre Lyſippe, vivoit vers l'an 300 avant Jeſus-Chriſt. Il fit à Delphes deux belles ſtatues d'Hercule & d'Alexandre, un bas-relief dont le ſujet étoit une grande chaſſe de Theſpis & des Theſpiades, pluſieurs ſtatues de Médée repréſentée ſur ſon char à quatre chevaux, des meutes de chiens, un grouppe d'un combat à cheval, qui fut mis à l'entrée de la caverne où ſe rendoient les oracles de Trophonius. Cet artiſte prit ſon pere pour modele dans l'exacte obſervation des regles; mais, en s'attachant ſcrupuleuſement à la correction, il n'ajouta pas, comme lui, les agréments & l'élégance à ſes ouvrages. Il eut pour diſciple Tiſicrates, qui acquit, ſelon Pline, la réputation d'avoir mieux imité Lyſippe qu'Eutycrathe même.



F A G

FACINI, (*Pierre*) peintre d'hiſtoire, originaire de Bôlogne, floriſſoit vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Il n'avoit aucune connoiſſance de la peinture, & ne ſe doutoit pas qu'un jour il ſe feroit un très-grand nom parmi les plus illuſtres peintres, lorſque la curioſité le conduiſit chez Annibal Carrache, uniquement pour aſſiſter à l'étude des éleves de ce peintre célebre. Frappé de la diverſité des deſſins qu'il voyoit, il admiroit en ſilence, lorſqu'un des jeunes éleves crayonna le portrait de Facini, plongé dans l'admiration & regardant d'un air ſtupide. Cette eſquiſſe ſatyrique paſſa de main en main à tous les éleves, qui éclatoient de rire en comparant la copie avec l'original. Facini, vivement piqué contre le jeune éleve, prit de dépit un morceau de charbon ; &, quoiqu'il ne ſe fût jamais exercé, il deſſina ſi parfaitement le portrait de celui qui l'avoit eſquiſſé, & avec des traits ſi ridicules, que les rieurs furent tous de ſon côté. Annibal Carrache, frappé de ce coup de génie, fit le plus grand accueil à Facini, s'obligea de l'inſtruire, & l'inſtruiſit en effet avec tant de zele, qu'en fort peu de temps Facini devint un des bons artiſtes de l'Italie. La plupart de ſes ouvrages ſont à Bologne.

FAGE, (*Raimond* LA) deſſinateur & graveur, né en 1648 à Toulouſe, ou ſelon d'autres à Liſle en Albigeois, mort en 1690. Il s'adonna au deſſin par inclination, ſans ſecours, ſans maître, malgré ſes parents, & devint bientôt un deſſinateur profond. Il fit le voyage de Rome pour ſe perfectionner par l'étude des ouvrages des grands maîtres. On rapporte qu'étant dans cette ville il alla voir un jour Carle Maratte, & que ce peintre, l'appercevant, ſe leva & lui mit ſes pinceaux entre les mains. La Fage lui répondit qu'il ne s'étoit jamais exercé à la peinture. *Que*

je suis heureux ! repliqua Carle Maratte : *à juger par vos dessins du progrès que vous auriez fait dans cet art, je vous aurois cédé une place que vous auriez occupée plus dignement que moi.*

De retour à Toulouse, la Fage remplit cette ville de ses dessins, qui se répandirent bientôt dans toute la France, & qui lui assurerent la réputation du plus habile artiste en son genre. Il dessinoit avec tant de facilité, qu'il exécutoit du premier coup tout ce qui se présentoit à son imagination. L'endroit où il travailloit pour l'ordinaire, étoit le cabaret : y ayant fait, dans une occasion, pendant plusieurs jours une dépense qui étoit bien au dessus de ses facultés, il ne trouva d'autre moyen pour la payer, que de crayonner au dos du mémoire présenté par l'aubergiste, un dessin qu'il fit porter chez un amateur. Celui-ci, frappé de la beauté de l'ouvrage, ne se contenta pas de payer l'aubergiste ; il fit encore remettre de l'argent à la Fage.

Les dessins de cet artiste, sur-tout ceux qui sont à la plume, & qui sont les plus ordinaires, se font remarquer par un goût & un esprit surprenants. L'on a de lui des sujets libres qui sont exécutés supérieurement. Il dessinoit aussi au lavis, & il a gravé à l'eau-forte un petit nombre de pieces de sa composition. Plusieurs autres ont été gravées par Girard Audran, Vermeulen, C. Simoneau, Ertinger. Jean vander Bruggen en a formé un volume in-fol. qu'il a publié à Paris.

FAISTENBERGER, (*Antoine* & *Joseph*) freres & peintres, originaires d'Inspruck, ont excellé dans le paysage. Antoine, né en 1678 ou 1680, étoit l'aîné, & fut le maître de son frere. Il a imité les paysages du Guaspre & de Jean Glober, & les a ornés des plus belles fabriques d'un goût Romain, & d'une composition également grande & bien entendue. Il aimoit aussi à représenter des chûtes d'eau & des solitudes. Quant aux arbres, le feuillé est vrai & touché avec esprit ; la couleur est par-tout celle de la nature, tan-

tôt claire, & tantôt vigoureuse. Hans-Graf faisoit ordinairement les figures dans ses tableaux. Les beaux paysages qui accompagnent des chevaux peints de grandeur naturelle par Ferdinand Hamilton, & qu'on voit à Vienne dans la galerie du prince de Lichtenstein, sont de la main d'Antoine Faistenberger. Ce peintre mourut à Vienne vers l'an 1720 ou 1722. On ignore l'année de la mort de son frere Joseph, dont les Allemands font le plus grand éloge.

FALCONETTO, (*Jean-Marie*) architecte, né à Véronne en 1458, mort en 1534. De peintre médiocre qu'il étoit d'abord, il devint excellent architecte. Après avoir dessiné toutes les antiquités de sa patrie, il fit le voyage de Rome pour le même objet, & y demeura pendant douze ans. Son goût pour l'antiquité étoit si grand, qu'il creusoit lui-même le plan des anciens édifices, qu'il mesuroit & qu'il dessinoit ensuite avec la plus grande exactitude. Cet artiste copia en même temps toutes les sculptures anciennes de Rome & de ses environs, & poussa ses travaux jusques dans le royaume de Naples. Il fit construire à Venise plusieurs édifices considérables, entr'autres une salle pour les concerts & pour les bals, qui servit de modele à Palladio pour la belle maison de campagne, nommée la Rotonde, des comtes Capra. Falconetto fut le premier qui donna les dessins des théâtres & des amphitéâtres des anciens. Il fut toujours porté à faire de grandes choses. Il formoit de vastes projets, & exécutoit les modeles des édifices les plus magnifiques, sans qu'ils lui fussent commandés. Il refusoit constamment de bâtir pour les simples particuliers. Cet artiste avoit fait une étude des plus approfondies de tous les ouvrages de Vitruve, & il fut le premier qui introduisit la bonne architecture dans les Etats de Venise. On prétend même qu'il exécuta plusieurs choses qui passerent dans la suite pour avoir été inventées par Michel-Ange.

FALDA, (*Jean-Baptiste*) dessinateur & graveur à

l'eau-forte, étoit Italien, & vivoit dans le dernier siecle. On recherche beaucoup ses divers recueils qui sont estimés. Les principaux sont, *Palais de Rome par les plus célebres architectes, avec leurs plans & leurs mesures*, in-fol.; *nouveau Théâtre des Fabriques & des Edifices de Rome, sous le pontificat d'Alexandre VII*, deux livres in-fol.; *nouveau Théâtre des Façades des Eglises de Rome*, in-fol.; les *Jardins de Rome, avec leurs plans & leurs vues en perspectives*, in-fol.; les *Fontaines de Rome*, quatre volumes in-fol.

FARINASTE, *ou* FARINATO, (*Paul*) peintre & architecte, né à Véronne en 1522, mort dans la même ville en 1606. Il fut disciple de Nicolo Giolfino; mais sa maniere de dessiner & de composer tient beaucoup de celle de Paul Véronese, avec lequel il travailla dans le palais de Saint-Marc à Venise. On remarque beaucoup d'incorrections dans les ouvrages de Farinato; ce qui provenoit de son génie extrêmement fertile & abondant, qui ne lui permettoit pas de rectifier ses premieres pensées. On trouve encore que son coloris n'est pas ordinairement heureux, excepté dans les fresques qu'il a mieux entendues; mais on fait cas de ses dessins. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, dans la même chambre & au même moment que sa femme, qui, l'entendant expirer, lui cria qu'elle alloit lui tenir compagnie.

FAVARD, (*Marie-Justine-Benoîte* CABARET DU RONCERAY,) comédienne, née à Avignon le 15 Juin 1727, morte à Paris le 21 Avril 1772. Elle dut le jour à André-René Cabaret du Ronceray, ancien musicien de la chapelle de Sa Majesté, & depuis musicien du feu roi Stanislas; & à Perrette-Claudine Bied, aussi musicienne, attachée au service du même prince. Une gaieté & des graces prématurées annoncerent presque dès son enfance les talents qu'elle devoit avoir; & le roi de Pologne eut la bonté de procurer à ses pere & mere les facilités dont ils avoient besoin pour seconder la nature, qui s'expliquoit si avantageusement.

On lui donna les meilleurs maîtres pour la danse, pour la musique, pour les instruments & pour la langue; la jeune éleve répondit si bien à tous les soins qu'on prit d'elle, qu'on la jugea bientôt digne de paroître sur les théâtres de Paris, où tous ces arts achevent de se perfectionner. Elle débuta dans la danse sous le nom de mademoiselle de Chantilli, sur le théâtre de l'Opéra-comique, en 1744.

Ce fut sur la fin de cette année que M. Favard, directeur de ce spectacle, & tous les jours plus enchanté de la jeune Chantilli, dont il dirigeoit les talents naissants, se lia avec elle par les nœuds du mariage. Nous ne parlerons ni de son succès à Bruxelles, ni de son premier début sur le théâtre Italien en 1749; la tendresse de son mari allarmée l'arracha, dans ces circonstances, aux applaudissements du public. Mais, lorsque madame Favard eut enfin triomphé de toutes les persécutions que ses charmes lui attiroient, elle reparut sur le même théâtre, en 1752, avec encore plus d'avantage; il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand succès. Une gaieté franche, naturelle, rendoit son jeu agréable & piquant; elle n'eut point de modele, & elle en servit. Propre à tous les caracteres, elle les rendoit avec une vérité surprenante. Soubrettes, amoureuses, paysannes, rôles naïfs, rôles de caractere, tout lui devenoit propre; en un mot, elle se multiplioit à l'infini, & l'on étoit étonné de lui voir jouer le même jour, dans quatre pieces différentes, des rôles entiérement opposés. Cependant, à quelque degré que fussent portés ses talents pour le théâtre, ils ne firent pas sa gloire entiere. Jalouse des qualités du cœur, qui rendent plus aimable que célebre, elle mérita d'avoir des amis qui dussent la regretter long-temps. Elle avoit une ame sensible, une probité sûre, une générosité rare, une imagination riante, une gaieté à toute épreuve; & sa société, qui venoit de la voir charmante sur la scene, la retrouvoit encore plus aimable au sein de sa famille.

Au mois de Juin 1771 elle se vit attaquée d'une

maladie douloureuse, & contre laquelle échoue presque toujours l'art de la médecine. Elle se prépara aux secours de l'Eglise, qu'elle reçut avec résignation, mais en conservant presque toute la gaieté de son caractere. Elle fit elle-même son épitaphe, qu'elle mit en musique, pour éloigner ou pour adoucir, s'il étoit possible, dans l'imagination de ceux qui l'entouroient, l'affreuse idée de sa destruction; car elle s'occupoit elle-même à les consoler. L'histoire des théâtres a inscrit le nom de madame Favard pour plusieurs pieces qu'elle a composées en société avec MM. Bert..... L.... Guerin & Harni, en 1754, 57, 60 & 62. Elle étoit, dans les unes, pour les sujets qu'elle indiquoit; dans les autres, pour le canevas qu'elle préparoit; dans toutes, pour le choix des airs, pour quelques couplets qu'elle fournissoit, pour quelques idées dont elle abandonnoit la tournure, & pour des airs de vaudeville qu'elle composoit avec une modestie & un désintéressement rares.

FAUST *ou* FUST, (*Jean*) originaire d'Aschaffenbourg en Allemagne, établi à Mayence, orfevre de profession, contribua beaucoup à l'établissement de l'imprimerie. Il eut pour domestique Schoiffer, dont l'esprit & la sagacité contribuerent plus que les richesses de Faust à la perfection de cet art. Charmé des talents qu'il reconnut en lui, il lui donna sa fille en mariage, & l'associa avec lui, de même qu'il s'étoit associé avec Guttemberg. Après que la Bible latine eut été imprimée en caracteres de fonte, vers l'an 1480, Faust en porta plusieurs exemplaires à Paris, où l'imprimerie n'étoit pas encore connue. Comme les caracteres de cette Bible étoient conformes à ceux des manuscrits, on les prit d'abord pour tels; mais bientôt on en fut dissuadé, à cause de leur netteté & de leur correction. Faust vendit seulement soixante écus chaque exemplaire, au lieu de quatre ou cinq cents que les copistes en faisoient payer. Il les donna ensuite pour cinquante, pour quarante, & même pour trente.

Les premiers acquéreurs de ce livre, fâchés du rabais,

bais, & étonnés de la surprenante conformité des exemplaires, attaquerent Faust comme frippon. On prétend même qu'il fut accusé de quelques mauvais artifices, & de magie; qu'en conséquence il fut rigoureusement poursuivi par le parlement, & qu'il n'échappa au supplice que par une fuite précipitée. Mais bien des personnes regardent cette histoire comme une fable: plusieurs même révoquent en doute le voyage de Faust à Paris. On ne peut cependant dissimuler que les copistes, fâchés de la perte considérable que l'imprimerie leur faisoit éprouver, n'aient employé la calomnie pour perdre un de ses principaux inventeurs; &, comme la sorcellerie étoit alors un des prétextes dont on se servoit pour attaquer ses ennemis, ou pour diminuer la réputation de ceux qui excelloient dans un art, on ne manqua pas d'en accuser Faust. Cette opinion de magie prévalut si fort, qu'on joue encore en Allemagne une espece de farce sous le titre du *docteur Faust*, qui est faite depuis très-long-temps, & dans laquelle on représente cet homme célebre sous les traits les plus odieux, pour amuser une populace ignorante.

La calomnie ne l'a pas non plus épargné sur la gloire de la découverte de l'imprimerie. Les Hollandois prétendent qu'il étoit domestique de Coster; qu'il vola à ce premier inventeur de l'imprimerie, selon eux, tous les instruments de son art; & qu'il les transporta à Mayence, où il s'associa avec Guttemberg & Schoiffer pour imprimer des ouvrages. Mais les dissertations que des sçavants ont publiées de nos jours sur l'origine de l'imprimerie, démontrent l'absurdité de ces faits, & assurent à Faust, à Guttemberg & à Schoiffer la découverte de cet art. On sçait que ces trois inventeurs le tinrent pendant quelques années extrêmement caché. Il n'est donc pas vraisemblable que Faust l'ait enseigné à Jean Mentel, habitant de Strasbourg, lorsqu'il passa par cette ville, comme on le suppose, en fuyant de Paris. S'il a fait part réellement de ce secret à Jean Mentel, ce ne peut être qu'après sa

brouillerie avec Guttemberg, c'eſt-à-dire après l'impreſſion de la Bible, dont les frais conſidérables avoient ruiné la ſociété.

Fauſt fut accuſé par Guttemberg d'avoir détourné les deniers communs à des uſages étrangers; mais, ayant pris à ſerment ſon adverſaire, il le fit condamner à le ſatisfaire. Ce fut alors que, ne doutant point que Guttemberg ne découvrît, dans les voyages qu'il fit, leur commun ſecret à pluſieurs perſonnes, il ne le cacha plus lui-même; & peut-être dans ces circonſtances en fit-il part à Jean Mentel, qui s'en ſervit à Strasbourg; ce qui a pu avoir donné lieu aux habitants de cette ville de s'approprier la découverte de l'imprimerie. Fauſt continua toujours d'imprimer à Mayence des ouvrages importants avec Schoiffer, juſqu'en l'année 1466, où il mourut. Ses deſcendants, dont quelques-uns exercerent la même profeſſion que la ſienne, furent reçus parmi les familles patriciennes de Francfort, vers la fin du ſeizieme ſiecle: il y ont ſouvent occupé les premiers emplois de la magiſtrature, & s'y ſont perpétués juſqu'en 1704. Deux d'entr'eux ſe ſont particuliérement rendus illuſtres par leurs écrits hiſtoriques & politiques.

FAYT *ou* FYT, (*Jean*) peintre, eſt un des meilleurs artiſtes en ſon genre, qu'ait produits la ville d'Anvers. Son talent étoit au plus haut point lorſqu'il repréſentoit des animaux morts, des lievres & des ſangliers. Il a auſſi réuſſi à peindre toutes ſortes d'animaux vivants, des fleurs & des fruits. Il imitoit bien toutes ſortes de vaſes, & des bas-reliefs en pierre & en marbre. Il deſſinoit ſupérieurement tout ce qu'il repréſentoit. Sa couleur eſt vraie & fiere; ſa touche, tantôt légere, tantôt hardie, eſt pleine de feu. Il a peint les fleurs avec fraîcheur. La plume, la laine & les poils des animaux, ſous ſon pinceau, font la plus grande illuſion. Ses ouvrages fort eſtimés ſont en grand nombre dans les Pays-Bas. Il a peint de concert avec les plus grands maîtres, tels que Rubens, Jordaens, *&c.*

FERG, (*François-Paul*) peintre & graveur, né à Vienne en Autriche en 1689, mort à Londres en 1740. Son pere, peintre médiocre, lui fit passer quatre ans sous la conduite d'un peintre aussi médiocre que lui-même. Le jeune Ferg ne répara la perte d'un premier temps si précieux, qu'en étudiant & copiant avec soin les estampes de Calot & de le Clerc, & en se mettant pendant trois ans chez l'Orient, fameux paysagiste. Une étude constante & ses dispositions naturelles lui mériterent l'estime des amateurs de Vienne, de Bamberg, de Leypsic & de Dresde, où il peignit dans les tableaux du paysagiste Thiéle des figures qui en augmentent le prix. Il ne fut pas moins estimé à Londres : il y vendit très-cher ses ouvrages. Mais un mariage inconsidéré & des malheurs domestiques l'obligerent d'en diminuer le prix. Un travail assidu ne put jamais rétablir sa fortune ; de sorte qu'étant dans la cruelle nécessité d'emprunter de toutes parts, il n'eut d'autres ressources, pour éviter les poursuites de ses créanciers, que de cacher sa demeure, tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre. Ses malheurs monterent à leur comble. On le trouva, en 1740, mort devant sa maison, si exténué de froid & de misere, qu'il n'avoit pu ouvrir sa porte. Ce peintre représentoit, comme Berghem & Wouwermans, les fêtes agréables des campagnes, les travaux des villageois : il ornoit ses paysages de ruines d'architecture du meilleur choix. Sa couleur est bonne, sa touche facile, & son dessin correct ; ses compositions sont d'un homme d'esprit : chaque figure intéresse dans ses paysages. Ses ouvrages sont répandus en Allemagne & en Angleterre. Cet artiste a gravé à l'eau-forte avec intelligence.

FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARETTE, (*Jean*) peintre, mort au palais de l'Escurial en 1572, dans la quarantieme année de son âge. Il étoit sourd & muet de naissance ; mais il sembloit que la nature avoit voulu le dédommager amplement, en lui accordant un

génie extraordinaire. Il fit dans la peinture des progrès surprenants; & il se perfectionna en étudiant les ouvrages des grands maîtres, à Rome, à Florence, à Venise, à Milan & à Naples. Il fut plusieurs années à l'école du célebre le Titien. De retour en Espagne, il fut employé aux peintures de l'Escurial. Il fit huit grands tableaux qu'on voit dans le cloître du monastere, qui fait un des plus beaux ornements de ce palais. Un des plus remarquables est celui de la Décollation de S. Jacques, dans lequel il représenta un certain Santoyo, avec lequel il vivoit mal, sous la figure du bourreau. Santoyo, qui étoit secrétaire du roi Philippe II, s'en plaignit amerement, & supplia Sa Majesté d'ordonner au peintre d'effacer son portrait. Mais ce prince fut tellement enchanté de la ressemblance, & en général de la beauté de tout l'ouvrage, qu'il le laissa subsister. Le dernier & le meilleur de ces huit tableaux est celui de la Réception des trois Anges par Abraham. Le roi alloit visiter souvent cet artiste dans son attelier; & il disoit que les peintres qui venoient de l'Italie pour travailler à l'Escurial n'égaloient pas son *muet* : car c'est ainsi qu'il étoit surnommé. Il a mérité de plus la gloire d'être appellé le *Titien Espagnol.*

FERRAJUOLI, (*Nunzio*) dit *Degli Affiti*, peintre, né à Nocéra, à dix-sept milles de Naples, en 1661, mort à Bologne. Il apprit, dit M. de Virloys, le dessin & la peinture de Jacques Jordaens. Il peignit la figure & le paysage à l'huile & à fresque, avec une maniere vague & franche. On peut dire que ses paysages égalent aujourd'hui ceux de l'Albane, de Bril, du Poussin, de Salvator-Rosa, de Claude Lorrain, &c. Il les avoit tous étudiés, & avoit des esquisses des plus vagues, des plus agréables, de ceux qui plaisoient le plus par la tendresse ou par la force, par la dégradation, par les lointains, par l'air, par les feuillages battus des vents, par les eaux dans un mouvement continuel, par la diversité des plans, par la beauté des sites. Il réussissoit parfaitement dans la position des

figures, comme on le voit dans plusieurs maisons de Bologne, particuliérement chez le docteur Balthazar Pistorini, qui possede seize paysages terminés par cet artiste; ils méritent la plus grande admiration.

FERRACINO, (*Barthelemi*) méchanicien, né dans le Bassan en 1692, mort depuis douze ou treize ans. Son génie pour les arts le tira de l'obscurité de sa profession qui étoit celle de scieur de bois. Dès l'enfance, il avoit inventé une scie à vent, qui faisoit plus d'ouvrage que la scie ordinaire. Bientôt après, il étonna tout le monde par ses machines singulieres, simples, utiles, & qui dénotoient dans lui la plus grande industrie: en voici quelques-unes. Il fit des tonneaux à vin sans cerceaux, & qui étoient plus solides que les autres. Il inventa des horloges de fer de la plus grande simplicité, plus commodes, plus exactes que les horloges connues. Parmi ses machines hydrauliques, on en distingue deux, dont l'une sert à faire de grandes roues dentelées, & l'autre éleve l'eau à trente-cinq pieds; cette derniere machine excita l'admiration de tous les sçavants. Si le lecteur curieux veut avoir de plus longs détails sur cet artiste célebre, il doit consulter un ouvrage in-4°, que M. Memmo a publié à Venise en 1764, concernant la vie & les inventions de Ferracino.

FERRARI. Il y a eu plusieurs peintres de ce nom, la plupart Génois. Le plus connu est Jean André Ferrari, issu d'une famille qualifiée de Genes, & mort en 1659, âgé de soixante-dix ans. Eleve de Bernard Castelli, il remplit les églises, les palais, les maisons particulieres de la ville & des environs, de ses ouvrages. Il étoit sçavant, gracieux & universel. Ses figures en grand & en petit sont d'une singuliere perfection. Il embrassa l'état ecclésiastique, pour se délivrer de l'importunité de ses parents qui vouloient l'engager à se marier, & pour pouvoir travailler plus librement.

FERRAROIS, (*Guillaume* LE) sculpteur Italien du seizieme siecle. Les leçons d'André Contucci hâterent

ses dispositions naturelles, & il devint un excellent artiste en son genre. S'étant établi à Lorette, il y fit beaucoup d'ouvrages en marbre, parmi lesquels on remarque les statues des douze prophetes. Il fit encore divers ornements à *la Santa Casa*, & de très-beaux chandeliers de bronze, ornés de feuillages & figures.

FERRATA, (*Hercule*) sculpteur Italien du dernier siecle, né à Palsot, près le lac de Côme, a fait de très-beaux ouvrages en marbre & en stuc, qui ornent les principales églises de Rome. On distingue particuliérement la statue du pape Clément X sur son tombeau, & la statue de la Charité au tombeau de Clément IX.

FERRUCCI, (*François*) dit *del Tadda*, sculpteur, né à Fiesolé, mort en 1585. Tous ses ouvrages sont en porphire. On prétend que c'est lui qui trouva le secret de tremper l'acier pour pouvoir travailler cette matiere si dure. Il réussit, par cette invention, à faire le bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti, à Florence, la statue du grand-duc Côme, & celle de la Justice, qui est sur la colonne de la sainte Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom & de cette famille, & un peintre, mort en 1650, qui fut le disciple chéri de Passignano. Il a peint à fresque avec force & vérité.

FÉTI, (*Dominique*) peintre, né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624. Il est assez singulier que tous ceux qui ont écrit anciennement de la peinture n'aient pas fait mention de cet artiste, qui mérite cependant des éloges. Il est juste de le venger de cet oubli. Après avoir appris son art de Civoli, il se rendit à Mantoue avec le cardinal Ferdinand Gonzague, & fut employé par le duc à l'embellissement de son palais. Les ouvrages de Jules Romain, qu'il avoit sous les yeux, furent pour lui de grands modeles qui formerent son goût & sa maniere: il y puisa la noblesse des pensées, la fierté des caracteres, une expression vive, un coloris vigoureux, qui donne pourtant un peu dans le noir; mais la

grande correction de ce maître lui échappa. Il auroit sans doute étendu ses connoissances à Venise, où il étoit allé pour se perfectionner, si la débauche ne l'eût conduit au tombeau à l'âge de trente-cinq ans. Il a peu travaillé pour les églises. Ses tableaux de chevalet, rares & recherchés, sont les délices des connoisseurs. On en voit quelques-uns dans le Cabinet du Roi, & dans celui de M. le duc d'Orléans. On a gravé d'après lui. Le duc de Mantoue, rempli d'estime pour Féti, fit venir son pere & sa sœur, & les honora toujours de ses bienfaits. Cette sœur, qui peignoit bien, s'étant fait religieuse, orna de ses ouvrages son couvent & quelques autres monasteres de Mantoue.

FEUILLIE, acteur de la comédie Françoise, mort le 18 Octobre 1774, de la petite-vérole, dans la fleur de son âge & dans la vigueur de son talent. Cet acteur, qu'un goût décidé avoit appellé au théâtre, possédoit un jeu franc, gai, naturel, également éloigné du froid & de la charge. Il s'étoit mis de bonne heure dans la tête, que les applaudissements arrachés à la surprise sont de peu de durée; & il avoit eu le courage de préférer le suffrage raisonné d'un homme de goût aux vaines clameurs de la multitude que les gens instruits gouvernent à la longue, & qui ne sont jamais maîtrisés par elle. Dans ses débuts, il essuya des désagréments dont il fut bien dédommagé par la suite. *Il y viendront*, disoit-il; & ils y vinrent en effet. Il entraîna tous les suffrages dans une carriere d'autant plus pénible, que tous les prix sembloient appartenir de droit à son rival, à son ami. Si l'existence d'un acteur n'appartenoit, pour ainsi dire, toute entiere au théâtre, nous ajouterions ici que Feuillie se distinguoit dans la société par une probité rigoureuse, & par une franchise d'honnêteté peu commune. Il se fit aimer de tous ceux qui le connurent; & l'agrément qu'il portoit dans le commerce de la vie n'avoit pas la plus légere teinte de la prétention. Au reste, très-attaché aux vrais intérêts de sa société, il avoit un penchant décidé pour les gens aux

quels il croyoit du talent. Enfin, dans la maladie qui l'a enlevé au théâtre & à ses amis, il a reçu du public des témoignages bien vrais de l'estime que ses talents & son caractere lui avoient acquise.

FEVRE, (*Claude* LE) peintre & graveur, né à Fontainebleau en 1635, mort à Londres en 1675. Il se forma de lui-même à la peinture dans les galeries & les salles de Fontainebleau, & se perfectionna sous le Sueur & le Brun. Ce dernier ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de se consacrer à ce genre. Le Fevre suivit en partie cet avis; car il fit quelquefois des tableaux d'histoire. Mais il ne se rendit véritablement supérieur que dans les portraits. Il est difficile d'imaginer jusqu'à quel point il saisissoit la ressemblance; on disoit ordinairement qu'il ne manquoit que la parole à ceux qu'il faisoit. Joignez à cela un coloris vrai, des teintes fraîches, une touche admirable, & vous aurez quelques idées de son rare talent, qui paroît sur-tout dans le portrait exquis de la duchesse de Bouillon, entouré de guirlandes de fleurs, & dans celui du grand Colbert, qu'il donna pour sa réception à l'académie en 1666, dans laquelle il fut ensuite nommé professeur. Le roi & la reine firent l'honneur à cet artiste de se faire peindre par lui. Le succès avec lequel il s'en acquitta charma toute la cour, & lui procura beaucoup d'ouvrage. Mais le desir de faire plus promptement fortune le conduisit en Angleterre, où ses talents lui mériterent le titre de second Vandyck. Il étoit sur le point de retourner en France, lorsqu'il tomba malade & mourut à Londres. Il eut deux fils qui furent ses éleves, de même que François de Troy. On a gravé d'après ce maître, & lui-même à gravé plusieurs portraits à l'eau-forte.

FEYERABENTS: c'est le nom d'une famille de Francfort-sur-le-Mein, célebre pour les dessins, les peintures, les gravures en bois, les impressions, & même les ouvrages de littérature & de poésie, qu'ont

produits ceux qui la composoient. Le premier qu'on connoît est Sigismond Feyerabents, peintre, graveur en bois, & sçavant libraire du seizieme siecle. On en connoît plusieurs autres dont les ouvrages ne sont pas aussi considérables que ceux de Sigismond, mais qui ne laissent pas d'être estimés par les amateurs.

FILARETE, (*Antoine*) architecte & sculpteur Florentin, vivoit dans le quinzieme siecle. Il fit, par ordre du pape Eugene IV, la porte de broze de l'église de S. Pierre du Vatican, avec Simon, frere du fameux statuaire Donatelli. Il se distingua dans l'architecture, comme on peut le remarquer dans le plan qu'il donna d'un grand hôpital construit à Milan, & qui est un des plus grands & des plus commodes que l'on connoisse en ce genre. Filarete donna pareillement les plans de la cathédrale de Bergame, qui passe pour un bon édifice.

FINIGUERRA, (*Maso*) graveur & émailleur sur métaux, vivoit vers 1460, à Florence sa patrie. On lui attribue l'invention de la gravure ; mais on n'apporte aucune preuve solide & satisfaisante pour lui assurer la gloire de cette découverte. (*Voyez l'article* GRAVURE.) Quoi qu'il en soit, le nom de cet artiste est très-fameux, & il mérite de l'être ; personne n'a mis, dans les deux arts qu'il exerçoit, un si grand nombre de figures dans un très-petit espace, ainsi qu'on peut le voir dans la passion de J. C.

FISCHER, (*Jean-Bernard*) architecte Allemand, mort en 1724. Les plus beaux édifices de Vienne en Autriche ont été bâtis par cet architecte, parmi lesquels il faut distinguer le palais de Schombrun qui manque de simplicité ; la colonne cocléaire en forme de vis, qui est sur la place du marché de Vienne, les écuries de l'empereur, d'un goût simple, noble & aisé ; la chancellerie de Bohême, d'une architecture très-majestueuse ; le palais du célebre prince Eugene, dans lequel on voit beaucoup de défauts ; & beaucoup d'autres édifices, tant sacrés que profanes. Il a laissé un ou-

vrage également curieux & utile, intitulé : *L'Architecture Historique.* L'empereur Joseph I l'annoblit & lui donna la terre d'Erlachen. Cet architecte ne termina pas les différents bâtiments dont nous avons parlé; son fils, Emmanuel Fischer, fut chargé de ce soin. Ce dernier fut non-seulement bon architecte, mais encore très-versé dans les méchaniques. La machine hydraulique qu'il fit à Vienne, pour les jardins du prince de Schwarzemberg, est célebre, de même que les machines à feu qu'il construisit pour tirer les eaux des mines de Kremnitz & de Scemnitz. Ces différents travaux procurerent des richesses considérables à Emmanuel Fischer, qui mourut en 1738.

FLAMÉEL, peintre. *Voyez* BARTHOLET.

FLINCK, (*Gooaert*) peintre, né à Cleves en 1616, mort à Amsterdam en 1660. Son pere riche & trésorier de la ville le mit dans le commerce, pour qu'il soutînt, augmentât même sa fortune; mais le jeune Flinck au lieu de s'occuper de sa boutique & de ses livres de compte, griffonnoit sans cesse des figures d'hommes & d'animaux. Le marchand chez lequel on l'avoit placé, s'en plaignit au pere. Celui-ci, fâché de voir dans son fils un goût marqué pour la profession de peintre, qu'il croyoit incompatible avec celle d'honnête homme, lui fit des menaces qui porterent un tel effroi dans ce jeune homme respectueux, qu'il promit de se conformer à ses volontés. On le plaça donc une seconde fois chez un autre marchand à Amsterdam. Mais, entraîné par son penchant, il se déroboit au sommeil pour copier des dessins qu'on lui prêtoit. Son pere, qui le surprit, le châtia rudement. Il persistoit toujours dans son opposition, lorsqu'un prédicateur célebre, & bon peintre en même temps, nommé Lambert Jacob, vint prêcher à Cleves. Sa vie exemplaire & ses talents firent impression sur le pere de Flinck. Il se détermina enfin à lui confier son fils pour être son éleve dans la peinture à Lewarde, où ce prédicateur demeuroit. L'application & les talents

de Flinck le rendirent bientôt un assez bon peintre : les leçons de Rembrand acheverent de le former.

Peu de temps après, connu avantageusement à Amsterdam par ses ouvrages, il épousa une riche héritiere, fille d'un des directeurs de la compagnie des Indes, qui mourut jeune, ne lui laissant qu'un fils. Sa douleur sincere ne fut adoucie que par les charmes qu'il trouvoit dans son cabinet composé de toutes sortes de curiosités. Les dessins seuls & les estampes qu'il avoit ramassés de toutes parts furent vendus après sa mort douze mille florins. En commerce avec les sçavants de son siecle, il étoit estimé des grands. Le duc de Cleves, pour lequel il fit plusieurs tableaux très-bien payés, lui donna son portrait enrichi de diamants; & le Stadhouder Maurice de Nassau l'honoroit souvent de ses visites. Cet artiste peignoit bien l'histoire & le portrait presque toujours en grand. Il dessinoit bien & colorioit de même. On a dit de lui qu'il quitta le portrait après en avoir vu quelques-uns de Vandyck, & qu'il ne voulut plus peindre en histoire après vu les ouvrages de Rubens; mais on ignore sans doute que les bourguemestres d'Amsterdam lui ayant demandé douze tableaux pour orner la maison de ville, il en avoit déja fait les esquisses très-applaudies, lorsque la mort le surprit. La plupart de ses tableaux sont à Amsterdam.

FLORIDOR, (*Josias* DE SOULAS, dit) acteur, né gentilhomme, quitta une place d'enseigne dans un régiment, pour se faire comédien de province. Il joua ensuite à Paris en 1643, & s'acquitta parfaitement des premiers rôles tragiques & comiques. Il se retira en 1672, & mourut la même année, âgé de soixante-quatre ans. Ce fut à son occasion que Louis XIV rendit l'arrêt qui déclare que *la profession de comédien n'est pas incompatible avec la qualité de gentilhomme.*

FLORIS, (*François*) dit FRANC-FLORE, peintre & graveur, né à Anvers en 1520, mort dans la même ville en 1570. Il étoit fils d'un tailleur de pierres, ap-

pellé Vriend, & neveu de Claude Flore, assez bon sculpteur, sous lequel il apprit la sculpture jusqu'à l'âge de vingt ans. A cette époque il alla demeurer à Liege, où, son génie l'entraînant vers la peinture, il prit les leçons de Lambert Lombard, qu'il étonna par la rapidité de ses progrès. Le voyage d'Italie porta ses talents au plus haut degré de perfection : il étudia l'antique, & sur-tout les ouvrages de Michel-Ange, qu'il dessina soigneusement. Muni de ces connoissances il revint à Anvers. Ses ouvrages, qui étoient d'un dessin plus correct & d'un meilleur goût que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors dans les Pays-Bas, lui mériterent l'estime de ses compatriotes, & le surnom de *Raphaël de la Flandre.* Il fut accueilli des grands & des souverains, particuliérement de Charles V & de Philippe II. Sa passion pour le vin lui attira dans la suite les mépris des honnêtes gens. Ses folles dépenses en bâtiments dérangerent ses affaires, & il mourut la malheureuse victime de ses créanciers.

Franc-Flore avoit une facilité merveilleuse; il sçavoit donner de la force à ses sujets & les arrondir. Sa maniere est inimitable, & semble tenir de la magie. On voit de ses ouvrages dans plusieurs villes de Flandre. Il a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte. Ses Travaux d'Hercule, contenus en dix pieces, ont été gravés par Corneille Cort. Il eut jusqu'à cent cinquante éleves, parmi lesquels sont ses deux fils, dont l'un, appellé François, a fort bien peint en petit.

FO, Suisse de nation, graveur en bois du commencement du seizieme siecle, a gravé les belles figures des livres que Conrard Gesner, médecin à Zurich, a composés en latin sur les animaux. Elles sont d'une beauté sans pareille. « J'invite, dit M. Papillon, les » amateurs des belles gravures, & ceux qui voudront » se perfectionner à faire de belles tailles sur les plan- » ches de bois, d'examiner ces livres & les figures dont » je viens de parler; peut-être sont-ils à la Biblioteque

» du Roi. J'aurois beaucoup perdu de ne les avoir pas » vus ; ils m'ont donné des lumieres sur certaines » parties de l'art, qui serviront à les perfectionner con- » sidérablement. »

FOIX, (*Louis* DE) architecte & ingénieur François, natif de Paris, florissoit vers la fin du seizieme siecle. Il demeura long-temps en Espagne, où il fit exécuter les dessins du monastere & de l'église de l'Escurial, que Vignole avoit donnés avec ceux du palais. Si l'on en croit les Espagnols, la dépense de ce vaste édifice & de ses ornements surpasse la somme de six millions d'écus : ils prétendent que tous ceux qui voient une pareille magnificence en restent interdits, & que leur silence vaut les plus grand éloges. La grandeur, la multiplicité des ornements, la rareté de la matiere, la réflexion sur la dépense peuvent nous étonner, & exciter en même temps notre admiration; mais ces différentes choses ne produisent pas le vrai beau, & ne font point éprouver au connoisseur ce sentiment agréable que lui cause un monument parfait dans toutes ses parties. On ignore quelle est la partie de ce vaste édifice qui fut confiée aux soins de Louis de Foix. Une inscription indique que Jean-Baptiste de Tolede, que les Espagnols mettent au dessus de Vitruve, a été le premier architecte ; & qu'un de ses éleves, nommé Herrera de Villa, conduisit une grande partie de cet édifice. Un autre architecte, qui s'appelloit Antoine de Villacestro, y fit travailler, & fut chargé de la surintendance de ce vaste bâtiment. Il ne pouvoit résulter de la réunion des plans de tant de différents artistes, qu'un composé de bon, de mauvais & de médiocre. Louis de Foix mérita les éloges des François, ses compatriotes : il entreprit de combler l'ancien canal de l'Adour, près de Bayonne, & d'en construire un nouveau qui aboutiroit au port ; il exécuta ce projet avec le plus grand succès en 1570. L'édifice le plus curieux que cet artiste ait fait bâtir, est sans contredit la fameuse

tour de Cordouan, à l'embouchure de la Garonne, à six lieues de Bordeaux. Les marins ne connoissent point de phare aussi magnifique ni aussi élégant que celui-là. (*Vies des Architectes.*)

I. FONTANA, (*Annibal*) sculpteur & graveur en pierres fines, né à Milan, mort dans la même ville en 1587, âgé de quarante-sept ans. Cet habile artiste s'est fait admirer toutes les fois que sont sorties de ses mains des gravures sur les pierres fines, tant en creux qu'en relief. Guillaume, duc de Baviere, prince extrêmement curieux, lui fit faire aussi plusieurs ouvrages sur le crystal, entr'autres une cassette qui étoit enrichie de gravures, & pour laquelle il lui fit compter six mille écus. Tous les sujets qui y étoient représentés étoient de sa composition; ce qui prouve qu'il étoit pourvu d'un grand fonds de dessin : aussi ne quitta-t-il la gravure que pour devenir tout-à-coup un sculpteur du premier ordre. On estime principalement les statues & les bas-reliefs de marbre qu'il fit en concurrence d'Astoldo Lorenza, sculpteur Florentin, & dont il enrichit le portail de l'église de Notre-Dame de S. Celse à Milan, dans laquelle Fontana fut inhumé.

II. FONTANA, (*Dominique*) architecte & machiniste, né dans le Milanez en 1543, mort à Naples en 1607. Après avoir fait construire à Rome ou dans les environs quelques édifices qui le mirent en réputation, il entreprit un ouvrage qui fera passer son nom à la postérité la plus reculée. Sixte-Quint avoit formé le dessin de faire élever au milieu de la place de S. Pierre, l'obélisque qui étoit couché à côté de la sacristie de cette église, où étoit jadis l'ancien cirque de Néron. On fit venir de toutes parts les mathématiciens, les ingénieurs & le sçavants les plus habiles; il se présenta plus de cinq cents personnes qui montrerent leurs projets, ou des modeles de leurs machines à Sa Sainteté, dans une assemblée qui se tint exprès. L'entreprise étoit difficile. Le poids

total de cet obélisque approche d'un million de nos livres. Après bien des difficultés, le projet de Fontana fut enfin approuvé. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations qu'il fit pour réussir dans son entreprise; il nous meneroit trop loin; & on peut consulter à ce sujet les *Vies des Architectes, traduites de l'italien.*

Nous nous contenterons de dire que l'entiere élévation de l'obélisque sur son piédestal se fit le 10 Septembre 1686, & qu'on y employa huit cents hommes & cent quarante chevaux. Le château Saint-Ange annonça cet événement par une décharge de toute son artillerie. Les ouvriers, pleins de joie, prirent Fontana sur leurs épaules, & le porterent en triomphe dans sa maison, au milieu des cris d'alégresse, & au son des trompettes & des tambours. Le peuple qui l'accompagnoit ne cessoit de répéter les louanges que notre artiste venoit de mériter. Il fut fait chevalier de l'Eperon d'or, & noble Romain. Le pape lui donna une pension de deux mille écus d'or, réversible à ses héritiers, indépendamment de cinq mille écus d'or comptant. Sixte-Quint lui fit encore présent de toute la charpente & des machines, ce qui montoit à plus de vingt mille écus Romains, ou deux cents cinquante mille livres. On frappa deux médailles de bronze en son honneur; & le pape voulut que l'on gravât l'inscription suivante sur la base de l'obélisque : *Dominicus Fontana, ex pago agri novo Comensis, transtulit & erexit....* c'est-à-dire : *Dominique Fontana, d'un village près de Côme, a amené cet obélisque, & l'a élevé sur son piédestal.*

Fontana fit encore transporter des thermes de Constantin, ces deux colosses qui tiennent en main les deux fameux chevaux attribués à Phidias & à Praxiteles; & les plaça avantageusement vis-à-vis cette longue rue qui va à la porte Pie. Il répara les deux fameuses colonnes Antonine & Trajane, & dirigea les travaux de l'aqueduc qui a environ cinq lieues de long. Il fit dans Rome plusieurs autres ouvrages considérables. Mais tandis qu'il dirigeoit les travaux d'un

pont de pierre sur le Tibre, on fit de si mauvais rapports sur son compte, que Clément VII lui ôta sa place d'architecte pontifical, & voulut encore lui faire rendre compte des sommes considérables qu'il avoit employés dans la construction d'un si grand nombre d'édifices. Il se vit forcé de se retirer à Naples, où il fut nommé architecte & premier ingénieur du royaume des Deux Siciles. Il y mourut après avoir fait exécuter plusieurs ouvrages, extrêmement riche & comblé d'honneurs. Il a laissé un ouvrage *in-fol.* où il parle de quelques-uns de ses édifices. Cet artiste eut beaucoup de talents pour les méchaniques. Mais son style en architecture n'est pas correct; il n'a point conservé aux différents ordres le caractere qui leur convient, & a donné dans le sec & dans le maigre; d'ailleurs ses compositions sont nobles & majestueuses, mais elles ne souffrent pas l'examen des détails. Malgré cela le chevalier Dominique Fontana mérite un rang distingué parmi les architectes.

III. FONTANA, (*Jean*) architecte & machiniste, frere du précédent, né en 1540, mort à Rome en 1614. Il aida son frere Dominique dans tous les grands travaux dont il fut chargé à Rome. Il fut également architecte de l'église de S. Pierre, & l'on croit que le palais Justiniani, qui est d'assez bonne architecture, a été bâti sur ses dessins. Mais le plus grand talent de Jean Fontana étoit pour l'hydraulique. Il a exécuté, soit dans Rome, soit dans les environs, plusieurs ouvrages en ce genre, qui font honneur à son habileté.

IV. FONTANA, (*Charles*) architecte, né à Bruciato, dans le territoire de Côme, en 1634, mort à Rome en 1714, il apprit sous le chevalier Bernin les regles de l'architecture; on lui reproche, dans presque tous les édifices qu'il a construits, & qui sont en grand nombre, peu de correction & beaucoup de caprices. Fontana fit, par ordre d'Innocent XI, une ample description de l'église de saint Pierre. Il calcula

calcula toutes les dépenses qu'elle a coûtées depuis sa fondation jusqu'en 1694. La somme se monte à quarante-six millions huit cents mille & cinquante-deux écus Romains, qui font deux cents trente-quatre millions deux cents soixante livres de France. On ne comprend point dans ce calcul la dépense des modeles, celle de la démolition des murs de l'ancienne église, & du clocher élevé par le chevalier Bernin. Ce dernier ouvrage coûta plus de cent mille écus, ou cinq cents mille livres; & les frais de la démolition monterent à douze mille écus, ou soixante mille livres. On ne fait point encore entrer dans cette dépense les vases sacrés, les ornements d'église, les peintures & les échafauds avec les machines. Fontana n'a point tiré cette dépense des registres, parce qu'ils ne sont point complets; mais il les a déduits des mesures de l'église, qui contient, selon son calcul, cent onze millions cent vingt-deux mille palmes cubiques. Combien d'argent n'a-t-on pas encore dépensé depuis ce temps pour l'entretien de ce superbe édifice!

FONTAINE, danseuse de l'Opéra. Elle avoit beaucoup de graces & de noblesse dans sa danse, & elle a été la premiere femme qui ait dansé sur le théâtre de l'Académie royale de Musique. Les rôles des femmes avoient été remplis jusqu'alors par des hommes habillés en femmes; & ce ne fut qu'au ballet du *Triomphe de l'Amour*, représenté à Saint-Germain-en-Laye devant le roi, au mois de Janvier 1781, que se fit ce changement. On vit danser dans ce ballet monseigneur le Dauphin & madame la Dauphine, Mademoiselle, madame la princesse de Conty, & autres princes, princesses, seigneurs & dames de la cour.

FONTENAY, (*Jean-Baptiste* BLAIN DE) peintre, né à Caen en 1654, mort à Paris en 1715. Son pere, qui étoit peintre & protestant, l'éleva dans sa religion & dans son art, l'envoya à Paris, & le mit entre les mains de Baptiste Monnoyer, fameux peintre de fleurs. L'éleve ne tarda pas justifier le choix qu'on avoit fait d'un

tel maître ; ses progrès furent rapides. Ayant fait abjuration du Calvinisme en 1685, Monnoyer, qui avoit jusqu'alors différé de lui donner sa fille, dont il le sçavoit amoureux, n'eut plus de raison de s'y opposer : il lui développa pour lors tous les secrets de son art, & le fit recevoir à l'académie en 1687. Il se l'associa même ensuite dans les travaux des maisons royales & chez les ministres, moyen assuré de lui donner ses entrées & de le faire connoître. Fontenay ne négligeoit rien pour son instruction ; il cherchoit les plus belles fleurs, les plus beaux fruits ; on lui en apportoit de toutes parts ; il sçavoit imiter jusqu'à la rosée qui s'attache le matin sur les fleurs ; on reconnoissoit le velouté de la peau des fruits, & une certaine fleur qu'on remarque dessus ceux qu'on a cueillis avec soin : les mouches, les papillons, les chenilles, surprenoient par leur vérité, ainsi que les autres insectes. Louis XIV, instruit de son mérite, l'employa dans les appartements de Versailles, de Marly, de Compiegne & de Fontainebleau, où les buffets des salles à manger, les dessus de porte font connoître le génie & la touche de cet habile homme. Souvent le roi venoit s'entretenir avec lui pendant qu'il travailloit à Marly ; il appelloit son fils le petit Raphaël ; &, content de plus en plus de ses services, il le logea par distinction aux galeries du Louvre, & lui accorda une pension de quatre cents livres. Il fut employé pour les tapisseries des Gobelins, & pour les dessins des tapis que l'on fabrique à la manufacture royale de la savonnerie à Chaillot. Quoiqu'il fût presque toujours occupé à travailler dans les maisons royales, il y a peu d'hôtels à Paris qui ne soient enrichis des ouvrages de son pinceau.

FOPPA, *surnommé* LE CARADOSSO, orfevre de Milan, établi à Rome, vivoit dans le quinzieme siecle. Cellini rapporte, dans son *Traité de l'Orfévrerie*, que le nom de *Caradosso* étoit un sobriquet injurieux, qui fut donné à notre artiste par un Espagnol, & dont il demeura si bien en possession, qu'on ne l'appella plus

depuis autrement, & que son nom de famille, *Foppa*, en fut même oublié. Ce même Cellini ajoute qu'il étoit le plus excellent ciseleur de son temps; & Pomponius-Gauricus le met au rang des meilleurs graveurs qui vivoient sur la fin du quinzieme siecle, ou au commencement du suivant. Ce dernier auteur lui donne pour adjoint François Furnius de Bologne, autre orfevre; & il les compare aux Pyrgoteles, aux Cronicus, aux Dioscorides, célebres graveurs anciens. Ces louanges sont certainement outrées. Du reste, il est assez probable que ce François Furnius, dont il est ici question, est le même que Francia. (*Voyez son article.*)

FOREST, (*Jean*) peintre de paysage, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, âgé de soixante-seize ans. Après avoir resté sept ans en Italie, il revint en France, & passa par la Provence & la Franche-Comté, dont il dessina les plus belles vues. L'académie de peinture le reçut en 1674, & le fit dans la suite conseiller. Quoique philosophe & d'un caractere assez particulier, il se maria, & épousa la sœur du célebre la Fosse. Comme il passoit pour un grand connoisseur en tableaux & en dessins des grands maîtres, M. de Seignelay, ministre d'Etat, qui vouloit former un cabinet de tableaux, le chargea de retourner en Italie, & de lui apporter ce qu'il trouveroit de meilleur. Cette commission, faite avec beaucoup d'attention, fit connoître le bon goût & la finesse du discernement de Forest. Il en rapporta de nouvelles études qu'il avoit faites dans sa route, & qui lui ont servi à produire de beaux ouvrages. Cet habile homme n'a point travaillé pour le roi; il refusa deux grands tableaux qui lui furent proposés. Son coloris est terrible, quelquefois même un peu outré & trop noir; mais on est sûr de trouver toujours dans ses tableaux du piquant, de ces coups de pinceau hardis qui sentent le maître, & que les peintres appellent *réveillons*. C'est une magie qu'il faut distinguer dans ce grand paysagiste. Tous les endroits sombres, & pour ainsi dire

sourds, qu'il a employés dans ses ouvrages, ne servent qu'à faire valoir une échappée de lumiere, & une touche hardie, que le peintre a ménagée avec beaucoup d'adresse. Les seuls connoisseurs sont frappés de ce grand style. Sa touche d'arbres est admirable, accompagnée souvent de beaux sites, avec des figures bien dessinées. Il n'étoit point prévenu pour ses ouvrages; & il se méfioit tant de leur mérite, qu'il les couvroit souvent pour en recommencer d'autres.

FORTIFICATION, (*la*) ou l'architecture militaire, est l'art de mettre une place, ou tout autre lieu qu'on veut défendre, en état de résister aux efforts de l'ennemi qui veut s'en emparer. On en fait plusieurs divisions; nous ne parlerons que de celles qui ont le plus de rapport à notre plan, c'est-à-dire de la fortification ancienne & de la fortification moderne.

La fortification ancienne fut d'abord très-simple; elle ne consistoit que dans une enceinte de pieux ou de palissades. Dans la suite, on environna les places, situées pour l'ordinaire sur des hauteurs, de murailles à crénaux, flanquées de tours rondes ou quarrées, distantes les unes des autres de quatre-vingts ou de cent pieds, & de fossés larges & profonds, avec des ponts-levis aux portes, & défendues pareillement par des tours. Les anciens ne terrassoient pas toujours leurs murailles; & le chevalier Folard prétend qu'ils en usoient ainsi pour se mettre à l'abri de l'escalade. Ils négligeoient aussi quelquefois de fortifier leurs places de guerre de murs de maçonnerie; & ils y suppléoient alors en les fermant de bons remparts de terre, qui avoient beaucoup de fermeté & de solidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de soutenir les terres par des fascinages assurés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnoit autour; souvent même ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte. Telles étoient les fortifications des anciens, à peu près les mêmes chez

les Grecs & chez les Romains, & qui leur suffisoient, puisqu'ils n'avoient point des machines dont les effets fussent aussi terribles que ceux de la poudre.

Mais, quand l'usage du canon fut établi dans les sieges, il fallut prendre un nouveau systême pour défendre les places, & c'est ce qu'on appelle fortification moderne. On fut obligé de corriger la forme des tours, & de les terminer par deux lignes droites, formant ensemble un angle saillant vers la campagne. Par cette correction, les tours furent composées de quatre lignes, sçavoir, de deux faces & de deux flancs; & elles prirent alors le nom de *bastions triangulaires*, ou simplement de *bastions*.

Il est assez difficile de fixer l'époque précise de l'invention des bastions; on ne commença guere à les mettre en usage que vers l'an 1500. Quelques auteurs en attribuent l'honneur à Zisca, chef des Hussites en Bohême; d'autres croient que le premier qui s'en servit fut Achmet Bassa, qui, ayant pris Otrante en 1480, fit fortifier cette ville avec les bastions qu'on y voit encore aujourd'hui. M. le marquis Maffei, dans sa *Verona illustrata*, jaloux de la gloire de sa patrie, soutient que ce fut un ingénieur de Véronne, nommé *San-Micheli*, qui fortifia cette ville, en 1523, avec des bastions, à la place des tours qui y étoient auparavant. Ce sçavant ajoute que les livres qui ont parlé des bastions n'ont paru que depuis l'an 1500 en Italie, & depuis 1600 dans les autres pays de l'Europe. Cette assertion n'est pas tout-à-fait exacte. Daniel Specle, ingénieur de la ville de Strasbourg, publia, avant sa mort arrivée en 1589, un livre de fortification, qu'on estime encore aujourd'hui, dans lequel il se regarde comme le premier Allemand qui ait écrit des bastions triangulaires. Errard de Bar-le-Duc, ingénieur de Henri IV, est le premier en France qui ait écrit sur cette matiere.

Depuis l'établissement de la fortification moderne, plusieurs ingénieurs ont proposé différentes manieres de fortifier, ou, ce qui revient au même, différents systêmes de fortification. On peut citer, entr'autres,

le systême de Marollois, appellé communément le systême des Hollandois; de Sardi, ou à l'Italienne; de Stewin de Bruges; du chevalier de Ville; du comte de Pagan; de Maneffon Malet; du maréchal de Vauban, le plus célebre & le plus usité de tous; du baron de Coehorn; de Scheiter ou Scheiteer; de Blondel. Bien des gens en imaginent encore tous les jours de nouveaux; mais, comme il est bien difficile d'en proposer de plus avantageux & de moins dispendieux que ceux qui sont en usage, la plupart de ces idées nouvelles restent dans les livres, & personne ne se met en devoir de les faire exécuter.

FOSSE, (*Charles* DE LA) peintre, né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1716. Il étoit neveu du célebre de la Fosse, poëte tragique, dont quelques pieces font l'ornement du théâtre François. Admis dans l'école du fameux le Brun, il y fit des progrès rapides, qui le rendirent en peu de temps digne des bienfaits du roi. La pension pour le voyage d'Italie lui fut accordée. La Fosse fit une étude particuliere des ouvrages du Titien & de Paul Véronese. A la vue de toutes ces beautés, son inclination se développa, & son goût se détermina. Louis XIV lui fit peindre, pour ses appartements, des tableaux qui firent juger combien il avoit profité dans son voyage. La Fosse peignit ensuite à fresque, dans l'église de Saint-Eustache, la chapelle du mariage, en concurrence avec Pierre Mignard, qui avoit peint celle des fonts. L'émulation anima sa verve; son ouvrage se distingua par la couleur : il fut généralement applaudi, & l'on en regrette la perte. Ces deux chapelles ont été détruites, lorsqu'on s'est déterminé à bâtir le nouveau portail de Saint-Eustache. La Fosse fut reçu à l'académie en 1673, & il donna pour son tableau de réception l'Enlevement de Proserpine par Pluton, dont l'académie fut si contente, qu'elle le nomma aussi-tôt adjoint à professeur, & un an après professeur. Dans la suite, il devint recteur, & enfin chancelier.

Sa réputation ne se renferma pas dans la seule ville de Paris, elle fut portée dans les pays étrangers; & Milord Montaigu l'appella à Londres, en 1690, pour peindre, conjointement avec Rousseau & Baptiste, la belle maison qu'il possédoit dans cette grande ville: il y peignit en deux grands plafonds l'Apothéose d'Isis & l'Assemblée des Dieux. Tout ce que la poésie, la magie du coloris, la belle intelligence & la grande ordonnance peuvent produire de merveilleux, est employé dans ces ouvrages. Le roi Guillaume III les vint voir, les admira, & fit proposer à la Fosse de rester en Angleterre, ajoutant qu'il seroit satisfait, & des grands ouvrages qu'il lui destinoit, & des marques de sa libéralité. Il auroit volontiers répondu aux offres avantageuses de ce monarque, s'il n'eût été pressé de revenir en France par Mansard, surintendant des bâtiments, qui le protégeoit; & l'espérance, dont on le flattoit, d'être nommé premier peintre du roi, ne le fit pas balancer un moment à quitter la Grande-Bretagne. Nous ne devons pas passer sous silence une anecdote sur cet artiste lorsqu'il étoit encore en Angleterre, parce que les faits de cette nature, dit M. le comte de Caylus, sont toujours utiles & bons à rapporter, quand ils ne serviroient qu'à inspirer quelque modération aux curieux de tous les pays, dont la décision est presque toujours intrépide. Un peintre Italien, nommé *Sébastien Ricci*, faisoit venir des Paul Véronese de sa façon, avec lesquels il trompoit si bien toute l'Angleterre, qu'il fit donner la Fosse lui-même dans le piege. Celui-ci lui répondit, quand il fut convaincu: *Croyez-moi, Monsieur, faites toujours des Paul Véronese, & jamais des Ricci.*

De retour en France, la Fosse fut chargé de plusieurs ouvrages pour la chapelle des Invalides, pour celle de Versailles, & pour le chœur de Notre-Dame, sans parler de plusieurs autres, particuliérement pour la galerie de M. Crozat qui l'avoit reçu dans sa maison, & chez lequel il a demeuré jusqu'à sa mort. Son goût de peinture, selon les connoisseurs, est un peu

chargé, & quelquefois lourd, ainsi que ses draperies mal jettées; souvent ses figures sont trop courtes. Il cherchoit le caractere de Rubens dans l'effet du coloris & du clair-obscur, qui ont été ses parties dominantes. Une peinture moëlleuse, une intelligence des teintes, & des effets admirables de couleur, l'ont fort distingué. Il a excellé dans le paysage & dans la fresque. Il ne lui manquoit qu'un peu plus de correction & un plus grand goût de dessin. On a gravé d'après lui.

FOUQUIERES, (*Jacques*) peintre & graveur, né à Anvers en 1580, mort à Paris en 1659. Cet artiste, célebre par ses paysages, fut éleve de Breughel de Velours, qu'il surpassa par des peintures plus vraies, quoiqu'elles ne soient pas aussi finies. Rubens en faisoit beaucoup de cas, & il le choisit pour orner le fond de ses tableaux. L'électeur Palatin le fit venir en Allemagne; &, après avoir exercé son pinceau pour orner son palais, il récompensa généreusement son travail. L'amour de son art conduisit Fouquieres en Italie; de-là il vint en France en 1621, & mérita l'estime de Louis XIII, qui l'employa dans ses maisons royales, & qui lui donna même des lettres de noblesse. Cette distinction le rendit si fier, qu'il ne peignoit plus que l'épée au côté; il en vint même jusqu'à dédaigner le travail, dans la crainte de déroger. Cette vanité mal-entendue du baron Fouquieres, ainsi qu'il étoit appellé par le Poussin, avec lequel il eut des démêlés qui engagerent ce grand homme à retourner en Italie; cette vanité, dis-je, le rendit très-misérable; il fut obligé de se retirer au fauxbourg Saint-Marceau, chez un homme de l'art, qui le logeoit gratuitement.

Ce peintre, dit M. d'Argenville, rendoit la nature dans ses paysages : ses figures étoient bien dessinées; mais il peignoit un peu trop verd, & généralement ses paysages sont trop bouchés; sa couleur est fraîche, & on ne peut voir une plus belle touche d'arbres : tout ce qu'il faisoit étoit d'après nature. Ses figures ré-

pondoient à l'excellence de son paysage, & ses grands morceaux ne sont pas inférieurs aux petits. Ses tableaux sont répandus de tous côtés; on en trouve cinq chez le Roi. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses paysages.

FOURNIER, (*Pierre-Simon*) dit *Fournier le Jeune*; graveur & fondeur de caracteres d'imprimerie, né à Paris en 1712. Son éducation avoit été extrêmement négligée; & sa ressource, à l'âge de dix-sept ans, fut de travailler chez son frere, M. Fournier l'aîné, vivant encore, qui avoit acheté des demoiselles le Bé leur fonderie si renommée par la beauté des caracteres, & qui, par ses travaux, a soutenu ce fonds avec honneur. Mais notre jeune artiste prit bientôt l'essor, & se fit d'abord connoître par d'assez bonnes vignettes en bois. Il abandonna presque aussi-tôt cet art, pour graver en acier de grosses lettres, connues dans l'imprimerie sous le nom de *grosses* & *moyennes de fonte*. Tous ces essais étoient autant de chefs-d'œuvre dont on n'avoit pas l'idée avant lui. Il grava ensuite, avec autant d'art que de succès, les premiers corps de caracteres, comme *gros* & *petit canon*, *palestine*, *gros* & *petit parangon*, *gros* & *petit romain*, & sur-tout ses *vignettes de fonte*, qui réunissent au mérite d'un beau dessin l'agrément de la variété, & dont la collection est très-considérable.

Ayant examiné soigneusement l'état où étoit alors la typographie, le peu d'ordre qu'il remarqua dans les détails de cet art important, lui fit desirer de débrouiller ce chaos; & il en vint à bout. Il publia en 1737 cette sçavante table des proportions qu'il faut observer entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & pour fixer leurs rapports. Cet objet avoit été très-négligé. M. Fournier fut dès-lors le législateur des typographes. Il parloit une langue nouvelle pour la plupart d'entr'eux, & il rencontra beaucoup de critiques aveuglés par l'ignorance ou par l'envie. L'abbé des Fontaines, qui faisoit alors ses *Observations*

ſur les ouvrages de littérature, eut du moins le mérite de deviner celui de cet artiſte, & de lui rendre hommage. Il le vengea des vaines imputations de ſes adverſaires, & prouva qu'en effet cette table des proportions étoit une découverte, non-ſeulement honorable pour ſon auteur, mais encore très-eſſentielle aux progrès de l'imprimerie.

Les ſuccès de Fournier répondant preſque toujours à ſon amour pour le travail, il ne tarda pas d'offrir aux amateurs de l'art de l'imprimerie un premier modele de ſes caracteres, qu'il publia en 1742. Cet eſſai obtint l'accueil le plus favorable en France & chez l'étranger. Tous les obſtacles diſparoiſſoient devant lui. Sa réputation s'étendit de plus en plus ; &, non content de perfectionner ſon art par de nouvelles découvertes, il aſpira encore avec ſuccès à la qualité d'homme de lettres. Il publia des ouvrages, tous relatifs à l'imprimerie, pleins de recherches ſçavantes, & écrits de ce ſtyle ſimple & ſans apprêt qui ſied ſi bien à un artiſte.

Le plus conſidérable eſt le *Manuel Typographique*, dont le premier volume contient la deſcription des deux premieres parties, ſçavoir ; la gravure ou taille des caracteres, qui n'avoit jamais été décrite, & la foule des mêmes caracteres qui n'avoit été connue juſqu'alors que par le détail abrégé donné par Fournier lui-même dans l'*Encyclopédie*, & par une notice inſuffiſante & imparfaite de Savary dans ſon *Dictionnaire du Commerce*. On y trouve auſſi l'hiſtoire & le détail des nouveaux caracteres pour la muſique, inventés par Fournier, exécutés par lui, approuvés de l'académie royale des ſciences, & honorés du ſuffrage du célebre Rameau. Les magiſtrats ont cru devoir protéger l'exécution de cette découverte glorieuſe pour l'imprimerie, & avantageuſe pour les imprimeurs. Elle eut le ſort de toutes les découvertes utiles; elle attira à ſon auteur beaucoup de partiſans, d'imitateurs & de jaloux. Il ne ſera pas inutile de remarquer que ces nouveaux caracteres ont ſervi pour

le beau recueil de M. Monet, intitulé *Anthologie françoise*, 3 vol. in-8°, chez Barbou.

Le second volume du *Manuel Typographique* renferme, entr'autres, un exemple des caracteres, tant romains qu'italiques, dont on se sert ordinairement dans l'imprimerie, avec les différentes nuances de grosseur qui les font distinguer. Ces caracteres, gravés par Fournier, sont admirables, sur-tout les italiques, par la beauté des formes, la netteté, la grace & l'agrément du coup d'œil.

Nous n'avons fait qu'indiquer quelques parties de ce grand ouvrage qui devoit avoir deux autres volumes; l'un sur le méchanisme particulier de l'imprimerie, & l'autre sur l'histoire des meilleurs typographes. La mort de l'auteur arrivée, en 1768, a prévenu l'exécution d'un si beau plan; mais ce qu'il nous a donné est toujours très-précieux. Il seroit à souhaiter que chaque artiste fût en état de publier sur son art des renseignements aussi exacts & aussi instructifs. Mais en tout genre les grands artistes sont très-rares.

Le mérite de Fournier lui avoit gagné de puissants amis. M. de Malesherbes, qui présidoit en 1762 à la libraire, & qui le connoissoit particuliérement, l'aida beaucoup à obtenir un arrêt du conseil, par lequel Sa Majesté, en considération de ses services, lui accordoit, sans aucune autre formalité, le titre d'imprimeur pour la musique. Il est inutile de rappeller ici les brigues envieuses qui s'pposerent dans le temps à l'exécution de cet arrêt; mais on ne put du moins l'empêcher d'imprimer lui-même son *Manuel Typographique*, qui est un chef-d'œuvre de l'art dont il traite.

Cet artiste avoit épousé, en 1747, Marie-Magdeleine Couret, sœur de ce M. Couret de Villeneuve, imprimeur d'Orléans, qui s'est fait connoître d'une maniere si distinguée par les belles éditions dont il a enrichi la littérature. Il a laissé de ce mariage deux fils, dont l'un marche déja avec distinction sur ses traces. La fonderie de Fournier *le Jeune* est une des plus considérables du royaume : il a été trente ans à

la former. On peut dire que c'eſt abſolument l'ouvrage de ſes mains, ayant lui-même gravé les poinçons, frappé & juſtifié les matrices, & fabriqué une partie des moules, tous ceux, entr'autres, qui ſont de ſon invention. Il n'y a que cet exemple, depuis l'origine de l'imprimerie, qu'une fonderie complette ait été faite par un ſeul artiſte.

FRANCAVILLA *ou* FRANCHEVILLE, (*Pierre*) ſculpteur, né à Cambrai en 1548, mort à Paris ſous le regne de Louis XIII. Son pere qui vouloit faire de lui un homme de lettres, lui fit donner une excellente éducation; mais ſon inclination le portant à la ſculpture, il brava les repréſentations & les menaces paternelles, & partit pour l'Italie, où il ſe mit à l'école de Jean de Bologne. Il ne ſe borna pas à cultiver cet art ſeul. Il devint peintre, mathématicien, ingénieur, anatomiſte. Appellé en France par Henri IV, il partit de Florence avec Bordoni, ſon éleve, & il fit des ouvrages très-eſtimés. Les principaux ſont les bas-reliefs en bronze & les quatre eſclaves du piédeſtal, qui décorent la ſtatue de ce prince ſur le Pont-neuf. Louis XIII nomma Francheville ſon premier ſculpteur.

On connoît encore un autre ſculpteur de ce nom, natif également de Cambrai, & qui vivoit à la fin du dernier ſiecle. Il a fait différents ouvrages, d'après les modeles de Girardon: le plus conſidérable, & celui qui réunit les ſuffrages des amateurs, eſt un grouppe de la Vérité enlevée par le Temps, qu'on voit au château de Pont-Chartrain.

FRANCESCHINI, (*Marc-Antoine*) peintre, né à Bologne en 1648, mort dans la même ville en 1729. Ce peintre d'hiſtoire, éleve de Cignani, pour lequel il conſerva toujours la plus grande vénération & même du reſpect, s'eſt rendu recommandable par un coloris gracieux, un deſſin aſſez correct, une belle expreſſion; mais ſa maniere a plus de ſimplicité que de nobleſſe. Aſſocié avec Quaïni, qui entendoit très-

bien le payſage, les ornements & la perſpective aérienne, il ſe chargeoit de faire les figures de leurs tableaux communs, dans leſquels néanmoins on ne remarque aucune différence de pinceau. Les principales villes d'Italie, Rome, Florence, Bologne, poſſedent des ouvrages de Franceſchini. Les étrangers & les nationaux ont été également empreſſés à s'en procurer. Le pape le nomma chevalier de Chriſt, & pluſieurs princes le comblerent de préſents. Il laiſſa de grands biens, qui, ſans ſa libéralité & ſes aumônes, auroient été encore plus conſidérables. On a gravé d'après lui.

FRANCIA, (*François*) peintre, né à Bologne d'une famille aſſez médiocre, en 1450. Il embraſſa d'abord la profeſſion d'orfevre, peignit d'émail ſur les métaux, ſe mit enſuite à graver des coins pour les médailles, où il acquit une réputation diſtinguée; enfin, pouſſé par ſon génie, il s'adonna à la peinture. Il avoit alors quarante ans; mais ni ſon âge, ni les difficultés qu'il y a de ſe rendre parfait dans cet art, ne le rebuterent point. Comme il deſſinoit fort bien, & qu'il avoit pour amis les meilleurs peintres de ce temps-là, il apprit bientôt la maniere d'employer les couleurs; & il travailla avec tant de vigilance & d'ardeur, qu'il devint un des plus excellents peintres d'Italie. Dans le temps qu'il jouiſſoit de toute ſa gloire, il entendoit ſouvent parler des chefs-d'œuvre que Raphaël exécutoit à Rome. Raphaël à ſon tour entendoit parler avec éloge de Francia. Il s'établit entr'eux une correſpondance, fondée ſur l'eſtime & ſur l'amitié. Francia deſiroit avec ardeur de voir quelque ouvrage de Raphaël: l'occaſion ſe préſenta d'elle-même. Ce dernier avoit fait un tableau de ſainte Cécile, pour être mis dans une chapelle à Bologne; il l'adreſſa à ſon ami, le priant de ſe donner la peine de le placer, & même de corriger les défauts qu'il y remarqueroit. Tranſporté de joie, Francia ſe hâte de le tirer de la caiſſe, & de le mettre dans un lieu commode

pour le bien examiner. Quels furent son étonnement & son admiration en voyant un ouvrage qui véritablement est un des plus beaux de Raphaël! Les siens ne lui parurent plus rien; il se reconnut inférieur à ce grand homme. Il fit cependant porter le tableau dans l'endroit qui lui étoit destiné; mais en même temps accablé de tristesse, & désespérant à son âge de pouvoir aller plus avant dans un art dont il croyoit avoir atteint la perfection, il devint la triste victime de son orgueil. S'étant mis au lit quelques jours après, il ne fit plus que languir, & mourut en peu de temps, de mélancolie, en 1518, âgé de soixante-huit ans.

FRANÇOIS DE GIORGIO, architecte, né à Sienne en 1423, mort en 1470. Cet artiste, qui étoit de la famille des Martini de Sienne, excelloit dans la sculpture; il étoit amateur de peinture, bon ingénieur & sçavant architecte. Il bâtit à Urbin, pour le duc Frédéric Feltre, ce fameux palais dont on vante également la décoration, & la maniere commode dont il est distribué. On n'avoit jamais construit d'escaliers aussi singuliers, & en même temps si agréables & si bien entendus, que ceux que Giorgio fit exécuter dans ce palais.

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur, né à Bruxelles en 1594, mort à Livourne en 1644. Son nom de famille étoit Duquesnoi. Son pere, sculpteur, lui donna les premiers principes de son art, dans lequel le jeune François fit de si grands progrès, qu'il orna bientôt sa patrie de plusieurs ouvrages, entr'autres de la statue de la Justice, qui est sur la grande porte de la Chancellerie de Bruxelles. A l'âge de vingt-cinq ans il se rendit à Rome, où son peu de fortune le réduisit à faire de petits ouvrages en ivoire, en bois, & des têtes de saints pour les reliquaires. Cependant les chefs-d'œuvre antiques le remplissoient d'une noble émulation; & les conseils de l'illustre le Poussin, avec lequel il s'étoit lié d'amitié, lui dévoiloient les grandes regles du dessin & l'imitation de la nature. Il s'attacha

particuliérement à des sujets riants & gracieux, traités presque toujours en petit : ce sont des Bacchanales, des jeux d'enfants, des amours, qu'on voit dans de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, &c. L'art & l'esprit s'y font également reconnoître. Avec quelles graces & quelle délicatesse n'a-t-il pas surtout exécuté, d'après Virgile, ce bas-relief où Silene endormi est enchaîné par des Satyres, & son visage est barbouillé de mûres par une Nymphe ! Quelle expression n'a-t-il pas mise dans cet autre où l'amour divin foule à ses pieds l'amour profane, & lui ferme la bouche avec sa main pour le faire taire, tandis qu'un autre génie éleve une couronne de laurier en récompense de cette victoire !

Aucun sculpteur n'a porté plus loin que François Flamand la perfection des figures des enfants. On sçait que les anciens artistes Grecs excelloient dans cette partie. Michel-Ange leur a donné des formes trop prononcées & trop ressenties : on les prendroit pour des Hercules. Raphaël a été le premier qui les ait formés avec les proportions convenables à la beauté de leur âge. Le Correge & le Titien ont très-bien rendu la délicatesse de leurs membres. Annibal Carrache a emprunté la maniere de chacun de ces grands maîtres. Le Dominiquin est regardé comme le plus parfait de tous ; & il a réussi singuliérement à exprimer les mouvements des enfants dans l'accroissement de leur âge, jusqu'au commencent de l'adolescence. François Flamand, guidé par ses études d'après le Titien & le naturel, s'est encore plus attaché à rendre leurs formes & leurs contours tendres & délicats. Sous son ciseau le marbre semble perdre sa dureté. Mais, malgré l'imitation exacte de la nature, on est peut-être fondé à lui faire quelques reproches sur le costume, puisqu'il a donné à ces enfants des attitudes, des mouvements, des desseins & des sentiments au dessus de leurs forces & de leur âge.

Les talents de notre artiste étoient trop distingués pour qu'ils demeurassent long-temps dans l'oubli. Des

connoisseurs, frappés de quelques morceaux qu'il avoit exécutés, se hâterent d'exercer son ciseau, & bientôt il eut la gloire de passer pour le premier sculpteur de son temps. On trouvera sans doute singulier qu'il n'ait fait, étant à Rome, que deux grandes statues, l'une de sainte Susanne, dans l'église de Notre-Dame de Lorette, située près de la colonne Trajane, & l'autre de S. André, dans l'église de S. Pierre. Mais si l'on fait réflexion que ces deux ouvrages lui coûterent des peines infinies pendant plusieurs années, qu'ils renferment tout ce que l'art peut imaginer de plus parfait, & qu'ils peuvent être mis en parallele avec les plus beaux de l'antiquité, on en sera moins étonné. Sa statue de S. André est sur-tout au dessus de tout éloge. La dignité & le grand qui y regnent, effrayent, par le caractere du dessin, tout artiste qui la considere. La beauté de l'attitude, le grand caractere de la tête, si bien faite pour frapper de distance, lui a mérité d'être nommée la premiere statue de Rome.

La réputation de François Flamand s'étendit jusqu'en France. Louis XIII lui fit proposer les conditions les plus avantageuses pour l'attirer dans son royaume. Cet artiste les accepta ; & il étoit sur le point de partir, lorsqu'un de ses freres, qu'il avoit chassé de chez lui à cause de sa mauvaise conduite ; étant de retour à Rome, lui donna du poison, en partie pour satisfaire sa haine, & en partie pour se défaire d'un rival dans la sculpture. Ce malheureux avoit si bien pris ses mesures, que personne ne soupçonna la cause du mal de François Flamand ; & on l'auroit toujours ignorée, si le coupable, étant conduit au supplice quelques années après, dans sa patrie, pour des crimes atroces, n'eût avoué qu'il avoit empoisonné son frere. Celui-ci, par ordre des médecins, s'étoit mis en marche pour aller respirer l'air natal ; mais à piene fut-il arrivé à Livourne, qu'il expira. On l'enterra dans l'église des Cordeliers. La nouvelle de sa mort excita les regrets dans Rome, dans sa patrie, & en France où on l'attendoit avec impatience. Il étoit

sans

sans doute digne d'un meilleur sort pour les qualités de son ame, qui le rendoient aussi cher à ses amis, que ses talents le faisoient estimer & admirer de tout le monde. L'amour de son art le transportoit. Sans cesse occupé, il ne quittoit le travail que par épuisement; &, après un court repos, il le reprenoit avec une nouvelle ardeur. Il est vrai que ses ouvrages lui coûtoient infiniment, soit parce qu'il avoit l'esprit naturellement lent, soit parce que l'idée du beau qu'il concevoit, ne pouvoit jamais le satisfaire dans l'exécution. De-là vient qu'il répondit à quelqu'un qui l'exhortoit à ne plus retoucher une statue qui lui paroissoit parfaite, & à s'épargner une peine inutile : *Vous avez raison, vous qui n'avez pas idée de l'original; mais moi je suis mécontent de mon ouvrage, parce qu'il est encore bien éloigné du modele que j'ai dans la tête.*

FRANÇOIS ROMAIN, architecte, né à Gand en 1646, mort à Paris en 1737. Il entra dans l'ordre de S. Dominique. Il entreprit à la sollicitation des Etats-Généraux, la construction du pont de Maëstricht, & fut ensuite appellé à Paris pour achever le Pont-royal, que l'on croyoit ne pouvoir jamais finir. Le succès de cette entreprise mérita au frere François Romain la place d'inspecteur des ponts & chaussées, & celle d'inspecteur général des bâtiments du Roi, dans la généralité de Paris. On le demandoit souvent à la cour pour le consulter sur les objets les plus importants de son art.

FRANÇOIS, (*Jean-Charles*) graveur des dessins du Cabinet du Roi, graveur ordinaire du roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, & pensionnaire de Leurs Majestés, né à Nancy en 1717, d'une famille très-honnête, & qui se distinguoit dans le commerce, mort en 1759. Cet artiste apprit à dessiner par goût, & à l'insçu de ses parents : il fit plus, il devina la gravure; &, sans connoître aucun outil, sans avoir vu graver, il parvint à faire dans ce genre des essais dignes d'être remarqués. Il commença par graver la vaisselle, pour se procurer au moins une subsistance

qu'il ne dût à d'autre perſonne qu'à lui-même. Une entrepriſe conſidérable en ce genre, qui s'exécutoit à Dijon, lui fit quitter ſa patrie à l'âge de ſeize ans; & de Dijon il ſe rendit à Lyon, dans l'eſpérance de trouver dans cette grande ville quelqu'occaſion de ſuivre ſon goût pour la taille-douce. Il y demeura près de ſept ans, & s'y diſtingua particuliérement par un livre à deſſiner.

Ce jeune homme, qui avoit eu dès-lors des idées neuves ſur la perfection de ſon art, s'imagina qu'il ſeroit poſſible d'imiter le deſſin dans une eſtampe, & de faire lutter, pour ainſi dire, le burin avec le crayon. Le livre en queſtion offrit les premiers eſſais de ſon importante découverte. Avec le burin à pluſieurs tailles, il avoit trouvé le moyen d'approcher infiniment de ce qu'il cherchoit. Cette nouveauté fit fortune, & lui valut un applaudiſſement général. Tout le monde étoit étonné; mais lui ſeul n'étoit pas encore pleinement ſatisfait de ſon travail. Il auroit voulu donner à ſes planches une illuſion complette. Cette idée le tourmentoit ſans relâche; & l'envie d'acquérir les lumieres néceſſaires pour l'exécuter avec un plus grand ſuccès, le détermina ſeule à faire le voyage de Paris. Son zele & ſes travaux furent enfin couronnés; il vint à bout d'imiter le crayon de la maniere la plus heureuſe en 1757.

Quand ſes eſtampes en ce genre furent préſentées à meſſieurs de l'académie de peinture, tous furent ſurpris d'une illuſion ſi heureuſe : ils accueillirent cet ouvrage, & le firent connoître à M. de Marigny, directeur & ordonnateur général des bâtiments du roi, qui obtînt pour lui une penſion de 600 livres.

Animé par cette récompenſe, notre artiſte imagina de graver ſur du papier gris ou bleu les deſſins lavés, & ceux au crayon noir & blanc. Il tenta d'allier cette derniere maniere avec celle qui imite le crayon rouge, afin de donner au public des planches qui fuſſent à-la-fois dans le goût des trois crayons. Il ſe renferma plus étroitement dans ſon cabinet, pour travailler à

la perfection de ces différentes manœuvres, tant il avoit à cœur de reculer les bornes de son art.

Cette découverte étoit trop belle pour ne pas produire beaucoup de copistes & d'envieux. On alla même jusqu'à la lui disputer, & à prétendre qu'il n'étoit point l'inventeur de sa gravure dans le goût du crayon. Les inquiétudes & les chagrins que lui causerent toutes ces persécutions, empoisonnerent le reste de ses jours, affoiblirent sa santé, & le conduisirent au tombeau. On a plusieurs morceaux précieux de sa gravure, entr'autres le corps-de-garde, d'après Vanloo; la Vierge, d'après M. Vien; un lavis, d'après Boucher; d'autres au crayon noir & blanc dans une seule planche; une marche de cavalerie, d'après Parocel, supérieurement gravée, & qui produit la plus grande illusion, &c. Mais un ouvrage unique, c'est le portrait de M. Quesnay : la taille-douce, le burin, la maniere noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies dans cette seule estampe.

FRELLONS, (*Jean* & *François*) freres, imprimeurs à Lyon. Ils se rendirent célebres dans leur art : ils ne négligeoient rien pour mettre la derniere main aux éditions qui sortoient de leur imprimerie : ils avoient sur-tout grand soin qu'elles fussent correctes; c'est ce qui leur fit choisir un habile correcteur, à l'exemple de ces grands imprimeurs dont le nom ne mourra qu'avec les lettres : ce sçavant s'appelloit Louis Saurius. Ces deux freres imprimerent plusieurs livres, mais entr'autres le *Nouveau Testament*, à Lyon, par Jean Frellon, à l'Ecu de Cologne. Ce livre est fort curieux, à cause des estampes qu'on y trouve. On y voit au commencement de S. Matthieu & de S. Luc, le diable qui tente Notre-Seigneur. L'esprit malin, couvert d'un habit monacal, ayant des pieds fourchus, tient un chapelet d'où pend une croix. Il y est représenté à peu près comme dans la tragédie d'Abraham sacrifiant, ou Théodore de Beze, auteur de cette piece, fait paroître ce tentateur sous le froc, pour

séduire le pere des Croyants. On dit que Jean a encore imprimé les ouvrages de S. Ambroise; mais les sçavants éditeurs de l'ordre de S. Benoît, qui servent utilement & l'église & la république des lettres, n'ont jamais pu trouver cette édition, malgré toutes leurs recherches; ce qui est un grand préjugé pour croire ou qu'elle fut d'abord supprimée, ou qu'elle n'a jamais existé que dans l'idée de ceux qui ont écrit qu'elle avoit paru, de même que l'édition prétendue donnée par Alde Manuce, & dont parle Possevin. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'un Protestant honnête homme en dit; c'est François Junius. Il rapporte que, pendant son séjour à Lyon, il avoit lié commerce d'amitié avec Louis Saurius, correcteur des Frellons; qu'ayant un jour rendu visite à son ami, il l'avoit trouvé corrigeant les épreuves d'une édition de S. Ambroise; que, s'étant aussi-tôt récrié sur la beauté du papier & des caracteres, Saurius lui avoit dit : *Vous êtes charmé de cette édition; pour moi, si j'avois à acheter un S. Ambroise, je vous assure que ce ne seroit pas celui que vous voyez; car,* ajouta-t-il, en tirant des feuilles d'un tiroir, *voyez-vous ces ratures? Nous avions d'abord imprimé ce Pere en entier; mais deux Cordeliers, autorisés pour cela, ont altéré le texte & l'ont changé comme ils ont voulu. L'imprimeur en est pour les frais du papier des exemplaires déja tirés, & des ouvriers.* Voilà ce que raconte Junius. Supposé que le fait, dont il s'annonce témoin oculaire, soit vrai, l'édition a été supprimée: si elle n'a jamais existé, c'est un fait qu'on a inséré dans les ouvrages de Junius, seul moyen de sauver une imposture à ce Protestant d'une probité reconnue. Les Frellons ont imprimé beaucoup de livres dont on peut voir le catalogue dans Mettaire.

FRÉMIN, (*René*) sculpteur, né à Paris, mort en 1744, âgé de soixante-onze ans. Il ne fut pas du nombre de ces artistes auxquels les talents ne donnent souvent qu'une gloire stérile. La quantité d'ouvrages dont il fut chargé, lui procura une fortune

considérable ; & son mérite lui obtint la place de premier sculpteur du roi d'Espagne, & celle de directeur de l'académie. Parmi les ouvrages qui lui font le plus d'honneur, on distingue la statue de la Samaritaine pour la fontaine du Pont-neuf; le grand bas-relief de la chapelle de Noailles à Notre-Dame; la figure de sainte Sylvie aux Invalides; une Flore en marbre, de grandeur naturelle, à la cascade champêtre de Marly, qui est un morceau charmant. Cet artiste travailla beaucoup étant en Espagne. Nous n'avons pu nous procurer aucune notion des ouvrages qu'il y a faits.

FREMINET, (*Martin*) peintre, né à Paris en 1567, mort dans la même ville en 1619. Il eut pour pere un peintre assez médiocre, qui l'éleva dans son art. Des compositions ingénieuses firent connoître qu'il étoit né peintre, & suppléerent à la foiblesse du maître. Après avoir fait plusieurs tableaux, entr'autres un S. Sébastien pour l'église de S. Josse à Paris, il partit à l'âge de vingt-cinq ans pour l'Italie. Le caractere fier de Michel-Ange & sa maniere de dessiner firent ses plus cheres délices : d'autres personnes croient néanmoins qu'il a cherché à imiter le goût du Parmesan dans le contour de ses figures & dans le caractere de ses têtes. Freminet demeura quinze ou seize ans, tant à Rome qu'à Venise, & dans les autres villes d'Italie. De grandes études y fortifierent son goût, & multiplierent ses connoissances. Il passa de-là en Savoie, où le duc l'employa à peindre dans son palais plusieurs morceaux censidérables. Les belles qualités de ce peintre le firent estimer de chacun; & sa réputation augmentant tous les jours, le bruit de ses ouvrages parvint à la cour de Henri IV, qui le choisit, après la mort de du Breuil, pour son premier peintre, & lui donna la conduite de sa chapelle de Fontainebleau. A peine eut-il commencé à y donner des preuves de sa capacité, que le roi vint à mourir; il continua son ouvrage sous Louis XIII, qui, pour couronner son mérite, le fit chevalier de Saint-Michel.

Ce maître excelloit dans la composition d'un tableau. Instruit de l'anatomie, de la perspective, de l'architecture, il donnoit à ses figures des contours extraordinaires, dans le goût de Michel-Ange & du Parmesan. Sa maniere fiere & terrible ne plaisoit pas à tout le monde; les mouvements trop forts de ses figures, les muscles & les nerfs trop marqués, qui paroissoient même à travers les draperies; les actions de ses personnages, trop recherchées, sentent le goût Florentin : on n'y voit point la belle nature, & son goût de peinture est trop dur.

FREY, (*Jean-Jacques*) graveur, né en Suisse, & mort à Rome vers le milieu du dernier siecle. Persuadé que la science du dessin est la base de tous les arts qui ont pour but l'imitation de la nature, Frey, pour se former le goût d'après l'étude de l'antique, fit le voyage d'Italie. L'avantage de puiser des originaux parmi les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, détermina Frey à se fixer à Rome, où il a parfaitement réussi, dans ses estampes, à conserver l'esprit, le caractere & la touche particuliere de chaque auteur qu'il a traduit. Son style est également moëlleux & suave, plein de chaleur & d'expression.

FRÉZIER, (*Amédée-François*) ingénieur, né à Chambéry en 1682, mort en Bretagne en 1773. La famille des Fréziers ou Frazer, originaire d'Ecosse, se réfugia en France vers la fin du seizieme siecle, à cause des troubles de religion. Une branche s'étoit établie en Savoie, & c'est de celle-là que descendoit celui dont il est ici question. Envoyé à Paris pour se perfectionner dans les sciences qu'il avoit cultivées dès ses plus jeunes années, il entra bientôt après au service, & en 1707 il obtint une place dans le corps du Génie. Il se trouva là dans son véritable élément. Il eut occasion de satisfaire tout à-la-fois son inclination pour le service, & son goût pour les mathématiques. Le public profita bientôt des progrès qu'il avoit faits dans ces dernieres. M. Frézier publia un excellent *Traité*

sur les Feux d'artifice, qui sert encore à l'instruction des éleves de l'Ecole de la Fere.

Le détail de toutes les commissions qui lui furent confiées par le ministere, & dont il s'acquitta toujours avec succès, nous meneroit trop loin. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire un mot, en passant, du voyage qu'il fit en 1711 dans la mer du Sud. La relation qu'il en imprima est regardée par les sçavants comme un des meilleurs ouvrages en ce genre, & les étrangers s'empresserent de la traduire en leurs langues. On a encore de lui un autre ouvrage très-estimé : c'est un *Traité de Stéréotomie ou coupe des pierres*, en 3 vol. in-4°, dans lequel il fait l'heureuse & utile application de la géométrie à l'architecture. Dans ce premier traité complet qui ait paru sur cette matiere, l'inventeur paroît être arrivé à la perfection. M. Frézier eut, en 1740, la direction des fortifications de la Bretagne ; & lorsqu'en 1752 se forma l'établissement de l'académie royale de marine, la cour le comprit au nombre des associés honoraires : lors du rétablissement de cette académie en 1769, la cour lui conserva le même titre. Soixante-quatre ans de services signalés, & un âge plus qu'octogénaire, lui firent desirer le repos : il obtint en 1764 sa retraite de service, avec cinq mille livres de pension.

Ses connoissances ne se bornoient pas à l'architecture militaire & à la science d'ingénieur. Joignant la pratique aux bons principes, il a fait exécuter quelques morceaux très-estimés des connoisseurs, entr'autres, dans l'église de S. Louis de Brest, un baldaquin d'autel soutenu sur quatre colonnes de marbre, d'ordre Corinthien, apportées d'Athenes. Il aimoit tous les arts ; il en cultivoit la plus grande partie, & réussissoit dans ceux qu'il cultivoit : la peinture & la poésie le délaissoient d'occupations plus sérieuses. On conserve dans sa famille des tableaux d'histoire, qui auroient fait la réputation d'un peintre de profession. Il fut bon mari, bon pere, bon ami, bon citoyen, & fut cher aux lettres, aux arts & aux sciences qu'il cul-

tiva avec succès, au corps du Génie dont il accrut les lumieres, à l'académie de marine dont il fit long-temps l'ornement, & à la société dont il fit les délices par son esprit, sa gaieté, la vivacité de ses saillies, le ton d'une excellente plaisanterie, & la finesse de ses réflexions.

FRESNOY, (*Charles-Alphonse* DU) peintre, né en 1611, mort en 1665. On trouve dans l'*Abrégé des Vies des plus fameux Peintres*, que du Fresnoy sçavoit le grec, la géométrie, la perspective, l'anatomie, l'architecture, & entendoit parfaitement tous les poëtes. Perrier & Vouet furent ses guides pendant deux ans. A l'âge de vingt-un ans il partit pour l'Italie en 1633. On ne peut avoir plus de peine qu'il en eut à subsister à Rome, où il peignit des ruines & des morceaux d'architecture. Mignard, qui avoit été son camarade chez Vouet, arriva en cette ville deux ans après : comme ils étoient grands amis, ils logerent ensemble, & tout fut commun entr'eux. Une estime réciproque soutenoit une amitié assortie par la sympatie des inclinations & du travail. Le cardinal de Lyon leur fit copier tous les beaux tableaux du palais Farnese. Mais leur principale étude fut les ouvrages de Raphaël, ceux des autres grands maîtres, & les antiques. Mignard étoit plus praticien ; mais du Fresnoy, mieux instruit des préceptes, & plus sçavant dans l'histoire, apprit en perfection la théorie de la peinture. Ces deux amis se communiquoient réciproquement leurs pensées & leurs observations ; du Fresnoy fournissoit à Mignard de belles idées, & celui-ci lui apprenoit à peindre plus vîte. On les appelloit à Rome *les inséparables*.

La poésie & la peinture partageoient tout le temps de du Fresnoy ; à mesure qu'il travailloit, il écrivoit ses remarques, ce qui ralentissoit son pinceau, & le rendoit trop long à opérer. C'est ainsi qu'il composa son poëme sur la peinture, qu'il n'acheva que plusieurs années après, lorsqu'il eut consulté les meilleurs auteurs, & qu'il eut solidement examiné les plus fa-

meux tableaux d'Italie. Plus occupé de la poéſie que de la peinture, du Freſnoy a fait peu de tableaux, & l'on peut dire de lui que le poëte a éclipſé le peintre. Mignard, qui le ſecourut toujours, ſoit à Rome, ſoit à Paris, a procuré au public ſon fameux poëme latin, intitulé *De Arte graphicâ*. Il a été traduit en italien, en anglois & en françois; on pourroit même le comparer à l'Art poétique d'Horace; & tout ce qu'on a fait depuis ne ſert qu'à l'illuſtrer de plus en plus, malgré la médiocrité de quelques-uns de ſes vers.

Ce peintre, qui avoit communiqué ſon poëme à l'Albane & au Guerchin à Bologne, après avoir conſulté les gens de lettres, vouloit lui-même le traduire en François; mais le long ſéjour qu'il avoit fait en Italie, auroit pu faire tort aux graces de ſa langue naturelle; ainſi il pria M. de Piles, ſon ami, de s'en charger. C'eſt lui qui nous en a donné une excellente traduction avec des notes fort ſçavantes. Du Freſnoy devoit travailler encore à un commentaire pour éclaircir les endroits les plus difficiles de ſon poëme, lorſqu'il fut attaqué d'une apoplexie, dont il demeura paralytique le reſte de ſes jours. Retiré chez ſon frere dans le village de Villiers-le-Bel, à quatre lieues de Paris, il y mourut âgé de cinquante-quatre ans. Il n'a eu aucun éleve.

FRISNER, (*André*) célebre imprimeur de Nuremberg, dans le quinzieme ſiecle. Après avoir été correcteur & aide de Senſenſchmid juſqu'à l'année 1478, il établit lui-même une imprimerie; c'eſt ce qui ſe prouve par pluſieurs de ſes livres, qui portent ſon nom comme imprimeur & éditeur tout enſemble. Il avoit étudié quelque temps dans l'univerſité de Leipſik avec un Dominicain de ſes parents, nommé *Eraſme Friſner*, qui, à l'âge de vingt-ſept ans, avoit compoſé pluſieurs livres, qu'il donna à ſon couſin André Friſner pour être imprimés. Celui-ci les imprima peu de temps après à Nuremberg où il demeuroit, comme il paroît par pluſieurs de ſes éditions

depuis 1473 jusqu'en 1478. Il prit ensuite ses degrés de maître-ès-arts, & retourna encore à Leipsik, où il fut, peu de temps après, choisi pour remplir la chaire de théologie; il parvint même à la dignité de *Rector magnificus* de cette université. Alors il fit transporter tous ses instruments d'imprimerie en cette ville.

De-là il alla à Rome, où le pape Jules II le fit *Papæ & sedis apostolicæ primarius ordinarius*. Par son testament, qu'il fit à Rome l'an 1504, il fonda un college à Wonsiedel, lieu de sa naissance, pour l'éducation & l'entretien de plusieurs jeunes écoliers de la famille des Frisners, qui jouit encore aujourd'hui de ce droit. Il leur laissa aussi son *Historia Lombardiæ*, qu'il avoit imprimée pendant son séjour à Leipsik. Il légua pareillement toute son imprimerie au couvent des Dominicains de Leipsik; & voici les termes dans lesquels cette disposition étoit conçue: *Item, je legue mon coffre de fer, mes presses, mes instruments & mes autres ustenciles & meubles d'imprimerie, avec vingt florins, pour prier Dieu pour mon ame, & pour procurer aux religieux, le jour qu'ils feront la cérémonie de mes obseques, un meilleur dîner qu'ils n'ont coutume d'avoir dans le réfectoire du prieur.*

I. FROBEN, (*Jean*) fameux imprimeur de Bâle, vivoit à la fin du seizieme & au commencement du dix-septieme siecles. Il naquit à Hamelburgh en Franconie, y fit ses études, & apprit parfaitement la langue latine. Il vint étudier dans l'université de Bâle, où il se perfectionna dans la langue grecque. Il s'adonna ensuite à l'imprimerie, & y excella tellement, que Jean Amerbach le prit pour son second, & s'associa avec lui pour l'exécution des éditions des anciens Peres, qu'il avoit entreprises. Froben s'en acquitta si bien en son particulier, qu'il eut une aussi grande réputation parmi les sçavants, que son fameux associé. L'Allemagne lui est redevable d'y avoir produit le caractere Romain, qui auparavant y étoit à peine connu, & de l'avoir porté au dernier degré de perfection.

Perſonne n'eut jamais plus de diſcernement que lui dans le choix des manuſcrits qu'il mit ſous la preſſe. Parmi pluſieurs grandes qualités, il eut celle de ne vouloir jamais imprimer de ces mauvais livres dont la cupidité des autres imprimeurs a infecté la république des lettres. Il ſçut toujours choiſir les meilleurs auteurs & les meilleurs écrits, n'épargnant ni l'argent pour ſe les procurer, ni ſes peines pour les revoir & les corriger. Quoiqu'il fût très-éclairé, il préféra néanmoins à ſes lumieres celles des ſçavants de ſon temps, dont il ſuivit toujours les avis. Tel fut ſur-tout le célebre Eraſme. C'eſt pour cela que ſes éditions furent alors ſi eſtimées, & qu'elles le ſont encore aujourd'hui. Il eut une attention extrême pour rendre ſes livres corrects; en quoi les ſçavants qu'il conſultoit l'aiderent beaucoup, principalement Œcolampade, qui dit qu'il ne pouvoit aſſez s'étonner qu'Eraſme, qui ſeul occupoit ſans diſcontinuer trois des preſſes de Froben, qui étoit ſans ceſſe occupé à comparer & confronter les manuſcrits grecs & latins, & à conſulter les écrits de tous les auteurs anciens & modernes, pût trouver encore le loiſir de corriger les épreuves de ſes ouvrages; & il ajoute que ſon exemple n'avoit pas peu ſervi à l'encourager dans le pénible emploi de corriger les épreuves ſous lui. On aſſure même que Froben afficha publiquement ſes épreuves, avec promeſſe de donner une récompenſe pour chaque faute d'impreſſion qu'on y découvriroit.

Il étoit extrêmement déſintéreſſé; c'eſt ainſi qu'Eraſme le dépeint daus ſa lettre à Amſted: il y dit que ſon déſintéreſſement alloit à l'excès, & qu'il l'en a ſouvent blâmé, mais inutilement, parce que ſes avis étoient obligés de céder au penchant naturel que Froben avoit pour le mépris du gain. Il étoit extrêmement libéral à l'égard des ſçavants; il ne ſe contentoit pas de leur faire des préſents, il les faiſoit encore de la maniere la plus obligeante. Il ne paroiſſoit jamais plus content, dit cet auteur, que lorſque, par quelque adreſſe ingénieuſe, il les avoit pu engager à recevoir

de lui quelques présents. Il étoit si affligé lorsqu'on les refusoit, qu'on avoit plus de peine à se défendre de recevoir de lui, qu'on en a d'ordinaire à obtenir des autres. Sa maison fut ouverte à tous les sçavants ; mais aucun n'y fut si bien reçu qu'Erasme, qui, durant tout le temps qu'il séjourna à Bâle, logea chez lui. Dans la derniere année de sa vie, ayant été attaqué au talon droit d'un mal si violent, que quelques médecins jugeoient qu'il faudroit lui couper le pied, il ne se sentit pas plutôt soulagé, qu'il monta à cheval, & se rendit à Francfort pour quelque affaire ; &, quoique ses amis lui conseillassent de sortir de chez lui plus rarement, de se tenir plus chaudement, & de se ménager davantage, il n'eut point d'égard à leurs avis, & prit soin de cacher le mauvais état de sa santé & les douleurs aiguës qu'il ressentoit: mais, en marchant, le pied lui manqua ; il tomba, & se cassa la tête. Il ne vécut que deux jours après cet accident, n'ayant ni mouvement, ni connoissance.

Sa devise ordinaire fut un pigeon perché sur le bout d'un bâton situé perpendiculairement, & entortillé de deux basilics. Il y ajoutoit quelquefois les premieres lettres de son nom, *Jo*, *Fro ;* & quelquefois le quatrieme verset du douzieme pseaume en hébreu, le seizieme du dixieme chapitre de S. Matthieu en grec, & ces mots latins, *Prudens simplicitas amorque recti*, partagés en trois lignes. Tous les ouvrages qui nous restent de lui, depuis 1491 jusqu'en 1500, ne sont seulement qu'au nombre de quatre ; sçavoir, une Bible latine, *in*-8°, en petit caractere, 1491 ; une autre Bible en lettres gothiques, *in*-8°, 1495 ; la Concordance de la Bible, *in-folio*, 1495 ; & le *Speculum decem præceptorum*, de Henri Harp.

II. FROBEN, (*Jérôme* & *Jean*) fils du précédent. Ils succéderent à leur pere dans ses travaux typographiques. On vit sortir en peu de temps de dessous leurs presses plusieurs belles éditions des Peres grecs & latins ; elles sont toutes très-estimées, & d'une cor-

rection étonnante : aussi les épreuves ont-elles été revues ou par Erasme, ami intime de Jérôme, ou par Gélénius, habile correcteur, qui avoit déja travaillé pour Jean Froben pere. Ils imprimerent, en 1532, *S. Basile*, dont ils donnerent une seconde édition en 1551. Ils avoient imprimé, dès 1529, huit volumes in-fol. de *S. Augustin*; &, en 1530, *S. Chrysostôme*, en six volumes, aussi in-fol. Ils ne s'effrayerent point du nombre & de la grandeur des ouvrages. En 1540, ils donnerent les *Œuvres de S. Jérôme*, in-fol. & celles d'*Erasme*, en neuf volumes in-folio; & ils réimprimerent, sept ans après, *S. Jean Chrysostôme*. Jérôme étoit homme de lettres : il y a toute apparence qu'il survécut à son frere, puisqu'il imprima beaucoup de livres en société avec Bichop, ou Episcopius, son beau-frere, sans qu'il soit fait mention de son frere Jean. Le nom des Froben se répandit dans toute l'Europe ; & le public leur paya tous leurs soins à lui procurer tant de bons livres, par une réputation telle qu'ils pouvoient la desirer.



GAD

GABRIEL, (*Jacques*) architecte, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1742. Il étoit éleve & parent de Jules-Hardouin Manſard, & fils de *Jacques* Gabriel, mort en 1686, qui fut architecte du roi, qui bâtit la maiſon royale de Choiſy, & qui commença le Pont-royal, terminé par le frere Romain & par notre artiſte. Celui-ci donna les plans de Nantes & de Bordeaux; de l'Hôtel-de-ville, de la cour du préſidial & de la tour de l'horloge de Rennes; de la maiſon-de-ville de Dijon, de la ſalle & de la chapelle des Etats, & le projet du grand égoût de Paris. Il mérita, par ſes travaux, d'être nommé inſpecteur général des bâtiments, jardins, arts & manufactures, premier ingénieur des ponts & chauſſées du royaume, enfin chevalier de l'ordre de S. Michel. M. Gabriel, ſon fils, ſoutient avec honneur aujourd'hui la gloire de ce nom illuſtre; c'eſt lui qui a dirigé les bâtiments de l'Ecole Militaire & ceux de la place de Louis XV.

I. GADDO GADDI, peintre, né à Florence, mort en 1312 âgé de ſoixante-treize ans. Cet éleve de Giotto ſurpaſſa dans le deſſin tous les peintres de ſon temps. Le pape Clément V lui fit peindre en moſaïque quelques ſujets de l'hiſtoire du nouveau Teſtament, dans l'ancienne baſilique de S. Pierre de Rome. De retour à Florence, Gaddi s'amuſa à faire de petits ouvrages auſſi en moſaïque. Il ſe ſervoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faiſoit teindre en diverſes couleurs, & qu'il employoit avec beaucoup de patience.

II. GADDO GADDI, (*Tadée*) peintre & architecte, fils du précédent, mort en 1352, âgé de cinquante-deux ans. Il fut d'abord éleve de ſon pere, & enſuite de Giotto, ſous lequel il travailla pendant

vingt-quatre ans. Il fit des ouvrages de peinture, qui passerent pour des chefs-d'œuvre en son temps. Il ne se rendit pas moins recommandable en architecture; c'est lui qui a construit à Florence la tour de Notre-Dame *d'el Fiore*, le pont de la sainte Trinité, & le pont sur l'Arno, où il y a quarante-quatre boutiques de marchands, dont la ville tire un grand revenu tous les ans. Cet ouvrage est beaucoup plus solide que celui qui y étoit auparavant, & qui avoit été entraîné par une inondation. Tadée Gaddi eut un fils nommé *Ange*, qui fit d'assez bons tableaux, & qui restaura très-bien des mosaïques. Il seroit devenu un des premiers pientres de son temps, si son pere ne l'avoit pas laissé dans l'abondance. Il mourut en 1387, âgé de soixante-trois ans.

GAÉLEN, (*Alexandre van*) peintre, né en Hollande en 1670, fut éleve de Jean van Huchtersburg. Son génie vif & ardent avoit beaucoup de fécondité: il peignit à-la-fois des batailles, des chasses, des animaux, qui lui attirerent tant d'éloges, que, pour les mériter de plus en plus, il prit le parti de consulter non-seulement les artistes, mais encore la nature dans les pays étrangers. Dans ce dessein il parcourut l'Allemagne, ou l'électeur de Cologne employa long-temps son pinceau. Ses ouvrages lui mériterent de la distinction; il retourna pour peu de temps en Hollande, & passa en Angleterre, où il peignit la reine Anne dans un carosse à huit chevaux, accompagnée de ses gardes & d'autres seigneurs. Ce grand morceau fit en sa faveur tout l'effet qu'il pouvoit desirer pour arriver à la gloire & à la fortune.

GALILÉE, géometre & méchanicien, naquit à Pise le 18 Février 1564. Il étoit fils naturel de Vincent Galiléei, noble Florentin, & de Julie Ammanati, d'une ancienne & noble famille de Pistoye. Son pere étoit un homme versé dans les sciences mathématiques, & sur-tout dans la théorie de la musique, sur laquelle il a écrit un ouvrage que nous possédons.

Galilée reçut une excellente éducation. Il étoit destiné à la médecine; mais l'impulsion de la nature en fit un mathématicien; & dès l'année 1589, il obtint une chaire de professeur à Pise. Il n'y resta pas long-temps : quelques expériences contraires à la doctrine d'Aristote sur la chûte des graves, souleverent contre lui toute la faction péripatéticienne, & l'obligerent de quitter Pise pour aller à Padoue, ou son mérite le faisoit desirer. Il y professa jusqu'en 1609 ou 1610, que ses brillantes découvertes le firent rappeller à Pise par le grand duc de Toscane, qui ne voulut pas qu'un Etat étranger possédât un de ses sujets, aussi propre à illustrer le sien. Il l'établit comme chef & directeur des études à Pise, où il passa le reste de sa vie à faire main-basse sur des erreurs philosophiques de toute espece, & à perfectionner les mathématiques & la physique par diverses découvertes.

Quoique la jeunesse de Galilée ait été marquée, de même que son âge mûr, par divers traits de génie, ce n'est cependant qu'à l'année 1609 qu'on doit fixer l'époque de sa célébrité. Etant cette année à Venise, il y apprit par le bruit public l'invention du télescope; &, après divers essais, il s'en fit un qui grossissoit environ trente-trois fois en diametre. Son premier soin fut de le tourner vers le ciel : & quelles nouveautés n'y découvrit-il pas? Il porta d'abord ses regards sur la lune : elle venoit alors de passer la conjonction; & il remarqua que le confin de la lumiere & de l'ombre étoit terminé fort irréguliérement, & paroissoit comme dentelé : il apperçut aussi, à quelque distance de la lumiere, des parties déja éclairées. Comme il étoit fort dégagé des préjugés de l'école sur la nature des corps célestes, il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que la lune étoit un corps semblable à la terre, & hérissé d'inégalités qu'on ne peut mieux comparer qu'à des montagnes. Il fit plus; il conçut l'idée de mesurer la hauteur d'une de ces éminences, & il démontra, par un procédé géométrique, qu'elle étoit beaucoup plus élevée qu'aucune de celles de notre globe.

Les

Les étoiles fixes ne lui présenterent pas des phénomenes moins nouveaux. Il vit la voie lactée parsemée d'une multitude d'étoiles extrêmement petites; il en trouva plus de quarante dans l'espace étroit d'un grouppe de Pleyades, & plus de cinq cents dans Orion. La nébuleuse de cette constellation lui parut composée de vingt-une étoiles très-voisines; & celle du cancer, connue sous le nom de *Præsepe Cancri*, lui en montra plus de quarante. La découverte des satellites de Jupiter suivit de près les précédentes; & la planete de Vénus lui offrit un spectacle non moins concluant contre l'ancienne philosophie. Ce que Copernic avoit autrefois dit être nécessaire, sçavoir, que Vénus eût des phases semblables à celles de la lune, le télescope le démontra à Galilée.

Nous ne détaillerons pas ici l'histoire si connue de la persécution qu'essuya Galilée, à l'occasion de ses nouvelles découvertes, & des conséquences qu'il en tiroit. L'Europe indignée ne vit dans le jugement porté contre l'astronome Italien, que l'ouvrage d'un tribunal mal instruit & incompétent; & les pays Protestants triompherent de voir Rome compromettre, d'une maniere si risible, son autorité. Ce fut tout le fruit de cette condamnation indiscrete. Le nom de Galilée n'est pas moins célebre dans la méchanique que dans l'astronomie. Ses premiers travaux en ce genre regardent la statique & l'hydrostatique. Dans son traité de méchanique, ouvrage de l'année 1592, quoiqu'il ait été publié beaucoup plus tard, il réduit la statique à un principe unique & universel, d'où découlent toutes les propriétés des machines. L'hydrostatique doit aussi à Galilée plusieurs vérités nouvelles, qu'il a renfermées dans son livre *delle Cose che stanno sull acqua*. Mais ses plus importantes découvertes sont celles qui concernent le mouvement & l'accélération des corps graves dans leur chûte.

Galilée étoit occupé à démêler les phénomenes de la libration de la lune, qu'il avoit le premier remarquée, lorsqu'il perdit la vue; un accident si triste, &

qui l'eſt bien plus pour un obſervateur curieux de la nature, que pour un homme ordinaire, ne lui ôta rien de ſon enjouement. Aidé de quelques diſciples, entr'autres de Viviani & Torricelli, dont le premier paſſa avec lui les trois dernieres années de ſa vie, il continua à cultiver les ſciences qu'il avoit toujours chéries, autant que ſa vue pouvoit le lui permettre. Il mourut en 1642, à Arcétri, dans le territoire de Florence, que l'inquiſition lui avoit aſſigné pour priſon.

Il laiſſa un fils nommé Vincenti Galiléi, qui fut verſé dans les mathématiques, & à qui les Italiens font honneur de l'application du pendule aux horloges. Mais, ſelon quelques-uns, c'eſt une prétention qui n'eſt fondée ſur rien de ſolide. Quoi qu'il en ſoit, on rapporte que le pere, qui eſt l'inventeur du pendule ſimple, dont il s'étoit ſervi utilement par les obſervations aſtronomiques, avoit eu l'idée de l'appliquer aux horloges; mais qu'il n'exécuta pas ce projet, & qu'il en laiſſa l'honneur à ſon fils, qui en fit l'eſſai à Veriſe en 1649. Cette invention fut dans la ſuite perfectionnée par Huygens.

GALILÉI, (*Alexandre*) architecte & mathématicien, né à Florence en 1691, mort en 1737. On ne croit pas qu'il fût de la même famille que le célebre Galilée. Il paſſa ſept ans en Angleterre, où il avoit été emmené par quelques ſeigneurs de ce pays. A ſon retour il fut nommé ſurintendant des édifices publics de la Toſcane; mais il ne bâtit aucun édifice conſidérable ni en Angleterre, ni en Toſcane. Ce fut à Rome, où Clément XII l'avoit appellé, qu'il manifeſta ſes talents. Il y éleva trois ſuperbes monuments; ſçavoir, la façade de l'égliſe de S. Jean de Latran, la chapelle Corſini qui eſt dans la même égliſe, & la façade de S. Jean des Florentins. L'aſpect de ces trois édifices prouve que ſi Galiléi n'a pas été heureux dans la diſpoſition des ordres d'architecture, il entendoit très-bien la décoration & le choix des ornements.

GALLE, (*Philippe*) graveur, né en 1537, mort à

Anvers en 1612. Il mit au jour un grand nombre d'estampes sur toutes sortes de sujets, tant de sa composition que d'après les plus habiles peintres Flamands, lesquelles lui acquirent une grande réputation. Il laissa deux fils, dont l'ainé, appellé *Théodore*, s'établit aussi à Anvers, & y exerça la gravure. Il avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie, & avoit travaillé quelques temps à Rome. On a de sa main un grand nombre de sujets d'histoire, de portraits, tant d'après l'antique, que d'après Martin de Vos, Rubens & autres peintres. Le second fils de Philippe Galle s'appelloit *Corneille*, & fut surnommé *le Vieux*, pour le distinguer des autres artistes du même nom. Après avoir travaillé long-temps à Rome, il s'établit à Anvers, & surpassa tous les Galle par la beauté de sa gravure, & par la correction de son dessin. Les amateurs font sur-tout cas d'une douzaine d'estampes qui sont le fruit de son génie. Ils eut un fils nommé *Corneille*, surnommé *le Jeune*. Malgré ses efforts pour imiter son pere dans la gravure, il ne vint jamais à bout de l'égaler. On voit cependant de lui quelques estampes qui offrent des beautés qu'on ne sçauroit leur disputer.

GALLI, peintre. *Voyez* BIBIENA.

GALLOCHE, (*Louis*) peintre, né à Paris, mort dans la même ville en 1761, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il fut éleve de Louis Boullogne. Après avoir quitté cette école, il fit le voyage de l'Italie. Le desir de se perfectionner l'y retint pendant quelques années. A son retour à Paris il fut chargé de plusieurs ouvrages qui font honneur à son pinceau. Nous ne parlerons que de la Translation du corps de S. Augustin, pour le réfectoire des Petits-Peres de la place des Victoires : on regarde ce morceau comme un chef-d'œuvre de cet artiste, de même que celui qu'il fit pour sa réception à l'académie de peinture, & qui représente Hercule rendant Alceste à son époux Admete. Galloche parvint à la dignité de recteur & de chancelier de cette compagnie. Il forma plusieurs éle-

ves, eut un logement aux galeries du Louvre, & obtint une pension du roi.

GALLOTIUS, (*Ange*) célebre imprimeur, aux soins duquel Léon X confia la belle imprimerie qu'il établit dans le college Quirinal à Rome. Outre toutes les prérogatives que ce pontife attacha à cet établissement, il lui accorda un privilege de dix ans pour toutes les éditions qui sortiroient de cette imprimerie, dont quelques-unes sont d'une beauté & d'une exactitude singulieres, ayant été revues par le sçavant Constantin Lascaris. Parmi ces éditions curieuses, on compte : *Porphyri quæstiones Homericæ, & de Nympharum antro, &c ;* une très-ancienne traduction latine d'Homere, imprimée en 1517 ; le *Scholiaste de Sophocle*, en 1518, & beaucoup d'autres très-estimées.

GARAMOND, (*Claude*) célebre graveur & fondeur de caracteres d'imprimerie, né à Paris, mort dans la même ville en 1561, & enterré dans le cimetiere S. Benoît, qui étoit pour lors sur la place de Cambrai. Dès 1510 il commença à avoir de la réputation. On lui a l'obligation d'avoir purgé les caracteres de tout ce qui leur restoit de gothique. Il les porta à un si haut degré de perfection, dit l'abbé Ladvocat, qu'on ne peut lui refuser la gloire d'avoir surpassé tous ceux qui étoient avant lui, & de ne l'avoir presque été par aucun de ceux qui sont venus depuis. Ses caracteres sont extrêmement multipliés, à cause du grand nombre qu'il en a gravés, & des frappes qui en ont été faites. Dans les épreuves que les étrangers en firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre & même en Hollande, ils eurent soin d'ajouter au nom de chaque caractere, celui de Garamond, pour les distinguer de tous les autres ; & le petit-romain, par excellence, étoit connu chez eux sous le seul nom de Garamond. Ce fut lui qui grava, par ordre de François I, les trois sortes de caracteres grecs dont Robert Etienne a fait usage dans ses belles éditions. M. Fournier l'aîné, habile graveur & fondeur de Paris, possede la plupart des beaux caracteres de Garamond.

GARBIÉRI, (*Laurent*) peintre, né à Bologne, mort en 1654, âgé de soixante-quatorze ans. Cet éleve de Louis Carrache étoit d'un génie sombre; il cherchoit toujours à peindre des sujets tristes, tels que des morts, des pestes, des carnages. Cependant sa maniere fiere & terrible n'étoit point privée des graces nécessaires, quand les sujets le demandoient; ce qu'on remarque dans les tableaux qu'il a peints à Saint-Michel *in Bosco*. Il mourut aveugle.

GAROFALO, (*Benevenuto*) peintre, né à Ferrare en 1615, mort en 1695. Cet artiste acquit le surnom de *Garofalo*, parce que dans tous ses tableaux il peignoit un œillet. La médiocrité des peintres sous lesquels il étudia, retarda ses progrès; mais, ayant entrepris un voyage pour visiter les principales villes de l'Italie, la vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres l'enflamma d'une noble émulation, & lui fit bien réparer le temps qu'il avoit perdu. Il devint bon coloriste & se fit une belle maniere de dessiner. Le peintre auquel il donna la préférence fut Raphaël, dont il copia très-bien les ouvrages. On voit chez M. le duc d'Orléans une très-belle copie que Garofalo a faite du superbe tableau de la Transfiguration: on y voit aussi deux morceaux de son invention, qui sont des preuves non équivoques de son talent.

GARZI, (*Louis*) peintre, né à Pistoye en 1638. Salomon Boccali fut son premier maître. A l'âge de quinze ans Louis vint s'établir à Rome, & passa dans l'école d'André Sacchi, qui le prit en amitié, & qui le fit connoître avantageusement, de maniere que sa réputation se répandit, non-seulement dans Rome, mais encore dans toute l'Italie. Assidu au travail, il dessinoit correctement. Une facilité à s'exprimer secondoit un génie des plus heureux. Pour l'invention & le coloris, il ne le cédoit à personne; ses figures sont gracieuses & bien drapées; ses grouppes d'enfants & ses gloires d'anges sont admirables. Le paysage, l'architecture & la perspective, tout étoit de son ressort.

Après avoir fait à Rome plusieurs ouvrages publics, il fut mandé pour aller peindre à Naples la voûte de l'église de sainte Catherine *à Formello*. Il fit aussi quelques autres ouvrages qui lui mériterent beaucoup d'honneurs & de présents. Cet artiste étoit si laborieux, qu'ayant été affligé d'une longue maladie, il ne cessa presque pas de travailler. Il s'engagea, à l'âge de quatre-vingts ans, par ordre de Clément XI, à peindre la voûte de l'église des Stigmates, qu'il termina heureusement; mais ce fut son dernier ouvrage. Chacun, dans l'attente des foibles productions d'un vieillard, vint pour le critiquer: il se surpassa, & l'on regarde ce morceau comme le plus beau qu'il ait fait. Mais la fatigue de la fresque, l'odeur de la chaux l'incommoderent si fort, qu'il se sentit affoiblir de jour en jour. Enfin il finit sa carriere à Rome, en 1721, âgé de quatre-vingt-trois ans.

GAULI, peintre. *Voyez* BACICI.

GAUSSEM, (*Jeanne-Catherine*) & non *Gaussin*, comme on l'écrit communément, actrice célebre, née à Paris en 1711, morte en 1767. Elle étoit fille d'Antoine Gaussem & de Jeanne Collot, domiciliés sur la paroisse de S. Sulpice. Le rôle de Zaïre, qu'elle joua en 1732, fut l'époque de sa grande réputation, & elle contribua beaucoup au succès de cette piece. On ne peut en effet se rappeller sans émotion le visage charmant, le son de voix enchanteur, le pathétique tendre, &, si on ose le dire, les belles larmes dont elle animoit ce rôle de Zaïre, & ceux de Bérénice, d'Alzire, d'Inès, &c. On sçait qu'elle a embelli de même, par ses graces & par ses talents, les meilleures pieces qui ont été données au theâtre François pendant un espace de plus de trente années; car sa figure noble, réguliere & intéressante, eut l'avantage de se soutenir très-long-temps dans tout son éclat.

C'est à elle que la comédie fut redevable du genre des amoureuses ingénues; & on n'oubliera jamais qu'à l'âge d'environ cinquante ans, elle s'étoit attirée

les plus grands applaudissements en jouant le rôle de Lucinde dans l'*Oracle*. Celui de Marianne dans la comédie de *Dupuis & des Ronais*, est le dernier qu'elle ait représenté. Elle quitta le théâtre aussi-tôt après, vers le milieu de l'anné 1764.

Ce qui paroîtra singulier, c'est que mademoiselle Gaussem sçavoit allier les talents qui semblent les plus incompatibles. Lorsqu'elle vouloit bien déroger au genre noble & aux graces pour lesquelles elle étoit née, elle faisoit encore le plus grand plaisir. On l'a vue, pour se prêter aux amusements de quelques sociétés, jouer des personnages grotesques, tels que celui de Cassandre dans plusieurs parades, avec le plus singulier succès. La réputation de mademoiselle Gaussem ne se borna pas à la seule capitale. Pour répondre à l'empressement dont l'honoroit le public, elle alla représenter plusieurs fois dans les principales villes du royaume, telles que Lyon, Bordeaux, Rouen, &c. où elle remporta les suffrages les plus flatteurs.

Si ses talents & sa beauté lui ont attiré tant d'éloges, on ne peut guere douter que la jalousie ne lui ait suscité quelques ennemis; mais elle ne connut jamais ni cette vanité qui s'enorgueillit des louanges, ni cette sensibilité qui fait éprouver du plaisir dans la vengeance. La douceur & l'ingénuité qu'on admiroit en elle sur le théâtre lui étoient si naturelles, qu'elle les conservoit dans la société. Son esprit étoit juste, & se prêtoit avec complaisance à une plaisanterie fine & légere qui n'offensoit jamais. Ces qualités, jointes à la bonté de son cœur & à l'égalité de son caractere, l'ont rendue chere à tous ceux qui l'ont connue. Faite pour réussir dans le grand monde, où elle étoit souvent appellée, elle ne renonçoit qu'avec peine à la vie privée, qui avoit plus de charmes pour elle. Son cœur, qui avoit besoin d'aimer, la détermina à se marier, en 1759, à Marie-François Tavlaigo, qui mourut, en 1765, dans la terre de Laszenai en Berry, qu'il avoit achetée, & dont il avoit pris le nom. Ces nœuds furent mal assortis, & ne contri-

buerent pas peu à jetter de la mélancolie sur les derniers temps de la vie de mademoiselle Gaussem. Elle a passé la plus grande partie de ses dernieres années, dans la retraite, & dans une médiocrité de fortune à laquelle elle auroit pu se soustraire, si sa façon de penser noble & généreuse lui avoit permis de se livrer au desir d'accumuler. Sa derniere maladie a été longue & douloureuse. Elle a vu la mort s'approcher avec une fermeté que l'on n'auroit pas dû attendre d'une femme, & que l'on trouve rarement chez les hommes.

GAUTHIER, (*Pierre*) musicien, né à la Ciotat en Provence. Il fut directeur à la tête d'un opéra dont il donnoit des représentations alternativement toutes les années à Marseille, à Lyon & à Montpellier. On a de lui un recueil de *duo* & de *trio* dont les connoisseurs font grand cas; mais il réussissoit particuliérement dans la musique instrumentale. M. de Voltaire a disputé à M. Rousseau de Geneve la musique charmante du *Devin du Village*: il prétend que, possesseur des papiers de Gauthier, il n'a fait que l'ajuster aux paroles. Cette anecdote peu vraisemblable n'a point été adoptée. Gauthier s'étant embarqué au port de Cette en Languedoc, périt avec le vaisseau qui le portoit, en 1697, à cinquante-cinq ans. On trouve encore un Gauthier surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, qui a laissé plusieurs pieces rassemblées avec celles de *Pierre* Gauthier son cousin, doué du même talent. Malgré les regles qu'ils ont tracées pour bien toucher cet instrument si gracieux, il est presque entiérement abandonné en France, par la difficulté d'en bien jouer.

GELÉE, (*Claude*) dit *le Lorrain*, peintre. *Voyez* LORRAIN.

I. GENGA, (*Jérôme*) architecte, né à Urbin en 1476, mort en 1551. On lui fit d'abord apprendre à travailler la laine; mais ayant été surpris plusieurs fois dessinant en cachette à la plume ou avec du charbon,

ſon pere lui permit de s'appliquer à la peinture, où il fit les plus grand progrès, de même que dans l'architecture. Il bâtit pour le duc d'Urbin, ſur le ſommet de la montagne dite l'*Impériale*, au deſſus de Peſaro, un palais ſi bien entendu & ſi parfaitement décoré par des colonnades, des galeries, des cours, des fontaines, & de beaux jardins, que tous les princes qui paſſoient dans le voiſinage s'empreſſoit à le voir. Paul III s'y rendit exprès en allant à Boulogne, & parut en être très-ſatisfait. Genga répara la cour du palais d'Urbin, & bâtit l'égliſe de S. Jean-Baptiſte, dans la même ville, qui paſſe pour la plus belle des environs. Cet artiſte fit encore pluſieurs autres ouvrages en architecture, qui ſont eſtimés. Il étoit auſſi ſculpteur & très-bon muſicien. Il parloit avec beaucoup de prudence, & ſa converſation étoit très-agréable. Il aima tendrement ſes parents & ſes amis. C'eſt de lui que l'illuſtre famille Genghi tire ſon origine.

II. GENGA, (*Barthelemi*) architecte & ingénieur, fils du précédent, né en 1518, mort en 1558. Il eut différents maîtres, parmi leſquels on compte ſon pere, le Vaſari & Ammanati : il retira cependant de plus grands avantages de l'étude ſuivie des antiquités de Rome. Il bâtit un très-beau palais pour le duc d'Urbin à Peſaro, & donna un plan très-ingénieux pour le port de cette ville. Différentes circonſtances empêcherent qu'on ne l'exécutât. Barthelemi Genga fit encore conſtruire l'égliſe de S. Pierre *à Mondavio*, qui, malgré ſa petiteſſe, n'en paſſe pas moins pour un chef-d'œuvre. Cet artiſte étoit très-verſé dans les fortifications, & fut appellé ſucceſſivement par le roi de Bohême & par les Génois; mais le duc d'Urbin, ſon ſouverain, le retint toujours auprès de lui. Cependant, ſéduit par les intrigues d'un capucin, qui mit en uſage tous les motifs que la religion peut fournir, il l'accorda enfin à l'ordre de Malthe. On dit que le grand-maître envoya deux chevaliers à Urbin pour le demander.

Il s'agiſſoit alors de fortifier la ville & le port de Malthe, & de former deux villes de pluſieurs villages qui étoient à une petite diſtance les uns des autres. Les chevaliers dont on vient de parler, emmenerent Genga, après l'avoir demandé avec inſtance, pendant le ſéjour de deux mois qu'ils firent à Urbin. Ils ne réuſſirent cependant dans leur projet, que par l'adreſſe du capucin. Barthelemi Genga fut reçu à Malthe avec la plus grande joie; on le compara à Archimede. Lorſqu'il commença à faire exécuter ſes idées, il fit le modele d'une ville, & donna le plan d'une égliſe, & d'un palais pour le grand-maître, dont on admira l'élégance & la ſymétrie. Cet artiſte ayant pris le frais entre deux portes à Malthe, fut attaqué d'une pleuréſie, dont il mourut à l'âge de quarante ans. Les chevaliers le regretterent de la maniere la plus ſincere. Le duc d'Urbin pleura cette perte, & ſe fit un devoir de prendre ſoin de l'éducation & de la fortune des enfants d'un homme dont il avoit été ſi ſatisfait. Barthelemi Genga donna les deſſins & les plans de pluſieurs maſcarades, & de pluſieurs décorations pour les opéra, qui lui mériterent les plus grands applaudiſſements. Cet artiſte aimoit la poéſie, & ſur-tout les ſonnets; il en faiſoit même avec beaucoup de facilité. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

GERBERT, François de nation, & engagé dès ſon jeune âge dans le monaſtere de Fleury, d'abord archevêque de Reims en 992, puis élu pape en 999, ſous le nom de *Sylveſtre II.* Il n'eut pas plutôt goûté les prémices des ſciences, qu'il ſentit que la Chrétienté ne pouvoit point lui fournir des ſecours ſuffiſants pour y faire de grands progrès. Cette raiſon le porta à s'enfuir de ſon couvent, & à paſſer en Eſpagne, où il ſéjourna pluſieurs années. Il s'y inſtruiſit tellement dans les mathématiques, qu'il ſurpaſſa, dit-on, bientôt ſes maîtres. L'arithmétique, la muſique, la géométrie, l'aſtronomie, lui furent familieres; &, de retour en France, il fit connoître ces ſciences oubliées depuis long- mps.

Les Chrétiens occidentaux doivent sur-tout à Gerbert de leur avoir transmis l'arithmétique dont nous faisons usage aujourd'hui. Comme il avoit du génie pour la méchanique, il fit, à ce qu'on rapporte, une machine qu'on pourroit regarder comme la premiere ébauche de nos machines à feu. C'étoit une espece d'automate auquel la vapeur de l'eau échauffée donnoit le mouvement & faisoit pousser des sons. Quelques écrivains ont dit qu'il fut l'inventeur des horloges à rouage, & qu'il connut la propriété de l'aimant de se diriger du côté du Nord. Ce dernier trait n'est fondé que sur quelques paroles obscures de la Chronique de Magdebourg. On y lit que Gerbert fit un cadran dans cette ville, & qu'il le plaça de la maniere convenable : *Consideratâ*, dit l'historien, *per fistulam quamdam stellâ nautarum duce*. C'est dans ces expressions qu'on a cru voir une connoissance de la boussole : mais il est plus naturel de penser qu'elles désignent seulement l'instrument dont Gerbert se servit pour mesurer la hauteur du pole.

GERING, (*Ulric*) célebre Imprimeur Allemand. Quoique nous ayons parlé de lui à l'*article* CRANTZ, nous croyons devoir y revenir ici, même dans un assez long détail, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs. Ce fut lui qui apporta le premier à Paris l'art de l'imprimerie. Il y fut appellé avec Martin Crantz & Michel Friburger, ses deux associés, par les docteurs de Sorbonne, qui leur donnerent une salle de leur maison, où ils établirent leurs presses vers le commencement de l'année 1470. Tous les livres qu'ils imprimerent sont avec des mêmes lettres fondues dans les mêmes matrices; c'est un caractere rond, de gros-romain. Comme l'impression ne faisoit encore que de naître à Paris, & que ces premiers livres n'étoient, pour ainsi dire, que des essais de l'art, il s'y rencontre souvent des lettres à demi-formées, & des mots à moitié imprimés, qu'on a achevés à la main. On y trouve même quelques épîtres imprimées, dont l'ins-

cription n'est que manuscrite. On n'y voit point de lettres capitales. Les premieres lettres des livres & des chapitres y sont omises, & on y a laissé un espace vuide, pour y peindre une premiere lettre en or ou en azur. Il y a plusieurs mots abrégés: toutes les anciennes impressions ont ce défaut. Le papier n'est pas bien blanc; mais il est fort & bien collé. L'encre est d'un beau noir. Certaines lignes sont en lettres rouges & sur vélin.

Il y a quelques ouvrages qui commencent par le *folio verso*, comme le *Florus*. Ils sont tous sans titres, sans chiffres & sans signatures. Ces imprimeurs ne commencerent à mettre des signatures, c'est-à-dire, des lettres alphabétiques au bas des feuillets, qu'en l'année 1476, au *Platea de Usuris*. Ils mirent des titres & des chiffres, en 1477, aux *Sermons de Léonard de Udine*. Ils placerent ces chiffres au haut des pages, & non point au bas, comme s'avisa de le faire Thomas Anshelme, imprimeur d'Haguenau, dans l'édition qu'il donna *in-folio*, en 1514, du *Dictionnaire grec d'Hesychius*. Il n'y a point de reclames dans ces premieres éditions. Les imprimeurs de Paris ne les ont employées que fort tard, vers l'année 1520. L'Italie avoit commencé de les mettre en usage, puisqu'on en voit dans le *Corneille Tacite* imprimé *in-folio* à Venise, par Jean de Spire, vers l'année 1468.

En 1473 Ulric Gering quitta le college de Sorbonne, & alla établir ses presses dans une maison de la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du soleil d'or. Il y donna un grand nombre d'éditions; mais les caracteres de ces livres ne paroissent pas les mêmes que ceux qu'il avoit employés en imprimant dans le college de Sorbonne. Il semble qu'en retirant ses presses de cette maison, il avoit rompu tous les instruments qui lui avoient servi d'abord. On y distingue trois ou quatre sortes de caracteres; les uns sont d'une lettre qui n'a pas la même beauté que celle que Gering & ses associés employerent en Sorbonne. Elle revient à celle dont on écrivoit le plus communément dans ce temps-

là; elle ressemble à une écriture à la main : elle n'est pas cependant gothique; mais elle a du rapport avec les éditions de Mayence, faites par Pierre Schoiffer. Cependant quelques autres livres, imprimés par Gering dans la rue Saint-Jacques, sont d'un bon caractere romain ; d'autres, d'une grosse lettre romaine, bien nette & bien formée. Les belles éditions de Venise, faites par les premiers imprimeurs, tels que Jean & Vendelin de Spire, Nicolas Jenson, &c. n'ont rien au dessus de ces dernieres éditions de Gering ; & l'on peut dire, à la gloire de cet imprimeur, qu'il est le premier en France qui ait le mieux imprimé.

Il est probable qu'après l'impression des *Sermons du Carême* de Léonard de Udine, en 1477, les deux associés de Gering, Martin Crantz & Michel Friburger, retournerent en Allemagne ; car, depuis cette année, il n'est plus fait mention d'eux en aucun endroit : au lieu qu'on voit Gering passer le reste de ses jours à Paris, s'y former de nouveaux associés, & publier avec eux un grand nombre de nouvelles éditions. C'est par cette raison que nous avons appellé Gering le premier imprimeur de Paris, & que nous lui donnons le premier rang parmi ses associés, quoiqu'il n'ait que le second dans quelques livres, & même que le troisieme dans quelques autres. Gering quitta encore la rue Saint-Jacques, pour aller établir son imprimerie & faire sa derniere demeure dans la rue de Sorbonne : ce fut sur la fin de l'année 1483. Il conserva toute sa vie une amitié sincere pour les docteurs de la maison de Sorbonne : il passoit avec eux tout le temps qu'il pouvoit soustraire à ses occupations, leur faisoit part de tous ses desseins, & les consultoit sur tous les ouvrages qu'il mettoit sous presse. Il établit dans cette maison deux professeurs & quatre bourses, & mourut en 1510.

I. GERMAIN, (*Pierre*) orfevre, né à Paris en 1647. Dès son enfance il montra un goût singulier pour l'orfévrerie, qui étoit la profession de son pere ;

&, à l'âge de dix-fept ans, il donna des preuves d'un talent fi rare, que, peu d'années après, le grand Colbert & Charles le Brun crurent devoir l'employer. Ils le préfenterent à Louis XIV, qui lui ordonna de faire, en planches d'or, la couverture du livre contenant fes conquêtes, lui laiffant la liberté de la compofition des deffins allégoriques qui y feroient cifelés. Le roi fut fi fatisfait de cet ouvrage, moins précieux par la matiere que par toutes les beautés & les richeffes de l'art, qu'il lui donna un logement au Louvre, & d'autres marques de fa magnificence. Pierre Germain fit encore plufieurs autres ouvrages pour la cour, & furtout pour orner la galerie de Verfailles. Il travailla enfuite aux médailles & aux jettons qui repréfentent les conquêtes de Louis le Grand; mais, épuifé par une trop grande application, il mourut à la fleur de fon âge, en 1684. Il laiffa un fils, qui fuit.

II. GERMAIN, (*Thomas*) orfevre, fculpteur & architecte, né à Paris en 1673, mort dans la même ville en 1748. Il n'avoit que huit ans lorfqu'il perdit fon pere. Sa mere, lui voyant une grande inclination pour le deffin, l'envoya à l'école de Boullogne l'aîné. A quatorze ans il partit pour l'Italie, fous la protection de M. de Louvois; mais, ayant appris à fon arrivée la mort de fon protecteur, & fe trouvant fans fortune, il fe mit chez un orfevre en apprentiffage pour fix ans, fe réfervant la liberté d'aller deffiner pendant deux heures par jour au Vatican. L'occafion de fe diftinguer fe préfenta bientôt. Les Jéfuites de Rome voulant avoir de grands ouvrages d'orfévrerie, Germain préfenta fes deffins qui furent agréés, & qu'il exécuta fupérieurement. Il fit encore plufieurs grands baffins d'argent, ornés de bas-reliefs, repréfentant l'hiftoire des Médicis, & qui font aujourd'hui à Florence. Pendant fon féjour à Rome, qui fut de douze ans, il fe lia d'amitié avec le célebre le Gros, fculpteur, avec lequel il travailla beaucoup. Il parcourut pendant trois ans les différentes villes de l'Italie, laif-

sant par-tout des ouvrages qui attestent ses talents. Il fit bâtir à Livourne une église qui est admirée des connoisseurs.

De retour à Paris en 1704, il fut chargé d'un des trophées qui sont sur les piliers du chœur de Notre-Dame. Il fit, en 1722, le soleil que Louis XV donna à l'église de Reims le jour de son sacre, & dont Sa Majesté fut si satisfaite, qu'elle lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ses autres ouvrages; nous nous contenterons d'ajouter qu'il a toujours travaillé jusqu'à sa mort, soit pour la cour de France, soit pour les cours étrangeres qui se le disputoient à l'envi. En 1738 il fut élu échevin; &, dans cette même année, il donna les dessins de l'église de Saint-Louis du Louvre, qu'il fit bâtir. Tout le monde convient que le bon goût, la correction du dessin, la délicatesse de l'art, surpassoient infiniment la matiere qu'il employoit. Il ne laissoit rien paroître qui ne fût de sa composition, & qui n'eût été dessiné, modelé & ciselé de sa main. Le bruit de sa mort ayant été porté à Lisbonne, le roi de Portugal ordonna qu'on lui fît un service solemnel, & voulut que les artistes de la ville y assistassent: témoignage glorieux de l'estime singuliere que ce monarque faisoit de Germain, digne de cette distinction par ses rares talents.

GERVAIS, (*Charles-Hubert*) musicien, mort à Paris en 1744, âgé d'environ soixante-douze ans. Il fut maître de la musique de M. le duc d'Orléans, régent, & ensuite de celle de la chapelle du Roi. Ce musicien a travaillé avec beaucoup de succès, & a donné trois opéra, sçavoir, *Méduse*, *Hypermnestre*, & *les Amours de Protée*: on a encore de lui un livre de cantates qui sont fort estimées. On rapporte que M. le duc d'Orléans se l'associa pour mettre en musique un opéra, intitulé *Penthée*, qui fut représenté dans les appartements du Palais-Royal, & dont M. le marquis de la Fare avoit composé les paroles.

GHIBERTI, (*Laurent*) peintre, ſculpteur, fondeur & graveur, né à Florence, mort, âgé de ſoixante-quatre ans, vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Il acquit dans les arts qu'il exerçoit un tel degré de perfection, que, parmi les deſſins qui furent préſentés par beaucoup d'artiſtes pour les portes de Saint-Jean, les ſiens furent choiſis pour les jetter en bronze, ſemblables à deux autres portes précédemment faites par Piſano: il les acheva en 1410, à la ſatisfaction publique. Voilà ce qu'on lit dans le *Dictionnaire d'Architecture de M. de Virloys*, qui ajoute que la réputation de cet artiſte s'étendit tellement dans toute la Toſcane, qu'il n'y eut aucun curieux qui ne voulût avoir quelque ouvrage de ſa main, ſoit en bronze, ſoit en or, ſoit en argent. Le pape même, Eugene IV, venant en 1439 au concile de Florence, voulut avoir une mitre d'or de ſa main. Il fit depuis une troiſieme porte à Saint-Jean. Lorſque Michel-Ange Buonaroti la vit pour la premiere fois, il dit qu'elle pouvoit ſervir de porte au paradis. Ghiberti fut bien payé de ce travail, & fut admis à la magiſtrature. Il eut un fils qui travailla dans le même genre que lui, & qui fit des friſes & des ornements admirables.

GHIRLANDAÏ, peintre. *Voyez* CURADI.

GILLES, (*Jean*) muſicien, né à Taraſcon en Provence en 1669, mort à Toulouſe en 1705. Ses parents, qui étoient plus diſtingués par leur probité que par leurs richeſſes, ne penſerent qu'à cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il annonçoit. Ils l'envoyerent à Aix, & le firent recevoir enfant-de-chœur dans l'égliſe métropolitaine, ſous la direction de Guillaume Poitevin, maître de muſique. Campra étoit alors dans la même école, d'où ſont ſortis encore de fort bons muſiciens. Gilles fit de ſi grands progrès, que ſon maître ſollicita lui-même le chapitre de le recevoir à ſa place: il fut en effet reçu; mais il quitta bientôt après la ville d'Aix. Il eſt certain que ſon goût ſe forma pendant cette abſence; & l'on s'en apperçut bien lorſ-

qu'il

qu'il reprit sa place dans la même église d'Aix, quelques années après. La dissipation du voyage avoit été funeste à sa conduite, jusques-là très-réguliere. Il reprit bientôt des sentiments Chrétiens, qui furent la base d'une vie des plus édifiantes. On ne sçut qu'admirer davantage en lui, ou sa piété, ou son goût exquis pour l'harmonie.

Cependant, soit qu'il ne fût pas content, soit qu'on lui fît ailleurs des offres plus avantageuses, il quitta encore Aix, & accepta la maîtrise d'Agde. Après quelque séjour dans cette ville, il alla à Montpellier en 1696, & fut présenté au cardinal de Bonzi, qui, charmé de sa composition, lui ordonna de travailler sur le pseaume, *Deus, venerunt gentes*, pour l'ouverture des Etats de Languedoc, l'an 1697. M. de Bertier, évêque de Rieux, témoin des justes éloges que tous les Etats donnerent à sa composition, voulut lui procurer la maîtrise de Saint-Etienne de Toulouse, dont il étoit prévôt. Il en écrivit au chapitre; mais il venoit de disposer de cette place en faveur d'un autre musicien nommé *Farinelli.* Celui-ci, instruit de tout ce qu'écrivoit M. de Bertier en faveur de Gilles, poussé par une générosité dont on n'a point d'exemples, partit sur le champ de Toulouse pour Montpellier; présenta à Gilles, qu'il n'avoit jamais vu, la démission de sa place; &, après bien des compliments de part & d'autre, il lui fit tant d'instance, que Gilles, contraint d'accepter ses offres, se rendit à Toulouse, où il présenta à M. l'abbé d'Aussone, grand-chantre de l'église de Saint-Etienne, la démission que Farinelli avoit faite en sa faveur. Cet abbé le reçut à bras ouverts, le fit composer, & lui permit de faire exécuter sa musique dans le choeur. Le chapitre en fut si satisfait, qu'il délibéra unanimement de l'arrêter; & le lendemain, 28 Décembre 1697, le grand-chantre & les cellériers passerent en sa faveur le contrat de la maîtrise.

A peine étoit-il en place, qu'on reçut ordre de la cour de faire chanter le *Te Deum* en actions de graces de la paix qui venoit d'être conclue à Riswich. Gilles,

qui n'avoit apporté avec lui que le motet qu'il avoit fait chanter aux Etats, s'enferma, le même jour après les vêpres, dans sa chambre, pour travailler à un *Te Deum*. Il l'acheva dans la nuit, & l'exécuta le lendemain avec l'applaudissement de tout le monde. Une mort prématurée l'enleva dans le temps qu'il pouvoit donner des chefs-d'œuvre, & que son imagination étoit dans toute sa force. On exécuta sa messe des morts pour la premiere fois à son enterrement. Il eut cette ressemblance avec le fameux peintre Raphaël, qui mourut jeune aussi-bien que lui, qu'on exposa, après leur mort, leur principal ouvrage, pour faire comprendre aux spectateurs combien étoit grande la perte qu'ils venoient de faire.

GILLOT, (*Claude*) peintre & graveur, né à Langres en 1673. Il fut disciple de Jean-Baptiste Corneille, & le maître de Wateau. Il avoit une fertilité de génie étonnante, l'imagination poétique & enjouée. Il s'adonna principalement à représenter des scenes pittoresques. Sa touche est fine, spirituelle & légere, son dessin correct & sçavant. Ses ouvrages de peinture, assez médiocres, sont totalement oubliés; mais ses dessins & ses gravures sont recherchés avec empressement pour le goût, l'expression & la facilité qu'on y admire. C'est lui qui a gravé presque toutes les planches des fables de la Mothe Houdart. Cette suite est très-intéressante. Gillot fut reçu de l'académie en 1715, & mourut en 1722.

GIORGIO, (*François* DE) architecte, né en 1423, mort en 1470. Cet artiste, qui étoit de la famille des Martini de Sienne, excelloit dans la sculpture; il étoit amateur de peintures, bon ingénieur, & sçavant architecte. Il bâtit à Urbin, pour le duc Frédéric Feltre, ce fameux palais dont on vante également la décoration & la maniere commode dont il est distribué. On n'avoit jamais construit d'escaliers aussi singuliers, & en même temps si agréables & si bien entendus, que ceux que Giorgio fit exécuter dans ce palais.

GIORGION, (*Georges* BARBARELLI LE) peintre, né à Castel-Franco dans le Trévisan, en 1478, mort en 1511. Il fut élevé à Venise, où il s'appliqua d'abord à la musique, pour laquelle il avoit des talents supérieurs. Sa voix étoit très-agréable, & il jouoit très-bien du luth. Mais la peinture eut encore pour lui de plus grands attraits; il l'apprit de Jean Bellin, qu'il surpassa bientôt. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci l'avança beaucoup, & celle de la nature acheva de le perfectionner. Le Titien, frappé de ses talents, se mit chez lui pour tâcher de lui dérober les secrets de son art; mais Giorgion, s'étant apperçu de son dessein, le congédia sur le champ. L'on prétend que c'est lui qui introduisit à Venise la coutume de peindre les dehors des maisons. Il commença par la sienne, pour s'attirer beaucoup d'occupation: ce moyen lui réussit. On lui donna plusieurs façades, où il épuisa les sujets des métamorphoses & des amours des dieux. Une maîtresse qu'il avoit, & qui lui devint infidelle, fut, dit-on, la cause de sa mort; d'autres l'attribuent à la peste qu'il gagna chez cette maîtresse. Il n'avoit que trente-deux ans.

Le Giorgion ne dessinoit rien qu'après nature; mais il cherchoit moins à donner de la correction que de la rondeur à ses figures. Par sa maniere d'employer peu de teintes, & de peindre avec une franchise qui imite la fraîcheur de la chair, on croit voir passer le sang dans les veines. Rien ne paroît si facile que son travail; &, sous la fonte des couleurs, il en a caché la plus grande partie. On ne peut qu'admirer la facilité de son génie, l'abondance de ses pensées, le feu de son imagination, le relief de ses figures, l'harmonie de ses couleurs, le beau clair-obscur qui y regne avec une grande vérité. Il peignoit la chair, donnoit la vie & même l'esprit à ses portraits. Ses paysages ne sont pas moins estimés; la touche y égale le coloris. On lui reproche de manquer de correction, défaut assez ordinaire aux peintres de son pays. On pourroit même souhaiter dans ses tableaux plus d'expression,

plus d'invention, & une plus belle ordonnance. Malgré cela, les peintres Vénitiens se font honneur de l'avoir à leur tête. On ne lui connoît que deux éleves, Fra Sébastien del Piombo, & le Titien. Le roi possede plusieurs morceaux de ce célebre artiste; on en voit aussi quelques-uns au Palais-Royal. On a gravé d'après lui.

GIOTTINO, peintre, surnommé ainsi, parce qu'il imitoit beaucoup la maniere de Giotto, s'appelloit *Thomas di Lappo*, étoit fils d'Etienne, aussi peintre, & naquit à Florence en 1324. Le tableau le plus considérable qu'il ait fait, est celui où il représenta dans le palais de Podesta le mauvais traitement que le duc d'Athenes & ses partisans reçurent des Florentins, quand ceux-ci les chasserent de leur ville en 1342. Il seroit trop long d'expliquer le sujet de ce tableau, qui ne peut être intéressant que pour les habitants de Florence, & qui d'ailleurs n'est remarquable que par la bizarrerie des vêtements, & la difformité des figures prêtées à ces victimes de l'animosité du peuple. On sçait qu'à l'époque dont nous parlons, la peinture étoit encore, pour ainsi dire, dans son enfance. Mais on voit avec plaisir cet art faire des progrès, qui, quoique lents, annonçoient l'aurore d'un beau jour. Peut-être Giottino auroit-il hâté ces progrès, s'il eût vécu devantage; mais, né avec un tempérament foible & délicat, il mourut âgé de trente-deux ans, en 1356.

GIOTTO, peintre, né à Florence en 1336. Il fut éleve de Cimabué, qui le tira de la campagne où il gardoit un troupeau, & qui reconnut ses dispositions naturelles pour la peinture, en lui voyant dessiner des moutons sur une brique. Formé par les leçons d'un tel maître, Giotto le surpassa bientôt. Il abandonna la maniere seche & grossiere des peintres de ce temps-là; & il fut le premier qui fit des portraits au naturel, dont l'usage étoit comme perdu. Cependant ses ouvrages, qui étoient alors regardés

comme des merveilles de l'art, ne fixeroient aujourd'hui l'attention que pour montrer les progrès que la peinture a faits depuis ce temps-là. On peut en juger par ce grand tableau de mosaïque, qui est à présent au dessus de la grande porte de l'église de S. Pierre. C'est ce qu'on appelle *la nave del Giotto*, où l'on voit S. Pierre marchant sur les eaux. L'occasion pour laquelle cet artiste avoit été appellé à Rome, mérite d'être rapportée.

Benoît XI, qui venoit de succéder à Boniface VIII, ayant dessein de faire travailler aux ornements & à la décoration des églises, envoya un gentilhomme à Sienne & à Florence pour emmener à Rome les peintres les plus célebres. Après en avoir vu quelques-uns, il s'adressa à Giotto, auquel il demanda quelque dessin de sa façon qu'il pût montrer au pape. Giotto, qui étoit d'un caractere jovial & facétieux, & qui d'ailleurs étoit extrêmement adroit à dessiner, se fit donner aussi-tôt du papier; & avec un pinceau, sans le secours d'aucun autre instrument, il traça un cercle qu'il remit en souriant entre les mains du gentilhomme. Celui-ci eut d'abord de la peine à le prendre, & il insista pour avoir un autre dessin. Mais Giotto l'assura que celui-là seul suffisoit, qu'il pouvoit le présenter hardiment avec ceux des autres peintres, & qu'on en connoîtroit bien la différence. En effet, ce cercle étoit si bien tracé & si parfait dans sa figure, que lorsqu'on sçut de quelle maniere il avoit été fait, il parut une merveille; & on ne balança point à préférer Giotto aux autres peintres. Telle est l'histoire de ce qu'on appelle en Italie l'O de Giotto, qui donna même aussi-tôt lieu à ce proverbe: *Tu sè piuttondo che l'O di Giotto*, pour signifier un homme grossier & un esprit qui n'est pas fort subtil. Ce peintre eut le bonheur d'être lié intimement avec le célebre le Dante, qui lui fournissoit souvent des pensées pour la composition de ses ouvrages. Il eut encore pour ami Pétrarque, qu'il avoit connu à Avignon, dans le temps qu'il y alla travailler pour le pape Clément V, qui le combla de biens

& d'honneurs. Les éloges de ces deux grands poëtes ont contribué beaucoup plus à sa gloire que ses propres ouvrages.

GIRARDON, (*François*) sculpteur, né à Troies en Champagne en 1667, mort à Paris en 1715 le 1er Septembre, le même jour que Louis XIV. Son premier maître fut Laurent Maziere, qu'il quitta pour se mettre sous la direction de François Anguier. Il y fit de si grands progrès, qu'il acquit bientôt une réputation brillante. Louis XIV, charmé de ses talents, l'envoya à Rome pour qu'il les perfectionnât, & lui donna une pension de mille écus. L'étude des chefs-d'œuvre antiques fut en effet extrêmement utile à cet artiste : il y puisa cette correction de dessin, ce goût vrai, ce sentiment de la nature qu'on remarque dans tous ses ouvrages. De retour en France, il consacra presque tous ses travaux à l'embellissement des maisons royales. La ville de Paris possede néanmoins deux monuments de sa main, qui attestent son génie, & qui feront passer son nom à la postérité la plus reculée. L'un est le tombeau du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne. Que d'idées poétiques ne retrace-t-il pas? Il présente la figure du ministre à demi couché sur un espece de lit antique, comme au sein d'un éternel repos. Le prélat tient une main sur son cœur, symbole de son zele pour la gloire de Dieu, à qui il semble offrir de l'autre main un de ses ouvrages. La Religion le soutient, & lui promet la récompense due à ses rares talents; tandis que la Science, affligée de sa perte, est à ses pieds languissante & inconsolable. Deux génies portent le cartel aux armes de Richelieu, ornées des marques de sa dignité. On ne sçait qu'admirer le plus, ou l'effet du tout ensemble, ou la beauté du travail. On prétend cependant que ce mausolée est du dessin du célebre le Brun, & que Girardon n'a que le mérite de l'exécution : on convient qu'elle est parfaite, mais que c'est à cela seul que se réduisoient ses talents; car il étoit

incapable, ajoute-t-on, d'imaginer rien de grand & de ſublime par lui-même.

Le ſecond monument érigé dans Paris par notre artiſte, & qu'on regarde comme ſon chef-d'œuvre, eſt la ſtatue équeſtre de Louis le Grand à la place Vendôme, où la ſtatue & le cheval ſont d'un ſeul jet. La proportion des rapports entre ce trophée & les bornes de la place qu'il décore, l'attitude noble du héros, la fierté du cheval, l'exécution parfaite des acceſſoires, tout concourt à former le coup d'œil le plus impoſant & le plus magnifique. Les ouvrages de Girardon à Verſailles ne ſont pas moins dignes d'admiration. Que dirons-nous ſur-tout de l'Enlevement de Proſerpine par Pluton, morceau qui peut le diſputer aux ſtatues les plus renommées de l'antiquité? Ne ſuffit-il pas encore de citer les Bains d'Apollon, ouvrage unique en ſon genre, plein de graces, d'expreſſion, de naturel, & où l'on croiroit que le marbre vit & reſpire? La plupart des figures qui furent faites aux Invalides, ont été exécutées d'après ſes modeles. Mais trop occupé, dit M. Dandré Bardon, pour pouvoir travailler lui-même ſes marbres, il abandonna cette partie eſſentielle de la ſculpture à des artiſtes qui, quoique habiles, n'ont pas jetté dans l'exécution tout l'eſprit & toute la vérité que la main des auteurs y imprime ordinairement.

Après la mort de le Brun, arrivée en 1690, le roi donna à Girardon la charge d'inſpecteur général de tous les ouvrages de ſculpture. Ses illuſtres confreres, tels que les Coyſevox, les Couſtou, furent les premiers à féliciter leur ami de cette nouvelle faveur du monarque qui ne ceſſoit de le combler de ſes bontés; mais ils ne voulurent jamais reconnoître en lui une ſupériorité qui les mettoit dans une dépendance en quelque ſorte humiliante pour leurs talents. On dit, dans le temps, que le célebre Pujet, qui avoit à ſe plaindre des procédés de Girardon, à cauſe de la jalouſie que celui-ci avoit conçue de ſes chefs-d'œuvre immortels, fut très-ſenſible à la préférence qu'on

lui avoit donnée pour la place de directeur général; & qu'il se retira pour lors en Provence. (*Voyez cependant ce que nous en disons dans son article.*) Girardon avoit été reçu de l'académie de peinture & de sculpture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, & chancelier en 1695, après la mort de Pierre Mignard. Il eut une femme, Catherine du Chemin, morte en 1698, qui se rendit célebre par le talent supérieur de peindre les fleurs. Elle mérita d'être reçue à l'académie. Son illustre époux éleva à sa mémoire le beau mausolée qu'on voit dans l'église de S. Landry. Ce monument d'amour conjugal fut exécuté, d'après le modele qu'il en fit lui-même, par Nourrisson & le Lorrain, deux de ses éleves.

GIULIANO DA MAYANO, architecte & sculpteur, né en 1377, mort en 1447. Il étoit fils d'un graveur du village de Mayano, près de Fiésolé. Il s'appliqua d'abord à la sculpture, & devint ensuite architecte. Appellé à Naples par le roi Alphonse, il bâtit le magnifique palais de Poggio Réalé. Il éleva au château neuf de cette ville une porte en marbre, d'ordre Corinthien, dans le goût d'un arc de triomphe. Il l'embellit avec des figures plus grandes que nature, & avec des bas-reliefs de marbre, qui sont encore très-bien conservés. Le pape Paul II l'appella à Rome où il fit quelques ouvrages: les principaux sont le palais & l'église de S. Marc. De retour à Naples, il y finit bientôt après sa carriere. Le roi Alphonse le regretta beaucoup. Il ordonna qu'on lui érigeât un tombeau de marbre. Cet artiste avoit un frere nommé *Benoît*, habile sculpteur & graveur en bois, & qui réussit en architecture. Ce fut lui qui construisit la coupole de l'église de Lorette, & qui fit le modele du palais Strozzi à Florence.

I. GOLTZIUS, (*Hubert*) peintre & graveur, né à Wanlo en 1526, mort à Bruges en 1583. Après avoir employé sa jeunesse à l'étude des belles-lettres, il se mit sous la direction de Lambert Lombard, pour ap-

prendre la peinture. Les deſſins qu'il faiſoit d'après l'antique lui donnerent l'envie d'aller ſur les lieux. Il fit donc le voyage de l'Italie, où il ramaſſa des matériaux immenſes, & parcourut la France & l'Allemagne. De retour dans ſa patrie, il publia d'abord un ouvrage très-ſçavant ſur les vies des empereurs Romains juſqu'à Charles-Quint & Ferdinand: il y joignit les portraits de ces empereurs, tirés des médailles de leur temps, & qu'il grava lui-même. Quelques temps après il publia un nouvel ouvrage ſur les fêtes & les triomphes des Romains, depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort d'Auguſte. Ce livre eſt orné de médailles gravées par lui-même, ainſi que les belles médailles grecques qui ornent ſon hiſtoire des Grecs & la deſcription de leurs villes. On doit remarquer qu'il avoit une imprimerie chez lui, & qu'il ne négligeoit rien pour embellir ſes ouvrages de toutes les beautés typographiques. Ses ouvrages en peinture ſont fort rares, quoiqu'il ait beaucoup travaillé. Il eut pluſieurs enfants de ſa premiere femme, auxquels il donna des noms Romains, tels que *Marcellus*, *Julius*, &c. Il ſe remaria avec une femme qui lui donna tant de chagrin, qu'il en mourut. Il eut, dit M. Deſcamps, les talents, les vertus & les chagrins domeſtiques de Socrate.

II. GOLTZIUS, (*Henri*) peintre & graveur, de la même famille que le précédent, né à Mulbracht dans le duché de Juliers, mort à Harlem en 1617. Eleve de ſon pere & de Jacques Léonard pour la peinture, il s'adonna de lui-même à la gravure, dans laquelle il fit de ſi grands progrès, que Coornhert, ſurpris de ſon talent, l'employa, non pas en écolier, mais en maître. Il l'engagea lui & ſa famille à le ſuivre en Hollande; & ils allerent s'établir à Harlem, où Goltzius épouſa une veuve, qui avoit un fils nommé *Jacques Mathan*, duquel il fit dans la ſuite un habile graveur. Cependant le deſir de voir l'Italie lui fit abandonner toutes ſes affaires domeſtiques. Son admira-

tion, en voyant tant de merveilles, suspendit presque toutes les fonctions extérieures de son ame, & l'absorba de telle maniere, qu'il avoit l'air d'un imbécille. Mais il ne laissoit pas de mettre à profit le temps qu'il employoit à les considérer : il étoit sans cesse occupé à les dessiner. Il s'amusoit, dans ses heures perdues, à se mêler souvent avec ceux qui achetoient & vendoient des estampes. Il vit le cas particulier que l'on faisoit des siennes; &, en écoutant ce qu'on en disoit, il profitoit des louanges & des critiques.

Quoiqu'il ait commencé à l'âge de quarante-deux ans à peindre, le nombre de ses tableaux est considérable. Le cabinet de l'empereur & beaucoup d'autres en conservent une grande quantité. En général sa couleur est naturelle, & le nu est sçavant pour les contours. Il fit des prodiges dans la peinture sur verre, mais ils ne sont rien en comparaison de ses gravures. Son burin est ferme, facile & agréable; mais sa maniere manque d'intelligence, & ne rend pas toujours le caractere propre de l'objet qu'il avoit à traiter. Cependant les connoisseurs font un grand cas de ses estampes, & sur-tout de celles qu'on nomme les *six chefs-d'œuvre de Goltzius*, parce que cet artiste les grava pour faire voir, qu'outre la maniere qui lui étoit propre, il sçavoit encore imiter parfaitement celle de divers autres maîtres, tels qu'Albert Durer, Lucas de Leyde, &c. Ces pieces représentent l'Annonciation de la Vierge, la Visitation, la Nativité du Sauveur, la Circoncision, l'Adoration des Rois, & une Sainte Famille.

GONICHON, opticien François, mort depuis peu d'années. Après avoir échappé en Amérique à la fureur des Natchés, près desquels étoit établie une de nos colonies, où il résidoit en qualité d'ingénieur, il revint en France, & il s'associa avec Pâris, qui lui fit part de ses projets & qui le rendit spectateur de ses procédés; ce qui lui mérita une partie des éloges que

Pâris ne lui envia jamais, & qu'il n'a jamais cherché à détruire. Ils vécurent assez long-temps ensemble; mais la société fut enfin rompue. Alors Gonichon s'appliqua uniquement à la fabrique des lunettes à lire, des lunettes d'opéra, & des lunettes d'approche d'une certaine longueur. Il se servoit, pour polir les verres de ses lunettes, d'une machine ingénieuse, de l'invention des deux associés, laquelle subsiste encore aujourd'hui. Tous les acquéreurs ont eu lieu d'être satisfaits de la régularité & du bon effet des instruments de Gonichon, sur lesquels il mettoit son nom, pour que personne ne fût trompé.

GONNELLI, (*Jean*) surnommé l'*Aveugle de Combassi*, parce qu'il étoit aveugle & qu'il étoit né à Combassi, bourg de la Toscane auprès de Volterre, exerça la profession de sculpteur & de peintre dans le dix-septieme siecle. Il peut figurer dans l'histoire de ces aveugles dont on rapporte des choses si merveilleuses, & qui prouvent que le sens du toucher supplée très-efficacement en eux à celui de la vue. Avant de devenir aveugle, Gonnelli avoit appris l'art de la sculpture sous Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne; mais, quoiqu'il eût perdu la vue à l'âge de vingt ans, il ne cessa point de travailler. Un auteur moderne rapporte que cet artiste modeloit ses figures par le secours du tact, & qu'elles étoient aussi finies, aussi correctes que s'il eût joui de la vue. Il entreprit de faire des portraits, &, par le même secours, promenant sa main sur les traits de l'original, & les copiant, il parvint à attraper la ressemblance la plus parfaite. Le premier portrait qu'il fit de cette maniere fut celui de Côme I, d'après une statue très-ressemblante de ce prince, sur laquelle Gonnelli modela la sienne. Le second fut celui d'Urbin VIII, aussi frappante pour sa ressemblance, que celle de Côme.

GOUJON, (*Jean*) sculpteur & architecte, mort en 1572. Cet artiste, qu'on peut appeller le pere &

le restaurateur de la sculpture en France, fleurit dès le regne de François I, & retraça dans ses ouvrages les beautés simples de l'antique. Il fit de si grands progrès dans la sculpture, qu'on le nomme le *Correge des sculpteurs*. Il est noble, simple & majestueux comme ce grand peintre; & si quelquefois, à son exemple, il a péché contre la correction, il est toujours plein de graces. Personne ne l'a surpassé pour les figures de demi-relief. Rien n'est plus beau en ce genre que sa fontaine des SS. Innocents, rue Saint-Denis à Paris. L'intelligence qui a ménagé les tournants des objets, en laisse appercevoir toute la rondeur. Les figures n'y paroissent nullement appliquées sur un fond: elles ont sur leur milieu une saillie suffisante, qui leur prête la convexité du naturel, & qui les met en harmonie avec l'ensemble dont elles font portion. Cet ouvrage est un de ceux par le style duquel les sculpteurs modernes se rapprochent le plus des sculpteurs anciens. Il présente une composition d'une noble simplicité; des Naïades dessinées d'un goût correct, dans des proportions sveltes, & dans des attitudes annimées par les graces. Leurs draperies légeres, comme étoient celles dont on usoit anciennement dans l'isle de Cos, laissent décemment entrevoir le nu qu'elles cachent, & n'y sont adhérentes qu'avec une sorte de discrétion. Des personnages des deux sexes & d'âges divers y forment de gracieux contrastes, & concourent tout à-la-fois à l'agrément & à l'effet.

L'architecture de cette fontaine, que Goujon conduisit conjointement avec Pierre Lescot, est assez médiocre. D'ailleurs la situation de ce monument est très-désavantageuse. L'hôtel de Carnavalet, bâti sur les dessins de cet artiste, est exempt de ces défauts. Aussi le fameux Mansard, qui fut chargé de l'achever, ne changea-t-il rien dans la distribution & dans la décoration, contre cet usage si commun de tous les temps. On voit dans la cour de cet hôtel un bel ordre Corinthien, avec une frise très-riche, où l'on remarque plusieurs enfants entremêlés dans des festons. Quoi-

que la sculpture soit parfaite, on trouve cependant une sorte de confusion dans l'ensemble de cette composition, lorsqu'on s'en éloigne un peu. On fait encore beaucoup de cas de la tribune, soutenue par des cariatides gigantesques, que cet artiste a faite au Louvre, dans la salle des Cent-Suisses. Sarrazin, célebre sculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures d'un goût exquis & d'un dessin admirable. On croit que Goujon a travaillé au dessin des façades du vieux Louvre, construites sous Henri II, à cause du bel accord qui regne entre la sculpture & l'architecture.

GOURMOND, (*Gilles*) habile imprimeur du seizieme siecle. Il est le premier qui ait imprimé à Paris des livres grecs & hébreux. Il publia en 1507 un recueil in-4°, qui contenoit différents opuscules grecs, tels que les sentences ou apophtegmes des sept sages de la Grece, les vers d'or de Pythagore, le poëme moral de Phocylide, les vers de la Sibylle d'Erythrée, au sujet du dernier jour du monde, avec un alphabet grec & quelques autres petites pieces. Cet ouvrage fut si bien reçu, que ce succès encouragea le même imprimeur a donner la même année trois autres livres grecs, sçavoir, *Homeri Batrachomyomachia*, in-4°; *Hersodi Opera & dies*, in-4°; & la *Grammaire Grecque de Chrysoloras*, in-4°. Il publia encore, les années suivantes, plusieurs autres ouvrages Grecs, comme les *Idyles de Théocrite*, quelques *Œuvres de Lucien*, une seconde édition de la *Grammaire de Chrysoloras* en 1511, la *Gnomologie* & le *Lexicon grec d'Aldus* en 1512, la *Grammaire de Théodore Gaza* en 1516, &c. Cet habile imprimeur avoit coutume de mettre sa devise au commencement ou à la fin de ses éditions, & quelquefois au commencement & à la fin tout ensemble, avec ces paroles françoises : *Tost ou tard, prés ou loing, a le fort du foible besoin ;* puis son nom *Gilles* ou *Œgidius Gourmond.* Sa devise étoit quelquefois trois couronnes, avec le 25e verset du 37e pseaume : *Junior*

fui, etenim senui, *&c.* en hébreu, & en grec au dessous de l'hébreu. Ses éditions sont fort estimées par les amateurs de l'antiquité: il continua d'imprimer jusqu'au-delà de l'année 1527.

GRAF, (*Hans*, c'est-à-dire *Jean*) peintre, né à Vienne vers 1680, mort dans la même ville. Il étoit éleve de Van-Alen, bon peintre. Sans être sorti de sa patrie, sa réputation ne s'est pas moins répandue. Il se plaisoit à peindre des sujets de caprice, des places publiques, où il représentoit une foule de peuple, des chevaux & d'autres animaux, une basse-cour, la boutique d'un maréchal, &c. Tout est bien grouppé, dessiné & touché avec esprit. Son maître l'aimoit si tendrement, qu'il lui donna sa belle-sœur en mariage.

GRAHAM, célebre horloger de Londres, mort dans ce siecle. Il a fait dans l'horlogerie plusieurs belles découvertes qui lui assurent un nom immortel. La principale est l'*échappement à cylindre*, qu'on nomme ainsi, parce que sa verge est un demi-cylindre, dont l'axe du balancier occupe le centre. On l'appelle encore *échappement à repos*. En 1721, Graham trouva qu'une excellente pendule varioit de quatorze secondes par jour, entre le plus grand froid & le plus grand chaud de l'année, dans un appartement ordinaire; & de trente secondes dans un lieu plus exposé & placé sous les toits. Or trente secondes de retard dans un jour, supposent un allongement de trois dixiemes de ligne dans le pendule. Cet habile homme imagina un moyen pour remédier à ces inconvénients. Pour cet effet, il remplit un canon qui servoit de verge au pendule, avec du mercure qui se dilatoit vers le haut, autant que le canon se dilatoit vers le bas: on sçait que le volume du mercure varie de l'hiver à l'été. Mais il faut avouer que cette méthode n'est pas tout-à-fait juste; & depuis lui on en a trouvé d'autres qui sont, dit-on, plus sûres.

Graham contribua beaucoup à la perfection des

instruments d'astronomie. Comme il possédoit supérieurement toutes les parties de son art, qui, étant la science du mouvement, embrasse tout ce qui concerne une machine quelconque, il en a exécuté ou dirigé un grand nombre avec le plus grand succès. Dans les instruments de mathématiques il a porté la délicatesse & l'exactitude des divisions au plus haut point de précision. Il devint membre de la société royale de Londres, & étoit de la secte des Quakers.

GRAND, (*Marc-Antoine* LE) acteur & auteur dramatique, né à Paris le même jour que Moliere mourut. Il fut reçu aux François en 1702, après avoir été en Pologne, d'où le Grand-Dauphin le fit venir. Il avoit la voix belle & sonore, mais la taille petite, peu majestueuse, & une figure à laquelle on eut d'abord de la peine à s'accoutumer. On rapporte même à ce sujet, qu'un jour qu'il avoit joué un grand rôle tragique où il avoit été mal reçu, il harangua le public, & finit par dire : *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer.* Du reste il entendoit bien le jeu du théâtre. Il représentoit les rois dans le tragique; & dans le comique il jouoit bien les rôles à manteau & ceux de paysan. On a de lui vingt-trois pieces pour les comédiens François ou pour les Italiens, dont quelques-unes sont restées au théâtre. Il mourut en 1728. Il laissa un fils qui s'acquittoit avec succès des rôles à récits dans le tragique, & de plusieurs rôles dans le comique. Il est mort depuis quelques années, s'étant retiré du théâtre en 1758, doyen des comédiens François.

GRANDJEAN DE FOUCHY, (*Philippe*) né à Mâcon en 1666, de Philibert Grandjean de Fouchy, & d'Antoinette Dessaigues, d'une famille ancienne du Mâconnois, se rendit à Paris après la mort de son pere pour y suivre un procès. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique par raison & par obéissance. Il descendit à Paris chez un ami qui le condui-

fit par-tout où ses affaires l'appelloient, & qui dans les intervalles lui fit voir ce qu'il y avoit de curieux dans cette grande ville. Il le mena dans divers atteliers, & enfin dans une imprimerie. Là, ce jeune abbé fut saisi d'admiration & d'étonnement. Il fut frappé de ce spectacle nouveau pour lui, & examina avec beaucoup d'attention le méchanisme de cet art merveilleux. Mais son admiration n'alla pas jusqu'à tout approuver. Son goût exquis pour les belles formes lui découvrit les imperfections des différents caracteres qui étoient alors en usage, & il se proposa de les réformer pour son amusement. En effet, dans le même jour il traça plusieurs lettres capitales avec une sûreté de main, une justesse & une précision qui auroient fait honneur à un homme consommé dans l'art. Son ami qui vint le voir le lendemain, appercevant ces essais sur sa table, s'en saisit, & conçut un projet qu'il réalisa. Il alla trouver M. le chancelier de Pontchartrain, qui en fut si surpris, qu'il promit d'en parler à Louis XIV. Le roi écouta M. de Pontchartrain, & le chargea de mettre en œuvre le jeune homme. En conséquence M. de Pontchartrain le fit venir, lui ordonna de la part du roi de quitter l'habit ecclésiastique; &, lui remettant un brevet par lequel le roi le retenoit à son service, lui recommanda de s'occuper spécialement de tout de qui pouvoit concerner l'imprimerie. Quant à l'exécution de la réforme des caracteres, il le renvoya à M. l'abbé Bignon.

Le jeune Grandjean obéit à l'ordre du roi; mais il ne quitta pas sans peine l'habit ecclésiastique, qui lui promettoit une fortune plus sûre & plus rapide. Il alla donc trouver M. l'abbé Bignon, dont il fut très-accueilli. Ce sçavant goûta son plan & sa personne, & ils furent par la suite très-liés d'amitié. Grandjean réforma presque tous les poinçons & toutes les matrices de l'imprimerie, & imagina divers instruments d'une très-grande simplicité, à l'aide desquels on pouvoit tracer avec sûreté tel angle qu'on desiroit, même d'une ligne quarrée, frapper & justifier les matrices, &c.

Entre les caracteres qui ont fait la réputation de cet artiste, on distingue le neuvieme, qui a servi à l'impression des médailles de Louis XIV, & le onzieme avec lequel on a fait la Préface de cet ouvrage. Il logeoit alors aux Porcherons; mais l'air de ce quartier ne lui paroissant pas convenable à la santé de sa femme, il vint demeurer à l'Estrapade. A peine y fut-il arrangé, que la goutte & la gravelle réunies lui causerent la mort. Il termina sa trop courte carriere à l'âge de quarante-huit ans, le 6 Mai 1714, regretté des vrais artistes.

Louis XIV faisoit beaucoup de cas des caracteres de Grandjean. Quand Philippe V, assis sur le trône d'Espagne, lui demanda une frappe des matrices des caracteres de l'imprimerie Royale, Louis XIV les refusa. Ce refus prouve combien il les estimoit, puisqu'il ne vouloit pas consentir à s'en dessaisir en faveur de son petit-fils, qui avoit obtenu de lui, sans aucune résistance, les troupes & l'argent dont il avoit besoin.

GRANNACCI, peintre de Florence, mort en 1543, âgé de cinquante-sept ans. Il étoit célebre pour les décorations & pour les mascarades qui étoient alors en usage à Florence pendant les jours du carnaval. Il fut l'inventeur de celles où l'on représente des actions héroïques & sérieuses. Laurent de Médicis lui en fit composer une, dont le sujet étoit le triomphe de Paul Emile. Quoique jeune, il y montra beaucoup d'esprit & de jugement, qui lui mériterent de grands éloges. Dans un voyage que le pape Léon X fit à Florence, Grannacci fut encore chargé d'une représentation du triomphe de Camille, qui surpassa de beaucoup tout ce que l'on avoit vu de lui. On ne peut qu'être affligé que ces sortes de décorations, qui revenoient tous les ans, aient entiérement cessé. Ce spectacle, si l'on peut se servir de ce terme, étoit vraiment intéressant; il élevoit l'ame, retraçoit la fierté des anciens Romains, donnoit une idée assez naturelle de leurs triomphes, & favorisoit en même

temps les arts, en donnant à ceux qui les exerçoient l'occasion de développer leurs talents. Grannacci fut choisi par Michel-Ange pour travailler à ses cartons; ce qui prouve qu'il ne devoit pas être dépourvu de mérite, puisqu'il fut jugé digne de seconder un si grand homme.

* GRARE, (*Jacques*) dit *Lape* & HUET, tous deux jongleurs. Nous ne rappellons ici ces noms obscurs, que pour avoir occasion de donner le précis historique de la communauté des maîtres à danser, joueurs d'instruments, tant hauts que bas, & hautbois de S. Julien des Mentriers. Les jongleurs, d'abord errans & vagabonds, se réunirent en 1331, & formerent une confrérie sous l'invocation de S. Julien & de S. Genest. Ils se retirerent dans une seule rue à laquelle ils donnerent leur nom, & qui porte aujourd'hui celui de Saint-Julien des Menestriers: car en vieux langage *Menestreux*, *Menestrel* signifioit un joueur d'instrument; &, au lieu de dire un *vielleux*, on disoit un *Menestrel* ou *Menestrier*. Les deux jongleurs dont il est ici question, formerent le projet de faire bâtir un hôpital pour servir de retraite aux pauvres menestrels. Plusieurs de nos rois confirmerent leur association, & leur donnerent des réglements, par lesquels on voit que c'étoit à eux que l'on s'adressoit pour les noces & les autres occasions où il étoit question de danser. Le chef de cette compagnie avoit le titre de Roi, à l'exemple de tous les autres corps & communautés. Les menestriers sont les seuls, avec les clercs des procureurs, qui aient conservé jusqu'à nos jours cette ridicule parodie de la souveraineté. On sçait que le chef de ces derniers s'appelle encore *Roi de la Basoche*.

La chronologie des rois des Menestriers n'est pas exactement connue. Tout ce qu'on sçait de positif, c'est que Guillaume Dumanoir I, eut l'adresse & le crédit de faire confirmer, la premiere année de son regne, par un édit enregistré au parlement le 22

Août 1659, de nouveaux ſtatuts qu'il avoit fabriqués de concert avec les principaux membres de la communauté. Ces ſtatuts, qui par la ſuite ont ſouvent été mal interprétés, ſont devenus la ſource de toutes les perſécutions que les muſiciens ont eſſuyées de la part des meneſtriers, & de tous les procès qu'ils ont eu à ſoutenir contre cette communauté. Guillaume II, fils & ſucceſſeur de Guillaume I, plus ambitieux & plus entreprenant encore que lui, réſolut de ſoumettre tous les muſiciens à ſon autorité, & de les obliger à payer les droits qui étoient dus à la communauté de S. Julien. Les organiſtes du roi & ceux de la chapelle furent les premiers qui entreprirent la défenſe de la liberté de l'art muſical. Il y eut un procès qui fut jugé au parlement en 1695, & par lequel le roi des meneſtriers fut débouté de ſes prétentions. On auroit cru que le calme devoit toujours régner après un arrêt ſi ſolemnel; mais en 1747 Guignon, étant parvenu à la couronne meneſtriere, renouvella ces prétentions. Un nouvel arrêt du parlement les foudroya en 1750, & aſſura aux muſiciens leur liberté, qui, depuis ce moment, ne fut jamais troublée par Guignon. (*Voyez ſon article.*) Il prit même le parti d'abdiquer volontairement ſa couronne, & de demander la ſuppreſſion de cette inutile royauté. En effet, par un édit du mois de Mars 1773, enregiſtré au parlement le 31 du même mois, elle a été ſupprimée, & les muſiciens ont été conſervés dans l'exercice d'un art qui, dans tous les ſiecles & chez toutes les nations du monde, a toujours été libre.

GRAVELOT, (*Hubert-François* D'AMVILLE) deſſinateur, né à Paris en 1699, mort dans la même ville en 1773. Il quitta ſes études pour prendre le crayon, & ſuivre le penchant qui l'entraînoit vers le deſſin. Son pere voulant favoriſer ſes vues, & ne rien négliger de ce qui pouvoit le rendre habile dans la profeſſion à laquelle il ſe deſtinoit, le fit entrer à la ſuite de M. le duc de la Feuillade, déſigné ambaſſadeur à

Rome, afin qu'il eût ſous les yeux les grands modeles de l'art, & qu'il ſe formât ſur leurs chefs-d'œuvre. Mais cette ambaſſade n'ayant point eu lieu, le jeune Gravelot revint de Lyon à Paris, où ſa vie diſſipée engagea ſon pere à l'envoyer à Saint-Domingue, en lui remettant tout ce qui lui étoit néceſſaire pour y commencer un établiſſement. Des circonſtances fâcheuſes contrarierent encore ces projets. La perte d'une pacotille, qui ſe montoit environ à quatorze mille livres, le plongea dans un tel chagrin, qu'il en devint dangereuſement malade, & ne guérit que par la force de ſon tempérament.

De retour à Paris, âgé pour lors d'environ trente ans, il ſe livra ſérieuſement au travail. Il deſſina ſous Reſtout, & prit même pluſieurs fois la palette; mais, quoique les eſſais de ſon pinceau euſſent l'approbation de Boucher, il lui coutoit trop de peindre, faute de s'y être exercé d'aſſez bonne heure. Ne ſe flattant pas de briller à Paris parmi un grand nombre d'artiſtes diſtingués par leurs talents, il paſſa en Angleterre où il fut bientôt fort occupé, d'autant plus que ſon génie ne ſe bornant pas à compoſer des ſujets d'hiſtoire, il traitoit le genre de l'ornement avec beaucoup de goût, & dans des formes propres à des pieces d'orfévrerie & à des bijoux. Connu & fort accueilli des peintres Anglois le plus en réputation, il les porta à former une ſociété dans un lieu deſtiné à des aſſemblées académiques, où ils ſe communiqueroient leurs compoſitions, & deſſineroient en commun d'après nature. Malgré les raiſons qui pouvoient le fixer à Londres, il prit cependant le parti, en 1745, de quitter cette ville après un ſéjour d'environ treize ans, & pendant lequel il grava d'après ſes deſſins quelques petites eſtampes de très-bon goût.

Il revint en France en paſſant par la Hollande. Il ne fut pas long-temps à Paris ſans occupation. On remarqua dans ſes compoſitions un génie fertile, noble, élevé, & une attention judicieuſe à chercher les circonſtances les plus propres à rendre ſon ſujet heu-

reux. Il arrivoit souvent qu'on laissoit à son jugement le choix de l'instant le plus avantageux à saisir dans un événement. Comme il avoit acquis de profondes connoissances par une lecture réfléchie, il sçavoit mettre une grande vérité de convenance dans les détails. Enfin, sévere observateur du costume & de la perspective linéaire, il avoit la facilité d'orner un sujet de morceaux d'architecture qu'il connoissoit parfaitement. Pour donner une idée de ses talents, il suffit de citer ses dessins pour les estampes de l'édition de *Racine*, par M. Luneau de Boisjermain, des *Contes Moraux* de M. Marmontel, des éditions de *Bocace* & de l'*Arioste*, & sur-tout de la grande édition des *Œuvres de M. de Voltaire*, qui, pénétré de l'idée de son mérite, se reposoit entiérement sur lui du choix du sujet. Gravelot partageoit son temps entre l'application à dessiner, & la lecture, pour laquelle il avoit une véritable passion; ce qui étoit cause qu'il se répandoit fort peu dans le monde. Ce n'étoit pas cependant par misanthropie qu'il évitoit les hommes; ses inclinations étoient douces, ses mœurs honnêtes, & sa conversation intéressante. Pendant les dernieres années de sa vie il travailla peu, parce que sa vue s'étoit affoiblie. M. d'Amville, de l'académie des sciences, célebre par ses profondes connoissances dans la géographie, est le frere de cet artiste.

GRAVURE, (*la*) est un art qui, par le moyen du dessin & de l'incision sur les matieres dures, imite les lumieres & les ombres des objets visibles. On peut la diviser en deux branches : la premiere est la *gravure sur les métaux, les pierres précieuses, les crystaux* & autres matieres; la seconde est la *gravure sur bois ou sur cuivre*, qui a l'avantage de multiplier ses productions par le moyen des estampes.

La premiere branche de la gravure a été connue dans tous les temps. Il est assez difficile d'en fixer l'origine. Les Egyptiens, qu'on doit regarder comme les inventeurs des sciences & des arts, pratiquerent ce-

lui-ci, & le communiquerent à leurs voisins, qui à leur tour le transmirent aux autres peuples policés de la terre. Mais les Grecs furent ceux qui s'y distinguerent le plus. Il ne sortoit presque rien de leurs mains, qui ne fût accompli dans toutes ses parties. Sans parler de leurs médailles & de leurs monnoies, qui sont gravées supérieurement, on est frappé d'admiration, quand on examine leurs pierres fines gravées, qui excitent les recherches si empressées des amateurs. La correction du dessin, l'élégance des proportions, la finesse des expressions, la naïveté des attitudes, un caractere sublime, tout enfin s'y trouve réuni. Les plus habiles artistes en ce genre, furent Théodore de Samos, Pyrgolete qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, Solon, Polyclete, Apollonides, Dioscoride, & quelques autres qui vinrent s'établir à Rome sous l'empire d'Auguste, & qui porterent leur art au dernier degré de perfection.

Cependant la plupart des chefs-d'œuvre sortis de leurs mains furent dispersés ou ensevelis sous des ruines, lors de l'invasion des Barbares : l'art qui les avoit produits fut aussi presque entiérement oublié. Il ne reparut avec un certain éclat, en Italie, que lorsqu'on y vit renaître le goût de la peinture & de la sculpture. Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique* & le *Pere des Lettres*, ayant formé un assemblage précieux des pierres gravées qu'il avoit tirées de l'Asie & de la Grece, anima quelques artistes à consacrer leurs talents à cette sorte de gravure : les modeles qu'ils avoient sous les yeux les rendirent bientôt assez habiles pour mériter les éloges des connoisseurs. On compte un Jean *delle Cornivole*, ou *des Cornalines*, un Dominique *de Camei*, un Jean Antoine Rossi, un Louis Anichini, un Alexandre Césari, dit le *Grec*, & plusieurs autres, tant monétaires que graveurs en pierres fines, qui ont exécuté de très-beaux morceaux. Quelques-uns même de ces artistes vinrent à bout de graver sur le diamant, dont la dureté paroissoit impénétrable; & quelques autres sçurent mettre en œu-

vre les gravures ſur des cryſtaux, ſur des verres colorés, ſur des coquilles, & ſur la nacre de perle. Mais il faut avouer que tous ces ouvrages des graveurs modernes ſont bien inférieurs à ceux des anciens : on ne ſçauroit aſſez répéter que la beauté de ceux-ci eſt ineſtimable.

Il doit paroître aſſez étonnant que les anciens, qui avoient trouvé le ſecret de graver ſur le bronze & ſur les pierres, n'aient point tenté de graver ſur le bois ou ſur le cuivre leurs excellents morceaux de peinture. Quelle perte pour nous ! & de combien de richeſſes ne ſommes-nous pas privés ! Nous jouirions aujourd'hui de quelques traces des rares productions de leur génie ; nous aurions du moins quelques images des grands hommes que nous admirons. Mais cette découverte de la ſeconde branche de la gravure étoit réſervée aux modernes, & elle ne parut qu'avec celle de l'imprimerie ; nous croyons même que l'une eſt la ſuite de l'autre, au moins quant à la gravure en bois, car on ſçait très-poſitivement que les premiers imprimeurs ſe ſervirent d'abord de caracteres gravés en bois. Or il étoit très-naturel que ceux qui avoient fait ces gravures, imaginaſſent auſſi de graver de la même maniere des fleurs, des fruits, des figures, &c. & de les imprimer également ſur le papier.

Cette ſorte de gravure étoit très-ancienne à la Chine & aux Indes, où l'on fabriquoit de temps immémorial des toiles peintes. Les premiers qui la cultiverent avec un eſpece de ſuccès en Europe, furent Albert Durer & Lucas de Leyde, dont on voit des eſtampes datées de l'année 1550. Ils eurent des ſucceſſeurs qui les ſurpaſſerent. Quelques-uns n'ont pas craint de repréſenter des ſuites d'hiſtoire ; &, quoique leurs figures ne ſoient que linéaires, il y en a qui ſe font rechercher par la hardieſſe & la légéreté du deſſin. Ces artiſtes ſurent d'abord connus en France ſous le nom de *Tailleurs en bois*, ce qui les a fait quelquefois confondre mal-à-propos avec les dominotiers,

c'eſt-à-dire avec ceux qui font le papier marbré. Parmi les plus célebres graveurs en bois que nous ayons eus, on diſtingue Vincent & Nicolas le Sueur, & M. Papillon, encore exiſtant, que l'on peut appeller le *dernier des Romains ;* car malheureuſement la gravure en bois eſt preſque entiérement négligée aujourd'hui. Les typographes devroient bien cependant l'encourager: les vignettes, les culs-de-lampe en bois, ſont bien plus analogues aux caracteres d'imprimerie, que lorſque ces ornements ſont exécutés en taille-douce.

Ce fut au commencement du ſeizieme ſiecle qu'on appliqua la gravure en bois à l'impreſſion des cartes à jouer; elle s'étendit enſuite à la coſmographie, & Gérard Mercator exécuta en bois quelques-unes de ſes cartes. Quelque temps après on commença parmi nous à imprimer des papiers dominotés. Ce premier pas conduiſit enfin aux toiles peintes, dont les premieres parurent au commencement du regne de Louis XIII.

La découverte de la gravure en bois procura celle en *camayeu* ou *de clair-obſcur.* On entend par-là une eſtampe imprimée ordinairement avec trois planches gravées en bois, dont la premiere marque le trait, la ſeconde les demi-teintes, en réſervant les lumieres, & la troiſieme les fortes ombres; ce qui imite parfaitement le deſſin. Quelques auteurs prétendent que Hugo da Carpi, qui vivoit au commencement du ſeizieme ſiécle, eſt auteur de cette ſorte de gravure; mais ils ſe trompent. Cette invention, faite en Allemagne, a précédé l'année 1500. On voit des camayeux datés de 1504, qui ne ſont pas ſans mérite. Au reſte nous croyons devoir avertir que, dans toute eſpece de gravure en bois, tous les traits qui doivent recevoir l'encre ou les couleurs à l'impreſſion ſont de relief, & tout ce qui doit demeurer en blanc eſt ciſelé & abattu.

L'origine de la *gravure en taille-douce* eſt plus difficile à débrouiller. On prétend, dit M. Baſan, que Finiguerra Maſo, orfevre de Florence, ayant coutume de tirer ſur de la terre ou ſur du ſoufre fondu

l'empreinte des gravures qu'il exécutoit pour émailler, imagina un jour (en 1460) que le noir qui s'amassoit au fond de ces gravures, & qui étoit resté imprimé sur ces empreintes, pouvoit s'attacher de même au papier, & faire paroître ses dessins ainsi gravés & imprimés, comme s'ils eussent été faits à la plume. On ajoute qu'après des essais de toute espece, il trouva que le papier humecté étoit très-propre pour recevoir le noir broyé avec de l'huile, dont il emplissoit les traits de ses gravures; & qu'ayant communiqué sa découverte à Baccio Baldini, son confrere, ce dernier se mit à son tour à graver quelques dessins de Sandro Boticelli; enfin, que ces dessins gravés sont les premiers morceaux qui méritent de porter le nom d'estampes.

Voilà ce que disent les Italiens, dont les raisons sont peu solides pour appuyer leurs prétentions. D'un autre côté, les Allemands revendiquent l'honneur de cette découverte. Pour nous, nous croyons qu'on ne doit l'attribuer qu'au hasard qui fit trouver la boussole, la poudre à canon, le télescope, & tant d'autres secrets admirables, dont on ne connoît point les inventeurs, Quoi qu'il en soit, cette gravure, qui dans les commencements étoit informe & grossiere, fut bientôt cultivée avec succès par des gens habiles. Quelques artistes Italiens la firent connoître en France sous le regne de François I; mais elle ne parut avec un certain éclat que sous les regnes suivants. Depuis elle a été portée à sa perfection. Peut-on se flatter de ne pas la voir dégénérer aujourd'hui? Nous laissons cette question à décider aux amateurs éclairés qui sont à portée de faire la comparaison des chefs-d'œuvre produits par nos célebres artistes, & des jolis morceaux qui ornent actuellement nos livres & nos cabinets.

On sçait que la gravure en taille-douce se divise en *gravure au burin* & en *gravure à l'eau-forte.* Pierre Manteigne, peintre Italien, vivant au commencement du seizieme siecle, est un des premiers qui a perfec-

tionné la gravure au burin, qui étoit alors dans son enfance. Après lui sont venus des artistes qui ont acquis une réputation immortelle; tels sont Goltzius, Sadeler, Pontius, Bolswert, Bloemaert, Wischer, Poilly, Edelinck, Nanteuil, Drevet, & plusieurs autres qu'il feroit trop long de nommer ici. Le fini & l'exécution précise sont parfaitement bien rendus par la propreté du burin: les portraits sur-tout demandent à être gravés de cette maniere.

On fait honneur au Parmesan, mort en 1540, de l'invention de la gravure à l'eau-forte. D'autres disent qu'Albert Durer s'étoit servi avant lui de l'eau-forte, pour faire mordre des essais tracés sur des planches de cuivre verni; ce qui lui avoit réussi. Quel qu'en soit l'inventeur, il est certain que la longueur de la gravure au burin, & l'avantage d'un nouveau moyen beaucoup plus prompt, contribuerent à rendre la façon de graver à l'eau-forte plus générale & plus commune. Elle se chargea de faire les trois quarts des ouvrages qu'elle entreprenoit, laissant au burin le soin de leur donner un peu plus de propreté, d'accord & de perfection. L'eau-forte ne se borna pas même là; elle hasarda d'exécuter d'une façon libre des ouvrages entiers, & se débarrassa du joug que lui avoit imposé le burin. Mais bientôt on fut inondé de mauvaises productions, par la facilité qu'on trouvoit à opérer de cette maniere. Ce n'est pas qu'elle ne soit admirable entre les mains d'un habile dessinateur: la hardiesse & la facilité de la pointe servent encore mieux que le burin pour rendre l'histoire, & particuliérement le paysage. La gravure à l'eau-forte est aussi très-propre pour le petit: elle y donne un esprit & un caractere de dessin que le burin n'imiteroit qu'imparfaitement. Les plus célebres artistes qui se sont distingués dans ce genre de gravure, sont Callot, la Belle, Sylvestre, Sébastien le Clerc, Desplaces, Duchange, & sur-tout l'immortel Girard Audran.

La *gravure en maniere noire*, & la *gravure en cou-*

leurs à l'imitation de la peinture, ſont des branches de la gravure en taille-douce. La maniere noire s'eſt appellée pendant un temps, en France, l'*art noir*. On prétend que le premier qui a travaillé en ce genre, eſt un prince Rupert. Smith & G. White ont été ſans contredit ceux qui y ont le mieux réuſſi. Les ſujets qui demandent de l'obſcurité, comme les effets de nuit, ou les tableaux dans leſquels il y a beaucoup d'obſcurité, comme ceux de Rembrant, ſont le plus d'effet: les portraits y réuſſiſſent encore aſſez bien. Les opérations de cette gravure ſont plus promptes, & les effets ſont plus moëlleux que ceux de la gravure au burin & à l'eau-forte; mais elle manque de fermeté, & elle eſt peu ſuſceptible d'un travaille varié, libre & ſpirituel.

L'invention de la gravure en couleurs eſt nouvelle: on doit la placer entre 1720 & 1730. Elle eſt due à Jacques-Chriſtophe le Blon, natif de Francfort, qui en fit les premiers eſſais à Londres, & qui paſſa en 1737 en France, où il forma des éleves. Cette eſpece de gravure rend imparfaitement les tons de chair, & ceux qui dominent dans les payſages & dans les ſujets d'hiſtoire; mais on y réuſſit très-bien à repréſenter des plantes, des fruits, & ſur-tout des figures d'anatomie.

De nos jours on a inventé la *gravure à l'imitation du crayon*, & la *gravure au lavis*. Trois artiſtes revendiquent celle qui eſt au crayon, le François, mort depuis peu d'années, & MM. Deſmarteaux & Magni. M. Gauthier d'Agoti a auſſi inventé une gravure en couleurs, ou du moins il l'a beaucoup perfectionnée.

Nous ne parlerons pas de la gravure en géographie, en lettres & en muſique, parce que les opérations en ſont purement méchaniques. Il n'en eſt pas de même de la *gravure en caracteres d'imprimerie*. Nous avons dit que les premiers imprimeurs ſe ſervirent d'abord de caracteres en bois. On ſçait que c'étoit Guttemberg & Fauſt. Schoiffer, leur aſſocié, inventa bientôt après des caracteres mobiles en fonte, dont l'uſage fut uni-

versellement adopté. Plusieurs artistes s'adonnerent à ce genre de travail avec le plus grand succès. On distingue entr'autres Garamond & le Bé, dans le seizieme siecle; & de nos jours Fournier le jeune en France, & Baskerville en Angleterre.

GREUTER, (*Matthieu*) graveur, né en Allemagne, s'établit en Italie vers la fin du seizieme siecle. On a de lui plusieurs estampes, entr'autres l'embrasement de Troye. Il eut un fils, nommé Jean-Frédéric, né à Francfort en 1566, & dont il fut le maître dans son art. Les estampes que le fils a gravées à Rome, où il fixa son séjour, lui donnerent la réputation de l'un des meilleurs graveurs de son temps : on y remarque beaucoup de correction de dessin, sur-tout dans les Forges de Vulcain, d'après Lanfranc son ami.

GRIPHE, (*François* & *Sébastien*) célebres imprimeurs. Ils étoient Allemands de nation, & préférerent la France à leur patrie : l'aîné s'établit à Paris, & le cadet à Lyon. Ils prirent l'un & l'autre pour devise l'animal dont ils portoient le nom : souvent ils n'ajoutoient aucunes paroles à leur griphon. Leur maniere d'imprimer étoit différente : François employoit des caracteres romains, Sébastien se servoit d'italiques, sur-tout dans les in-8° & les in-12; mais ces caracteres étoient également bien choisis, & d'une netteté admirable. Zélés tous deux pour le bien des lettres, & jaloux de leur réputation, ils n'imprimoient que de bons livres, & ne les exposoient en vente qu'après une exacte revision des épreuves. François n'imprima que jusqu'en 1540; du moins on ne voit point de livres imprimés sous son nom après ce temps. Sébastien son frere, qui l'avoit précédé dans l'exercice de son art, lui survécut encore : il commença en 1528 à imprimer des prieres tirées des Livres saints, en hébreu, en grec & en latin, & ne finit qu'en 1556 par l'édition de Térence. Il mourut l'année suivante, laissant son imprimerie à ses héritiers, qui donnerent l'édition des *Œuvres de Sannazar* en 1558.

On peut juger du zele de ces célebres imprimeurs, par l'attention qu'ils avoient à faire cesser seuls les plaintes qu'on faisoit presque du corps entier de leurs confreres. François Griphe imprima en 1540 un Dictionnaire grec & latin, d'une forme de volume plus commode que ceux qui avoient paru jusqu'alors : il y dit dans une Lettre adressée au lecteur, que « voyant » taxer de paresse & même d'avarice les imprimeurs » de Paris, qui ne se donnoient pas la peine d'imprimer » des livres pour le progrès des lettres grecques, » & que d'ailleurs les imprimeurs d'Allemagne le faisoient » sans discernement & sans choix, il avoit entrepris » de faire cesser ces reproches, & de donner » à la France un Dictionnaire grec & latin, remanié » par d'habiles mains, augmenté, & dans un très-grand » ordre. »

Sébastien eut le temps & le moyen de donner au public un plus grand nombre de livres que son frere : il imprima entr'autres les Commentaires sur la langue latine de Dolet, en deux volumes in-folio, ouvrage excellent & rare, que nous avons indiqué dans l'article de Dolet. Il a encore donné un nombre d'éditions suffisant pour composer un catalogue assez ample que les curieux pourront voir dans Maittaire. Il seroit trop long de rapporter tous les éloges que Jules Scaliger, Dolet & Conrad Gesner ont faits de ces deux freres: Scaliger entr'autres loue la piété, l'érudition rare & l'extreme politesse de Sébastien.

GROS, (*Pierre* LE) sculpteur, né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719. Doué par la nature des plus grandes dispositions pour la sculpture, il apprit cet art de son pere qui le cultivoit avec assez de succès. M. de Louvois encouragea les talents du jeune homme; il l'envoya à Rome, & lui procura les moyens d'y faire sans inquiétude les études nécessaires. En peu de temps le Gros y acquit une réputation brillante. Les Jésuites crurent ne pouvoir pas trouver de meilleur artiste pour orner l'autel de S. Ignace, dans leur église du

Giesu. Leur attente ne fut pas trompée : il représenta le triomphe de la Religion sur l'Hérésie ; & ce grouppe exécuté supérieurement lui mérita les éloges des Italiens eux-mêmes, qui en sont si avares pour les étrangers. Ce ne fut pas le seul ouvrage qu'il fit pour les Jésuites : on voit de lui un S. Stanislas Kostka dans une Gloire qui orne l'église du College Romain ; & dans l'intérieur du Noviciat, la figure de ce même Saint couché & expirant : c'est un morceau accompli dans toutes ses parties, selon le rapport des connoisseurs. Une maladie obligea le Gros de revenir en France : il y donna des preuves de son mérite. Tout le monde admire une Vestale en marbre qui est dans le jardin des Thuileries. On ne fait pas moins de cas d'un bas-relief qu'il exécuta pour l'église de S. Jacques des Incurables. Le célebre amateur M. Crozat exerça aussi pendant quelque temps son ciseau. Mais, soit ennui, soit qu'il sentît son génie s'éteindre en quelque sorte dans des climats glacés, il abandonna de nouveau son pays natal, pour retourner dans le centre des arts, & fixa sa demeure à Rome jusqu'à sa mort.

GUERCHIN, (*Jean-François* BARBIERI DE CENTO, dit LE) peintre & graveur, né à Cento près de Bologne en 1590, mort en 1666. Il fut surnommé *Guercino*, Guerchin en françois, parce qu'il étoit louche. Dès l'âge de dix ans il montra les dispositions naturelles qu'il avoit pour la peinture, en représentant une Vierge sur la façade de sa maison. On le mit à Bologne chez quelques peintres médiocres, qu'il quitta pour aller à l'école des Carraches, où il dessina d'une grande maniere & d'une grande facilité, mais d'un goût naturel plutôt qu'idéal. Il crut même devoir adopter, de préférence à la maniere du Guide & de l'Albane, celle du Caravage, qu'il sçut néanmoins modérer par plus de choix, plus de noblesse & plus d'expression. Cette maniere étoit assez conforme à son imagination vive & féconde, qui enfantoit sans peine les belles compositions, le grand & le sublime. Il a toujours suivi

cette façon de peindre forte, excepté sur la fin de ses jours, contre son sentiment, & seulement, disoit-il, pour gagner de l'argent, & pour plaire aux ignorants que la réputation du Guide & de l'Albane avoit entraînés; c'étoient ses termes. On doit aussi convenir que de tous les éleves des Carraches, il n'y en a pas eu de moins agréable. Il a donné de l'union à ses couleurs par l'uniformité de ses ombres rousses, mais peu de fraîcheur à ses carnations, qui tombent un peu sur le plombé. Ses airs de tête manquent de noblesse.

Malgré ces défauts, le Guerchin tient un rang distingué parmi les meilleurs peintres de l'école de Lombardie; il en est même peu qui aient autant travaillé que lui. On compte plus de cent six tableaux d'autel, plus de cent cinquante grands sujets & portraits pour des souverains, sans y comprendte les coupoles, les plafonds, les morceaux peints sur les murs des chapelles, & les petits tableaux de chevalet. Aucun de ses tableaux n'est resté imparfait; singularité fort rare chez les grands peintres. Aussi le Tiarini avoit-il raison de lui dire: *Seigneur Guerchin, vous faites ce que vous voulez, & nous autres ce que nous pouvons.*

La réputation de cet artiste fut bientôt répandue. Plusieurs peintres de Bologne vinrent exprès à Cento, pour examiner ses ouvrages. En 1616 il y établit une académie, où les jeunes gens accouroïent de tous côtés, & même de France. Il ne quitta ce village qu'après la mort du Guide, dont il étoit néanmoins ami, quoiqu'il ne pensât pas comme lui sur la peinture. Il revint alors à Bologne, d'où il faisoit souvent de fréquents voyages en différentes villes de l'Italie. Celles de Rome, de Reggio, de Mantoue, furent enrichies de ses productions. Le duc de Mantoue le fit chevalier. On rapporte que la reine Christine de Suede, passant par Bologne, honora le Guerchin de sa visite, qu'elle lui tendit la main, & qu'elle prit la sienne, voulant, disoit-elle, toucher une main qui opéroit de si belles choses. Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre: il s'en excusa sur ce qu'il avoit refusé le

même avantage du roi d'Angleterre. Sa coutume étoit d'être toujours retiré dans sa maison, & de ne travailler qu'en présence de ses neveux. Il n'aimoit point le détail des affaires domestiques. La mort de son frere Antoine, qui prenoit soin de sa maison, le mit dans un chagrin à ne vouloir plus travailler. Le duc de Modene, qui en fut informé, le fit venir dans son palais, & ranima son goût en lui procurant la société des meilleurs artistes: il le renvoya ensuite à Bologne chargé de caresses & de présents. Ercole Gennari, son disciple & son parent, s'étant chargé de l'embarras du ménage, le Guerchin reprit alors sa gaieté & le cours de ses travaux, qu'il continua jusqu'à l'âge de soixante-seize ans qui fut le terme de sa vie, n'ayant jamais été marié.

Cet artiste n'étoit pas moins recommandable par ses vertus que par ses talents. Une conduite réguliere, des manieres modestes, une conversation agréable, une heureuse mémoire nourrie par la lecture de l'histoire & de la fable, le firent aimer des grands & estimer des gens de lettres. Il disoit du bien de tout le monde, étoit peu jaloux de ses confreres, assistoit les pauvres, prêtoit même de l'argent à ses disciples. Quand il sortoit, il étoit presque toujours environné de plusieurs peintres qui le suivoient comme leur maître, & le respectoient comme leur pere. Il donna de grandes sommes pour faire bâtir des chapelles, & fit de belles fondations à Bologne & ailleurs. Le Roi & M. le duc d'Orléans possedent quelques-uns de ses tableaux. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même un S. Antoine de Padoue & un S. Jean.

GUERRE, (*Elisabeth-Claude* JACQUET DE LA) musicienne, épouse d'un organiste de S. Séverin & de S. Gervais. Elle avoit à peine quinze ans, que ses talents pour jouer du clavessin firent du bruit à la cour. Louis XIV prit beaucoup de plaisir à l'entendre exécuter des pieces; & Mad. de Montespan en fut tellement enchantée, qu'elle la garda trois ou quatre ans auprès

auprès d'elle. On peut dire, rapporte l'historien de l'opéra, que jamais personne de son sexe n'a eu d'aussi grands talents que mademoiselle de la Guerre pour la composition de la musique, & pour la maniere admirable dont elle l'exécutoit, soit sur l'orgue, ou sur le clavessin : elle avoit sur-tout un talent merveilleux pour préluder, & jouer des fantaisies sur le champ ; & quelquefois pendant une demi-heure entiere elle suivoit un prélude avec des chants & des accords extrêmement variés & d'un goût qui charmoit les auditeurs. Elle a excellé dans la musique vocale, de même que dans l'instrumentale ; comme elle l'a fait connoître dans tous les genres de musique de sa composition, sçavoir : l'opéra de *Céphale & Procris ;* trois livres de Cantates ; un recueil de Pieces de clavessin ; un recueil de Sonates ; un *Te Deum* à grands chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721, dans la chapelle du Louvre, pour la convalescence de Louis XV. M. Titon du Tillet l'a placée sur son Parnasse ; il a fait exécuter son médaillon, & l'a embelli de cette légende:

Aux grands Musiciens j'ai disputé le prix.

I. GUÉRIN, (*Gilles*) sculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1618, âgé de soixante-douze ans. On voit de lui quelques ouvrages à Versailles. Il est auteur du grouppe qui est à gauche dans les Bains d'Apollon, & qui est composé de deux chevaux que des Tritons abreuvent. Ce morceau, qui ne laisse pas d'avoir un certain mérite, considéré en lui-même, est malheusement effacé par le grouppe qui est à droite, un des chefs-d'œuvre de Gaspard Marsy. Guérin a fait aussi pour les jardins de Versailles une figure représentant l'Afrique ; & pour Paris, une de celles qui sont au portail de S. Gervais ; & dans l'église de S. Sauveur, la Résurrection sculptée en figures de ronde-bosse. Son génie, dit un connoisseur habile, n'a rien de séduisant ; mais son ciseau tailloit le marbre avec bien de l'intelligence ; partie qu'on estimoit beaucoup alors, parce qu'elle étoit peu connue.

II. GUÉRIN, (*Hippolyte-Louis*) célebre imprimeur, né à Paris en 1698, mort en 1765. A des connoissances fort étendues il joignoit beaucoup de goût; & par le choix du papier, la beauté des caracteres, la propreté, l'élégance & la correction de ses éditions, il s'est acquis une réputation des plus distinguées. Les ouvrages de MM. Pellerin, de Parcieux, Bouguer, de la Caille, & quantité d'autres livres exécutés supérieurement, feront toujours honneur à ses presses, qui ont brillé avec encore plus d'éclat dans les belles éditions du Cicéron de M. l'abbé d'Olivet & du Tacite de M. l'abbé Brotier, où l'on trouve réuni tout ce qui caractérise des chefs-d'œuvre de typographie. Cette derniere édition, qu'il avoit commencée, a été finie avec le même succès par M. de la Tour, son gendre, & l'héritier de son goût & de ses talents.

GUIDO RENI, (LE GUIDE.) peintre & graveur, né à Bologne en 1575, mort dans la même ville en 1642. Il fut d'abord placé chez Denis Calvart, bon peintre Flamand, qui en peu de temps le rendit habile: mais, à l'âge de vingt ans, il le quitta pour entrer à l'école de Louis Carrache. Le Guide étoit si bien fait & si beau de visage, que Louis le prenoit pour modele, quand il peignoit des anges. Complaisant pour ses autres disciples, bientôt Louis cessa de l'être pour le Guide; jaloux de ses grands succès, il lui donna plusieurs sujets de mécontentement qui le firent sortir de son école. Ce fut alors qu'il travailla en concurrence avec Louis, & qu'il lui fut préféré dans plusieurs ouvrages publics. La pratique de peindre à fresque ajouta encore à son sçavoir. Le morceau qui représente S. Benoît recevant des présents de plusieurs personnes distinguées par l'âge, le sexe & les habits, est peint d'une si grande maniere, dans le cloître de S. Michel *in Bosco*, que Louis en fut frappé. On trouve dans les variétés de ses tableaux, le goût de Raphaël, du Correge, du Titien & de Michel-Ange.

L'envie de voir les excellentes peintures de Rome

porta le Guide & l'Albane à s'y rendre de compagnie. Ils y trouverent le cavalier Josépin, jouissant pours lors d'une grande gloire. Ce dernier employa le Guide à plusieurs ouvrages qu'il ôta au Caravage qu'il n'aimoit pas. Sa réputation fut bientôt établie par d'excellents morceaux, & Paul V le choisit pour la chapelle secrette de *Monte Cavallo*. Le Guide a représenté, à l'autel, l'Annonciation, le Paradis, avec beaucoup de figures dans la coupole, & des enfants peints à fresque sur les côtés. Cette chapelle est si belle, que l'on disoit en la voyant: *sculpta putas quæ picta vides.* Le pape prenoit souvent plaisir à voir travailler le Guide; il le faisoit couvrir en sa présence. Ce peintre, enflé de son mérite, dit à ce sujet: *Si le pape ne m'avoit accordé cette grace, en me supposant une incommodité je me serois couvert de moi-même, comme chose due à mon art.* C'est pour cette raison qu'il ne vouloit point servir les têtes couronnées, chez lesquelles il eût travaillé étant découvert. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne venoit pas faire sa cour au cardinal légat de Bologne, qui ne cherchoit qu'à lui faire plaisir, on lui a entendu dire, qu'il ne troqueroit pas son pinceau contre la barette d'un cardinal. Qui ne jugeroit à ces traits que le Guide ait eu beaucoup de fierté? Cependant, excepté ce qui regardoit l'honneur de son art, sa modestie a éclaté dans toutes les actions de sa vie.

Mécontent du trésorier du pape, qui refusoit de lui payer ce qui lui étoit dû sur la chapelle de *Monte Cavallo*, il quitta brusquement Rome, & ne consentit à revenir qu'à condition qu'il n'auroit point à faire aux ministres du pape. La plupart des cardinaux, à son arrivée à Rome, envoyerent leur carosse au devant de lui jusqu'au *Ponte Mole*, suivant l'usage observé aux entrées des ambassadeurs. Le pape le reçut fort bien, lui fit payer ce qui lui étoit dû, & lui assigna une pension & des vivres, avec un carosse à sa disposition. De compagnie avec le Josépin & le Civoli, il travailla à la chapelle de sainte Marie Majeure. Il peignit sur la grande arcade les peres Grecs & les saints empereurs.

Le pape vint visiter son ouvrage avec un grand cortege ; il le trouva admirable : & le cavalier Josépin dit au saint pere : *Nous autres, nous travaillons comme des hommes ; mais le Guide travaille comme un ange.* Les amis de ce peintre vouloient qu'il restât à Rome, pour profiter des graces qu'il pouvoit espérer du pape ; mais sa pension ayant été supprimée, & ayant attendu vainement un ordre de chevalerie qu'on lui avoit promis, il s'enretourna à Bologne pour y jouir de sa patrie & de ses amis.

Le Guide travailloit avec décence. Quand il se servoit de modeles de femmes, il ne restoit jamais seul avec elles : il étoit toujours habillé, le manteau tourné autour du bras gauche, se faisant servir par ses éleves, qui s'estimoient fort heureux d'être choisis pour lui préparer sa palette & nettoyer ses pinceaux. Il peignoit volontiers sur le taffetas, qu'il croyoit moins sujet à la pourriture que la toile. Le prix pour un tableau, n'étoit pas un terme assez honnête, selon lui ; il vouloit qu'on l'appellât l'*honoraire d'un peintre.* Jamais le Guide n'a demandé de l'argent ; il traitoit toutes ses affaires par tierce personne : ses tableaux étoient envoyés aux grands seigneurs sans en fixer le prix. Il travailla pour Louis XIII, roi de France ; pour Philippe IV, roi d'Espagne ; pour Uladislas, roi de Pologne, qui lui écrivit une lettre de remerciement pour une Europe qu'il avoit envoyée à ce prince.

Le clavessin, après son travail, lui servoit de délassement. Il ne lisoit guere & écrivoit peu ; mais il se livroit volontiers à la société, & il aimoit à rendre des services. On dit qu'il craignoit les sorciers & le poison. Sa seule passion fut le jeu, qui le mit toujours, malgré les sommes considérables qu'il touchoit, fort mal à son aise.

Il se trouva à la fin abandonné de ses amis, qui ne voulurent plus lui prêter d'argent. Alors, poursuivi de ses créanciers, il devint chagrin au point qu'il en mourut. A sa mort personne ne perdit ses arrhes ; les uns prirent les toiles ébauchées, les autres reçurent

leur argent, & les toiles furent vendues par l'héritier, qui satisfit tout le monde.

La correction, dit M. d'Argenville, la légéreté de la touche, la spiritualité & le coulant du pinceau, une riche composition, un coloris frais, où l'on voit passer le sang par le transparent de la couleur, un grand goût de draper large, des airs de tête, des mains, des pieds admirables, avec toutes les graces possibles, se trouvent réunis dans le Guide. Les demi-teintes de ce maître sont plus expressives que les plus beaux tons de couleur soutenus des ombres. Cet art, qui lui étoit particulier, n'étoit dû qu'à sa maniere d'exprimer les passions, sans y employer des grimaces : telles sont ses Lucreces. Il possédoit l'idée du beau si parfaitement, qu'il le faisoit briller même dans un visage flétri & meurtri par le sang qui coule de toutes parts, comme peut être la tête d'un Christ. On y voit des traits de majesté, un air de grandeur, une image si sensible de la divinité, qu'elle ne convient qu'à un Dieu.

Outre la finesse de la pensée, & une maniere tendre, facile & gracieuse, il passoit des coups hardis sur les endroits les plus peinés, pour cacher aux yeux le travail qu'ils lui avoient coûté ; c'est ainsi que le Guide a établi toutes les richesses de la peinture. Son style sçavant déroboit l'austérité du sujet ; par ses nuances, il exprimoit le sentiment. Avec tout cela on dit de lui qu'il plaît, mais qu'il ne surprend pas. On souhaiteroit encore dans ses tableaux plus de feu & un coloris plus vigoureux. Il n'est point d'amateur qui ne cherche à se procurer de ses ouvrages. On en voit chez le Roi & chez M. le duc d'Orléans. Ce maître a beaucoup gravé à l'eau-forte avec esprit & légéreté. Son école étoit souvent composée de deux cents étudiants : il ne leur cachoit rien de son art, il retouchoit volontiers leurs ouvrages ; mais il les tenoit très-soumis.

GUIDOTTI, (*Paul*) peintre, architecte, sculpteur, méchanicien, poëte, &c. né à Lucques en 1559,

mort en 1629. Il alla à Rome dans sa tendre jeunesse, s'y appliqua au dessin, & devint un bon peintre. Il peignit beaucoup, & dans presque tous les édifices qui furent construits par ordre de Sixte-Quint. La plupart de ses ouvrages ont eu le malheur d'avoir été couverts ou détruits par différents accidents. Il s'attacha dans la suite à la sculpture. Le pape Paul V le fit chevalier de l'ordre de Christ, lui permit de porter le surnom de *Borghese*, & le nomma conservateur du capitole, qui est un des premiers magistrats de Rome, pour un grouppe de marbre de six figures, de sa composition, dont il fit présent au cardinal Scipion Borghese. Cet artiste remplit les fonctions de conservateur, avec l'applaudissement de tout le monde. C'est à sa requisition que l'on rendit un décret, en vertu duquel on poursuivoit juridiquement tous les peintres qui n'observoient pas les réglements de l'académie de S. Luc; on en donnoit une note au fiscal du sénat, pour le faire punir selon la nature de sa faute.

Le Guidotti passe encore pour un très-bon architecte. Il fut chargé des préparatifs magnifiques pour la canonisation de quatre saints, sçavoir, SS. Isidore, Ignace, François-Xavier, Philippe de Néry, & sainte Thérese, qui se fit en 1622, dans le palais du Vatican: on ignore quels furent les autres ouvrages d'architecture de cet artiste. Le desir extrême de s'instruire l'engagea à étudier les mathématiques, l'astrologie, la jurisprudence, la musique vocale & instrumentale, & la poésie. Il lui prit fantaisie de faire un poëme épique, sous le titre de la Jérusalem détruite, dont chaque stance devoit finir par les mêmes mots que celle de la Jérusalem délivrée du Tasse. Il seroit difficile d'imaginer un projet plus extraordinaire. La curiosité de cet artiste, en matiere d'anatomie, étoit plus utile; mais il la porta à l'excès: il passoit les nuits dans les cimetieres pour enlever les cadavres nouvellement enterrés. Il les transportoit ensuite, partie par partie, dans des endroits éloignés, pour en étudier ce dont il avoit besoin pour le dessin.

Le plus bizarre de ses projets fut celui de voler. Il se fabriqua avec un art infini des ailes de baleine, qu'il couvrit de plumes, & trouva le moyen de les rendre flexibles jusqu'à un certain point. Ces ailes étant ainsi préparées, il se les attacha sous les bras, & fit plusieurs expériences en secret. Ce ne fut qu'après un grand nombre de tentatives dans ce genre, qu'il se donna en spectacle en public. Il s'élança d'une tour des plus élevées de Lucques, d'où il vola pendant un quart de mille. Comme ses ailes ne pouvoient plus le supporter, il se laissa tomber sur le toit d'une maison: il enfonça une chambre, & se cassa la cuisse. Jean-Baptiste Dante de Pérouse eut aussi l'envie de voler, mais il éprouva le même sort. On auroit tort de donner à ces chûtes le nom de vol; elles ne different de celles des autres corps graves, que parce qu'elles ont été plus lentes, & qu'elles ne se sont pas faites en ligne perpendiculaire.

Il n'est pas de même du trajet que le pere Grimaldi de Civita-Vecchia a fait dans les airs, en venant des Indes orientales. Ce religieux s'étoit fabriqué une machine très-ingénieuse, en forme d'aigle, sur laquelle il passa, en 1751, de Calais à Douvres dans une heure, en dirigeant son vol, tantôt plus haut, tantôt plus bas. Ce fait, qui est déposé sérieusement dans l'histoire de notre siecle, excitera peut-être la curiosité de nos neveux, & donnera lieu à un grand nombre de commentaires. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

GUIGNON, (*Jean-Pierre*) musicien, né à Turin le 10 Février 1702, vint s'établir de bonne heure en France, où il s'attacha d'abord au violoncelle, qu'il abandonna, peu de temps après, pour s'adonner au violon. Il fit des progrès si rapides sur cet instrument, qu'il devint, en peu d'années, l'émule du fameux le Clerc. Guignon, s'étant acquis la plus grande réputation au concert spirituel, fut reçu, en 1733, à la musique de la chapelle & à celle de la chambre du Roi. Son talent supérieur le fit choisir pour donner des leçons de vio-

lon à feu monseigneur le Dauphin & à madame Adélaïde de France. Cela lui valut plusieurs pensions sur le trésor royal, que ce prince & cette princesse lui firent obtenir des bontés du feu Roi. Il fut revêtu, le 15 Juin 1741, de la charge de *Roi & Maître des Menétriers.* Il est inutile de répéter ici les contestations auxquelles donna lieu le retour de cette singuliere royauté, dont le trône étoit demeuré vacant depuis la mort de Guillaume Dumanoir II, arrivée depuis environ quarante ans. (*Voyez* GARE.) Il suffira de dire qu'après avoir perdu complettement son procès au parlement, le 30 Mai 1750, contre les professeurs d'instruments servant à l'accompagnement des voix, Guignon n'eut point de part aux vexations exercées contr'eux depuis ce temps, & qu'il donna volontairement la démission de sa charge de roi & maître des menétriers au mois de Mars 1773, & qu'il en demanda la suppression.

Cette démarche généreuse doit entiérement faire oublier aux musiciens tous les torts qu'il eut contre eux en 1750, & leur faire chérir sa mémoire. Il mourut à Versailles, le 30 Janvier 1774, des suites d'une attaque d'apoplexie & paralysie. Il avoit obtenu sa vétérance à la musique du Roi, en 1762. Guignon avoit le coup d'archet admirable; il tiroit le son le plus beau & le plus volumineux de son instrument; avantage qu'il avoit au dessus de ses plus habiles contemporains. A la tête d'un orchestre, personne mieux que lui ne le conduisoit avec cette intelligence & cette précision si nécessaires dans l'exécution. Sa maison fut pendant toute sa vie une école publique & gratuite pour tous les jeunes gens qui vouloient s'adonner au violon, & qui paroissoient y avoir quelques dispositions. Il fit plusieurs excellents éleves, & fut un de ceux à qui l'on a le plus d'obligation des progrès extraordinaires que les musiciens François ont faits sur cet instrument. Il a composé quelques sonates & des concerto. Ses variations ont été particuliérement estimées des amateurs de l'art, sur-tout lorsqu'il les exécutoit lui-même.

GUILLAIN, (*Simon*) ſculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1658, âgé de ſoixante-dix-ſept ans. L'académie de peinture & de ſculpture, dont il fut recteur, doit lui avoir des obligations éternelles. Ce fut lui qui, pour ſe retirer du chaos de la maîtriſe, imagina le premier, conjointement avec le célebre Saraſin, de former un corps composé des meilleurs artiſtes du temps, dont les lumieres & les réflexions pourroient ſervir au progrès des arts. On tint d'abord les aſſemblées dans des maiſons particulieres, parce que l'autorité royale n'avoit pas encore donné ſa ſanction. Bientôt après, l'illuſtre le Brun, (*voyez ſon article*) à ſon retour d'Italie, témoin des avantages que cette aſſociation procuroit, & la trouvant d'ailleurs conforme à l'académie de Saint-Luc établie à Rome, obtint des lettres-patentes, & donna ainſi une exiſtence réelle à ce corps, qui, depuis ce temps-là, a été composé de preſque autant d'habiles artiſtes que de membres. Guillain a orné la capitale de pluſieurs ouvrages de ſa main, qui ſont le plus grand honneur à ſon génie. Tels ſont les bas-reliefs & les figures en bronze, élevés à la mémoire de Louis XIII: la ſtatue du roi eſt ſur-tout de la plus grande beauté. Ce monument, qui décore l'angle du Pont-au-Change, mérite l'eſtime des connoiſſeurs, par la délicateſſe & la beauté du travail. Il a ſouvent animé d'une noble émulation de jeunes artiſtes; & c'eſt-là ſur-tout que M. le Moyne, arriere-petit-fils, par les femmes, de ce grand homme, a puiſé cette correction de deſſin & cette expreſſion de la nature, qu'on remarque dans ſes ouvrages. Guillain a encore repréſenté Louis XIII ſur l'entrée de la porte des Juge-Conſuls. Les figures qui ſont dans quatre niches au portail de l'égliſe de la Sorbonne, ſont également l'éloge de cet habile ſculpteur; mais les apôtres, qui ſont auſſi de lui, dans l'intérieur de cette égliſe, ſont exécutés avec plus de goût.

GUILLARD, (*Charlotte*) veuve de Claude Chevalon, imprimeur. Cette femme ſe rendit célebre pour

avoir imprimé & réimprimé, pendant sa viduité, presque tous les Peres de l'Eglise, avec beaucoup de soin & de dépenses. Elle commença à imprimer en 1538, & continua jusqu'en 1555. On remarque dans ses éditions grecques & latines, une netteté & une beauté de caracteres peu commune. Il est vrai qu'elle eut plusieurs associés qui partagerent avec elle les frais de ses entreprises, comme Jean Roigny, Guillaume Desbois, Guillaume Merlin, Sébastien Nivelle, Guillaume Guillard, & Gervais Chevalon. Elle imprima, en 1540, *Corpus Juris civilis ad exemplar Haleandri*, in-8°, en sept volumes : elle en fit une seconde édition, sept ans après; en 1546, *S. Gregorii Magni Opera*, in-fol. trois volumes; en 1554, *S. Chrysostomi Opera*, en latin. Il feroit trop long de rapporter tous les livres sortis de la presse de cette veuve célebre; tels que tous les ouvrages de S. Augustin, le Lexicon grec & latin dont Fédéric Morel fut l'éditeur, la Vulgate *in-fol. &c.* On ne peut assez louer Charlotte Guillard des grands soins qu'elle apporta à enrichir ses éditions de tout ce qui pouvoit les rendre plus complettes, & de son exactitude à prévenir les fautes d'impression, par l'habileté des correcteurs de son imprimerie.

GUILLAUME *ou* WILLIAM, architecte Allemand, bâtit en 1174, avec Bonanno & Thomonaso, tous les deux sculpteurs Pisans, le fameux clocher de Pise, qui est derriere la cathédrale de cette ville. On sçait que ce clocher, entiérement de marbre, & haut de deux cents cinquante palmes, est incliné de dix-sept palmes hors de son à-plomb. Lorsqu'on le construisit, les architectes n'eurent point l'attention de faire bien piloter l'endroit où ils devoient l'élever. A peine l'édifice fut-il à la moitié de sa hauteur, que la partie du terrain qui étoit la plus foible s'affaissa. On ne donna pas le temps de tomber à cette tour; on renforça, avec la plus grande diligence, les fondations du côté où elle penchoit; &, comme cet édifice avoit été construit avec le plus grand soin, & que toutes

les parties en étoient bien jointes, la ligne de direction ne fortit pas de la bafe.

GUILLERMIN, (*Jean-Baptifte*) fculpteur habile, né à Lyon. Il vint à Paris de bonne heure, & s'y établit. Les petits ouvrages d'ivoire & de coco dont il remplit les maifons religieufes, & dont quelques perfonnes ont fait l'objet de leur curiofité, lui firent une réputation. Il réuffiffoit à faire de petits crucifix: celui de cinq pieds de haut, qui eft dans le chœur de l'abbaye royale du Val-de-Grace, eft fort eftimé. Après avoir paffé par toutes les charges de la communauté de Saint-Luc, & en avoir été l'ancien plufieurs années, il fut attaqué d'une paralyfie dont il mourut en 1699.

GUTTEMBERG, (*Jean*) ou *Jean Gensfleifch*, furnommé *Guttemberg*, ou *Jean Zumjungen de Guttemberg*, vivoit vers le milieu du quinzieme fiecle. Il étoit natif de Strasbourg & bourgeois de Mayence felon les uns, ou natif de Mayence & bourgeois de Strasbourg felon les autres; fimple domeftique felon quelques-uns, feulement orfevre felon quelques autres; mais gentilhomme felon plufieurs, & véritablement de l'ancienne famille de Zumjungen, qui avoit un hôtel de ce nom dans Mayence, & une efpece de palais, nommé *Guttemberg*, dans le voifinage de cette ville. C'eft à lui, felon l'opinion la plus commune, qu'on eft redevable de l'invention de l'imprimerie, en 1440, de cet art divin qui peut l'emporter fur les plus utiles & les plus admirables. Sa premiere idée ne fut d'abord que très-fimple & fort imparfaite: elle confiftoit uniquement en certaines planches de bois, fur lefquelles il fe propofoit de graver à rebours & en relief les lettres, les mots & les périodes d'un difcours fuivi; &, felon un auteur voifin de ce temps-là, ce fut l'empreinte de fon cachet, fur laquelle il obferva quelques lettres en relief, & l'attention qu'il fit à un preffoir à vin, qui lui firent naître cette idée.

Après beaucoup de tentatives inutiles, ayant déja

dépensé presque tout son bien sans avoir pu réduire cette théorie en pratique, & désespérant de pouvoir y réussir tout seul, il découvrit son secret à quelques riches bourgeois de Mayence, avec lesquels il s'associa. Les seuls qu'on connoisse sont Jean Médiabach, ou plutôt Meydenbach, dont on ne nous a conservé que le nom, & Jean Fust ou Faust, qui contribua beaucoup à l'avancement de cette admirable entreprise. (*Voyez son article.*) Un de ses domestiques, nommé Pierre Schoiffer, (*voyez aussi son article*) ayant pénétré quelque chose de leur secret, y fut entiérement admis, & s'appliqua fortement avec eux à le perfectionner. A force de travailler, ils le rendirent à la fin praticable; & parvinrent, vers l'an 1550, à achever l'impression d'un alphabet, & bientôt après des ouvrages considérables, tels que le Bréviaire, le Pseautier, le *Speculum humanæ Salutis*, & plusieurs autres sans dates des temps, des lieux & des fabricateurs.

On ne sçauroit pourtant regarder ces premieres impressions que comme de foibles essais, & comme des tentatives très-imparfaites. En effet, n'étant fabriquées qu'à l'aide de planches de bois, c'étoient bien moins de véritables impressions, que de simples gravures assez semblables à nos images taillées en bois, ou mieux encore aux imprimés de la Chine & du Japon, que les habiles gens ne trouvent pas même dignes du nom de fruits de l'imprimerie, & qu'ils ne regardent que comme l'effet de simples planches gravées. Dégoûtés donc de ces imperfections, nos trois inventeurs porterent plus loin leurs recherches. A force de réfléchir sur leur nouvelle invention, ils s'aviserent de diviser les unes d'avec les autres les lettres de leurs tables ou planches, & d'en façonner de semblables de plomb, d'étain & de cuivre. Mais elles demandoient trop de temps, de soins & de travail, & ne pouvoient que très-difficilement se former de proportion égale & convenable. Aussi ne voit-on pas qu'ils en aient fait aucun usage. Enfin Schoiffer imagina tout l'attirail nécessaire pour former des caracteres, tels que ceux dont on s'est toujours servi depuis.

Le premier livre qu'ils imprimerent de cette nouvelle maniere fut une Bible, vers l'an 1450. Elle leur coûta des sommes considérables, qui les épuiserent totalement. La dissension ne tarda pas à se mettre entr'eux. Guttemberg refusant de faire quelques paiements, sur ce qu'il prétendoit que Fust avoit détourné leurs deniers communs à des usages étrangers, celui-ci, pris à serment, le fit condamner à le satisfaire. Guttemberg fut si piqué, qu'il rompit & abandonna la société à la fin de l'année 1456, & se retira à Strasbourg, où il avoit autrefois conçu la premiere idée de l'imprimerie. Il y divulgua sans doute le secret de cet art, que les associés avoient tenu jusques-là fort caché; peut-être même y étoit-il déja connu, vu l'éclat du procès qu'ils avoient eu ensemble. Guttemberg forma dans cette ville un nouvel établissement, & s'associa probablement avec quelque riche bourgeois, dont le secours lui étoit nécessaire. Mais ne trouvant pas, selon toutes les apparences, l'encouragement qu'il avoit espéré, il passa de Strasbourg à Harlem en Hollande, où il établit, en 1459, une nouvelle imprimerie. Il ne se fixa pas dans cette derniere ville; car on sçait qu'il retourna à Mayence, qu'il y étoit au service de l'électeur Adolphe de Nassau en 1465, & qu'il y mourut avant le 24 de Février 1468. L'on voit, dans l'église des Franciscains, son épitaphe en ces termes, sous son nom particulier de Jean Gensfleisch:

In felicem artis impressoriæ inventorem.
D. O. M. S.
Joanni Gensfleisck,
Artis impressoriæ repertori,
De omni natione & linguâ optimè merito,
In nominis suî memoriam immortalem
Adam Gelthus *posuit.*
Ossa ejus in ecclesiâ D. Francisci Moguntinâ feliciter cubant.



HAL

HACK, (*François*) célebre imprimeur de Leyde. Il s'est fait connoître par plusieurs belles éditions; & ses héritiers ont cru, avec raison, faire estimer leurs livres, en mettant toujours au frontispice : *Ex officinâ Hackianâ.*

HAINS, (*Joseph*) peintre, né à Berne en Suisse, vivoit dans le seizieme siecle. Il fut au service de l'empereur Rodolphe II, qui l'envoya en Italie copier les plus beaux morceaux de peinture & de sculpture. La maniere dont il s'en acquitta lui mérita l'estime & la protection de ce prince. Il fit beaucoup d'ouvrages qui ont été la plupart gravés par les Sadeler, par Lucas Kilian, & par Isaac Mayer, & mourut à Prague avec la réputation d'un très-honnête homme. Il eut un fils qui étoit aussi bon peintre.

HAKKERT, (*Jean*) peintre de paysage, né à Amsterdam. Il voyagea en Allemagne & en Suisse : c'est dans ce pays de montagnes qu'il fit les études de ses tableaux. On le trouvoit au milieu des rochers, occupé à copier l'entrée des cavernes & divers effets de la nature, tantôt agréables, tantôt bizarres, mais toujours intéressants par leur ressemblance. De retour en Hollande, il fit de très-beaux paysages d'après ses dessins. Il fut étroitement lié avec Adrien vanden Velde, qui peignit les figures dans la plupart des tableaux d'Hakkert. Cette association de talents a rendu les ouvrages d'Hakkert plus précieux. Il est mort en Hollande, on ne sçait en quelle année.

HALLÉ, (*Claude-Gui*) peintre, né à Paris en 1651, mort dans la même en 1736. Cet artiste doit être regardé comme un des meilleurs compositeurs de son temps; & l'on en peut juger par ses ouvrages, où le clair-obscur ménagé avec beaucoup d'art, un coloris gracieux, un dessin correct, une belle intelligence

& une grande facilité dans l'exécution, se manifestent aux yeux des connoisseurs. Hallé fut reçu à l'académie en 1682, & son tableau de réception est le rétablissement de la Religion Catholique dans la ville de Strasbourg : il fut nommé professeur, & dans la suite recteur & directeur de l'académie. L'église de Notre-Dame de Paris fut décorée, en 1686, d'un essai où il a représenté Notre-Seigneur qui chasse les Marchands du temple : ce morceau lui attira beaucoup d'admirateurs. Il peignit encore, pour le chœur de cette même église, une grande Annonciation, qui lui fut ordonnée par Louis XIV. Plusieurs autres ouvrages de cet artiste, faits pour le roi, se voient encore à la Ménagerie, dans les châteaux de Meudon & de Trianon; & l'on a exécuté aux Gobelins, en tapisseries, la soumission que fit à Louis XIV, en 1681, le doge de Genes, accompagné de quatre sénateurs. Les églises de Paris & celles de provinces sont remplies de différents morceaux de sa main. On a gravé d'après lui.

HALLES, (*Etienne*) physicien & méchanicien Anglois, né en 1677, mort en 1761. Il étoit le plus jeune de six freres; mais on prévit de bonne heure qu'il éclipseroit ses ainés, & qu'il illustreroit son nom & sa famille. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge avec le plus grand éclat, il se tourna vers les sciences pour lesquelles son goût le portoit, & qu'il cultiva paisiblement dans l'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé. Nous ne parlerons ici que des principales machines qu'il a inventées. Une des plus utiles est le ventilateur, que toute l'Europe s'est empressée d'adopter. Le ministere Anglois en fit construire un dans la prison de Savoie, & on s'apperçut bientôt des grands avantages que produisoit cette utile machine; ils furent si considérables, qu'au lieu de cinquante à cent personnes que les fievres pétéchiales enlevoient tous les ans dans cette prison, il n'y mourut, lorsque le ventilateur fut construit, c'est-à-dire depuis le commencement de 1740 jusqu'au dernier jour inclusivement

de 1752, que quatre perſonnes, encore même une mourut de la petite-vérole, & une autre par trop d'intempérance; cependant les priſons étoient alors plus remplies qu'elles ne l'avoient été avant la conſtruction de ce ventilateur. Le ſuccès de cet inſtrument dans la priſon de Savoie, engagea le miniſtere à en faire conſtruire un ſemblable dans la priſon de Newgate, & mu par un moulin à vent : les effets furent les mêmes, & la liſte mortuaire diminua dès la premiere année de ſeize à ſept.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'à peu près dans le même temps que Halles inventoit à Londres le ventilateur, Martin Friwald inventa en Suede une machine toute pareille; & que Sutton, limonadier à Londres, inventa auſſi un ventilateur, pour purifier l'air des vaiſſeaux, au moyen du feu de la cuiſine. Les autres découvertes de Halles n'étoient pas moins utiles; on lui doit une machine propre à vaner le bled, une méthode aiſée pour conſerver les grains dans des ſacs ſans être obligé de le remuer, & un moyen pour les rendre bons lorſqu'ils ont été gâtés; une méthode pour deſſaler l'eau de la mer, projet vaſte & vraiment utile; des moyens pour ôter au lait le mauvais goût, & à l'eau corrompue ſa puanteur.

Si ce ſçavant eût employé aux ſoins de ſa fortune une petite partie de ceux qu'il prit pour s'inſtruire lui-même ou pour éclairer ſon ſiecle, il eût été ſans doute un des citoyens de Londres des plus riches & des plus diſtingués par le rang & les dignités; mais tel fut dans tous les temps le caractere des ames généreuſes, & vraiment entraînées par l'amour des ſciences, qu'elles ont conſtamment mépriſé les grandeurs, les emplois éminents, l'opulence & le faſte. M. Halles aimoit ſi fort la médiocrité, que, nommé par le roi à un canonicat de Windſor, il engagea la princeſſe douairiere de Galles à faire accepter ſa démiſſion. Ses mœurs furent irréprochables, ſa conduite exemplaire, ſon caractere honnête. Il étoit de la ſociété royale de Londres & de l'académie des ſciences de Paris.

HAMILTON.

HAMILTON. La mémoire des artistes de ce nom, qui ont demeuré à Vienne, pensionnaires de l'empereur Charles VI, mérite d'être conservée. Ferdinand, l'aîné, excelloit à peindre les chevaux en grand. Il mourut du vivant de l'empereur. George, son frere, peignoit des animaux & toute sorte de volatilles, qu'il finissoit avec soin. Un de ses parents C. W. Hamilton, avoit le même talent; mais l'extrême fini qu'il mettoit dans ses ouvrages l'a fait un peu tomber dans le sec. Ce peintre, d'un caractere fort estimable, est mort depuis environ vingt-cinq ans, septuagénaire, à Ausbourg où il s'étoit établi. On remarque un tableau de sa main dans le Cabinet de l'électeur Palatin à Manheim.

HANDEL, (*George-Frédéric*) musicien, né à Hall dans le cercle de la haute Saxe en 1684, mort à Londres en 1759. Son génie pour la musique se montra dès l'âge le plus tendre. Ayant été placé chez l'organiste de la cathédrale de Hall, nommé Zachau, il apprit sous lui les principes de l'harmonie; & il profita si bien de ses instructions, qu'âgé seulement de neuf ans, il composa la musique qu'on devoit exécuter dans la cathédrale. A quinze ans il fit, étant à Hambourg, son premier opéra, intitulé *Alméria*, qui eut le plus grand succès, & qui fut joué trente jours de suite. En moins d'une année il en fit exécuter deux autres, *Florinde* & *Néron*, qui furent reçus avec les mêmes applaudissements. Son travail & son économie le mirent enfin en état d'entreprendre le voyage d'Italie, pour lequel il soupiroit depuis long-temps.

Arrivé à Florence, il mit en musique l'opéra de *Rodrigo*, qui réussit au-delà de ses espérances, malgré la diversité de goût qui devoit se trouver entre son genre de musique, & celui auquel les oreilles Italiennes étoient accoutumées. Le grand-duc, enchanté de cet ouvrage, lui fit présent d'une bourse de cent sequins & d'un service d'argent. A Venise il fit jouer l'opéra d'*Agrippine*, qui fut reçu avec transport, & représenté vingt-sept fois de suite. Sa réputation se ré-

pandit par toute l'Italie. Dans toutes les villes où il parut, principalement à Rome & à Naples, il fut comblé des plus grands éloges de la part des artistes & des connoisseurs. Le cardinal Pamphile fit un poëme intitulé *Il Triomfo del Tempo*, dans lequel Handel étoit comparé à Orphée, & exalté comme une divinité. Il est vrai qu'aux talents de la composition, ce musicien joignoit ceux de jouer de plusieurs instruments dans une rare perfection. Il ne trouva point d'égal sur l'orgue, & il n'y avoit en Italie que Dominico Scarlatti qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce Scarlatti étoit lui-même si pénétré d'estime pour Handel, que toutes les fois qu'il en parloit il faisoit le signe de la croix: marque peu décente peut-être, mais très-expressive, de la vénération que ce nom lui inspiroit.

Après avoir passé six ans en Italie, Handel reprit la route de sa patrie, & se fixa enfin à Londres, où il fut nommé directeur d'une nouvelle académie de musique à Hay-Market, qui eut le titre d'académie royale. Il dirigea cette troupe avec le plus grand succès & le plus grand profit pendant près de neuf ans. Malheureusement pour lui il se brouilla avec le fameux Sénésino qui chantoit sur son théâtre. Sa fierté, ses hauteurs, son caractere inflexible, lui firent perdre l'amitié de la noblesse qui forma une nouvelle souscription pour établir un autre opéra. Les talents de Porpora, qui étoit un compositeur agréable, & ceux de Farinelli, attirerent tout le monde, & Handel se vit abandonné. Il ressentit si vivement cet affront, que sa douleur lui coûta non-seulement la santé, mais encore la raison. Son esprit se troubla, & un accès de paralysie le priva tout-à-coup de l'usage de son bras droit. Les eaux d'Aix-la-Chapelle le rétablirent cependant peu à peu, & il revint à Londres en 1736. Il fit exécuter de nouveau quelques opéra qui attirerent peu de monde, & auxquels on rendoit cependant justice pour la beauté de la musique.

Obligé d'abandonner ce genre, il introduisit alors les *oratorio*, qui n'étoient connus encore qu'en Italie.

Cette nouveauté trouva d'abord des contradicteurs, & attira peu de spectateurs à Londres; mais à Dublin, où Handel se rendit en 1741 pour rétablir ses affaires, on en fut enchanté. Après neuf mois de séjour en Irlande, il repassa en Angleterre, où il trouva les esprits mieux disposés en sa faveur. Son *oratorio* du Messie, qui avoit été reçu très-froidement, fut accueilli pour lors avec les plus grands applaudissements; & l'empressement que le public témoigna pour cette excellente piece de musique, engagea Handel à la faire exécuter tous les ans au profit de l'hôpital des Enfants-Trouvés. Ce trait de bienfaisance & d'humanité, qui honore le caractere de ce musicien, effaça toutes les impressions défavorables que ses hauteurs avoient laissées dans quelques esprits. Il jouit dès-lors de succès non interrompus & d'une gloire non contestée. Mais les infirmités répandirent de l'amertume sur ses derniers jours. Il ressentit quelques atteintes de paralysie en 1743, & en 1751 une goutte sereine le priva de la vue. Ce fatal accident abattit son courage; une profonde tristesse s'empara de son ame; sa santé s'altéra de plus en plus; & après avoir langui quelques années, sans cependant cesser de travailler, il termina sa carriere. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où le docteur Pearce, évêque de Rochester, a fait ériger à ses frais un monument à la mémoire de ce grand musicien.

HANNEMAN, (*Adrien*) peintre, né à la Haye en 1610 ou 1611. On ne sçait pas exactement s'il a été éleve de Vandyck ou de Ravesteyn. Il fit plusieurs beaux portraits qui sont répandus dans toute la Hollande; & ceux qu'il a copiés d'après Vandyck, passent souvent pour originaux. Cet artiste traitoit aussi avec esprit les sujets historiés. Ses tableaux sont vagues & harmonieux. Il avoit une délicatesse admirable dans ses teintes de chair. On ignore le temps de sa mort.

HARSI, (*Olivier* DE) habile imprimeur de Paris en

1559. Il avoit pour marque une herse avec ces mots: *Evertit & æquat.* Il imprima en 1576, de société avec Henri Thierry, le *Corps du Droit civil*, cinq volumes in-folio, que M. Chevillier regarde comme un chef-d'œuvre d'impression. « A-t-on rien de plus beau, dit-» il, que le Corps du Droit civil avec les Commen-» taires d'Accurse, imprimé à Paris en cinq gros vol. » in-folio? Livre où l'on voit dans une même page » un très-grand travail, toutes sortes de bons caracte-» res gros & menus, une bonne encre, le rouge mêlé » agréablement avec le noir, le grec bien formé, cinq » ou six colonnes d'impression, des lignes bien droi-» tes, des mots bien assemblés, une bonne correction, » enfin une feuille chargée de différents caracteres, » & le tout sans confusion. C'est à mon avis un chef-» d'œuvre de l'art, & ce que j'ai vu, en matiere d'im-» primerie, de plus accompli & de plus agréable aux » yeux. On ne se lasse point de regarder ce livre, » quand on l'a en grand papier, ainsi qu'il est dans » la bibliotheque de Sorbonne, légué par M. Chef-» nart, avocat, à la charge d'une messe *de Beata* tous » les ans. Il fut imprimé aux dépens de Sébastien Ni-» velle. » Olivier de Harsi mourut en 1584, & est enterré à S. Benoît, où on lit son épitaphe sous le charnier.

HARTSOEKER, (*Nicolas*) mathématicien & opticien, né à Goude en Hollande en 1656, mort à Utrecht en 1725. Parmi ses découvertes on doit placer d'abord le microscope qu'il fit à l'âge de dix-huit ans, par le moyen duquel, dit M. de Fontenelle, « se dé-» voila le spectacle du monde le plus imprévu pour » les physiciens même les plus hardis en conjectures, » c'est-à-dire ces petits animaux jusques-là invisibles, » qui doivent se transformer en hommes, qui nagent » en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée » à les porter, qui ne sont que dans celle des mâles, » qui ont la figure de grenouilles naissantes, de gros-» ses têtes & de longues queues, & des mouvements » très-vifs. » On admire encore un télescope de six

cents pieds de foyer, qu'il inventa, & un grand miroir ardent, composé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede se servit. Hartsoeker fit deux voyages à Paris, le premier avec le célebre Huygens, dont il avoit gagné l'amitié, & le second avec sa femme. Il y séjourna pour lors douze années de suite, & fut estimé par tous les sçavants, en particulier par M. de Cassini. En 1699, l'académie des sciences l'admit en qualité d'associé étranger, & dans la suite celle de Berlin l'associa aussi à son corps. Après avoir passé douze ans auprès de l'électeur Palatin, en qualité de premier mathématicien de ce prince, il vint à Utrecht, où il mourut. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité dont de faux amis ont souvent abusé. Il a laissé beaucoup d'ouvrages.

HAUTEFEUILLE, (*Jean* abbé D') méchanicien, né à Orléans en 1647, mort dans la même ville en 1724. Il étoit fils d'un boulanger, & seroit sans doute toujours resté dans l'obscurité de son état, sans l'exil de madame la duchesse de Bouillon à Orléans, qui le connut, le prit auprès d'elle, le fit étudier, lui procura des bénéfices, & voulut qu'il l'accompagnât dans ses voyages d'Italie, d'Angleterre & ailleurs. A sa mort elle lui laissa une pension dont il a joui le reste de sa vie.

L'abbé d'Hautefeuille s'est presque toujours appliqué aux méchaniques, dans lesquelles il a fait d'heureuses découvertes, particuliérement dans l'horlogerie. Ce fut lui, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, qui trouva le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort d'acier, dont on a fait depuis usage. Il fit part verbalement de cette découverte, en 1674, à l'académie des sciences, qui la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres; & en effet, c'est à cause de cette justesse, que les montres où l'on a employé ce petit ressort s'appellent par excellence montres à pendules, non qu'elles soient véritablement

pendules, mais parce qu'elles approchent fort de la justesse des pendules. Cependant le célebre Huygens s'étant déclaré l'auteur de cette utile invention, & ayant obtenu le privilege de la fabrique & du débit des montres à ressort spiral, l'abbé d'Hautefeuille s'opposa à l'enregistrement de ce privilege, prétendant qu'il lui étoit dû, puisque M. Huygens n'avoit fait que perfectionner ce que lui-même avoit auparavant inventé. A cette occasion il publia, en 1675, un *factum* contre M. Huygens. Le fameux Leibnitz, qui étoit alors à Paris, nous apprend positivement, dans ses *Remarques sur la regle artificielle du temps*, par Sully, que l'abbé d'Hautefeuille fut débouté de ses demandes. On peut voir dans les ouvrages de ce dernier le détail de toutes ses autres découvertes.

HAUTEROCHE, (*Noël* LE BRETON, sieur DE) acteur & poëte dramatique, mort à Paris en 1707, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Il se distingua particuliérement dans les rôles comiques; & il aimoit tellement sa profession, qu'il jouoit encore la comédie à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On voit toujours avec plaisir quelques-unes de ses pieces, conduites avec art, vivement dialoguées, & où l'on trouve de la bonne plaisanterie.

HEDLINGER, dessinateur de ce siecle, né en Suisse. On lit dans *l'Année Littéraire*, qu'il se fit un goût exquis de dessin, par une étude très-appliquée des chefs-d'œuvre de l'antique & du moderne. Carle Maratte & Busceni furent ses guides & ses modeles. Les lettres qu'il avoit étudiées avec soin ne lui servirent pas peu pour la composition des inscriptions & des revers de ses médailles. Les premieres sont d'un laconique sublime; il en a rendu toute la noblesse dans une pensée courte. Ses revers marquent l'inventeur de génie. Les amateurs des beaux-arts couroient avec ardeur après ses médailles. Elles sont fort rares, & on estime des pieces séparées de Hedlinger, plus que des médaillistes communs. On jouira bientôt de la suite

complette de ses ouvrages en ce genre, & de ses dessins en médailles. M. Fuessin, à qui l'on doit une histoire curieuse des peintres Suisses, & qui, après la mort de Hedlinger, arrivée depuis quelques années, a ramassé toute la collection, se propose & promet de la donner dessinée par lui-même, & gravée par un auteur habile.

HEEM, (*Jean-David* DE) peintre, né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, âgé de soixante-dix ans. Cet habile artiste, issu d'une très-honorable famille, excella à peindre des fleurs, des fruits, des vases d'or & d'argent, des instruments de musique, des tapis de Turquie, ainsi qu'avoit fait son pere David de Heem, qu'il surpassa de beaucoup, quoique son éleve. La nature se distinguoit difficilement des mêmes objets peints dans ses tableaux. Il avoit le talent de rendre avec le pinceau un certain brillant qu'on remarque sur les vases de crystal, au point de s'y mirer. On recherchoit les tableaux de ce maître avec tant d'empressement, qu'on se les enlevoit aux inventaires; tel fut celui qui, au rapport d'un auteur Hollandois, fut acheté une très-grosse somme, à cause de son précieux fini, & sur-tout pour la vérité d'un vase de crystal. Ce tableau, après avoir passé par plusieurs mains, fut donné en présent à un seigneur, dont la reconnoissance procura un emploi considérable au possesseur.

Les ouvrages de cet artiste sont étonnants; le travail en est spirituel: il paroît être plutôt l'effet du plaisir que l'auteur a pris en les peignant, que la nécessité de les terminer. L'illusion, en les voyant, occupe si agréablement, que l'art disparoît, pour n'y laisser voir que cette belle nature de qui il tenoit tous ses talents. Ses tableaux présentent une couleur admirable, des fraîcheurs de teintes qui surprennent, une touche extrêmement légere; & si l'on y voit des insectes & des reptiles, ils y paroissent animés, & chercher leur butin sur les belles fleurs qui y sont représentées. Ses dessins ne sont nullement connus en France; mais ses tableaux y sont en grand nombre.

HEEMSKERK, (*Martin*) peintre, né en 1498 au village d'Heemskerk, dont il prit le nom, mort à Harlem en 1574, âgé de soixante-seize ans. Il se mit sous la discipline de Jean Schorel, qui avoit quelque réputation dans le pays. Ses progrès furent si prompts, que son maître en devint jaloux, & le congédia. En sortant de chez Schorel, Martin, à l'âge de trente-quatre ans, fit présenter à la confrérie des peintres de Harlem un S. Luc assis, qui peint la figure de la Vierge tenant l'enfant Jesus. Ce morceau fut si estimé, qu'il est aujourd'hui placé dans la salle des magistrats de cette ville. Les ouvrages qu'il fit dans la suite ne se démentirent point; ils signalerent de plus en plus ses talents. Un amateur, lui ayant commandé un tableau des quatre fins de l'homme, voulut lui marquer son contentement, en le payant en doubles ducats; il continua de compter son argent, jusqu'à ce que, la somme devenant excessive, Martin fut obligé de l'arrêter, & de lui dire qu'il étoit très-satisfait. On lui permit de se retirer à Amsterdam, chez son éleve Ravaert, pendant que les Espagnols assiegeoient Harlem en 1572. Ils pillerent & détruisirent la plupart de ses ouvrages, qui sont devenus rares. Il légua par son testament de quoi marier tous les ans de jeunes filles de son village, à condition que le jour de la noce les mariés viendroient danser sur sa fosse: cette cérémonie, malgré le changement de religion, s'observe encore aujourd'hui fort exactement.

Heemskerk étoit correct, facile en inventions, & peignoit en tout genre; mais il étoit lourd: les muscles de ses figures trop prononcés, ses draperies pesantes, peu de noblesse dans ses têtes, & peu d'intelligence dans la partie du clair-obscur. On a gravé d'après lui.

HELMBREKER, (*Théodore*) peintre, né en 1624 dans la ville de Harlem, mort à Rome en 1694, âgé de soixante-dix ans. Greblier, peintre de la même ville, lui apprit les premiers éléments de son art. Le malheur qu'il eut de perdre bientôt cet habile maître, le

détermina à consulter lui-même la nature. Les ouvrages des plus grands peintres l'occuperent long-temps : il les copia, & peignit ensuite de caprice plusieurs tableaux qui eurent beaucoup de vogue.

Théodore, après la mort de son pere, partit pour Venise, où il trouva de la protection chez le sénateur Loredano, qui le retint pour quatre mois, en lui donnant alternativement un mois pour ses propres affaires. Il y répondit par des ouvrages qui porterent sa réputation jusqu'à Rome. Il passa ensuite en France, & fut deux ans malade à Lyon; d'où, après avoir recouvré la santé, il retourna dans son pays. Quelque temps après, il reprit le chemin de Rome.

La maniere de Théodore est excellente, & on y trouve beaucoup de vérité ; son paysage est vigoureux, ses figures belles & expressives ; la couleur, le relief, l'esprit, la variété, le parfait accord de ses tableaux, entraînent le spectateur. Quoique son goût le portât à peindre des marchés, des foires remplies d'un grand nombre de figures, il a fait plusieurs tableaux de dévotion ; ses ouvrages étoient enrichis de tout ce que l'art peut imaginer de beau, & on les recherchoit à Rome avec autant d'empressement que ceux de Bamboche.

HELST, (*Barthelemi* VANDER-) peintre, né dans la ville de Harlem en 1631, mort à Amsterdam en .... On parle beaucoup d'un tableau que cet artiste fit en 1648, pour la salle du conseil de guerre à Amsterdam : c'est un banquet public, entouré de compagnies bourgeoises sous les armes. Toutes les figures de ce tableau sont si noblement posées, si hardiment dessinées, les têtes si naturellement coloriées, les étoffes & les habillements si distincts, qu'on reconnoît aisément les différentes conditions des personnages. Vander-Helst fut bon coloriste, bon dessinateur, inventant facilement ; ses figures, ses paysages, sont d'un grand goût, & il regne dans tous ses tableaux une vérité qui étonne. Il étoit si dissipé, qu'il fut très-long-temps sans vouloir prendre un établissement. Ses amis

crurent même qu'il ne se marieroit point : cependant il épousa, dans un âge fort avancé, une jeune femme, dont il eut un fils qui dans la suite devint habile. Ce fut son seul éleve.

HELTSOKADE, (*Nicolas* DE) peintre, né à Nimegue en 1613. Son beau-pere, *David Ryckaert* le vieux, fut son maître. Dès qu'il se crut en état de subsister avec son talent, il laissa la maison paternelle, & passa les Alpes. Rome & Venise furent les endroits où il a resté presque toute sa vie : c'est ce qui fait que ses tableaux sont si rares dans sa partie. Il travailla pendant quelque temps en France, avec le titre de peintre du Roi. La reine Christine de Suede, le roi d'Angleterre, le duc de Brandebourg & le prince d'Orange, acheterent à l'envi tous les ouvrages de ce peintre. Il peignoit l'histoire en grand ; ses figures sont d'un bon goût : son pinceau large & sa bonne couleur en font le principal mérite. Ses portraits sont fort estimés. On ne sçait ni le lieu, ni l'année de sa mort.

HENRIET, (*Israël*) graveur, né à Nancy, mort à Paris en 1661. Il étoit fils de Claude Henriet, peintre de Châlons, établi à Nancy, lequel a peint les vitres de l'église cathédrale de Châlons, & qu'on estimoit beaucoup, tant pour le dessin que pour la vérité du coloris. Le jeune Henriet, étant à Rome, peignit quelque temps sous la conduite de Tempeste. Mais étant venu à Paris, & voyant qu'il réussissoit mieux à graver qu'à faire des tableaux, il se consacra entiérement au premier genre. Comme il étoit fort lié d'amitié avec Callot, il se chargea de débiter ses ouvrages, & il tâcha de l'imiter dans les siens : en effet, sa maniere approche fort de celle de cet habile artiste. Il est parvenu à copier plusieurs de ses dessins, & même de ses gravures, de maniere à ne point reconnoître l'original d'avec la copie. La Vie de l'Enfant prodigue en est une preuve des plus convaincantes, puisqu'on n'a jamais pu décider affirmativement si ces planches sont originales de Callot, ou des copies faites d'après lui

par Henriet. Celui-ci fut choiſi pour donner des leçons de deſſin au jeune roi Louis XIV, dont l'exemple engagea les plus grands ſeigneurs de la cour à apprendre auſſi le deſſin. Henriet eut un neveu, appellé *Iſraël Sylveſtre*, (*voyez ſon article*) auquel il laiſſa en héritage tous les deſſins & toutes les gravures qu'il poſſédoit, tant des ſiens propres, que de ceux qu'il avoit acquis de Callot, & de la Belle, qui étoit auſſi ſon ami.

HÉRON, méchanicien, né à Alexandrie, & diſciple de Ctéſibus. Il s'acquit une haute réputation par ſon habileté dans la méchanique, & ce fut un des anciens qui écrivit le plus dans ce genre. On avoit autrefois de lui un ouvrage du moins en trois livres, où il traitoit au long des différentes puiſſances méchaniques; il les réduiſoit au levier, ſuivant l'idée déja reçue des mathématiciens, & il les combinoit de diverſes manieres pour les appliquer aux beſoins de la vie. Golius apporta d'Orient, au milieu du ſiecle paſſé, un ouvrage où ce méchanicien reſtituoit la machine d'Archimede pour tirer des fardeaux énormes: Pappus en parle, & la nomme βαρουλκὸν, *Onerum Tractor.* C'étoit une machine fort ſemblable à notre cric, c'eſt-à-dire compoſée de pluſieurs roues dentées, engrainées dans des pignons &c. Le calcul qu'il faiſoit de ſa force eſt en tout conforme au nôtre.

Ce fut principalement par ſes clepſydres à eau, par ſes automates & ſes machines à vent, qu'Héron excita l'admiration de l'antiquité. Nous avons ſon Traité des Machines à vent, ſous le nom de *Spiritalia* ou *Pneumatica*, avec un fragment de ſes *Automates.* Le premier de ces traités eſt un monument très-eſtimable du génie d'Héron: on y remarque particuliérement que, quoique de ſon temps l'élaſticité de l'air fût inconnue, elle eſt cependant preſque toujours heureuſement appliquée à produire ſon effet; ce ſont d'ingénieuſes récréations méchaniques. A l'égard des automates, il eſt douteux que leur effet parût aujourd'hui merveilleux. Héron, dans ce genre, paroît fort au deſſous de ce qu'il

eſt dans ſes pneumatiques. On a encore de ce méchanicien un traité intitulé *Belopeœca*, ou *de la Conſtruction des Traits*, que les éditeurs des *Mathematici veteres* ont publié. Nous finiſſons ce qui le concerne, par remarquer qu'il joignoit à cette habileté dans les méchaniques, beaucoup d'intelligence pour la géométrie. Il eſt ſouvent cité par Proclus, comme auteur de nouveaux tours de démonſtrations de diverſes propoſitions des éléments.

On connoît encore un autre méchanicien, nommé *Héron le jeune*, qui vivoit vers le milieu du huitieme ſiecle. Nous avons de lui un Traité ſur les Machines de guerre, qui eſt curieux & intéreſſant pour l'art militaire.

I. HERRERA, (*François* DE) dit *le Vieux*, peintre, architecte & ſculpteur, né à Séville, mort à Madrid en 1656. On peut juger de ſes talents dans la peinture, par différents ouvrages de lui, qu'on voit à Séville & à Madrid, ſoit à freſque, ſoit en tableaux de chevalet. On dit que la façade du couvent des religieux de la Merci à Séville, prouve ſes talents dans l'architecture. Il eut deux fils; l'ainé, appellé *Herrera le Jeune*, qui ſuit; & l'autre, *Herrera le Roux*, qui peignit le groteſque, & qui ſe feroit diſtingué dans ce genre, s'il n'étoit pas mort jeune.

II. HERRERA, (*François* DE) dit *le Jeune*, peintre & architecte, né à Séville, mort à Madrid en 1685, âgé de ſoixante-cinq ans. Il étoit fils & diſciple de Herrera le Vieux. Dans ſa jeuneſſe il alla à Rome, & il y fit des études excellentes d'après l'antique & les meilleurs ouvrages des modernes. Quelques tableaux où il avoit repréſenté des poiſſons d'une maniere vraie & naturelle, lui firent donner dans cette ville le ſurnom de l'*Eſpagnol aux Poiſſons*. De retour dans ſa patrie, il compoſa des ouvrages qui étendirent ſa réputation dans toute l'Eſpagne. Il crut que Madrid étoit le ſeul théâtre digne de ſes talents. Il s'y rendit; & en effet on ſe le diſputa en quelque ſorte pour exercer ſon

pinceau. Un de ses plus beaux ouvrages est celui où il a représenté S. Herménégilde, roi d'Espagne, dans le grand autel de l'église des Carmes déchaussés: il en fut lui-même si satisfait, ou, pour mieux dire, il étoit si rempli de vanité, qu'il s'écria que ce tableau devoit être mis à sa place au son des tambours & des clarinettes.

Nous ne suivrons pas l'auteur Espagnol dont nous traduisons l'ouvrage, dans le détail des autres productions de ce peintre, dont il vante l'intelligence, dans le clair-obscur, le coloris, qu'il compare à celui du Titien, & sur-tout dans la maniere de peindre les fleurs: nous nous contenterons de rapporter l'anecdote suivante. Le comte duc d'Olivarès l'avoit chargé de choisir pour lui les meilleurs tableaux d'une collection qui étoit à vendre. Il est assez vraisemblable que le peintre choisit les meilleurs; mais le ministre étant venu les voir, donna la préférence à d'autres qui n'avoient certainement pas le même mérite, & blâma le goût de notre artiste, pour se donner, comme font bien des grands seigneurs, l'air de connoisseur habile. Dans le premier moment de son dépit, Herrera fit un tableau dans lequel il représenta un singe qui, se trouvant dans un parterre à côté d'une rose & d'un chardon, préféroit celui-ci qui étoit plus propre à lui servir d'amusement. Son dessein étoit de présenter lui-même ce tableau allégorique au duc d'Olivarès; & il l'auroit fait, sans le conseil de son ami Soto-Mayor, qui lui fit envisager les conséquences funestes de cette démarche.

HERVAGIUS, imprimeur de Bâle dans le seizieme siecle. Il s'efforça de se signaler dans son art; il s'attacha sur-tout à surpasser les plus célebres imprimeurs qui avoient déja donné au public des éditions d'auteurs qu'il entreprenoit de réimprimer. Cette noble émulation parut sur-tout à l'occasion des ouvrages de Démosthene, qu'Alde Manuce avoit imprimés le premier. Hervagius n'oublia rien pour rendre cette

seconde édition de l'orateur Grec plus complette, plus belle & plus correcte que l'autre. Il a encore imprimé plusieurs livres. Il avoit beaucoup de goût pour les sciences, & faisoit tous ses efforts pour suivre les traces des habiles imprimeurs. Il avoit épousé la veuve de Froben, comme on peut le voir dans les lettres d'Erasme.

HIERAT, (*Antoine*) imprimeur Allemand dans le seizieme siecle. Il succéda à Jean Gymnique, dont il épousa la veuve. Jean Gymnique le fils aida son pere dans ses grands travaux. En effet, il eût été impossible qu'Hierat eût pu suffire seul aux nombreuses éditions qu'il a procurées au public; car il réimprima d'abord tous les saints Peres qui commençoient à devenir rares. Il sortit d'entre ses mains une si grande quantité d'autres livres, qu'on prétend que de tous les imprimeurs c'est celui qui a le plus imprimé. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que dans ce grand nombre d'ouvrages il n'y en a guere qui ne marquent son discernement On peut voir dans le catalogue de ses éditions qu'il ne se chargeoit que de bons manuscrits. Il faut avouer que ces travaux opiniâtres ne permirent pas à Hierat de répandre dans ses impressions tout l'agrément dont l'imprimerie est susceptible. Ainsi, malgré ces longues fatigues & ce nombre infini de volumes, Hierat ne marchera jamais qu'après les Plantins, les Etiennes, les Manuces & les Frobens. Mais le défaut de cette partie ne diminue pas l'obligation que le public doit avoir au zele d'Hierat à multiplier les bons ouvrages.

HIRAM, sculpteur & architecte de Tyr, que Salomon fit venir pour bâtir le temple de Jérusalem. Selon le texte de l'Ecriture, *il fut rempli de sagesse, d'intelligence & de science pour exécuter tous les ouvrages du ressort de l'architecte & du sculpteur.* On sçait que ce temple étoit magnifique, que les vases & les ornements étoient très-riches; mais il ne devoit pas être d'une étendue bien grande, puisqu'en ne comprenant

point les maisons qui l'environnoient, & qui servoient de logement aux prêtres, le sanctuaire n'avoit que soixante coudées de long & vingt de large. Le portique du temple avoit dix coudées de long. (La coudée des Hébreux est communément évaluée à vingt-deux pouces de France.) La grandeur du temple de Salomon étoit donc très-médiocre; mais l'on n'ignore pas que la beauté d'un édifice ne consiste pas dans son étendue.

La grandeur du temple fut bien moins considérable lorsque les Hébreux le rebâtirent après la captivité de Babylone. On le rendit encore plus petit, lorsqu'il fut rétabli pour la derniere fois par Hérode. Cet ouvrage fut achevé dans l'espace d'un an & demi, pendant lequel on prétend qu'il ne plut jamais pendant le jour. On y employa dix mille des meilleurs ouvriers, & mille chariots. Flavius Joseph, historien véridique, nous assure que le dernier temple de Jérusalem (ville qui n'avoit que deux milles, ou une lieue deux tiers de circuit), excita l'admiration de Pompée qui étoit né à Rome, & qui avoit voyagé dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Hérode fit bâtir dans la suite plusieurs maisons dans le voisinage du temple, pour former une espece de citadelle. Il faut avouer que ces édifices étoient de bois pour la plus grande partie, puisqu'ils furent réduits en cendres lorsque Titus fit le siege de Jérusalem. Cet empereur Romain profita habilement de cet incendie pour s'emparer de la ville. (*Vies des Architectes.*)

HIRE, (*Laurent* DE LA) peintre & graveur, né à Paris en 1606, mort en 1656. Il fut d'abord éleve de son pere, Etienne de la Hire, qui avoit peint d'assez bonnes choses en Pologne, & ensuite de Vouet. Son inclination pour la peinture hâta beaucoup ses progrès. Il ne paroît pas qu'il ait fait le voyage d'Italie: il s'en dédommagea par l'étude des ouvrages des grands peintres, tels que ceux du Primatice & de maître Roux, qui sont à Fontainebleau, & ceux de Paul Véronèse dont

il voulut imiter le tour des figures; mais il en a été toujours bien éloigné. L'estime qu'il s'étoit acquise dans un temps où il n'y avoit personne à Paris qui fût de sa force, lui procura beaucoup d'ouvrage; ce qui le fit tomber dans une maniere qui étoit plus foible que celle qu'il avoit d'abord suivie. Comme il étoit fort laborieux & qu'il avoit une imagination féconde, le nombre des dessins qu'il a fournis pour des tapisseries, des sujets d'histoire, des paysages, est incroyable. Un coloris frais, un style fini & recherché, des compositions sages & bien entendues, des teintes noyées dans une forte de vapeur, selon la méthode qu'il avoit apprise de Désargues, font le mérite de ses tableaux, auxquels on reproche néanmoins de manquer un peu de naturel. On les voit dans plusieurs églises de Paris: on remarque sur-tout un beau Crucifix à Vincennes. Il réussissoit encore très-bien dans le portrait & dans la gravure à l'eau-forte. Son œuvre se monte à quatre-vingts pieces. Il fut un des premiers peintres membres de l'académie royale.

La Hire eut un fils, nommé *Philippe*, né en 1640, mort en 1718, qui quitta la peinture pour s'attacher à l'étude des mathématiques; son mérite le fit recevoir à l'académie des sciences. Le fils de celui-ci, nommé aussi *Philippe*, mort en 1719, âgé de quarante-deux ans, embrassa la profession de médecin, & devint également membre de l'académie des sciences. Il faisoit son amusement de la peinture, & peignoit à gouache des paysages & des figures dans le goût de Wateau.

HOGARTH, (*Guillaume*) peintre Anglois, mort à Londres en 1765. Cet artiste est très-estimé dans sa patrie; on y a même pour lui cet enthousiasme qui exalte quelquefois les têtes Angloises, & qui leur fait donner l'exclusion à tout autre mérite, quelque supérieur qu'il puisse être. Nous nous contenterons de rapporter le trait suivant. Hogarth avoit fait graver une estampe d'après ses dessins, dans laquelle il avoit représenté avec énergie les différents tourments qu'on

fait

fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettant un jour un de ses chevaux avec beaucoup de dureté, un bon-homme, touché de compassion, lui dit : *Misérable ! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth ?*

Ce peintre avoit raison de dire qu'*il reconnoissoit tout le monde pour juge compétent de ses tableaux, excepté les connoisseurs de profession.* Ses compositions sont mal dessinées & foiblement coloriées. Il avoit négligé le méchanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris ; mais il s'étoit élevé jusqu'à la perfection de ce méchanisme, c'est-à-dire au poétique & au moral de la peinture. Ses tableaux sont parlants, & offrent une variété agréable de scenes comiques ou morales de la vie. Il ne se contenta pas d'être peintre ; il voulut aspirer à la gloire d'être auteur. Il publia, en 1750, un traité en anglois, intitulé *Analyse de la Beauté*, dans lequel il prétend que les formes arrondies constituent la beauté. Ce principe peut être vrai à certains égards ; mais il est faux à bien d'autres.

HOLBEEN, (*Jean*) peintre, né à Bâle, mort à Londres, de la peste, en 1554, âgé de cinquante-six ans. Il paroît que la nature seule éleva ce peintre au point de perfection où il est arrivé : on peut le conjecturer par sa maniere de peindre toute particuliere. On sçait d'ailleurs qu'il n'avoit jamais été en Italie, & qu'il n'avoit pas même vu de grands modeles sur lesquels il pût se former. Une des premieres pieces qui le firent connoître, fut la Danse des Morts, qu'il peignit dans l'hôtel-de-ville de Bâle, où, sous plusieurs figures, il a représenté des personnes de tout âge & de toute condition. Cette piece, dont le sujet est des plus extraordinaires, est gravée, & se trouve par-tout. Dans le temps qu'il y travailloit, il se lia d'amitié avec le célebre Erasme qui étoit alors à Bâle, & dont il fit le portrait, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Erasme, fâché que des talents aussi marqués fussent

comme ensevelis dans un pays qui ne leur rendoit pas assez de justice, lui persuada d'aller en Angleterre, où le roi Henri VIII, qui favorisoit les sciences & les arts, ne manqueroit pas de l'accueillir avec bonté. Holbeen se détermina d'autant plus volontiers à ce voyage, qu'outre le desir qu'il avoit d'acquérir du bien & de l'honneur, il trouvoit l'occasion de se débarrasser de sa femme, dont l'humeur acariâtre le fatiguoit beaucoup.

Muni des lettres de recommandation d'Erasme, il se présenta à Thomas Morus, grand-chancelier de l'Angleterre, qui le reçut avec distinction, & qui le logea même chez lui. La reconnoissance dont Holbeen fut pénétré l'anima à se rendre digne de la bienveillance de son protecteur. Il fit un tableau en détrempe, dans lequel il représenta Morus, sa femme & ses enfants, grands comme nature; & il appelloit ce tableau sa piece d'honneur, parce que ce fut le premier ouvrage qu'il fit en Angleterre pour se mettre en réputation. Bientôt il ne fut plus question que de lui à la cour. Il travailla pour le roi, dont il fit le portrait de grandeur naturelle, qui parut une chose admirable, tant il avoit sçu bien saisir son air, sa taille & les traits de son visage. Ce prince le combla toujours depuis de bienfaits, qui furent un motif de plus pour l'engager à travailler. Il peignit des tableaux d'histoire, parmi lesquels on en remarque deux qui sont d'une grande composition; l'un est le Triomphe des Richesses, & l'autre l'Etat de la Pauvreté. Frédéric Zuccaro, que le roi d'Angleterre avoit fait venir d'Italie, fut extrêmement surpris en voyant les ouvrages d'Holbeen: il dit qu'ils n'étoient inférieurs ni à Raphaël, ni au Titien. Holbeen peignoit également bien en toutes sortes de manieres, à fresque, à gouache, à l'huile & en miniature: il dessinoit au crayon & à la plume, avec une facilité merveilleuse, & la quantité de ses dessins est innombrable. Il est à remarquer qu'il peignoit de la main gauche, comme faisoit Turpilius, cet ancien peintre Romain.

M. Mariette attribuoit à Holbeen les deſſins du Chapelet en bois de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui repréſente dans un dixain tous les myſteres de la vie de Jeſus-Chriſt, comparés avec les principaux événements de l'ancien Teſtament. Ce chapelet eſt remarquable par la ſculpture, la délicateſſe du travail, & la patience de l'artiſte qui a exécuté des deſſins ſi multipliés. Il avoit été donné par un archevêque d'Aix au P. de la Chaiſe, qui le laiſſa aux Jéſuites de la maiſon profeſſe de Paris. Quand on vendit leurs biens, il fut acheté par M. l'abbé Brotier, ce ſçavant éditeur de Tacite, dont la politeſſe permet aux amateurs d'examiner à loiſir ce morceau curieux.

HOLLAR, (*Venceſlas*) graveur, né à Prague, voyagea en Allemagne, & travailla long-temps en Angleterre, d'où il ſortit à l'occaſion des guerres civiles qui déſolerent ce pays après la mort de Charles I, pour ſe retirer à Anvers. Etant depuis retourné à Londres, il y mourut dans un âge fort avancé. Hollar, dit M. Baſan, eſt un des artiſtes qui ont imité le mieux avec la pointe le beau fini du burin : il conduiſit l'eau-forte avec une intelligence admirable, en reconnut la gradation, en développa toutes les reſſources, & apprit à s'en ſervir. Il excella dans le payſage, les animaux, les fourrures & les inſectes. On eſtime beaucoup ſes portraits ; mais il ne réuſſit pas également à rendre de grandes compoſitions. Son œuvre eſt très-nombreux, & très-difficile à raſſembler.

HONDEKOELTER, (*Melchior*) peintre, né à Utrecht, d'une famille noble, en 1636, mort en 1695. Son pere qui fut ſon premier maître, & ſon grand-pere, avoient cultivé la peinture avec aſſez de ſuccès. Pour lui, il les ſurpaſſa tous les deux, & il devint très-habile. La plupart de ſes tableaux ſont d'oiſeaux preſque toujours vivants : perſonne n'a mieux peint les poules, les paons, les coqs, &c. Il avoit accoutumé un de ces derniers oiſeaux à ſe tenir près de ſon chevalet, auſſi long-temps & de telle façon qu'il le vouloit. Cet ani-

mal obéïssoit au moindre mouvement de l'appui-main; & étoit si bien au fait de cet exercice, qu'il auroit demeuré dans la même attitude des heures entieres, sans se déranger. Hondekoelter avoit une touche particuliere pour imiter les plumes, & une fort bonne couleur; il ornoit de plus ses fonds de paysages bien finis, & dont l'harmonie augmentoit l'éclat des sujets qui faisoient la principale partie de son tableau. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce peintre, qui avoit toujours vécu d'une maniere exemplaire, ayant épousé une méchante femme, dont les sœurs qu'il avoit prises chez lui ne valoient pas mieux, devint, par leur persécution, le plus intempérant & le plus déréglé de tous les hommes. Il se retiroit dans un cabaret pour se mettre à l'abri de leur fureur, & ne trouvoit d'autre consolation que dans la débauche. Ses remords & ses excès abrégerent ses jours.

HONDIUS *ou* DEHONDT, (*Josse*) graveur, né à Wacherne, petit bourg de Flandres, en 1563, mort en 1611. Il apprit sans maître le dessin, la gravure, & à fondre les caracteres d'imprimerie. Il se rendit assez habile dans tous ces genres. Il grava aussi des cartes géographiques; & il publia un *Atlas*, qui est peu estimé. Il s'étoit établi à Amsterdam. On connoît quelques autres graveurs de ce nom & de cette famille. Le plus habile de tous fut Henri Hondius, duquel on a beaucoup de portraits, d'après le Titien, Vandyck, Mireveldt, &c.

HONGRE, (*Etienne* LE) sculpteur, né à Paris, mort en 1690, âgé de soixante-deux ans. Parmi les sculpteurs habiles qui ont paru dans le siecle brillant de Louis XIV, le Hongre peut occuper un rang distingué. Il a embelli Versailles de plusieurs ouvrages estimés, entr'autres d'une figure qui représente l'Air; de deux Termes désignant, l'un Vertumne, & l'autre Pomone; des Tritons & des Syrenes de plomb, dans le parterre du Nord, qui portent des couronnes de laurier, du milieu desquelles s'élevent plusieurs jets

d'eau; de bas-reliefs dans l'allée d'eau, où l'on voit des Fleuves, des Nymphes & des Enfants ſculptés en concurrence du célebre le Gros, & qui ſoutiennent le parallele. L'un des quatre bas-reliefs de la porte Saint-Martin à Paris, ſi noblement compoſés & d'une ſi brillante exécution, eſt encore une des productions du ciſeau de le Hongre. La ſtatue équeſtre de Louis XIV, à Dijon, a été fondue d'après le modele qu'il en avoit fait. Cet artiſte avoit été reçu, en 1668, à l'académie royale de peinture & de ſculpture.

HONTHORST, (*Guérard*) peintre, né à Utrecht en 1592, mort en 166... Il étoit éleve d'Abraham Bloemaert, & fit le voyage de Rome pour étudier l'antique. Il revint dans ſa patrie, & paſſa de-là en Angleterre, où le roi lui ordonna pluſieurs tableaux qu'il exécuta avec l'applaudiſſement général. Fixé à la Haye avec le titre de peintre du prince d'Orange, il travailla beaucoup pour les palais, particuliérement pour celui au Bois, à une demi-lieue de cette ville. Sa maniere eſt belle, & ſon deſſin correct. Il a mérité le nom de grand peintre; & ſes tableaux, placés dans les plus beaux cabinets, prouvent le mérite de l'auteur. Ses mœurs & ſes manieres honnêtes lui donnerent entrée chez les grands, & il eut l'honneur d'apprendre à deſſiner à pluſieurs princes & princeſſes.

HOOCHE, (*Romain*) deſſinateur & graveur Hollandois, lequel floriſſoit ſur la fin du dernier ſiecle. L'on trouve, ſelon M. Baſan, dans ſes ouvrages, beaucoup d'imagination & de facilité; mais, comme il s'eſt laiſſé ſouvent emporter à la fougue de ſon génie, l'on rencontre dans la plupart de ſes compoſitions des idées ſingulieres & giganteſques, & peu de correction de deſſin : ces défauts ſe trouvent ſur-tout dans les ſujets allégoriques qu'il a compoſés ſur les affaires de ſon temps, où d'ailleurs il a fait entrer une ſatyre triviale & exagérée, qui déplaît toujours aux perſonnes ſages & modérées.

HOOGSTRAETEN, (*Samuel van*) peintre, né à

Dordrecht en 1627, mort dans la même ville en 1678. Son pere Théodore van Hoogstraeten l'initia dans les principes de la peinture. Il continua de travailler & se perfectionna sous Rembrant. En quittant ce maître, il en emporta la maniere ; mais il en profita moins qu'il n'auroit pu, parce qu'il s'adonna à peindre le portrait. Il avoit une émulation qui lui fit faire de grands progrès. S'il voyoit quelques paysagistes, quelques peintres d'animaux, de fleurs ou de fruits, aussitôt il étudioit le même genre, & en tous il n'a jamais été médiocre. Il alla à Vienne en Autriche : il présenta à l'empereur trois tableaux, le portrait d'un gentilhomme, le couronnement d'épines de Notre-Seigneur, & une imitation de sujets inanimés. Les deux premiers plurent beaucoup ; le dernier fit plus, il fit illusion à l'empereur : *Voilà*, dit le prince, *le premier peintre qui m'ait sçu tromper; &, pour l'en punir, je garde son tableau.* On devine qu'il fut bien payé. Ce prince le gratifia d'une chaîne d'or avant son départ pour Rome, où il étoit moins allé pour se perfectionner, que pour se guérir d'une inclination dont il ne pouvoit se défaire que par la fuite. Rome & les beautés de l'art fixerent quelque temps toute l'attention de cet habile artiste ; mais, par des vues d'intérêt ou de curiosité, il passa de-là en Angleterre, où il travailla utilement, & retourna à Dordrecht, comblé de biens & d'honneurs. Van Hoogstraeten étoit l'homme de son temps le plus lettré & le meilleur poëte. Son traité sur la peinture est fort recherché, ainsi que les deux livres intitulés *Le Monde éclairé* & *le Monde aveugle*. Plusieurs pieces de vers, son *Voyage d'Italie*, &c. font admirer en lui autant de jugement que d'esprit.

HOOGSTAAT, (*Jean*) peintre, né à Amsterdam en 1654. Elevé dès sa jeunesse dans l'école de Lairesse, on le regarda comme le plus habile de ses éleves. Ce maître lui confia de ses ouvrages qu'il auroit avoués pour être de lui, tant il approchoit de sa maniere Les éloges de Lairesse justifierent le choix de ceux qui em-

ployerent le pinceau de l'éleve. Guillaume III, roi d'Angleterre, lui fit faire plusieurs tableaux pour le château de Loo, qui lui firent honneur, & lui procurerent de grands tableaux pour les bourguemestres d'Amsterdam. On lui ordonna pour-lors le plafond de la salle bourgeoise à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam; c'est un sujet allégorique, où brillent l'esprit & le génie. Le peintre a manqué, en ce que tout y est trop fini pour un plafond si élevé; ensorte que les objets ne se distinguent qu'à peine. Au reste, cet ouvrage lui fera toujours honneur, comme tout ce qui est sorti de sa main. Nous ne sçavons point l'année de sa mort.

HOOK, (*Robert*) méchanicien Anglois, né à Freshwater en 1638, mort en 1703. Moins favorisé du côté de la fortune & du côté du corps, que de celui du génie, il fut obligé, pour faire ses études, d'entrer dans un des colleges d'Oxford, en qualité d'écolier servant. Il ne tarda pas à se faire avantageusement connoître au D. Sethward, alors professeur à Oxford, & aux autres fondateurs de la société royale, dans laquelle il fut admis en 1661. Le chevalier Cutler voulant fonder une chaire de méchanique, crut ne pouvoir mieux la remplir qu'en engageant M. Hook à l'accepter. De-là vient le nom de *Lectiones Cutlerianæ*, que porte le recueil des excellentes leçons qu'il dicta dans cette chaire. Il fut un des premiers membres de la société royale de Londres, le principal auteur des *Transactions philosophiques*, & devint professeur d'astronomie à Greham. Il perfectionna les microscopes, fit d'excellentes découvertes dans la physique & dans l'histoire naturelle, & inventa les montres de poches, qu'il porta presqu'à la perfection où elles sont aujourd'hui. Avant lui on ne connoissoit que les horloges & les pendules.

On attribue communément à M. Huygens l'invention de l'application du ressort à régler le mouvement des montres, mais M. Hook revendiqua cette découverte. On trouve effectivement dans l'Histoire de la

Société royale de Londres, parmi les titres d'écrits présentés à cette société avant qu'elle publiât ses *Transactions;* on en trouve, dis-je, quelques-uns qui concernent évidemment cette application. Or, cette Histoire parut en 1668, plusieurs années avant qu'il fût question en France de rien de semblable. On y lit que M. Hook fit cette découverte dès l'année 1660, & qu'il la communiqua à MM. Bronncher & Murrai, comme un échantillon de quelques inventions dont il disoit être en possession, & qui devoient lui donner la solution du fameux problême des longitudes; mais, ne s'étant pas accordé avec ces messieurs sur les articles de l'espece de société qu'ils devoient contracter entr'eux, il n'a jamais voulu dévoiler son secret, & il l'a emporté avec lui. Nous remarquerons encore que lorsque M. Huygens publia en 1674 cet usage du ressort, M. Hook en fut très-indisposé. Il intenta au secrétaire de la société royale, M. Oldembourg, un vif procès, l'accusant de prévarication, & de faire part à des sçavants étrangers des découvertes dont les registres de la société royale étoient les dépositaires. Mais il n'étoit pas besoin qu'Oldembourg commît cette indiscrétion, pour que l'invention dont nous parlons transpirât, puisque le livre cité plus haut parut en françois dès l'année 1669; & peut-être fut-ce là que M. Huygens, & l'abbé de Hautefeuille, qui lui disputa en justice réglée cette découverte, en puiserent la premiere idée. D'ailleurs M. Huygens avoit déja été à diverses reprises en Angleterre; & il est à présumer que dans les séjours qu'il y fit, il s'y informa avec soin des inventions des sçavants du pays.

L'horlogerie est encore redevable au docteur Hook de plusieurs autres découvertes très-utiles : telle est la machine à fendre les roues, celle à tailler les fusées; le fil d'acier tiré à la filiere, qui, donnant les ailes des pignons toutes formées, permet de les faire beaucoup mieux & plus facilement; la machine à arrondir les dents des roues; les échappements à ancre & à patte de taupe. Au reste, le docteur Hook présenta à la société royale,

en 1666, un plan fur la maniere de rebâtir la ville de Londres qui avoit été confumée par le feu. Le lord-maire & les aldermans en furent fi fatisfaits, qu'ils le préférerent à celui des intendants de la ville; & c'eft en grande partie fur ce plan que Londres fut rebâtie dans la fuite: il fut nommé lui-même, par acte du parlement, intendant de la ville, charge dans laquelle il amaffa de grands biens. Il étoit auffi bon citoyen que grand mathématicien. On a de lui plufieurs ouvrages.

HORLOGERIE : art de faire des machines qui mefurent le temps. L'art de mefurer le temps a dû faire l'objet des recherches des hommes dans les fiecles les plus reculés, puifque cette connoiffance eft néceffaire pour difpofer des moments de la vie. Mais cet art, (dit, dans fes *Etrennes Chronométriques*, M. le Roy, fils du célebre Julien le Roy, qui nous fert de guide dans la rédaction de cet article, pour lequel il faut des connoiffances particulieres) cet art, comme tous les autres, n'a été connu que peu à peu. Quelques auteurs prétendent qu'Hermès ou Mercure Trifmégifte, ayant obfervé le premier qu'une efpece de finge, appellé *Cynocéphale*, confacré à Sérapis, jettoit fon urine douze fois par jour, & autant la nuit, en des intervalles égaux, s'en fervit enfuite pour mefurer les heures du jour: ils font même dériver le mot *heure*, d'un mot grec qui fignifie *urine*. Il eft cependant plus vraifemblable que les premiers moyens que l'on mit en ufage pour mefurer le temps, furent les révolutions journalieres du foleil. L'examen qu'on en fit donna l'idée des gnomons, ou des cadrans folaires. Mais, comme les plus parfaits n'étoient d'aucun fecours pendant la nuit ou lorfque le foleil étoit caché par les nuages, on imagina, pour y fuppléer, les clepfydres ou horloges à eau, à vent, &c. Pendant plufieurs fiecles, ces inftruments furent très-fimples. Dans la fuite, on y ajouta des roues dentées : telle fut la fameufe clepfydre de Ctéfibius, qui paffe pour avoir été la premiere de cette efpece, & dont Vitruve parle avec tant d'éloge.

Ces manieres de mesurer le temps, qui étoient très-imparfaites, subsisterent ainsi jusqu'à ce qu'on fit des horloges méchaniques, sans le secours de l'eau. Les sçavants sont fort partagés sur l'invention de ces sortes d'ouvrages. Les uns l'attribuent à Pacificus, archidiacre de Véronne, mort en 849; d'autres à Gerbert; d'autres à Walingford, bénédictin Anglois; d'autres à Regiomontanus, qui naquit en 1446, &c. Peut-être ont-ils tous raison. Il étoit, ajoute M. le Roy, au dessus des forces de l'esprit humain de faire parvenir tout de suite à sa perfection un art aussi compliqué; il falloit des siecles pour cela. Ainsi les clepsydres à roues auront donné l'idée du rouage. Pacificus aura peut-être inventé le modérateur ou balancier; Gerbert, ou un autre, l'échappement à palette; Walingford, ou ses prédécesseurs, auront enfin, vers le commencement du quatorzieme siecle, supprimé l'action de l'eau ou du sable, pour y substituer celle d'un poids moteur. Quoi qu'il en soit, une horloge dans ces temps-là étoit déja composée, 1° d'une force motrice, c'est-à-dire d'un poids; 2° de plusieurs roues & pignons, formant ce qu'on appelle un *rouage;* 3° d'un échappement; 4° enfin, d'un modérateur ou balancier.

C'étoit déja beaucoup que d'avoir de ces horloges, dont les premieres furent placées sur les clochers des églises. Des ouvriers adroits & intelligents y ajouterent un rouage destiné à faire frapper sur une cloche les heures indiquées sur le cadran; de sorte qu'au moyen de cette addition, on pouvoit sçavoir les heures pendant la nuit, sans le secours de la lumiere. Il y en eut d'autres qui s'appliquerent à enrichir les horloges d'un grand nombre de curiosités : telles sont celles de Strasbourg, de Lyon, de Luden en Suede, & plusieurs autres qui ne sont plus admirées que par le peuple. On travailla en même temps à diminuer leur grosseur. Peu à peu on parvint à en mettre dans les appartements : mais pour réussir à les rendre portatives, il fallut faire une découverte importante;

c'est-à-dire trouver le moyen de substituer au poids une force motrice qui, pouvant agir dans toutes les positions, n'occupât pas un grand volume; enfin il fallut trouver le ressort. On ne sçait rien de bien positif sur la date de cette invention. Il paroît cependant qu'elle précéda le milieu du seizieme siecle; car l'histoire rapporte qu'on présenta une montre à Charles V. M. Derham dit avoir vu celle qui avoit appartenu à Henri VIII, roi d'Angleterre, & qui alloit pendant une semaine. On en avoit assez communément à la cour de France du temps de Charles IX & de Henri III. Il s'en trouve de ce temps-là qui sont fort bien travaillées & de toute grandeur, petites, plattes, en forme de gland, de coquille, & dans des bagues, & quelques-unes qui sont construites pour aller longtemps.

Mais il faut avouer que, quelques progrès que l'art de l'horlogerie eût faits jusques-là, ce n'étoit rien en comparaison de la perfection qu'il acquit en 1647. On peut dire que le célebre Huygens le créa de nouveau par les découvertes dont il l'enrichit. A cette époque il fit l'application du pendule aux horloges, pour en régler le mouvement; & vers l'an 1675 il inventa le petit ressort qu'on met sous le balancier, & que les horlogers appellent *ressort réglant* ou *ressort spiral.* Il est vrai que le docteur Hook & l'abbé de Hautefeuille lui disputerent cette derniere découverte; mais, sans entrer ici dans une discussion qu'on peut voir traitée assez au long dans les articles de ce Dictionnaire qui concernent ces trois rivaux, nous nous contenterons d'observer que les montres eurent alors une justesse qui paroît presqu'incroyable aux personnes en état de juger de la multitude des causes qui concourent à les faire varier. Les Anglois furent ceux qui réussirent d'abord à exécuter les plus parfaits ouvrages en horlogerie. Un nommé Barlow inventa les pendules à répétition en 1676, & appliqua son invention aux montres, vers la fin du regne de Jacques II: Tompion lui exécuta la premiere de cette espece. Les horlogers François

ne furent pas long-temps ſans diſputer à ceux d'Angleterre la prééminence que toute l'Europe ſembloit leur accorder ; bientôt ils vinrent à bout de ſe l'approprier en entier. C'eſt particuliérement aux travaux, aux découvertes & à l'habileté de Julien le Roy, qu'on en eſt redevable. Perſonne n'ignore le mot obligeant que M. de Voltaire adreſſa à l'un des fils de cet homme immortel, après la bataille de Fontenoy. *Le maréchal de Saxe & votre pere ont*, dit-il, *battu les Anglois.*

Il paroît que l'horlogerie eſt portée aujourd'hui au plus haut degré de perfection où elle puiſſe arriver. « Cet art, dit le P. Alexandre dans ſon *Traité d'Hor-* » *logerie*, autrefois traité comme un art méchanique, » ſera maintenant mis au rang des arts libéraux les plus » diſtingués. Il n'y occupera pas, pourſuit-il, la der- » niere place ; car on peut le regarder comme le chef- » d'œuvre de l'invention humaine. » En effet, il n'en eſt aucun qui renferme une induſtrie auſſi délicate, des traits de génie auſſi marqués, & un plus grand nombre d'inventions ſçavantes. Il ne ſe borne même pas uniquement aux machines qui meſurent le temps. Comme cet art eſt la ſcience du mouvement, tout ce qui concerne une machine quelconque peut être de ſon reſſort. Ainſi de ſa perfection dépend celle de différentes machines & inſtruments, comme les inſtruments propres à l'aſtronomie & à la navigation, les inſtruments de mathématiques, les machines propres à faire des expériences de phyſique, &c. On voit que nous n'entendons pas appliquer ce que nous venons de dire à ce nombre infini d'horlogers qui ne font purement qu'exécuter, & qui ne méritent d'autre dénomination que celle d'*ouvriers* ; mais à ceux qui embraſſent l'horlogerie dans toute ſon étendue, qui font les plans des pendules, des montres, ou des autres machines, & qu'on pourroit appeller *Architectes méchaniques*. Le nombre de ceux-ci a été & ſera toujours très-rare.

HORTEMELS, (*Marie-Magdeleine*) épouſe de Charles-Nicolas Cochin pere, dont nous avons déja

parlé, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la gravure : elle y joignit de profondes connoissances dans la science du dessin; & les sujets qu'elle a traités sont d'une touche moëlleuse, spirituelle & hardie. Elle s'occupa plus particuliérement dans la suite à terminer au burin les sujets que son mari avoit disposés à l'eau-forte : elle en conservoit avec intelligence le goût & le pittoresque. Dans le recueil des peintures & sculptures de l'hôtel des Invalides, qui portent le nom de C. N. Cochin, les amateurs recherchent principalement les sujets où son épouse a mis la derniere main. Elle mourut au galeries du Louvre en 1767, âgée de quatre-vingt-un ans.

HOUASSE, (*Antoine-René*) peintre, né à Paris en 1645, mort en 1710. Il étoit éleve de Charles le Brun, & travailla sous lui aux ouvrages de Versailles. Il fut reçu à l'académie en 1673, & fut nommé directeur de celle de Rome en 1699. Il y resta cinq ans, & épousa la sœur de Pierre le Gros, célebre sculpteur. A son retour à Paris, on le nomma recteur & trésorier de l'académie. Il travailla long-temps pour Philippe V. Son fils Michel-Ange, qui étoit son disciple, fut reçu à l'académie en 1707. Il a demeuré long-temps en Espagne avec la pension, & y est mort. Les ouvrages du pere à Versailles sont le plafond de la salle de l'Abondance, le morceau de la Terreur dans la salle de Mars, le Triomphe de Constantin. On en voit encore de lui à Trianon; & chez les Carmes de la place Maubert, dans la chapelle du Mont-Carmel, le Voyage de la sainte Vierge.

HOUBRAKEN, (*Arnold*) peintre, né à Dort en 1660, mort en 1719. Hoog-Straeten forma le jeune éleve, qui surpassa bientôt ses camarades. Trompé par un Anglois qui l'avoit emmené en Angleterre, & qui fit banqueroute, ses talents lui servirent de ressource. Il peignit des tableaux d'histoire qui le firent connoître avantageusement. Il dessinoit assez bien, ses

compositions sont d'un homme d'esprit qui étoit fort instruit, & un des bons poëtes de son temps: son pinceau est délicat, sa couleur un peu outrée, quelquefois trop rouge, & en général peu vraie; ses draperies sont pliées avec noblesse. Un bon goût d'architecture montre qu'il sçavoit les loix du costume dans cette partie, ainsi que dans les ajustements de ses figures. Il n'y a de lui qu'un seul tableau en France. Il étoit dans le cabinet de feu le comte de Vence. On doit à cet artiste la *Vie des Peintres Flamands*, en 3 vol. Il fut secondé par son fils, graveur habile, qui grava tous les portraits.

HUFNAGEL, (*George*) peintre, né à Anvers vers l'an 1545, mort en 1600. Il trompa les vues de ses parents qui vouloient faire de lui un architecte, & il devint bon peintre. Ayant présenté au duc de Baviere quelques-uns de ses dessins, il fut comblé de présents par ce prince, ce qui lui procura l'occasion d'aller en Italie où il se perfectionna. Chargé par Ferdinand, archiduc d'Inspruch, de peindre un missel, il passa huit années à faire cet ouvrage, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. L'empereur, qui prit Hufnagel à son service, exerça son pinceau pour représenter toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excelloit. Cet artiste joignit à son talent pour la peinture, celui de la poésie allemande & latine. Il eut un fils qui fut aussi bon peintre.

HUGTENBURCH, (*Jean*) peintre de batailles, né à Harlem en 1646, mort à Amsterdam en 1733, âgé de quatre-vingt-sept ans. Une liaison intime avec son célebre compatriote, Jean Wyck, contribua beaucoup à développer, dès sa plus tendre jeunesse, les grandes dispositions qu'il avoit pour la peinture. Il eut de fréquentes occasions de voir travailler Wyck, ce qui l'excita d'abord à dessiner; & à peine eut-il commencé à peindre, qu'il fit chaque jour les plus rapides progrès.

Le prince Eugene le prit à son service en 1708 ou

1709, & en 1711 il lui envoyoit exactement les plans des sieges & des batailles de ses campagnes, avec des observations de sa main. Hugtenburch exécutoit très-fidellement sur les dessins qu'on lui faisoit tenir; mais il dut sur-tout cette exactitude aux entretiens fréquents du prince, qui l'honoroit souvent de ses visites & de ses avis. Avec ces secours, il eut la gloire de peindre les opérations de guerre & les victoires de ce grand capitaine. Ces tableaux ont quatre pieds de haut sur cinq de large; on les voit en partie gravés dans la description des batailles du prince Eugene & du duc de Malborough.

Hugtenburch étoit aimable, spirituel, & la vivacité de son génie a passé dans ses tableaux. Il connoissoit à fond les expressions que produisent la douleur, le désespoir, la fureur, la peur, &c. Ses physionomies étoient différentes: le caractere Turc n'étoit point le même que celui des autres nations. Il avoit étudié les campements, les attaques, les sieges, les détours. Il sçut faire distinguer, par les habillements & le maintien, les peuples différents qu'il a représentés. Sa couleur est vraie & vigoureuse; sa touche spirituelle donne de l'esprit aux formes de son dessin, qui est toujours d'après la nature, dont il ne s'écarta jamais. Quelques-uns de ses tableaux ne cedent en rien, pour le flou & la vapeur, à ceux de Wouwermans.

HULST, (*Pierre van*) peintre, né à Dort en 1652: on ignore l'année de sa mort. Après avoir appris à peindre chez différents maîtres, il se détermina à voyager. Son but étoit de voir Rome, où il arriva. Soit qu'il se sentît incapable de traiter l'histoire, soit que les tableaux de fleurs de *Mario di Fiori* lui donnassent du goût pour ce genre, il fit quelques morceaux, qui plurent aux artistes, & qui furent aussi-tôt enlevés par les connoisseurs. La bande académique ne manqua pas de se l'associer. Il fut nommé *Tournesol*, parce qu'il introduisoit presque toujours cette fleur dans ses compositions. Ses ouvrages sont d'une bonne

couleur, d'une touche large & très-facile. Il avoit pris le ſtyle des peintres d'Italie. Ses ouvrages ſont moins finis que ceux de Mignon & de Héem; mais il y regne un génie plus ſingulier, plus d'*humeur*, & une ſorte de mouvement qui eſt plus rare dans les ouvrages des Hollandois, qu'un précieux fini. Les compoſitions de vander Hulſt étoient encore enrichies de plantes & de reptiles.

HURET, (*Grégoire*) graveur, né à Lyon. Il a gravé la Paſſion entiere, & pluſieurs autres ſujets. Sa gravure étoit d'une grande douceur. Peu content de la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſon burin, il voulut écrire; mais il ne réuſſit pas, & il ſe fit une querelle avec l'auteur du *Journal des Sçavants*, à l'occaſion d'une brochure publiée en 1665, ſur la regle préciſe pour décrire le profil élevé du fût des colonnes. Il fut choqué de ce que M. de Sallo, auteur de ce Journal, avoit traité cet ouvrage de plagiat; il lui répondit avec dureté. M. de Sallo ne jugea pas à propos de ſe commettre avec cet artiſte. Son ſilence irrita encore plus Huret, il lâcha contre ſon adverſaire une brochure in-4° ſous le titre de *Cinq avis de Grégoire Huret aux auteurs du Journal dit des Sçavants, en conſidération de ce qu'ils ſont demeurés ſans replique à ſes réponſes du 5 Mars 1665.*

HUYGENS, (*Chriſtian*) célebre mathématicien, né à la Haye en 1629, de Conſtantin Huygens, gentilhomme Hollandois, ſecrétaire & conſeiller des princes d'Orange, & connu par de mauvaiſes poéſies latines. Il commença, dès l'âge de treize ans, à donner des indices de ce génie profond qui devoit un jour le guider dans les recherches les plus obſcures. Deſtiné par ſon pere à l'étude du droit, il fut envoyé, en 1645, à l'univerſité de Leyde. Il y prit les leçons du profeſſeur Vinnius; mais en même temps il y trouva Schooten, le commentateur de Deſcartes, qui fortifia ſon goût pour les mathématiques. Aidé des ſecours de cet habile homme, & plus encore de ſon propre génie, il fit des progrès rapides dans tout ce

que

que la géométrie de Descartes a de plus difficile. Il s'acquit une telle réputation, que Louis XIV, voulant fonder dans sa capitale une académie des sciences, le fit inviter, sous des conditions honorables & avantageuses, à venir s'établir en France. Il les accepta, & il vint résider à Paris en 1666. Durant le séjour qu'il y fit, il fut un des principaux ornements de l'académie royale des sciences, dont il enrichit les registres d'une multitude d'écrits profonds. Il eût peut-être terminé sa carriere en France, sans la révocation de l'Edit de Nantes. En vain tentât-on de l'y retenir, en l'assurant qu'il y jouiroit de la même liberté qu'auparavant; il ne put se résoudre à vivre davantage dans un pays où sa religion alloit être proscrite, & ses freres persécutés. Il prévint l'Edit fatal, en se retirant dans sa patrie en 1681. De retour en Hollande, il continua de cultiver ses sciences favorites, & promettoit encore plusieurs années d'une vie utile aux mathématiques, lorsqu'il fut saisi de la maladie qui termina ses jours. Sa mort arriva en 1695. Son caractere étoit aussi simple, que son génie étoit supérieur. On a recueilli ses ouvrages en trois volumes *in-4°*.

Parmi les découvertes méchaniques de Huygens, nous en remarquerons une principale, & qui semble avoir été la cause & l'occasion de toutes les autres; c'est celle de l'application du pendule à régler le mouvement des horloges. On nous permettra quelques détails. L'égalité de durée entre les oscillations du pendule, étoit un phénomene déja fort connu, lorsque Huygens entra dans la carriere des mathématiques. Galilée, qui en avoit fait la premiere observation, avoit aussi eu l'idée de l'appliquer à la mesure du temps; & quelques astronomes, à son imitation, l'avoient employé dans cette vue. Mais, faute de moyens commodes pour en compter les vibrations & en perpétuer le mouvement, cette idée n'avoit pas été exécutée. Huygens ne s'adonna pas plutôt à l'astronomie, que, sensible aux avantages que cette science pouvoit tirer du pendule, & aux inconvénients qui s'y

opposoient, il travailla à les lever. Le succès répondit à ses desirs. Egalement doué du génie de la méchanique & de celui de la géométrie, il imagina une construction d'horloge où le pendule, servant de modérateur au rouage, ne lui permît qu'un mouvement très-uniforme. Il fit cette belle découverte vers la fin de l'année 1656; & vers le milieu de 1657, il présenta aux Etats une horloge de sa nouvelle construction. Il la dévoila bientôt après par un écrit particulier; & elle fut si universellement adoptée, que les petites horloges d'appartements en ont pris le nom de *pendules*.

Il y avoit dans les premiers succès de cette invention de quoi satisfaire Huygens. Mais l'envie de la porter à une plus grande perfection ne lui permit pas d'en rester là. C'est à cette sçavante inquiétude que nous devons les profondes & subtiles recherches qu'il mit au jour en 1673, dans son fameux ouvrage, intitulé *Horologium oscillatorium*. Parmi ces découvertes, on doit distinguer la *cycloïde*, imaginée pour rendre toutes les vibrations du pendule égales; le pendule circulaire, que l'on appelle *pirouette*; &, vers l'année 1675, l'application du *ressort spiral* aux balanciers, qui produisit sur le balancier le même effet que la pesanteur sur le pendule. Cette derniere invention fut contestée à Huygens par le docteur Kook en Angleterre, (*Voyez* HOOK) & par l'abbé d'Hautefeuille en France. Voici comment la chose se passa dans ce dernier pays, au rapport de M. de la Hire de l'académie des sciences, & témoin oculaire. « Cette invention fut, dit-il, » proposée seulement de vive voix, il y a environ » quarante ans, par l'abbé Hautefeuille d'Orléans, » fort fécond en inventions méchaniques. Aussi-tôt M. » Huygens, qui étoit alors à Paris, & qui sembloit » avoir quelque droit sur les horloges rectifiées, fit, à » ce qu'il disoit, des expériences avec les pincettes à » ressort, dont on se sert pour le feu; &, ayant re- » marqué que les vibrations ou mouvements des bran- » ches étoient assez égales, il fit construire une montre » avec un ressort en spirale appliqué à son balancier, sur

» le principe du mouvement égal des vibrations d'un » ressort, & il la présenta à M. Colbert. On trouva » l'invention fort belle & fort utile; car on voyoit que » le mouvement du balancier étoit fort égal. M. Huy» gens sollicita un privilege pour ces sortes de montres. » L'abbé, qui sçavoit ce qui se passoit, fit tant, qu'il » en empêcha l'entérinement. M. Huygens n'en parla » plus; & l'on a toujours continué à faire des montres » à ressort spiral. »

L'optique a aussi de grandes obligations à Huygens. Il ne se borna pas à la théorie de cette science. Persuadé de l'importance de la partie pratique, pour porter plus loin les découvertes célestes, il mit lui-même la main à l'œuvre; &, aidé de son frere ainé, à qui il avoit inspiré du goût pour les mêmes travaux, il parvint à fabriquer des télescopes fort supérieurs à ceux qui étoient sortis jusqu'alors des mains des artistes les plus renommés en ce genre. Il se fit des objectifs qui avoient jusqu'à deux cents dix pieds de foyer. Il a expliqué sa maniere de travailler ces verres, dans son commentaire *De Vitris poliendis*, qu'on lit parmi ses œuvres posthumes.

HYLAS, danseur, vivoit du temps d'Auguste. Il étoit, selon quelques-uns, éleve de Pylade, qui avoit cultivé les dispositions qu'il avoit apperçues dans lui: d'autres croient que Batyle & Hylas sont une même personne, & ajoutent que Batyle n'avoit été nommé Hylas que par allusion à un trait de la mythologie, & que parce qu'il avoit été l'Hylas de l'Hercule des pantomimes, c'est-à-dire de Pylade. Mais Baile trouve, avec raison, ce sentiment sans vraisemblance & trop recherché. M. de Cahusac pense comme lui. Cet auteur dit qu'Hylas, orgueilleux de ses talents, osa défier son maître. Le défi fut accepté, le sujet choisi, & le jour pris. Rome entiere en mouvement, sollicitée, poussée par la faction d'Hylas, court en foule au théâtre. Il s'agissoit de représenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce roi, le jeune pantomime

entre sur la scene avec un cothurne qui le réhausse; s'éleve encore avec force sur la pointe des pieds, & parvient en effet, par cet artifice, à paroître beaucoup plus grand que la foule d'acteurs dont il étoit entouré. La jeunesse Romaine, transportée de ce coup de génie, crie au miracle; les dames les plus belles battent des mains; on admire, on se passionne, on s'écrie: *Hylas est divin*; c'est le mot qui court.

Pylade paroît alors avec une contenance noble & fiere. Sa danse grave, ses bras croisés, ses pas lents, ses mouvements quelquefois animés, souvent suspendus; ses regards, tantôt fixes sur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignoient un homme occupé des plus grandes choses, qu'il voyoit, qu'il pesoit, qu'il comparoit en roi. Les spectateurs, frappés de la justesse, de la dignité, de l'énergie d'une peinture si expressive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, poussent un cri d'admiration, après lequel il ne fut plus possible de revenir à l'idole qu'on vouloit établir. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade, en s'adressant à Hylas, *nous avions à représenter un roi, qui commandoit à vingt rois. Tu l'as fait long: je l'ai fait grand.* Cette leçon étoit suffisante pour corriger Hylas; mais, plein d'orgueil & outré de dépit, il cabala de nouveau. Auguste, qui commençoit à reconnoître les dangers de ces intrigues, lesquelles aboutirent enfin à la destruction de l'Empire Romain, crut devoir les arrêter. Quoiqu'il eût publié une loi en faveur de la danse, il s'en écarta, sans tirer à conséquence, pour faire punir Hylas. Il ordonna qu'il fût fouetté dans tous les lieux publics de Rome. Bel exemple de justice, ajoute M. de Cahusac, qui supposoit dans l'empereur une fermeté d'autant plus louable, que les Romains paroissoient alors bien plus attachés à leur Hylas qu'à leur ancienne liberté.



I M B

ICTINUS, CALLICRATE & MNÉSICLÈS, architectes. Les deux premiers furent employés par Périclès pour élever le temple de Minerve, dit le *Parthénion*, sur la partie la plus haute du rocher qui dominoit la ville d'Athenes. Ils firent tous leurs efforts pour rendre l'architecture de ce temple digne de la déesse des Arts, à qui il étoit consacré. Il avoit la forme d'un quarré long, dont la longueur, d'orient en occident, étoit de deux cents vingt-un pieds, & la largeur de quatre-vingt-quatorze pieds & dix pouces. Ce fameux monument s'étoit conservé dans son entier jusqu'en 1677. Une bombe y étant tombée pendant le siege d'Athenes par les Vénitiens, elle mit le feu aux poudres que les Turcs y avoient renfermées; ce qui fit sauter en l'air la plus grande partie de ce temple. Ictinus éleva encore à Eleusis un fameux temple dorique, qui fut consacré à Cérès & à Proserpine. Il ne construisit que la *Cella*, qui étoit d'une grandeur prodigieuse, puisqu'elle pouvoit contenir trente mille personnes. Quant à Mnésiclès, il fut chargé par Périclès d'élever ces portiques superbes qui servoient d'entrée à la citadelle d'Athenes, & dont la façade étoit décorée par des statues équestres, placées sur des piédestaux isolés, qui en étoient peu éloignés.

IMBERT, (*Joseph-Gabriel*) frere Chartreux & peintre, né à Marseille en 1654, mort à Villeneuve-les-Avignon en 1749. Serre fut d'abord son maître dans sa patrie, ensuite Charles le Brun & Vandermeulen à Paris. Quelques affaires l'ayant obligé de retourner à Marseille, il entra dans l'ordre de S. Bruno en qualité de frere lai, à l'âge de trente ou trente-cinq ans. Ses supérieurs l'employerent à décorer plusieurs chartreuses, entr'autres celles de Marseille & de Ville-

neuve-les-Avignon, où il fit profession. Son chef-d'œuvre est au maître-autel des Chartreux de Marseille : il représente le calvaire. Son dernier tableau, qui est dans la même église, représente les pélerins d'Emmaüs. Il avoit plus de quatre-vingts ans lorsqu'il le termina ; & chaque partie y est encore traitée de la plus grande maniere.

M. Colson, éleve du frere Imbert, & qui a bien voulu nous communiquer quelques détails sur son compte, dit que « le dessin de cet artiste est grand & » d'un excellent goût, sa couleur vigoureuse & d'une » grande harmonie, quelquefois un peu sombre, mais » très-dorée ; son pinceau sublime, d'une fonte admi» rable, sans lourdeur & même assez touché ; ce qui ca» choit la grande peine qu'il avoit, & dont, en voyant » ses tableaux, il n'est pas possible de le soupconner. » Il avouoit que son génie n'étoit pas abondant ; mais » l'excellence de son goût le portoit à ne se contenter » que lorsqu'il avoit trouvé quelque chose d'heureux & » de neuf. Ses maximes étoient simples. Une connois» sance profonde des difficultés & des moyens de son » art, le faisoit toujours remonter aux principes géné» raux, convaincu que tout systême particulier rétré» cit les moyens, s'oppose aux progrès de l'art, & » infecte, pour ainsi dire, de la même maladie tous les » tableaux d'un maître. Il croyoit qu'un peintre, en » mettant à profit les effets particuliers adoptés par » les habiles gens, ne devoient point regarder leurs » tableaux comme des modeles à suivre, mais comme » des remarques des différents moyens que la nature » emploie pour offrir un spectacle agréable. »

Le frere Imbert a formé non-seulement des peintres, mais encore des architectes & des sculpteurs ; car il modeloit à merveille, & d'une très-grande maniere ; ce qui lui étoit d'un grand secours pour faire ses draperies qui sont d'un goût exquis. Entre ses éleves dans la peinture, un de ceux qui lui fait le plus d'honneur par ses talents, est M. Duplessis, membre de l'Académie Royale,

IMPRIMERIE : art de marquer ordinairement avec de l'encre fur du papier l'empreinte des caracteres mobiles de fonte, convenablement affemblés & contenus, pour rendre un difcours écrit ou parlé. On le nomme autrement l'*art typographique*. Ceux qui l'exercent font appellés *imprimeurs* ou *typographes*. Il femble cependant, felon la remarque de M. Fournier le Jeune, qu'on ne devroit donner le nom de *typographe* qu'à celui qui réunit toutes les parties qui conftituent cet art, c'eft-à-dire la gravure, la fonte & l'impreffion des caracteres. Mais l'ufage contraire a prévalu, & l'on s'accorde affez généralement à appeller *typographes* les imprimeurs. En ce fens, le nombre en eft très-confidérable; au lieu que celui des véritables typographes eft fort borné, parce que la fcience typographique, étant fort étendue, demande dans ceux qui veulent la cultiver avec fuccès, du génie pour l'invention, & des talents pour la méchanique. A peine compte-t-on, par fiecle, trois ou quatre artiftes de ce genre.

L'art de l'imprimerie eft fans contredit le premier de tous. On pourroit même l'appeller l'art des arts, & la fcience des fciences. Il rend des fervices importants & procure des fecours infinis à la fociété. Il multiplie les connoiffances, fert à fixer & à tranfmettre jufqu'à la fin des fiecles les idées des hommes, & devient, ou du moins doit être, fi l'on n'en abufe point, le dépôt général de la fageffe & de la vérité. C'eft donc avec raifon qu'on l'a regardé comme un riche préfent du ciel.

Il eft étonnant que les anciens ne l'aient point connu. Ils en étoient tout près. Ils gravoient fur leurs cachets des lettres dont l'empreinte étoit parfaitement bien rendue. Qui les empêchoit d'obferver la même méthode fur leur papier, & de former ainfi un difcours fuivi & même affez long ? Les Chinois en ufoient à peu près de la forte, plufieurs fiecles avant qu'on eût aucune idée en Europe. Ils gravoient & gravent encore aujourd'hui fur du bois des caracteres en relief, qu'ils enduifent d'encre, & qu'ils appliquent,

ſans le ſecours d'aucune preſſe, ſur du papier, ſeulement d'un côté, parce qu'il eſt trop mince pour pouvoir ſouffrir deux empreintes qui ne manqueroient pas de ſe confondre.

Toutefois peut-on regarder ces impreſſions comme le fruit de la véritable typographie ? Non ſans doute. Tous les auteurs qui ont traité cette matiere déclarent qu'elles ſont indignes de ce nom ; & nous ne craignons point d'ajouter que l'on ne doit pas faire plus de cas des premieres tentatives que l'on en a employées en Europe pour imprimer, puiſque ce n'étoient que de ſimples gravures, aſſez ſemblables à nos images taillées en bois, & qu'elles étoient ſujettes aux mêmes inconvénients. On a beaucoup écrit, on a beaucoup diſputé pour ſçavoir quel étoit l'inventeur de l'imprimerie. Pluſieurs villes ſe ſont attribué la gloire de cette admirable découverte ; & elles ont mis dans leurs prétentions reſpectives preſque autant de chaleur & d'animoſité, que les ſept villes fameuſes de la Grece en mirent autrefois ſur l'honneur d'avoir donné naiſſance à Homere. Nous ſommes perſuadés, avec quelques auteurs modernes, tels que Proſper Marchand & Fournier le Jeune, que Guttemberg a imaginé le premier l'imprimerie en bois à Mayence, vers l'an 1440. (*Voyez ſon article.*) Mais qu'importe après tout que ce ſoit ou lui, ou Coſter à Harlem, ou Mentel à Straſbourg ? Ces ſortes d'impreſſions n'étoient, encore une fois, que de foibles eſſais, ou tout au plus qu'un premier pas pour arriver à la découverte de la véritable & réelle typographie.

Il paroît inconteſtable que Schoiffer en eſt le ſeul inventeur. (*Voyez ſon article.*) C'eſt lui qui conçut & qui exécuta l'idée des lettres mobiles, gravées en relief & jettées en fonte. Le premier livre imprimé avec ces nouveaux caracteres, fut une Bible latine, qui ſe fit, ou peut-être ſe commença en 1450 ; & le ſecond, ſelon quelques habiles critiques, fut le *Catholicon Johannis Januenſis*, ſans date.

Quand ces ouvrages parurent dans le public, on

les regarda comme tenant du prodige, & même du sortilege. On les prenoit pour des manuscrits, & on ne pouvoit revenir de l'étonnante conformité des exemplaires. Les premiers imprimeurs, c'est-à-dire Guttemberg, Faust & Schoiffer, qui étoient associés, avoient gardé le plus profond secret sur leur découverte, dans l'espérance de tirer un profit considérable d'un art pour lequel il n'y avoit pas même encore de terme consacré. La dissension se mit entr'eux; ils se séparerent, & chacun divulgua son secret. D'autres disent qu'Adolphe, comte de Nassau, soutenu par le pape Pie II, ayant surpris, en 1462, la ville de Mayence, & lui ayant ôté ses privileges & ses libertés, tous ceux qui travailloient à l'imprimerie s'enfuirent, se disperserent, & porterent leur art dans les lieux & les pays où il n'étoit pas connu.

C'est à cette époque que tous les historiens conviennent que l'imprimerie fut répandue dans toute l'Europe. On ne sçauroit imaginer la rapidité avec laquelle elle s'établit dans toutes les villes un peu considérables, jusques même dans des villages. Les imprimeurs avoient alors une si grande ardeur, que, s'il faut en croire Naudé, très-versé dans ces sortes de connoissances, tous les bons livres avoient déja été imprimés plus d'une fois dès l'année 1474, sans compter les mauvais & les superflus. Cette quantité augmenta encore plus dans les années qui suivirent jusqu'à la fin du quinzieme siecle; ensorte que c'est avec beaucoup de raison qu'on a remarqué qu'un homme seul pourroit à peine suffire pour dresser la notice des anciennes éditions. Il ne sera peut-être pas inutile d'observer ici, que c'est une erreur de croire que ces anciennes éditions sont préférables aux postérieures, sous prétexte qu'elles sont plus conformes aux manuscrits, & qu'elles peuvent quelquefois en tenir lieu. *Mais*, dit Prosper Marchand, *elles étoient souvent faites par des imprimeurs aussi ignorants que jaloux de leur secret, & aussi destitués de goût que de lumieres; lesquels, par esprit de défiance & d'intérêt, ne consultoient le plus souvent que des gens*

auſſi peu éclairés qu'eux, & n'imprimoient par conſéquent que des ſottiſes.

Nous remarquerons encore que tous les anciens livres étoient d'une extrême ſimplicité, & qu'ils étoient dénués non-ſeulement de leurs principaux titres & lettres capitales, que l'on laiſſoit en blanc pour les faire peindre & enluminer, mais du titre courant, des chapitres, du chiffre, des reclames & des ſignatures. Cependant, comme les imprimeurs ſe trouvoient fort embarraſſés pour aſſembler & diſpoſer par ordre toutes les feuilles & cahiers des gros livres, ils s'aviſerent de prendre les premiers mots des quatre premieres feuilles de chaque cahier, qu'ils imprimoient aſſez près les uns des autres, en obſervant ſeulement de laiſſer une certaine diſtance qui pût ſervir à faire connoître l'ordre & la diſpoſition des cahiers; ce qu'ils appelloient *regiſtrum operis*, ainſi qu'on le voit à la fin de preſque tous les vieux livres, avec ce diſtique:

Colligere has cartas ſi fors tibi, Lector amice,
Complaceat, primas reſpice litterulas.

Cette méthode étoit néanmoins ſujette à de grands inconvénients; elle exigeoit beaucoup de patience, & les relieurs s'y méprenoient bien ſouvent. Auſſi fallut-il bientôt recourir à d'autres moyens. On imagina d'abord les reclames, enſuite le chiffre qu'on mettoit même à chaque ligne, enfin les ſignatures, telles qu'on les pratique aujourd'hui.

Les caracteres pour l'impreſſion ont beaucoup varié. Les premiers dont ſe ſervirent Fauſt & Schoiffer dans toutes leurs éditions, ſont ſemblables à l'écriture de main, qui étoit alors en uſage. C'eſt une eſpece de *demi-gothique*, que les éleves de ces deux imprimeurs porterent dans les endroits où ils établirent leur art. Bientôt après on y ſubſtitua deux autres eſpeces de caracteres, ſçavoir, en 1461, le *romain*, inventé à Veniſe par Nicolas Jenſon, & qui eſt aujourd'hui le dominant dans toute l'Europe; &, en 1471, le *gothique*,

introduit par les premiers imprimeurs de Strasbourg, & qui a déshonoré si long-temps les plus belles & les meilleures imprimeries. Trente ans après, Alde Manuce inventa l'*italique* ou le *cursif*, qui fut assez en vogue dans le seizieme siecle, & qu'on abandonna ensuite, parce que sa maigreur fatiguoit la vue : on ne s'en sert presque plus aujourd'hui que dans des citations assez courtes ; car, si elles sont d'une certaine étendue, on préfere le romain, précédé à chaque ligne de deux virgules, qu'on appelle autrement *guillemets*, du nom de celui qui le premier les a employés. Du reste, le papier de toutes les anciennes éditions est très-bon, d'une épaisseur & d'une force extraordinaires : en général il est un peu bis ; mais il peut le disputer au meilleur que l'on ait fabriqué dans la suite.

Dès la naissance de la typographie, il y eut des imprimeurs d'un grand mérite ; mais les plus célebres ont vécu vers la fin du quinzieme siecle, & pendant tout le seizieme. On en pourroit citer ici plusieurs, tels que les Amerbachs & les Frobens, à Bâle ; les Badius, les Colines, les Etiennes, les Turnebes, les Morels, les Dolets, à Paris ; les Gryphes, à Lyon ; les Plantins & les Morets, à Anvers ; les Manuces, à Venise. Ces grands hommes ne se contentoient pas d'exercer leur art avec intelligence, & de donner des éditions belles, & surtout correctes ; la plupart d'entr'eux étoient encore très-sçavants, & faisoient honneur aux lettres par leur vaste érudition. Ils possédoient parfaitement les langues hébraïque, grecque & latine ; ils rectifioient les manuscrits ; ils composoient d'excellents ouvrages qu'ils imprimoient eux-mêmes ; corrigeoient quelquefois ceux que leur présentoient les auteurs ; fournissoient à ceux-ci de nouvelles idées ; les encourageoient, les animoient par des récompenses honnêtes ; dédaignoient tout bas intérêt & tout esprit de cupidité ; en un mot, ils se rendoient dignes, par leurs sentiments élevés, de la prééminence de leur profession sur toutes les autres.

L'honneur que s'acquirent les imprimeurs, joint à

l'utilité de leur art, engagea les souverains à les combler de faveurs & de bienfaits, entr'autres, de ne point déroger lorsqu'ils sont nobles. L'empereur Ferdinand III leur permit de prendre des armoiries. Frédéric III leur accorda le privilege de porter de l'or sur leurs habits; d'autres les ont déclarés exempts des charges & des impôts publics; en un mot, les princes ont eu tant d'estime pour la typographie & pour ceux qui l'exerçoient, qu'ils se croyoient heureux, quand de sçavants imprimeurs venoient se fixer dans leurs Etats.

IRIARTE, (*Ignace* DE) peintre, né dans la Biscaye, mort à Séville en 1685, à l'âge de cinquante ans. Ses contemporains le regarderent comme le plus grand paysagiste de son temps. Le célebre Murillo disoit qu'Iriarte composoit ses paysages par inspiration divine, & que, sans cela, il lui paroissoit impossible de faire ce qu'il exécutoit si bien. Il faut aussi convenir que ses tableaux sont achevés. La nature y est parlante, & tous les procédés de l'art y sont exactement observés. La plus grande partie de ses ouvrages est dans les cabinets de Séville.

ISIDORE DE MILET, architecte, fut associé à Antémius, pour construire Sainte-Sophie & plusieurs autres édifices que Justinien fit élever, non-seulement à Constantinople, mais encore dans les différentes parties de ses Etats. Ce prince ayant reconquis quelques provinces de l'empire d'Occident, il y envoya plusieurs architectes, soit pour rétablir les édifices publics qui avoient été endommagés, soit pour en élever de nouveaux. Végece nous apprend que Justinien employa pour-lors plus de cinq cents architectes. Isidore de Milet eut un neveu qui naquit à Constantinople, & qui fut surnommé *Isidore de Bisance*, pour cette raison. Ce dernier s'appliqua également à l'architecture, & fut employé, quoique fort jeune, avec un autre artiste du même âge, nommé *Jean de Milet*, pour bâtir la ville de Zénobie dans la Syrie. Ils acheverent

ce grand ouvrage avec tant de ſuccès, qu'ils paſſerent pour les deux plus fameux architectes de leur temps.

ISINGRINIUS, (*Michel*) compatriote du célebre Oporin, exerça dans le même temps l'art de l'imprimerie à Bâle. Il avoit pour deviſe une palme avec ces mots : *Palma Iſing.* Il a imprimé beaucoup de livres. Ce fut lui qui imprima le premier, après Alde Manuce, tous les ouvrages d'Ariſtote en grec, en ſociété avec ſon beau-pere Jean Bébelius, & enſuite tout ſeul, en caracteres & en papier beaucoup plus beaux, vers l'an 1550. Iſingrinius donna tous ſes ſoins à cette ſeconde édition, dont parle Conrad Geſner, dans une Epître dédicatoire adreſſée à cet imprimeur. Il imprima pluſieurs ouvrages de médecine, entr'autres *Leonharti Fuchſii medici ſtirpium Hiſtoria.* Cette édition eſt remarquabe par les figures dont elle eſt enrichie : elle parut d'abord en latin, & enſuite en allemand. Il imprima auſſi pluſieurs autres livres, comme on peut le voir dans la dédicace du ſecond livre des Pandectes de Geſner, *de Dialecticâ.*

ISMÉNIAS, célebre muſicien de l'antiquité. Il étoit de Thebes. On rapporte qu'ayant été fait priſonnier par Athéas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant lui. Les courtiſans enchantés ne pouvoient tarir ſur les éloges qu'il méritoit; mais ce prince, ſe moquant d'eux, dit que pour lui il préféroit le henniſſement de ſon cheval, aux ſons de la flûte d'Iſménias. Ce ſentiment ne pouvoit rien ôter de l'eſtime qui étoit due à ce muſicien; il ſuppoſoit ſeulement dans le roi, ou beaucoup de férocité, ou un vice d'organiſation.

J

JANSSON BLAEU *ou* BLAAUAW, (*Guillaume*) dit *Janſſonius Cœlius*, imprimeur d'Amſterdam, vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Il fut l'éleve & l'ami du célebre Ticho-Brahé. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait donné des ouvrages qu'il a imprimés lui-même, dans leſquels on remarque une très-grande

érudition; tels sont l'*Atlas*, le *Traité des globes*, l'*Institution astronomique*, & plusieurs autres productions qui rendront sa mémoire éternelle. Il mourut en 1638, âgé de soixante-sept ans. Il laissa deux fils, *Jean* & *Corneille* Blaeu, qui continuerent ce qu'il avoit commencé. Corneille étant mort, Jean acheva ce qui restoit à faire. Il donna plusieurs autres ouvrages dont il fut lui-même l'auteur, en particulier, le *Théâtre des Villes & des Fortifications*. Son mérite & ses travaux lui mériterent d'être choisi par le grand Gustave Adolphe, roi de Suede, pour son imprimeur.

JARDINIER, (*Claude-Donat*) graveur, né à Paris en 1726. Il fut éleve de Nicolas Dupuis; &, sous ce maître célebre, il ne tarda pas à développer les talents supérieurs qu'il avoit reçus de la nature. Etant passé ensuite sous la discipline de M. le Bas, il commença à se faire connoître & à donner des preuves de sa capacité. Aux profondes connoissances qu'il avoit du dessin, il réunit le talent de conserver l'esprit & le caractere des auteurs qu'il a traduits. Toujours correct & élégant, il sçut allier avec goût la richesse des détails, l'empâtement le plus moëlleux & l'exécution la plus séduisante. Les ouvrages qu'il a gravés au burin étonnent par la marche sçavante, l'harmonie, la variété du style, & l'intelligence des oppositions. On en voit la preuve dans la superbe estampe de Médée & Jason, d'après Carle Vanloo, & dont nous allons parler. Au milieu de la plus brillante carriere, une maladie longue & douloureuse termina les jours de cet artiste, à l'âge de quarante-trois ans. Sçavant & laborieux, modeste & docile, il fut chéri par ces qualités qui devroient toujours être inséparables du vrai mérite.

Ses principaux ouvrages sont une Vierge & l'Enfant Jesus, d'après Carle Maratte, pour le recueil de la galerie de Dresde; le génie de l'Honneur & de la Gloire, d'après Annibal Carrache, pour la même galerie; le Silence, d'après M. Greuze. L'on connoît encore de cet artiste un sujet représentant des soldats qui

jouent aux cartes, d'après le Valentin; mais le morceau qui lui donna le plus de réputation est l'estampe du portrait de mademoiselle Clairon. Le feu Roi, pour récompenser les talents de cette célebre actrice, la fit représenter dans le rôle de Médée: Carle Vanloo fut choisi pour peindre ce sujet, dans lequel il donna des preuves de la supériorité de ses talents; la direction de cette gravure fut confiée à Laurent Cars, qui la fit exécuter sous ses yeux par Jardinier.

Cet artiste, animé par la gloire, s'est surpassé lui-même dans cette estampe, qui est un chef-d'œuvre; cependant elle ne passe point sous son nom, pour des raisons qu'il seroit trop long d'expliquer ici. Nous observerons seulement qu'il eût été à desirer que mademoiselle Clairon, représentée d'abord avec toute l'expression & le caractere du rôle, n'eût point abusé de la complaisance des artistes, en les engageant à affoiblir, dans son portrait, l'énergie des passions qu'elle-même a si bien rendues sur le théâtre François. Cette tête a été recommencée jusqu'à huit fois: enfin, c'est M. Beauvarlet qui l'a refaite en dernier lieu; & c'est sous son nom & sous celui de M. Cars, que cette estampe est connue du public: mais les artistes & les amateurs n'ignorent point que le véritable auteur de cette gravure est Jardinier.

JEAN *delle Cornivole*, ou des Cornalines, ainsi nommé, à cause de l'espece d'ouvrage dans lequel il excelloit, vivoit à Florence dans le quinzieme siecle. Laurent de Médicis, le plus grand protecteur que les arts aient rencontré, & auquel la gravure en creux est redevable du changement qu'elle éprouva, le prit sous sa protection, le fit instruire; & le jeune disciple répondit si parfaitement aux vues de son illustre Mécene, qu'il grava en creux sur des cornalines, & surpassa ses maîtres. Cette réussite fit regarder en Italie ce nouveau graveur comme le restaurateur de la gravure en pierres fines. Entre une infinité d'ouvrages de diverses grandeurs qui sortirent de ses mains, l'on ad-

mira le portrait du fameux Savonarole, qui fut regardé comme le chef-d'œuvre de Jean *delle Cornivole* : il étoit sur une assez grande cornaline. Dans ce même temps, vivoit à Milan un artiste appellé Dominique *de Camei*, lequel avoit gravé le portrait de Ludovic Sforce sur un rubis-balais. C'est tout ce qu'on sçait sur son compte.

JEAN DE PISE, architecte & sculpteur, vivoit dans le treizieme siecle. Il étoit fils & éleve de Nicolas de Pise. Il s'acquit une grande réputation dès les premiers pas qu'il fit dans la carriere des arts. Il bâtit dans sa patrie le *Campo-Santo*, qui n'est autre chose qu'un cimetiere public où l'on ensevelissoit les morts, parce que les anciens conciles défendoient sagement d'enterrer dans les églises. Ce cimetiere est un grand rectangle, qui a cinq cents cinquante palmes de long, & cent soixante de large. Il est environné de portiques, & découvert dans le milieu comme un cloître; le côté qui regarde le midi est tout en marbre blanc, & soutenu par quarante-quatre pilastres de la même matiere. Les portiques intérieurs sont portés par des pilastres, placés sur un grand socle, sur lequel posent en même temps plusieurs colonnes très-minces, servant à porter des arcs qui sont entre les gros pilastres & les murs. Les portiques, qui ont quarante-deux palmes de large, renferment les tombeaux de plusieurs personnes célebres. Les murs sont ornés de peintures, & les voûtes sont couvertes de plomb. La reine Christine de Suede disoit qu'il falloit plutôt regarder le *Campo-Santo* de Pise comme un *Muséum*, ou cabinet d'antiquité, que comme un cimetiere. La partie qui est découverte est divisée en trois parties, & contient la terre sainte que cinquante galeres, parties de Pise pour aller au secours de l'empereur Frédéric Barberousse en 1228, apporterent de Jérusalem.

Jean de Pise fut appellé à Naples, où il fit bâtir le château neuf, par ordre de Charles I d'Anjou. Comme il

il fallut démolir l'église des Récollets, dont l'emplacement étoit nécessaire, cet architecte en bâtit une autre, que l'on nomma pour cela *Sainte-Marie-Nouvelle*. Etant de retour de Naples, il bâtit à Sienne la magnifique façade de la cathédrale, & à Pise la grande tribune de la cathédrale. Jean de Pise, après avoir fait bâtir plusieurs édifices à Arezzo, à Orviete, à Pérouse, à Pistoye, & dans plusieurs autres villes d'Italie, & y avoir exécuté plusieurs morceaux de sculpture, revint dans sa patrie, où il mourut dans un âge très-avancé, & estimé de tout le monde. Cet artiste fut enterré dans le *Campo-Santo*, auprès de son pere, Nicolas de Pise. (*Vies des Architectes.*)

JEAN FLAMAND, dit *Vasanzio*, architecte. Cet artiste, qui exerça d'abord la profession d'ébéniste, devint architecte à force de travail; il fit achever l'église de Saint-Sébastien à Rome, & donna le dessin de la façade, où l'on voit un portique soutenu par des colonnes accouplées, qui n'a rien d'extraordinaire. Il fit travailler au palais de Mondragon à Frescati. Il bâtit ensuite, pour le cardinal Scipion Borghese, à la ville Pinciana, un petit palais si surchargé d'ornements, de bas-reliefs & de statues, que l'œil ne peut point s'y fixer. Cet édifice prouve que notre artiste étoit plus propre à fabriquer ces riches cabinets d'ébene, décorés avec l'ivoire, qui étoient jadis à la mode dans toute l'Europe, qu'à construire des édifices.

JEGHER, (*Christophe*) graveur en bois, vivoit encore sur la fin du dernier siecle. Il étoit Allemand de naissance; mais il s'établit à Anvers, où Rubens le choisit pour graver sous ses yeux quelques pieces dont il vouloit être l'éditeur. Après la mort de ce grand peintre, la plupart de ses planches passerent en la possession de Jegher, & il en débita les estampes. M. Papillon dit avoir de cet artiste une Assomption qui est d'une grande beauté; elle est d'une très-forte taille, telles que sont les grosses têtes du fameux C. S. Vi-

cherm. Jegher a gravé avec ſuccès d'après pluſieurs autres peintres.

JENSON, (*Nicolas*) typographe, né en France, mort à Veniſe vers la fin du quinzieme ſiecle. C'eſt à lui, dit Fournier le Jeune, que l'imprimerie eſt redevable du caractere romain qui eſt devenu celui de l'Europe. Il étoit graveur de caracteres pour les monnoies à Tours, lorſqu'il fut envoyé à Mayence, par ordre de Louis XI, pour tâcher d'apprendre, ſous Schoiffer, le nouvel art par lequel on imprimoit des livres: il s'acquitta de cette commiſſion en homme inſtruit, puis il ſe retira à Veniſe, où il établit une typographie. Il forma un caractere compoſé des capitales latines qui ſervirent de majuſcules; les minuſcules furent priſes d'autres lettres latines, ainſi que des eſpagnoles, lombardes, ſaxones, françoiſes ou carolines, qui ſe reſſembloient beaucoup. Il apprécia la figure de ces minuſcules, en leur donnant une forme ſimple & gracieuſe. Ce caractere fut appellé *romain*, à cauſe des capitales romaines, qui ſervoient de majuſcules. Un livre intitulé *Decor Puellarum*, qui porte pour date 1461, en fut le premier fruit.

Quelques ſçavants, qui ne connoiſſoient Jenſon que comme imprimeur, ont nié cette date de 1461, diſant que les éditions de cet imprimeur ne paroiſſant commencer qu'en 1470, il n'a pu reſter huit ou neuf années ſans action: mais ils ignoroient que Jenſon étoit le premier graveur de caracteres après Schoiffer; par conſéquent, ayant gravé & fondu le premier caractere romain ſuivant ſon goût, il a dû néceſſairement imprimer le premier livre à Veniſe, où il s'étoit retiré en 1460. Il n'y avoit perſonne pour-lors à qui il pût confier cette opération. Mais, ayant trouvé plus de bénéfice à fournir des caracteres pour l'établiſſement des imprimeries de Veniſe, de Rome, de France, & autres, il ceſſa pour un temps d'imprimer, & ne recommença qu'en 1470.

JEUNE, (*Martin* LE) célebre imprimeur. Il étoit ſi

habile dans son art, qu'il fut trouvé digne de succéder à Robert Etienne, pour l'impression des livres en langues orientales, lorsque ce dernier se retira à Geneve. En effet, il eut l'imprimerie de Robert, & nous avons plusieurs livres de l'ancien Testament en hébreu, qui sont sortis de dessous sa presse.

JOCONDE, (*Jean*, surnommé le *frere*,) Dominicain, né à Véronne, mort fort âgé en 1520. Il réunit des talents fort variés. Il sçut parfaitement les langues grecque & latine ; il fut antiquaire, peintre, sculpteur, architecte : en cette derniere qualité, il bâtit à Paris, sous Louis XII, le pont Notre-Dame & le Petit-Pont. A Rome, il fut chargé, après la mort de Bramanté, de la conduite de Saint-Pierre, conjointement avec Raphaël & Julien de San-Gallo. Enfin, s'étant fait Dominicain, il s'appliqua à l'étude de la philosophie & de la théologie, où il fit, dit-on, de très-grands progrès. Il eut pour amis les plus sçavants hommes de son siecle, Paul Emile, Sannazar, Alde Manuce, Budée, & pour disciple le célebre Jules-César Scaliger, auquel il enseigna le grec & le latin, tandis qu'il étoit à la cour de l'empereur Maximilien.

JOMELLI, musicien Italien, mort à Naples en 1774. M. Burney, Anglois, dit dans son ouvrage intitulé *Etat actuel de la Musique en France & en Italie*, que Jomelli est sans contredit un des premiers qu'il y ait dans l'univers pour la musique du théâtre. Si je devois, ajoute cet auteur, nommer les habiles compositeurs en ce genre, selon l'idée que je m'en suis formée, ce seroit dans l'ordre suivant ; Jomelli, Galuppi, Piccini & Sacchini. Il est néanmoins difficile de décider lequel des deux premiers a rendu plus de services au public. Les ouvrages de Jomelli sont pleins d'idées grandes & nobles, traitées avec goût & habileté. Son Olympiade est sur-tout remarquable par l'expression & par la hardiesse de l'harmonie. Les productions de Galuppi se font admirer par l'imagination, le feu & le sentiment. Piccini a surpassé de beaucoup

tous ses contemporains dans le style comique, & Sacchini est le compositeur qui donne le plus d'espérance pour le sérieux. Ce même M. Burney dit encore que le visage de Jomelli étoit assez ressemblant à celui de Handel; mais qu'il étoit bien plus poli que lui, & qu'il avoit des manieres beaucoup plus honnêtes.

JONES, (*Inigo*) architecte, né à Londres en 1572, mort dans la même ville en 1652. L'Angleterre cite Inigo Jones parmi les grands hommes qu'elle a produits, tels que Milton, Newton, Locke, &c. Elle doit à ce grand homme l'état florissant où l'architecture est chez elle. Après deux voyages en Italie, dans lesquels il se forma un goût si pur, qu'il n'a été surpassé par aucun architecte, il revint en Angleterre. Parmi ses ouvrages, on remarque à White-Hall le magnifique palais appellé *la Grand'Chambre des Banquets*, un palais du côté de Greenwich, l'hôpital des matelots invalides, qui étoit d'abord destiné à être un palais pour Charles II. Cet édifice, qui est sur les bords de la Tamise, à quelques milles de Londres, n'a point son égal dans le monde, soit pour la magnificence, soit pour la commodité & pour l'étendue. L'église de Saint-Paul à Coven-Garden est du même architecte; elle passe pour être unique en Europe, & digne d'être comparée à la noble simplicité des anciens édifices. On regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture le palais de milord Pembroke, bâti à Wilton, dans le comté de Wiltz, par cet artiste. Il mit le goût du dessin en vogue en Angleterre, où il avoit été inconnu jusqu'alors; il y fit aussi connoître la bonne architecture, en suivant les traces de Palladio, sur les œuvres duquel il fit des notes & des observations très-curieuses, qui se trouvent dans l'édition de l'ouvrage de ce grand homme. Il inventa encore des machines très-ingénieuses pour les spectacles, & peignit de très-belles décorations de théâtre. Charles II le récompensa magnifiquement.

JORDAANS, (*Jacques*) peintre, né à Anvers en

1594, mort dans la même ville en 1678, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il apprit les premiers éléments de son art sous Adam Van-Oort. Quelque envie qu'il eût de voir l'Italie pour cultiver la peinture, les circonstances ne le lui permirent pas. Cela n'empêche point qu'il ne doive être mis au rang des grands peintres. Un pinceau mâle & nourri, un coloris chaud & brillant, une grande facilité, une belle touche, une richesse de composition, se font remarquer dans ses ouvrages. Toutes ses figures sont en mouvement, & paroissent d'un grand relief. Un peu plus de correction, plus de noblesse dans les caracteres, plus d'élévation dans la pensée, un meilleur goût de dessin, auroient fait la perfection de cet artiste, qui étoit naturellement poëte. Son goût naturel, malgré ses nombreuses études, a toujours prévalu. S'il eût été en Italie, il auroit peut-être fait comme Rubens, qui, malgré ses grandes idées & des études immenses, a toujours conservé quelque chose du goût de son pays.

On prétend que Rubens prit ombrage des rares talents de Jordaans; qu'il lui procura secrettement l'emploi de peindre à gouache des cartons pour les tapisseries que le roi d'Espagne avoit demandées à Rubens, espérant que cette détrempe lui feroit perdre le bon goût d'huile; ce qui arrive assez souvent à ceux qui peignent trop long-temps à fresque ou à détrempe: mais Rubens avoit trop de grandeur d'ame, pour être capable de ce trait de jalousie. Jordaans exécuta ses dessins admirablement bien, & ne perdit point son grand goût de couleur. C'est sur-tout dans les grands ouvrages que le génie de ce peintre se montre avec plus d'éclat: tels sont les douze tableaux de la Passion de Notre-Seigneur, qu'il peignit en ce temps-là pour Charles Gustave, roi de Suede; & le magnifique tableau de quarante pieds de haut, érigé à la gloire du prince Frédéric-Henri de Nassau, par Emilie de Salms, sa douairiere, dans le sallon de la maison du Bois, à la porte de la Haye. En traitant des sujets moins relevés, le mérite de Jordaans ne paroissoit pas moins.

Son morceau du Roi-boit, & son Satyre soufflant le chaud & le froid, justifient cette pensée ; on pourroit même avancer que ce sont les chefs-d'œuvre de ce maître. On a beaucoup gravé d'après lui.

JORDANE, (*Lucas*) peintre & graveur, surnommé *Fa-Presto*, pour exprimer sa facilité, né à Naples en 1632, d'un peintre assez médiocre, se forma à l'école de l'Espagnolet pendant neuf ans. Sur le récit qu'on lui avoit fait des excellents modeles de peinture qui sont à Venise & à Rome, il partit secrettement de Naples, pour se rendre en cette derniere ville. Il s'attacha à la maniere de Pietre de Cortone, qu'il aida ensuite dans ses grands ouvrages. De nombreuses études lui acquirent une facilité surprenante ; elles donnerent naissance à l'élévation de ses pensées. Un nouveau desir de se perfectionner engagea Lucas, après trois ans de séjour à Rome, de se rendre à Venise, avec son pere qui étoit venu le joindre. Séduit par les ouvrages de Paul Véronnese, il y épuisa toute l'adresse de ses compositions, & y joignit le coloris du Cortone. Ils prirent de-là la route de Florence, où les études recommencerent d'après Léonard de Vinci, Michel-Ange, & André del Sarté. Ils revinrent à Rome, d'où, après peu de séjour, ils se rendirent à Naples. Bientôt après, Lucas s'y maria contre la volonté de son pere, qui craignoit qu'un pareil engagement ne le détournât de son art. Mais il le cultiva avec plus d'ardeur que jamais ; & sa réputation s'établit de maniere qu'on lui donnoit tous les ouvrages publics, qu'il conduisoit avec autant de facilité que de sçavoir. Sa maniere avoit beaucoup de vaguesse & d'harmonie : il entendoit les raccourcis ; mais c'est à une grande pratique de la main sur laquelle il se fioit trop, qu'on lui doit reprocher d'avoir exposé en public des tableaux médiocres & peu médités : on le trouvoit souvent incorrect & peu anatomiste.

Sur le récit qu'on fit à Charles II, roi d'Espagne, de

l'habileté de Jordane, ce prince le fit venir en 1690, à sa cour, pour peindre l'Escurial. On lui assigna une grosse somme pour son voyage, & une pension pour sa famille. Il partit sur les galeres qui alloient à Barcelone, avec son fils Nicolas, son neveu & deux éleves. On envoya plusieurs carosses à six chevaux au-devant de lui, & il fut logé chez le chevalier Montagnon, & de-là conduit à la cour, où le roi d'Espagne l'attendoit, & l'embrassa deux fois, en lui donnant la clef d'or, pour entrer quand il voudroit au palais.

Jordane s'acquitta en grand peintre, quoiqu'âgé de plus de soixante ans, de la voûte de l'Escurial, que le Cangiage avoit commencée il y avoit cent ans, & que la mort l'avoit empêché de finir. Le roi & la reine, qui venoient souvent le voir travailler, le faisoient couvrir en leur présence. Dans l'espace de dix ans, les dix voûtes de l'Escurial, qui représentent le Jugement dernier, & l'escalier, furent achevés. Il fit ensuite le grand sallon de *Buenretiro*, la sacristie de la grande église de Tolede, la chapelle de Notre-Dame de *Atocha*, la voûte de la chapelle de Madrid, & quantité d'autres ouvrages. Il étoit si attaché à son travail, qu'il ne le discontinuoit point les jours de fêtes. Un peintre de ses amis lui en faisant des reproches, il répondit plaisamment : *Si je laissois reposer mes pinceaux, ils s'éleveroient contre moi, & je n'en viendrois point à bout, à moins que je les mette sous mes pieds.*

Une heureuse mémoire présentoit à ce peintre toutes les différentes manieres des grands maîtres, qu'il avoit l'art de contrefaire à s'y méprendre. Le roi d'Espagne, lui montrant dans sa galerie un beau tableau de Jacques Bassan, parut être fâché de n'en avoir pas le pendant. Lucas chercha une vieille toile, &, sans rien dire, la plaça à côté de l'autre, y peignit un sujet qui parut si parfait, qu'on le crut être du même maître. Le roi, en récompense, fit un de ses fils capitaine de cavalerie, & nomma l'autre juge & président de la vicairerie de Naples. Philippe V le retint à

fon fervice, après la mort de Charles II, qui arriva en 1700; & Lucas acheva les grands ouvrages qu'il avoit commencés. Enfuite il revint à Naples, où il put à peine fuffire à l'empreffement des citoyens, quoiqu'il peignît extrêmement vîte.

Ce peintre étoit d'une humeur extrêmement plaifante. On fçait l'hiftoire de deux particuliers de la ville de Naples, qui firent faire leurs portraits, & ne fongerent point à les retirer. Jordane, n'ayant point entendu parler d'eux, s'avifa de peindre à l'un une tête de bœuf, & à l'autre un bonnet de Juif, en lui faifant tenir de vieilles hardes : ces peintures, qu'il expofa en public, firent accourir ces deux hommes pour le payer, & le prier d'effacer le ridicule de leurs portraits. Ses travaux furent toujours bien récompenfés, & les grandes richeffes, qu'il a laiffées à fa famille, le prouvent fuffifamment. Il mourut à Naples en 1705, âgé de foixante-treize ans. On voit fa fépulture dans l'églife de Sainte-Brigide, devant la chapelle de S. Nicolas de Bari, qui eft toute de fa main. Il eut beaucoup d'éleves, & on a gravé d'après lui. Il a gravé lui-même trois morceaux à l'eau-forte.

JOSÉPIN, (*Jofeph* D'ARPINAS, furnommé LE) peintre, né au château d'Aripnas en 1560, mort à Rome en 1640. Son pere, réduit par fa pauvreté à peindre des *Ex Voto*, l'exerçoit au deffin. Dès l'âge de treize ans, il fut envoyé à Rome, où, n'ayant aucun emploi, il fe mit à fervir les peintres qui travailloient au Vatican. Leurs ouvrages redoublerent l'ardeur qu'il avoit de manier le pinceau; &, fe trouvant feul, il peignit fur des pilaftres de petites figures qui parurent pleines d'efprit, & firent naître le defir d'en connoître l'auteur : on l'épia, & on le furprit les peignant. Le pape Grégoire XIII, qui les vit avec étonnement, lui donna de quoi continuer fes études.

Ses effais furent heureux; fon deffin parut léger, & fes compofitions fort élevées : beaucoup d'efprit & une agréable converfation lui donnerent accès chez

plusieurs papes. Sous le pontificat de Sixte V, il représenta, au pied de l'escalier du palais de S. Jean de Latran, pour accompagner les armes du pape, la Religion & la Justice, plus grandes que nature. Quoiqu'il peignît tout de caprice, sa maniere franche & vague plaisoit à tout le monde: on le manda ensuite à Naples, pour peindre chez les Chartreux la coupole de leur église, & il exécuta dans la sacristie divers sujets de la Passion.

De retour à Rome, Josépin commença en 1596, dans la principale salle du Capitole, à peindre à fresque, d'une grande maniere, l'histoire de Rémus & de Romulus, & le combat des Romains contre les Sabins. On y voit beaucoup de figures, & sur-tout des chevaux, qu'il se plaisoit à peindre. Clément VIII, qui le protégea toujours, lui fit quitter cet ouvrage pour travailler aux peintures de S. Jean de Latran, dont il fut fait directeur; & le pape le nomma chevalier de l'ordre de Christ, quoiqu'il n'eût pas lieu d'être content de son ardeur au travail. Il étoit si peu assidu, & traînoit si fort en longueur, qu'il dégoûta le saint pere de faire peindre toute l'église de S. Jean de Latran. Ce peintre vint en France, en 1600, avec le cardinal Aldobrandin, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il donna au roi un S. George à cheval, & un S. Michel. Sa Majesté, outre de grands présents qu'elle lui fit, le nomma chevalier de S. Michel. Son séjour en France ne fut pas long, & il s'en retourna à Rome pour continuer ses grands travaux.

Malgré un goût maniéré, des attitudes roides & forcées, une pratique qui s'éloignoit de la nature, un coloris froid & languissant, Josépin ne laissa pas de se faire un nom fameux, & d'attirer beaucoup d'éleves dans son école. Sa maniere étoit directement opposée à celle du Caravage, son contemporain & son ennemi. Le Josépin fut toujours mécontent de son état, & des honneurs dont le combloient les souverains. Il étoit si prévenu de son mérite, qu'il en agissoit durement

avec les princes même. Il avoit pour ainsi dire usurpé sa réputation, qui diminua beaucoup à sa mort; & ses ouvrages dans la suite furent médiocrement recherchés. On ne connoît point ses disciples; & il y a grande apparence qu'il n'en a formé aucun qui se soit distingué dans la peinture. On a gravé d'après lui.

JOURNET, (*Françoise*) célebre actrice, née à Mâcon selon quelques-uns, & selon plusieurs autres à Lyon. Sa mauvaise fortune la fit entrer, dans cette derniere ville, chez une marchande dont le mari fit banqueroute. Quoiqu'abandonnée de sa maîtresse, & n'ayant d'autre bien qu'une très-jolie figure, elle ne céda aux poursuites d'un jeune homme qui l'aimoit, qu'en l'épousant. Mais ayant appris, au bout de quelques mois, que ce jeune homme étoit déja marié, elle prit alors le parti du théâtre. Elle débuta à l'opéra de Lyon; & le succès qu'elle eut fut si grand, qu'on l'engagea de venir à Paris. Elle y fut médiocrement reçue. Ses amis lui conseillerent de persister; elle suivit cet avis, & réussit au point que, peu d'années après, elle devint la premiere actrice de l'opéra de Paris. Elle y avoit débuté, au mois d'Avril 1705, par le rôle d'Yole dans l'opéra de *la Mort d'Alcide*. Elle n'a jamais été remplacée dans ceux d'Isis, de Thétis & d'Iphigénie. Elle quitta le théâtre en 1720. Le Systême lui avoit procuré une fortune de huit à neuf cents mille livres, qui ne dura qu'autant que le papier: le chagrin qu'elle en eut & un squirrhe au foie la mirent au tombeau en 1722. On a vu long-temps à Paris un portrait de mademoiselle Journet, peinte en Iphigénie, par le fameux Raoust. C'étoit un des chefs-d'œuvre de ce peintre: il a disparu depuis quelque temps, sans qu'on sçache à qui il appartient aujourd'hui.

JOUVENET, (*Jean*) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, âgé de soixante-treize ans. Son pere, Laurent Jouvenet, peintre de cette ville, l'éleva dans sa profession, à laquelle sa famille, originaire d'Italie, s'étoit appliquée depuis long-temps.

Son aïeul, Noël Jouvenet, avoit donné les premieres leçons au fameux Pouſſin. Son pere l'envoya à Paris à l'âge de dix-ſept ans, & il s'y forma tout ſeul, ſans aucun maître. Il n'avoit que vingt-neuf ans quand il fit, pour Notre-Dame, le tableau du *Mai*, en 1673, dont le ſujet eſt la guériſon du paralytique : c'eſt une fierté de deſſin, une compoſition & une entente de couleur qui ſurprennent. Charles le Brun, premier peintre du roi, auſſi habile à diſtinguer le mérite des autres qu'à faire connoître le ſien, le préſenta à l'académie en 1675, où il fut reçu avec applaudiſſement. Son tableau de réception, qui repréſente Eſther devant Aſſuérus, eſt un des plus beaux morceaux de la ſalle de l'académie; tout y rappelle la belle maniere du Pouſſin. Dans la ſuite, il fut reçu profeſſeur, deſſinant d'après le modele avec une aſſiduité capable de faire ſentir aux jeunes gens la néceſſité de cette étude : on le nomma, quelque temps après, directeur & recteur perpétuel.

Ce fut en ce temps-là que Jouvenet peignit les quatre morceaux de Saint-Martin-des-Champs, ouvrages qui, pour l'ordonnance, le ſublime, le génie vaſte & fécond, le beau choix des draperies, vont de pair avec ceux des plus grands maîtres. Jouvenet fit exprès le voyage de Dieppe, malgré la rigueur de l'hiver, pour examiner la manœuvre des pêcheurs, & deſſiner d'après nature des filets, des poiſſons & des coquillages; études qui lui ont ſervi pour le tableau de la Pêche miraculeuſe de S. Pierre. Jouvenet fut fort conſidéré de Louis XIV, qui lui en donna ſouvent des preuves : il lui donna une penſion de douze cents livres, qu'il augmenta de cinq cents en 1709, après l'exécution de la chapelle de Verſailles, où il a peint la Pentecôte au deſſus de la tribune du roi. Il auroit été nommé premier peintre, s'il ne ſe fût pas trouvé contemporain de la Foſſe, de Coypel & des Boullogne, dont les heureux talents lui enleverent ce premier grade. Chaque jour augmentoit ſa renommée, & tous les grands ouvrages lui étoient deſtinés. Après avoir terminé la chapelle de Verſailles, il peignit les deux

grands tableaux des Récollets de cette ville. Cet artiste ne vit jamais l'Italie, non plus que le Sueur. Cependant, quoi qu'en disent les étrangers, il mérite un rang distingué parmi les peintres. Son dessin est correct & sçavant; une pratique facile & prompte se remarque dans tout ce qu'il a fait, avec une intelligence des couleurs locales, un beau choix d'attitudes, des draperies bien jettées & du meilleur goût.

M. d'Argenville dit qu'en 1713, Jouvenet, étant tombé paralytique du côté droit, après une furieuse attaque d'apoplexie, se crut hors d'état de travailler. Il s'amusoit à voir peindre son neveu; &, voulant un jour lui faire corriger quelqu'endroit d'un tableau, & ne pouvant s'expliquer, il prit le pinceau de la main paralytique pour retoucher une tête qu'il gâta. Sa vivacité ne put supporter ce triste effet de sa maladie: il essaya de réparer de la main gauche l'accident causé par la droite; &, à son grand étonnement, cette main qui n'avoit nulle habitude d'obéir, exécuta fidélement sa pensée. C'est ainsi qu'il s'apperçut de ce nouveau prodige, qui, par le fréquent usage qu'il en fit, cessa de l'être.

Ce grand peintre, comme un autre Turpilius, encouragé par ce premier essai, ébaucha de la main gauche le plafond de la seconde Chambre des Enquêtes du parlement de Rouen: la facilité suivit cette épreuve; & cette épreuve le mit en état de finir avec la même hardiesse & le même feu qu'il auroit pu faire de la main droite. M. le duc d'Orléans, régent, qui entendit parler de ce prodige, fut voir cet ouvrage au college des Quatre Nations, où Jouveneit l'avoit peint. Ce prince en témoigna sa surprise & son admiration dans des termes qui prouvoient également l'estime qu'il faisoit de l'artiste, & sa connoissance parfaite dans les arts.

Dans le même temps qu'on plaçoit son plafond à Rouen, il peignit le *Magnificat* pour le chœur de Notre-Dame de Paris. Rien ne s'y ressent de l'exécution de la main gauche. Ce morceau est d'une compo-

ſition riche & ſinguliere, d'un ton harmonieux & d'un grand goût de deſſin. Jouvenet n'eut pas la conſolation de le voir en place, étant mort quelques jours après. La ville de Paris eſt ornée de quantité de tableaux de cet artiſte; & l'on a gravé d'après lui.

JUANES, (*Jean-Baptiſte*) peintre, né à Valence en Eſpagne, mort dans la même ville en 1596, âgé de cinquante-ſix ans. Nous ſuivrons exactement dans cet article ce que dit l'auteur Eſpagnol qui a donné les Vies des Peintres, Sculpteurs & Architectes de ſa nation; & nous laiſſons aux lecteurs à porter le jugement qu'ils voudront ſur les éloges qu'il fait de cet artiſte, & ſur les circonſtances extraordinaires d'un de ſes tableaux. Cet auteur commence par mettre Juanes au deſſus du grand Raphaël, dont il avoit été diſciple, pour la beauté du coloris, & les airs gracieux des têtes; & il ajoute qu'il l'a égalé au moins dans toutes les autres parties de la peinture. Il dit encore qu'il mérite beaucoup mieux que Morales le titre de *divin;* que ſon deſſin eſt exquis, ſa touche délicate, ſes compoſitions abondantes, & qu'il excelle ſur-tout à repréſenter les cheveux & les poils de la barbe, de maniere qu'on croiroit qu'ils vont ſe remuer, ſi on y ſouffloit deſſus. Pour appuyer ſon ſentiment, il appelle en témoignage pluſieurs de ſes ouvrages, entr'autres le portrait de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſur la porte de la ſacriſtie de l'égliſe de Saint-Pierre à Valence.

Mais ce qui lui paroît au deſſus de tout éloge eſt le tableau de la Conception, qu'on voit dans une chapelle de l'égliſe de la maiſon profeſſe des Jéſuites de la même ville; & voici les circonſtances qu'il en rapporte. « Un certain pere Martin Alberro, Jéſuite, eut, » le jour de l'Aſſomption, une viſion de la ſainte Vierge, » dans laquelle elle lui dit de la faire peindre dans la » forme où il la voyoit, c'eſt-à-dire avec une robe » blanche, un manteau bleu, la lune à ſes pieds, au » deſſus d'elle le Pere éternel, & ſon fils en action de la » couronner, & par deſſus l'Eſprit ſaint en figure de co-

» lombe qui la couronne. » Ce bon religieux fit part de son idée à Juanes, qui se mit tout de suite à l'ouvrage: il fit un dessin qui ne parut pas conforme à ce que le Jésuite avoit vu. Celui-ci, après lui avoir expliqué dans le plus grand détail toutes les circonstances, lui ajouta que, pour exécuter un pareil ouvrage, il falloit s'y préparer par toutes les pratiques Chrétiennes. En conséquence, Juanes commença par se confesser & communier avant que de faire les premiers traits; & toutes les fois qu'il vouloit donner des coups de pinceau à la tête de la Vierge, il étoit plusieurs heures à s'occuper de réflexions pieuses, & à attendre l'inspiration divine. Après un temps considérable & des soins infinis, il parvint enfin à finir ce tableau qui frappe tous les spectateurs par la beauté & la modestie céleste de la sainte Vierge.

JULES ROMAIN, peintre & architecte, né à Rome en 1492, mort à Mantoue en 1546. Son véritable nom étoit *Julio Pipi*. Ce fut sous Raphaël qu'il apprit les premiers éléments de l'art de peindre: il y fit des progrès si extraordinaires, que son maître lui-même en fut surpris. Devenu dans la suite son meilleur disciple, Raphaël lui confioit, sur ses dessins, l'exécution de ses plus beaux ouvrages. Jules, dit M. d'Argenville, mettoit beaucoup plus de feu dans ses tableaux, que Raphaël; il donnoit à toutes ses figures une certaine vie & une action qui manquoient souvent aux ouvrages de son maître. Grand dans ses ordonnances, d'un génie très-fécond, il rappelloit les pensées des anciens poëtes; ses idées étoient nobles & élevées, & il dessinoit correctement. Heureux, s'il eût pu se familiariser avec le naturel & les graces, compagnes fidelles du pinceau de son maître! Son goût, au contraire, avoit quelque chose de féroce, & suivoit plus l'antique que la nature; il en devint dur & sec dans la suite. Jules Romain possédoit toute l'érudition dont peut être capable un homme de son art. L'histoire, la fable, l'allégorie, l'architecture & la perspective, toujours présen-

tes à sa mémoire, se trouvent placées judicieusement dans ses tableaux. Il donnoit de l'esprit à ses figures : son génie fécond étoit propre aux sujets bizarres, aux événements terribles, & il traitoit supérieurement les figures colossales. Ces talents étoient accompagnés d'une connoissance parfaite de l'antique & des médailles.

Pendant la vie de Raphaël, le mérite du disciple fut toujours enseveli dans les grands ouvrages du maître : exécuteur de ses idées, toute son application, tout son sçavoir, ne tendoient qu'à les rendre élégamment. Quand il eut perdu Raphaël, Jules parut tel qu'il étoit, c'est-à-dire un homme abandonné à lui-même, ne suivant que la fougue de son génie, peignant tout de pratique, sans consulter les vérités de la nature : ses chairs tiroient sur le rouge de brique ; il mettoit trop de noir dans ses teintes, ce qui a gâté & obscurci ses meilleurs ouvrages : sa maniere même de dessiner, dure & sévere, ne paroissoit point variée dans les airs de tête ni dans les draperies. Raphaël, qui l'aimoit préférablement à tous ses autres éleves, le fit son héritier, conjointement avec le *Fattore ;* il le chargea de terminer les ouvrages qu'il avoit commencés, entr'autres la salle de Constantin. Jules s'en acquitta dignement, se faisant aider par le *Fattore*, & Raphaël *dal Colle*. Après la mort de Léon X, voyant que les arts n'étoient plus en crédit sous Adrien VI., son successeur, il avoit résolu d'abandonner la ville de Rome, de même que tous les autres éleves de Raphaël : mais ce pape vécut peu de temps ; & le cardinal Jules de Médicis, qui lui succéda sous le nom de Clément VII, fit revivre leurs espérances. Jules travailla à l'histoire de Constantin, sur les dessins de son maître : les ajustements & les ornements peints en bronze au dessus & au dessous des grands tableaux, sont encore de lui.

Lorsque ces ouvrages furent achevés, Jules se retira dans une maison qu'il avoit fait bâtir ; il peignit des tableaux pour différentes villes, & fut l'architecte de plusieurs palais. On l'invita d'aller à Mantoue. Attiré

par les promesses du duc, il se rendit en cette ville. On le reçut avec distinction; on lui donna un beau logement, une pension, une table pour lui & pour ses domestiques; le prince lui envoya même son plus beau cheval, avec lequel il se rendit au palais du T, qui est aux portes de Mantoue. Ce voyage lui épargna la punition qu'auroient pu lui attirer les vingt estampes obscenes qu'il avoit inventées, & qu'a gravées Marc-Antoine, connues sous le nom de Figures de l'Arétin, qui les avoit ornées chacune d'un sonnet. Tout l'orage tomba sur le graveur qui étoit à Rome.

Le bâtiment du T n'étoit rien dans son commencement; Jules le rendit recommandable par l'architecture & par les peintures dont il l'orna. Quoiqu'il n'y eût en ce lieu que des briques pour bâtir, il en forma des colonnes, des chapiteaux, des corniches, & autres ornements qui charmerent le duc de Mantoue. Ce palais du T est si célebre, qu'on nous permettra quelques détails tirés du même M. d'Argenville. L'ouvrage le plus considérable est un sallon, où les Géants paroissent foudroyés par Jupiter. Tous les dieux sont en mouvement; les Vents peints dans les quatre coins soufflent de tous côtés; les Graces y paroissent étonnées, les Géants écrasés sous les rochers; Briarée, seul dans une caverne, est enseveli sous une montagne: la cheminée, sur laquelle est peint Pluton dans son char suivi des Furies, quand on y fait du feu, fait paroître toutes ces figures dans le royaume de ce dieu. Les fenêtres, la voûte en tour creuse, les portes & la cheminée, sont rustiquées par de grosses pierres qui semblent tomber; le plancher même est pavé de petits cailloux ronds, dont la continuation est peinte au bas des murs, à la hauteur d'un pied, pour surprendre davantage; & leur poliment fait réfléchir les peintures, ce qui fait paroître ce lieu plus grand. Enfin tout se ressent du génie de cet habile homme; & ces traits de la Fable, maniés si sçavamment, ne font pas moins de plaisir que la belle description qu'en a faite Ovide. Ce sont-là d'heureux coups de génie, & de la grande poésie.

A

A ſes talents pour la peinture, Jules joignit une grande habileté dans l'architecture. On voit de lui, aux portes de Rome, la vigne *Madame*, qu'il a ornée de peintures, ainſi qu'un petit palais ſur le mont Janicule. Lorſque San-Gallo, architecte de Saint-Pierre, mourut, notre artiſte fut nommé pour remplir ſa place, & on lui fit des offres très-conſidérables. Le cardinal Gonzague, la femme de Jules & ſes enfants l'empêcherent pendant long-temps de l'accepter; mais il étoit déterminé à aller occuper un poſte ſi avantageux, lorſque ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit de jour en jour, y apporta le plus grand obſtacle. La mort le ſurprit à Mantoue, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il eut beaucoup d'éleves. Le Roi poſſede huit morceaux de Jules Romain, & l'on en compte ſeize au Palais-Royal. L'œuvre de ce maître eſt d'environ deux cents cinquante pieces gravées par différents artiſtes.

JUNI, (*Jean* DE) & *Grégoire* HERNANDEZ, ſculpteurs, floriſſoient à Valladolid, en Eſpagne, ſous le regne de Philippe III. On dit que Juni étoit Flamand de nation, & qu'il apprit à Rome l'art de la ſculpture, à l'école de Michel-Ange. On voit dans la cathédrale de Ségovie un bas-relief qui repréſente la ſépulture de Jeſus-Chriſt. Les figures ſont grandes comme nature. On prétend que ce morceau, dans le goût de Michel-Ange, pourroit faire honneur à ce grand maître. On voit encore, de Juni, pluſieurs beaux ouvrages à Valladolid & à Salamanque. Grégoire Hernandez, né dans la Galice, travailla avec lui à la repréſentation des myſteres de la Paſſion, qu'on voit à Valladolid. Tout le monde convient que c'eſt un des plus beaux ouvrages qu'il y ait dans toute l'Eſpagne. Hernandez en fit beaucoup d'autres pour pluſieurs égliſes de cette même ville: ils lui mériterent tous une juſte réputation. Ces deux artiſtes moururent à Valladolid, vers l'an 1614, âgés d'un peu plus de ſoixante ans.

JUNTES, célebres imprimeurs. Cette famille exerça

long-temps l'imprimerie avec la plus grande distinction dans différentes villes d'Italie, à Venise, à Rome, à Florence, de même qu'à Lyon. Ces imprimeurs se signalerent dans le quinzieme & le seizieme siecles; ceux de Florence en particulier se rendirent fameux par la beauté & la correction de leurs éditions grecques & latines. Leur devise étoit un lis avec ces paroles : *Nil candidius*. Ils y ajoutoient quelquefois les premieres lettres de leur nom, & quelquefois ils le mettoient tout au long. Il y eut deux Juntes à Genes, sçavoir, Philippe qui commença à imprimer en 1497, & continua jusqu'à 1518, auquel temps on suppose qu'il mourut; & Bernard qui étoit ou le frere ou le cousin de Philippe. Le premier, ayant lieu de soupçonner que ses éditions pourroient être contrefaites, selon la coutume déja en vogue dans ce temps-là, obtint du pape Léon X un privilege pour dix années, par r pport à toutes les éditions grecques & latines qu'il pourroit publier durant cet espace de temps.

Comme les éditions grecques de cet imprimeur sont toutes très-anciennes & infiniment estimées, nous allons donner le catalogue des plus considérables. I. *Basilii magni liber de Exercitatione Grammaticâ*, in-8°, 1515. II. *Antonii Sophistæ præludia, & Hermogenis Rhethorica*, in-8°, 1515. III. *Musæi Batrachomyomachia, Oppiani Halientica*, in-8°, 1515. IV. *Novem Comediæ Aristophanis*, in-8°, 1515. V. *Apollon. de Constructione*, in-8°, 1515. VI. *Theodori Gazæ Grammatices introductionis libri 4*, in-8°, 1515. VII. *Dyon. Areopagitæ opera*, in-8°, 1516. VIII. *Xenophontis opera*, in-folio, 1516. IX. *Plutarchi vitæ parallelæ Græc.* in-folio, 1517. X. *Philostrati Icones & Heroic. &c.* in-folio, 1517. XI. *Aristidis orationes*, in-folio, 1517. XII. *Sophocles cum Scholiis Græcis*, in-8°, 1518. XIII. *Homeri opera*, in-8°, 1519. Cette édition d'Homere est le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum Epigrammatum, &c.* in-8°, fut imprimé par ses héritiers.

JUVARA, (*Philippe* L'ABBÉ) architecte, né à Messine en 1685, mort à Madrid en 1735. Issu d'une famille ancienne, mais pauvre, il prit l'habit ecclésiastique, & alla à Rome pour se perfectionner dans l'architecture. Il se mit sous la direction du chevalier Fontana, & fit de grands progrès sous un tel maître. La pauvreté l'auroit précipité dans les plus grands malheurs, sans les soins attentifs de l'amitié, & s'il n'eût pris l'état de graveur pour vivre. La fortune cessa enfin de lui être contraire. Le duc de Savoie, étant devenu roi de Sicile, le fit venir à Messine, où il le chargea de lui bâtir un palais sur le port de cette ville. Le dessin que Juvara présenta à ce prince lui fit tant de plaisir, qu'il le nomma son premier architecte, & lui donna trois mille cinq cents livres de pension. Le duc de Savoie l'emmena à Turin, & le nomma dans la suite à l'abbaye de Selve, qui rapporte cinq mille cinq cents livres de rente. Cet architecte bâtit dans cette ville plusieurs édifices, entr'autres la belle église, avec les bâtiments contigus, sur la montagne de la Superga, pour accomplir le vœu du roi Victor Amédée, lorsque les François leverent le siege de Turin. La chapelle royale de la Vennerie est encore de Juvara : elle passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. La beauté du plan égale celle de la décoration. Le roi de Portugal pria instamment celui de Sardaigne de permettre à cet artiste de venir à sa cour. Pendant le séjour que Juvara fit à Lisbonne, il donna les plans de l'église patriarchale, & celui d'un palais pour le roi. On prétend qu'on n'a jamais rien vu de plus magnifique. Juvara fit encore les dessins de plusieurs autres édifices, & revint comblé de présents dans sa patrie. Le roi de Portugal l'avoit nommé chevalier de l'ordre de Christ, avec une pension de trois mille écus romains, ou de quinze mille livres de France. Ce prince lui fit encore présent d'une croix de diamants de très-grand prix. Lorsque le palais royal eut été brûlé à Madrid, le roi

d'Eſpagne s'empreſſa à faire venir Juvara. Cet architecte ſe rendit à ſes invitations ; mais à peine eut-il commencé à mettre ſes projets au net, qu'il fut ſurpris par une violente fievre, dont il mourut, à l'âge de cinquante ans. Juvara étoit gai, d'une converſation agréable ; il aimoit les plaiſirs ; mais il portoit en même temps l'économie juſqu'à la léſine.



KEL

KALF, (*Guillaume*) peintre, né à Amſterdam en 1630, fut contemporain de Marie Oolterwyck. Ses premieres années ſe paſſerènt dans l'école de Henri Pot, peintre d'hiſtoire & de portraits; mais, ſoit faute de diſpoſitions, ſoit par une inclination particuliere, en quittant ſon maître, il quitta ſa maniere, & s'adonna à peindre des fruits, des vaſes d'or, d'argent & de nacre, &c. Ses tableaux plurent, & ſes partiſans éleverent ſes ouvrages au deſſus de ceux des autres artiſtes. Il méritoit aſſez cette ſupériorité; on ſçait que ces ſortes de tableaux, peu intéreſſants par eux-mêmes, ne le deviennent qu'autant qu'on y voit la nature imitée avec choix, diſpoſée avec goût, & rendue avec la plus grande vérité. On trouve ſouvent tous ces mérites dans les tableaux de Kalf; & c'eſt par cette raiſon qu'on les a recherchés, & qu'ils le ſont encore. Il mourut le 30 Juin 1693, d'une chûte qu'il fit en paſſant ſur un pont. Tous les tableaux de Kalf ſont d'un très-bon ton de couleur. Ils ſont touchés avec force & bien coloriés. On trouve beaucoup de ſes ouvrages en Hollande & en Flandres.

KELLER, (*Jean-Balthaſar*) fondeur, né à Zurich en Suiſſe, mort en 1702, vint s'établir à Paris, où il ſe fit une grande réputation, pour jetter en moule de grands morceaux & des grouppes. Il fut chargé de la fonte de la ſtatue équeſtre de Louis XIV, que l'on voit à Paris dans la place de Vendôme. Cette ſtatue, haute de vingt pieds, eſt d'un ſeul jet: elle fut terminée le dernier Décembre 1692. Pluſieurs autres pieces de Keller, que l'on trouve à Verſailles & ailleurs, ne méritent pas moins l'eſtime des connoiſſeurs. Il reçut des bienfaits du Roi qui lui donna l'inſpection de la nouvelle fonderie à l'arſenal. Un frere qu'il avoit, nommé Jean-Jacques Keller, s'eſt auſſi rendu célebre dans la même profeſſion.

KERVER, (*Jacques*) imprimeur de Paris dans le seizieme siecle. Sa réputation commença à s'établir en 1535. Il étoit fils de Thielman Kerver, & frere de Jean Kerver. Nous avons de lui quelques éditions Grecques qui sont très-belles. Tous les livres qu'il débitoit ne sortoient pas de son imprimerie; car on en voit plusieurs qu'il a fait imprimer chez Morel. Kerver fut le premier à qui les papes Pie V & Grégoire XIII accorderent le privilege d'imprimer l'Office de l'Eglise suivant la réforme du concile de Trente, privilege qui fut confirmé par Charles IX. Il avoit beaucoup de correspondance avec les imprimeurs & les libraires étrangers, & il se comportoit avec une grande droiture dans son commerce. On le choisit pour être échevin de Paris en 1568; & il mourut dans cette ville en 1583.

KESLER, (*Nicolas*) imprimeur de Basle dans le quinzieme siecle. Nous avons de lui *Biblia sacra*, à Anvers en 1487, & cinq autres éditions à Basle, depuis 1486 jusqu'en 1494. A l'exemple de Faust, de Schoiffer & d'autres, il mit dans sa premiere édition cette apostille: *Anno Domini millèsimo quadringentesimo octogesimo sexto, octavo nonas Martii, non atramentali pennâ cannâve, sed quâdam arte imprimendi cunctipotenti aspirante Deo, in egregiâ urbe Basiliensi Nicolaus Kesler feliciter consummavit.* Son dernier ouvrage, qui est *Liber Deflorationum*, ne porte point le nom de Kesler, quoiqu'imprimé du même caractere que le premier; mais il est aisé de connoître qu'il est de lui. On voit au commencement la figure d'une vieille main, à triple face, avec ces mots au dessus: *Sancta Trinitas.*

I. KESSEL, (*Jean van-*) peintre, né à Anvers en 1626, mort dans la même ville, sans qu'on sçache en quelle année. Sa maniere approche de celle de Breughel de Velours, qu'il a presque égalé dans le talent de représenter des oiseaux, des insectes, des fleurs & des plantes. Il dessinoit avec précision, colorioit avec in-

telligence, & finiſſoit avec goût. Le prix énorme de ſes tableaux les mettoit hors de la portée des perſonnes qui n'étoient pas très-riches. Le roi d'Eſpagne en acheta une grande quantité ; pluſieurs gouverneurs des Pays-Bas & quelques grands ſeigneurs d'Angleterre en eurent auſſi quelques-uns.

II. KESSEL, (*Ferdinand* van-) peintre, fils du précédent, né à Anvers en 1660. Ses tableaux, portés par-tout, le firent connoître de Jean Sobieski, roi de Pologne, qui aima tant ſes ouvrages, qu'il fit conſtruire un cabinet exprès pour y placer ceux qui étoient de cet artiſte. Ce prince donna ordre à Molo, ſon Réſident à Bréda, d'engager van-Keſſel à ne travailler que pour lui. Van-Keſſel reçut l'ordre ; il obéit, & ſe rendit à Bréda. Il peignit d'abord ſur cuivre les quatre éléments. Il fit enſuite les quatre parties du monde, avec beaucoup de figures, ſelon le coſtume, les plantes, les animaux, & exactement tout ce qui peut intéreſſer & indiquer les différences de chaque partie. Van-Keſſel., aidé de la nature, n'auroit pu y ſuffire, s'il n'avoit encore eu devant les yeux les études & les recherches de ſon pere : on aſſure que l'on n'a jamais vu plus d'objets repréſentés à-la-fois. Ces tableaux & quelques autres, tous placés dans un ſeul cabinet, furent conſumés dans les flammes, au grand regret du roi, qui envoya des ordres pour engager l'artiſte à réparer le dommage, en faiſant de nouveau la répétition des tableaux brûlés. Van-Keſſel avoit toutes ſes compoſitions & ſes études : il finit cette tâche, qui fut très-bien reçue & payée richement. Le roi de Pologne envoya une patente pour ennoblir ce peintre & ſes deſcendants, avec une lettre écrite de ſa main, pour engager van-Keſſel à paſſer à ſa cour en qualité de ſon premier peintre. Cet habile artiſte eut le courage de préférer ſa liberté à tant d'honneurs ; il s'excuſa ſur ſes infirmités. Van-Keſſel peignoit bien le payſage, toutes les plantes, les fleurs, les fruits & les animaux, qu'il deſſinoit, qu'il colorioit & qu'il finiſſoit bien ; & ce qu'il

y a de singulier, c'est que l'on ne conçoit pas comment il a pu faire autant de tableaux aussi finis.

KILIAN. Il y a eu plusieurs graveurs de ce nom & de la même famille ; presque tous ont eu des talents distingués dans différents genres.

I. KILIAN (*Lucas*) florissoit en Allemagne vers la fin du seizieme siecle ; on a de lui un grand nombre de sujets d'un burin hardi, quoiqu'en général on y remarque de la dureté & de la sécheresse. Voici quelques-unes de ses estampes les plus recherchées. Une Adoration des Bergers, d'après Jacques Palme le Jeune ; la Multiplication des Pains, d'après le Tintoret ; une sainte Famille, d'après Corneille de Harlem : les têtes, dans ce sujet, sont grosses comme demi-nature ; une Adoration des Bergers, d'après Rottehamer ; le même sujet, l'Enlevement de Proserpine, Vénus sur les genoux d'un Satyre, d'après J. Heitz ; plusieurs portraits & autres sujets, d'après le Casolane, F. Vanni, Spranger, &c.

II. KILIAN, (*Wolfang* ou *Wolfgang*) frere du précédent, a produit un grand nombre d'estampes, tant sujets d'histoire que portraits ; mais ses ouvrages sont inférieurs à ceux de *Lucas*.

III. KILIAN, (*Barthelemi*) de la même famille que le précédent, a gravé avec le plus grand succès beaucoup de portraits très-estimés. Il est mort à Ausbourg, sa patrie, vers la fin du dernier siecle.

IV. KILIAN, (*Philippe*) frere du précédent, a gravé dans le même genre du dernier, & avec autant de succès.

V. KILIAN, (*Philippe-André*) né à Ausbourg, & mort dans la même ville en 1774. Cet artiste semble avoir éclipsé la gloire de ses aïeux. Il joignit à un très-bon goût de dessin un style moëlleux, expressif & correct, s'attachant à conserver le caractere des auteurs qu'il traduisoit. On en peut juger par les morceaux suivants. Une Adoration des Bergers, pour la galerie

de Dresde, d'après Paul Véronnese; la Famille d'un noble Vénitien, conduite par les vertus aux pieds de la Vierge, d'après le même peintre; la Femme adultere, d'après le Tintoret; sainte Cecile, Hérodiade tenant la tête de S. Jean, d'après Carlo Dolcé; une sainte Famille, d'après Carlo Lotti, pour la galerie du comte de Bruhl.

KIRCHER, (*Athanase*) célebre mathématicien, né à Fulde en Franconie, mort à Rome en 1680, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il entra jeune dans la société des Jésuites, & fit de grands progrès dans la philosophie & les mathématiques. Il étoit professeur de ces sciences à Virtsbourg, lorsque les Suédois troublerent le repos dont il jouissoit, en 1631. Le P. Kircher vint chercher un asyle en France, & s'arrêta quelque temps au college des Jésuites d'Avignon, où il traça un excellent cadran solaire qui subsistoit encore il y a peu d'années. D'Avignon il se rendit à Rome, où il acquit l'estime de tous les sçavants & des personnes de la premiere distinction, en particulier de la fameuse Christine, reine de Suede, par des ouvrages curieux, remplis de recherches, & où regne la plus vaste érudition. Les plus considérables sont: *Prælusiones magneticæ; Primitiæ gnomonicæ catoptricæ; Ars magna lucis & umbræ; Musurgia universalis; Obeliscus Pamphilius; Œdipus Ægyptiacus; Itinerarium extaticum; Mundi subterranei; China illustrata, &c.*

Le P. Kircher est incontestablement l'auteur du *Porte-Voix*, ou, pour mieux dire, c'est lui qui en a renouvellé l'usage dans ces derniers temps; car cet instrument étoit connu dans l'antiquité. Ce Jésuite dit qu'en faisant des recherches dans la bibliotheque du Vatican à Rome, il tomba sur un livre qui avoit pour titre, *Secreta Aristotelis ad Alexandrum magnum.* Il y est question, entr'autres, d'un cornet bien prodigieux, dont ce prince se servoit. Le son en étoit si fort, qu'il pouvoit se faire entendre à toute son armée, & la rassembler par son moyen, quand elle auroit été disper-

ſée à cent ſtades (environ ſix lieues) à la ronde du quartier de ſon général. Ce porte-voix avoit cinq coudées (ſept pieds & demi) de diametre. D'après cette deſcription , le P. Kircher en imagina un de forme conique , long de vingt-une palmes, dont l'iſſue ou le pavillon en avoit trois , & l'embouchure un quart. C'eſt ce qui ſe trouve conſtaté dans ſon ouvrage, *Ars magna Lucis & Umbræ*, imprimé à Rome en 1646 , dans lequel il dit qu'il s'en ſervoit pour parler au portier du college de Rome, & pour en recevoir des réponſes; & , dans un autre ouvrage, il ajoute que pluſieurs perſonnes avoient vu ſouvent cet inſtrument dans ce même college. Cependant le chevalier Morland, Anglois, lui diſputa l'honneur de cette invention; &, dans un écrit qu'il publia en 1670 ou 71 , il ſe l'attribua en entier. Le P. Kircher répondit avec force & d'une maniere victorieuſe; & en effet, ſi l'on ſe donne la peine d'examiner les pieces de ce procès, on trouvera que le larcin de l'auteur Anglois eſt tout-à-fait démontré, & même que ſon travail, indépendamment du défaut d'invention, eſt de beaucoup inférieur à celui du P. Kircher.

L'expérience que celui-ci fit ſur les miroirs ardents , rendit croyable ce qu'on racontoit de l'effet prodigieux de ces mêmes miroirs dont ſe ſervit Archimede pour porter l'incendie dans la flotte Romaine. Après avoir propoſé ce problême , *Conſtruire une machine de miroirs plans , moyennant laquelle on puiſſe brûler à la diſtance de plus de cents pieds*, voici ce que le P. Kircher ajoute: « Je proteſte que j'en ai fait l'ex» périence avec cinq miroirs; & j'ai obſervé que la » lumiere réfléchie du premier miroir, jointe à la lu» miere directe du ſoleil, avoit une chaleur différente » de celle de la ſimple lumiere directe; la chaleur s'ac» crut conſidérablement, quand j'y joignis la lumiere » réfléchie du ſecond miroir ; en y mettant celle du » troiſieme, la chaleur approchoit de celle que l'on » reſſent en ſe chauffant à un feu modéré; on pouvoit » encore la ſupporter lorſqu'elle fut quadruplée; mais,

» à la réunion de la lumiere réfléchie du cinquieme » miroir, il n'étoit presque plus possible d'y tenir. » On peut voir à l'article ARCHIMEDE, que M. de Buffon a renouvellé cette expérience avec succès. Il a même démontré la possibilité & indiqué les moyens de porter ces miroirs à un tel degré de perfection, qu'il a le mérite & la gloire d'une nouvelle création.

On attribue encore au P. Kircher l'invention de la lanterne magique. On prétend qu'il avoit fait une machine pour voler, ainsi qu'un automate, qui, à l'ouverture de la porte de sa chambre, s'avançoit pour recevoir les étrangers, & leur faisoit une profonde révérence. Le mouvement de l'automate étoit si naturel, sa ressemblance avec le Jésuite si parfaite, qu'on le prenoit pour le P. Kircher lui-même.

Il avoit commencé au college Romain un cabinet, connu sous le nom de *Musæum Kircherianum*, que le P. Bonanni, son confrere, a rétabli & fort augmenté. Les curiosités qu'il contient sont gravées dans plusieurs planches, & soigneusement expliquées. George de Sépi, dont le P. Kircher se servoit pour construire ses machines, en fit imprimer à Amsterdam une courte description, qui ne peut être regardée que comme un catalogue fort imparfait. La description donnée par P. Bonanni remplit un grand *in-folio ;* & ce cabinet est divisé en douze classes.

KLINGSTET, peintre, né à Riga en Livonie, d'une bonne famille, mort subitement à Paris en 1734, âgé de soixante-dix-sept ans. Le goût naturel qu'il avoit pour le militaire lui fit prendre parti, dès l'âge de quinze ans, dans les troupes de Suede : cinq ans après, il vint en France, & servit pendant douze années dans un régiment Allemand, tant en qualité de soldat que de sergent. Les fatigues inséparables d'un tel état ne l'empêcherent point de cultiver l'art de la peinture, pour lequel il avoit montré la plus grande inclination dès son enfance. Il céda même entiérement à cet attrait ; &, à l'âge de trente-trois ans, il vint à

Paris, où il acquit bientôt une réputation méritée par ſon talent pour la miniature, dans lequel peu d'artiſtes ont auſſi-bien réuſſi que lui. Il donnoit beaucoup de relief & de caractere à ſes figures. Mais des yeux chaſtes ne peuvent pas s'arrêter ſur ſes ſujets qui ſont extrêmement libres. Quoiqu'il ne fût pas grand deſſinateur, & qu'il eût un génie aſſez étroit, on voit cependant de lui pluſieurs morceaux de ſa compoſition, où il paroît de l'eſprit & de l'invention. Ses ouvrages ſont pour l'ordinaire à l'encre de la Chine.

KNELLER, (*Godefroy*) peintre, né à Lubeck, dans le duché de Holſtein, en 1648, mort à Londres en 1723, âgé de ſoixante-quinze ans. Rembrant & Ferdinand Bol furent ſes maîtres dans les Pays-Bas, où il fit un long ſéjour. Son frere Jean-Zacharie Kneller l'engagea au voyage d'Italie, où il exécuta quelques tableaux grands comme nature. Ce genre, qui ne lui parut pas aſſez lucratif, le détermina à peindre le portrait; & il en a fait de très-beaux en Italie. Il diſoit à ce ſujet que les peintres d'hiſtoire faiſoient vivre les morts, & qu'ils ne commençoient eux-mêmes à vivre qu'après leur mort: *Je peins les vivants*, diſoit-il, *& ils me font vivre.* L'Angleterre, où l'on récompenſe les arts avec tant de générosité, fut l'objet de ſes deſirs; il s'y établit en 1676, & cauſa beaucoup de jalouſie à Pierre Lely, qui, outre ſa grande réputation pour le portrait, étoit premier peintre du Roi. Kneller, chargé de lettres de recommandation auprès d'un banquier de Londres, fut préſenté au duc de Montmouth. Ce prince lui fit faire ſon portrait, où il réuſſit ſi bien, que ce fut le commencement de ſa fortune. Charles II, ayant vu ce portrait, voulut avoir le ſien de la main de Kneller, en même temps que Lely le peignoit.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre en crédit Kneller. Il ne peignoit ordinairement que les têtes & les mains de ſes portraits; Peter Bakker, Jacob Vander Roër, Flamands, & les deux freres Bing, Anglois, préparoient les draperies, les ornements & le

fond de ses tableaux. Le fameux Baptiste Monnoyer, & après lui Jean Vanhursum, Hollandois, peignoient les fruits & les fleurs; souvent même il faisoit copier ses portraits, les retouchoit, & les vendoit pour des originaux. La maniere de Vandyck fut toujours son modele : il en approchoit assez ; mais il ne dessinoit pas avec autant de finesse. On lui a érigé un superbe mausolée à Westminster. Dryden l'a fort célébré dans ses vers, & Pope a traduit pour lui, en vers anglois, l'épitaphe latine de Raphaël. On a gravé d'après lui.

KOBURGER, (*Antoine*) célebre imprimeur de Nuremberg. Il se distingua par son sçavoir, par le nombre, la beauté & l'exactitude de ses éditions, ce qui lui mérita le titre de prince des imprimeurs parmi les sçavants de son temps. D'abord son caractere, quoique dans la forme de celui de Venise, étoit un peu imparfait, & inférieur à celui de plusieurs de ses contemporains. Mais il se procura dans la suite une nouvelle fonte, qui a été avec justice regardée jusqu'ici comme aussi belle que toutes celles qui ont été employées avant & depuis lui dans cette ville. Il n'eut pas moins de zele pour rendre ses éditions correctes ; ensorte que, quoiqu'il pût y suffire lui seul, il voulut néanmoins être aidé par le sçavant Frédéric Pistorius. Il n'épargna ni peines ni dépenses pour se procurer les meilleurs manuscrits; &, avant que de les imprimer, il consulta toujours les plus sçavants hommes.

On peut dire que Koburger a imprimé plus d'ouvrages qu'aucun imprimeur de son temps, particuliérement des Bibles, dont il nous reste aujourd'hui de lui jusqu'à douze éditions, l'une desquelles est en cinq volumes, l'autre en six, & une troisieme ornée de très-belles planches en bois. Il ne prit pas moins de soins pour imprimer d'autres livres; & M. Endters nous assure « qu'il faisoit rouler chaque jour vingt-» quatre presses, & qu'il n'employoit pas moins que » cent ouvriers, qu'il entretenoit hors de chez lui. Ils » avoient une heure marquée pour se rendre à leur

» ouvrage & pour le quitter. Il ne les admettoit point » un à un dans son imprimerie ; mais il les obligeoit » d'attendre à sa porte, jusqu'à ce qu'ils fussent » tous assemblés ; & alors il les faisoit entrer & tra- » vailler. Il avoit un grand magasin à Lyon, conte- » nant différents livres de droit qu'il avoit imprimés. » Il avoit ses facteurs & ses commis dans plusieurs » villes considérables d'Europe ; &, outre ses maga- » sins, il avoit encore seize boutiques ouvertes, & » dans chacune un assortiment considérable des meil- » leurs livres qui avoient paru jusqu'alors ; ensorte » qu'il étoit toujours en état de fournir toutes les bon- » nes éditions. »

Il continua d'imprimer à Nuremberg & à Lyon avec beaucoup de succès, jusqu'à l'an 1501 ; car on ne trouve point d'édition de cet imprimeur dont la date soit plus récente ; ce qui fait croire qu'il cessa d'imprimer vers ce temps. On voit cependant qu'en 1513, Jacques Sachon, un de ses ouvriers qui travailloit à Lyon, imprima pour lui la Bible latine de Castellanus, avec cette apostille à la fin : *Lugduni, per Jacobum Sachon, expensis Antonii Koburger.* Au reste, cette édition est pareillement datée de Nuremberg ; mais il faut supposer que celle-ci est la même édition que celle de Lyon. Koburger mourut cette même année 1513, après avoir été durant quelque temps membre du premier conseil de Nuremberg. Toutes les éditions qui nous restent de cet habile imprimeur, en comptant ses Bibles, ne montent qu'à trente-sept : nombre trop peu considérable pour qu'il ait employé autant de presses & d'ouvriers que l'assure M. Endters.

KOECK, (*Pierre*) peintre, né dans la ville d'Aelst en 1500. Les leçons & la grande maniere de Barent de Bruxelles, aiderent beaucoup à développer & à former le génie de Pierre Koeck. En quittant Bruxelles, il alla se perfectionner pendant quelques années en Italie, où il puisa dans l'antique les talents que l'on

remarque dans ses ouvrages. A son retour à Bruxelles, il fut engagé à peindre des modeles pour une compagnie de marchands, qui établirent à Constantinople une manufacture de tapisseries : Koeck fut choisi pour aller en diriger & conduire les ouvriers ; ce projet échoua, & les beaux patrons du peintre ne toucherent point le Grand-Seigneur. Après une année d'absence, il revint sans aucun succès, épuisé de dépense & de fatigue. Ce peintre avoit appris la langue turque, & avoit dessiné la ville de Constantinople & ses environs. Il fit encore sept morceaux des mœurs de ces peuples. Toutes ces compositions ont été gravées en bois en sept planches : il s'est représenté, dans la derniere, habillé en Turc & tenant un arc à la main.

KOOGEN, (*Léonard* vander) peintre & graveur, né à Harlem en 1610, mort dans la même ville en 1681. On le plaça à Anvers chez Jacques Jordaans. Il demeura long-temps dans cette école. Lié particuliérement avec Corneille Béga, il changea de maniere ; il peignoit d'abord en grand, & il a depuis peint en petit, ou en moins grand. Vander Koogen, en quittant Anvers, retourna chez lui, & fit une liaison si étroite avec Béga, qu'on ne les voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Ils cultiverent leur art ensemble ; ils s'encourageoient l'un & l'autre : l'unique différence qu'il y eût entre ces deux amis étoit que Vander Koogen ne travailloit que pour son plaisir, ses parents lui ayant laissé une fortune honnête ; tandis que Béga n'en avoit d'autre que celle qui venoit de ses ouvrages. Béga n'en étoit pas moins gai ; Vander Koogen étoit au contraire timide & retiré du monde. Il avoit d'ailleurs des mœurs fort sages, & il resta toujours garçon. Ses ouvrages ne sont guere connus en France ; ils méritent cependant d'être recherchés. Il peignoit en grand & en petit avec intelligence ; son dessin est de bon goût. Il a gravé à l'eau-forte dans la maniere du Carrache.

KORNMAN, (*Jean*) orfevre & modeleur, né à Ausbourg, vivoit dans le dernier fiecle. Il fut appellé à Venife & à Rome, où il fit des fujets d'hiftoire admirables, en bas-reliefs & en demi-boffes, en or, en argent, en acier & en cuivre. Le pape Urbain VIII, & plufieurs cardinaux, lui firent faire leurs portraits & des médailles.

KRAUSE, (*François*) peintre, né à Ausbourg en 1706, mort à Lyon en 1754. L'indigence l'obligea, dans fa jeuneffe, pour fubfifter, de barbouiller les appartements des maifons; mais le defir d'être peintre lui fit franchir tous les obftacles. Ayant plu à un feigneur qui lui trouva du mérite & qui le mena avec lui à Venife, il fut placé chez Piazzetta, bon peintre, dont les leçons lui devinrent fi utiles, qu'en peu de temps on prit fes ouvrages pour ceux du maître lui-même. Il quitta l'Italie, & vint à Paris, où il vécut inconnu, parce qu'il ne fortoit point de fon attelier. Son mérite perça néanmoins; & peut-être dans ce féjour, aujourd'hui le centre des arts, auroit-il joué un rôle diftingué, fi un orgueil exceffif, & une cauf-ticité fans ménagements, ne lui euffent fufcité des ennemis. Il perdit l'efpérance d'être reçu à l'académie, & il fe retira à Langres, de-là à Dijon, où il fit plufieurs tableaux pour les Chartreux. Il débuta par une grande compofition, c'eft la Magdeleine chez Simon le Pharifien: ce bon tableau, placé dans le réfectoire, eft fon chef-d'œuvre; il repréfenta encore en fept morceaux l'hiftoire de la fainte Vierge, qu'on voit dans le chapitre des mêmes religieux. Ces grands ouvrages ne purent enrichir Kraufe, ni même payer fes dettes; c'eft ce qui l'engagea, pour trouver un genre de travail plus lucratif, à peindre le portrait en paftel. Il fut très-employé dans toutes les villes de la Bourgogne, & à Lyon, où on le chargea d'orner en entier l'églife de Notre-Dame des Hermites, ouvrage qui l'occupa pendant douze ans & jufqu'à fa mort.

Cet artifte, dit M. Defcamps, avoit le défaut de fe

fe trop estimer & d'estimer trop peu les autres ; cependant il avoit de grandes parties dans son art ; il dessinoit bien, & supérieurement les pieds & les mains ; il n'avoit pas le génie abondant, mais sa couleur est vigoureuse & dorée : son pinceau est d'une grande facilité, sa touche est ferme, tantôt seche, tantôt brillante ; quelques-uns de ses tableaux sont outrés pour le noir, parce qu'il en vouloit rendre les effets trop vigoureux. La postérité jouira peu d'une partie de ses ouvrages, qui sont déja changés ; il employoit par-tout le styl de grain & l'orpin. Ses tableaux, en sortant de ses mains, avoient une vigueur surprenante. Le temps les détruisoit à vue d'œil. Mais c'est toujours un bon artiste, qui a fait dans la maniere de son maître des ouvrages qui ont trompé & qui tromperont vraisemblablement encore.

KRUGER, (*Lucas*) graveur Allemand, vivoit en 1516. On dit que ce fut un des meilleurs artistes de son temps, & qu'il surpassa les Italiens & les François. Pour le prouver, on cite les trois pieces de la Nativité, de l'Adoration des Mages, & du Crucifiment de Jesus-Christ, qui sont très-recherchées.

KUNCKEL, (*Jean*) célebre physicien, né à Lowestern, dans le duché de Slefwick. Il fut chymiste de l'électeur de Saxe, de l'électeur de Brandebourg & de Charles XI, roi de Suede, qui lui donna le titre de conseiller métallique & des lettres de noblesse. On ne connoît point sa famille ; on sçait seulement que ses parents le destinerent à la pharmacie, & qu'en apprenant cet art, il prit du goût pour l'étude des sciences naturelles. Le roi de Suede le chargea de la direction de ses verreries, & dans l'exercice de cet emploi, il fit de très-belles découvertes. Avec des pierres à fusil noires, du sable & du sel, il fit un très-beau crystal & des verres d'une beauté merveilleuse. Il apprit différentes manieres de colorer le verre, & d'imiter avec cette matiere la couleur d'or & les couleur de grenat, d'améthyste, de saphir, &c. Il trouva

que les grenats de Bohême étant pulvérisés & calcinés, font un cryſtal d'une belle couleur d'émeraude; que la limaille de fer, étant préparée par un feu de réverbere, donne une belle couleur d'hyacinthe; qu'un mélange de la poudre de cryſtal, de borax & de nitre purifié, forme des pierres de toutes ſortes de couleurs, &c. Perſonne n'a fait plus de découvertes dans l'art de la verrerie que Kunckel. Il fit auſſi pluſieurs belles expériences ſur l'or & ſur l'argent, par leſquelles il reconnut que le feu altere peu ces deux métaux. Son phoſphore eſt encore mis au nombre de ſes plus belles découvertes. Enfin ſon dernier travail fut un examen des acides, du ſel, du chaud & du froid, lequel forma la matiere d'un ouvrage qu'il publia en 1696, ſous ce titre : *De acido & urinoſo ſale, calido & frigido.* Il mourut en Suede en 1702.

KUPESKI, (*Jean*) peintre, né à Poeſing dans la haute Hongrie en 1666, mort à Nuremberg où il s'étoit retiré en 1740. Après avoir étudié les principes de ſon art à Vienne, chez un peintre nommé Claus, il vit les principales villes de l'Italie, & s'arrêta quelque temps à Veniſe, où les belles peintures ſervirent beaucoup à le perfectionner. Il a donné des ſujets hiſtoriques; mais il s'eſt diſtingué ſur-tout dans le portrait. On cite celui d'un homme à mi-corps qui joue de la flûte. Peu de portraits hiſtoriés ont plus de relief, de force & de vérité. Le tableau de la famille du peintre jouit de la plus grande réputation en Allemagne : le feu Margrave de Brandebourg-Bareith l'avoit acheté ſeize mille florins. La maniere de cet artiſte étoit empâtée & très-forte. On pourroit le comparer à Rembrant pour la couleur, & à Van-Dyck pour les mains de ſes portraits. Quant à l'intelligence du clair-obſcur, on aſſure que perſonne ne l'égaloit.

KUSSEL, (*Melchior*) graveur du dernier ſiecle, né à Ausbourg, a donné un grand nombre d'eſtampes au burin & à l'eau-forte, très-bien gravées. On en

connoît une suite sous le nom de *Miniatures de l'Empereur*, qui sont d'après des peintures à gouache de Guillaume Baur, & qui vont à la suite de l'œuvre de ce maitre; c'est un livre de la Passion de J. C. On connoît encore de Kussel d'autres livres de jardins, fontaines, ports de mer; les figures d'un *Pastor fido* & d'un Ovide. Il eut un frere nommé *Matthieu* Kussel, graveur comme lui, & qui se fit beaucoup de réputation à la cour de l'empereur & de l'électeur de Baviere.

Fin du Tome premier.



SUPPLÉMENT.

GRIMOUX, peintre François, mort à Paris vers 1740. Ses talents & son application le rendirent bon peintre de portraits sans le secours d'aucun maître. Admis chez un brocanteur qui avoit plusieurs tableaux de Van-Dyck & de Rembrant, il les copia si souvent qu'il réussit à se donner une maniere particuliere, qui lui fit une grande réputation. Les personnes de la plus haute considération desiroient exercer son pinceau ; mais ses idées bizarres & sa façon de vivre singuliere, le rendoient inaccessible à leurs empressements. Ennemi de la contrainte, il ne travailloit que lorsque son caprice ou l'impulsion de son génie l'animoit. La nuit & le jour lui étoient indifférents ; on l'a même vu souvent, au sortir de quelque orgie, & dans le temps que sa tête étoit échauffée par le vin, se livrér au travail avec le plus d'ardeur. On rapporte que pour se débarrasser de l'exactitude du portrait, il faisoit souvent des têtes de femmes, qu'il avoit l'art de rendre intéressantes, en leur prêtant l'ajustement de pélerines, de joueuses d'instruments, de chanteuses, &c. Une voisine dont il étoit amoureux lui servoit de modele pour ces sortes de portraits ; quoique peu variés, ils sont néanmoins très-agréables ; on y remarque de la finesse & de la légereté dans le pinceau, de la force & de la beauté dans le coloris. On ne lui connoît aucun éleve ; son caractere l'éloignoit trop des soins qui sont nécessaires pour en former.





